ZANONI
OU
LA SAGESSE DES ROSE-CROIX



Sir Edward Bulwer Lytton

COLLECTION ROSE-CROIX

DIFFUSION ROSICRUCIENNE

Sir Edward Bulwer Lytton USB 1393

1924

ZANONI

PRÉFACE

Il se peut que parmi mes lecteurs il y en ait un petit nombre qui aient connu une vieille boutique située, il y a quelques années, dans le voisinage de Covent-Garden : je dis un petit nombre, car certainement il n'y avait rien qui puisse en attirer un grand nombre dans les précieux volumes qu'une vie de labeur avait accumulés sur les rayons poussiéreux de mon vieil ami D… On n'y trouvait aucun traité populaire, aucun roman passionnant, point de mémoires, point de voyages, point de « Bibliothèque pour tous », point de Bons livres amusants. Mais peut-être le curieux y aurait-il découvert la plus remarquable collection d'ouvrages sur l'Alchimie, la Cabale, et l'Astrologie, qu'un enthousiaste ait pu rassembler. Son propriétaire avait gaspillé une fortune dans l'achat de trésors invendables. Mais le vieux D... n'avait aucun désir de vendre. Son cœur se serrait quand un client entrait dans sa boutique ; il surveillait d'un regard vindicatif tous les mouvements du présomptueux intrus, il tournait autour de lui d'un air de vigilance mal a l'aise, il fronçait les sourcils, il grommelait lorsque des mains profanes sortaient les idoles de leur niche. Si une des sultanes de ce harem de sorcier vous tentait et que le prix marqué n'en fut pas suffisamment élevé, il le doublait fréquemment. Si vous hésitiez, avec une joie intense il vous arrachait des mains la vénérable charmeuse ; si vous acceptiez, le plus profond désespoir se peignait sur ses traits. — Souvent, à la tombée de la nuit, il venait frapper à votre porte et vous supplier de lui revendre, au prix qui vous conviendrait, ce que vous lui aviez acheté si cher. Croyant sincère des doctrines d'Averroès et de Paracelse, il était aussi peu porté que ces philosophes à communiquer aux profanes la science qu'il avait acquise.

Il arriva que, dans ma jeunesse, alors que je commençais à vivre et à écrire, j'éprouvai le désir de connaître la véritable origine et les doctrines de la secte singulière connue sous le nom de Rose-Croix. Peu satisfait des renseignements pauvres et superficiels que j'avais trouvés dans les ouvrages qui traitent du sujet, j'eus l'idée que dans la collection de M. D..., riche non seulement en imprimés mais aussi en manuscrits, je pourrais trouver, sur la célèbre confrérie, des renseignements plus exacts et plus près de la vérité. Il pouvait se faire que j'y découvrisse des documents écrits peut-être par un membre de l'Ordre et confirmant par leur autorité et leurs détails, les prétentions à la sagesse et à la vertu que Bringaret attribuait aux successeurs des Chaldéens et des Gymnosophistes. Je me rendis donc dans la boutique qui fut, je devrais avoir honte de l'avouer, un des lieux que j'aimais le mieux fréquenter. Mais n'y a- t-il pas dans les chroniques de nos jours des erreurs et des sophismes plus absurdes que ceux des alchimistes du temps passé ? Nos journaux mêmes pourront sembler, à ceux qui viendront après nous, aussi pleins d'illusions que les livres des alchimistes le sont pour nous. La Presse ne compose-t-elle pas l'air que nous respirons? et cet air n'est-il pas étrangement brumeux ?

En entrant dans la boutique je fus frappé par l'aspect vénérable d'un client que je n'avais encore jamais vu. Je fus frappé bien davantage par le respect avec lequel le dédaigneux collectionneur le traitait... « Monsieur, s'écriait-il en appuyant sur les mots pendant que je tournais les feuilles du catalogue, « Monsieur, vous êtes la seule personne que j'aie rencontrée durant les quarante-cinq années que j'ai passées en recherches, qui soyez digne d'être mon client. Comment et où dans ces temps frivoles où nous vivons, avez-vous acquis une connaissance si profonde ? Et cette auguste fraternité dont les doctrines sont encore un mystère pour les philosophes de nos jours bien que les anciens y fassent déjà allusion, dites-moi s'il existe réellement sur terre des manuscrits dans lesquels on puisse apprendre ses doctrines, lire ses découvertes. »

Je n'ai pas besoin de dire que les mots « auguste fraternité » me firent dresser l'oreille et que j'attendis avec une vive curiosité la réponse de l'inconnu.

« Je ne crois pas, dit le vieillard, que les maîtres de l'École aient jamais exposé leurs réelles doctrines au monde, autrement que par des allusions obscures et des paraboles mystiques. Et je ne les blâme pas de leur discrétion. »

Il s'arrêta et semblait vouloir se retirer lorsque je dis un peu brusquement au collectionneur : « Je ne vois rien, M. D.....dans ce catalogue qui se rapporte aux Rose-Croix. »

« Aux Rose-Croix ! répéta le vieux Monsieur, et à son tour il me regarda avec une surprise non dissimulée. Qui donc, si ce n'est un adepte pourrait expliquer les mystères de la Rose-Croix. Et pouvez-vous croire qu'il y ait eu un membre de cette secte, la plus jalouse de toutes les sociétés secrètes, qui ait consenti à lever le voile qui cache aux yeux du monde l'Isis de leur sagesse ? »

« Ah! pensai-je c'est donc cela « l'Auguste fraternité » dont vous parliez. Dieu soit loué !, me voilà certainement en face d'un membre de la confrérie. » « Mais, dis-je, si ce n'est dans les livres, où donc pourrai-je trouver des renseignements ? De nos jours on ne peut rien imprimer sans en référer à une autorité, et l'on peut à peine citer Shakespeare sans donner le chapitre et le verset. Cet âge est l'âge des faits — l'âge des faits, Monsieur. »

« Eh bien, dit le vieillard, avec un agréable sourire, si nous nous revoyons peut-être pourrai-je au moins diriger vos recherches vers la source de la compréhension. « Et sur cela il boutonna son grand pardessus, siffla son chien et partit.

Il arriva que je rencontrai le vieux Monsieur exactement quatre jours après notre brève conversation dans la boutique de M. D…Je chevauchais tranquillement dans la direction de Highgate, lorsque, au pied de la colline, je reconnus l'étranger; il montait un poney noir et devant lui trottait son chien, noir aussi.

Si vous rencontrez quelqu'un que vous désirez con naître, à cheval, au bas d'une colline à pente douce, où, à moins qu'il n'ait emprunté le cheval favori d'un ami, il ne peut décemment s'éloigner de vous, je crains que ce ne soit votre faute si vous n'avez pas atteint votre but avant d'arriver au sommet. Pour mon compte je réussis si bien que, en arrivant à Highgate, le vieillard m'invita à entrer dans sa maison, qui était un peu retirée du village. C'était une agréable maison, petite mais commode, entourée d'un grand jardin et des fenêtres de laquelle on jouissait d'une perspective telle que Lucrèce les recommande aux philosophes : par une claire journée les flèches et les dômes de Londres se distinguaient nettement; ici c'était la Retraite de l'Ermite, au loin la Mare Magnum du monde.

Les murs des pièces principales étaient ornés de peintures de très grande valeur et appartenant à cette grande école classique si peu comprise ailleurs qu'en Italie. J'appris avec surprise qu'elles étaient toutes l'œuvre de leur propriétaire. Mon admiration non dissimulée plaisait à mon nouvel ami, aussi se laissa-t-il aller à causer et je pus juger ainsi qu'il avait des théories aussi élevées qu'il était bon adepte dans la pratique. Afin de mettre en lumière le caractère de l'ouvrage pour lequel cette introduction est écrite, et sans vouloir fatiguer le lecteur de critiques mal placées, je dois faire observer brièvement que mon hôte insista autant sur les rapports entre les Arts qu'un auteur distingué l'a fait pour les Sciences; il soutenait que dans toute œuvre d'imagination, qu'elle s'exprime en mots ou en couleurs, l'artiste des écoles les plus élevées devait distinguer largement entre le Réel et le Vrai, ou en d'autres termes, entre l'imitation de la vie telle qu'elle est et l'exaltation de la Nature dans l'Idéal.

« L'une, disait-il, est l'école hollandaise, l'autre est la grecque. »

« Monsieur, dis-je, l'école hollandaise est plus à la mode. »

« Oui, en peinture, peut-être, répondit mon hôte, mais en littérature... »

« C'est de la littérature que je parle. Nos jeunes poètes sont tous pour la simplicité et Betty Foy ; et nos critiques considèrent que le plus beau compliment qu'ils puissent faire en parlant d'œuvres de l'imagination c'est de dire qu'elles représentent exactement la vie ordinaire. Même en sculpture... »

« En sculpture! Non, non! Là au moins le haut idéal doit être l'essentiel ! »

« Pardonnez-moi; je crains que vous n'ayez pas vu Souter Johnny ni Tam O'Shanter. »

« Ah! dit le vieillard en secouant la tête, je vois que je vis bien loin du monde. Je suppose que Shakespeare n'est plus admiré ? »

« Au contraire, l'adoration que l'on voue à Shakespeare sert d'excuse pour attaquer tous les autres. Seulement nos critiques ont découvert que Shakespeare est si réel !... »

« Réel !... Lui ! le poète qui n'a jamais créé un personnage que l'on puisse rencontrer dans la vie de tous les jours... qui pas une seule fois ne s'est abaissé à peindre une passion qui soit fausse ou un personnage qui soit réel ! »

J'allais répondre un peu vertement à ce paradoxe lorsque je m'aperçus que mon compagnon commençait à se fâcher, or celui qui veut saisir un Rose-Croix doit prendre garde de ne pas troubler les eaux. Je pensai donc qu'il valait mieux changer de conversation.

« Revenons à nos moutons, dis-je; vous m'avez promis de faire cesser mon ignorance quant aux Rose-Croix. »

« C'est vrai, dit-il, plutôt assombri; mais dans quel but ? Peut-être ne désirez-vous entrer dans le temple que pour en ridiculiser les rites ? »

« Pour qui me prenez-vous ! Si c'était là mon but le sort de l'abbé de Villars serait suffisant pour m''avertir qu'il ne faut pas parler légèrement des royaumes de la Salamandre et du Sylphe. Tout le monde sait de quelle façon mystérieuse ce personnage perdit la vie à cause des moqueries spirituelles de son Comte de Gabalis. »

« Salamandre et Sylphe ! Je vois que vous tombez dans Terreur vulgaire, et que vous

traduisez littérale ment le langage allégorique des mystiques. »

Ceci dit, le vieillard consentit à m'exposer d'une manière très intéressante et, me sembla-t-il très érudite les dogmes des Rose-Croix ; il m'affirma qu'il en existait toujours, qui continuaient dans un auguste secret leurs profondes recherches dans les sciences naturelles et dans la philosophie occulte.

« Mais cette fraternité, dit-il, toute respectable et vertueuse — je dis vertueuse, car il n'y a pas d'ordre monastique qui soit plus sévère dans la pratique des devoirs moraux, ni plus ardent pour la foi chrétienne — cette fraternité n'est qu'une branche parmi beau coup d'autres encore plus transcendantes par les pouvoirs qu'elles ont obtenus, plus illustres par leurs origines. Connaissez-vous les Platoniciens ? »

« Je me suis parfois perdu dans leur labyrinthe, dis-je. Ma foi, ce sont des messieurs difficiles à comprendre. »

« Et cependant leurs problèmes les plus difficiles n'ont jamais été publiés. Leurs travaux les plus sublimes sont manuscrits, et constituent l'enseignement initiatique non seulement des Rose-Croix, mais des confréries plus nobles dont je viens de parler. Et la connaissance que l'on peut glaner chez les anciens Pythagoriciens comme dans les chefs-d'œuvre immortels d'Apollonius est encore plus solennelle et plus sublime ».

« Apollonius, l'imposteur de Tyane ! Ses écrits existent toujours ? »

« Un imposteur ! s'écria mon hôte, Apollonius un imposteur ! »

« Excusez-moi; je ne savais pas que c'était un de vos amis, et si vous me répondez de lui je croirai qu'il était un homme très respectable, qui ne disait que la vérité quand il se vantait d'être en deux endroits à la fois ».

« Est-ce donc si difficile, dit le vieillard; n'avez-vous jamais rêvé ? »

Notre conversation se termina sur ces mots ; mais de ce jour il y eut entre nous des rapports qui durèrent jusqu'à ce que mon vénérable ami mourut. Qu'il repose en paix ! C'était un homme d'habitudes singulières et d'opinions excentriques, mais la majeure partie de son temps était occupée par des actes de bonté tranquille et ennemie de l'ostentation. Il s'acquittait avec enthousiasme des devoirs du bon Samaritain, et ses vertus étaient adoucies par la plus bienveillante charité, de même que ses espérances étaient basées sur la croyance la plus dévote. Il ne parlait jamais de ses origines ni de son histoire et je n'ai jamais pu pénétrer l'obscurité qui les recouvrait. Il semblait avoir beaucoup voyagé à travers le monde, et avoir été un témoin oculaire de la Révolution française dont il parlait en des termes aussi instructifs qu'éloquents. En même temps il ne regardait pas les crimes de cette période orageuse avec la philosophie indulgente qui porte certains écrivains de notre temps (dont la tête est bien assurée sur les épaules) à traiter des massacres du passé ; il en parlait, non comme un érudit qui a lu et raisonné, mais comme un homme qui a vu et souffert. Ce vieillard semblait seul au monde et je le crus sans relations jusqu'au jour où son exécuteur testamentaire, un cousin éloigné demeurant à l'étranger, m'informa de la riche succession que mon pauvre ami m'avait laissée. Elle consistait d'abord en une somme que je décidai de garder, prévoyant la possibilité d'un nouvel impôt sur la propriété mobilière et foncière ; et deuxièmement en un certain nombre de précieux manuscrits auxquels le volume qu'on va lire doit son existence.

Je suppose que je dois ce dernier legs à une visite que je fis au Sage, si je puis me

permettre de l'appeler ainsi, quelques semaines avant sa mort.

Bien qu'il lût peu de littérature moderne, mon ami, avec le bon naturel affable qui lui appartenait, me permettait gracieusement de le consulter sur les diverses théories littéraires sur lesquelles méditait la folle ambition d'un chercheur jeune et inexpérimenté. A cette époque je désirais son avis sur un travail d'imagination qui visait à dépeindre les effets de l'enthousiasme sur les différents aspects du caractère. Il écouta mon exposé qui était bien banal et prosaïque, avec sa patience habituelle, puis l'air pensif, il se tourna vers sa bibliothèque, en sortit un vieux livre et me lut d'abord en grec puis en anglais les passages suivants :

« Platon explique ici les quatre espèces de Manies par lesquelles je désire comprendre l'enthousiasme et l'inspiration des dieux. — Premièrement la musicale; deuxièmement, la télestique ou mystique; troisième ment, la prophétique ; et quatrièmement, celle qui appartient à l'amour. »

L'auteur qu'il citait, après avoir contesté qu'il y eût dans l'âme quelque chose au-dessus de l'esprit, expliquait qu'il y a dans notre nature des énergies distinctes : par l'une nous découvrons et nous saisis sons les sciences et les théorèmes avec une rapidité presque intuitive, par l'autre nous créons l'œuvre d'art ; les tableaux d'Apelle ou les statues de Phidias. Il continuait en expliquant que « l'enthousiasme, dans la véritable acception du mot, existe lorsque la partie de notre âme qui est au-dessus de l'esprit est excitée par les dieux et en tire son inspiration. »

L'auteur poursuivant alors son commentaire sur Platon remarque que « une de ces manies peut suffire (spécialement celle qui appartient à l'amour) pour ramener l'âme à sa divinité et à sa félicité premières ; mais il y a union intime entre elles toutes ; et le processus ordinaire par lequel l'âme s'élève est le suivant : d'abord à travers la musicale ; puis par la télestique ou mystique ; troisièmement par la prophétique et enfin à travers l'enthousiasme de l'amour. »

Tandis que désorienté et récalcitrant j'écoutais ces choses sublimes et confuses, mon conseiller ferma le volume et dit avec aménité : « Voilà l'épigraphe de votre livre, la thèse de votre thème. »

« Davus sum, non OEdipus, dis-je en secouant la tête avec mécontentement. Tout ceci peut être excessivement beau, mais, Dieu me pardonne ! je n'en comprends pas un mot. Les mystères de vos Rose-Croix et vos fraternités sont un pur jeu d'enfant comparés au jargon des Platoniciens. »

« Et cependant tant que vous n'aurez pas compris ce passage comme il convient, vous ne pourrez pas comprendre les hautes théories des Rose-Croix ni celles des fraternités encore plus élevées, dont vous parlez avec tant de légèreté. »

« Oh, s'il en est ainsi j'abandonne la partie. Puisque, vous êtes si versé dans ces matières pourquoi ne prendriez-vous pas l'épigraphe, et n'écririez-vous pas un livre vous-même ? »

« Et si j'avais déjà préparé un livre avec cette thèse pour thème, voudriez-vous le mettre au point pour l'impression ? »

« Avec le plus grand plaisir, » dis-je, hélas ! inconsidérément.

« Je vous prends au mot, répliqua le vieillard, et quand je n'y serai plus vous recevrez

mes manuscrits. D'après ce que vous me dites des goûts qui prévalent en littérature, je n'ose vous prédire que vous gagnerez beaucoup dans cette affaire ; et je vous préviens que vous aurez du travail. »

« Est-ce un roman ? »

« C'est un roman et ce n'en est pas un. C'est la vérité pour ceux qui peuvent le comprendre, et pure extravagance pour ceux qui ne comprendront pas. »

Enfin les manuscrits me furent remis, accompagnés d'une courte lettre de mon ami défunt me rappelant mon imprudente promesse.

Attristé et intéressé j'ouvris le paquet avec une réelle impatience, puis je remontai la mèche de ma lampe. Imaginez mon désespoir lorsque je constatai que les manuscrits étaient écrits en caractères inintelligibles. En voici un échantillon :

image

et cela continuait pendant 940 mortelles pages de papier écolier. J'en pouvais à peine croire mes yeux; en fait je commençai par croire que la lampe éclairait mal, et divers pressentiments concernant la nature impie de ces caractères qui m'étaient tombés d'une façon si imprévue sous les yeux, joints aux étranges allusions et au langage mystique du vieillard, s'emparèrent de mon imagination désordonnée. Toute l'affaire semblait certainement bizarre pour ne pas dire pire ! Je me préparais à cacher précipitamment les papiers dans mon bureau avec la pieuse résolution de ne plus jamais m'en occuper, lorsque mes regards tombèrent sur un livre bien relié en maroquin bleu, que dans ma précipitation je n'avais pas remarqué. J'ouvris ce volume avec de grandes précautions, ne sachant pas ce qui pouvait en jaillir, et — jugez de ma joie — je vis qu'il contenait une clef, une espèce de dictionnaire des hiéroglyphes. Pour ne pas ennuyer le lecteur du récit de mes peines, je me contenterai de dire qu'un jour vint où je me crus capable de comprendre les caractères et où je me mis au travail sérieusement. Cela n'en était pas moins une tâche très difficile et deux ans s'écoulèrent avant que j'aie fait beaucoup de progrès. Afin de tâter le public, je fis passer quelques chapitres détachés dans un périodique avec lequel, depuis un certain temps, j'avais des relations. Ces publications excitèrent plus de curiosité que je n'avais osé en attendre, et je repris d'un meilleur cœur mon laborieux travail. Il m'arriva alors une nouvelle infortune : je découvris en avançant que l'auteur avait fait deux copies de son travail, l'une beaucoup plus poussée et détaillée que l'autre ; j'étais tombé sur la première et il me fallait refaire tout mon travail et retraduire tous les chapitres que j'avais déjà écrits. Je puis dire que sauf les moments consacrés à des occupations plus pressantes, ma malheureuse promesse me coûta plusieurs années de travail. La tâche était rendue plus difficile encore par le style de l'original, espèce de prose rythmée qui laissait penser que l'auteur avait désiré que son œuvre fut considérée comme une sorte de poème, dans sa conception et son but. Je n'ai pu rendre ceci dans ma traduction et de plus je fais appel à l'indulgence du lecteur pour l'essai que j'ai tenté! Mon respect tout naturel pour les boutades du vieillard taquinant une muse de caractère équivoque, sera ma seule excuse lorsque ma phrase, sans prendre la forme du vers, empruntera des fleurs qui n'appartiennent pas naturellement à la prose. La vérité m'oblige aussi à confesser que, malgré toute la peine que j'ai prise, je ne suis sûr en aucune façon d'avoir toujours donné la

véritable signification des hiéroglyphes; de plus, des interruptions ici et là dans la narration, ou l'arrivée soudaine d'un nouveau chiffre, pour lequel je n'avais pas de clef, ont été la cause d'interpolations dont je suis l'auteur, évidemment elles sont facilement discernables mais elles sont aussi, et je m'en flatte, en harmonie avec l'idée générale. Cette confession m'amène à la phrase qui sera ma conclusion : Lecteur, si dans ce livre il y a quelque chose qui te plaît, c'est certainement de moi, mais quand tu trouveras quelque chose qui ne te plaira pas, que le blâme retombe sur le vieux Sage !

LIVRE PREMIER

LE MUSICIEN

CHAPITRE PREMIER

Vergine era

D'alta beltà, ma sua beltà non cura :

Ci natura, d'amor, de' cieli amici Le negligenze sue sono artifici. (Gerusal. lib., canto II, 14-18).

(C'était une vierge d'une rare beauté, mais de sa beauté elle ne prenait point souci.... Chez les favoris de la nature, de l'amour et des cieux, la négligence même est pleine encore d'art)

Dans la seconde moitié du dernier siècle vivait et florissait à Naples un digne artiste nommé Gaetano Pisani. C'était un compositeur de grand génie, mais sans renommée populaire ; il y avait dans toutes ses œuvres quelque chose de capricieux et de fantastique que n'approuvait pas le goût des dilettanti napolitains. Il aimait les sujets étranges, et les airs et les symphonies qu'ils lui inspiraient éveillaient dans l'auditoire une sorte de terreur. Les titres de ses opéras suffiront sans doute pour en faire comprendre le caractère. Je trouve, par exemple, parmi ses manuscrits : le Festin des Harpies, les Sorcières de Bénévent, la Descente d'Orphée aux Enfers, le Mauvais Œil, les Euménides, et beaucoup d'autres qui accusent une imagination puissante, se complaisant dans le terrible et le surnaturel, quoique souvent aussi, au milieu de ces sombres créations, une fantaisie légère et délicate vienne jeter des passages d'une grâce et d'une beauté exquise. Il est vrai qu'en empruntant ses sujets à la mythologie antique, Gaetano Pisani se montrait plus fidèle que ses contemporains à l'origine primitive et au génie naissant de l'opéra italien. Descendant dégénéré sans doute, mais pourtant légitime, de l'antique union entre la poésie lyrique et le drame, l'opéra avait, après une longue et obscure proscription, retrouvé sur les bords de l'Arno et au milieu des lagunes de Venise un sceptre plus débile, mais une pourpre plus éclatante : et c'est aux sources classiques de la Fable païenne qu'il puisa ses premières inspirations. La Descente d'Orphée de Pisani n'était qu'une répétition plus hardie, plus sombre et plus scientifique de l'Eurydice que Jacopi Péri mit en musique lors de l'auguste mariage de Henri de Navarre et de Marie de Médicis. (Orphée était le héros favori de l'opéra naissant. L'Orfeo d'Ange Politien fut exécuté en 1475. L'Orfeo de Monteverde fut

joué à Venise en 1667.) Cependant, ainsi que je l'ai dit, le style du compositeur napolitain ne plaisait pas en somme à des oreilles rendues difficiles et méticuleuses en fait de mélodie par la délicatesse recherchée des œuvres de l'époque; des fautes et des extravagances faciles à découvrir et souvent, en apparence, volontaires, fournissaient aux critiques des motifs plausibles de défaveur. Si le pauvre Pisani n'eût été que compositeur, il fût sans doute mort de faim ; mais fort heureusement pour lui, il possédait un excellent talent d'exécutant, surtout sur le violon, et il dut à cet instrument de pouvoir décemment subsister comme membre de l'orchestre du grand théâtre de San-Carlo. Là, des tâches précises et rigoureusement assignées maintenaient, sous un frein passablement efficace, les écarts de sa fantaisie, quoique, s'il en faut croire l'histoire, il ait été cinq fois exilé de son pupitre pour avoir scandalisé les conoscenti et jeté le désarroi dans l'orchestre tout entier par des variations improvisées, d'une nature si bizarre et si saisissante, qu'on eût pu soupçonner les harpies et les sorcières, ses inspiratrices, d'étreindre de leurs griffes les cordes de son instrument. Mais, dans ses moments lucides et calmes, il était impossible de trouver un artiste qui l'égalât ; force avait donc été de le réinstaller, et il avait fini par se résigner, à peu près régulièrement, au cercle étroit des adagio et des allegro de rigueur. L'auditoire aussi, qui connaissait son faible, surveillait d'une oreille jalouse le moindre écart, et si, pour un moment, il s'oubliait, ce qui se trahissait à l'œil aussi bien qu'à l'oreille par quelque étrange contorsion du visage ou quelque mouvement convulsif de l'archet, aussitôt un murmure discret venait avertir le pauvre musicien, et le rappeler de son Elysée ou de son Tartare aux sobres régions de son pupitre. On le voyait alors tressaillir comme au sortir d'un songe, jeter autour de lui, en guise d'excuse, un regard rapide et effaré ; puis, l'air déchu et humilié, ramener au sentier battu et régulier de la monotonie son instrument rebelle. Mais, de retour chez lui, il se dédommageait de la fastidieuse corvée. Là, saisissant son malheureux violon avec des doigts féroces, il en faisait jaillir, souvent jusqu'au matin, des accords étranges et fantastiques, et maintes fois le pêcheur matinal, surpris et effrayé sur la plage par cette sauvage harmonie, s'est senti envahir d'une terreur superstitieuse et s'est signé comme si quelque sirène ou quelque esprit des eaux eût fait entendre à son oreille les échos plaintifs d'un autre monde.

L'apparence de Pisani était conforme à la nature de son talent. Ses traits étaient nobles et frappants, mais usés et hagards ; sa chevelure noire et négligée se roulait en boucles inextricables, et ses grands yeux, profondément creusés, lançaient un regard fixe, rêveur et spéculatif. Chacun de ses gestes était bizarre, saccadé et brusque comme la pensée qui l'agitait; et, quand il glissait à travers les rues ou sur la plage, on l'entendait rire tout seul et se parler à lui-même. Du reste, c'était une nature douce, innocente et sans malice; volontiers il partageait son obole avec le premier lazzarone qu'il trouvait sur son passage et qu'il aimait à voir se chauffer paresseusement au soleil. Il était cependant éminemment insociable. Il n'avait point d'amis, ne flattait aucun protecteur, et ne fréquentait aucune de ces joyeuses réunions si chères aux enfants de la musique et du Midi. Lui et son talent semblaient seuls se convenir : tous deux originaux, primitifs, farouches, irréguliers. Séparer l'homme de la musique était impossible ; elle était lui. Sans elle, il n'était rien… une simple machine. Avec elle, il était roi d'un monde, sa création. Pauvre Gaetano! c'était bien le moins; il était assez déshérité dans le monde des autres ! On voit, dans je ne sais quelle ville manufacturière d'Angleterre, une pierre tumulaire avec cette inscription :

CLAUDE PHILIPS

Son mépris souverain des richesses et son inimitable talent sur le violon le firent admirer de tous ceux qui le connurent.

Coïncidence logique d'éloges bien divers! Il y aura, ô génie ! un rapport constant entre ton mépris pour les richesses et ton talent sur le violon !

Le mérite de Gaetano comme compositeur s'était principalement révélé dans la musique écrite pour son instrument de prédilection, le plus noble de tous, à coup sûr, le plus varié dans ses ressources, et le plus riche en puissance pathétique. Ce que Shakespeare est aux poètes, l'instrument de Crémone l'est à tous les autres instruments. Pisani avait cependant composé d'autres œuvres d'une portée plus large et d'un ordre plus élevé, et notamment son précieux opéra qui ne fut ni acheté ni publié, qu'on ne peut publier et qui pourtant ne peut périr : sa Sirène. Ce grand ouvrage avait été le rêve de son enfance, la bien-aimée maîtresse de sa jeunesse, et, maintenant que la vieillesse approchait, la Sirène « était là, debout auprès de lui, comme l'image de sa jeunesse. » Vainement avait-il lutté pour la donner au monde. Paisiello lui-même, si bonhomme, si dénué de jalousie, secoua sa tête bienveillante lorsque l'auteur soumit au maestro di capella une de ses scènes les plus palpitantes. Et pourtant, Paisiello, cette musique, si différente de tous les modèles que te proposait Durante, peut bien…Mais patience, Gaetano; attends ton heure et tiens ton instrument d'accord.

Si étrange que cela puisse sembler à l'aimable lectrice, ce grotesque personnage avait pourtant formé ces liens que les mortels ordinaires considèrent volontiers comme leur monopole exclusif : il était marié ; il avait un enfant. Chose plus étrange encore, sa femme était une fille de la tranquille, régulière et peu fantastique Angleterre ; elle était beaucoup plus jeune que lui, belle et bonne avec un doux visage anglais : elle l'avait épousé par choix, et (le croiriez-vous, madame ?) elle l'aimait encore. Comment fit-elle pour l'épouser ? comment cet être timide, insociable, fantasque, osa-t-il jamais lui demander sa main ?

Questions auxquelles je ne puis répondre qu'en vous priant de jeter les yeux autour de vous, et de commencer par m'expliquer comment la moitié des maris et la moitié des femmes que vous voyez ont trouvé à se marier. En y réfléchissant, pourtant, cette union n'avait rien, après tout, de si extraordinaire. La jeune fille était enfant naturelle de parents trop nobles pour la réclamer jamais et la reconnaître. Elle avait été amenée en Italie pour apprendre l'art qui devait la faire vivre, car elle avait du goût et de la voix; elle était dans une position subalterne et soumise à de mauvais traitements : le pauvre Pisani était son maître, et, de toutes les voix qu'elle avait entendues depuis son berceau, celle de Pisani était la seule qui lui semblât dépourvue de la corde qui reproche et qui gronde. Si bien que…eh bien ? le reste ne va-t-il pas de soi ? la conséquence n'est-elle pas naturelle ? Naturelle ou non, ils se marièrent. Cette jeune femme aimait son mari, et toute jeune, et toute douce qu'elle était, on eût pu dire que, des deux, c'était elle qui protégeait l'autre. Combien de fois avait-il échappé au déplaisir des despotes de San-Carlo et du Conservatoire, grâce à la médiation secrète et officieuse de sa femme ! A travers quelles souffrances, car il était d'une santé frêle et chétive, lui avait-elle prodigué ses veilles et ses soins ! Souvent, dans les sombres nuits, elle allait l'attendre au théâtre, avec sa lanterne pour l'éclairer, et son bras ferme pour le soutenir; sans quoi, dans ses distraites rêveries, le musicien aurait bien pu poursuivre sa Sirène jusque dans la mer ! Et puis, elle savait avec tant de patience, et peut-être (l'amour véritable n'est pas toujours le plus éclairé des critiques) avec tant d'enthousiasme, écouter ces tempêtes de mélodie excentrique et

fiévreuse, et l'arracher, en le comblant d'éloges en chemin, à ses longues veillées nocturnes, pour le contraindre à prendre du repos et du sommeil ! J'ai dit que sa musique faisait partie de l'homme lui-même, et cette douce créature semblait faire partie de sa musique. C'était quand elle était assise auprès de lui, que tout ce qui était tendre et féerique dans ses incohérentes créations venait se glisser comme à la dérobée dans son jeu. Sa présence sans doute réagissait sur la musique, la modifiait, l'adoucissait; mais lui, qui ne cherchait jamais le comment ni le pourquoi de son inspiration, il ne le soupçonnait pas. Il ne savait qu'une chose : qu'il l'aimait et la bénissait. Il était convaincu qu'il le lui disait vingt fois par jour : il ne le lui disait jamais; c'était un homme peu expansif, même avec sa femme. Son langage à lui, c'était sa musique; celui de sa compagne, c'étaient ses mille soins affectueux ! Il était plus communicatif avec le barbiton, comme le docte Mersennus veut que nous appelions toutes les variétés de la grande famille des instruments à cordes. Barbiton sonne assurément mieux que fiddle en anglais; va donc pour barbiton. C'est à cela qu'il parlait pendant une grande heure ; il le louait, le grondait, le caressait, que dis-je ? (tel est l'homme et l'homme le plus innocent !) il le maudissait; on avait entendu parfois un juron entre deux notes ; mais cet excès avait toujours été suivi du plus édifiant repentir. Le Barbiton avait aussi sa langue à lui; il savait se défendre au besoin, et, quand il s'avisait de gronder à son tour, la victoire lui restait. C'était un noble personnage que ce violon ; un tyrolien, le chef-d'œuvre de l'illustre Steiner. Son grand âge avait quelque chose de mystérieux. Combien de mains, aujourd'hui réduites en poussière, avaient fait vibrer ses cordes avant qu'il devînt le Robin Goodfellow, l'Inséparable de Gaetano Pisani ! Sa boîte même était vénérable ; un étui merveilleusement peint, par Carrache, disait-on. Pour cet étui, un collectionneur anglais avait offert plus que Pisani n'avait jamais réalisé avec son violon. Mais Pisani, parfaitement content d'une cabane pour lui-même, était fier de donner un palais à son Barbiton. Son Barbiton! c'était l'aîné de ses enfants. Il faut maintenant nous occuper de la cadette.

Comment te dépeindrai-je, Viola ? La musique, assurément, est en partie responsable de la venue de cette jeune étrangère. Dans son aspect et dans son caractère on eût pu reconnaître une ressemblance de famille avec cette vie singulière et pour ainsi dire incorporelle de la musique, qui, nuit après nuit, s'épanchait en élans aériens et fantastiques sur les flots étoiles.... Belle, elle l'était; mais d'une beauté toute singulière; c'était une combinaison, une harmonie d'éléments opposés. Sa chevelure était d'un or plus riche et plus pur que celles qu'on voit même dans le Nord; mais ses yeux brillaient de tout le sombre, doux et irrésistible éclat d'une splendeur plus qu'italienne et presque orientale. Un teint d'une pureté exquise, mais sans cesse changeant, animé à un moment, pâle le moment suivant. Et avec ce teint, l'expression variait également : tout à l'heure rien de si triste; rien maintenant de si radieux.

J'ai le regret de dire que ce que nous appelons proprement éducation avait été fort négligé chez leur fille par ce couple singulier. Sans doute, ni l'un ni l'autre n'avait beaucoup de connaissances à communiquer; la science d'ailleurs n'était pas à la mode comme aujourd'hui : mais le hasard ou la nature avait favorisé la jeune Viola. Elle apprit du moins la langue de sa mère et celle de son père. Elle trouva aussi bientôt le moyen de savoir lire et écrire ; et sa mère, catholique romaine, lui enseigna de bonne heure à prier. Seulement, pour réagir contre toute cette instruction, les habitudes étranges de Pisani, les soins qu'il réclamait de sa femme, laissaient souvent l'enfant seule avec une vieille servante qui l'aimait sans doute chèrement, mais qui n'était nullement en état de l'élever.

Dame Gionetta était, des pieds à la tête, Italienne, et Napolitaine, qui plus est. Toute sa jeunesse avait été amour, tout ce qui lui restait de vie était superstition. Elle était bavarde, à moitié folle, une vraie commère. Tantôt elle parlait à l'enfant des princes et des chevaliers qu'elle avait vus à ses pieds ; tantôt elle glaçait tout son sang avec des contes et des légendes aussi vieilles peut-être que les fables de la Grèce et de l'Étrurie, de démons, de vampires, de danses nocturnes autour du grand noyer de Bénévent, et du charme implacable du Mauvais OEil. Tous ces récits contribuaient à jeter sur l'imagination de Viola un voile mystérieux tissé graduellement et silencieusement, et qu'une pensée plus mûre, à un âge plus avancé, pourrait en vain chercher à écarter. Mais surtout cette tournure d'éducation romanesque la disposait merveilleusement à suspendre, avec une joie pleine de terreur, son oreille et son âme à la musique de son père. Ces accords extatiques, cherchant toujours à traduire en notes brisées et étranges le langage d'êtres d'un monde inconnu, la berçaient depuis sa naissance. On eût pu dire que son âme s'était nourrie de musique : associations d'idées et de souvenirs, sensations de peine et de plaisir, tout se mêlait d'une façon inexplicable avec ces accords qui tantôt la ravissaient, et tantôt l'effrayaient. C'était là ce qui l'accueillait quand ses yeux s'ouvraient aux rayons du soleil ; c'était là ce qui l'éveillait tremblante sur sa couche solitaire, au milieu des ténèbres de la nuit. Les légendes et les contes de Gionetta ne servaient qu'à mieux faire comprendre à l'enfant le sens de cette harmonie mystérieuse ; ils fournissaient des poèmes à la musique paternelle.

La fille d'un tel père ne pouvait guère manquer de montrer quelque goût pour son art. Ces dispositions se développaient surtout par l'oreille et par la voix. Encore enfant, elle chantait divinement. Un grand cardinal, grand à la fois dans l'État et au Conservatoire, entendit parler de son talent, et se la fit amener. Dès ce moment son sort fut décidé : elle devait être la gloire future de Naples, la prima, donna de San-Carlo. Pour éveiller son émulation, son Éminence l'emmena un soir dans sa loge : ce serait quelque chose pour elle de voir la représentation, quelque chose de plus encore, d'entendre les applaudissements prodigués aux brillantes signoras qu'elle était destinée à éclipser ! Avec quel éclat glorieux s'ouvrit pour elle dès l'aurore cette vie de la scène, ce monde idéal de la Musique et de la Poésie, le seul monde qui semblât correspondre aux rêves étranges de son enfance !... Il lui sembla que, rejetée jusque-là sur une rive étrangère, elle venait d'être tout à coup ramenée enfin dans sa patrie, elle reconnaissait les formes et le langage de sa terre natale. Enthousiasme profond et vrai, riche de toutes les promesses du génie! Enfant, ou homme, tune seras jamais poète, si tu n'as senti tout l'idéal, tout l'enchantement romanesque de cette île de Calypso, qui s'est révélée à toi le jour où, pour la première fois, le voile magique s'est écarté pour laisser le monde de la Poésie éblouir le monde de la prose.

L'initiation était maintenant commencée. Il lui fallait lire, étudier, rendre par un geste, un regard, les passions qu'elle devait exprimer sur la scène; leçons dangereuses sans doute pour beaucoup d'autres, mais non pas pour le pur enthousiasme qui naît de l'art : car l'âme qui conçoit l'art dans sa vérité n'est qu'un miroir; pour refléter fidèlement l'image projetée sur sa surface, ce miroir doit rester sans souillure. Elle suivit la nature et le vrai par un instinct d'intuition. Ses rôles acquirent dans sa bouche une puissance dont elle n'avait pas conscience; sa voix attendrissait le cœur jusqu'aux larmes, ou l'embrasait d'une généreuse indignation. Mais tous ces résultats n'étaient que la conséquence de cette sympathie que le génie, même dans son innocence première, éprouve pour tout ce qui sent, qui désire ou qui souffre. Viola n'était pas une de ces natures féminines trop précoces, qui comprennent l'amour ou la jalousie exprimés dans les vers; son talent était un de ces secrets étranges,

dont je laisse aux psychologues le soin de trouver le mot. Ils sauront peut-être nous apprendre pourquoi des enfants à l'esprit naïf et simple, au cœur pur, savent distinguer avec une sagacité si pénétrante, dans l'histoire que vous leur contez, dans la chanson que vous leur chantez, la différence contre l'art vrai et l'art faux, entre la passion et le jargon emphatique, entre Homère et Racine. Ils nous diront aussi comment ces mêmes cœurs, qui n'ont encore ni senti ni battu, peuvent renvoyer fidèlement les mélodieux accents de l'émotion naturelle. En dehors de ses études, Viola était une simple et affectueuse enfant, quelque peu capricieuse, non pas de caractère (elle était douce et docile), mais par accès; comme je l'ai déjà donné à entendre, sa disposition passait de la tristesse à l'enjouement, de la joie à l'abattement, sans aucun motif apparent. S'il existait une cause à ces brusques revirements, il la faut chercher dans ces premières et mystérieuses influences que j'ai signalées en essayant d'expliquer l'effet produit sur son imagination par les flots mobiles et intarissables d'harmonie qui en coulaient et tremblaient sans cesse autour d'elle : car il est à remarquer que, chez les personnes les plus sensibles aux effets de la musique, des airs, des motifs reviennent souvent, au milieu des occupations les plus triviales de la vie, les tourmenter, et en quelque sorte les poursuivre avec acharnement. Une fois admise dans l'âme, la musique participe à sa nature spirituelle et ne meurt jamais. Elle erre confusément à travers les détours et les dédales de la mémoire, et souvent on l'entend, encore distincte et vivante, comme au jour où pour la première fois elle fit vibrer les ondes aériennes. Il en était ainsi de Viola : parfois sa fantaisie évoquait malgré elle ces visions d'harmonie évanouie; elles apparaissaient devant elle, tantôt gaies, et alors elles faisaient rayonner un sourire sur ses traits; tantôt tristes, et alors elles faisaient planer une ombre sur son front, interrompaient sa joie enfantine, et la forçaient à s'asseoir pensive et solitaire.

C'est donc avec raison que nous pouvons dire, dans un sens figuré, que cette belle créature, si aérienne dans son apparence, si harmonieuse dans sa beauté, si elle-même dans ses allures et dans ses pensées, pouvait s'appeler la fille non du musicien, mais de la musique. A la voir, on s'imaginait volontiers que la destinée qui l'attendait appartenait moins à la vie réelle qu'à cet élément romanesque qui, pour des yeux qui savent voir et des cœurs qui savent sentir, coule pour ainsi dire parallèlement à la vie réelle, flot à flot, jusqu'à ce que tous deux se perdent dans le sombre Océan.

Aussi n'y avait-il rien d'étrange à ce que Viola elle-même, dès son enfance, et plus encore à mesure qu'elle atteignait en s'épanouissant la sérieuse et virginale fraîcheur de la jeunesse, se crût destinée a un avenir de bonheur ou de misère, mais qui dans l'un ou l'autre cas devait être à l'unisson avec l'atmosphère romanesque et idéale qu'elle respirait. Souvent elle se glissait à travers les buissons qui tapissaient la grotte voisine du Pausilippe, ouvrage gigantesque des vieux Cimmériens, et là, assise auprès du tom beau sacré de Virgile, elle s'abandonnait à ces visions dont nulle poésie ne saurait définir et fixer le vague insaisissable : car le poète qui éclipse tous ceux qui aient jamais chanté, c'est un jeune cœur qui rêve. Souvent aussi, à cette place, près du seuil ombragé par un feston de pampres, en face de cette mer d'un bleu si profond et si immobile, elle venait s'asseoir au milieu d'un jour d'automne, ou par une belle soirée d'été, et là elle bâtissait ses châteaux aériens. Qui de nous n'en fait autant, non pas seulement dans la jeunesse, mais avec l'espérance à demi effacée et obscurcie de l'âge avancé ? Rêver, c'est le privilège de l'homme, la royauté commune au roi et au paysan. Mais ces rêves de Viola en plein jour étaient plus habituels, plus nets, plus solennels que ceux aux quels la plupart de nous s'abandonnent. Ils ressemblaient aux orama des Grecs : prophéties et visions tout

ensemble.

CHAPITRE II

Fu slupor, fu vaghezza, fu diletto. (Gerus. lib., canto II, 21).

(C'était de l'étonnement, c'était du désir, c'était du bonheur.)

Enfin l'éducation est achevée. Viola a bientôt seize ans. Le cardinal déclare arrivé le temps où le nom nouveau doit être inscrit dans le Libro d'Oro, sur ces pages brillantes réservées aux enfants de l'art et de l'harmonie. Oui, mais dans quel rôle ? quel est le maestro dont le génie doit recevoir d'elle une forme vivante, une incarnation sensible ? C'est là le secret. Le bruit court que l'inépuisable Paisiello, ravi de la manière dont elle a rendu son Nel cor più non me sento et son Io son Lindoro, va écrire quelque nouveau chef-d'œuvre pour les débuts de Viola. D'autres prétendent que c'est dans le comique qu'elle excelle, et que Cimarosa travaille sans relâche à un second Matrimonio segreto. En attendant, il y a quelque part dans les négociations un temps d'arrêt. On remarque que le cardinal est d'assez mauvaise humeur. Il a dit publiquement, et ces paroles ne font augurer rien de bon : « Cette petite sotte est aussi folle que son père ; ce qu'elle demande est insensé. » Les conférences se succèdent rapidement. Le cardinal a, dans son cabinet, des entretiens fort solennels avec la pauvre enfant. Tout est inutile. Naples, surexcitée par la curiosité, se perd en conjectures. Les remontrances aboutissent à une querelle, et Viola retourne au logis maussade et boudeuse : elle ne veut pas jouer, elle a résilié son engagement.

Pisani, trop inexpérimenté pour connaître tous les périls de la vie de théâtre, avait accueilli avec plaisir l'espérance que quelqu'un au moins de son nom ajouterait de la gloire à son art. L'obstination de sa fille lui déplut. Il ne dit rien cependant (il ne grondait jamais en paroles), mais il saisit le fidèle Barbiton. 0 fidèle Barbiton, tu grondas, toi, et effroyablement ! Il grinça, il gloussa, il gémit, il grogna. Et les yeux de Viola se remplirent de larmes, car elle comprenait ce langage. Elle s'approcha furtivement de sa mère et lui parla bas; et, quand Pisani suspendit son occupation, il les vit toutes deux, la mère et la fille, en larmes. Il les regarda ébahi; puis, comme il sentait qu'il avait été bourru, il courut retrouver son Inséparable. Et maintenant, vous eussiez cru entendre le chant d'une fée qui cherche à bercer et à apaiser l'humeur capricieuse de quelque enfant d'adoption. Limpides, voilées, argentines, les notes ruisselaient avec un doux murmure sous l'archet magique. La douleur la plus obstinée se fût arrêtée pour écouter ; et par intervalles, à travers la douce et plaintive mélodie, s'échappait tout à coup une note bizarre, enjouée, sonore, comme un éclat de rire; mais non pas un rire humain. C'était un des motifs les mieux réussis de son opéra bien-aimé : la Sirène endormant par ses chants les vents et les flots. Nul ne sait ce qui aurait suivi, mais son bras fut arrêté. Viola s'était jetée sur son cœur, et l'avait embrassé avec des yeux qui lançaient à travers ses cheveux dorés un regard tout souriant de bonheur. Au même moment la porte s'ouvrit : un message du cardinal. Il mandait Viola sur-le-champ. Sa mère l'accompagna au palais de Son Éminence. La réconciliation fut complète : tout s'aplanit. Viola eut carte blanche, et choisit son opéra. Froides et barbares nations du Nord, avec vos discussions et vos débats, vos existences tumultueuses du Pnyx et de

l'Agora, ne cherchez pas à concevoir l'agitation occasionnée dans Naples la Musicale, en apprenant qu'elle allait jouir d'un nouvel opéra et d'une cantatrice nouvelle. Mais de qui cet opéra ? Jamais intrigue de cabinet ne fut aussi secrète. Pisani revint un soir du théâtre dans un état évident de trouble et d'irritation. Malheur aux oreilles qui, ce soir-là, auraient entendu le Barbiton ! On l'avait suspendu de ses fonctions ; on avait craint que le nouvel opéra et le premier début de sa fille comme prima donna ne fussent une trop grande épreuve pour ses nerfs. Et ses variations improvisées, toute sa diablerie de sirènes et de harpies au milieu d'une telle solennité, c'était là une perspective trop effrayante pour qu'on en courût les chances. Se voir écarté, et cela, le soir même où devait chanter sa fille, dont la mélodie n’était qu'une émanation de la sienne ; écarté pour quelque rival nouveau : c'en était trop pour la chair et le sang d'un musicien. Pour la première fois il discuta la question avec des paroles, et demanda gravement (le Barbiton avec toute son éloquence n'aurait pu traduire distinctement la demande) quel devait être l'opéra, quel était le rôle. Et Viola tout aussi gravement répondit qu'elle avait promis le secret au cardinal. Pisani n’insista pas; il disparut avec le violon, et bientôt, des combles de la maison (où dans ses grandes colères l'artiste se réfugiait parfois), on entendit l'In séparable gémissant et soupirant comme si son cœur était brisé.

L'affection de Pisani se trahissait peu à la surface. Il n'était pas de ces pères tendres et caressants qui aiment à avoir sans cesse leurs enfants jouant autour de leurs genoux : son esprit et son âme étaient si complètement absorbés dans son art, que la vie domestique coulait auprès de lui comme si elle eût été un rêve, et comme si le cœur seul eût été la forme substantielle et la réalité matérielle de l'existence. Il en est souvent ainsi chez les personnes qui pour suivent quelque étude abstraite. Cette disposition est proverbiale chez les mathématiciens.

« Monsieur! la maison brûle! s'écria tout effarée la servante d'un savant français.

— Allez le dire à ma femme, sotte que vous êtes; est-ce que je me mêle jamais du ménage ? » Et il poursuivit l'étude de son problème. Mais qu'est-ce qu'un problème ? que sont les mathématiques auprès de la musique ? de la musique qui compose des opéras, et de plus joue du barbiton ? Savez-vous ce que répondit l'illustre Giardini au novice qui lui demandait combien il lui faudrait de temps pour apprendre à jouer du violon ? Ecoutez et désespérez, vous tous qui voudriez tendre cet arc auprès duquel celui d'Ulysse n'est qu'un jouet d'enfant. « Douze heures par jour pendant vingt années consécutives. » Comment voulez-vous qu'un homme qui joue du barbiton soit toujours à batifoler avec ses enfants ? Non, Pisani ! plus d'une fois, avec toute la vive susceptibilité de l'enfance, la pauvre Viola s'est échappée de la chambre pour pleurer en pensant que tu ne l'aimais pas. Et pourtant, sous cette abstraction extérieure de l'artiste n'en coulait pas moins la tendresse naturelle du père ; et, en grandissant, la rêveuse avait compris le rêveur. Et maintenant, exclu lui-même de toute renommée, se voir privé de saluer la renommée de sa fille ! voir cette fille elle-même conjurée contre lui ! Une telle ingratitude était plus aiguë que la dent du serpent, et plus aiguë que la dent du serpent fut la plainte déchirante du sympathique barbiton.

L'heure solennelle est venue. Viola est partie pour le théâtre, sa mère avec elle. Le musicien, indigné, s'est enfermé chez lui. Gionetta se précipite d'un bond dans la chambre. Le carrosse de Son Eminence est à la porte; il fait demander le padrone. Il faut qu’il quitte son violon, qu'il mette son habit de brocart et ses manchettes de dentelle. Les voici ! Vite, vite ! Et rapidement roule le carrosse doré, et majestueusement trône le cocher, et

pompeusement caracole le noble attelage. Le pauvre Pisani, mal à l'aise, se perd dans un tourbillon d'étonnement. Il arrive au théâtre ; il descend à la grande entrée; il tourne sur lui-même, il regarde derrière lui, autour de lui : partout quelque chose lui manque. Le violon ! où est-il ? Hélas ! son âme, sa voix, son moi, le Pisani de Pisani est resté à la maison. Ce n'est qu'un automate que les laquais entraînent par les escaliers, par les couloirs, dans la loge du cardinal. Mais alors, quels sons le viennent frapper ? Est-ce un rêve. Le premier acte est terminé (on ne l'a envoyé chercher que lorsque le succès ne paraissait plus douteux) ; le premier acte a tout décidé. Il le sent bien, en vertu de cette sympathie électrique qui s'établit tout d'abord entre chaque âme individuelle et tout un vaste auditoire. Il le sent à l'immobilité de la foule en suspens ; il le sent même au doigt levé du cardinal. Il voit sa Viola sur la scène, rayonnante de pierreries et d'étoffes brillantes; il entend sa voix vibrant à travers mille cœurs émus qui ne font qu'un cœur. Mais la scène, le rôle, la musique, c'est son autre enfant, son enfant immortelle, la fille incorporelle de son âme, celle qu'il a créée, élevée, chérie pendant tant d'années d'obscurité patiente et de génie douloureusement méconnu, son chef-d'œuvre, sa Sirène. C'était donc là ce mystère qui lavait tant irrité; c'était là la cause de la querelle avec le cardinal, le secret à révéler seulement quand le succès serait assuré : et la fille avait uni à son triomphe le triomphe de son père.

Et la voilà debout, devant toutes ces âmes inclinées qu'elle domine, plus belle que la sirène même qu'il avait évoquée du fond des abîmes de l'harmonie. Longue et douce récompense du travail ! Où donc trouver sur la terre une extase égale à celle que connaît le génie, lorsque, de ses profondeurs obscures, il s'élance à la fin en pleine lumière, en pleine gloire !

Pas une parole, pas un geste ne lui échappa. Rivé sur place, hors d'haleine, il était là immobile, le visage baigné de larmes : seulement, par instants, sa main errait çà et là ; elle cherchait machinalement le fidèle instrument. Pourquoi n'était-il pas là pour participer à son triomphe ?

Enfin le rideau tomba, et sa chute déchaîna une tempête d'applaudissements. Debout, comme un seul homme, se leva l'auditoire; d'une seule voix il acclama le nom bien-aimé. Elle s'avança tremblante, pâle, et dans toute la foule ne vit que le visage de son père. L'assemblée suivit ce regard plein de larmes, et, dans un frisson d'émotion, saisit et ressentit l'élan de l'enfant. Le bon cardinal le fit doucement avancer. Artiste aux accords fantastiques ! ta fille t'a rendu plus que la vie que tu lui donnas ! « Mon pauvre violon, dit-il en essuyant ses yeux, ils ne te siffleront plus désormais ! »

CHAPITRE III

Fra si contrarie tempre inghiaccio e in foco In riso e in pianto. e fra paura e speme L'ingannatrice Donna,

(Gerus. lih., canto IV, 9S).

(De ces mélanges contraires de glace et de feu, de rires et de pleurs, d'espérances et de crainte, l'enchanteresse....)

Or, malgré le triomphe et de la cantatrice et de l'opéra, il y avait eu dans le premier acte, et par conséquent avant l'arrivée de Pisani, un moment où les chances de succès avaient paru plus que douteuses. C'était dans ce chœur tout rempli des excentricités particulières à l'auteur. Lorsque ce tourbillon de la fantaisie tournoya et écuma, froissant et meurtrissant l'oreille et le goût par les sons les plus incohérents, l'auditoire tout à coup reconnut la main de Pisani. On avait donné à l'opéra un titre qui jusqu'alors avait écarté tout soupçon sûr la paternité de l'ouvrage. L'ouverture et l'introduction, d'un style correct et harmonieux, avaient égaré le public au point de lui faire croire qu'il reconnaissait le génie de son cher Paisiello. Habitué depuis longtemps à ridiculiser et presque à mépriser les prétentions de Pisani comme compositeur, il s'apercevait qu'on lui avait subrepticement dérobé les applaudissements dont il avait salué l'ouverture et les premières scènes. Un murmure de mauvais présage circulait dans la salle. Les acteurs, l'orchestre, si prompts à ressentir l'impression électrique de l'auditoire, devinrent agités, intimidés, et n'eurent pas, au moment critique, cette énergie et cette précision qui seules pouvaient sauver la bizarrerie de la musique.

Dans tout théâtre, les rivaux ne manquent jamais à l'auteur et à l'acteur nouveaux ; ennemis impuissants tant que tout va bien, mais embuscade dangereuse du moment que le moindre accident vient entraver la marche du succès. Un sifflet se fît entendre, isolé il est vrai ; mais l'absence significative de toute manifestation contraire sembla annoncer que l'instant approchait où la censure allait devenir contagieuse. C'était comme le souffle qui ébranle l'avalanche indécise. A cet instant critique, Viola, la reine des sirènes, sortit pour la première fois de sa grotte marine. Au moment où elle aborda la rampe, la nouveauté de sa situation, l'indifférence glaciale du public, que ne dissipa même pas d'abord l'apparition d'une beauté si singulière ; les murmures peu charitables des autres acteurs, l'éclat éblouissant des lumières, et, mille fois plus que tout le reste, ce sifflet récent qui avait pénétré jusqu'à sa retraite, tout cela paralysa ses moyens et étouffa sa voix ; et, au lieu de la grande invocation où elle devait subitement se révéler par une entrée saisissante, la royale sirène, redevenue une enfant tremblante, demeura pâle et muette devant ces milliers d'yeux dont le regard froid et sévère était braqué sur elle.

A ce moment même, quand déjà la conscience de ses facultés semblait sur le point de lui faire défaut, et que d'un regard timide elle implorait la multitude immobile, elle aperçut, dans une loge près de la scène, un visage qui, du même coup et comme par enchantement, produisit sur son âme un effet impossible également à analyser et à oublier. Ce visage éveillait une vague réminiscence qui la poursuivait sans cesse, comme si elle l'eût déjà aperçu dans un de ces rêves éveillés dont, depuis son enfance, elle avait aimé à se laisser bercer. Elle ne pouvait détacher les yeux de ces traits, et, à mesure qu'elle les contemplait, la crainte glaciale qui l'avait d'abord saisie se dissipa comme un brouillard devant le soleil.

Dans le profond éclat de ces yeux qui rencontraient les siens, il y avait en effet tant de bienveillants encouragements, tant d'admiration douce et compatissante, tant de choses qui conseillaient, qui animaient, qui fortifiaient, que tout homme, acteur ou orateur, qui a jamais ressenti, en présence d'une foule assemblée, l'effet d'un seul regard attentif et sympathique, comprendra aisément l'influence soudaine et inspiratrice qu'exercèrent sur la débutante l'œil et le sourire de l'étranger.

Elle regardait encore, et son cœur déjà se réchauffait, quand l'étranger se leva à demi,

comme pour rappeler le public au sentiment de la courtoisie qu'il devait à une artiste si belle et si jeune; et, sitôt que sa voix eut donné le signal, la salle entière y répondit par une explosion généreuse de bravos : car l'étranger lui-même était un personnage fort remarqué, et sa récente arrivée à Naples occupait, de moitié avec l'opéra nouveau, toutes les langues de la ville; puis, quand les applaudissements eurent cessé, claire, pleine et dégagée de toute entrave, comme un esprit affranchi de son argile mortelle, la voix de la sirène déborda en torrents de ravissante harmonie. Dès cet instant la foule, les hasards du succès, le monde entier, Viola oublia tout, tout, excepté ce monde fantastique dont elle était la reine. La présence de l'étranger semblait compléter cette illusion qui dérobe à l'artiste toute réalité en dehors du cercle de son art. Elle sentit comme si ce front calme et grave, ces yeux brillants, lui inspiraient une puissance jusqu'alors inconnue; et, tout en cherchant un langage pour traduire l'étrange impression produite par sa présence, elle emprunta à cette présence même le secret de ses chants les plus mélodieux.

Ce n'est que lorsque tout fut fini, quand elle aperçut son père et qu'elle comprit sa joie, que l'étrange enchantement fit place au charme plus doux du foyer et de l'amour filial. Et comme, avant de quitter la scène, son regard se reporta involontairement vers la loge, le sourire de l'étranger, calme et presque mélancolique, pénétra profondément dans son cœur pour y vivre, pour y être évoqué avec des souvenirs confus, mélangés à la fois de joie et de douleur.

Passons sur les félicitations du cardinal-virtuose, fort ébahi de découvrir que lui, et tout Naples avec lui, s'étaient jusqu'alors trompés dans une question de goût; plus étonné encore de s'entendre, et tout Naples avec lui, avouer leur erreur. Passons sur les témoignages hyperboliques d'enthousiasme qui vinrent assiéger les oreilles de la cantatrice, lorsque, reprenant son voile modeste et sa robe déjeune fille, elle échappa à la foule des admirateurs qui obstruaient toutes les issues. Passons sur le doux embrassement du père et de l'enfant traversant de nouveau les rues étoilées et la Chiaja déserte dans le carrosse du cardinal. Ne nous arrêtons pas à rappeler les larmes et les exclamations de la bonne et simple mère… Les voici revenus ; voici la chambre bien connue, venimus ad larem nostrum. (Nous rentrons au foyer.) Voyez la vieille Gionetta se trémoussant pour préparer le souper, et écoutez Pisani qui éveille le Barbiton assoupi dans son étui, pour communiquer le grand événement à l'Inséparable intelligent. Ecoutez ce rire de la mère, rire anglais, voilé et plein d'enjouement. Eh bien ! Viola, bizarre enfant, pourquoi demeurer ainsi à l'écart, le front appuyé sur tes belles mains, les yeux perdus dans l'espace ? Allons, éveille-toi ! Il faut qu'un radieux sourire éclaire cette nuit la maison tout entière.

Quelle heureuse réunion autour de cette humble table ! C'était un festin à faire envie à Lucullus dans sa salle d'Apollon, que ces raisins secs, ces appétissantes sardines, et cette riche polenta, et ce vieux flacon de lacryma-Christi, présent du bon cardinal. Le Barbiton, installé sur un fauteuil à dossier droit et élevé, auprès du musicien, semblait participer au joyeux banquet. Son honnête figure bien vernie reluisait à la clarté de la lampe; et il y avait jusque dans son silence une gravité modeste de farfadet mystérieux, chaque fois que son maître, entre deux bouchées, se tournait vers lui pour compléter son compte rendu de la soirée par quelque détail oublié. La femme de Pisani contemplait affectueusement cette scène; le bonheur lui avait ôté tout appétit; tout à coup elle se leva, et plaça sur le front de l'artiste une guirlande de lauriers qu'elle avait tressée d'avance dans l'anticipation toute maternelle du succès, et Viola, placée de l'autre côté de son frère le Barbiton, ajusta

doucement la couronne sur les cheveux de son père, en lui disant d'un ton caressant : « N'est-ce pas, caro padre, que vous ne le laisserez plus me gronder ? » Alors le pauvre Pisani, le cœur doucement tiraillé par sa double tendresse, animé à la fois par le lacryma et par le succès, se tourna vers le plus jeune de ses enfants (ce n'était pas le Barbiton) avec un orgueil naïf et grotesque : « Je ne sais lequel des deux je dois le plus remercier, tant vous me donnez de joie. Ma fille, je suis si fier de toi et de moi-même ! Mais lui et moi, pauvre ami ! nous avons été si souvent malheureux ensemble ! »

Le sommeil de Viola fut troublé, c'était naturel. L'ivresse de la vanité et du triomphe, le bonheur du bonheur qu'elle avait causé, tout cela valait mieux que le sommeil. Et pourtant sa pensée bien des fois s'arrachait à toutes ces impressions pour voler vers ce regard, vers ce sourire toujours présents, et auxquels devait à jamais s'associer le souvenir de ce triomphe et de ce bonheur. Ses impressions, comme son caractère, étaient étranges et toutes particulières. Ce n'était pas ce qu'éprouve une jeune fille dont le cœur, percé pour la première fois par un regard, soupire le langage naturel et inné du premier amour. Ce n'était pas précisément de l'admiration, quoique le visage qui se reflétait dans chaque flot de son inépuisable et mobile fantaisie fût d'une beauté rare et majestueuse. Ce n'était pas non plus un simple souvenir plein de charme et de tendresse laissé par la vue de l'inconnu : c'était un sentiment humain de reconnaissance et de bonheur, mêlé à je ne sais quel élément mystérieux de crainte et de vénération. Certainement elle avait déjà vu ces traits; mais quand et comment ? Alors seulement que sa pensée avait cherché à esquisser sa destinée future, et que, malgré tous ses efforts pour inonder cette vision de fleurs et de rayons, un pressentiment sombre et glacial l'avait fait reculer malgré elle dans les plus intimes replis de son âme. Elle avait enfin trouvé ce quelque chose si longtemps recherché par mille aspirations inquiètes, mille vagues désirs moins du cœur que de la pensée : non pas comme la jeunesse qui découvre l'être qu'elle doit aimer, mais plutôt comme le savant qui, après de longues et infructueuses tentatives pour saisir le mot de quelque secret de la science, voit enfin la vérité briller de loin à ses yeux d'une lueur obscure et vacillante encore, et tour à tour l'attirer, disparaître, l'inviter de nouveau, et de nouveau s'évanouir. Elle tomba enfin dans un pénible sommeil peuplé d'images incohérentes, indécises, informes. Elle s'éveilla au moment où le soleil, derrière une nuée brumeuse, laissait tomber à travers la fenêtre un rayon pâle et maladif; déjà son père avait repris son unique occupation, et elle l'entendit tirer de son Inséparable un accord grave et étouffé, comme un chant lugubre de mort.

« Et pourquoi, demanda-t-elle, quand elle l'eut rejoint dans sa chambre, pourquoi, père, votre inspiration était-elle si triste après la joie d'hier ?

— Je ne sais enfant : je voulais être joyeux, et composer un air en ton honneur; mais le drôle que voilà est si obstiné, qu'il m'en a fallu passer par où il a voulu. »

CHAPITRE IV

E cosi i pigri e timidi desiri Sprona'.

(Gerns. lib., IV, 88).

(Excitait ainsi ses désirs lents et timides.)

Pisani avait l'habitude, excepté lorsque les devoirs de sa profession réclamaient son temps d'une manière spéciale, de consacrer au sommeil une partie de la journée, habitude moins de luxe que de nécessité pour un homme qui dormait peu pendant la nuit. A dire vrai, qu'il se fût agi de composer ou d'étudier, les heures du milieu de la journée étaient précisément celles pendant lesquelles Pisani n'aurait pu travailler, même s'il l'eût voulu. Son génie ressemblait à ces fontaines toujours pleines au lever et au déclin du jour, qui débordent la nuit, et sont à midi parfaitement taries. Pendant ces heures consacrées par son mari au sommeil, la signora s'échappait ordinairement pour aller faire les emplettes nécessaires au petit ménage, ou pour jouir (quelle est la femme qui n'aime cette distraction ?) de la causerie de quelque voisine. Et que de félicitations n'avait-elle pas à recueillir le lendemain de ce brillant triomphe ?

C'était l'heure où Viola allait volontiers s'asseoir au dehors, sous une tenture qui ombrageait le seuil de la porte sans obstruer la vue et c'est là que vous pouvez la voir maintenant, soutenant sur ses genoux une partition que son regard distrait parcourt de temps à autre ; derrière elle, la vigne laisse pendre son riche feuillage du treillis qui surmonte la porte ; et devant elle, à l'horizon, se déroule la mer, avec quelque blanche voile immobile qui semble assoupie sur les flots.

Pendant qu'elle était assise ainsi, plongée dans sa rêverie plutôt que dans ses pensées, un homme venant du côté du Pausilippe, à pas lents et le regard baissé, passa tout près de la maison. Viola leva subitement les yeux, et tressaillit d'une sorte de terreur en reconnaissant l'étranger. Elle laissa échapper une exclamation involontaire ; le cavalier se retourna, l'aperçut et s'arrêta.

Pendant quelques instants il demeura debout entre elle et la nappe éblouissante des eaux du golfe, contemplant le front timide et l'aspect frêle et délicat de la jeune fille qu'il avait devant lui, dans un silence plein de sérieuse réserve qui n'avait rien de la hardiesse outrecuidante d'un admirateur présomptueux. Enfin, il parla.

« Êtes-vous heureuse, mon enfant, dit-il d'une voix presque paternelle, de la carrière qui s'ouvre devant vous ? Entre seize ans et trente, il y a dans les applaudissements une musique plus douce que toute celle que peut faire entendre votre voix.

— Je ne sais, balbutia d'abord timidement Viola. » Mais il y avait tant de douceur et de limpidité dans la voix qui lui parlait qu'elle reprit avec plus de cou rage : « Je ne sais si je suis heureuse à présent : je l'étais hier. Et je sens aussi, Excellence, que je vous dois des remerciements, dont vous ignorez sans doute le motif.

— Vous vous trompez, dit le cavalier en souriant. Je sais que j'ai contribué à votre succès bien mérité, mais c'est vous qui savez à peine comment. Le pourquoi, le voici : parce que j'ai vu dans votre cœur une ambition plus noble que la vanité féminine; c'est à la fille que je me suis intéressé. Vous eussiez peut-être mieux aimé que j'eusse tout simplement admiré l'artiste ?

— Non. oh! non.

— C'est bien, je vous crois. Et maintenant, puisque nous nous rencontrons, je vais m'arrêter pour vous donner un conseil. A votre première apparition au théâtre, vous aurez à vos pieds toute la folle jeunesse de Naples. Pauvre enfant ! la flamme qui éblouit l'œil

peut aussi brûler les ailes. Souviens-toi que le seul hommage qui ne souille pas, c'est celui que ne peut offrir la foule banale des adorateurs. Quels que soient les rêves de l'avenir, et, tout en te parlant, j'en mesure le vague et capricieux essor, puissent ceux-là seuls se réaliser qui ont pour centre et pour but le foyer de la famille ! »

II s'arrêta; le cœur de Viola battit avec force. Puis, comprenant à peine, tout Italienne qu'elle était, la grave portée de ces conseils, elle s'écria avec une explosion d'émotion naturelle et innocente ;

« Ah! Excellence, vous ne pouvez savoir combien m'est déjà cher ce foyer domestique. Et mon père !.., Sans lui, signor, ce foyer n'existerait plus. »

Un sombre nuage se répandit sur le visage du cava lier, II contempla la paisible maison presque ensevelie sous le feuillage de la vigne, puis ramena son regard sur les traits vifs et animés de l'artiste.

« C'est bien, dit-il. Un cœur simple est souvent à lui-même son meilleur guide. Courage donc, et soyez heureuse. Adieu belle cantatrice. »

— Adieu, Excellence.... Mais.... Quelque chose d'irrésistible, une sensation inquiète et accablante de crainte et d'espérance lui arracha cette question : « Je vous reverrai à San-Carlo, n'est-ce pas ?

— Pas du moins d'ici à quelque temps. Je quitte Naples aujourd'hui.

— En vérité !... »

Et Viola sentit son cœur s'affaisser en elle ; la poésie du théâtre s'était évanouie.

— Et, dit le cavalier en se retournant et en posant doucement sa main sur celle de Viola, peut-être, avant que nous nous retrouvions, aurez-vous eu à souffrir, à connaître les premières et poignantes douleurs de la vie, à apprendre combien ce que donne la gloire est impuissant à compenser ce que perd le cœur. Mais soyez ferme et ne cédez point, pas même à ce qui peut sembler la piété de la douleur. Regardez dans le jardin du voisin, cet arbre… Voyez comme il a grandi, tordu et contrefait. Quelque vent égara le germe dont il naquit dans les fentes du rocher; étouffée, murée par les pierres et les bâtiments, par la nature et par l'homme, sa vie n'a été qu'une lutte perpétuelle pour voir la lumière ; la lumière, principe essentiel de cette vie. Voyez comme il s'est tortillé et crispé ; comment, rencontrant l'obstacle sur un point, il a travaillé et combattu, tronc et branches, pour arriver enfin à la clarté des cieux… Comment s'est-il conservé à travers tous ces hasards défavorables de sa naissance et des circonstances ? Pourquoi son feuillage est-il vert et frais comme celui de cette vigne qui peut ouvrir largement tous ses bras au soleil ? Mon enfant, c'est grâce à l'instinct même qui le poussa à lutter; grâce à ce combat pour la lumière, achevé par la conquête de la lumière. Ainsi, d'un cœur ferme et intrépide, à travers tous les coups de la douleur et du destin, se tourner vers le soleil, tendre au ciel par mille efforts, voilà ce qui donne la science aux forts, aux faibles le bonheur. Avant que nous nous rencontrions encore, plus d'une fois votre regard triste et accablé se portera vers ces paisibles rameaux ; et, lorsque vous en entendrez jaillir les chants des oiseaux, quand vous verrez le rayon, repoussé du toit et du rocher, venir jouer avec le feuillage, apprenez alors la leçon que vous enseigne la nature, et à travers les ténèbres frayez-vous un chemin à la lumière. »

Tout en parlant, il s'était lentement éloigné, et Viola était demeurée seule, étonnée,

muette, attristée de cette obscure prédiction du malheur à venir; et pourtant, malgré sa tristesse, charmée. Involontaire ment elle le suivit des yeux ; involontairement elle étendit les bras comme pour le rappeler. Elle eût donné des mondes pour le voir se retourner, pour entendre une fois encore cette voix calme, voilée, argentine, pour sentir encore cette main effleurer la sienne. Un rayon de lune adoucit et embellit tous les angles obscurs sur lesquels il tombe : telle avait été la présence de l'étranger. Le rayon s'évanouit, et tout reprend son aspect vulgaire et ténébreux : ainsi il avait disparu, et le tableau du monde extérieur était redevenu banal. L'inconnu poursuivit son chemin par cette longue et délicieuse route qui aboutit au palais en face des jardins publics, et conduit aux quartiers les plus fréquentés de la ville.

Un groupe de jeunes étourdis stationnait à l'entrée d'une maison ouverte au passe-temps favori de l'époque, et fréquentée par les joueurs les plus riches et les mieux nés. Tous lui firent place en s'inclinant quand il passa devant eux.

« Per fide ! dit l'un, n'est-ce pas là le riche Zanoni dont on parle tant ?

— Oui. On dit que sa fortune est incalculable.

— On! qui on ? sur quels fondements ? il n'est à Naples que depuis peu de jours, et jusqu'à présent je n'ai pu trouver personne qui puisse me renseigner sur son pays, sa famille, ou, ce qui est plus important, sa fortune.

— C'est vrai ; mais il est arrivé sur un bon navire qui est à lui. Voyez; mais vous ne pouvez l'apercevoir à cette heure; il est mouillé là-bas dans le golfe. Ses banquiers parlent avec vénération des sommes qu'il place entre leurs mains.

— D où vient-il ?

— De je ne sais quel port de l'Orient. Mon valet a su par les matelots du môle qu'il avait longtemps habité l'intérieur de l'Inde.

— Et je me suis laissé dire que dans l'Inde on ramasse l'or comme des cailloux, et qu'il y a des vallées où les oiseaux bâtissent leurs nids avec des émeraudes pour attirer les papillons. Voici venir le prince des joueurs, Cetoxa. Parions qu'il a déjà fait la connaissance d'un si riche cavalier. Il a pour l'or l'affinité de l'aimant pour le fer. Eh bien ! Cetoxa, quelles sont les plus récentes nouvelles des ducats du signor Zanoni ?

— Oh! dit négligemment Cetoxa, mon ami....

— Ah! ah! vous l'entendez; son ami.

— Oui, mon ami Zanoni va passer quelque temps à Rome; il m'a promis à son retour de prendre jour pour souper avec moi, et alors je le présenterai à vous et à la meilleure société de Naples. Diavolo ! savez-vous que c'est un seigneur des plus spirituels et des plus agréables ?

— Contez-nous donc comment vous vous êtes si vite lié avec lui.

— Mon cher Belgioso, rien de plus simple. Il voulait une loge à San-Carlo. Inutile de vous dire que l'attente d'un opéra nouveau (quelle œuvre splendide! ce pauvre diable de Pisani, qui l'aurait jamais pensé ?) et d'une actrice nouvelle (quelle beauté ! quelle voix ! ah !) avait fait retenir tous les coins de la salle. Je sus le désir qu'avait Zanoni de faire honneur au talent napolitain, et, avec cette courtoisie envers les étrangers de distinction qui me caractérise, je mis ma loge à sa disposition. Il l'accepte, je me présente à lui entre deux

actes : il est charmant, m'invite à souper. Cospetto ! quel train de maison ! Nous veillons tard, je lui dis toutes les nouvelles de Naples, nous devenons deux amis de cœur, il me force avant de partir d'accepter ce diamant, une misère, dit-il ; les joailliers l'estiment cinq mille pistoles ! La plus délicieuse soirée que j'aie passée, depuis dix ans. »

Les cavaliers firent cercle pour admirer le diamant.

« Seigneur comte Cetoxa. dit un personnage grave et sombre, qui s'était signé à plusieurs reprises pendant le récit du Napolitain, ne connaissez-vous pas les mystérieuses rumeurs qui circulent sur cet étranger, et pouvez-vous sans crainte recevoir de lui un présent qui peut entraîner les conséquences les plus fatales ? Ne savez-vous pas qu'on dit qu'il est magicien, qu'il a le mauvais œil, que…

— De grâce, épargnez-nous vos superstitions surannées, répondit dédaigneusement Cetoxa. Elles sont passées de mode : on ne veut entendre parler aujourd'hui que de scepticisme et de philosophie. Et après tout, ces rumeurs, bien considérées, à quoi se réduisent-elles ? En voici toute l'origine. Un vieil imbécile de quatre-vingt-six ans, un pur radoteur, affirme solennellement avoir vu ce même Zanoni, il y a soixante-dix ans, alors que lui-même, le vénérable témoin, n'était encore qu'un enfant, à Milan. Et ce Zanoni, comme vous voyez, est au moins aussi jeune que vous ou moi, Belgioso.

— Mais reprit le gentilhomme grave, c'est là qu'est le mystère. Le vieil Aveli déclare que Zanoni ne paraît pas d'un jour plus âgé que lorsqu'il le vit à Milan. Il ajoute que même à Milan, notez bien ceci, où, sous un autre nom, Zanoni apparut avec la même splendeur, le même mystère l'entourait déjà, et que là un vieillard se rappela l'avoir vu, soixante ans auparavant, en Suède.

— Bah! répliqua Cetoxa; on en a dit autant du charlatan Cagliostro; de pures fables. J'y croirai quand je verrai ce diamant changé en une botte de foin. Au reste, ajouta-t-il gravement, je considère cet illustre seigneur comme mon ami, et le moindre mot murmuré contre son honneur ou sa réputation, je le regarderai à l'avenir comme une injure personnelle. »

Cetoxa était une lame redoutée, et possédait une feinte des plus dangereuses, qu'il avait lui-même ajoutée aux variations de la stoccata. Le gentilhomme grave, malgré tout l'intérêt qu'il portait au bien-être spirituel du comte, avait pour son propre salut corporel une sollicitude non moins profonde ; il se contenta de lui jeter un regard de commisération, franchit la porte, et monta à la salle de jeu.

« Ha! ha! dit Cetoxa en riant, ce bon Loredano est jaloux de mon diamant. Messieurs ! vous soupez avec moi ce soir. Je vous jure que jamais je n'ai rencontré compagnon plus charmant, plus sociable, ni plus amusant, que mon cher ami le signor Zanoni. »

CHAPITRE V

Quelle Ippogifo, grande e strango augello, Lo porta via.

(Orl. Fur., c. VI, 18).

(L'hippogriffe, oiseau étrange et gigantesque, l'emporte au loin.)

Et maintenant, en compagnie de ce mystérieux Zanoni, je dis adieu à Naples pour quelque temps. Montez derrière moi, lecteur, montez mon hippogriffe, installez-vous à votre aise. J'ai acheté la selle, l’autre jour, d'un poète qui aime le confort, et je l'ai fait rembourrer à neuf à votre intention. Voyez, voyez, nous montons. Regardez au-dessous de vous, pendant que nous poursuivons notre essor; ne craignez rien, les hippogriffes ne buttent jamais; tous les hippogriffes de l'Italie sont garantis comme des montures faites pour les personnes d'un âge respectable. Laissez tomber vos regards sur les paysages qui fuient au-dessous de nous !

Là, près des ruines de l'antique Atella des Osques, s'élève Aversa, jadis forteresse normande; ici rayonnent les colonnes de Capoue, au-dessus des eaux de Vulturne. Salut, fertiles campagnes, et vous, fameux vignobles du vieux Falerne! Salut, bosquets dorés d'orangers de Mola di Gaeta ! Salut arbustes parfumés, fleurs sauvages, omnis copia, narium, qui tapissez la lisière des montagnes de la silencieuse Lautule. Nous arrêterons-nous à l'Anxur des Volsques, la moderne Terracine, où le rocher hardi se dresse comme le géant qui garde l'extrême frontière de cette radieuse terre d'amour ? En avant, en avant ! et retenez votre souffle, en passant au-dessus des marais Pontins. Mornes et désolés, leurs miasmes sont, aux jardins que nous venons de passer, ce que la trivialité nauséabonde de la vie est au cœur qui a laissé l'amour derrière lui. Lugubre campagne, tu déroules devant nous ta majestueuse tristesse. Rome, Rome aux sept collines, accueille-nous, comme le souvenir accueille le voyageur fatigué, en silence, au milieu des ruines. Où est-il, celui que nous suivons dans sa course ?

Donnons la liberté à l'hippogriffe; il aime l'acanthe qui couronne ces colonnes brisées. Oui, voici l'arche de Titus, vainqueur de Jérusalem, et voilà le Colisée. Ici passa le triomphe du conquérant déifié; là tombèrent les gladiateurs. Monuments de meurtre, combien pauvres sont les pensées, et méprisables les souvenirs que vous éveillez, comparés à ceux qui parlent au cœur de l’homme, sur les hauteurs de Phylé ou près du mamelon grisâtre et solitaire de Marathon !

Nous voici au milieu des ronces, des herbes sauvages, dont la haute et triste végétation ondule autour de nous. Ici où nous sommes, régna Néron ; ici étaient ses pavés de mosaïque, ici,

Fièrement dans les cieux, autre ciel éclatant,

s'élevait la voûte de ses toits d'ivoire ; ici, avec ses arcades prolongées, Ses piliers multipliés, rayonnait aux yeux éblouis du monde le palais d'or de son maître : la maison d'or de Néron. Voyez ce lézard qui vous guette avec son œil brillant et effaré; nous troublons son empire. Cueillons cette fleur sauvage; la maison d'or a disparu, mais cette fleur est peut-être la fille de celles que la main de l'étranger répandit sur la tombe du tyran. Voyez! sur ce sol, tombeau de Rome, la nature sème encore des fleurs. Au milieu de cette désolation s'élève un édifice du moyen âge, occupé par un solitaire d'une espèce singulière. Dans la saison de la malaria, le paysan de ces contrées se dérobe aux miasmes de cette végétation délétère. mais lui, l'étranger inconnu, respire en sûreté cet air empoisonné. D'amis, de compagnons, il n'en a aucun, sauf ses livres et ses instruments scientifiques. Souvent on le voit errer sur les collines tapissées d'herbes, ou rôder dans les rues de la ville nouvelle, non pas avec cette expression indifférente ou distraite qui caractérise le savant,

mais avec des yeux observateurs et perçants qui semblent plonger jusque dans le cœur des passants. Agé sans être infirme, droit et presque imposant dans son maintien, comme s'il était encore dans sa jeunesse, nul ne sait s'il est riche ou pauvre. Il ne demande pas l'aumône, ni ne la donne : il ne fait aucun mal et ne semble faire aucun bien. C'est un homme qui paraît n'avoir de monde que lui-même ; mais les apparences sont trompeuses, et, dans l'univers, la science aussi bien que la bonté peut se trouver partout. Or, dans cette demeure, pour la première fois depuis qu'elle est ainsi occupée, entre un visiteur : c'est Zanoni.

Voyez-les, assis tous deux l'un près de l'autre, s'entretenant gravement. Des années longues et nombreuses se sont écoulées depuis leur dernière entrevue, du moins depuis que, pour la dernière fois ils se sont vus matériellement, face à face. Mais si ce sont deux sages, la pensée peut rencontrer la pensée, l'esprit rejoindre l'esprit, y eût-il, entre les corps, des abîmes. La mort elle-même ne désunit pas les sages. Vous rencontrez Platon chaque fois que votre œil humide s'arrête sur une page du Phédon. Puisse à jamais Homère vivre dans la compagnie de tous !

Ils conversent ensemble : ils échangent des aveux ; ils évoquent, ils repeuplent le passé; mais quelles impressions différentes s'éveillent pour tous deux avec ces souvenirs ! Sur le visage de Zanoni, malgré tout son calme habituel, on voit naître et s'évanouir les émotions. Il a eu sa part, lui, dans le passé qu'il contemple; mais sur les traits impassibles de son compagnon, on ne saurait surprendre une trace qui annonce une âme humaine participant à la joie ou à la douleur; le passé, pour lui, comme maintenant le présent, a été ce que la nature est au sage, le livre au savant, une vie calme et spirituelle, une étude, une contemplation.

Du passé ils se tournent vers l'avenir. L'avenir! à la fin du dernier siècle on croyait le toucher du doigt, et en reconnaître pour ainsi dire la forme à travers les craintes et les espérances du présent.

A la limite de ce siècle, l'homme, ce premier-né du Temps (An des Jahrhunderts Neige Der reifsle Sohn der Zeit. Die Künstler.), debout au lit de mort du Monde vieilli, contemplait l'astre nouveau, rouge et sanglant au milieu des nuages et des vapeurs, incertain si c'était une comète ou un soleil. Voyez le dédain glacial et profond sur le front du vieillard, et cette fière et pourtant touchante tristesse qui assombrit les nobles traits de Zanoni. Serait-ce que pour l'un la lutte et l'issue de la lutte sont un spectacle de mépris, pour l'autre de terreur et de pitié ? La sagesse, en contemplant l'humanité, arrive à l'un ou à l'autre de ces deux résultats, la compassion ou le dédain. Quand on croit à l'existence d'autres mondes, on s'habitue aisément à considérer celui-ci comme le naturaliste étudie les évolutions d'une fourmilière ou d'une feuille isolée. Qu'est-ce que la terre auprès de l'infini? la durée auprès de l'éternité ? Combien l'âme d'un seul homme est-elle plus grande que les vicissitudes du globe tout entier ! Enfant du ciel ! héritier de l'immortalité ! avec quel sentiment laisseras-tu tomber un jour ton regard, de quelque étoile sur cette fourmilière et sur les commotions qui l'ont ébranlée depuis Glovis jusqu'à Robespierre, depuis Noé qui sauva la terre jusqu'au feu qui doit la détruire au dernier jour ! L'âme qui sait contempler, qui ne vit que d'intelligence, peut déjà s'élever jusqu'à cette étoile, du milieu même de cette nécropole qu'on appelle la Terre, et tandis que ce sarcophage qu'on nomme la vie, emprisonne encore dans son argile l'Impérissable !

Mais toi, Zanoni, tu as refusé de vivre uniquement par l'intelligence ; tu n'as point

mortifié ton cœur, il vibre encore à l'harmonie frémissante de la passion ; l'espèce dont tu fais partie est encore pour toi quelque chose de plus qu'une froide abstraction ; tu voudrais voir cette révolution dans son berceau agité par les orages, voir ce monde nouveau dont les éléments luttent encore dans le chaos ! Va !

CHAPITRE VI

Précepteurs ignorants de ce faible univers. Voltaire.

Nous étions à table chez un de nos confrères de l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La Harpe.

Un soir, à Paris, plusieurs mois après la date des faits relatés dans notre dernier chapitre, quelques-uns des plus beaux esprits du temps étaient réunis chez un personnage également distingué par sa naissance et son talent. Presque tous les membres de la réunion partageaient les opinions qui étaient alors de mode : car, de même que plus tard arriva un moment où rien n'était aussi impopulaire que le peuple, de même, il y eut un instant où rien n'était aussi vulgaire que la noblesse. Le gentilhomme le plus accompli, le seigneur le plus hautain, parlait d'égalité, et balbutiait sa théorie sur le progrès des lumières.

Parmi les convives les plus remarquables était Condorcet, alors à l'apogée de sa réputation, correspondant du roi de Prusse, ami intime de Voltaire, membre de la moitié des académies de l'Europe, noble de naissance, élégant de manières, républicain d'opinion. Là se trouvait aussi le vénérable Malesherbes, « l'amour et les délices de la nation, » comme dit son historien Gaillard, et auprès de lui Jean-Silvain Bailly, l'érudit accompli, le politique ardent. C'était un de ces petits soupers pour lesquels cette capitale des plaisirs élégants était si renommée. La conversation, on le devine, était littéraire et intellectuelle, animée par une gaieté pleine de grâce. Beaucoup de femmes de cette antique et fière noblesse (la noblesse existait encore, quoique ses heures fussent comptées) venaient ajouter au charme de la réunion ; et c'était d'elles que partaient les critiques les plus hardies et souvent les maximes les plus libérales.

Ce serait un vain effort pour moi, un vain effort peut-être pour l'austère langue anglaise, de vouloir rendre justice aux brillants paradoxes qui volaient de bouche en bouche. La thèse favorite était la supériorité des modernes sur les anciens. Condorcet était, sur ce sujet, éloquent, et, aux yeux d'une partie au moins de son auditoire, convaincant. La supériorité de Voltaire sur Homère n'était contestable pour personne. Quels flots de mordant ridicule furent déversés sur ce pédantisme obtus qui proclame que tout ce qui est antique est nécessairement sublime !

« Oui, dit le brillant marquis de*** en faisant étinceler le Champagne dans son verre ; et plus ridicule encore est cette superstition qui déclare sacré tout ce qui est incompréhensible ! Mais l'intelligence circule, Condorcet, et, comme l'eau, elle trouvera son niveau. Mon barbier me disait ce matin : « Je ne suis qu'un pauvre diable, eh bien, cela n'empêche pas que je ne crois pas plus que le plus grand seigneur ! » La Révolution marche évidemment vers son dénouement à pas de géant, comme disait Montesquieu dans son immortel ouvrage. »

Et puis, de tous, du bel esprit et du gentilhomme, du courtisan et du républicain, s'éleva un chœur confus qui ne s'accordait que dans le pressentiment des merveilles brillantes auxquelles la Grande Révolution devait donner naissance. Condorcet devint plus éloquent que jamais.

« II faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie. Les rois persécutent les personnes, les prêtres persécutent les opinions. Sans rois, les hommes n'ont plus rien à craindre; sans prêtres, les âmes sont libres.

— Oui, reprit le marquis, comme chante si bien ce cher Diderot :

Et des boyaux du dernier prêtre Serrons le cou du dernier roi.

— Et alors, poursuivit Condorcet, alors commence l'ère de la Raison, l'égalité dans l'instruction, l'égalité dans les institutions, l'égalité dans les richesses. Les grands obstacles à la science sont, d'abord, l'absence d'une langue universelle; puis, la courte durée de l'existence. Quant au premier, lorsque tous les hommes seront frères, pourquoi n'y aurait-il pas une langue unique ? Quant au second, la perfectibilité organique du monde végétal est un fait acquis : la nature serait-elle moins puissante pour l'existence plus noble de l'être pensant, de l'homme ? La suppression des deux causes les plus actives de la dégénérescence physique, les richesses avec leur luxe, la pauvreté avec sa misère abjecte, doit infailliblement prolonger la durée moyenne de la vie (Voir les œuvres posthumes de Condorcet sur les progrès de l'esprit humain.)

L'art de guérir sera alors honoré, au lieu de la guerre qui n'est que l'art de tuer : les plus nobles efforts des intelligences les plus pénétrantes seront consacrés à la découverte et à la destruction des causes de maladies. Sans doute, la vie ne peut être rendue éternelle, mais on la peut prolonger presque indéfiniment. La créature la plus vile lègue sa vigueur à son petit : ainsi l'homme transmettra à ses enfants son organisation physique et intellectuelle perfectionnée. Voilà le but que notre siècle va réaliser ! »

Le vénérable Malesherbes soupira. Peut-être craignait-il que le but ne fût pas atteint à temps pour lui. Le beau marquis de *** et les femmes, plus belles encore, paraissaient convaincues et ravies.

Mais il y avait là deux hommes, assis l'un près de l'autre, qui ne prenaient aucune part à la conversation générale : l'un, un étranger nouvellement arrivé à Paris, où ses richesses, son apparence et son esprit, le faisaient déjà remarquer et rechercher ; l'autre, un vieillard d'environ soixante-dix ans, le spirituel, le vertueux, le brave et, même à son âge, l'insouciant auteur du Diable amoureux, Cazotte.

Ces deux assistants s'entretenaient familièrement à part, et ne témoignaient que par un rare sourire leur attention à la conversation générale.

« Oui, dit l'étranger, oui, nous nous sommes déjà rencontrés.

— J'aurais cru ne pouvoir oublier vos traits, et cependant j'interroge en vain mes souvenirs.

— Je vais vous aider. Rappelez-vous l'époque où, conduit par la curiosité ou peut-être par le désir plus noble de la science, vous cherchiez à vous faire initier à l'ordre mystérieux de Martinez de Pasqualis. (On attribue cette intention à Cazotte. De Martinez de Pasqualis on sait peu de chose ; sur sa patrie même on n'a que des conjectures. Les rites, les

cérémonies et le caractère de l'ordre cabalistique qu'il fonda sont également inconnus. De Saint-Martin était un disciple de son école, et c'est là un éloge; car, malgré son mysticisme, de Saint-Martin était l'homme du dernier siècle le plus charitable, le plus généreux, le plus vertueux et le plus pur. Nul, plus que lui, ne se distingua de la troupe vulgaire des sceptiques par son intrépide ardeur à combattre le matérialisme, et à revendiquer la nécessité de la foi au milieu d'un chaos d'incrédulité. Il est bon aussi de remarquer que, malgré les enseignements que Cazotte avait pu puiser à l'école de Martinez, il n'y apprit rien qui diminuât le mérite de sa vie et la sincérité de sa religion. Doux et brave à la fois, il ne cessa jamais de s'opposer aux excès de la Révolution. Jusqu'à la fin, bien différent des libéraux de son temps, il fut un chrétien pieux et sincère. Avant de périr sur l'échafaud, il demanda une plume et du papier pour écrire ces paroles : « Ma femme, mes enfants, ne me pleurez pas; ne m'oubliez pas; mais souvenez-vous de ne jamais offenser Dieu. »)

— Est-il possible ? Vous êtes membre de cette fraternité théurgique ?

— Nullement : j'ai assisté à leurs cérémonies, mais seulement pour constater par quels efforts impuissants ils cherchaient à faire revivre les antiques merveilles de la cabale.

— Vous aimez ces études ? Pour moi j'ai secoué l'influence qu'elles exerçaient autrefois sur mon imagination.

— Vous ne l'avez point secouée, répliqua gravement l'étranger, elle vous domine encore, à cette heure même; elle bat dans votre cœur, elle illumine votre raison; elle veut parler par votre bouche. «

Puis l'étranger continua la conversation à voix plus basse : il lui rappela certaines doctrines, certains rites particuliers, expliqua par quels rapports ils se rattachaient à la vie et à l'histoire de Cazotte, tout étonné de voir un inconnu si bien renseigné sur les détails de son existence. Les traits du vieillard, naturellement ouverts et bienveillants, s'assombrirent graduellement, et il lança de temps en temps à son compagnon un coup d'œil pénétrant, curieux et inquiet.

La charmante duchesse de G... signala d'un ton malicieux aux aimables convives l'air abstrait et le front sombre du poète, et Condorcet, qui n'aimait pas qu'en sa présence un autre que lui attirât l'attention, dit à Cazotte :

« Eh bien ! et vous, quelles sont vos prédictions sur la Révolution ? quels effets aura-t-elle, au moins pour nous ? »

A cette question, Cazotte tressaillit, son front pâlit et se couvrit de larges gouttes de sueur; ses lèvres tremblèrent. Ses compagnons le regardèrent avec surprise.

« Parlez ! » lui dit à mi-voix l'étranger, en posant doucement la main sur le bras du spirituel vieillard.

A ces mots, le visage de Cazotte se contracta, ses yeux fixes se perdirent dans l'espace, et d'une voix creuse et voilée, il répondit ainsi : (La prophétie que je vais citer, et que quelques lecteurs connaissent sans doute, se trouve, avec quelques légères variantes, dans les œuvres posthumes de La Harpe. Le manuscrit original de La Harpe existe, dit-on, encore, et les détails sont cités d'après le témoignage de M. Petitot. Ce n'est pas à moi de vérifier l'exactitude des faits.)

« Vous demandez quels effets elle aura pour vous ; pour vous, ses agents les plus

éclairés, les moins intéressés. Je vais vous répondre. Vous, marquis de Condorcet, vous mourrez en prison, mais non de la main du bourreau. Dans le paisible bonheur de cette époque, ce n'est pas l'élixir que le philosophe aura le soin de porter sur lui, mais le poison.

— Mon pauvre Cazotte, dit Condorcet avec son doux et fin sourire, qu'ont de commun les prisons, les bourreaux et le poison, avec un siècle de liberté et de fraternité ?

— C'est au nom de la liberté et de la fraternité que les prisons regorgeront de captifs, et que le bourreau sera assouvi jusqu'à satiété.

— C'est aux prêtres et à leurs intrigues que vous pensez, et non à la philosophie, dit Chamfort (Chamfort, un de ces hommes de lettres qui se laissèrent égarer par les promesses de la Révolution naissante, refusa de suivre jusque dans leurs horribles excès les ignobles séides de la Terreur, et caractérisa avant de mourir, par le mot le plus spirituel de l'époque, la sanglante philanthropie de ces bourreaux. Voyant écrit sur les murs : « Fraternité ou la mort », il dit : « Traduisez ; Sois mon frère, ou je te tue, »)

Et que prédisez-vous de moi ?.

— Vous vous ouvrirez les veines pour échapper à la fraternité de Caïn. Rassurez-vous, les dernières gouttes de votre sang échapperont volontairement au rasoir national. Pour vous, vénérable Malesherbes ; vous, Aimar de Nicolaï; vous, savant Bailly, je vois se dresser vos échafauds. Et même alors, ô grands philosophes, vos assassins n'auront d'autre mot sur les lèvres que celui de philosophie. »

Le silence devint profond et général, quand le disciple de Voltaire, le prince des incrédules académiques, le bouillant La Harpe, s'écria avec son rire sardonique :

« O prophète ! ne m'exemptez pas, par flatterie, du sort de ces messieurs. N'aurai-je pas aussi mon rôle à jouer dans ce drame de vos rêves lugubres ? »

A cette question, le visage de Cazotte perdit son expression surnaturelle de terreur fatidique ; l'ironie qui s'y peignait le plus communément revint et pétilla dans ses yeux brillants :

« Oui, La Harpe, et votre rôle sera le plus prodigieux de tous; vous deviendrez… chrétien. »

C'en était trop pour ce cercle tout à l'heure grave et recueilli : tous éclatèrent d'un accès de rire immodéré; et Cazotte, comme épuisé par ses prédictions, se renversa dans son fauteuil en respirant péniblement.

« Maintenant, dit Mme de G…, que vous avez fait tant de graves prédictions sur notre, compte, il faut nous tirer aussi votre horoscope. »

Un frisson convulsif agita le prophète involontaire, puis s'évanouit et laissa sa physionomie éclairée par une expression de calme résignation.

« Madame, dit-il après un long silence, pendant le siège de Jérusalem, un homme, nous dit l'historien, fit pendant sept jours consécutifs le tour des remparts en criant : « Malheur à toi, Jérusalem ! Malheur à moi-même ! »

— Eh bien ?

— Et le septième jour, pendant qu'il criait ainsi, une pierre lancée par les machines des Romains le réduisit en atomes. »

Là-dessus Cazotte se leva ; et les convives saisis malgré eux de terreur, se séparèrent bientôt après son départ.

CHAPITRE VII

Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la divinité n'existe pas ? Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées et frappe au hasard le crime et la vertu ? (Robespierre, Discours, 7 mai 1794).

Il était près de minuit quand l'étranger regagna son logement, situé dans une de ces vastes demeures qu'on peut appeler des abrégés de Paris. Les caves en étaient occupées par des ouvriers voisins de l'indigence, souvent par des proscrits ou des vagabonds qui cherchaient à fuir la justice, souvent encore par quelque écrivain audacieux, qui, après avoir semé parmi le peuple les doctrines les plus subversives, ou les libelles les plus virulents sur le clergé, les ministres ou le roi, venait chercher parmi les rats un asile contre cette persécution qui s'acharne après la vertu. Le rez-de-chaussée consistait en boutiques, l'entresol était habité par des artistes, les étages principaux par la noblesse, et les mansardes par des artisans ou des grisettes.

Au moment où l'étranger montait l'escalier, un jeune homme, d'une figure et d'une apparence qui étaient loin de prévenir en sa faveur, sortit par une porte de l'entresol et passa rapidement devant lui. Son regard était furtif, sinistre, féroce et timoré tout ensemble. Son visage était d'une pâleur livide, et ses traits bouleversés tremblaient convulsivement. L'étranger s'arrêta et observa attentivement le jeune homme dans sa course. Pendant qu'il était ainsi debout et immobile, il entendit un gémissement dans la chambre qui venait de s'ouvrir : la porte en avait été tirée violemment et à la hâte: mais un léger obstacle, peut-être un copeau, l'avait empêchée de se refermer complètement. L'inconnu la poussa et entra. Il traversa une petite antichambre, chétivement meublée, et se trouva dans une chambre à coucher mesquine et sordide. Etendu sur le lit, et se tordant de douleur, gisait un vieillard. Une seule lumière éclairait la pièce et jetait sa lueur indécise sur le visage ridé et cadavéreux du malade. Personne ne veillait auprès de lui ; il semblait qu'on l'eût laissé là pour rendre dans la solitude son dernier soupir.

« De l'eau, dit-il avec un faible gémissement, de l'eau; la soif me dévore… je brûle. »

Le nouveau venu s'approcha du lit, se pencha sur le moribond et lui prit la main.

« Sois béni, Jean ! sois béni ! dit le malade ; as-tu déjà ramené le médecin ? Je suis pauvre, monsieur, mais je vous payerai bien. Je ne voudrais pas mourir encore, à cause de ce jeune homme. »

II se dressa dans son lit, et fixa avec anxiété sur l'étranger ses yeux éteints.

« Que ressentez-vous ? quelle est votre maladie ?

— Du feu ! du feu, du feu dans le cœur et dans les entrailles. Je brûle.

— Combien y a-t-il que vous n'avez mangé ?

— Mangé! je n'ai pris que ce bouillon depuis plus de six heures : la tasse est encore là.

A peine l'avais-je bu, que les douleurs ont commencé. »

L'étranger examina la tasse où restaient encore quelques cuillerées du contenu. « Qui vous a donné ce bouillon ?

— Qui ? Jean. Qui voulez-vous qui me le donne ? Je n'ai pas de domestique, personne. Je suis pauvre, monsieur, bien pauvre. Mais non ; vous autres médecins ne vous souciez pas des pauvres. Je suis riche ! pouvez-vous me guérir ?

— Oui, avec l'aide du ciel. Prenez seulement patience. »

Le vieillard succombait rapidement aux effets d'un poison des plus violents. L'inconnu courut à son logement, et revint au bout de quelques instants avec une préparation qui produisit instantanément une réaction. La douleur cessa, les lèvres perdirent leur teinte bleuâtre et livide, le vieillard tomba dans un profond sommeil. L'étranger ferma les rideaux du lit, saisit la lumière et examina la chambre. Les murs en étaient ornés, ainsi que ceux de la pièce voisine, de dessins admirablement exécutés. Un carton était rempli d'esquisses d'un mérite non moins remarquable; mais la plupart de ces dernières œuvres retraçaient des sujets qui épouvantaient la vue et révoltaient le goût : on y voyait le corps humain dans toutes les attitudes de la torture; le chevalet, la roue, le gibet, tout ce que la cruauté a inventé pour rendre la mort plus poignante, se montraient sous un aspect plus effrayant encore, grâce au goût passionné que l'artiste avait senti pour son œuvre. Les figures de quelques-uns des suppliciés s'éloignaient assez de l'idéal pour qu'on y reconnût des portraits; et sous ces dessins on lisait dans une écriture grande, hardie et régulière : L'avenir des aristocrates. Dans un coin de la chambre, et tout près d'un vieux bureau, était jeté un petit paquet, recouvert négligemment d'un manteau qui semblait destiné à le cacher. Quelques planches formant bibliothèque étaient chargées de livres. C'étaient presque exclusivement les œuvres des philosophes du jour; les philosophes matérialistes, et notamment les encyclopédistes, plus tard si singulièrement attaqués par Robespierre, quand le lâche trouva imprudent de laisser son règne sans Dieu (« Cette secte (les encyclopédistes) propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme, qui prévaut parmi les grands et parmi les beaux esprits; on lui doit en partie cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits. » (Discours de Robespierre, 7 mai 1794)

Un volume était ouvert sur la table : c'était un ouvrage de Voltaire, et la page interrompue reproduisait son argumentation en faveur de l'existence de l'Etre suprême (Histoire de Jenni). La marge en était couverte de notes au crayon, écrites d'une main roide et tremblante comme celle d'un vieillard; c'étaient autant de réfutations ironiques de la logique du sage de Ferney : Voltaire était trop modéré au goût de son commentateur.

Deux heures sonnèrent : des pas se firent entendre au dehors. L'inconnu s'assit en silence de l'autre côté du lit, dont les rideaux le cachaient à celui qui venait d'entrer avec précaution et mystère. C'était le même homme qui avait passé devant lui sur l’escalier. Le nouveau venu prit la lumière et s'approcha du lit à pas de loup. Le malade avait le visage tourné sur l'oreiller, mais il reposait avec tant de calme, sa respiration était si imperceptible, que le meurtrier, dans son coup d'œil précipité, oblique et troublé par le crime, pouvait bien prendre ce sommeil pour la mort. Il se retira avec un sourire infernal,

replaça le flambeau, ouvrit le bureau avec une clef qu'il tira de sa poche, et prit dans les tiroirs plusieurs rouleaux d or. A ce même moment, le vieillard commençait à s'éveiller. Il s'agita, ouvrit les yeux, les tourna vers le flambeau dont la lumière épuisée commençait à pâlir : il vit le voleur à l'œuvre, il se dressa un instant dans son lit comme pétrifié d'étonnement plus encore que de terreur. A la fin il s'élança hors de son lit :

« Juste ciel ! Est-ce un rêve ? Toi ! toi ! toi pour qui j'ai souffert le travail et la misère ! Toi ! »

Le voleur tressaillit; l'or échappa de ses mains, et roula à terre.

« Quoi ! dit-il ensuite, tu n'es pas encore mort ? Est-ce que le poison aurait manqué son effet ?

— Poison, enfant ! Ah !... » Et avec un cri d'angoisse il se couvrit le visage de ses deux mains ; puis avec une énergie effrayante : « Jean ! Jean ! dis-moi que c'est un mensonge. Vole-moi, pille-moi, si tu veux; mais ne dis pas que tu as pu assassiner un homme qui ne vivait que pour toi !... Là, tiens, prends l'or; c'est pour toi que je l'ai amassé. Va ! va ! »

Et le vieillard épuisé tomba aux pieds du meurtrier déjoué, se tordit sur le sol, sous une agonie morale mille fois plus intolérable que celle qu'il venait naguère de traverser. Le voleur le regarda avec un froid dédain.

« Que t'ai-je jamais fait, malheureux, s'écria le vieillard, si ce n'est de t'aimer et de te chérir ? Tu étais orphelin, tu étais repoussé de tous. Je t'accueillis, t'élevai, t'adoptai comme mon fils. Si j'ai mérité le nom d'avare, c'est afin qu'on ne pût te mépriser, toi, mon héritier, quand je ne serais plus, tout disgracié que tu sois de la nature. Tu aurais eu tout mon bien après ma mort. Ne pouvais-tu me faire grâce de quelques mois, de quelques jours ? A ton âge on en a tant encore, et au mien il en reste si peu ! Que t'ai-je fait ?

— Tu continuais de vivre et ne voulais pas faire de testament.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Ton Dieu, insensé ! Ne m'as-tu pas dit, dès mon enfance, qu'il n'y a pas de Dieu ? Ne m'as-tu pas nourri de philosophie ? Ne me disais-tu pas : « Sois vertueux, sois bon, sois juste, à cause des hommes ; mais il n'y a pas de vie après cette vie ? » Les hommes! et pourquoi aimerais-je les hommes ? Hideux et difforme comme je suis, ils rient de moi quand je passe dans les rues. Ce que tu m'as fait ? Tu m'as ravi, à moi qui suis le jouet et le rebut de ce monde, l'espoir d'un monde à venir. Ah ! il n'est point d'autre vie ! Alors il me faut ton or, afin de jouir le plus tôt possible de celle-ci.

— Monstre ! malédiction sur ton ingratitude, ta…

— Et qui donc écoute ta malédiction ? Tu sais bien qu'il n'y a pas de Dieu. Écoute : j'ai tout préparé pour la fuite. Vois. J'ai un passeport, des chevaux m'attendent en bas, les relais sont commandés. J'ai ton or. »

Et, tout en parlant, le misérable continuait à se charger de rouleaux.

« Et maintenant, si je te laisse la vie, quelle garantie ai-je que tu ne me dénonceras pas ? »

A ces mots, il s'approcha du vieillard, le regard et le bras menaçants.

La colère de celui-ci fit place à la crainte. Il trembla devant ce monstre.

« Laisse-moi vivre.... laisse-moi vivre pour.... pour…

— Pour quoi ?

— Te pardonner ! Oui, tu peux être sans crainte. Je le jure.

— Tu le jures ! par qui et par quoi, vieillard ? Je ne puis te croire si tu ne crois pas en un Dieu. Ah ! ah ! voilà le fruit de tes leçons ! »

Encore un moment, et cette main déjà levée pour le meurtre eût étranglé sa victime. Mais entre elle et l'assassin se dressa une apparition qui semblait presque venue de ce monde dont tous deux niaient l'existence, noble dans sa force majestueuse, glorieuse d'une beauté imposante.

Le brigand recula, regarda, trembla, puis se retourna et s'enfuit. Le vieillard retomba sur le parquet, sans connaissance....

CHAPITRE VIII

Les antipathies font aussi partie de ce qu'on nomme improprement magie. L'homme possède naturellement, en commun avec les animaux, un instinct qui l'éloigné involontairement des êtres hostiles ou funestes à son existence. Mais il néglige si souvent cet instinct, que c'est une faculté qui s'émousse. Il n'en est pas ainsi de celui qui cultive le Grand Art.

(Trismégiste IV, Rose-Croix).

Quand il revint voir le vieillard le lendemain, l'étranger le trouva calme et fut lui-même étonné de le voir à ce point remis des émotions et des souffrances de la nuit. Le malade exprima sa reconnaissance à son sauveur avec des larmes ferventes, et lui apprit qu'il avait déjà fait demander un de ses parents, qui veillerait désormais à sa sûreté et aux besoins de son existence.

« Car, dit-il, il me reste encore de l'argent, et dorénavant je n'ai aucun motif d'être avare. »

II se mit ensuite à raconter rapidement l'origine et les circonstances de sa liaison avec celui qui avait tenté de l'assassiner. Il paraît que, dans sa jeunesse, il s'était brouillé avec sa famille pour quelque divergence dans leurs croyances religieuses. Repoussant comme une fable toute religion précise et pratique, il entretenait encore des sentiments qui portaient son âme à cette sensibilité fausse et exagérée, que ceux qui en sont dupes prennent si souvent pour de la bienveillance. Il y avait plus de faiblesse dans son intelligence que de perversité dans son cœur. Il n'avait pas d'enfants : il résolut d'adopter un enfant du peuple, et de l'élever selon la raison.

II choisit un orphelin de la naissance la plus obscure, dont les difformités et l'aspect repoussant furent pour lui tout d'abord un motif de plus de commisération, et plus tard une cause nouvelle d'aveugle et excessive tendresse. Dans ce rebut de la société, ce n'était pas seulement un fils qu'il aimait : c'était une théorie. Il l'éleva d'après les principes les plus philosophiques. Helvétius lui avait prouvé que l'éducation peut tout, et, avant d'avoir huit

ans, les expressions favorites du petit Jean étaient : La lumière et la vertu. L"enfant montra des dispositions, surtout pour les arts. Son protecteur chercha un maître aussi libre que lui-même de toute superstition, et choisit le peintre David. Cet artiste, aussi hideux que son élève, et dont les penchants étaient aussi vicieux que son talent était incontestable, était certainement aussi peu suspect de superstition que le protecteur pouvait le demander (Les lecteurs français trouveront dans Zanoni, sur les hommes et sur les choses de notre Révolution, des jugements hasardés dont nous laissons à M. Bulwer toute la responsabilité. Il est juste seulement de remarquer que ce livre est un roman et que l'auteur est un étranger. (Note des éditeurs).)

Il était réservé à Robespierre de convertir le peintre sanguinaire à la croyance de l'Etre suprême. L'enfant eut de bonne heure le sentiment de sa laideur plus qu'humaine. Son bienfaiteur chercha en vain, par force aphorismes philosophiques, à le consoler des disgrâces de la nature ; mais quand il lui apprenait que dans ce monde l'argent, comme la charité, couvre une multitude de péchés, l'enfant écoutait alors avidement et oubliait la cause de sa tristesse.

Amasser de l'argent pour son protégé, pour le seul être qu'il aimât dans ce monde, ce fut là l'unique passion du père d'adoption.

On a vu qu'il avait reçu sa récompense.

« Mais je suis heureux qu'il ait échappé, dit le vieillard en s'essuyant les yeux. Il m'aurait laissé dans la misère la plus complète, que je n'aurais jamais pu me résoudre à l'accuser.

— Non, car c'est vous qui êtes l'auteur de ses crimes.

— Comment ! moi qui n'ai jamais cessé de lui inculquer la beauté de la vertu ! Expliquez-vous.

— Hélas ! si votre élève ne vous l'a pas fait voir hier aussi clair que le jour par ses propres aveux, un ange du ciel descendrait en vain pour vous le prouver. »

Le vieillard s'agita avec inquiétude, et il allait répliquer, quand le parent qu'il avait envoyé chercher entra dans la chambre. Il était de Nancy, mais se trouvait en ce moment à Paris. C'était un homme d'un peu plus de trente ans, figure sèche, maigre, taciturne ; ses yeux étaient d'une mobilité perpétuelle, ses lèvres comprimées. Il écouta avec des exclamations d'horreur le récit de son parent, et chercha vivement, et par tous les moyens, à le décider à dénoncer son protégé.

« Allons, allons, René Dumas! dit le vieillard, vous êtes avocat, vous êtes habitué à tenir peu de compte de la vie humaine. Aussitôt qu'un homme a violé la loi, vous criez : « Qu'on le pende ! »

— Moi! s'écria Dumas, les mains et les yeux levés : vénérable philosophe, vous me jugez bien mal. Personne ne déplore autant que moi la sévérité de notre code. Selon moi, l'Etat ne devrait jamais ôter la vie, même à un meurtrier. Je suis de l'avis de ce jeune homme d'état, Maximilien Robespierre; le bourreau est une invention des tyrans. Ce qui m'attache le plus fortement à notre Révolution prochaine, c'est la conviction qu'elle doit à jamais faire disparaître cette boucherie légale. »

L'avocat s'arrêta, hors d'haleine. L'étranger le regarda fixement et pâlit. Dumas

remarqua ce changement de physionomie et lui dit :

« Ne seriez-vous pas de mon avis, monsieur ?

— Veuillez me pardonner; je cherchais à réprimer en moi une vague terreur qui me semble prophétique.

— Et cette crainte ?

— Etait que, si nous nous revoyions un jour, vos opinions sur la mort et sur la philosophie des révolutions ne fussent plus les mêmes.

— Jamais !

— Vous me charmez, cousin René, dit le vieillard, qui avait écouté avidement les paroles de son parent. Ah! je vois que vous avez un sentiment vrai de la justice et de la philanthropie. Pourquoi ai-je tant tardé à vous connaître ? Vous admirez la Révolution, vous détestez, comme moi, la tyrannie des rois et la perfide hypocrisie des prêtres.

— Les détester ! Si je ne le faisais, comment pourrais-je aimer l'humanité ?

— Et, poursuivit le vieillard avec quelque hésitation, vous ne pensez pas, comme ce noble étranger, que je me sois trompé dans les préceptes que j'ai inculqués à ce malheureux ?

— Non, certes. Faut-il en vouloir à Socrate de ce qu' Alcibiade fut adultère et traître ?

— Vous l'entendez ! vous l'entendez ! Mais Socrate eut aussi un Platon. Dorénavant tu seras mon Platon. Vous l'entendez ! » répéta encore le vieillard en se tournant vers l'étranger.

Ce dernier était déjà sur le seuil. Qui voudrait discuter avec le plus obstiné de tous les fanatismes, le fanatisme de l'incrédulité ?

« Vous partez, s'écria Dumas, sans me laisser le temps de vous remercier, de vous bénir, pour la vie que vous avez rendue à ce vénérable vieillard ? Si jamais je puis m'acquitter… si jamais vous avez besoin du sang des quatre veines de René Dumas…»

Tout en débitant ces protestations avec volubilité, il accompagna l'étranger jusqu'à la porte de l'antichambre; là il l'arrêta un instant, regarda derrière lui pour s'assurer qu'il ne pouvait être entendu ; puis il lui dit à voix basse :

« Je devrais retourner à Nancy; on n'aime pas à perdre son temps.... Vous ne pensez pas, Monsieur, que ce brigand ait emporté tout l'argent du vieil imbécile ?

— Est-ce ainsi, monsieur Dumas, que Platon parlait de Socrate ?

— Vous êtes mordant. Au fait, vous en avec le droit. Monsieur, nous nous reverrons un jour.

— Un jour ! » murmura l'étranger, et son front s'obscurcit. Il rentra chez lui à la hâte, passa seul cette journée et la nuit suivante, absorbé par des études qui, de quelque nature qu'elles fussent, ne servirent qu'à redoubler ses sombres préoccupations.

Comment sa destinée pouvait-elle se rattacher à celle de René Dumas ou de l'assassin fugitif ? Pourquoi l'air léger de Paris lui sembla-t-il chargé de vapeurs de sang ? Quel instinct le poussa à fuir ces cercles brillants, ce foyer des espérances naissantes du monde ? Quelle voix lui cria de ne pas revenir ? lui dont l'altière existence défiait… Mais

pourquoi ces présages et ces pressentiments ?... Il laisse la France derrière lui; il retourne, belle Italie, à tes ruines majestueuses ! Sur les Alpes, son âme respire encore une fois un air libre. L'air libre ! Hélas ! les guérisseurs du monde s'épuisent en vain à élaborer leur panacée. L'homme ne sera jamais aussi libre dans la rue que sur la montagne. Et nous aussi, lecteur, dérobons-nous à cet étalage de fausse sagesse qui recouvre le crime et l'impiété. Partons de nouveau

In den heitern Regionen

Wo die reinen Formen wohnen,

pour ces régions plus hautes, séjour d'habitants plus purs. A l'abri des souillures de la réalité, l'idéal vit seul avec l'art et le beau. Douce Viola, aux bords des flots azurés de Parthénope, près du tombeau de Virgile et de la grotte Cimmérienne, nous revenons à toi !

CHAPITRE IX

Che non vuol ché'l destrier più vada in alto Poi lo lega nel margine marino A un verde mirto in mezzo un loro e un pino '. (Orl. Fur., c. VI, 23).

(Comme il ne voulait pas que le destrier prît un plus haut essor, il l'attacha, au bord de la mer, à un myrte verdoyant, entre un laurier et un pin.)

Eh bien ! musicien, es-tu heureux maintenant ? Te voilà réintégré devant ton pupitre ; ton fidèle Barbiton a sa part de ton triomphe ; c'est ton chef-d'œuvre qui remplit toutes les oreilles ; c'est ta fille qui remplit la scène : si bien unies l'une à l'autre, l'artiste et la musique, qu'en applaudissant l'une, on applaudit toutes les deux. On te fait place à l'orchestre ; plus de railleries ni de regards moqueurs, lorsque, avec une tendresse exaltée, tu caresses ton Inséparable qui se plaint, gémit, gronde et gourmande sous ta main impitoyable. Ils comprennent maintenant ce que la symétrie du vrai génie a toujours d'irrégulier. Ce sont les inégalités de sa surface qui rendent la lune lumineuse pour l'homme. Giovanni Paisiello, maestro da capelli, si ton âme douce et bienveillante pouvait connaître l'envie, tu dois souffrir de voir ton Elfrida et ton Pirro écartés, et tout Naples enthousiaste de la Sirène, dont l'harmonie te fît hocher tristement la tête ! Mais toi, Paisiello, calme dans la longue prospérité de ta gloire, tu sais qu'il faut son jour à la nouveauté, et tu te consoles en songeant qu'Elfrida et Pirro vivront à jamais.

Erreur peut-être; mais c'est par de telles erreurs que le génie se garde de l'envie. « Pour être immortel, dit Schiller, vis dans l'infini ! » Pour être supérieur à l'heure qui passe, vis dans l'estime de toi-même.

La salle tout entière donnerait aujourd'hui ses oreilles pour ces variations et ces fantaisies que naguère elle sifflait. Mais non; pendant deux tiers de sa vie, Pisani a travaillé silencieusement à son chef-d'œuvre; à celui-là, il ne peut plus rien ajouter, quelque disposé qu'il ait été à perfectionner les chefs-d'œuvre d'autrui. N'est-ce pas la loi commune ? Le moindre critique, en analysant une œuvre d'art, dit volontiers : « Quel dommage ! » par ici ; « nous regrettons, » par là; « on aurait pu changer ce passage, omettre cet autre. Oui, vraiment, et son archet strident ne nous fera pas grâce de la

moindre de ses maudites variations. » Mais qu'il se mette à composer lui-même, alors il ne voit pas ce que son œuvre peut gagner aux variations. Tout homme est parfaitement maître de son violon, quand c'est dans sa propre musique que l'instrument vagabond se livre à ses caprices.

Viola est l'idole, le thème de tout Naples; elle est la reine, l'enfant gâtée de la scène. Gâter son jeu, chose facile : gâteront-ils sa nature ? Je ne le crois pas. Là, chez elle, elle est toujours bonne et simple, et là, sous la tenture de la porte, elle s'assied toujours, divinement rêveuse. Que de fois, arbre au tronc tortueux, elle regarde tes rameaux verdoyants ! Que de fois, comme toi, dans ses rêves fantastiques, lutte-t-elle bravement pour la lumière, non pas la lumière de la rampe ! Enfant ! contente-toi de la lampe, que dis-je ? de la pâle veilleuse. Pour les besoins du ménage, une chandelle d'un sou est plus commode que toutes les étoiles du ciel.

Les semaines passèrent, et l'inconnu ne reparut pas; les mois passèrent, et sa prophétie de douleur ne s'accomplit pas encore. Un soir, Pisani tomba malade. Son succès avait attiré au compositeur longtemps dédaigné des demandes pressantes de concertos et de sonates adaptés à son talent spécial de violoniste. Il avait passé des semaines, jour et nuit, à composer un morceau dans lequel il comptait se surpasser. Il avait choisi, comme toujours, un de ces sujets impraticables en apparence, qu'il aimait à plier à la puissance excessive de son talent : la terrible légende de la métamorphose de Philomèle. La pantomime d'harmonie s'ouvrait au milieu d'un banquet joyeux. C'est un festin donné par le roi de Thrace : une dissonance subite interrompt les notes légères ; la corde semble grincer d'horreur. Le roi apprend que son fils a péri de la main des sœurs vengeresses; rapide comme un vent d'orage, la mélodie gronde avec le souffle croissant de la crainte, de l'horreur, de la fureur, de l'épouvante. Le père est à la poursuite des sœurs… Ecoutez ! comment tout cet effroi discordant s'est-il changé tout à coup en une plainte lente, limpide et argentine ? La métamorphose est accomplie, et Philomèle, maintenant rossignol, fait déborder du myrte où elle est cachée ces accords pleins, liquides, attendrissants, qui doivent à jamais redire au monde l'histoire de ses malheurs… Or, ce fut au milieu de cette tentative difficile et compliquée, que la santé de l'artiste surmené, mais animé tout ensemble par son triomphe passé et son ambition nouvelle, s'était tout à coup brisée. Il tomba malade la nuit même; le lendemain matin, le médecin constata une fièvre maligne et contagieuse. Viola et sa mère se partagèrent la pieuse tâche de veiller auprès de lui ; mais bientôt Viola demeura seule à la remplir. La signora Pisani fut atteinte, et, au bout de quelques heures, son état devint plus alarmant que celui de son mari. Les Napolitains, comme tous les habitants des pays chauds, deviennent volontiers égoïstes et barbares sous l'influence de la terreur qu'inspirent les épidémies. Gionetta elle-même se prétendit malade, pour se dispenser d'entrer dans la chambre de Gaetano. Sur Viola seule retomba tout entier le devoir d'amour et de douleur. Ce fut une terrible épreuve. Abrégeons les détails. La femme mourut la première.

Un jour, un peu avant le coucher du soleil, Pisani s'éveilla soulagé en partie du délire qui, depuis le second jour de sa maladie, ne lui avait laissé que de rares intervalles de repos : il promena autour de lui ses yeux faibles et incertains, il reconnut Viola avec un sourire. Il balbutia son nom, se dressa dans son lit et lui tendit les bras. Elle se jeta sur son cœur, et chercha à étouffer ses larmes.

« Ta mère ! dit-il, est-ce qu'elle dort ?

— Elle dort; oui. »

Et les larmes jaillirent de nouveau.

« Je croyais… qu'est-ce donc que je croyais ? Je n'en sais rien ! Mais ne pleure pas… je vais être bien maintenant ; bien, tout à fait. Elle viendra me voir quand elle s'éveillera, n'est-ce pas » ?

Viola ne pouvait parler : elle se hâta de préparer un médicament anodin/ qu'elle devait faire prendre au malade dès que le délire aurait cessé. Le médecin lui avait de plus recommandé de l'envoyer chercher aussitôt que cet important changement surviendrait.

Elle alla vers la porte, appela la femme qui, pendant la maladie simulée de Gionetta, avait consenti à la remplacer ; mais la mercenaire ne répondit pas. Elle la chercha en vain dans toutes les chambres. La contagion de Gionetta l'avait gagnée, elle s'était enfuie. Que faire ? le cas était urgent ; le docteur avait recommandé qu'on ne tardât pas un instant à l'envoyer chercher. Il faut qu'elle quitte son père, qu'elle aille le chercher elle-même. Elle se glissa de nouveau auprès du malade ; la potion calmante semblait avoir déjà produit un salutaire effet. Il avait les yeux fermés, sa respiration était régulière comme dans le sommeil. Elle s'éloigna rapidement, jeta son voile sur son visage et partit.

Or, la potion n'avait point produit l'effet qu'elle semblait avoir déterminé : au lieu d'un sommeil bienfaisant, elle avait fait naître une espèce de somnolence fiévreuse où l'esprit, tourmenté d'une agitation violente, retrouvait dans une incohérence fatigante et confuse les pensées qui l'avaient occupé, et évoquait ses instincts et ses goûts familiers. Ce n'était pas le sommeil, ce n'était pas le délire; c'était cet état moitié rêve, moitié veille, que produit parfois l'opium, alors que chaque nerf frémissant et irrité communique une activité fébrile à l'organisme tout entier en lui donnant une vigueur trompeuse et morbide. Quelque chose manquait à Pisani. Quoi? il le sentait sans le savoir. C'était la combinaison des deux besoins les plus essentiels à la vie de son âme : la voix de sa femme, et le contact de son Inséparable. Il se leva, il quitta son lit, il mit tranquillement sa vieille robe de chambre, celle qu'il portait quand il composait. Il sourit avec complaisance aux souvenirs que ce vêtement lui rappelait; il traversa sa chambre d'un pas chancelant, il entra dans le petit cabinet attenant à sa chambre, où sa femme, depuis que la maladie l'avait séparée de lui, avait moins souvent dormi que veillé. La pièce était désolée et vide. Il regarda autour de lui avec égarement, balbutia quelques paroles insaisissables, et puis, à pas silencieux, il parcourut régulièrement, et une à une, toutes les chambres de la maison muette.

Il arriva enfin à celle où la vieille Gionetta, fidèle, sinon à de plus nobles intérêts, du moins à sa propre sûreté, se soignait dans le coin le plus retiré du logis, et aussi loin que possible des chances delà contagion. Quand elle vit cette apparition blême, amaigrie, et le regard inquiet, anxieux, interrogateur, de ces yeux hagards, la duègne poussa un cri et tomba à ses pieds. Il se pencha sur elle, passa ses doigts effilés sur son visage à demi caché, secoua la tête, et dit d'une voix creuse :

« Je ne puis les trouver : où sont-elles ?

— Qui, mon cher maître ?... Oh ! ayez pitié de vous-même; elles ne sont pas ici… Saints du Paradis ! il m'a touchée ; je suis morte !

— Morte ! Qui est morte ? Y a-t-il quelqu'un de mort ?

— Oh ! ne parlez pas ainsi… vous le savez bien ; ma pauvre maîtresse, elle a pris votre

fièvre : il y a de quoi tuer toute la ville. Saint Janvier, protégez-moi. Ma pauvre maîtresse… elle est morte, ensevelie, et moi, votre fidèle Gionetta, malheureuse ?... Allez: retournez à votre lit, mon bien-aimé maître; allez ! »

Le pauvre Gaëtano demeura un instant muet et immobile ; puis un imperceptible frisson le parcourut de la tête aux pieds ; il se retourna et disparut de même qu'il était entré, comme un spectre silencieux. Il pénétra dans la chambre où il avait coutume de composer, où sa femme, avec sa douce patience, était souvent demeurée assise auprès de lui, louant et vantant ce que le monde n'avait fait que décrier et railler. Dans un coin, il trouva la couronne de laurier qu'elle avait posée sur son front dans cette nuit de triomphe et de gloire; et, près de là, à demi caché par sa mantille, dormait dans son étui l'instrument négligé.

Viola ne fut pas longtemps partie : elle avait trouvé le médecin; elle le ramenait; en approchant du seuil de la maison, ils entendirent éclater des accords d'harmonie, des accords de douleur poignante, d'angoisse à déchirer le cœur. Ce n'était pas un instrument insensible, obéissant machinalement à une main humaine; c'était comme un esprit jetant, des sombres régions du désespoir, un cri d'agonie et de détresse vers les anges qu'il apercevait loin, bien loin au-delà du gouffre éternel ! Ils échangèrent un regard d'effroi : ils coururent vers la maison, se précipitèrent dans la chambre. Pisani se retourna. Son regard, d'une expression effrayante, imposant, impérieux, les fit reculer de terreur. La mantille noire, le laurier flétri, étaient là, devant lui. Le cœur de Viola devina tout à première vue : elle tomba à ses genoux; elle les embrassa convulsivement. « Père ! père ! je te reste encore ! »

Le cri de détresse cessa, la note changea par une association confuse, moitié de l'homme, moitié de l'artiste: la douleur, encore vivante dans la mélodie, s'unit à des accords, à des pensées moins lugubres. Le rossignol avait échappé aux poursuites de ses ennemis. Légères, aériennes, ailées, les notes délicieuses frémirent un moment, puis s'éteignirent. L'instrument tomba à terre, ses cordes se brisèrent avec un bruit sec qui retentit dans le silence. L'artiste regarda son enfant agenouillée, et puis les cordes brisées…

« Enterrez-moi à côté d'elle, dit-il d'une voix calme et recueillie ; et cela à côté de moi. »

A ces paroles, son être tout entier se roidit comme s'il eût été pétrifié. Le dernier changement passa sur ses traits. Il tomba à terre, subitement, lourdement, comme un bloc. Là aussi, les cordes, les cordes de l'instrument humain, venaient de se briser. Dans sa chute, son vêtement froissa la couronne de laurier, qui tomba de même près de lui, mais non pas à la portée de sa main immobile. Instrument brisé, cœur brisé, couronne flétrie… le soleil, à travers la fenêtre tapissée de pampres, vous inonda tous trois de ses derniers rayons. Ainsi sourit l'éternelle nature sur les débris de tout ce qui rend la vie glorieuse. Et pas un soleil qui ne se couche quelque part sur l'accord étouffé, sur le laurier flétri !

CHAPITRE X

Ghè difesa melior ch'usbergo e scudo

Bla santa innocenja al petto ignudo.

(Ger., lib. VIII, 41).

(Mieux que le haubert et le bouclier, la sainte innocence défend la poitrine nue.)

On enterra le musicien et son Barbiton ensemble, dans le même cercueil. Glorieux Steiner, Titan primitif de la grande race tyrolienne, souvent tu as cherché à escalader le ciel; et voilà pourquoi, comme les fils des simples mortels, il te faut descendre aux sombres demeures de Pluton ! Destinée plus cruelle pour toi que pour ton maître : car ton âme à toi dort avec toi dans le cercueil, tandis que la musique qui appartient à la sienne, séparée de l'instrument, monte vers des régions immortelles, d'où souvent elle sera entendue des oreilles pieuses d'une fille, quand le ciel sera serein et la terre attristée. Il existe un sens de l'ouïe qu ignore le vulgaire ; la voix de ceux qui ne sont plus parle souvent en doux murmures à ceux qui savent unir le souvenir à la foi.

Maintenant Viola est seule au monde, seule dans la maison où depuis son berceau la solitude lui avait paru une chose contre nature. Cet isolement, ce silence, lui furent d'abord intolérables. Oh! vous qui pleurez et à qui parviendront ces feuilles sibyllines chargées de plus d'une énigme sombre et mystérieuse, n'avez-vous pas senti, lorsque la mort d'un être tendrement chéri a désolé votre foyer ; n'avez-vous pas senti comme si les lugubres ténèbres de la maison de deuil étaient trop lourdes pour être supportées par la pensée ? Vous vouliez la quitter, fût-ce un palais, même pour une cabane. Et pourtant, triste aveu ! quand vous avez obéi à votre impulsion, quand vous avez fui loin de ces murs, quand, dans ce lieu inconnu où vous êtes venu vous réfugier, rien ne vous parlait de tout ce que vous aviez perdu, n'avez-vous pas éprouvé un besoin insatiable de retrouver cet aliment du souvenir qui naguère encore n'était qu'amertume et que fiel ? N'y a-t-il pas de l'impiété, de la profanation, à livrer à des étrangers ce cher et douloureux foyer ? Et l'abandon de cette demeure où votre mère a vécu, où votre père vous a béni, pèse sur votre conscience comme si vous eussiez vendu leurs tombes. Elle était belle, cette superstition toscane qui faisait des ancêtres les dieux du foyer. Bien sourd est le cœur que les Lares appellent en vain dans le silence mystérieux de la maison déserte.

Viola avait d'abord, dans sa douleur insupportable, accueilli avec reconnaissance l'offre d'un refuge dans la maison et dans la famille d’un voisin touché de son malheur, fort attaché à son père, et membre d'ailleurs de cet orchestre que Pisani ne troublerait plus de ses excentriques improvisations. Mais dans la douleur la société d'un inconnu, les consolations d'un indifférent, ne font qu'irriter la blessure ! Et puis, entendre ailleurs ces mots de père, mère, fille, comme si la mort ne venait que pour vous seul ; voir ailleurs la calme régularité de ces vies unies dans l'ordre et dans l'amour, comptant une à une des heures de bonheur à l'horloge encore entière du foyer, comme si nulle part ailleurs les rouages ne s'arrêtaient, le ressort ne se brisait, l'aiguille ne devenait immobile, le timbre harmonieux ne cessait de vibrer… non ! la tombe elle-même nous rappelle moins notre perte que ne le fait la société de ceux qui n'ont pas de perte à pleurer. Retourne à ta solitude, jeune orpheline; rentre dans cette maison vide et glaciale : la douleur qui t'attend sur le seuil t'accueillera, même avec sa tristesse, comme le sourire sur des lèvres inanimées. Et là, de ta fenêtre, là, de ta place auprès de la porte, tu verras encore l'arbre, solitaire comme toi, et emprisonné dans les fentes du rocher, mais se frayant un chemin vers la lumière. C'est ainsi qu'à travers toute douleur, tant que les saisons peuvent renouveler la verdure et la fraîcheur de la jeunesse, lutte toujours l'instinct du cœur

humain. C'est seulement quand la sève est tarie, que l'âge avance, c'est seulement alors que le soleil brille en vain pour l'homme et pour l'arbre.

Des semaines, des mois longs, nombreux et tristes, ont passé encore, et Naples ne veut plus permettre à son idole de fuir ses hommages. Le monde avec ses mille bras nous arrache toujours à nous-mêmes. La voix de Viola se fait entendre de nouveau sur le théâtre, image mystérieusement fidèle de la vie, et fidèle surtout en ce que ce sont des apparences qui remplissent la scène, et que nul ne s'arrête pour s'informer de quelles réalités ces apparences tiennent la place. Lorsque l'artiste athénien émut tous les cœurs en embrassant l'urne funèbre, et éclata en sanglots étouffés, combien peu de spectateurs savaient que les cendres qu'il portait étaient celles de son fils !

L'or et la gloire furent prodigués l'un et l'autre à la jeune actrice; elle n'en demeura pas moins fidèle à la simplicité de son genre de vie, à son humble demeure, à son unique servante, dont les défauts, malgré l'égoïsme dont ils étaient empreints, échappaient à l'inexpérience de Viola. Et puis, n'était-ce pas Gionetta qui l'avait déposée, à sa naissance, dans les bras de son père ?

Elle était entourée de tous les pièges, sollicitée par toutes les tentations qui pouvaient assaillir sa beauté sans défense et sa vocation dangereuse ; mais sa pure vertu les traversa tous sans tache. Elle avait appris, il est vrai, de lèvres maintenant muettes, les devoirs que l'honneur et la religion imposent à une jeune fille ; et tout amour qui ne parlait pas de l'autel était par elle repoussé comme une insulte. Mais elle avait aussi une autre sauvegarde à mesure que la douleur et la solitude mûrissaient son cœur, et développaient en elle une sensibilité dont la profondeur la faisait parfois trembler; les vagues visions de son enfance se fixèrent dans une forme idéale d'amour. Jusqu'à ce que cet idéal soit enfin rencontré, comme l'ombre qu'il projette devant lui nous rend de glace à toute réalité ! Toujours et irrésistiblement, avec cet idéal, revenaient, en apportant avec elles un certain effroi involontaire, l'image et la voix de l'étranger. Près de deux ans s'étaient passés depuis qu'il avait paru à Naples. Tout ce qu'on avait su de lui, c'est que, quelques mois après son départ, son navire avait reçu l'ordre de partir pour Livourne. Naples, dont la curiosité avait été si vivement éveillée par son existence, en apparence extraordinaire, l'avait à peu près oublié; mais le cœur de Viola était plus fidèle. Souvent l'inconnu passa dans les songes de l’artiste, et, quand le vent soufflait dans l'arbre emblématique uni à son souvenir, elle tressaillait en tremblant et en rougissant, comme si elle eût entendu sa voix.

Dans le cortège de ses admirateurs, il en était un qu'elle écoutait avec moins d'ennui que les autres; en partie, sans doute, parce qu'il parlait la langue de sa mère, et en partie aussi parce que sa timidité n'avait rien qui pût alarmer ou déplaire. Sa position d'ailleurs, moins élevée que celle des jeunes seigneurs napolitains dont elle était assiégée, ôtait à son admiration tout caractère insultant; enfin, éloquent et rêveur lui-même, il exprimait souvent des pensées qui semblaient comme l'écho de celles qu'elle gardait ensevelies dans les plus profonds replis de son cœur. Elle se prit de goût pour lui. peut-être d'affection, mais d'une tendresse de sœur. Une familiarité privilégiée s'établit entre eux. Si dans le cœur de l'Anglais s'élevèrent jamais des espérances insensées et indignes d'elle, il ne les avait jamais du moins jusqu'alors exprimées.

Viola ! pauvre fille isolée, n'y a-t-il là aucun danger pour toi ? ou bien le danger n'est-il pas plus grand encore dans l'idéal que tu cherches ?

Ici s'arrête ce prélude, comme l'ouverture de quelque spectacle étrange et surnaturel. En veux-tu entendre davantage ? Viens donc, et viens avec la foi. Je ne demande pas les yeux fermés, mais une intelligence ouverte.

Semblable à l'île enchantée loin des demeures des hommes,

Ove alcun legno Rado, o non mai va dalle nostre sponde.

(Ger., lib. XIV, 69.)

(Où presque jamais un navire ne vient de nos parages.)

se trouve cet espace dans l'océan fatigant de la vie réelle, vers lequel la muse ou la sibylle (antique par les années, mais toujours belle d'une immortelle jeunesse) veut diriger à travers les flots ton saint pèlerinage.

Quinci ella in cima a una montagna ascende

Disabitata; et d'ombre oscura e bruna ;

E par incanto a lei nevose rende

Le spalle e i fianchi ; e senza neve alcuna

Gli lascia il capo verdeggiante e vago

E vi fonda un palaggio appresso un lago1.

(Là, elle gravit la cime d'une montagne inhabitée et ombragée de noires forêts. Par ses enchantements elle en revêt de neige les flancs, et elle laisse sans frimas le sommet verdoyant et radieux; c'est là qu'elle fait sur le bord du lac surgir un palais.)

LIVRE II

ART, AMOUR ET MYSTÈRE

CHAPITRE PREMIER

Gcntauri, e sfingi e pallide Gorgoui1. (Ger., lib. IV, c. 5).

(Centaures et sphinx et pâles Gorgones.)

Une nuit, par un beau clair de lune, dans les Jardins, à Naples, quatre ou cinq jeunes seigneurs étaient assis sous un arbre à prendre leurs sorbets, et prêtaient l'oreille, dans les intervalles de la conversation, à la musique qui animait ce rendez-vous favori de la population oisive. L'un d'eux était un jeune Anglais, qui jusqu'alors avait été l'âme du groupe, mais qui, depuis quelques instants, était tombé dans une rêverie sombre et distraite. Un de ses compatriotes remarqua ce nuage, et lui frappant sur l'épaule lui dit :

« Qu'avez-vous donc, Glyndon ? êtes-vous malade ?

Vous êtes tout pâle, vous tremblez. Est-ce un refroidissement subit ? Vous ferez bien de rentrer : ces nuits italiennes sont souvent dangereuses pour notre tempérament anglais.

— Non, je suis mieux maintenant : c'était un frisson momentané. Je ne puis me l'expliquer moi-même. »

Un homme qui paraissait âgé d'environ trente ans, et dont tout l'extérieur accusait une remarquable supériorité sur son entourage, se retourna brusquement et fixa ses regards sur Glyndon.

« Je crois comprendre ce que vous voulez dire, et peut-être, ajouta-t-il avec un sourire grave, pourrai-je l'expliquer mieux que vous-même. » Il se tourna alors vers le groupe et poursuivit : « Il n'est aucun de vous, Messieurs, qui n'ait, dû sentir, au moins une fois, surtout en veillant seul la nuit, passer sur lui une étrange et inexplicable impression de froid et de terreur : le sang se fige, le cœur s'arrête, les membres frissonnent, les cheveux se dressent, vous n'osez lever les yeux ni les porter vers les angles obscurs de la chambre; vous avez je ne sais quelle horrible idée que quelque chose de surnaturel approche; et puis, le calme mystérieux, si je puis l'appeler ainsi, se dissipe, et vous êtes tenté de rire de votre faiblesse. N'avez-vous pas souvent éprouvé ce que je viens imparfaitement de décrire ? Alors vous pouvez comprendre ce que vient de ressentir notre jeune ami, même au milieu de cette scène enchanteresse, au milieu de l'haleine embaumée d'une nuit de juillet.

— Monsieur, répondit Glyndon, évidemment fort étonné, vous avez exactement défini la nature du frisson qui m'a envahi. Mais quelle indication extérieure a pu trahir aussi fidèlement mes impressions ?

— Je connais les signes du phénomène, répliqua gravement l'étranger. Un homme de mon expérience ne saurait s'y tromper. »

Tous les assistants avouèrent qu'ils comprenaient, qu'ils avaient éprouvé ce que l'inconnu venait de décrire.

« D'après une de nos superstitions nationales, dit Mervale (celui qui le premier avait parlé à Glyndon), au moment où vous sentez ainsi votre sang se glacer et se dresser vos cheveux, il y a quelqu'un qui passe sur la place où sera votre tombe.

— Il n'est pas de pays qui n'explique par quelque superstition particulière un événement aussi fréquent : il y a parmi les Arabes une secte qui croit qu'à ce moment-là Dieu marque l'heure de votre mort ou de celle de quelqu'un qui vous est cher. Le sauvage Africain, dont l'imagination est obscurcie par les rites hideux de sa sombre idolâtrie, croit que le mauvais Esprit vous tire alors à lui par les cheveux : c'est ainsi que le grotesque s'allie au terrible.

— Ce n'est évidemment qu'un accident purement physique, ou un trouble de l'estomac, une perturbation du sang, dit un jeune Napolitain avec qui Glyndon avait formé une liaison superficielle.

— Pourquoi alors tous les peuples y rattachent-ils quelque pressentiment, quelque terreur superstitieuse, quelque rapport entre l'élément matériel de notre être et le monde invisible dont nous nous supposons environnés ? Pour ma part, je pense….

— Que pensez-vous, Monsieur ? demanda Glyndon, dont la curiosité était excitée.

— Je pense, continua l'étranger, que ce mouvement n'est que l'expression de la répugnance et de l'horreur de nos éléments purement humains devant quelque chose

d’invisible, sans doute, mais d'antipathique à notre nature : quelque agent ou quelque puissance hostile, dont heureusement la connaissance nous est dérobée par l'imperfection de nos sens.

— Vous croyez donc aux esprits ? dit Mervale avec un sourire d'incrédulité.

— Ce n'est pas précisément d'esprits que je voulais parler; mais il peut exister des formes de la matière aussi invisibles pour nous, et aussi impalpables que les animalcules de l'air que nous respirons, de l'eau qui jaillit dans ce bassin Ces êtres peuvent avoir leurs passions et leurs facultés, exactement comme les animalcules auxquels je viens de les comparer. Le monstre qui vit et meurt dans une goutte d'eau, Carnivore insatiable, se nourrissant de créatures plus microscopiques que lui, n'est pas moins fatal dans sa colère, moins féroce dans sa nature, que le tigre du désert. Il peut y avoir autour de nous des choses qui seraient dangereuses et funestes pour l’homme, si la Providence n’avait, par de simples modifications de la matière, mis une barrière entre elles et nous.

— Et pensez-vous que cette barrière ne puisse jamais être levée ? demanda le jeune Glyndon brusquement. Les traditions de la magie et de la sorcellerie, si universelles dans le temps et dans l'espace, sont-elles de pures fables ?

— Peut-être que oui, peut-être que non, répondit nonchalamment l'étranger. Mais, dans ce siècle que la Raison a choisi entre tous les autres pour son ère, qui serait assez insensé pour vouloir briser l'obstacle qui le sépare du lion et du boa ? pour se plaindre, comme d'une tyrannie, de cette loi qui relègue le requin dans les vastes abîmes des mers ? Assez de cette discussion oiseuse. »

II se leva, paya sou sorbet, salua légèrement le groupe, et disparut bientôt au milieu des arbres.

« Quel est ce gentilhomme? » demanda avidement Glyndon.

Les autres se regardèrent quelques instants en silence.

« C'est la première fois que je le vois, dit enfin Mervale.

— Et moi aussi.

— Et moi__

— Je le connais bien, moi, dit le Napolitain, qui n'était autre que Cetoxa. Si vous vous en souvenez, c'est moi qui vous l'ai amené. Il vint à Naples il y a environ deux ans, et il y est de retour depuis peu ; il est immensément riche, charmant du reste. Je suis fâché de l'entendre tenir ce soir de si étranges propos; ils encouragent et confirment les bruits ridicules qu'on fait courir sur lui.

— Et assurément, dit un autre Napolitain, les événements de l'autre jour, que vous connaissez à merveille, Cetoxa, justifient les rumeurs que vous voudriez étouffer.

— Nous nous mêlons si peu, mon compatriote et moi, à la société napolitaine, dit Glyndon, que nous perdons beaucoup de ce qui paraît digne du plus vif intérêt. Peut-on vous demander quels sont ces bruits, et à quels événements vous faites allusion ?

— Quant aux bruits, dit Cetoxa, s'adressant courtoisement aux deux Anglais, il suffit de vous dire qu'on attribue au signor Zanoni certaines qualités que tout le monde désire pour lui-même, et que tout le monde blâme chez autrui. L'incident que rappelle le signor

Belgioso fait ressortir ces qualités et ne manque pas, je l'avoue, d'un certain merveilleux. Vous jouez sans doute, Messieurs ? » Ici Cetoxa s'interrompit, et, comme les deux Anglais avaient de temps à autre risqué quelques scudi aux tables de jeu, ils répondirent par un signe d'assentiment. Cetoxa continua : « Eh bien donc, il y a quelques jours à peine, le jour même de l'arrivée de Zanoni à Naples, le hasard voulut que j'eusse joué assez gros jeu et perdu. Je me levai, décidé à ne plus tenter la fortune, quand tout à coup j'aperçus Zanoni, dont j'avais précédemment fait connaissance, et qui, je puis le dire, m'avait quelques petites obligations. Avant de me laisser le temps de lui exprimer le plaisir que j'éprouvais de cette rencontre, il posa sa main sur mon bras : « Vous avez perdu, dit-il, plus que vous ne pouvez payer sans vous gêner. Pour moi, je hais le jeu, mais je veux cependant m'intéresser à cette partie. Voulez-vous jouer cette somme pour moi ? les risques sont pour moi; la moitié du gain pour vous. » Étonné, comme vous le pensez, de cette proposition, je voulais refuser, mais l'accent et le regard de Zanoni avaient quelque chose d'irrésistible ; je brûlais d'ailleurs de réparer mes pertes, et je ne me serais pas levé de table si j'avais encore eu quelque argent dans ma bourse. Je lui dis que j'acceptais son offre, à condition que nous partagerions la perte comme le gain. « Comme vous voudrez, dit-il avec un sourire; vous pouvez être sans crainte, vous êtes sûr de gagner. » Je me rassis. Zanoni se tint debout derrière moi; ma chance revint, je gagnai continuellement. Bref, quand je me levai de table, j'étais riche.

— Il ne peut y avoir de tricherie au jeu public, surtout contre la banque ? »

C'était Glyndon qui faisait cette question.

« Non, certainement, répliqua le comte. Notre veine fut vraiment merveilleuse; à tel point qu'un Sicilien (les Siciliens sont d'ordinaire mal élevés et irascibles), devint colère et insolent. Monsieur, dit-il en se tournant vers mon nouvel ami, vous ne devez pas être si près de la table. Je ne sais pas comment cela se fait, mais vous n'avez pas agi loyalement. » Zanoni répliqua avec beaucoup de calme qu'il n'avait rien fait contre les règles, qu'il était désolé qu'un joueur ne pût gagner sans qu'un autre perdît, et qu'il ne pouvait avoir agité loyalement quand même il l'aurait voulu. Le Sicilien prit pour de la crainte la modération de l'étranger, et devint plus tapageur et plus grossier. Il se leva de table et regarda Zanoni d'une manière fort provocante pour quiconque a quelque vivacité dans le caractère ou quelque adresse à l'épée.

— Et, interrompit Belgioso, ce qui dans tout cela me paraît le plus étrange, c'est que pendant ce temps, Zanoni, qui était en face de moi, et dont j'observais le visage, ne fit aucune remarque et ne trahit pas la moindre émotion. Il regarda fixement le Sicilien; jamais je n'oublierai ce regard; je ne saurais vous le décrire, mais il glaça tout mon sang. Le Sicilien, recula en chancelant, comme s'il eût reçu un coup. Je le vis trembler; il se laissa tomber sur le banc. Et alors....

— Oui, alors, à mon très grand étonnement, dit Cetoxa, notre insulaire, ainsi désarmé par un regard de Zanoni, tourna toute sa colère sur moi, le…mais vous ne savez peut-être pas, Messieurs, que j'ai une certaine réputation à l'escrime.

— La meilleure lame de toute l'Italie, dit Belgioso.

— Avant que j'eusse pu deviner comment ni pourquoi, reprit Cetoxa, je me trouvai dans le jardin, derrière la maison, avec Ughelli (c'est le nom de mon Sicilien) en face de moi, et cinq ou six gentilshommes autour de nous, comme témoins. Zanoni me fit signe; je me

rapprochai de lui : « Cet homme tombera, dit-il; quand il sera à terre, allez à lui et demandez-lui s'il veut être enterré auprès de son père, dans l'église de San Gennaro. — Vous connaissez donc sa famille ? » lui demandai-je étonné. Zanoni ne répondit pas, et l'instant d'après j'étais en garde. Il faut lui rendre justice, le Sicilien avait un jeu brouillé magnifique, et je n'ai jamais croisé le fer avec un adversaire si prompt à la riposte ; cependant, ajouta Cetoxa avec une modestie pleine d'aisance, mon épée le traversa. Je courus à lui; il pouvait à peine parler. « Avez-vous quelque recommandation à faire, quelque volonté à exprimer ? » Il secoua la tête. « Où voulez-vous être enterré ? » II montra la direction de la Sicile. « Quoi ! lui dis-je avec quelque surprise, pas auprès de votre père, dans l'église San Gennaro ? » A ces mots, son visage se bouleversa, il poussa un cri perçant, le sang jaillit de sa bouche, et il tomba mort. La partie la plus étrange de l'histoire est encore à venir. Nous l'enterrâmes dans San Gennaro. Pour cette cérémonie, nous soulevâmes le cercueil de son père; le couvercle s'en détacha, le squelette se montra à nos yeux. Dans la cavité du crâne nous trouvâmes un fil très mince d'acier aigu : cette découverte provoqua de l'étonnement et des recherches. Le père, qui était riche et avare, était mort subitement ; on l'avait enterré à la hâte, à cause, disait-on, des grandes chaleurs. Les soupçons une fois éveillés, l'enquête devint minutieuse. On interrogea le domestique du vieillard ; il avoua enfin que le fils avait assassiné le père ; l'invention était ingénieuse : le fer était si mince qu'il avait percé la cervelle et n'avait fait couler qu'une seule goutte de sang que les cheveux blancs avaient cachée. Le complice sera exécuté.

— Et Zanoni fit-il sa déposition ? expliqua-t-il…

— Non, reprit le comte; il déclara qu'il avait accidentellement visité l'église ce matin-là; qu'il avait remarqué la tombe du comte Ughelli ; que son guide lui avait appris que le fils du défunt était à Naples, où il dépensait sa fortune au jeu. Pendant que nous jouions, il avait entendu prononcer le nom du comte, et, après la provocation, il avait été poussé, par un instinct qu'il ne pouvait ni ne voulait expliquer, à nommer le lieu où était enterré le père.

— Votre histoire n'est pas bien forte, dit Mervale.

— Oui, mais nous autres Italiens nous sommes superstitieux; cet instinct prétendu fut regardé par beaucoup de gens comme une inspiration de la Providence. Le lendemain, l'étranger était devenu l'objet de l'intérêt et de la curiosité de tous. Ses richesses, son genre de vie, sa beauté personnelle, en ont fait un lion; et puis j'ai eu le plaisir de présenter une personne si éminente aux plus élégants cavaliers et aux plus belles dames de la ville.

— Récit fort intéressant, dit Mervale en se levant.

Allons, Glyndon, regagnons notre hôtel : il est près de minuit. Adieu, signor.

— Que pensez-vous de cette histoire ? dit Glyndon à son compagnon, tout en marchant.

— Eh mais ! il me paraît clair que ce Zanoni est quelque imposteur, quelque habile intrigant. Le Napolitain partage les profits de la spéculation et le fait mousser avec tout le charlatanisme usé du merveilleux. Un aventurier inconnu dont on fait un objet de terreur et de curiosité se glisse dans la société ; il est d'une beauté peu commune, et les femmes sont enchantées de l'accueillir sans autre recommandation que sa bonne mine et les fables de Cetoxa.

— Je ne suis pas de votre avis. Cetoxa, quoique joueur et dissipé, n'en est pas moins un

gentilhomme de haute naissance, connu pour son honneur et son courage. D'ailleurs cet étranger, avec la noblesse de son maintien, son air altier, si calme, si réservé, n'a rien de commun avec la loquacité outrecuidante d'un imposteur.

— Mon cher Glyndon, pardonnez-moi. Vous n'avez encore aucune connaissance du monde. L'inconnu exploite de son mieux ses avantages physiques, et son grand air n'est qu'une finesse du métier. Mais, pour changer de sujet de conversation, où en est votre affaire d'amour ?

— Viola n'a pu me recevoir aujourd'hui.

— N'allez pas l'épouser ! Que dirait tout le monde en Angleterre ?

— Jouissons du présent, dit vivement Glyndon nous sommes jeunes, riches, bien tournés; ne songeons pas à demain.

— Bravo, Glyndon ! Nous voici arrivés. Bonne nuit ! Dormez bien et ne rêvez pas du signor Zanoni. »

CHAPITRE II

Prende, giovine audace e impaziente, L'occasione offerta avidamente '. (Ger., lib. VI, 29).

(Saisis avidement, audacieux et impatient jeune homme, l'occasion qui se présente.)

Glarence Glyndon jouissait, sans être riche, d'une indépendance aisée. Ses parents étaient morts ; il ne lui restait qu'une sœur demeurée en Angleterre sous la garde de sa tante, et de plusieurs années plus jeune que lui. Il avait de bonne heure montré de grandes dispositions pour la peinture, et, plutôt par enthousiasme que par nécessité, il avait résolu d'embrasser une carrière qui, pour l'artiste anglais, commence ordinairement par l'ardeur et la composition historique, pour finir par la cupidité et les portraits de l'alderman Simpkins.

Les amis de Glyndon lui supposaient un talent réel, mais ce talent était d'un caractère hardi et même téméraire. Tout travail régulier et suivi lui répugnait, et son ambition visait plutôt à cueillir le fruit qu'à planter l'arbre. Comme la plupart des jeunes artistes, il aimait le plaisir et les émotions, et s'abandonnait sans prévoyance à toutes les fantaisies de l'imagination, à tous les entraînements de la passion. Il avait parcouru les villes les plus célèbres de l'Europe, dans le but avoué et avec la résolution sincère d'étudier les divins chefs-d'œuvre de son art; mais, dans chaque cité, le plaisir l'avait trop souvent distrait de l’ambition, et il avait quitté pour la beauté vivante le culte de la beauté froide, mais immortelle, de l'art. Brave, aventureux, vaniteux, inquiet, curieux, il aimait à s'engager dans des projets insensés, et à s'exposer à des dangers pleins d'attraits, esclave docile et aveugle de l'élan du moment et des caprices de son imagination.

On était donc à cette époque où une soif fébrile du changement préparait les voies à cette hideuse moquerie des espérances humaines: la Révolution française. Et de ce chaos, où déjà étaient confondus les saints débris de l'antique foi du monde, s'élevait plus d'une chimère informe et à peine ébauchée. Est-il nécessaire de rappeler au lecteur que ce temps

de scepticisme élégant et de sagesse prétendue était aussi le temps de la plus aveugle crédulité et des superstitions les plus mystiques ? Le temps où le magnétisme et la magie trouvèrent des adeptes parmi les disciples de Diderot; où les prophéties couraient de bouche en bouche ; où le salon d'un philosophe déiste devenait une Héraclée dans laquelle le nécromancien évoquait les ombres des morts ; le temps enfin où l'on ridiculisait la Croix et la Bible, mais où l'on croyait à Mesmer et à Cagliostro. Dans ce demi-jour crépusculaire, avant coureur du soleil nouveau qui devait à jamais dissiper les vapeurs de l'ignorance et des préjugés, surgissaient, échappés de leurs tombes antiques, tous les fantômes qui jamais ont passé devant les yeux de Paracelse et d'Agrippa.

Ébloui par l'aube naissante de la Révolution, Glyndon le fut plus encore par les mystérieuses pratiques qui l'accompagnaient, et, pour lui comme pour beaucoup d'autres, il était naturel que l'imagination qui s'égarait au milieu des rêves d'une utopie sociale, saisît avec avidité tout ce qui promettait, loin des sentiers poudreux et rebattus de la science vulgaire, les découvertes hardies de quelque Elysée merveilleux.

Dans le cours de ses voyages, il avait écouté avec un vif intérêt, sinon avec une foi implicite, tout ce qu'on racontait des plus célèbres voyants, et son âme était par conséquent prédisposée à l'impression que le mystérieux Zanoni avait à première vue produite sur elle.

On pouvait d'ailleurs expliquer autrement ses instincts de crédulité. Un des premiers ancêtres de Glyndon, du côté maternel, s'était acquis une réputation assez considérable comme philosophe et comme alchimiste. D'étranges histoires circulaient sur le compte de ce sage vénérable : on disait que son existence s'était prolongée bien au-delà des limites ordinaires de la vie, et qu'il avait conservé jusqu'à son dernier jour l'apparence d'un homme d’âge moyen. Enfin, il était mort de chagrin, disait-on, de la perte d'une arrière-petite-fille, la seule créature qu'il eût jamais paru aimer. Les œuvres de ce philosophe, quoique fort rares, existaient et se trouvaient dans la bibliothèque de famille de Glyndon. Leur mysticisme platonique, leurs assertions hardies, les hautes promesses que laissait découvrir leur phraséologie emblématique et figurative, avaient produit sur la jeune imagination de Glyndon une impression profonde. Ses parents, ignorant quel pouvait être le danger d'encourager des idées dont ferait promptement justice, selon eux, l'esprit éminemment positif de ce siècle éclairé, aimaient, dans leurs longues soirées d'hiver, à ramener la conversation sur l’histoire traditionnelle de leur illustre ancêtre. Glarence se sentait frissonner d'une joie mêlée de crainte mystérieuse, chaque fois que sa mère prétendait découvrir une ressemblance frappante entre les traits du jeune héritier et le portrait à demi effacé de l'alchimiste, qui ornait la cheminée et faisait la gloire de la maison et l'admiration des voisins : tant il est vrai que, plus souvent que nous ne le pensons, l’enfant est le père de l'homme. (Proverbe anglais qui veut dire que c'est de l'éducation de l'enfance que dépend l'avenir de l'homme. (Note du traducteur).)

J'ai dit que Glyndon aimait le plaisir. Aisément accessible, comme le talent lest toujours, à toute impression agréable; sa vie d'artiste, vie insouciante jusqu'à ce qu'elle devienne une vie de sérieux labeur, avait voltigé de fleur en fleur. Il avait goûté, épuisé presque jusqu'à ce que la satiété eût produit une réaction, les folles ivresses de Naples, avant de s'éprendre de la beauté et de la voix de Viola Pisani. Mais son amour, comme son ambition était vague et inconstant. Cet amour ne satisfaisait pas son cœur tout entier, ne remplissait pas tout son être ; non qu'il fût incapable de fortes et nobles passions, mais parce que son âme n'était encore ni assez mûre ni assez recueillie pour qu'elles pussent s'y

développer. Il y a une saison pour la fleur, une autre pour le fruit: aussi faut-il que les fleurs brillantes de l'imagination se fanent avant que la passion qu'elles précèdent et qu'elles annoncent fasse mûrir le cœur. Egalement enjoué dans son atelier solitaire et au milieu de ses compagnons de plaisir, il n'avait pas assez connu le chagrin pour aimer profondément : car il faut que l'homme sente la déception des petites choses de la vie pour apprécier les grandes à toute leur valeur. Ce sont les sensualistes superficiels de la France qui, dans leur langage de salon, appellent l'amour une folie ! L'amour, mieux compris, est la sagesse.

Le monde d'ailleurs tenait trop de place dans la pensée de Glyndon. L ambition de l'art se combinait chez lui avec la recherche de l'estime et de l'approbation de cette misérable minorité de la surface, que nous appelons le public. Comme tous ceux qui trompent, il craignait perpétuellement d'être pris pour dupe. Il se méfiait de la douce et naïve innocence de Viola. Il ne pouvait courir les chances d'offrir sérieusement sa main à une actrice italienne ; mais la dignité modeste et réservée de la jeune fille, et ce quelque chose de bon et de généreux qu'il avait dans sa nature, l'avaient jusqu'alors gardé de projets moins honorables : de sorte que la familiarité qui existait entre eux semblait fondée plutôt sur l'estime et la bienveillance que sur une affection profonde. Il était assidu au théâtre ; il se glissait dans la coulisse pour s'entretenir avec elle ; il remplissait son portefeuille d'esquisses innombrables de cette beauté qui le charmait comme artiste et comme amant. Ainsi, jour après jour, il flottait au hasard sur une mer incessamment mobile de doute, d'hésitation, d'affection et de soupçons. Le soupçon, en définitive, finissait toujours par triompher de sa raison, grâce aux sages admonitions de son ami Mervale, homme positif et pratique.

Le lendemain de la soirée que j'ai racontée au commencement de cette partie de mon récit, Glyndon se promenait seul, à cheval, sur les bords du golfe de Naples, au delà de la grotte du Pausilippe. Il était plus de midi. Le soleil avait déjà perdu de son ardeur, et une brise rafraîchissante s'élevait voluptueusement des flots étincelants. Au moment où il se penchait pour lire une inscription gravée sur une, pierre, au bord du chemin, il aperçut un homme : il l'aborda, et reconnut Zanoni.

L'Anglais le salua.

« Avez-vous découvert quelque antiquité ? dit-il en souriant. On en rencontre autant que de pierres sur cette route.

— Non, répliqua Zanoni, à moins que ce ne soit une de ces antiquités dont la date remonte au commencement du monde, et que la nature flétrit et renouvelle incessamment. »

Et il montra à Glyndon une petite plante, avec une fleur d'un bleu pâle, qu'il replaça ensuite avec soin dans son sein.

« Vous êtes herboriseur ?

— Oui.

— C'est, dit-on, une étude des plus intéressantes. — Sans doute, pour ceux qui la comprennent.

— Est-ce donc une science si rare ?

— Rare! La profonde et intime philosophie des arts et des sciences est peut-être complètement perdue dans ce temps de connaissances triviales et superficielles. Pensez-vous qu'il n'y eût aucune vérité dans ces traditions qui sont parvenues, plus ou moins obscurcies, des siècles les plus reculés jusqu'à nous… comme les coquillages qu'on recueille aujourd'hui au sommet des montagnes nous révèlent la place où furent jadis des mers ? L'antique magie de la Colchide était-elle autre chose que l'étude de la nature dans ses ouvrages les plus humbles ? La fable de Médée, que prouve-t-elle, sinon la vertu qu'on peut extraire du germe et de la feuille ? Le sacerdoce le plus heureusement doué de tous, les mystérieux collèges des vierges de Cuth, dont les enchantements sont pour la science un inextricable labyrinthe tout peuplé de légendes, que cherchaient-ils dans l'herbe la plus chétive ? peut-être ce que les sages de Babylone demandaient en vain aux astres les plus sublimes. La tradition nous raconte encore qu'il existait une race qui savait tuer ses ennemis de loin, sans armes, sans mouvement. La plante que vous foulez aux pieds a peut-être une puissance plus mortelle que n'en peuvent prêter vos ingénieurs aux plus formidables instruments de destruction. Savez-vous que c'est aux rivages de l'Italie, au vieux promontoire de Circé, que sont venus du fond de l'Orient des sages, pour recueillir des plantes et des simples que la pharmacopée de nos jours rejetterait comme inutiles ? Les premiers herboriseurs, les maîtres delà chimie, étaient cette race que la vénération des anciens a appelée Titans. (1. Syncellus, p. 14. Les Géants, inventeurs de la chimie.) Je me souviens qu'un jour, aux bords de l'Hébrus, sous le règne de… »

Zanoni s'interrompit tout à coup, puis ajouta avec un froid sourire :

« Mais cet entretien ne sert qu'à perdre votre temps et le mien. »

II s'arrêta encore, regarda fixement Glyndon et continua :

« Croyez-vous, jeune homme, qu une curiosité vague puisse tenir lieu d'un travail sérieux ? Je lis dans votre cœur : ce n'est pas cette plante que vous désirez connaître, c'est moi; mais allez ! votre désir ne se peut accomplir.

— Vous n'avez pas la gracieuseté de vos compatriotes, dit Glyndon légèrement piqué. En admettant que je désire cultiver votre connaissance, pourquoi rejetteriez-vous mes avances ?

— Je ne rejette les avances de personne, reprit Zanoni. Il faut bien que je connaisse ceux qui y tiennent absolument; mais pour moi, ils ne pourront jamais me comprendre. Si vous désirez vous lier avec moi, vous le pouvez; mais je vous conseille de m'éviter.

— Et pourquoi donc êtes-vous si dangereux ?

— Sur cette terre, il est souvent dans la destinée d'un homme d'être, sans le concours de sa volonté, dangereux à un autre homme. Si je voulais prédire votre avenir d'après les vains calculs de l'astrologue, je vous dirais, dans son jargon méprisable, que mon étoile a fait ombre dans la maison céleste qui présida à votre naissance. Ne me rencontrez pas, si vous pouvez m'éviter : je vous en avertis pour la première et la dernière fois.

— Vous méprisez les astrologues, et cependant votre langage est aussi mystérieux que le leur. Je ne suis ni un joueur, ni un duelliste; pourquoi donc vous craindrais-je ?

— Comme il vous plaira, signor... J'ai dit...

— Parlons franchement. Votre conversation d'hier au soir m'a vivement intéressé et

préoccupé.

— Je le sais; les esprits comme le vôtre sont attirés par le mystère. »

Glyndon fut de nouveau piqué par ces paroles, dont le ton n'avait cependant rien de dédaigneux.

« Je vois que vous ne me trouvez pas digne de votre amitié, soit…Adieu. »

Zanoni rendit froidement son salut à l'Anglais, et le laissant continuer sa promenade, il retourna à ses recherches botaniques.

Le même soir, Glyndon alla, comme de coutume, au théâtre. Des coulisses, il suivait le jeu de Viola, qui remplissait un de ses rôles les plus brillants. La salle retentissait d'applaudissements. Glyndon était transporté par la passion et par l'orgueil. « Cette créature glorieuse, pensa-t-il, peut pourtant être à moi. »

Absorbé dans cette délicieuse rêverie, il sentit une main se poser légèrement sur son épaule : il se retourna et reconnut Zanoni.

« Un danger vous menace, dit ce dernier. Ne rentrez pas chez vous à pied ce soir, ou du moins ne rentrez pas seul. »

Avant que Glyndon revînt de sa surprise, Zanoni avait disparu. L'Anglais ne le revit que dans la loge d'un gentilhomme napolitain, où il ne pouvait le rejoindre.

Viola quitta la scène. Glyndon l'aborda avec un empressement plus vif que d'ordinaire ; mais Viola, contrairement à ses habitudes, détourna la tête avec impatience quand Glyndon lui parla. Elle prit à part Gionetta, qui l'accompagnait toujours au théâtre, et lui dit à voix basse, mais avec animation :

« Gionetta, il est revenu, il est ici, l'étranger dont je t'ai parlé… et seul de toute la salle il s'abstient de m’applaudir.

— Lequel est-ce, ma bonne petite ? dit la vieille avec une voix pleine de tendresse. Il faut alors qu'il soit bien obtus; il ne vaut pas une pensée. »

L'actrice attira Gionetta près de la scène, et lui montra dans une des loges un homme remarquable, entre tous les autres, par la simplicité de sa mise et la beauté extraordinaire de ses traits.

« II ne vaut pas une pensée! répéta Viola… une pensée! Ah! ne pas penser à lui, ce serait l'absence de toute pensée ! »

Le régisseur appela Viola. « Gionetta, trouve son nom, » dit-elle en s'avançant lentement vers la scène, et en passant auprès de Glyndon qui lui jeta un regard plein de tristesse et de reproche.

L'artiste venait d'aborder la scène de la catastrophe finale, où toute la puissance de sa voix et de son talent se déployaient dans sa plénitude. La salle attentive, haletante, était suspendue à chacune de ses paroles; mais les yeux de Viola ne cherchaient que ceux de l'inconnu, calme et impassible. Elle se surpassa et sembla inspirée. Zanoni écouta, l'observa d'un air attentif, mais aucun signe d'approbation ne lui échappa ; nulle émotion ne vint changer l'expression froide et presque dédaigneuse de sa physionomie. Viola, qui jouait le rôle d'une femme qui aime sans être aimée, n'avait jamais si vivement senti son rôle. Elle versa de vraies larmes, sa passion était la nature même : c'était un spectacle

presque trop terrible à regarder. Elle fut emportée de la scène, épuisée, sans connaissance, au milieu d'une tempête d'applaudissements, comme il ne s'en déchaîne que sur le continent. La salle entière se leva, les mouchoirs s'agitèrent, les fleurs, les couronnes, jonchèrent la scène; les hommes pleuraient, les femmes sanglotaient.

« Par le ciel ! s'écria un noble napolitain, elle a allumé en moi d'irrésistibles transports. Cette nuit, cette nuit même, elle sera à moi : tu as tout arrangé, Mascari ?

— Tout, signor. Et le jeune Anglais ?

— Ce barbare présomptueux ? Je te l'ai déjà dit, qu'il paye de son sang sa folie : je ne veux pas de rival.

— Mais un Anglais ! on fait toujours une enquête sur le meurtre d'un Anglais.

— Bélître ! la mer n'est-elle pas assez profonde ni la terre assez discrète pour cacher le corps d'un homme ? Nos sbires sont muets comme la tombe; et moi… qui oserait jamais soupçonner, accuser le prince de...? Songes-y ! Ce soir, je compte sur toi — On accusera des voleurs de sa mort, tu comprends ? le pays en est infesté; pillez-le, dépouillez-le pour donner plus de crédit à cette rumeur. Prends trois hommes avec toi: les autres formeront mon escorte. »

Mascari haussa les épaules et s'inclina en signe de soumission.

Les rues de Naples n'étaient pas alors aussi sûres qu'elles le sont aujourd'hui, et les voitures étaient à la. fois un luxe moins dispendieux et plus nécessaire. Celle qui servait régulièrement à la jeune artiste ne se trouva pas là, et Gionetta connaissait trop bien la beauté de sa maîtresse et l'audace de ses admirateurs pour envisager sans effroi la perspective d'un retour à pied. Elle fit part de son embarras à Glyndon, et celui-ci supplia Viola, enfin remise de ses émotions, d'accepter sa voiture. Jusqu'à cette nuit-là, peut-être n'eût-elle pas refusé ce léger service; mais, pour une raison ou pour une autre, elle refusa. Glyndon irrité se retirait assez maussade ; Gionetta l'arrêta.

« Attendez, signor, dit-elle d'un ton presque caressant, la chère signora n'est pas bien ; ne soyez pas fâché contre elle ; je la déciderai à accepter votre offre. »

Glyndon attendit. Après un pourparler de quelques moments entre Gionetta et Viola, cette dernière se rendit. Elles montèrent dans le carrosse, et Glyndon resta à la porte du théâtre, pour rentrer à pied chez lui. L'avertissement de Zanoni lui revint subitement à l'esprit ; sa querelle d'amoureux avec Viola le lui avait fait oublier.

Il jugea prudent de se prémunir contre un danger signalé par des lèvres aussi mystérieuses; il chercha autour de lui quelqu'un qu'il connût. Le théâtre vomissait la foule par toutes les portes ; on le heurtait, on le pressait, on le poussait; mais il ne trouvait aucune figure de connaissance. Au milieu de son indécision, il s'entendit appeler par la voix de Mervale, et, à son grand soulagement, il aperçut son ami qui se frayait un chemin à travers la presse.

« Je vous ai trouvé, dit-il, une place dans le carrosse du comte Cetoxa; venez, il nous attend.

— Que vous êtes bon ! comment m'avez-vous découvert ?

— J'ai rencontré Zanoni dans les couloirs. « Votre ami est à la porte du théâtre, dit-il ; ne le laissez pas rentrer seul à pied ce soir ; les rues de Naples ne sont pas toujours sûres. »

Je me souvins en effet que certains Calabrais exploitaient la ville depuis quelques semaines, et, rencontrant tout à coup Cetoxa…mais le voici. »

L'explication ne fut pas poussée plus loin. Glyndon monta dans la voiture, leva la glace et aperçut en même temps, isolé sur le pavé, un groupe de quatre hommes qui semblaient le surveiller attentivement. « Cospetto, s'écria l'un deux, voilà l'Anglais. » Glyndon entendit à moitié l'exclamation; le carrosse était déjà en mouvement. Il arriva sain et sauf chez lui. Shakespeare, dans Roméo et Juliette, n'a pas exagéré cette familière et tendre intimité qui existe toujours en Italie entre la nourrice et l'enfant qu'elle a élevé. L'isolement de l'actrice orpheline n'avait fait que resserrer ce lien entre elle et Gionetta. L'expérience de Gionetta, dans tout ce qui regarde les faiblesses du cœur, était consommée; et quand, trois nuits auparavant, Viola, au retour du théâtre, avait pleuré amèrement, la duègne avait réussi à lui arracher l'aveu qu'elle venait de voir celui que, pendant de longues années remplies de tristes événements, elle avait perdu de vue, mais non oublié, quoique lui-même n'eût en rien témoigné qu'il la reconnût. Gionetta ne pouvait comprendre toutes les émotions vagues et innocentes qui augmentaient ce chagrin; mais elle les réduisait toutes, avec son intelligence simple et peu raffinée, à un sentiment unique : l'amour.

Sur ce terrain, elle était à son aise et parfaitement compétente pour offrir ses sympathies et ses consolations. Elle ne pouvait, il est vrai, prétendre à être la confidente de tout ce que le cœur de Viola renfermait dans ses profondeurs d'impressions intimes, car ce cœur n'aurait jamais pu trouver des paroles pour tous ses secrets; mais, sous quelques réserves que Viola lui accordât sa confiance, elle était disposée à la reconnaître par la pitié la plus indulgente et le service le plus empressé.

« As-tu découvert qui il est ? demanda Viola, maintenant seule dans la voiture avec Gionetta.

— Oui, c'est le célèbre signor Zanoni, dont toutes les grandes dames ont la tête tournée. On le dit si riche… bien plus riche que tout les lnglesi!... ce n'est pas que le signor Glyndon…

— Paix! interrompit la jeune artiste. Zanoni ! Ne me parle plus de l'Anglais. »

La voiture venait de pénétrer dans cette partie déserte et isolée de la ville où était située la maison de Viola; tout à coup elle s'arrêta.

Gionetta alarmée avança la tête par la portière, et s'aperçut, à la pâle lueur de la lune, que le cocher, arraché de son siège, était déjà garrotté par deux hommes ; le moment d'après, la portière s'ouvrit brusquement, et un grand homme, masqué et enveloppé d'un manteau, apparut.

« Ne craignez rien, belle Pisani, dit-il avec douceur, il ne vous arrivera aucun mal. » Et, tout en parlant, il avait passé son bras sous la taille de l'artiste et essayait de l'enlever de la voiture. Mais Gionetta était une alliée rare et précieuse ; elle repoussa l'assaillant avec une vigueur qui l'étonna, et compléta le mouvement défensif par une décharge d'invectives de la plus grande énergie.

L'homme masqué se recula pour réparer le désordre que la lutte avait produit dans son costume.

«Gorpo di Baccho ! dit-il en riant à demi, elle est bien protégée… Holà ! Luigi, Giovanni, saisissez cette vieille ! Vite ! qu'attendez-vous ? »

L'homme se retira pour laisser la place libre à ses subordonnés ; un autre personnage également masqué, et plus grand encore que lui, s'approcha : « Soyez sans crainte, Viola Pisani dit-il à voix basse; avec moi vous êtes réellement en sûreté. »

II leva son masque en parlant, et montra les nobles traits de Zanoni.

« Soyez calme, et je vous sauverai. »

II disparut, laissant Viola perdue dans la surprise, l'agitation, le bonheur. Il y avait en tout neuf masques : deux étaient occupés du cocher ; un autre tenait la tête des chevaux ; un quatrième gardait ceux des ravisseurs; trois autres (outre Zanoni et celui qui le premier avait abordé Viola) se tenaient auprès d'une voiture arrêtée au bord de la route. Zanoni leur fit signe; ils s'approchèrent; il leur montra le premier masque qui n'était autre que le prince de… et, à son inexprimable étonnement, le prince se sentit tout à coup saisir par derrière.

« Trahison! cria-t-il. Trahison parmi mes gens ! Que signifie ceci ?

— Placez-le dans son carrosse ! S'il résiste, que son sang retombe sur sa tête ! » dit tranquillement Zanoni.

Il s'approcha de ceux qui avaient garrotté le cocher.

« Vous n'êtes pas en force, vous êtes joués, dit-il; rejoignez votre maître; vous êtes trois, nous sommes six, armés jusqu'aux dents. Estimez-vous heureux que nous vous laissions la vie…Allez…»

Effrayés, ils se retirèrent. Le cocher remonta.

« Coupez les traits de leurs chevaux, et les rênes, » dit Zanoni.

Il monta ensuite dans la voiture où était Viola, et qui s'éloigna rapidement, laissant le ravisseur déconfit, dans un état de fureur et de surprise inexprimable.

« Permettez-moi de vous expliquer le mystère, dit Zanoni. J'ai découvert le complot, n'importe comment, et je l'ai déjoué. L'auteur du guet-apens est un gentilhomme qui vous a longtemps obsédée en vain. Lui et deux de ses créatures vous ont guettée depuis votre entrée au théâtre, après avoir donné rendez-vous à six autres à l'endroit même où vous venez d'être attaquée : je les ai remplacés par cinq de mes domestiques, et ils nous ont pris pour leurs complices. J étais précédemment venu au rendez-vous à cheval, et j'avais prévenu les six hommes qui attendaient déjà, que leur maître n'aurait pas besoin de leurs services ce soir. Ils me crurent, se dispersèrent, et je fis alors avancer mon monde que j'avais laissé derrière moi. Vous savez tout; nous voici à votre porte. »

CHAPITRE III

C'est lorsqu'ils sont fermés que mes yeux voient le mieux : car pendant le jour ils contemplent des choses indifférentes ; mais quand je sommeille, dans mes rêves ils te regardent, ils s'éclairent dans l'ombre, et leur lumineux regard pénètre les ténèbres. (Shakespeare).

Zanoni suivit la jeune Napolitaine dans la maison ; Gionetta disparut. Ils étaient seuls. Seuls dans cette chambre si souvent remplie, dans les heureux jours d'autrefois, par les

capricieuses mélodies de Pisani ; et maintenant elle y voyait cet étranger mystérieux, attaché, pour ainsi dire, à sa destinée, mais beau et majestueux, debout à la place même où tant de fois elle s'était assise aux pieds de son père, émue et charmée. Elle pensa presque, avec son habitude de personnifier par l'imagination ses rêves aériens, que l'esprit de la musique avait pris une forme vivante et se tenait devant elle, radieux dans l'image qu'il avait empruntée. Elle ignorait pendant tout ce temps combien elle-même était belle. Elle avait quitté son capuchon et son voile : ses cheveux un peu en désordre retombaient sur le cou d'ivoire que laissait voir sa robe ; ses yeux noirs étaient baignés de larmes reconnaissantes, son teint était encore animé par ses récentes émotions.

Jamais le dieu de la lumière et de l'harmonie, dans ses bosquets d'Arcadie, n'avait vu, sous sa forme mortelle, vierge ou nymphe plus belle.

Zanoni la contempla avec un regard où l'admiration semblait mêlée à une sorte de compassion. Il murmura en lui-même quelques paroles, puis lui parla à voix haute.

« Viola ! Je vous ai sauvée d'un grand péril; non pas du déshonneur seulement, mais peut-être de la mort. Le prince de… sous un gouvernement faible, despotique et vénal, est au-dessus des lois. Il est capable de tous les crimes; mais, au milieu de ses passions, il a la prudence de l'ambition. Si vous ne vouliez pas prendre le parti de vous résigner à l'infamie, vous étiez sûre de ne reparaître jamais dans le monde pour raconter votre histoire. Le ravisseur ignore le remords ; il n'a pas de cœur pour se repentir, mais il a une main pour tuer.

Je vous ai sauvée, Viola ! Peut-être me demanderez-vous pourquoi ? »

Zanoni s'arrêta un moment; puis il ajouta en souriant tristement :

« Vous ne me ferez pas l'injure de penser que celui qui vous a délivrée est aussi lâche que celui qui vous a outragée. Pauvre orpheline! je ne vous parle pas le langage de vos admirateurs ; sachez seulement que je connais la pitié et ne suis pas sans reconnaissance pour l'affection. Pourquoi rougir, pourquoi trembler à ce mot ? Je lis dans votre cœur, et je n'y vois pas une pensée qui doive vous rendre confuse. Je ne dis pas que vous m'aimiez encore : l'imagination, heureusement, peut être éveillée avant que le cœur soit touché. Mais il a été dans ma destinée de fasciner vos yeux, d'influencer votre âme. C'est pour vous prévenir contre un sentiment qui ne pourrait vous causer que de la douleur, comme je vous ai prévenue autrefois de vous préparer à la douleur, que je suis en ce moment votre hôte. L'Anglais Glyndon t'aime : mieux peut-être que je ne pourrais aimer. S'il n'est pas encore digne de toi, il ne lui reste qu'à mieux te connaître pour mieux te mériter. Il peut t'épouser, il peut t'emmener dans sa libre et heureuse patrie, la patrie de ta mère. Ne l'oublie pas; apprends à rendre et à mériter son amour, et je te dis que tu seras honorée et heureuse. »

Viola écouta avec une émotion muette, inexprimable; une rougeur brûlante envahit son visage. Quand Zanoni eut fini de parler, elle cacha sa tête entre ses deux mains et pleura. Et pourtant, malgré tout ce qu'il y avait d'humiliant et d'irritant dans son langage, malgré tout ce qu'il pouvait faire naître d'indignation ou de honte, ce ne furent pas là les sentiments qui firent couler ses larmes et gonflèrent son cœur. La femme en ce moment s'était abîmée et avait disparu dans l'enfant; et, comme l'enfant, avec son besoin exigeant, insatiable et cependant innocent d'être aimé, pleure, dans sa douleur résignée, quand on refoule avec sévérité sa tendresse, ainsi, sans colère et sans honte, pleurait Viola.

Zanoni contempla longtemps sa tête gracieuse ombragée par son opulente chevelure et inclinée devant lui ; puis il s'approcha d'elle et lui dit d'un ton plein de la plus consolante douceur, et avec un demi-sourire sur les lèvres :

« Vous souvenez-vous que, lorsque je vous recommandai de lutter pour la lumière, je vous montrai comme modèle cet arbre courageux et infatigable; je ne vous dis pas alors, belle enfant, de prendre exemple sur le papillon qui voudrait s'élever jusqu'à l'étoile, et qui tombe brûlé auprès du flambeau. Allons, causons,... Cet Anglais… »

Viola s'éloigna et pleura plus amèrement encore. « Cet Anglais est de votre âge, et son rang n'est guère au-dessus du vôtre. Vous pouvez partager vos pensées dans la vie ; vous pouvez dormir dans la même tombe auprès de lui, après la mort ! Et moi…

Mais cette perspective de l'avenir ne doit pas vous occuper. Regardez dans votre cœur, et vous verrez que, jusqu'au moment où je suis venu de nouveau traverser votre sentier, il y avait germé pour cet étranger, votre égal, une affection calme et pure, qui, en mûrissant, fût devenue de l'amour. Ne vous êtes-vous jamais figuré une demeure, un abri que vous auriez aimé à partager avec lui ?

— Jamais ! dit Viola avec une énergie soudaine. Jamais, excepté pour sentir que telle n'était pas ma destinée. Et, continua-t-elle en se levant brusquement, après avoir écarté les tresses qui voilaient son visage et fixé sur Zanoni des regards pleins d'une éloquente expression, et, qui que tu sois, qui voudrais ainsi lire dans mon âme et tirer l'horoscope de mon destin, ne méconnais pas le sentiment qui…qui (elle hésita un instant, puis continua les yeux baissés)… qui a fasciné ma pensée en toi. Ne pense pas que je puisse nourrir un amour qui ne serait ni cherché ni rendu. Ce n'est pas de l'amour que je sens pour toi, étranger. De l'amour ? et pourquoi ?... La première fois que tu m'as parlé n'a été que pour m'avertir, me donner des avertissements sévères ; aujourd'hui, c'est seulement pour me blesser. »

Elle s'arrêta encore, sa voix défaillit, des larmes tremblèrent dans ses yeux ; elle les essuya et reprit :

« De l'amour ! Oh, non ! Si l'amour ressemble au portrait que j'en ai entendu faire, ou que j'en ai lu dans les livres, ou que j'ai cherché à reproduire sur la scène…ce n'est ici qu'une attraction plus solennelle, effrayante, et, à ce qu'il me semble, presque surnaturelle, qui fait que, veillant ou dormant, je t'associe involontairement à des images pleines à la fois de charme et de terreur. Crois-tu, si c'était de l'amour, que je pourrais te parler ainsi ? que (elle leva tout à coup les yeux vers les siens) mon regard pourrait ainsi sonder et affronter le tien ? Tout ce que je te demande, c'est de te voir quelquefois, de t'entendre.

Etranger! ne me parle pas des autres…Avertis-moi, réprimande-moi, meurtris à ton gré mon cœur, repousse la reconnaissance qu'il t'offre, et qui est pourtant digne de toi; mais ne viens pas toujours à moi comme un présage de douleur et de trouble. Parfois, je t'ai vu dans mes rêves, environné de formes glorieuses et brillantes, le regard tout radieux d'une joie céleste qui ne l'anime pas maintenant. Etranger ! tu m'as sauvée, je te remercie; je te bénis ! Est-ce encore là un hommage que tu veuilles repousser ? »

A ces mots, elle croisa humblement et doucement ses mains sur sa poitrine et s'inclina devant lui. Dans son attitude humble, il n'y avait rien de bas qui dérogeât à la dignité de son sexe : ce n'était pas la soumission d'une maîtresse à son amant, d'une esclave à son maître ; c'était plutôt celle d'une enfant pour sa mère, d'une néophyte des religions antiques

pour le prêtre. Le front de Zanoni devint sombre et pensif. Il la regarda avec une expression étrange de bonté, de tristesse, de tendre affection cependant; mais ses lèvres avaient un pli austère, et sa voix était froide, quand il répliqua :

« Savez-vous ce que vous demandez, Viola ? Prévoyez-vous le danger pour vous, peut-être pour nous deux, que vous sollicitez de moi ? Savez-vous que ma vie, isolée de la troupe turbulente des hommes, n'est qu'un culte continuel de la beauté, d'où je cherche à bannir le sentiment qu'inspire avant tout la beauté ? Je fuis comme une calamité ce qui semble à l'homme la plus belle des destinées, l'amour des filles de la terre. Aujourd'hui mes conseils peuvent vous sauver de beaucoup de malheurs; si je vous voyais davantage, aurais-je encore le même pouvoir ? Vous ne me comprenez pas. Ce que je vais ajouter vous le comprendrez plus aisément. Je vous ordonne de bannir de votre cœur toute pensée qui me retracerait à vos yeux autrement que comme un homme que l'avenir vous crie à haute voix d'éviter. Glyndon, si vous acceptez son hommage, vous aimera jusqu'à ce que la tombe se ferme sur vous deux. Moi aussi, ajouta-t-il avec émotion, moi aussi, je pourrais t'aimer !

— Vous ! » s'écria Viola avec un élan soudain de bonheur et de ravissement dont elle ne put maîtriser la violence.

Mais l'instant d'après elle eût donné des mondes pour rappeler ce cri de son âme.

« Oui, Viola ! je pourrais aussi t'aimer ; mais dans cet amour quel changement ! que de douleur ! La fleur, attachée au cœur du rocher l'embaume de son parfum. Encore un peu de temps, et la fleur est morte; le rocher dure toujours, la neige sur son cœur, le soleil rayonnant sur sa tête. Songe, songe bien ! Le danger t'environne toujours. Pendant quelques jours encore tu peux être à l'abri de ton persécuteur cruel et sans remords, mais l'heure approche où tu n'auras de salut que dans la fuite. Si l'Anglais t'aime d'un amour digne de toi, ton honneur lui sera aussi cher que le sien. Sinon, il y a encore des lieux où tu trouveras l'amour plus respectueux et la vertu moins exposée qu'ici à la force et à la ruse. Adieu, je ne puis voir ma destinée qu'à travers un obscur nuage. Je sais du moins que nous nous reverrons : mais apprends dès à présent, douce fleur qu'il est des lieux de repos moins durs pour toi que le Rocher. »

II se leva et gagna la porte extérieure où se tenait discrètement Gionetta. Zanoni lui posa doucement la main sur le bras… Puis avec l'accent d'un cavalier insouciant : « Le signor Glyndon, lui dit-il, aime ta maîtresse: il peut l'épouser. Je sais ton dévouement pour elle. Désabuse-la de tout caprice pour moi. Je suis comme l'oiseau sur la branche. »

II laissa tomber une bourse dans la main de la nourrice, et disparut.

CHAPITRE IV

Les intelligences célestes se font voir et se communiquent plus volontiers dans le silence et dans la tranquillité de la solitude. On aura donc une petite chambre ou un cabinet secret... [Les Clavicules du Rabbi Salomon, chap III : traduites exactement du texte hébreu par M. Pierre Morissonneau, professeur de langues orientales, et sectateur de la philosophie des sages cabalistes)

Le palais occupé par Zanoni était situé dans un des quartiers les moins fréquentés. On le voit encore debout, mais ruiné et démantelé, monument de la splendeur d'une chevalerie dès longtemps disparue de Naples avec les nobles fils de la Normandie et de l'Espagne.

A son entrée dans les appartements réservés à ses heures de solitude, deux Indiens, dans leur costume national, le reçurent sur le seuil avec les graves salutations de l'Orient. Ils l'avaient suivi des régions lointaines où, d'après la rumeur générale, il avait séjourné pendant de longues années; mais ils ne pouvaient donner aucun renseignement capable de satisfaire la curiosité ou de justifier le soupçon. Ils ne parlaient d'autre langue que la leur. A l'exception de ces deux serviteurs, sa suite princière était recrutée parmi les mercenaires de la ville, devenus, grâce à sa générosité prodigue mais impérieuse, les instruments dociles et discrets de sa volonté. Dans sa maison et dans ses habitudes, du moins autant qu'on en pouvait connaître, il n'y avait rien qui pût confirmer les bruits qu'on avait fait circuler. Il n'était pas servi, comme on nous le raconte d'Albert le Grand et du grand Léonard de Vinci, par des formes aériennes; nulle image d'airain, chef-d'œuvre de la mécanique magique, ne lui communiquait l'influence des astres. Il n'y n'avait, pour prêter de la solennité à sa demeure ou pour expliquer son opulence, aucun des instruments de l'arsenal de l'alchimiste, ni creuset, ni métaux ; il ne semblait même pas s'intéresser à ces études plus sereines qu'on aurait pu regarder comme la source des idées abstraites et souvent de la science profonde qui caractérisaient son langage. Nul livre ne lui parlait dans sa solitude; et, si jamais il y avait puisé son instruction, il semblait qu'aujourd'hui il ne lût que la grande page de la nature, et que, pour le reste, il n'eût d'autre ressource qu'une vaste et prodigieuse mémoire. Il y avait cependant une exception à cet ensemble, d'ailleurs banal et ordinaire ; et cette exception, d'après la citation mise en tête de ce chapitre, eût pu accuser un adepte des sciences occultes. A Rome, à Naples, partout où il séjournait, il choisissait une chambre isolée du reste de la maison, et qu'il fermait d'une serrure à peine plus grande que le sceau d'une bague, mais suffisante pour déjouer les efforts des plus habiles ouvriers : du moins, un de ses serviteurs, poussé par une curiosité irrésistible, avait en vain tenté de l'ouvrir; et, bien qu'il eût choisi le moment le plus favorable pour n'être pas découvert… pas une âme qui pût le voir… à l'heure la plus discrète de la nuit… pendant une absence de Zanoni, cependant sa superstition ou sa conscience ne lui permit pas le lendemain de demander la moindre explication, quand il se vit congédier par le majordome. Le serviteur indiscret se consola de son insuccès en contant sa propre histoire embellie de mille exagérations amusantes. Il déclara qu'en s'approchant de la porte, il s'était senti saisir par des mains invisibles qui cherchaient à le retenir, et que, au moment de toucher la serrure, il avait été frappé comme de paralysie. Un chirurgien, qui entendit le récit, fit remarquer, au grand déplaisir des amateurs de merveilleux, que Zanoni se servait peut-être habilement du magnétisme. Quoi qu'il en soit, dans cette chambre ainsi fermée, nul ne pénétrait jamais que Zanoni lui-même.

La voix solennelle du temps, retentissant à l'horloge d'une église voisine, arracha enfin le maître du palais à la rêverie profonde et immobile, semblable plutôt à l'extase qu'à la réflexion, dans laquelle son âme était plongée.

« Encore un grain tombé de l'immense sablier, se dit-il à lui-même, et cependant le Temps n'ajoute ni ne dérobe un atome à l'Infini! Mon âme, être lumineux ! sublime Augoeidès ! (Mot de prédilection des platoniciens mystiques (Voici le sens de cette belle

maxime de l'ancienne philosophie, que les quiétistes modernes (comme le remarque judicieusement Bayle dans son article sur Cornélius Agrippa) ont vainement cherché à imiter :

La sphère de l'âme est resplendissante, lorsqu'elle ne s'attache à aucun objet, qu'elle ne s'égare pas au dehors, que rien ne l'abat, mais quand elle est éclairée par sa propre lumière, elle voit la vérité qui est en toute chose, et celle qui est en elle-même.) Pourquoi descends-tu de ta sphère ? Pourquoi, des hauteurs de la Sérénité éternelle, étoilée, impassible, te rejettes-tu dans les brumes du sombre sarcophage ? Combien de temps, avertie par de trop sévères leçons que tout ce qui meurt ne peut donner qu'une joie pleine de tristesse, es-tu demeurée satisfaite de ta majestueuse solitude ? » Comme il parlait, un des oiseaux qui saluent les premiers le retour de l'aurore fit tout à coup retentir son chant au milieu des orangers placés sous sa fenêtre, et tout aussitôt à ce chant répondit un autre chant; la campagne éveillée par ces accords renvoya à l'oiseau sa réponse la plus joyeuse. Il écouta : ce ne fut pas lame qu'il venait d'interroger qui répondit; ce fut le cœur. Il se leva, et à pas inquiets arpenta l'étroit espace de sa retraite. « Maudit soit ce monde ! s'écria-t-il enfin d'un ton impatient. Le Temps ne brisera donc jamais ses attaches fatales ! Une attraction soutient la terre dans l'espace; une autre attraction fixe l'âme à la terre. Que ne suis-je loin, bien loin de cette sombre et obscure planète ! Entraves, brisez-vous ! Ailes, déployez-vous ! »

II traversa les galeries silencieuses, monta les escaliers spacieux et pénétra dans la chambre secrète.

CHAPITRE V

Moi et mes compagnons, nous sommes les ministres du destin. (The Tempest).

Le lendemain, Glyndon se dirigea vers le palais de Zanoni. L'imagination du jeune homme, naturellement ardente, était singulièrement excitée par le peu qu'il avait vu ou entendu de ce personnage étrange : une influence mystérieuse, qu'il ne pouvait ni maîtriser ni expliquer, l'attirait vers l'étranger. La puissance de Zanoni semblait grande et presque surnaturelle, ses intentions bienveillantes; et pourtant ses manières étaient glaciales. Pourquoi dans un moment repousser les avances de Glyndon, et le moment d'après le sauver ? Comment Zanoni avait-il découvert des ennemis inconnus à Glyndon lui-même ? Son intérêt était vivement piqué, sa reconnaissance était en cause ; il résolut de faire un nouvel effort pour se concilier le farouche botaniste.

Le signor était chez lui, et Glyndon fut reçu dans un vaste et haut salon, où quelques instants après Zanoni le rejoignit.

« Je viens vous remercier de votre avertissement d'hier soir, dit-il, et vous prier de mettre le comble aux obligations que je vous dois, en m'apprenant de quel côté je dois attendre le péril et les hostilités.

— Vous êtes galant, monsieur, dit en anglais Zanoni avec un sourire, et vous connaissez mal le Midi : vous sauriez sans cela qu'il n'y a pas de galants qui n'aient des rivaux.

— Parlez-vous sérieusement ? dit Glyndon en rougissant.

— Très sérieusement. Vous aimez Viola Pisani; vous avez pour rival un des princes napolitains les plus puissants et les plus implacables ; voyez si vous courez du danger.

— Mais, pardonnez-moi, comment l'avez-vous appris ?

— Il n'y a pas un mortel à qui je rende compte de moi-même, répliqua Zanoni avec hauteur. Suivez ou dédaignez mes avis, cela ne m'importe guère.

— Eh bien, si je ne dois pas vous interroger, je le veux bien ; mais au moins conseillez-moi : que faut-il faire ?

— Suivrez-vous mon conseil ?

— Pourquoi non ?

— Parce que vous êtes brave par tempérament; vous aimez les émotions et les mystères ; vous aimez à faire le héros de roman. Si je vous conseillais de quitter Naples, le feriez-vous, tant que Naples contient un ennemi à braver, une maîtresse à conquérir ?

— Vous avez raison, dit l'Anglais avec énergie. Non ; et ce n'est pas vous qui pourriez me blâmer de cette résolution.

— Mais il vous reste un autre parti ; aimez-vous Viola sincèrement, ardemment ? Alors, épousez-la, et emmenez-la dans votre terre natale.

— Mais, répondit Glyndon, quelque peu embarrassé, Viola n'est pas de mon rang. Et puis sa profession… En un mot, je suis l'esclave de sa beauté, mais je ne puis l'épouser. »

Le front de Zanoni s'obscurcit.

« Votre amour n'est donc qu'une passion égoïste et sensuelle; alors je ne vous donne plus de conseil pour votre bonheur. Jeune homme ! la destinée est moins inexorable qu'elle ne paraît. Les ressources du grand Arbitre de l'univers ne sont ni assez restreintes ni assez rigides pour qu'il refuse à l'homme le divin privilège de la liberté : tous, nous pouvons nous frayer un chemin, et Dieu peut faire concourir nos contradictions elles-mêmes à l'harmonie de ses desseins suprêmes. Vous avez le choix devant vous. Un amour honorable et généreux peut, même à cette heure, assurer votre bonheur et votre salut; une passion folle et égoïste vous conduira infailliblement à votre perte.

— Prétendez-vous donc lire dans l'avenir ?

— J'ai dit tout ce qu'il me convient de dire…

— Seigneur Zanoni, vous qui prenez avec moi le rôle de moraliste, dit Glyndon, êtes-vous donc vous-même assez indifférent à la jeunesse et à la beauté pour opposer à leurs séductions une résistance stoïque ?

— S'il était nécessaire que l'exemple s'accordât toujours avec le précepte, dit Zanoni en souriant amèrement, les mentors seraient rares. La conduite d'un homme ne peut avoir d'influence que sur un cercle étroit ; le bien ou le mal permanent qu'il fait à autrui est plutôt dans les doctrines qu'il peut répandre. Ses actes sont limités dans le temps et dans l'espace ; ses maximes peuvent s'étendre sur l'univers entier et inspirer les générations jusqu'au dernier jour. Toutes nos vertus, toutes nos lois, sont tirées des livres et des maximes qui sont des pensées, et non pas d'actions. En conduite, Julien avait les vertus d'un chrétien, et Constantin les vices d'un païen. Les pensées de Julien ramenèrent au

paganisme des milliers de disciples; celles de Constantin, par la volonté du ciel, aidèrent à courber sous le christianisme toutes les nations de la terre. En conduite, le plus humble pêcheur de ce golfe, qui croit avec ferveur aux miracles de saint Janvier, peut être meilleur que Luther; cependant Dieu a permis que la pensée de Luther soulevât dans l'Europe moderne la plus grande révolution qu'elle ait connue. Nos opinions, jeune Anglais, c'est notre élément angélique; nos actes, notre élément terrestre.

— Pour un Italien, vous avez médité profondément, dit Glyndon.

— Qui vous a dit que je fusse Italien ?

— Ne l'êtes-vous pas ? Et cependant, à vous entendre parler ma langue comme un Anglais, je…

— Bast! s'écria Zanoni avec impatience. Puis, après un moment de silence, il reprit d'un ton calme : « Glyndon, renoncez-vous à Viola Pisani ? Voulez-vous prendre quelques jours pour réfléchir à ce que je vous ai dit ?

— Renoncer à elle ! jamais !

— Alors voulez-vous l'épouser ?

— Impossible.

— Soit. Alors c'est elle qui renoncera à vous. Je vous dis que vous avez des rivaux.

— Oui, le prince de…mais je ne le crains pas.

— Vous en avez un autre que vous craindrez davantage.

— Et qui ?

— Moi. »

Glyndon pâlit et se leva vivement. « Vous ! signor Zanoni ! Vous ! Et vous osez me l'avouer !

— Oser ! Hélas ! il y a des moments où je voudrais pouvoir craindre. »

Ces paroles arrogantes ne furent pourtant pas prononcées avec arrogance, mais plutôt sur le ton d'un triste abattement. Glyndon était irrité, confondu, mais dominé par je ne sais quelle influence étrange. Cependant il portait dans sa poitrine un brave cœur anglais, et il se remit promptement.

« Signor, dit-il, avec calme, ce n'est pas moi qu'on peut duper par des phrases solennelles et des allures mystiques. Vous pouvez avoir une puissance que je ne saurais ni comprendre ni égaler, mais vous pouvez aussi n'être qu'un habile et hardi imposteur.

— Eh bien ! poursuivez.

— Je veux donc, continua Glyndon résolument, quoique un peu déconcerté, je veux que vous sachiez bien que, si je ne me laisse pas persuader ni contraindre par le premier venu à épouser Viola Pisani, je n'en suis pas moins décidé à ne la jamais céder lâchement à un autre. »

Zanoni regarda gravement le jeune homme, dont les yeux étincelants et le teint animé annonçaient ce courage capable de soutenir son dire; puis il ajouta :

« Quelle hardiesse ! mais elle vous va bien. C'est égal, prenez conseil de moi; attendez

encore neuf jours, et alors vous me direz si vous voulez épouser la plus belle, la plus pure créature que vous ayez jamais rencontrée.

— Mais si vous l'aimez, pourquoi.... pourquoi....?

— Pourquoi je désire qu'elle en épouse un autre ? Pour la sauver de moi-même. Écoutez-moi. Cette enfant, tout humble et sans éducation qu'elle est, a en elle le germe des plus nobles qualités, des vertus les plus sublimes. Elle peut être tout pour l'homme qu'elle aimera, tout ce qu'un homme peut désirer dans une femme. Son âme, développée par l'affection, élèvera la vôtre; elle influencera votre avenir, exaltera votre destinée; vous deviendrez un homme illustre et prospère. Si, au contraire, elle devient mon partage, j'ignore quel sera son sort ; mais je sais bien qu'il y a une épreuve que peu d'hommes ont pu traverser, et à laquelle il n'a été donné jusqu'ici à aucune femme de survivre. »

En parlant ainsi, le visage de Zanoni devint blême, et il y avait dans sa voix quelque chose qui glaça le sang ardent de son interlocuteur.

« Quel est ce mystère qui vous environne ? demanda Glyndon, incapable de contenir son émotion. Êtes-vous véritablement différent du reste des hommes ? Avez-vous franchi les limites de la science permise ? Êtes-vous, comme le prétendent quelques-uns, un magicien, ou seulement un…

— Silence ! dit doucement Zanoni avec un sourire d'une suavité étrange, mais mélancolique. Avez-vous acquis le droit de me faire de telles questions ? L'Italie compte encore, il est vrai, parmi ses gloires, une Inquisition; mais la puissance en est flétrie comme une feuille qu'emportera le premier souffle. Les jours sont passés de la torture et de la persécution ; un homme peut vivre comme il lui plaît et parler comme il lui convient, sans craindre ni pilori ni chevalet. Je défie la persécution; pardonnez-moi donc si je ne cède pas à la curiosité. »

Glyndon rougit et se leva. Malgré son amour pour Viola et sa crainte naturelle d'un tel rival, il se sentait irrésistiblement attiré vers cet homme qu'il avait lieu de soupçonner et de redouter entre tous. Il tendit la main à Zanoni.

« Eh bien! dit-il, si nous devons être rivaux, c'est à nos épées à décider plus tard de nos droits. Jusque-là, je désirerais que nous fussions amis.

— Amis! vous ne savez ce que vous demandez.

— Encore des énigmes !

— Des énigmes ! s'écria Zanoni avec emportement. Oui : auriez-vous, par hasard la présomption de vouloir les résoudre ? Alors seulement je pourrai vous donner cette main et vous appeler du nom d'ami.

— J'oserais tout, je braverais tout pour atteindre la sagesse surhumaine, » dit Glyndon; et son visage s'illumina d'un enthousiasme sauvage et exalté.

Zanoni le regarda, pensif et silencieux.

« Les semences de l'aïeul vivent dans le fils, dit-il à voix basse ; il pourrait cependant…»

Il s'interrompit brusquement, puis, parlant plus haut :

« Allez, Glyndon, dit-il, nous nous reverrons; mais je ne vous demanderai votre réponse

que lorsque l'heure réclamera une décision. »

CHAPITRE VI

Il est certain que cet homme a une fortune de cinquante mille livres de rente, et semble une personne accomplie. Mais alors, s'il est sorcier, les sorciers sont-ils aussi adonnés à la dévotion qu'il paraît l'être ? Bref, je ne savais qu'en penser. (Le comte de Gabalis, traduction anglaise annexée à la 3e édition de la Boucle de cheveux enlevée.)

De toutes les faiblesses qui attirent les railleries des hommes médiocres, il n'en est aucune qu'ils soient plus disposés à tourner en ridicule qu'un esprit crédule; ajoutons que, de tous les indices d'un cœur corrompu et d'une tête faible, la tendance à l'incrédulité est la plus infaillible.

La vraie philosophie cherche moins à nier qu'à comprendre. Tous les jours nous entendons les petits savants parler de l'absurdité de l'alchimie et du rêve de la pierre philosophale, tandis que les savants moins superficiels n'ignorent pas que c'est aux alchimistes que nous devons les plus grandes découvertes qui aient jamais été faites; et plus d'un passage, obscur aujourd'hui, pourrait, si nous avions la clef de la phraséologie mystique qu'ils ont été obligés d'adopter, mettre sur la voie de conquêtes scientifiques plus précieuses encore. La pierre philosophale elle-même ne semblait pas une vision si chimérique à quelques-uns des plus forts chimistes que notre siècle ait produits. (Sir Humphrey Davy me dit qu'il ne regardait pas comme impossible cet art encore ignoré; mais que si jamais il était découvert, il serait à coup sûr inutile. (Disraéli, Curiosités de la littérature; article Alchemy).) L'homme ne peut, sans doute, contrecarrer les lois de la nature ; mais les lois de la nature, les a-t-on toutes découvertes ? « Donnez-moi une preuve de votre art, dit un philosophe véritable; quand j'aurai vu l'effet, j'essaierai avec vous d'en trouver les causes. » Telles étaient à peu près les premières pensées de Glyndon en quittant Zanoni; mais Clarence Glyndon n'était rien moins qu'un véritable philosophe. Plus était vague et mystérieux le langage de Zanoni, et plus il en était frappé. Une preuve eut été quelque chose de palpable ; il aurait cherché à lutter contre elle, et sa curiosité n'aurait pas trouvé son compte à découvrir que le surnaturel rentrait dans la nature. En vain, se retranchant par moments contre la crédulité dans ce scepticisme qu'il redoutait, cherchait-il à concilier ce qu'il avait entendu avec les motifs et les artifices probables d'un imposteur. Quelles que fussent ses prétentions, Zanoni n'en faisait pas, comme Mesmer et Cagliostro, une source de profits : la position et le rang de Glyndon n'étaient pas d'ailleurs assez élevés pour qu'une influence quelconque établie sur son esprit pût servir des projets d'avarice ou d'ambition. Cependant parfois, avec la tendance soupçonneuse de toute science superficielle et mondaine, il cherchait à se persuader que Zanoni avait au moins quelque but ténébreux en le poussant à ce que, dans son orgueil d'anglais et d'après ses idées particulières, il considérait comme une mésalliance avec la pauvre Viola. N'était-il pas possible qu'elle fût d'intelligence avec ce personnage mystique ? Tout ce jargon prophétique et menaçant n'était peut-être qu'une ruse pour le duper. Il éprouva un injuste ressentiment contre Viola pour s'être assuré un tel allié. Mais à ce ressentiment se mêlait une jalousie naturelle. Zanoni l'avait menacé de sa rivalité. Zanoni ! qui, en laissant de côté

ses arts occultes et le rôle qu'on lui attribuait, disposait au moins de tous les avantages extérieurs qui éblouissent et subjuguent. Impatient de ses doutes, Glyndon se lança dans la société dont il avait fait connaissance à Naples, principalement des artistes comme lui, des hommes de lettres et de riches négociants qui, privés des privilèges de la noblesse, cherchaient du moins à l'éclipser par leur splendeur. Il apprit d'eux beaucoup de détails sur Zanoni, qui était déjà pour eux, comme pour les classes plus oisives, un objet de curiosité et de conjectures.

Il avait remarqué avec surprise que Zanoni s'était entretenu avec lui en anglais, et avec une si parfaite aisance qu'il aurait pu passer pour son compatriote. Glyndon apprit qu'il en était de même pour des idiomes moins familiers à des étrangers. Un peintre suédois, qui avait causé avec lui, affirmait qu'il était Suédois; et un négociant de Constantinople, qui lui avait vendu quelques marchandises, se disait convaincu qu'un Turc seul, ou au moins un natif de l'Orient, pouvait avoir aussi complètement saisi les molles intonations asiatiques. Cependant, dans toutes ces langues, quand on recueillait et comparait ses impressions, il y avait une particularité légère et presque imperceptible, non pas dans la prononciation, ni même dans l'accent, mais dans le son et le timbre delà voix, qui le distinguait d'un originaire du pays dont il parlait l'idiome. C'était là, et Glyndon s en souvenait, une faculté qui caractérisait spécialement une secte dont les doctrines et le pouvoir n'avaient jamais été que très incomplètement étudiés : les Rose-Croix. Il se rappelait avoir, en Allemagne, entendu parler de l'ouvrage de Jean Bringeret (Publié en 1645.) affirmant que toutes les langues de la terre étaient connues de la Société authentique de la Rose-Croix. Zanoni appartenait-il à cette société mystique qui, dans des siècles plus reculés, se glorifiait de posséder des secrets dont la pierre philosophale était le moindre ; qui se considérait comme héritière de tout ce qu'avaient enseigné les Chaldéens, les mages, les gymnosophistes et les néo-platoniciens, et qui différait de toutes les autres écoles de magiciens par la pratique de la vertu, la pureté de sa doctrine et la double base qu'elle posait comme indispensable à l'édifice de toute sagesse : l'asservissement des sens et l'ardeur de la foi religieuse ? Secte glorieuse, si elle disait vrai! Et, en vérité, si Zanoni avait une puissance supérieure à la race tout entière des sages ordinaires, il faut avouer que l'usage qu il en faisait n'était pas indigne d'un pouvoir aussi étendu. Le peu qu'on savait de sa vie était en sa faveur. On citait des actes, non pas d'une générosité sans discernement, mais d'une judicieuse bienfaisance. Toutefois en les rappelant, les narrateurs secouaient la tête, et demandaient avec surprise comment un étranger pouvait posséder une connaissance aussi circonstanciée des misères obscures et secrètes qu'il avait soulagées. Deux ou trois malades, abandonnés de tous les médecins, étaient venus le consulter et avaient obtenu de lui une entrevue secrète. Ils s'étaient rétablis, ils lui avaient attribué leur guérison ; et cependant ils ne pouvaient dire par quels médicaments ils avaient été sauvés. Tout ce qu'ils pouvaient certifier, c'est qu'il était venu, qu'il avait conversé avec eux, et qu'ils avaient recouvré la santé, ordinairement après un long et profond sommeil. On commençait aussi à remarquer une autre circonstance qui était à son éloge. Ceux dont il faisait sa société ordinaire, la jeunesse légère, dissipée et étourdie, les pécheurs et les publicains du monde élégant, tous semblaient rapidement, et sans s'en apercevoir, ouvrir les yeux et le cœur à des pensées plus pures et à une vie plus régulière. Cetoxa lui-même, le roi de la galanterie, des duels et du jeu, n'était plus le même depuis la nuit dont il avait raconté à Glyndon les événements singuliers. Le premier symptôme de sa conversion fut son absence des maisons de jeu; le second, sa réconciliation publique avec un ennemi

héréditaire de sa famille, qu'il avait cherché constamment depuis six ans à entraîner dans une querelle d'une nature telle qu'elle ne se pût terminer que par sa botte inimitable de la stoccata. Quand Cetoxa et ses jeunes compagnons parlaient de Zanoni, il ne paraissait pas que ce changement eût été produit par des avertissements ou des remontrances plus ou moins sévères. Tous le représentaient comme ami du plaisir, exempt de toute roideur dans les manières ; pas précisément gai, mais d'une humeur égale, sereine, enjouée, toujours disposé à écouter la conversation des autres, si insignifiante qu'elle fût, ou à charmer toutes les oreilles par un fonds inépuisable d'anecdotes brillantes et d'expérience de la vie. Toutes les coutumes, toutes les nations, tous les rangs de la société, semblaient lui être familiers. Il ne se renfermait dans la réserve la plus discrète que lorsqu'on risquait quelque allusion sur son origine ou sur son histoire. L'opinion la plus générale sur le premier de ces deux points semblait aussi la plus plausible. Ses richesses, sa profonde connaissance des langues orientales, son séjour dans les Indes, une certaine gravité qui ne l'abandonnait jamais, même à ses heures les plus familières et les plus enjouées; l'éclat de son œil noir et de sa chevelure d'ébène, et même les particularités de sa conformation la finesse de sa main, le tour arabe de sa noble tête, tout semblait révéler en lui un fils de l'Orient; enfin, un adepte des langues sémitiques avait cherché à ramener le nom même de Zanoni, porté dans le siècle précédent par un naturaliste inoffensif de Bologne, (Auteur de deux ouvrages sur la botanique.) aux racines d'un idiome disparu. Zan était incontestablement le nom chaldéen du soleil. Les Grecs eux-mêmes, qui mutilaient tous les noms orientaux, avaient conservé l'étymologie dans ce cas exceptionnel, ainsi que l'atteste l'inscription Cretoise du tombeau de Zeus. Quant au reste du nom, Zan ou Zaun était fréquemment, chez les Sidoniens, le préfixe de On. Zanonas, dont le culte était d'après Hésychius en honneur à Sidon, n'est autre qu'Adonis.

Mervale écouta avec une profonde attention cette savante et triomphante dérivation, et déclara qu'il allait communiquer à l'auditoire une découverte d'érudition qu'il avait faite depuis longtemps, à savoir que la nombreuse famille anglaise des Smith descendait incontestablement d'un prêtre d'Apollon phrygien. En effet, dit-il, Apollon ne s’appelait-il pas, en Phrygie, Sminthée ? Les corruptions successives du nom auguste sont évidentes, Sminthée, Smithée, Smith. « Et remarquez, dit-il, que, même aujourd'hui, la branche la plus ancienne de cette illustre famille, dans son désir instinctif d'être au moins d'une lettre plus près du nom véritable, prend un plaisir pieux à signer Smithe. »

Le philosophe sémitologue fut profondément émerveillé de cette découverte, et pria Mervale de lui permettre d'en prendre note comme d'un argument précieux pour un ouvrage qu'il était à la veille de publier sur l'origine des langues ; ouvrage qui devait s'appeler Babel, et paraître par souscription en trois volumes in-quarto.

CHAPITRE VII

Apprends à être pauvre d'esprit, mon fils, si tu veux pénétrer cette nuit sacrée qui environne la vérité. Apprends des sages à ne laisser aux démons aucun pouvoir dans la nature, puisque la pierre fatale les a emprisonnés dans l'abîme. Apprends des philosophes à rechercher toujours des causes naturelles dans tous les événements extraordinaires, et, quand ces causes font défaut, aie recours à Dieu.

(Le comte de Gadalis.)

Tout ce que, dans les promenades et dans les lieux divers qu'il fréquentait, Glyndon pouvait recueillir de renseignements sur Zanoni, ne le satisfaisait pas.... Cette nuit-là, Viola ne joua pas; et le lendemain, poursuivi encore par sa pensée inquiète, et se sentant peu de goût pour la société d'un homme aussi positif et aussi sceptique que Mervale, Glyndon dirigea sa promenade rêveuse et solitaire vers les jardins publics, et s'arrêta précisément sous l'arbre où pour la première fois il avait entendu cette voix qui avait exercé sur son âme une si singulière influence. Les jardins étaient déserts : il se jeta sur l'un des bancs placés à l'ombre, et encore une fois, au milieu de sa rêverie, il se sentit saisi de ce même frisson glacial que Zanoni avait si nettement dépeint, et auquel il avait attribué une cause extraordinaire.

Il se leva brusquement, et tressaillit en voyant auprès de lui un personnage assez hideux pour être l'incarnation d'un de ces êtres malfaisants dont Zanoni avait parlé. C'était un homme petit, vêtu d'une manière qui contrastait singulièrement avec la recherche particulière à l'époque. Il y avait une affectation de simplicité et de pauvreté presque sordide dans le pantalon flottant de toile grossière, dans la veste de bure dont les déchirures paraissaient réellement volontaires, et dans la chevelure noire et négligée qui s'échappait d'un bonnet de laine destiné à la contenir. Tous ces détails s'accordaient mal avec d'autres qui accusaient une opulence relative. La chemise, ouverte à la gorge, était retenue par une broche de pierres éclatantes, et deux lourdes chaînes d'or annonçaient le luxe prétentieux de deux montres.

L'ensemble de cet individu, sinon absolument difforme, était au moins prodigieusement déplaisant. Ses épaules étaient larges et carrées ; sa poitrine aplatie, et comme écrasée; ses mains nues, aux articulations noueuses, pendaient larges, osseuses et musclées, aux extrémités de deux poignets maigres qui semblaient ne pas leur appartenir. Ses traits avaient ce caractère disproportionné et discordant que présentent ceux d'un paralytique; grands, exagérés, le nez touchant presque au menton; les yeux petits, mais pétillants d'une flamme malveillante en regardant Glyndon; et la bouche contournée en une grimace qui laissait voir une double rangée de dents irrégulières, noires et incomplètes. Mais sur ce visage repoussant planait encore une expression d'intelligence désagréable, astucieuse et hardie tout ensemble. Glyndon, revenu de sa première impression, regarda de nouveau son voisin, et rougit de son effroi en reconnaissant un peintre français qu'il avait autrefois connu, doué, dans son art, d'un talent qui n'était pas a dédaigner. Bien plus, il était remarquable que cet individu, dont l'extérieur était si délaissé par les Grâces, se plaisait surtout aux sujets qui visaient à la majesté et à la grandeur. Son coloris était dur et maigre, comme celui de l'école française en général à cette époque ; mais ses dessins étaient admirables de symétrie, de simplicité élégante et de vigueur classique : seulement ils manquaient en même temps de toute grâce idéale. Il aimait à choisir ses sujets dans l'Histoire romaine plus que dans le monde fécond de la beauté grecque, ou dans ces récits sublimes de l'Ecriture, auxquels Raphaël et Michel-Ange empruntaient leurs inspirations. Son grandiose n'était pas celui des dieux ni des saints, mais celui des mortels. Son type de beauté était celui où l'œil ne peut rien trouver à redire, mais que l'âme ne veut pas reconnaître. En un-mot, comme on l'a dit de Denys Galvart, c'était un anthropographe, ou peintre d'hommes. Autre contradiction dans ce personnage adonné aux excès les plus

extravagants de toutes les passions, implacable dans la vengeance, insatiable dans la débauche, c'est qu'il avait l'habitude de proclamer les plus belles maximes de pureté exaltée et de philanthropie généreuse; le monde n'était pas assez bon pour lui : il était ce que les Allemands désignent par une locution expressive, un perfectionneur du monde. Sa lèvre ironique semblait pourtant plus d'une fois railler les maximes qu'il professait, comme s'il eût voulu donner à comprendre qu'il était au-dessus même du monde nouveau qu'il voulait édifier.

Enfin, ce peintre était en correspondance suivie avec les républicains de Paris; et on le regardait comme un de ces émissaires que, dès la première période de la Révolution, les régénérateurs de l'humanité voulurent bien expédier aux divers Etats asservis encore par une tyrannie prétendue ou par des lois salutaires. Assurément, comme l'a remarqué l'historien de l'Italie (Botta.), il n'y avait pas, dans toute la Péninsule, de villes où les nouvelles doctrines pussent rencontrer plus de faveur qu'à Naples, en partie à cause des odieux privilèges de la féodalité qui subsistaient encore, malgré les réformes récentes et hardies de Tanuccini.

Les abus journaliers et pratiques qui avaient survécu à ces sages mesures donnaient à chaque espoir de changement un charme tout autre que celui d'une trompeuse et stérile nouveauté; aussi cet artiste, que j'appellerai Jean Nicot, était-il un oracle pour les esprits les plus jeunes et les plus ardents de Naples : et Glyndon, avant de connaître Zanoni, n'avait pas été des derniers à se laisser éblouir par les théories éloquentes du hideux philanthrope.

« II y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, cher confrère, dit Nicot en s'approchant de Glyndon, que vous ne serez pas surpris que j'aie du plaisir à vous revoir, et que je prenne même la liberté de venir interrompre vos méditations.

— Elles n'avaient rien d'agréable, dit Glyndon; et toute interruption est la bienvenue.

— Vous serez ravi d'apprendre, dit Nicot en tirant plusieurs lettres de sa poche, que le grand œuvre marche rapidement. Mirabeau n'est plus, il est vrai; mais Mort Diable ! les Français sont maintenant tous des Mirabeaux. »

Et là-dessus Nicot se mit en devoir de lire et de commenter divers passages enthousiastes et intéressants, dans lesquels le mot vertu reparaissait vingt-sept fois, et le mot Dieu pas une. Puis, échauffé par la radieuse perspective qui s'ouvrait devant lui, il commença à se lancer dans ces rêves anticipés de l'avenir, dont nous avons déjà entendu quelque chose dans les élégantes divagations de Condorcet. Toutes les vieilles vertus étaient détrônées pour un Panthéon nouveau. Le patriotisme était un sentiment étroit, la philanthropie allait le remplacer. Le seul amour digne d'un cœur généreux était celui qui embrassait toute l'humanité, aussi ardent pour le Gange et pour le pôle que pour le foyer de la famille. Les opinions seraient libres comme l'air; et, pour assurer ce beau résultat, il était nécessaire de commencer par exterminer tous ceux dont les opinions ne cadraient pas avec celles de M. Jean Nicot. Dans tout cela il y avait bien des choses qui pouvaient amuser Glyndon, mais plus encore qui le dégoûtèrent; mais, quand le peintre vint à parler d'une science que tous comprendraient, dont tous cueilleraient les fruits; d'une science qui, née sur le terrain de l'égalité dans les institutions et de l'égalité dans l'instruction, donnerait à toutes les races humaines la richesse sans le travail, avec une vie plus longue que celle des patriarches et exempte de tout souci, alors Glyndon écouta avec un intérêt et une

admiration auxquels se mêlait un certain respect. « Remarquez, dit Nicot, combien de choses que nous estimons machinalement comme des vertus seront alors rejetées comme des faiblesses. Nos oppresseurs, par exemple, nous préconisent l'excellence de la reconnaissance. La reconnaissance ! l'aveu de notre infériorité ! Qu'y a-t-il de plus odieux à une âme élevée que le sentiment dégradant d'une obligation ? Mais là où existe l'égalité, le pouvoir n'aura plus les moyens d'asservir ainsi le mérite. Il n'y aura plus alors ni bienfaiteur ni protégé, et…

— Et, en attendant, dit quelqu'un à voix basse tout près d'eux, en attendant, Jean Nicot ? »

Les deux artistes tressaillirent, et Glyndon reconnut Zanoni.

En regardant Nicot, son front devint plus sévère encore que de coutume ; ce dernier se blottit sur son siège, lui lança un regard oblique, et une expression de crainte et d'effroi se peignit sur ses traits hideux.

Oh, oh ! messire Jean Nicot, toi qui ne crains ni Dieu ni diable, pourquoi crains-tu l'œil d'un homme ?

« Ce n'est pas la première fois que je vous entends professer vos opinions sur cette infirmité que nous appelons gratitude, » dit Zanoni.

Nicot réprima une exclamation, et après avoir regardé Zanoni avec des yeux sombres et sinistres, mais pleins de haine impuissante et implacable, il dit :

« Je ne sais... je ne sais vraiment ce que vous voulez.

— Votre absence. Laissez-nous. »

Nicot s'élança les poings serrés, montrant toutes ses dents d'une oreille à l'autre, comme une bête sauvage irritée. Zanoni demeura immobile, et le regarda avec un sourire de dédain. Nicot s'arrêta sur place, comme si ce regard l'eût fasciné et transpercé; il frissonna de la tête aux pieds; puis, à contre-cœur, par un effort violent, poussé comme par une puissance victorieuse, il s'éloigna.

Les yeux étonnés de Glyndon le suivirent.

« Que savez-vous de cet homme ? demanda Zanoni.

— Je le connais comme étant, ainsi que moi, à la recherche de l'Art.

— De l'Art ! Ne profanez pas ainsi ce mot glorieux. Ce que la nature est pour Dieu, l'art doit l'être pour l'homme; une création sublime, bienfaisante, féconde, inspirée. Ce misérable peut être un peintre, mais un artiste, non pas !

— Veuillez me pardonner si à mon tour je vous demande ce que vous savez d'un homme dont vous parlez si peu favorablement.

— Ce que je sais, c'est que vous êtes sous ma protection, s'il est nécessaire de vous prévenir contre lui : sa bouche même montre toute la noirceur de son âme, pourquoi vous dirais-je les crimes qu'il a commis ? Le crime ! il est jusque dans son langage.

— Il paraît, signor Zanoni, que vous ne comptez pas parmi les admirateurs de la naissante Révolution. Peut-être êtes-vous prévenu contre l'homme parce que vous n'aimez pas ses opinions.

— Quelles opinions ? »

Glyndon s'arrêta, quelque peu embarrassé de répondre ; enfin il dit :

« Mais non, je suis injuste : car moins que tout autre vous pouvez être ennemi de cette doctrine qui prêche le perfectionnement de l'espèce humaine.

— Vous avez raison : c'est le petit nombre, dans tous les siècles, qui améliore la foule. Il se peut que la foule aujourd'hui soit aussi sage que l'était le petit nombre; mais le progrès est stationnaire, si vous me dites que la foule est aujourd'hui aussi sage que l'est maintenant le petit nombre.

— Je vous entends : vous n'admettez pas la loi de l'égalité universelle.

— La loi ! Le monde entier conspirerait pour imposer ce mensonge, qu'il n'en ferait pas une loi. Nivelez aujourd'hui toutes les conditions, et vous aplanissez les obstacles à la tyrannie de demain. Une nation qui aspire à l'égalité est indigne de la liberté. Dans toute l'étendue de la création, depuis l'ange jusqu'au ver, depuis l'Olympe jusqu'au grain de sable, depuis l'astre radieux et parfait jusqu'à la masse confuse et obscure qui, durcie par des siècles de brouillard et de boue, devient un monde habitable, la première loi de la nature, c'est l'inégalité.

— Doctrine décourageante, si on l'applique à la politique. Ces contrastes cruels de la vie ne doivent-ils jamais disparaître ?

— Dans la vie physique, espérons-le; mais pour l'inégalité morale et intellectuelle, jamais. L'égalité universelle de l'intelligence, de l'âme, du génie, de la vertu ! Pas de maître laissé au monde ! Pas d'hommes plus sages, meilleurs que les autres ! Quand même ce ne serait pas une condition impossible, quelle perspective désespérante pour l'humanité ! Non, tant que le monde durera, le soleil dorera le sommet de la montagne avant d'éclairer la plaine. Répandez aujourd'hui la science humaine avec une rigoureuse égalité sur tous les hommes, et demain il y aura des hommes plus sages que les autres. Ce n'est pas là une loi sévère, mais une loi d'amour, la loi du vrai progrès. Plus, dans une génération, le petit nombre est sage, plus sage sera la multitude dans la génération suivante. » Pendant cette conversation, ils passaient à travers des jardins souriants, et le golfe, dans toute sa beauté, se déroulait devant eux, étincelant au soleil de midi. Une brise molle et douce en tempérait à peine l'ardeur et faisait frémir l'eau. Il y avait dans l'inexprimable pureté du ciel quelque chose qui réjouissait les sens. L'âme elle-même, au milieu de cette atmosphère transparente, semblait devenir plus légère et plus lumineuse.

« Et ces hommes, pour commencer leur ère de progrès et d'égalité, sont jaloux, même du Créateur ! Ils voudraient nier l'existence d'une intelligence suprême, d'un Dieu ! dit Zanoni presque involontairement. Vous êtes artiste, et en regardant le monde vous pouvez prêter l'oreille à un dogme semblable ! Entre Dieu et le génie, il y a un lien nécessaire, il y a presque un langage commun. Le pythagoricien (Sextus) avait raison : une intelligence droite est l'écho harmonieux de la Divinité. »

Frappé et touché de ces pensées qu'il ne s'attendait pas à entendre proclamer par un homme à qui il supposait une puissance que l'enfance superstitieuse du peuple attribue à des agents implacables, hostiles aux décrets de la Providence, Glyndon lui dit :

« Et pourtant vous avez avoué que votre existence, séparée de celle des autres, devait être pour l'homme un objet d'effroi. Y a-t-il donc quelque lien entre la magie et la religion

?

— La magie ! Et qu'est-ce que la magie ? Quand le voyageur s'arrête devant les palais et les temples écroulés de la Perse, les habitants ignorants lui disent que ces monuments sont l'œuvre des magiciens. Le vulgaire ne comprend pas que d'autres aient la puissance qu'il n'a pas. Mais si, par magie, vous entendez l'étude constante de tous les secrets obscurs de la nature, oui, je fais profession de cette magie, et celui qui la cultive ne s'en rapproche que davantage de la source de toute foi. Ne savez-vous pas que les écoles antiques enseignaient la magie ? Comment et par qui ? C'était la dernière et la plus solennelle leçon des ministres mêmes du temple (Psellus, de Damon. . Et vous qui aspirez à être peintre, cet art, dont vous voudriez hâter les progrès, n'a-t-il pas sa magie ? Ne devez-vous pas, après une longue étude du beau dans le passé, saisir les formes nouvelles et idéales du beau dans l'avenir ? Ne voyez-vous point que, pour le poète comme pour le peintre, le grand art recherche le vrai et abhorre le réel? qu'il faut s'emparer de la nature en maître, et non la suivre en esclave ? L'art vraiment noble et grand n'a-t-il pas pour domaine l'avenir et le passé ? Vous voudriez, par vos enchantements, évoquer les êtres invisibles : et qu'est-ce donc que la peinture, sinon la représentation substantielle de l'invisible ? Êtes-vous mécontent de ce monde ? Ce monde ne fut jamais fait pour le génie, qui doit, pour exister, s'en créer un autre. Quel magicien peut davantage par sa science ? qui peut même autant ? On échappe par deux issues aux petites passions et aux terribles calamités de la terre : toutes deux mènent au ciel et éloignent de l'enfer : l'art et la science. Mais l'art est plus divin que la science, la science fait des découvertes, l'art crée. Vous avez des facultés qui peuvent atteindre à l'art ; soyez content de votre lot. L'astronome qui compte les étoiles ne peut ajouter un atome à l'univers ; d'un atome, le poète peut faire sortir un univers. Le chimiste, avec ses substances, peut guérir les infirmités du corps humain ; le peintre, le sculpteur, peut donner à des corps divinisés une éternelle jeunesse que la maladie ne peut ravager ni les siècles flétrir. Renoncez à ces rêves de votre imagination vagabonde, qui vous entraînent tantôt vers moi, tantôt vers l'orateur du genre humain : lui et moi nous sommes les antipodes l'un de l'autre ! Votre pinceau est votre baguette magique; vous pouvez sur votre toile faire surgir des utopies plus belles que toutes celles que rêve Condorcet. Je ne vous presse pas encore de me dire votre décision ; mais quel est l'homme de génie qui, pour se soutenir dans sa marche vers la tombe, a jamais demandé autre chose que l'amour et la gloire ?

— Mais, dit Glyndon, fixant sur Zanoni un regard plein d'ardeur, s'il existait une puissance capable de défier la tombe elle-même ? »

Le front de Zanoni s'obscurcit.

« Et quand elle existerait, dit-il après un silence, serait-ce donc un sort si doux, de survivre à tout ce qu'on a aimé; de sentir se briser dans son âme tout lien humain ? La plus belle immortalité sur la terre est peut-être celle d'un grand nom.

— Vous ne me répondez pas, vous éludez ma question. J’ai lu des récits d'existences prolongées bien au-delà des limites ordinaires accordées à la vie humaine, et d'alchimistes qui ont joui de cette longévité exceptionnelle. L'élixir d'or n'est-il qu'une fable ?

— Si ce n'est pas une fable, et que ces hommes l'aient connu, ils sont morts parce qu'ils n'ont plus voulu vivre. Il y a peut-être dans votre conjecture un lugubre avertissement. Revenez, revenez à votre palette et à vos pinceaux ! »

A ces mots, Zanoni agita sa main en signe d'adieu, et à pas lents et les yeux baissés, il revint vers la ville.

CHAPITRE VIII

LA DÉESSE SAGESSE

Pour les uns c'est une puissante déesse,
Pour d'autres la vache laitière de la prairie,
Dont ils n'ont souci que pour calculer
La quantité de beurre qu'elle peut rendre. (Traduct. de Schiller.)

Sa dernière conversation avec Zanoni produisit sur l'âme calmée de Glyndon un effet salutaire. Des vapeurs confuses de son imagination se dégagèrent de nouveau ces idées heureuses et dorées qui s'élancent comme des étincelles d'un cœur jeune et animé par l'ambition de l'art ; qui voltigent dans l'air et illuminent l'espace, comme des rayons de soleil. A ces projets se mêlait aussi la vision d'un amour plus pur, plus serein que celui qu'il avait jusqu'alors connu. Son âme retourna vers cette naïve enfance du génie, où le fruit défendu n'a point encore été goûté, et où nous ne soupçonnons d'autre univers que l'Éden embelli par notre Eve. Insensiblement se dessinèrent devant lui les scènes d'une vie domestique sans autres émotions que celles de son art, sans autre occupation, sans autre bonheur que l'amour de Viola; et, au milieu de ces rêves d'un avenir qui pourrait être le sien, il fut ramené au présent par la voix claire et forte de Mervale, l'homme de bon sens pratique. On ne peut avoir étudié des caractères dans lesquels l'imagination est plus forte que la volonté, qui se méfient de leur connaissance de la vie positive et savent combien ils sont sensibles aux moindres impressions, sans avoir observé quelle influence prend sur de telles natures un esprit simple, net, vigoureux, et terre à terre. Il en était ainsi de Glyndon. Son ami l'avait souvent arraché au danger et sauvé des conséquences de son imprudence, et il y avait dans la voix même de Mervale quelque chose qui refroidissait l'enthousiasme, et faisait rougir Glyndon plus encore de ses élans poétiques que de ses fautes mêmes : car Mervale, homme foncièrement honnête, ne sympathisait avec aucune extravagance, pas plus celle de la générosité que celle de la présomption et de la crédulité. Il marchait droit dans la vie par un sentier uni et battu, et sentait un profond dédain pour celui qui s'égarait à gravir les flancs de la montagne, que ce fût à la poursuite d'un papillon ou d'un point de vue sur l'Océan.

« Je vais, dit en riant Mervale, vous dire vos pensées, Clarence, sans être un Zanoni. Je les connais à votre œil humide et à ce demi-sourire de votre lèvre. Vous rêvez à cette belle enchanteresse, à la petite chanteuse de San-Carlo.

— La petite chanteuse de San-Carlo ! répondit Glyndon en rougissant. Parleriez-vous ainsi d'elle si elle était ma femme ?

— Non, parce qu'alors tout le mépris que je pourrais me hasarder à sentir pour elle retomberait sur vous. On n'aime pas ceux qui dupent les autres, mais c'est la dupe qu'on méprise.

— Êtes-vous sûr que je serais dupe dans une, pareille union ? Où trouverai-je autant de beauté et d'innocence ? une femme dont la vertu ait été à ce point éprouvée par la tentation. Le plus léger murmure de la médisance ose-t-il souiller le nom de Viola Pisani ?

— Je ne connais pas tous les commérages de Naples, et partant je ne puis vous répondre; mais voici ce que je sais à merveille : c'est qu'en Angleterre il n'est personne qui pût croire qu'un jeune Anglais d'une honnête fortune et d'une naissance respectable ait épousé une cantatrice napolitaine, à moins d'avoir été déplorablement trompé. Je voudrais vous sauver de cette position irréparable. Songez à toutes les mortifications auxquelles vous vous exposeriez, à tous les jeunes gens qui envahiraient votre maison, à toutes les jeunes femmes qui mettraient le même empressement à la fuir.

— Je suis maître de me choisir une carrière qui puisse se passer d'une société banale. Je puis devoir à mon art le respect du monde, au lieu de le devoir à des circonstances accidentelles de naissance et de fortune.

— Ce qui veut dire que vous persistez dans votre autre folie : l'ambition absurde de barbouiller de la toile. A Dieu ne plaise que je désapprouve le moins du monde la louable industrie de celui qui s'adonne à cette profession pour assurer son existence ! mais avec des moyens et des relations qui vous promettent un bel avenir, pourquoi volontairement descendre à l'humble position d artiste ? Comme talent de distraction, rien de mieux; mais comme occupation sérieuse de la vie, c est une folie, vous dis-je.

— Il y a des artistes qui ont eu des princes pour amis.

— Rarement, j'imagine, dans notre pays pratique; l'Angleterre est le pays du bon sens. Là, dans ce grand centre de l'aristocratie politique, ce qu'on respecte, c'est le positif, et non l'idéal. Tenez, permettez-moi de vous esquisser deux tableaux de ma façon. Clarence Glyndon retourne en Angleterre; il épouse une femme d'une fortune égale à la sienne, avec des amis, des parents en position de faire prospérer les espérances d'une ambition raisonnable. Clarence Glyndon, riche et respectable, plein de talent et d'activé énergie concentrée maintenant vers un but, entre dans la vie pratique. Il a une maison où il peut recevoir tous ceux dont la société peut lui rapporter honneur et profit ; il a du loisir qu'il peut consacrer à des études utiles; sa réputation, établie sur une base solide, va toujours s'augmentant. Il s'attache à un parti; il aborde la vie politique, ses nouvelles connaissances facilitent l'accomplissement de ses projets. A quarante-cinq ans, que sera, selon toutes les probabilités, Clarence Glyndon ? Vous êtes ambitieux, je vous laisse la question à résoudre. Voici maintenant mon autre tableau. Clarence Glyndon revient en Angleterre avec une femme qui ne peut lui donner d'argent qu'à la condition qu'il l'engagera dans un théâtre, et si belle que chacun s'empresse de demander qui elle est, et que chacun remporte cette réponse : « C'est la célèbre cantatrice Pisani. » Clarence Glyndon s'enferme pour broyer des couleurs, et peindre, d'après l'école historique, de grands tableaux que personne n'achète. On est même prévenu contre lui : il n'a pas travaillé à l'Académie ; ce n'est qu'un amateur. « Qu'est-ce que c'est que M. Clarence Glyndon ? — Ah ! oui, c'est le mari de la célèbre Pisani ! — Mais quoi encore ? — C'est un homme qui expose de grands tableaux. Pauvre homme ! ils ont leur mérite ; mais Téniers et Watteau sont plus portatifs et presque aussi bon marché. » Clarence Glyndon, dont la fortune comme garçon était une honorable aisance, a une famille, une nombreuse famille ; sa fortune, que le mariage n'a point grossie, suffit strictement à élever ses enfants pour des vocations aussi plébéiennes que la sienne. Il se retire à la campagne pour faire des économies et pour peindre ; il se néglige et

devient maussade. Le monde ne l'apprécie pas, dit-il, et il fuit le monde. A quarante-cinq ans, que sera Clarence Glyndon ? Encore une question que je charge votre ambition de résoudre.

— Si tout le monde était aussi positif que vous, dit Glyndon en se levant, il n'y aurait ni artistes ni poètes,

— Peut-être s'en passerait-on fort bien, répondit Mervale. Il est temps de songer à dîner, n'est-ce pas ? Les rougets ici sont délicieux. »

CHAPITRE IX

Wollt ihr hoch auf ihren Flûgeln schweben
Werft die Angst des Irdischen von euch !
Fliehet aus dem engen dumpfen Leben
In des Idéales Reich

(Das Idéal uud dus Leben.)

(Voudrais-tu vers le ciel prendre un joyeux essor ?
Dépouille le fardeau terrestre de la Réalité,
Fuis loin de la prison de cette vie étroite
Jusque dans les régions de l'Idéal ?)

Un maître sans jugement rabaisse et corrompt le goût de son élève en fixant son attention sur ce qu'il appelle faussement le naturel, qui n'est en réalité que le trivial ; il ne comprend pas que la beauté artistique est créée par ce que Raphaël définit si bien, savoir : l’idée du Beau, empreinte dans l'âme même du peintre, et que dans tout art, soit que son expression plastique se traduise en paroles ou en marbre, en couleurs ou en sons, limitation servile de la nature est l'œuvre d'un mercenaire et d'un novice. De même, la conduite de l'homme pratique et positif corrompt et glace le noble enthousiasme des natures élevées, en ramenant perpétuellement tout ce qui est généreux et confiant à tout ce qui est banal et grossier. Un grand poète allemand a bien dépeint la différence qui existe entre la prudence et la sagesse. Il y a dans cette dernière une certaine témérité d'élan et d'inspiration que l'autre désavoue :

« Le myope ne voit que le rivage qui disparaît, et non celui vers lequel le porte le flot hardi. »

Il y a pourtant, dans cette logique des gens prudents et pratiques, un raisonnement auquel il n'est pas toujours aisé de répondre.

Il faut avoir un sentiment profond, une foi inébranlable et ardente dans tout ce qui est sublime et dévoué en religion, en art, en gloire, en amour : sans quoi le trivial, avec son raisonnement, vous dégoûtera du dévouement, et par un syllogisme dégradera au niveau d'une vile denrée à porter au marché, tout ce qu'il v a de sublime et de divin au monde.

Tous les critiques sérieux, depuis Aristote et Pline, depuis Winckelman et Vasari jusqu'à

Reynolds et Fuseli, ont répété au peintre que la nature ne veut pas être copiée, mais idéalisée, que l'ordre le plus élevé de l'art, ne s'arrêtant qu'aux combinaisons les plus élevées aussi, est la lutte perpétuelle de l'humanité pour se rapprocher de la divinité. Le grand peintre comme le grand poète exprime, il est vrai, ce qui est possible à l'homme, mais en même temps ce qui n'est pas commun à l'espèce humaine. Il y a de la vérité dans Hamlet, dans Macbeth et ses sorcières, dans Desdemona, dans Othello, dans Prospère, dans Caliban; il y a de la vérité dans les cartons de Raphaël; dans l'Apollon, dans l'Antinous, dans le Laocoon. Mais le type original des vers, des cartons, du marbre, vous ne le rencontrez ni dans Oxford-Street ni au bois de Boulogne. Toutes ces créations, pour en revenir aux paroles de Raphaël, naissent de l'Idée que l'artiste porte dans son âme. Cette idée elle-même n'est pas innée; elle est le fruit d'une longue et sérieuse étude, mais d'une étude de l'idéal qui peut se dégager de la réalité positive, et s'élever jusqu'au grand et au beau. Le modèle le plus commun devient fécond en inspirations précieuses pour l'artiste qui a conçu cet idéal : pour l'homme qui ne l'a pas, une Vénus de chair et de sang devient, grâce à son imitation, une chose vulgaire.

On demandait au Guide où il prenait ses modèles. Il fit venir un portefaix pris au hasard, et, sur ce type commun et grossier, il dessina une tête d'une beauté incomparable. Elle ressemblait au portefaix, mais le portefaix idéalisé était devenu un demi-dieu. Elle était vraie; elle n'était pas réelle. Vous entendez des critiques vous dire que le Paysan de Téniers est plus près de la nature que le Portefaix du Guide ! Le public banal comprend rarement le principe de l'idéal : l'art élevé est un goût acquis. Mais revenons à notre comparaison. Ce même principe est encore moins compris dans la conduite de la vie. Les conseils de la prudence pratique aboutiraient à vous dissuader aussi souvent de courir les risques de la vertu que de vous exposer aux châtiments du vice ; il n'en existe pas moins, dans la conduite comme dans l'art, une idée du grand et du beau, et c'est pour cela qu'il faut ennoblir et purifier tout ce que la vie a de commun et de rebattu.

Or, Glyndon sentit la froide prudence de raisonnement de Mervale; il protesta en lui-même contre le tableau spécieux que son ami venait de placer devant ses yeux, dans son respect pour le talent dominant qu'il possédait, et la passion dominante qu'il se sentait dans l'âme, et qui, bien dirigée, eût purifié tout son être, comme une brise vigoureuse purifie l'air.

Mais s'il ne pouvait se résoudre à prendre une décision en face d'un jugement aussi rationnel, il ne pouvait non plus se résigner à renoncer tout d'un coup à Viola. Redoutant l'influence des conseils de Zanoni et celle de son propre cœur, il avait, depuis deux jours, évité toute entrevue avec la cantatrice. Mais à sa dernière conversation avec Zanoni, et à celle que nous venons de reproduire avec Mervale, succéda une nuit peuplée de rêves si distincts qu'ils semblaient prophétiques, et si conformes dans leurs prophéties à tout ce qui lui avait fait comprendre Zanoni, qu'il eût pu croire que c'était Zanoni lui-même qui, du palais du sommeil, envoyait ces rêves à son chevet. Le lendemain matin, il résolut de revoir une fois encore Viola, et, sans but défini, sans projet arrêté, il se laissa aller à l'impulsion de son cœur.

CHAPITRE X

O sollecito dubbio e fredda tema
Che pensando l'accresci.

(Tasse, canzone VI.)

(Oh! doute inquiet, et crainte glaciale
Que la réflexion ne fait qu'accroître !)

Elle était assise sur le seuil, la jeune actrice. Devant elle, la mer de ce golfe céleste semblait littéralement endormie dans les bras du rivage : à sa droite, et non loin, s'élevaient ces rochers sombres et couronnés de bosquets touffus, où le touriste se fait un devoir d'aller contempler le tombeau de Virgile, ou comparer la grotte du Pausilippe à la voûte de Highgate-Hill. Quelques pêcheurs erraient sur les falaises où séchaient leurs filets suspendus, et, à quelque distance, le son des pipeaux rustiques (plus communs alors qu'aujourd'hui), mêlé au tintement des sonnettes des mules paresseuses, rompait le voluptueux silence, le silence de la plage napolitaine au milieu du jour ! Non, il faut en avoir joui, il faut en avoir senti tout le charme énervant, pour comprendre le sens du dolce far niente ; et, quand vous aurez une fois connu ce délice, quand vous aurez respiré l'atmosphère de cette terre féerique, alors vous ne vous demanderez plus pourquoi le cœur mûrit si vite et donne un fruit si riche sous le ciel lumineux et le glorieux soleil du Midi. Les yeux de l'actrice étaient fixés sur le vaste abîme de bleu profond étendu devant elle. Dans la négligence inaccoutumée de sa mise, on retrouvait la marque d'un esprit absorbé dans ses pensées. Ses beaux cheveux étaient rassemblés sans ordre et retenus en partie par un foulard dont les vives nuances prêtaient un nouvel éclat aux flots dorés de sa blonde chevelure. Une boucle échappée retombait sur son cou gracieux. Une ample robe du matin, retenue par une ceinture, laissait mourir sur un buste à demi découvert le souffle intermittent qui s'exhalait des flots, et sa petite pantoufle, digne du pied de Cendrillon, paraissait trop grande de moitié pour le sien, qu'elle couvrait à peine. C'était peut-être la chaleur du jour qui prêtait un coloris plus vif à la douce fraîcheur de son teint.

Jamais, dans la féerie de la scène, dans toute la pompe de son costume de théâtre, dans toute la fièvre d'excitation que donne la rampe enivrante, Viola n'avait semblé si belle.

Auprès d'elle, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans les vastes poches de son tablier, et debout sur le seuil qu'elle remplissait, se tenait Gionetta.

« Mais je vous assure, dit la nourrice avec ce ton vif, rapide et saccadé, où les vieilles femmes du Midi laissent de bien loin derrière elles celles du Nord; je vous assure, ma chère petite, qu'il n'y a pas dans tout Naples un cavalier plus beau, plus élégant que cet Inglese ; et on me dit que les Inglesi sont tous bien plus riches qu'ils ne paraissent. Ils n'ont pas d'arbres dans leur pays, il est vrai ; pauvres gens ! et au lieu de vingt-quatre heures, ils n'en ont que douze dans la journée; mais on n'en dit pas moins qu'ils ferrent leurs chevaux avec des scudi, et, ne pouvant pas (pauvres hérétiques qu'ils sont!) changer le raisin en vin, par la bonne raison qu'ils n'ont pas de raisin, ils changent l'or en médecine, et prennent un ou deux verres de pistoles chaque fois qu'ils se sentent la colique.

Mais vous ne m'écoutez pas, chère petite pupille de mes yeux; vous ne m'écoutez pas. Pourquoi ne m'écoutez-vous pas ?

— Et voilà les bruits qui circulent sur Zanoni ! murmura Viola en elle-même, sans

s'inquiéter du panégyrique que faisait Gionetta de Glyndon et des Anglais.

— Sainte Vierge ! ne parlez pas de ce terrible Zanoni. Vous pouvez être sûre que sa belle figure, comme ses pistoles plus belles encore, ne sont que de la sorcellerie. Je regarde tous les quarts d'heure l'argent qu'il me donna l'autre soir, pour m'assurer qu'il n'est pas changé en cailloux.

— Crois-tu donc réellement dit Viola d'un ton à la fois timide et sérieux, que la sorcellerie existe encore ?

— Si je le crois ! demandez-moi si je crois au bienheureux San Gennaro. Comment croyez-vous qu'il ait guéri le vieux pêcheur Filippo que les médecins avaient condamné ? Comment a-t-il pu faire pour vivre lui-même au moins trois cents ans ? Comment peut-il, par un seul regard, imposer sa volonté à tous et les fasciner comme font les vampires ?

— Quoi, tout cela ne serait que de la sorcellerie ! Cela y ressemble, cela doit être, murmura Viola en devenant toute pâle.

Gionetta elle-même n'était guère plus superstitieuse que la fille du pauvre Gaëtano, et son innocence elle-même, frémissante et surprise de l'étrange émotion d'une passion virginale, pouvait bien attribuer à la magie ce que des cœurs plus expérimentés auraient expliqué par l'amour.

« Et puis, pourquoi ce grand prince de…a-t-il eu si peur de lui ? Pourquoi a-t-il cessé de nous obséder ? Pourquoi s'est-il tenu si tranquille ?

N'y a-t-il point je te le demande, de la sorcellerie dans tout cela ?

— Penses-tu donc, dit Viola avec une charmante inconséquence, que c'est a sa protection que je dois cette paix et cette sécurité que nous goûtons ? Oh ! laisse-moi le croire ! Tais-toi Gionetta ! Pourquoi n'ai-je pour me conseiller que toi, et mes propres terreurs ? Soleil puissant et radieux (et elle porta la main à son cœur avec une énergie exaltée), tu éclaires les points les plus obscurs; et celui-là seulement, tu ne peux l'éclairer. Gionetta, je veux être seule; laisse-moi.

— Aussi bien, il est temps que je vous quitte, car la polenta sera perdue, et vous n'avez rien mangé d'aujourd'hui. Si vous ne mangez pas, vous perdrez votre beauté, ma petite, et personne ne se souciera de vous. On ne s'occupe plus de nous quand nous devenons laides; je sais cela, moi; et alors, il vous faudra, comme la vieille Gionetta, chercher quelque Viola pour la gronder et la gâter à votre tour. Je vais voir à la polenta.

— Depuis que je connais cet homme, dit Viola, depuis que son œil noir me poursuit sans cesse, je ne me reconnais plus. Je voudrais m'échapper à moi-même, glisser avec le rayon sur le sommet des collines, devenir quelque chose qui n'est pas de cette terre. La nuit, des fantômes passent devant moi, et je me sens je ne sais quel battement d'ailes dans le cœur, comme si mon âme effrayée voulait briser sa cage. »

Pendant qu'elle murmurait ces paroles incohérentes, un pas qu'elle n'avait pu entendre s'approcha de l'actrice, et une main se posa légèrement sur son bras.

Une voix murmura :

« Viola ! bellissima Viola ! »

Elle se retourna et reconnut Glyndon. La vue de son visage serein la calma sur-le-

champ. Son arrivée lui fît plaisir.

« Viola dit l'Anglais, écoutez-moi. ».

Il lui prit la main, la fit rasseoir sur le banc qu'elle venait de quitter, et se plaça amicalement auprès d'elle.

« Vous savez déjà que je vous aime. Ce n'est ni la pitié ni l'admiration seule qui me ramène toujours auprès de vous : divers motifs m'ont empêché de parler autrement que par mes yeux; mais aujourd'hui, je ne sais comment, je me sens plus de courage et de force pour m'ouvrir à vous et vous demander de prononcer sur le bonheur ou le malheur de ma vie. J'ai des rivaux, je le sais; des rivaux plus puissants que le pauvre artiste : sont-ils en même temps plus favorisés ? »

Une légère rougeur se peignit sur les traits de Viola ; mais elle parut grave et embarrassée. Elle baissa les yeux, traça du bout du pied sur le sable quelques figures hiéroglyphiques.

Après un moment d'hésitation, elle dit avec un enjouement forcé :

« Signor, quand on perd son temps à s'occuper d'une actrice, on doit s'attendre à avoir des rivaux. Le malheur de notre destinée est que nous ne soyons pas sacrées, même pour nous.

— Mais cette destinée, vous ne l'aimez pas, si brillante qu'elle paraisse : votre cœur n'a point de part à cette carrière qu'illustre votre talent.

— Oh, non! dit l'actrice, les veux pleins de larmes. Il fut un temps où j'aimais à être prêtresse de la poésie et de la musique; aujourd'hui, je ne sens plus que la misère d'un état qui me rend l'esclave de la multitude.

— Fuyez donc avec moi, dit l'artiste avec une explosion passionnée; quittez à jamais une vie qui partage ce cœur que je voudrais avoir à moi seul. Aujourd'hui, et pour toujours, soyez la compagne de ma destinée, mon orgueil, ma joie, mon idéal. Oui, c'est toi qui m'inspireras; ta beauté deviendra une chose à la fois sainte et glorieuse. Dans les galeries princières, la foule s'arrêtera devant une sainte ou une Vénus, et murmurera tout bas : « C'est Viola Pisani ! » Viola! je t'adore; oh ! dis-moi que mon culte n'est point repoussé.

— Tu es bon, tu es beau, dit Viola en arrêtant ses regards sur Glyndon, au moment où celui-ci se rapprocha d'elle et serra sa main dans la sienne ; mais que pourrais-je te donner en retour ?

— De l'amour, de l'amour, rien que de l'amour.

— L'amour d'une sœur ?

— Oh! ne me parlez pas avec cette froideur cruelle.

— C'est tout ce que je ressens pour vous. Écoutez-moi, signor : quand je regarde votre front, quand j'entends votre voix, je ne sais quelle calme et tranquille sérénité vient apaiser chez moi des pensées exaltées, fiévreuses, folles ! Quand tu n'es plus là, il me semble qu'il y a dans le ciel un nuage de plus, mais cette ombre se dissipe bientôt. Tu ne me manques pas; je ne pense pas à toi. Non, je ne t'aime pas, et je ne me donnerai qu'à celui que j'aime.

— Mais je t'apprendrai à m'aimer, ne crains rien.

Cet amour que tu dépeins là, sous notre ciel tranquille c'est l'amour de l'innocence et de

la jeunesse.

— De l'innocence, dit Viola, est-ce vrai ? Peut-être… » Elle s'arrêta et ajouta avec effort : « Etranger ! tu épouserais donc une orpheline ? tu es généreux au moins, toi. Ce n'est pas l'innocence que tu voudrais suborner. »

Glyndon recula, comme frappé dans sa conscience.

« Non ! cela ne peut être, dit-elle en se levant, mais sans soupçonner le mélange de honte et de doute qui agitait l'âme de son amant. Laissez-moi, oubliez-moi. Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez comprendre la nature de celle que vous croyez aimer. Dès mon enfance, j'ai vécu avec le pressentiment que j'étais choisie pour quelque destinée étrange et inexplicable, comme si j'eusse été mise à part de l'espèce humaine. Ce sentiment, plein parfois d'un bonheur vague et délicieux, parfois d'une sombre horreur, s'enracine en moi de jour en jour. C'est comme une ombre crépusculaire qui s'étend lentement et solennellement autour de moi. Mon heure approche ; encore un peu de temps, et la nuit sera venue. »

Glyndon l'écouta avec une émotion et un trouble visibles.

Quand elle eut achevé :

« Viola, dit-il, vos paroles plus que jamais m'enchaînent à vous. Ce que vous sentez, je le sens. Moi aussi, j'ai toujours été poursuivi d'un pressentiment glacial qui n'est pas de ce monde. Au milieu de la foule des hommes, je me suis senti seul. Dans mes plaisirs, dans mes travaux, dans mes études, une voix a sans cesse murmuré à mes oreilles : « Le temps te réserve dans l'avenir un sombre mystère. » Quand vous avez parlé, j'ai cru entendre la voix même de mon âme ! »

Viola le regarda avec étonnement et terreur; son visage était blanc comme du marbre, et ses traits d'une symétrie si rare et si divine auraient pu fournir à l'artiste grec un modèle pour la Pythonisse lorsque, de la caverne mystique et de la source écumante, elle entend pour la première fois la voix du dieu qui l'inspire. Graduellement la roideur de ces traits admirables se détendit, la couleur de la vie revint, le sang battit de nouveau, le cœur anima le corps.

« Dites-moi, demanda-t-elle en se tournant à demi, dites-moi, avez-vous vu, connaissez-vous un étranger dans la ville ? un homme sur qui il circule des bruits bizarres ?

— Vous parlez de Zanoni. Je l'ai vu, je le connais; et vous ?

Ah! lui aussi voudrait être mon rival, lui aussi voudrait te ravir à mon amour !...

— Vous vous trompez, dit Viola vivement, et avec un profond soupir; il plaide votre cause, il m'a le premier instruite de votre amour : il m'a conjurée de ne pas... de ne pas le repousser.

— Etrange personnage ! énigme incompréhensible !

Mais pourquoi l'avez-vous nommé tout à l'heure ? — Pourquoi ?... ah, oui ! Je voudrais savoir si le jour où vous l'avez vu pour la première fois, cet intérêt, ce pressentiment dont vous parlez, ne vous a pas envahi d'une manière plus distincte et plus effrayante qu'auparavant; si vous ne vous êtes pas senti tout ensemble repoussé par lui et attiré vers lui, si vous n'avez pas senti (ici elle parla avec une animation précipitée) qu'à lui se rattachait le secret de votre vie !

— Tout cela, je l'ai senti, dit Glyndon d'une voix tremblante, la première fois que je me suis trouvé en sa présence. Autour de moi tout respirait la joie; auprès de moi la musique, les bosquets illuminés, une conversation frivole et enjouée; au-dessus de moi un ciel sans nuages : et cependant mes genoux s'entre choquèrent, mes cheveux se dressèrent, mon sang glacé se figea.

Depuis ce jour il a partagé avec toi toutes mes pensées.

— Assez, assez ! dit Viola d'une voix basse et étouffée ; le doigt du destin est là. Je ne puis plus vous parler en ce moment. Adieu ! »

D'un élan elle rentra dans la maison et ferma la porte. Glyndon ne l'y suivit pas; et si étrange que cela paraisse, il ne se sentit pas le désir de la suivre. La pensée et le souvenir de cette nuit étoilée passée dans les jardins, et de l'étrange conversation de Zanoni, avaient glacé en lui toute passion humaine, Viola elle-même, si elle ne fut pas oubliée, disparut comme une ombre dans les plus intimes profondeurs de son cœur.

Il frissonna en passant sous les rayons du soleil, et d'un pas rêveur gagna les quartiers les plus fréquentés de la plus animée des villes de l'Italie.

LIVRE III

THÉURGIE

CHAPITRE PREMIER

Mais ce qui distingue particulièrement cette fraternité, c'est leur connaissance merveilleuse de toutes les ressources de l'art médical. Ils n'opèrent pas au moyen de charmes, mais de simples. (J. von D., Origine et caractères des véritables Roses-Croix, Ms.)

Vers cette époque il arriva que Viola trouva l'occasion de reconnaître la bonté que lui avait témoignée l'artiste charitable dont la maison s'était ouverte pour recueillir la pauvre orpheline. Le vieux Bernardi avait donné à ses trois fils la même carrière que celle qu'il avait suivie, et tous trois avaient quitté Naples pour aller chercher fortune dans les cités plus opulentes de l'Europe septentrionale, où la place était moins encombrée de musique et de musiciens. Il ne restait, pour répandre un peu de joie dans sa maison et celle de sa vieille femme, qu'une petite fille, vive, joyeuse, aux yeux noirs, âgée d'environ huit ans, l'enfant de son second fils, et dont la mère était morte en lui donnant le jour. Or, un mois avant les faits dont nous abordons en ce moment le récit, une affection paralytique avait contraint Bernardi à renoncer aux devoirs de sa profession. Il avait toujours été un brave garçon inoffensif, généreux, imprévoyant, vivant au jour le jour de ses gains, comme si la maladie et la vieillesse ne devaient jamais arriver. Il recevait, il est vrai, pour ses services passés, une petite indemnité, mais qui suffisait à peine à ses besoins, et il lui restait quelques dettes. A sa table et à son foyer venait s'asseoir la pauvreté, hôte hideux que le

sourire reconnaissant et la main généreuse de Viola vinrent expulser de la maison. Mais il ne suffit pas à un cœur vraiment bon d'envoyer et de donner ; il y a quelque chose de plus charitable encore : ce sont les visites et les consolations. N'oublie pas l'ami de ton père. Aussi à peine se passait-il un jour sans que l'idole brillante de Naples se rendît chez Bernardi. Tout à coup une épreuve plus rude que la pauvreté et la paralysie vint frapper le vieux musicien. Sa petite Béatrice tomba malade subitement, dangereusement, d'une de ces fièvres meurtrières si communes dans le Midi, et Viola fut arrachée à sa rêverie, où l'amour se mêlait à une vague terreur, pour aller veiller au chevet de sa petite protégée.

Celle-ci aimait beaucoup Viola, et ses vieux parents étaient persuadés que sa présence seule suffirait pour guérir leur chère malade. Mais quand Viola arriva, Béatrice avait perdu connaissance. Heureusement il y avait ce soir-là relâche à San-Carlo. Elle résolut de passer la nuit, et de prendre sa part des dangers de cette pénible veillée.

Pendant cette nuit, l'état de l'enfant s'aggrava ; le médecin ce corps respectable n'a jamais brillé par son habileté à Naples) secoua sa tête poudrée, colla ses narines sur son flacon de sels aromatiques, administra quelques palliatifs et partit. Le vieux Bernardi s'assit auprès du lit dans un silence morne.

C'était le dernier lien qui le retenait à la vie. Cette ancre une fois rompue, le vaisseau ballotté n'avait plus qu'à sombrer. Il y avait là une résolution de fer plus terrible que la douleur. Un vieillard, avec un pied dans la tombe, veillant auprès du lit de mort d'un enfant, c'est un des spectacles les plus saisissants de la misère humaine. La femme était plus active ; il y avait chez elle du mouvement, de l'espérance, des larmes. Viola prodigua ses soins à tous les trois. Mais vers le matin, l'état de Béatrice devint tellement alarmant que Viola elle-même commença à désespérer. A ce moment, elle vit la vieille, depuis longtemps agenouillée devant l'image d'un saint, se lever subitement, s'envelopper de son manteau et de son capuchon et quitter sans bruit la chambre. Viola la suivit tout doucement.

« II fait trop froid, bonne mère, pour que vous vous exposiez à l'air ; laissez-moi aller chercher le médecin.

— Enfant, ce n'est pas lui que je vais chercher. On m'a parlé de quelqu'un qui a été bon pour les pauvres, et qui a réussi à sauver des malades que les médecins n'avaient pu guérir. J'irai le trouver et lui dire : « Signor, pour tout le reste nous sommes pauvres, mais hier nous étions riches en amour. Nous touchons au terme de la vie, mais nous vivions dans l'enfance de notre petite-fille ; rendez-nous notre trésor, rendez-nous notre jeunesse. Faites que nous mourions en bénissant Dieu de voir la créature que nous aimons nous survivre. »

Elle était partie. Pourquoi donc, Viola, le cœur te battait-il si fort ? Un cri perçant de douleur la rappela auprès de l'enfant ; et là, sans avoir conscience du départ de sa femme, immobile, ses yeux secs et déjà vitreux fixés sur l'agonie de la frêle petite créature, était assis le vieillard ; petit à petit le cri de la douleur s'affaiblit, et devint un sourd gémissement : les convulsions furent moins violentes mais plus fréquentes, les traits enflammés par la fièvre prirent cette teinte pâle et bleue que revêt à la fin ce qui n'est plus en nous qu'un marbre privé de sang et de mouvement.

Le jour plus clair et plus lumineux envahit la chambre ; des pas se firent entendre dans l'escalier, la vieille entra précipitamment et, s'élançant près du lit, jeta un coup d'œil rapide sur la malade.

« Elle vit encore, s'écria-t-elle, signor, elle vit ! » Viola pressait contre son sein la tête de l'enfant; elle leva les yeux, elle reconnut Zanoni. Il lui sourit avec une expression de douce et tendre approbation, et lui prit l'enfant des bras. Même en ce moment où elle le vit penché silencieusement sur ce pâle visage, une terreur superstitieuse se mêla à ses espérances. Etait-ce par des moyens légitimes, par les saintes ressources de l'art...? Elle interrompit brusquement ces questions qu'elle s'adressait intérieurement, car l'œil noir de Zanoni était fixé sur elle comme s'il lisait dans son âme : son visage accusateur réveilla dans la conscience de Viola le remords, car il trahissait un sentiment où le dédain se mêlait au reproche. « Rassurez-vous, dit-il en se tournant doucement vers le vieillard, le danger n'est pas au-delà de la science humaine. »

II tira de son sein un petit flacon de cristal, et versa dans de l'eau quelques gouttes du contenu. Le remède n'eût pas plus tôt touché les lèvres de l'enfant, que l'effet en parut prodigieux. La bouche et les joues se colorèrent rapidement; au bout de quelques instants la malade s'endormit paisiblement, avec la respiration régulière d'un sommeil sans douleur.

Alors le vieillard se leva, roide comme un cadavre galvanisé, abaissa son regard sur le lit, écouta, et s'éloignant sans bruit, gagna un angle de la chambre où il fondit en larmes et remercia le ciel. Le pauvre vieux Bernardi n'avait été jusque-là qu'un chrétien assez tiède ; jamais la douleur n'avait élevé sa pensée au-dessus de la terre. Malgré son âge, il n'avait jamais songé à la mort comme on devrait toujours y songer, quand on est vieux : cette vie compromise de l'enfant venait d'éveiller l'âme insouciante du vieillard. Zanoni dit quelques mots à l'oreille de la femme, et elle éloigna doucement son mari de la chambre.

« Craignez-vous, Viola, de me laisser une heure avec cette enfant ? Pensez-vous toujours que ce soit ici une œuvre du démon ?

— Ah ! signor, dit Viola humiliée et pourtant joyeuse; pardonnez-moi, pardonnez-moi ! Vous faites vivre les enfants et prier les vieillards. Jamais désormais ma pensée ne sera injuste envers vous. »

Avant le lever du soleil, Béatrice était hors de danger; à midi, Zanoni se dérobait aux remerciements et aux bénédictions du vieux couple; comme il fermait la porte, il trouva Viola qui l'attendait. Elle était là debout, timidement devant lui, les mains humblement croisées sur son sein, les yeux baissés et pleins de larmes.

« Que je ne sois pas la seule que vous laissiez malheureuse !

— Et quelle guérison attendez-vous des simples et des médicaments ? Si vous êtes si prompte à mal penser de ceux qui vous ont aidée, et qui voudraient encore vous servir, c'est votre cœur qui est malade, et— Ne pleurez pas ainsi, vous qui veillez auprès des malades et qui consolez les affligés : c'est plutôt un éloge qu'une réprimande que je voudrais vous adresser. Vous pardonner ! la vie a toujours besoin de pardon ; son premier devoir est donc de pardonner.

— Oh! non, ne me pardonnez pas encore. Je ne le mérite pas : car même en ce moment où je sais combien je fus ingrate de croire, de soupçonner quoi que ce soit d'injurieux pour celui qui m'a sauvée, c'est le bonheur et non le remords qui fait couler mes larmes. Oh ! poursuivit-elle avec une ferveur pleine de simplicité, ignorant, dans son émotion généreuse et dans son innocence virginale, tout ce qu'elle trahissait de ses secrets, vous ne savez pas quelle amertume c'était pour moi de ne pas vous croire meilleur, plus pur, plus sacré que le reste des hommes. Quand je vous ai vu, vous riche et noble, quitter votre palais pour porter

dans une cabane le soulagement et la consolation, quand j'ai entendu les bénédictions du pauvre vous suivre à votre départ, alors j'ai senti mon propre cœur s'exalter et s'élever. Je me suis sentie bonne dans votre bonté, grande, noble dans toutes mes pensées qui n'étaient point pour vous un outrage.

— Eh quoi, pensez-vous, Viola, qu'il y ait à louer tant de vertu dans la simple application de la science ? Le premier médecin venu donnera ses soins aux malades pour un salaire. Les prières, les bénédictions, sont-elles une récompense moins précieuse que l'or ?

— Les miennes alors ont donc aussi leur valeur ? Vous voulez bien ne pas les repousser ?

— Ah ! Viola, s'écria Zanoni avec une exaltation soudaine qui le fît rougir, il semble que vous seule sur la terre ayez le pouvoir de me faire souffrir ou de me rendre heureux. » II s'arrêta; son visage devint grave et triste. « Et cela continua-t-il en changeant de ton, parce que, si vous vouliez suivre mes conseils, il me semble que je pourrais guider vers une destinée heureuse un cœur innocent.

— Vos conseils ! je m'y soumettrai. Façonnez-moi à votre gré. Quand vous n'êtes pas là, je suis comme un enfant au milieu des ténèbres ; tout m'effraie. Avec vous mon âme se dilate, et le monde tout entier me semble revêtu de la sérénité d'un jour radieux et céleste. Ne me refusez pas votre présence. Je suis orpheline, ignorante et seule ! » Zanoni détourna son visage, et, après un instant de silence, répliqua avec calme :

« Qu'il en soit ainsi, sœur; je vous reverrai ! »

CHAPITRE II

Prêtant aux flots pâles l'éclat brillant de l'or de son alchimie céleste. (Shakespeare.)

Qui fut jamais plus heureux que Viola ? Maintenant son cœur était soulagé d'un sombre fardeau, son pas léger semblait glisser dans l'air, elle était prête à chanter de joie en retournant chez elle. C'est, pour un cœur pur, un si grand bonheur d'aimer, mais un bonheur tellement plus grand encore d'estimer, de vénérer celui qu'il aime ! Il pouvait y avoir entre eux des obstacles humains : la fortune, le rang, le monde étroit des hommes ; mais il n'y avait plus ce ténébreux abîme sur lequel n'ose s'arrêter l'imagination, et qui sépare l'âme de l'âme. Il ne l'aimait pas en retour. L'aimer ! demandait-elle qu'il l'aimât ? Aimait-elle elle-même ? Non; si elle eût aimé, elle n'eût été ni si simple, ni si hardie. Comme il était doux et joyeux à son oreille, le murmure des flots ! Comme le passant le plus vulgaire avait pour elle un aspect rayonnant ! Elle gagna son logis, elle regarda l'arbre, avec ses rameaux capricieux tout inondés de soleil. Oui, mon frère, dit-elle en souriant de bonheur à l'arbre courageux, comme toi, j'ai lutté pour arriver à la lumière. »

Elle ne s'était pas jusqu'alors, comme les filles du Nord plus instruites, accoutumée à ce délicieux confessionnal, à ces intimes et ravissantes confidences où l'âme s'épanche sur le papier. Maintenant, son cœur sentit tout à coup une impulsion invincible, un instinct nouvellement éclos qui la poussait à entrer en communion avec elle-même, à débrouiller le

fil doré de sa fantaisie, à se contempler elle-même en elle-même comme en un miroir. De cette étreinte de l'Amour et de l'Ame, d'Éros et de Psyché, naquit dans sa beauté immortelle le Génie.

Elle rougissait, elle soupirait, elle tremblait en écrivant.

Il fallut s'arracher à ce monde nouveau qu'elle venait de se créer pour se préparer à la scène éblouissante. Cette musique, naguère si exquise, comme elle était devenue insipide pour elle ! comme elle était obscure cette scène, naguère si brillante ! Le théâtre, c est le monde des fées pour les visions des âmes frivoles. Mais toi, Imagination, dont l'harmonie ne frappe pas l'oreille de l'homme, dont les scènes ne changent pas sous une main mortelle, ce que le théâtre est pour le monde présent tu l'es pour l'avenir et pour le passé.

CHAPITRE III

En vérité, je ne t'aime pas avec mes yeux. (Shakespeare.)

Le lendemain, au milieu du jour, Zanoni vint chez Viola, et le surlendemain, et le jour suivant, et le lendemain encore : ces jours-là furent pour elle un temps à part dans le reste de sa vie. Et pourtant jamais il ne lui parla le langage de la flatterie, moins encore de l'adoration à laquelle elle avait été accoutumée. Peut-être même cette réserve froide, et douce pourtant, donnait-elle plus de puissance à ce charme mystérieux. Il lui parla beaucoup de sa vie antérieure, et elle fut presque surprise (elle ne pensait plus à s'effrayer) de voir tout ce qu'il savait de son passé.

Il la fit parler de son père, rappeler à sa mémoire quelques fragments de la musique étrange de Pisani, et ces accords semblaient le charmer et bercer sa rêverie par un prestige secret.

« Ce que la musique a été pour le musicien, dit-il, que la science le soit pour le sage. Votre père jeta les yeux autour de lui dans le monde : tout y était en désaccord avec les sympathies intimes et élevées qu'il sentait pour ces harmonies qui nuit et jour s'élancent jusqu'au trône céleste. La vie, avec son ambition bruyante et ses passions basses, est si pauvre et si méprisable ! Au fond même de son âme il Créa la vie et le monde qui seuls convenaient à son âme. Viola, vous êtes la fille de cette vie : vous serez la reine de ce monde idéal. »

Dans ses premières visites, il ne parla pas de Glyndon. Le jour arriva bientôt où il ramena ce sujet. Et tant était confiante, docile et complète, la soumission que Viola professait maintenant pour son empire, que, malgré tout ce que ce sujet avait pour elle d'importun, elle fit violence à son cœur et l'écouta en silence.

A la fin :

« Vous avez promis, dit-il, d'obéir à mes conseils ; et si je vous demandais, si je vous conjurais d'accepter la main de cet étranger, de partager sa destinée dans le cas où il vous le proposerait, refuseriez-vous ? »

Elle refoula les larmes qui voulaient jaillir de ses yeux, et, avec une joie étrange au

milieu de tout ce qu'elle souffrait, la joie de celle qui sacrifie jusqu'à son cœur à celui qui est maître de ce cœur, elle répondit après un pénible effort :

« Si vous pouvez l'ordonner... eh bien…

— Achevez !...

— Disposez de moi à votre gré !... »

Zanoni demeura quelques instants silencieux : il voyait cette lutte que la pauvre femme croyait si bien dissimuler; il fit vers elle un mouvement involontaire; il pressa sa main de ses lèvres.

C'était la première fois qu'il s'écartait, même à ce point, d'une certaine austérité qui avait peut-être contribué à mettre Viola moins en garde contre lui et contre ses propres pensées.

« Viola, dit-il, et sa voix tremblait, le danger que je ne puis plus conjurer, si vous demeurez plus longtemps à Naples, approche de moment en moment. D'ici à trois jours, il faut que votre sort soit décidé. J'accepte votre promesse. Avant la dernière heure de la troisième journée, quoi qu'il advienne, je vous reverrai ici, dans votre maison. Jusqu'alors, adieu ! »

CHAPITRE IV

La vie, entre deux mondes, plane comme une étoile entre la nuit et le jour. (Byron.)

Quand Glyndon eut pris congé de Viola, comme nous l'avons dit dans le dernier chapitre de la seconde partie de ce récit, sa pensée s'absorba de nouveau dans ces désirs et dans ces conjectures mystiques que ne manquait jamais d'éveiller en lui le souvenir de Zanoni. Il erra dans les rues sans savoir ce qu'il faisait, jusqu'à ce qu'enfin, par la force de l'habitude, il se trouva au milieu d'une de ces collections splendides de peinture qui font aujourd'hui l'orgueil de tant de cités italiennes dont la gloire est dans le passé. Il allait presque tous les jours dans cette galerie, qui contenait quelques-unes des plus belles toiles d'un maître, objet spécial de ses études et de son admiration. Là, devant les œuvres de Salvator, il s'était souvent arrêté avec une profonde et ardente vénération. Le caractère particulier et frappant de cet artiste, c'est la vigueur de conception. Dépourvu de cette idée de la beauté abstraite qui fournit au génie d'un ordre plus sublime un type et un modèle, cet homme sait se tailler dans le roc une grandeur à lui. Ses tableaux ont une majesté non pas divine, mais sauvage; aussi libre que les écoles plus élevées, de toute imitation banale, exempt comme elles des mesquineries conventionnelles du réel, il s'empare de l'imagination et l'oblige à le suivre non pas dans le ciel, mais dans les régions les plus âpres et les plus sauvages de la terre. Son charme n'est pas celui du mage adorateur des astres, mais plutôt du sombre enchanteur; âme pleine d'une poésie énergique, cœur aux pulsations vives, main vigoureuse qui saisit l'art d'une étreinte de fer et le force à idéaliser les scènes de la vie réelle ! Devant cette puissante conception, Glyndon demeura frappé d'une admiration plus étonnée et plus respectueuse que devant la beauté plus calme qui se dégage de l'âme de Raphaël, comme Vénus s'élève du sein des flots. A cette heure, où, s'éveillant de sa rêverie, il s'arrêta en face de la sombre et imposante magnificence dont les

sublimes horreurs se révélaient à lui sur ces toiles saisissantes, les feuilles mêmes de ces arbres tortueux, pareils à des fantômes, semblaient murmurer à ses oreilles des secrets sibyllins. Ces Apennins austères avec leurs flancs déchirés, la cataracte qui surgissait entre leurs rochers, répondaient mieux que les scènes de la vie réelle à la disposition de son âme. Les formes sévères et à peine ébauchées qui se reposent au pied du précipice, réduites à la proportion des nains par la grandeur gigantesque de la Matière qui les domine, lui faisaient sentir la puissance de la nature et la petitesse de l'homme. Les génies d'un caractère plus spiritualiste font de l'homme vivant et de l'âme qui vit en lui l'image capitale de leur œuvre ; les accessoires sont, pour ainsi dire, refoulés et rejetés, comme pour montrer que l'exilé du Paradis est encore le roi du monde extérieur. Dans les paysages de Salvator, au contraire, l'arbre, la montagne, la chute d'eau, usurpent le principal rôle, et l'homme y est réduit au rôle accessoire. La Matière semble régner sans partage, tandis que le véritable maître de la Matière paraît ramper sous son ombre grandiose et imposante. C'est la Matière inerte qui prête de l'intérêt à l'homme immortel, et non l'homme immortel à la Matière inerte. Philosophie terrible de l'art !

Quelques-unes de ces pensées traversaient l'âme de Glyndon, quand il se sentit toucher le bras et vit auprès de lui... Nicot.

« Un grand maître ! dit Nicot. Mais son genre ne me plaît pas.

— Ni à moi ; mais je l'admire. La beauté et la sérénité nous plaisent; mais pour le sombre et le terrible, nous éprouvons un sentiment profond comme l'amour.

— C'est vrai, dit Nicot gravement. Et pourtant ce sentiment n'est qu'une superstition. Les contes de fées, de revenants et de démons, dont nous bercent nos nourrices, sont souvent la source des impressions de notre âge mûr. Mais l'art ne devrait pas chercher à flatter complaisamment notre ignorance; l'art ne devrait représenter que la vérité. J'avoue que Raphaël me plairait davantage si j'avais plus de sympathie pour ses sujets ; mais ses saintes et ses vierges ne sont pour moi que des femmes.

— Et à quelle source la peinture devrait-elle donc puiser ses sujets ?

— A celle de l'Histoire exclusivement, dit Nicot d'un ton tranchant ; dans ces grandes actions romaines qui inspirent aux hommes des sentiments de liberté et de valeur, et en même temps les vertus républicaines… Je regrette que les cartons de Raphaël n'aient pas reproduit le combat des Horaces; mais il était réservé à la France et à sa république de donner à la postérité la nouvelle, la véritable école, qui n'aurait jamais pu éclore dans un pays de prêtres et d'hypocrites.

— Si bien que les saints et les vierges de Raphaël ne sont pour vous que des hommes et des femmes, dit Glyndon relevant avec étonnement l'accent naïf de Nicot, sans avoir fait attention aux déductions que le Français avait tirées de sa proposition.

— Assurément !... Ha! Ha ! dit Nicot avec un rire hideux, voudriez-vous que je crusse aux fables pieuses des almanachs, par exemple ?

— Mais l'idéal ?

— L'idéal ! interrompit Nicot. Sornettes ! Les critiques italiens et votre Anglais Reynolds vous ont tourné la tête avec leur gusto grande et leur beauté idéale qui parle à l’âme ! Et d'abord y a-t-il une âme ? Je comprends l'homme qui me parle de composer pour un goût raffiné, pour une raison cultivée et intelligente, pour un bons sens qui

comprenne la vérité; mais pour l'âme... allons donc !... Nous ne sommes que des modifications de la matière ; et la peinture aussi est une modification de la matière. »

Glyndon promena son regard du tableau qui était devant ses yeux à Nicot, et de Nicot au tableau. Le dogmatiste venait de donner une voix aux pensées qu'avait éveillées en lui la vue du tableau. Glyndon secoua la tête sans répondre.

« Dites-moi s'écria brusquement Nicot, ce charlatan de Zanoni… Oh ! je connais maintenant son nom et ses jongleries… Que vous a-t-il donc dit de moi ?

— De vous ! Rien; il m'a seulement mis en garde contre vos doctrines.

— Ah ! voilà tout ? dit Nicot. C'est un fameux imposteur, et, depuis le jour de notre dernière entrevue, où je démasquai ses artifices, je pensais bien qu'il se vengerait par quelque calomnie.

— Démasqué ses artifices !... Comment ?

— C'est une longue et ennuyeuse histoire : il voulait enseigner à un de mes amis, un bon vieux radoteur, des secrets de longévité et les mystères de l'alchimie. Je vous conseille de renoncer à une liaison si peu honorable. »

Là-dessus, Nicot fit un signe de tête expressif, et, ne désirant pas être questionné plus avant, il poursuivit son chemin.

L'âme de Glyndon s'était réfugiée dans l'art comme dans un asile, et les commentaires et la présence de Nicot avaient été pour lui une interruption assez importune. Il quitta le Paysage de Salvator; son regard tomba sur une Nativité du Corrège : le contraste entre les deux genres le frappa comme une découverte. Ce repos exquis, ce sentiment si parfait du beau, cette force sans efforts, cette morale vivante de l'art élevé, qui parle à l'âme par les yeux, et qui fait monter la pensée, à l'aide de la beauté et de l'amour, jusqu'aux régions d'une admiration presque religieuse, c'était là la véritable école. Il quitta la galerie avec regret, en emportant des idées inspirées, et regagna sa demeure.

Enchanté de, n'y pas rencontrer le pratique Mervale, il appuya son front sur ses mains, et chercha à se rappeler les paroles de Zanoni dans leur dernière entrevue. Oui, il sentait qu'il y avait du crime jusque dans les paroles de Nicot sur l'art : ses paroles dégradaient l'imagination et la ravalaient au niveau d'un brutal mécanisme. Lui qui ne voyait dans l'âme qu'une combinaison de la matière, osait-il bien parler d'écoles qui devaient surpasser Raphaël ? Oui, l'art était une magie, et, comme il reconnaissait la vérité de cet aphorisme, il pouvait comprendre aussi qu'il y eût dans la magie une religion, car la religion est essentielle à l'art. Affranchie de la froide prudence avec laquelle Mervale cherchait à profaner toute image moins substantielle que le veau d'or de ce monde, sa première ambition se réveilla, se ranima, s'alluma de nouveau.

II venait de découvrir, dans l'école qu'il avait jusqu'alors adoptée, une erreur que les commentaires hideux de Nicot avaient fait ressortir plus clairement encore à ses yeux. Cette découverte révéla un monde nouveau à son invention. Il saisit ce moment propice : il mit devant lui ses couleurs et sa toile. Perdue dans les conceptions d'un idéal nouveau, son âme s'éleva jusqu'aux régions sereines du beau; les sombres pensées, les désirs profanes, s'évanouirent. Zanoni avait raison ; le monde matériel disparut à ses yeux ; il vit la nature comme du sommet d'une haute montagne, et, à mesure que se calmèrent les flots agités de son cœur troublé, le regard céleste de Viola rayonna sur eux comme une sainte étoile.

Il s'enferma dans sa chambre et défendit sa porte même à Mervale. Enivré de l'air pur de sa nouvelle existence, il demeura trois jours et presque autant de nuits absorbé dans son travail ; mais la quatrième matinée ramena la réaction à laquelle condamne tout labeur assidu. Il s'éveilla distrait et fatigué ; il jeta les yeux sur sa toile : l'auréole semblait s'en être évanouie. Des réminiscences humiliantes des grands maîtres qu'il cherchait à égaler se présentèrent à lui en foule ; des défauts, jusqu'alors inaperçus, prirent à ses yeux languissants et mal satisfaits des proportions monstrueuses. Il toucha et retoucha, mais sa main le trahit ; de désespoir il jeta ses pinceaux: il ouvrit sa fenêtre. Le jour au dehors était brillant et doux ; la rue était encombrée de cette vie toujours si joyeuse et si surabondante dans la population animée de Naples. Il vit l'amant s'entretenir en passant avec sa maîtresse par ces gestes muets qui ont survécu à tous les changements de langage, les mêmes aujourd'hui que lorsque l'artiste étrusque peignit les vases que vous voyez au Museo Borbonico. La lumière du jour invitait au dehors sa jeunesse à venir prendre sa part de joie, de plaisir; et son atelier, naguère encore assez vaste pour contenir le ciel et la terre, lui semblait maintenant rétréci et comprimé entre ses tristes murs, comme la prison d'un condamné. Il entendit avec plaisir le pas de Mervale sur son seuil et ouvrit la porte.

« Et c'est là tout ce que vous avez fait ? dit Mervale en jetant un coup d'œil dédaigneux sur le travail de son ami. Est-ce pour cela que vous vous êtes cloîtré loin des jours radieux et des nuits étoilées de Naples ?

— Tant que la fièvre a duré, j'étais inondé d'un soleil plus brillant, et j'aspirais les voluptueuses émanations d'une nuit plus mollement lumineuse.

— La fièvre est passée, vous en convenez. C'est bien ; c'est au moins un symptôme que le bon sens vous revient. Après tout, mieux vaut barbouiller de la toile pendant trois jours que de vous rendre ridicule pour la vie. Cette petite sirène…

— Paix ! je déteste de vous entendre prononcer son nom. »

Mervale approcha sa chaise de celle de Glyndon, enfonça les mains profondément dans ses goussets, étendit les jambes, et allait commencer une sérieuse remontrance, quand on frappa à la porte, et, sans attendre la permission d'entrer, parut la tête hideuse de Nicot.

« Bonjour, mon cher confrère. Je désirais vous parler. Hein ! vous avez travaillé, à ce que je vois. Bien ! fort bien ! Dessin hardi, beaucoup d'aisance dans cette main droite. Mais attendez, la composition est-elle bonne ?... Je ne reconnais pas la grande forme pyramidale. Ne pensez-vous pas aussi que voilà une figure qui manque de contraste ? la jambe droite est en avant, le bras droit devrait évidemment être rejeté en arrière. Peste ! Mais voilà un petit doigt qui est fort beau ! »

Mervale détestait Nicot. Tous les spéculatifs, les utopistes, les réformateurs du monde, tous ceux qui s'écartaient, sous quelque prétexte que ce fût, du grand chemin, lui étaient également odieux. Mais en ce moment il aurait volontiers embrassé le Français. Il lut dans le visage expressif de Glyndon tout ce qu'il endurait d'ennui et de dégoût. Après l'extase de l'inspiration et du travail, entendre un homme vous parler de formes pyramidales, de bras droits, de jambes droites, des accidents de l'art.... voir méconnaître la pensée, la conception de son œuvre, et la critique se terminer par l'éloge du petit doigt !

« Bah ! dit Glyndon avec humeur en recouvrant son travail, en voilà assez sur mes pauvres ébauches. Qu'avez-vous à me dire ?

— D'abord, dit Nicot en se hissant sur un tabouret, d'abord, ce signor Zanoni, ce second Cagliostro qui critique nos doctrines (quelque espion de Capet sans doute), je ne suis pas vindicatif; comme dit Helvétius, nos erreurs proviennent de nos passions et je sais régler les miennes ; mais c'est une vertu de haïr pour l'amour de l'humanité, et je ne demanderais que d'être chargé de dénoncer et de juger le seigneur Zanoni à Paris. »

Les petits yeux de Nicot lançaient des flammes et ses dents grinçaient.

« Avez-vous quelque nouvelle raison de le haïr ?

— Oui, dit Nicot avec rage. Oui, j'apprends qu'il fait la cour à une fille que j'ai le projet d'épouser.

— Vous ! De qui voulez-vous parler ?

— De la célèbre Pisani. Quelle beauté divine ! Elle ferait ma fortune dans une république : et cette république nous l'aurons avant la fin de l'année. »

Mervale se frotta les mains en riant. Glyndon rougit de colère et de honte.

« Connaissez-vous la signora Pisani ? lui avez-vous jamais parlé ?

— Pas encore; mais, quand je prends un parti, il est bientôt réalisé. Je vais retourner à Paris. On m'écrit qu'une jolie femme est une puissante recommandation pour un patriote. L'ère des préjugés est passée. Les vertus les plus sublimes commencent à être comprises. Je veux ramener avec moi la plus belle femme de toute l'Europe.

— Arrêtez !... Qu'allez-vous faire ? » dit Mervale en saisissant le bras de Glyndon.

L'artiste révolté s'avançait déjà sur le Français, les yeux étincelants, les poings serrés.

« Monsieur, dit Glyndon entre ses dents, vous ne savez de qui vous parlez. Prétendez-vous supposer que Viola voudrait de vous ?

— Non, assurément, dit Mervale en regardant le plafond, du moins si elle trouve mieux.

— Mieux ! dit Nicot…Vous ne me comprenez pas.

Moi, Jean Nicot, je me propose d'épouser la Pisani... de l'épouser ! D'autres peuvent lui faire des offres plus libérales, mais je ne sache personne qui voulût lui en faire une aussi honorable. Moi seul ai pitié de son isolement. Et puis, d'après l'ordre de choses qui s'annonce en France, on pourra toujours s'y débarrasser d'une femme quand on voudra. Nous allons avoir de nouvelles lois sur le divorce. Pensez-vous qu'une fille italienne... et il paraît qu'il n'y a pas de pays au monde où les jeunes filles soient plus pures, quoiqu'elles se dédommagent, quand elles sont femmes, par des vertus plus philosophiques... qu'une fille italienne préférât à la main d'un artiste les bontés même d'un prince ? Non : j'ai meilleure opinion que vous de la Pisani ; je vais me hâter de me présenter à elle.

— Je vous souhaite bonne chance, monsieur Nicot, » dit Mervale.

Il se leva et lui serra cordialement la main. Glyndon jeta sur tous deux un regard de dédain.

« Peut-être, monsieur Nicot, dit-il enfin avec un sourire amer, peut-être aurez-vous des rivaux.

— Tant mieux ! répliqua négligemment Nicot en entrechoquant ses talons et s'absorbant dans l'admiration de ses pieds volumineux.

— Moi-même, j'admire Viola Pisani.

— Quel peintre ne l'admirerait ?

— Il se pourrait que j'offrisse comme vous de l'épouser.

— Ce serait folie à vous, quoique sage à moi. Vous ne sauriez pas tirez bénéfice de la spéculation, cher confrère ; vous avez des préjugés.

— Vous ne prétendez pas que vous spéculeriez sur votre femme ?

— Le vertueux Caton prêta sa femme à un ami. J'aime la vertu et ne saurais mieux faire que d'imiter Caton. Mais parlons sérieusement : je ne vous crains pas comme rival. Vous êtes bien tourné, je suis laid; mais vous êtes irrésolu, et je suis plein de décision. Pendant que vous débiterez de belles phrases, je dirai simplement: « J'ai un bon état; voulez-vous m'épouser ? » Ainsi donc, à votre aise, confrère, et au revoir dans les coulisses ! »

Nicot se leva, étendit ses longs bras et ses jambes courtes, bâilla de façon à montrer de l'une à l'autre oreille sa denture délabrée, fixa d'un air de défi son bonnet sur sa tête laineuse, et, lançant par-dessus son épaule gauche un regard de triomphe et de malveillance à Glyndon indigné, il quitta lentement la chambre, Mervale éclata de rire. « Voyez le cas que fait de Viola votre ami. Belle victoire pour vous, de l'arracher aux pattes de l'animal le plus laid, qui soit entre la Laponie et les Kalmouks ! » Glyndon était encore trop révolté pour pouvoir répondre. Une nouvelle visite arriva : c'était Zanoni. Mervale, à qui l'apparition et l'aspect de ce personnage imposaient une sorte de déférence involontaire qu'il ne se souciait pas de reconnaître, et moins encore de trahir, fit un signe de tête à Glyndon et se contenta de lui dire :

« Nous en reparlerons bientôt, » puis laissa le peintre avec le nouveau venu.

« Je vois, dit Zanoni en soulevant la toile qui recouvrait le tableau, que vous avez tenu compte de mes conseils. Courage, jeune artiste ! Voilà une excursion en dehors des écoles, voilà qui respire la confiance fière et hardie du vrai talent ! Vous n'aviez pas de Nicot, pas de Mervale auprès de vous, quand vous avez conçu cette image de la vraie beauté. »

Ramené à son art par la vertu de cet éloge inattendu, Glyndon répliqua modestement : « J'avais bonne opinion de mon travail jusqu'à ce matin, et puis tout à coup je me suis senti désenchanté de mon heureuse illusion.

— Dites plutôt que n'ayant plus l'habitude d'un travail soutenu, vous étiez fatigué de ce petit excès.

— C'est la vérité. Vous l'avouerai-je ? le monde extérieur commençait à me manquer. Il me semblait que, pendant que je prodiguais tout mon cœur et toute ma jeunesse à des visions idéales de beauté, je perdais la belle réalité de la vie présente, et je portais envie au gai pêcheur chantant sous ma fenêtre, et à l'amant qui causait avec celle qu'il aime.

— Et, dit Zanoni avec un sourire d'encouragement, vous reprochez-vous ce retour naturel et nécessaire vers la terre, où celui qui habite le plus constamment le ciel de l'invention, aime à chercher la distraction et le repos ? Le génie humain est un oiseau qui ne peut pas toujours avoir les ailes étendues : quand le besoin de la réalité se fait sentir, c'est une faim qui veut être apaisée. Ceux qui sont le plus épris de l'idéal sont les premiers à jouir de la réalité. Voyez le véritable artiste quand il s'égare au milieu de la foule humaine, comme il observe sans cesse ! comme sans cesse il plonge dans les cœurs !

comme il est sans cesse en éveil et prêt à recueillir toutes les vérités dont se complique l'existence, les plus petites comme les plus grandes, sans craindre de s'abaisser même à ce que les pédants appellent le trivial et le frivole ! Il n'est pas un fil, dans le tissu de la vie sociale, dont il ne puisse tirer une grâce. Pour lui, le moindre atome de poussière qu'emporte la brise devient, aux rayons du soleil, un monde d'or vivant. Ne savez-vous pas qu'autour de l'animalcule qui tourbillonne dans une, goutte d'eau, flotte une auréole (La menas mica qu'on trouve dans les eaux les plus pures, est environnée d'une auréole lumineuse : ce phénomène est fréquent chez les animalcules.) comme autour de l'étoile qui décrit dans l'espace son cours radieux ? L'art véritable trouve le beau partout. Dans la rue, sur la place, dans la cabane du pauvre, il cueille le miel qui doit nourrir sa pensée. Dans la fange de la politique, Dante et Milton trouvèrent des perles pour leur couronne poétique. Qui vous a dit que Raphaël ne jouissait pas de la vie extérieure, emportant partout avec lui cet idéal du beau qui attirait et s'appropriait comme l'ambre, la plus humble paille foulée dans la boue sous le pied brutal de l'homme grossier ? De même que le roi des forêts cherche sa proie, la flaire, la poursuit par les monts et par la plaine, à travers les jungles et les clairières, mais à la fin la saisit et l'emporte dans son antre inaccessible, ainsi fait le génie. A travers le bois et le désert, ardent, infatigable, chaque sens aux aguets, chaque fibre tendue pour la force ou pour la vitesse, il cherche, il poursuit les images matérielles, éparses et fugitives : il les étreint enfin de ses serres puissantes, et les emporte dans des solitudes que nul pas ne saurait profaner. Allez, cherchez le monde extérieur : il est, pour l'art, l'inépuisable aliment, la source sans cesse féconde du monde de la pensée.

— Vous me rassurez, dit Glyndon. J'avais regardé ma fatigue comme une preuve d'impuissance. Mais ce n'est pas de mes études que je voudrais vous parler aujourd'hui. Pardonnez-moi si du travail je passe à la récompense. Vous avez exprimé d'obscurs présages sur mon avenir si j épouse une femme qui, aux yeux d'un monde positif, ne pourrait qu'assombrir mon horizon et entraver mes espérances. Parlez-vous avec la sagesse qui vient de l'expérience, ou avec celle qui aspire à la prophétie ?

— Ne sont-elles pas inséparables l'une de l'autre? le meilleur calculateur n'est-il pas aussi celui qui peut le mieux d'un coup d'œil résoudre tout problème nouveau dans la science des probabilités ?

— Vous éludez ma question.

— Nullement; mais je veux vous expliquer ma réponse : aussi bien c'est de ce sujet que je suis venu vous entretenir. Ecoutez-moi. »

Zanoni attacha un regard pénétrant sur Glyndon, et continua :

« La première condition, pour accomplir ce qui est grand et noble, c'est la perception claire des vérités qui se rapportent au but qu'on désire atteindre. L'homme de guerre réduit ainsi les chances d'une bataille à des combinaisons presque mathématiques.

Il peut prédire le résultat à coup sûr, pourvu qu'il puisse compter sur les instruments matériels dont il est obligé de se servir. Avec une telle perte, il traversera ce pont ; en tant de temps, il peut réduire cette place. Le maître de la science plus pure, ou de l'art plus divin, peut avec plus d'exactitude encore, car il dépend moins des causes matérielles que des idées dont il dispose, prédire le succès qu'il peut atteindre et l'échec qu’il doit subir, pourvu qu'il ait d'abord la connaissance des vérités qui sont en lui et autour de lui. Mais la connaissance de ces vérités est troublée par plus d'une cause : la vanité, les passions, la

crainte, l'indolence, l'ignorance des moyens extérieurs propres à l'accomplissement de ses desseins. Il se peut qu'il calcule mal ses propres forces, qu'il ne connaisse pas la carte du pays qu'il voudrait conquérir. L'âme a besoin, pour apercevoir la vérité, d'être dans un état particulier; et cet état, c'est une sérénité profonde. La vôtre brûle du désir de la vérité ; vous voudriez me demander de vous communiquer, sans épreuve et sans préparation, les plus grands secrets qui existent dans la nature. Mais il est aussi impossible à l'âme non préparée de voir la vérité, qu'il l'est au soleil d'éclairer les ténèbres de la nuit. L'âme alors ne reçoit la vérité que pour la souiller; et, pour me servir de la comparaison d'un homme qui s'est approché de bien près du secret sublime de la Goetia (cette magie latente qui habite la nature comme l'électricité le nuage), celui qui verse de l'eau dans un puits fangeux ne fait que remuer la fange (Jamblique, Vie de Pythagore.)

— Où en voulez-vous venir ?

— A ceci : vous avez des facultés qui peuvent atteindre une puissance merveilleuse, qui peuvent vous faire prendre rang parmi les enchanteurs qui, plus grands que le magicien, laissent après eux une influence durable, dont le culte est reconnu partout où l'âme a le sentiment d'un monde plus élevé que celui dans lequel la matière s'agite et lutte pour s'assurer une existence grossière et incomplète. Mais, pour tirer parti de ces facultés, il vous faut apprendre (et il n'est pas nécessaire d'être prophète pour vous en avertir) à concentrer sur de grands desseins tous vos désirs. Il faut le repos du cœur pour l'activité de l'esprit. En ce moment, vous passez, par un changement perpétuel, d'un but à un but différent. Ce qu'est au navire le lest, la foi et l'amour le sont à l'âme. Concentrez sur un seul point votre cœur tout entier, vos affections, tout ce que vous avez d'humain, et votre esprit, dans ses aspirations, trouvera à la fois son équilibre et sa force. Viola n'est encore qu'une enfant : vous n'apercevez pas en elle la noble nature que les épreuves de la vie y développeront un jour. Pardonnez-moi de vous dire que son âme plus pure, plus élevée que la vôtre, ravira la vôtre dans son essor sublime, comme l'hymne sacrée élève vers le ciel l'esprit de l'homme. Il manque à votre nature cette harmonie, cette musique qui, selon la sage et profonde doctrine du pythagoricien, exalte et calme tout à la fois. Cette harmonie, c'est dans son amour que je vous l'offre. »

Mais suis-je assuré qu'elle m'aime ?

Non, elle ne vous aime pas aujourd'hui. Elle est tout entière à une autre affection. Mais si je pouvais vous communiquer, comme l'aimant communique au fer son attraction magnétique, l'amour qu'elle a pour moi; si je pouvais faire qu'elle trouvât en vous l'idéal de ses rêves…

— Un tel don est-il au pouvoir de l'homme ?

— Je vous l'offre si votre amour est pur, si votre foi en la vertu et en vous-même est vraiment profonde et loyale; sinon, croyez-vous que je voudrais la désenchanter de la vérité pour lui faire adorer un mensonge ?

— Mais, dit Glyndon, si elle est tout ce que vous me dites, et si elle vous aime, comment pouvez-vous vous dépouiller de cet inestimable trésor ?

— Oh ! que le cœur de l'homme est égoïste et bas ! s'écria Zanoni avec une exaltation et une véhémence étranges. Connaissez-vous donc assez peu l'amour pour ignorer qu'il sacrifie tout, l'amour lui-même, au bonheur de l'être aimé ? Ecoutez-moi. »

Et il pâlit.

« Ecoutez-moi : j'insiste auprès de vous dans mes offres, parce que je l'aime, et parce que je crains qu'avec moi sa destinée soit moins belle qu'avec vous. Pourquoi ? ne me le demandez pas, je ne pourrais vous répondre. Assez !... Le temps presse maintenant, votre réponse ne peut plus se faire longtemps attendre : dans trois nuits à partir de celle-ci vous n'aurez plus le pouvoir de choisir.

— Mais, dit Glyndon, toujours hésitant et soupçonneux, pourquoi cet empressement ?

— Vous êtes indigne d'elle du moment que vous me le demandez. Tout ce que je puis vous dire ici, vous devriez le savoir par vous-même. Ce ravisseur, cet homme passionné, ce fils du vieux Visconti, il ne vous ressemble pas, il est inébranlable, lui ; résolu, ferme et décidé, même dans ses crimes ; il n'abandonne jamais son but. Mais il est une passion qui domine encore sa luxure : c'est son avarice. Le lendemain de sa tentative contre Viola, son oncle, le cardinal... sur qui il fonde de grandes espérances en terres et en argent, le fît venir et lui défendit, sous peine de perdre toutes les richesses dont le prince a déjà réglé d'avance l'emploi, de continuer à poursuivre de ses projets infâmes une pauvre orpheline que le cardinal a aimée et protégée depuis son enfance. Voilà la cause du répit momentané qu'il laisse à Viola. Mais pendant que je parle, la cause expire. Avant que l'aiguille de l'horloge soit sur midi, le cardinal n'existera plus. En ce moment même, votre ami Jean Nicot est avec le prince de…

— Lui ! pourquoi ?

— Pour savoir de lui quelle dot emportera Viola Pisani le matin où elle ressortira du palais du prince.

— Et comment savez-vous tout cela ?

— Insensé ! parce que, je vous le répète, celui qui aime veille nuit et jour; parce que l'amour ne dort pas tant qu'un danger menace l'être aimé !

— Et c'est vous qui avez appris au cardinal... ?

— C'est moi. Et ce qui a été ma tâche aurait pu tout aussi facilement être la vôtre… Allons ! votre réponse !

— Dans trois jours à partir d'aujourd'hui vous l'aurez.

— Qu'il en soit ainsi.... Ajourne, pauvre cœur indécis, ton bonheur jusqu'à la dernière minute…

Dans trois jours d'ici je vous demanderai votre décision.

— Et où nous verrons-nous ?

— Avant minuit, là où vous vous attendrez le moins à me voir. Vous ne pouvez m'éviter quand vous chercheriez à le faire !

— Un moment encore. Vous me reprochez mes doutes, mes hésitations, mes soupçons. Ne sont-ils pas au moins naturels ? Puis-je céder sans combat à l'étrange fascination que vous exercez sur mon âme ? Quel intérêt pouvez-vous prendre à un étranger comme moi, pour venir m'imposer ainsi l'acte le plus sérieux de la vie d'un homme ? Croyez-vous qu'il y ait un seul homme de bon sens qui n'hésiterait pas, ne réfléchirait pas, et ne se demanderait point : « Pourquoi cet étranger s'intéresserait-il à moi ? »

— Et cependant, dit Zanoni, si je vous disais que je peux vous initier aux secrets de cette magie que la philosophie de nos jours regarde unanimement comme une chimère ou comme une imposture ; si je vous promettais de vous enseigner à commander aux créatures de l'air et des abîmes, à accumuler des trésors plus aisément qu'un enfant ne peut ramasser des cailloux sur la plage : à devenir possesseur de l'essence des plantes qui prolongent la vie de siècle en siècle, du secret de cette attraction irrésistible qui intimide le danger, désarme la violence, et dompte l'homme comme le serpent charme l'oiseau ; si je vous disais que toutes ces choses, je les possède et peux les communiquer, alors vous m'écouteriez, vous m'obéiriez sans hésiter.

— Oui, je l'avoue; et je ne puis me l'expliquer que par des souvenirs imparfaits de mon enfance, par des traditions attachées à notre maison…

— A votre ancêtre, qui, à la renaissance de la science, chercha les secrets d'Apollonius et de Paracelse.

— Quoi ! dit Glyndon étonné, êtes-vous à ce point familier avec les annales d'une obscure lignée ?

— Pour l'homme qui aspire à savoir, le plus humble adepte de la science ne saurait être inconnu. Vous me demandez pourquoi j'ai montré tant d intérêt pour votre destinée. Il y a une raison que je ne vous ai pas encore confiée. Il existe une société dont les statuts et les mystères sont, pour les érudits les plus curieux et les plus profonds, un impénétrable secret. En vertu de ces statuts, chaque membre est tenu de guider, d'aider, de conseiller les descendants les plus reculés de ceux qui, comme votre ancêtre, ont pris une part, si humble et si stérile qu'elle soit, aux travaux mystérieux de l'Ordre. Nous sommes engagés à les diriger vers leur bonheur; plus encore, s'ils nous l'ordonnent, nous devons les accepter comme disciples. Je suis un des survivants de cette antique et vénérable fraternité. Voilà ce qui d'abord m'a attaché à toi, voilà peut-être ce qui, à ton insu, fils de notre société, t'a attiré vers moi.

— S'il en est ainsi, au nom des lois auxquelles tu obéis, je te somme de me recevoir pour disciple.

— Que demandes-tu ? dit Zanoni exalté. Apprends d'abord à quelles conditions. Le néophyte doit être, au moment de son initiation, dégagé de toute affection, de tout désir qui le rattache à la terre. Il faut qu'il soit pur de tout amour de femme ; affranchi de toute avarice et de toute ambition ; libre des rêves de l'art même, et de toute espérance de gloire terrestre. Le premier sacrifice que tu dois faire, c'est Viola elle-même. Et pourquoi ? pour une épreuve que le courage le plus entreprenant ose seul braver, que les natures les plus éthérées peuvent seules surmonter. Tu es indigne de la science qui a fait de moi et de tant d'autres ce que nous sommes et ce que nous avons été, car ta nature entière n'est que peur.

— Peur ! s'écria Glyndon, rouge d'indignation et se dressant fièrement de toute sa hauteur.

— Peur ! et de la pire espèce : peur de l'opinion, peur des Nicot et des Mervale ; peur de tes élans même les plus généreux; peur de ta puissance, alors même que ton génie est le plus hardi ; peur que la vertu ne soit pas éternelle; peur que Dieu ne vive pas dans le ciel pour veiller sur la terre ; peur, oui, la peur des petites âmes, la peur qui est inconnue aux grands cœurs. »

A mots Zanoni quitta brusquement l'artiste, et le laissa humilié, éperdu, mais non convaincu. Il demeura seul avec ses pensées, jusqu'à ce que l'heure en sonnant l'éveilla ; il se rappela la prédiction de Zanoni concernant la mort du cardinal, et, saisi d'un désir irrésistible d'en apprécier la véracité, il s'élança dans la rue et courut au palais. Cinq minutes avant midi Son Éminence avait cessé de vivre, après une maladie de moins d'une heure. Stupéfait et confus, il s'éloigna du palais, et, en traversant la Chiaja, il vit Jean Nicot sortir de la demeure du prince de....

CHAPITRE V

J'ai deux amours, l'un plein de bonheur, l'autre de désespoir, qui sont, comme deux esprits, à me tenter sans cesse.

(Shakespeare).

Vénérable Société, si sacrée et si peu connue, vous dont les archives secrètes et précieuses ont fourni les matériaux de ce récit ; vous qui avez conservé de siècle en siècle tout ce que le temps a épargné de la science vénérable et auguste, c'est grâce à vous qu'aujourd'hui, pour la première fois, le monde va connaître, imparfaitement il est vrai, les pensées et les actes d'un des vôtres, d'un membre de votre Ordre dont les titres ne sont ni faux ni empruntés. Plus d'un imposteur a usurpé la gloire de vous appartenir ; plus d'un prétendant menteur a été rangé parmi les vôtres, par l'ignorance pédante qui, jusqu'à ce jour, est réduite par son impuissance à avouer qu'elle ne sait rien de votre origine, de vos rites et de vos doctrines, pas même s'il est encore sur la terre un lieu que vous habitiez. C'est grâce à vous que moi, le seul de mon pays qui dans ce siècle aie été admis à porter dans votre mystérieuse académie un pied indigne, j'ai reçu de vous le pouvoir et le mandat de mettre à la portée des esprits profanes quelques-unes des radieuses vérités qui étincelaient à la grande Shemaia de la sagesse chaldéenne et jetaient encore de lumineux reflets à travers la science obscurcie de vos disciples plus récents, lorsqu'ils cherchaient, comme Psellus et Jamblique, à ranimer le feu qui brûlait dans les Hamarin de l'Orient. Nous n'avons plus, il est vrai, citoyens d'un monde vieux et refroidi, le secret de ce nom qui, selon les antiques oracles de la terre, se précipite dans les mondes de l'infini ; mais nous pouvons et nous devons signaler la renaissance des vérités d'autrefois, dans chaque nouvelle découverte de l'astronome et du chimiste. Les lois de l'attraction, de l'électricité, et de cette force plus mystérieuse encore du grand principe vital, lequel, s'il disparaissait de l'univers, au lieu de l'univers, laisserait un tombeau ; toutes ces lois n'étaient que le code où l'antique théurgie puisait les règles dont elle s'est composé une législation et une science à elle. En essayant de construire avec des mots incomplets les fragments de cette histoire, il me semble que dans une nuit solennelle je parcours les ruines d'une vaste cité dont il ne reste que des tombeaux. De l'urne et du sarcophage, j'évoque le génie du Flambeau éteint, (Nom donné à la Mort par les néoplatoniciens mystiques.) et cette apparition ressemble de si près à Eros, que par moments je ne sais lequel de vous deux m'inspire…0 Amour !... 0 Mort !...

Le cœur virginal de Viola tressaillit aussi de cette émotion nouvelle, insondable, divine ! Cette émotion n'était-elle qu'un battement plus vif du sang et de l'imagination, le

ravissement naturel et ordinaire de l'œil devant la beauté, de l'oreille devant l'éloquence ? Ou plutôt ne justifiait-elle pas ce qu'en pensait Viola même, que cette vive et pénétrante impression naissait ailleurs que dans les sens, qu'elle tenait moins d'un amour humain et terrestre que de quelque charme mystérieux et saint tout à la fois ? J'ai dit que du jour où, affranchie enfin de toute crainte et de tout effroi, elle se soumit à l'influence de Zanoni, elle avait cherché à traduire sa pensée par des paroles. Laissons à ces pensées elles-mêmes le soin de faire connaître leur nature.

La confession intime..

« Est-ce la clarté du jour qui m'inonde ou le souvenir de ta présence ? De quelque côté que je regarde, le monde me paraît plein de toi; dans le rayon qui tremble sur l'eau, qui sourit dans la feuillée, je ne vois que le reflet de ton regard. Quel est ce changement qui transporte et moi-même et l'univers tout entier ?

« Par quel vivant et irrésistible élan se révéla cette puissance qui te rend maître du flux et du reflux de mon cœur ? Mille témoins m'environnaient; je ne vis que toi seul. C'était la nuit où je fis mon entrée dans ce monde qui condense la vie dans le drame, et n'a d'autre langue que la musique. Par quel lien étrange et soudain ce monde s'unit-il à jamais à toi ? Ce qui était pour les autres l'illusion de la scène, ta présence le fut pour moi. Ma vie aussi semblait tout entière concentrée dans ces quelques heures trop courtes, et sur mes lèvres j'entendis une harmonie ignorée de toute autre oreille que la mienne. Je suis assise dans la chambre où demeurait mon père. Ici, dans cette nuit de bonheur, oubliant la cause de leur propre bonheur, je me retirai dans l'ombre et cherchai à comprendre ce que tu étais pour moi : et la voix de ma mère m'éveilla, et je m'approchai de mon père, près... bien près de lui... effrayée de mes propres pensées.

« Ah ! doux et triste fut le lendemain de cette nuit, quand tes lèvres m'apprirent à me mettre en garde contre l'avenir…Maintenant orpheline, à quoi peuvent remonter mes pensées, mes rêves, mon culte, sinon à toi ?

« Avec quelle douceur tu m'as reproché l'injure que te faisaient mes injustes soupçons ? Pourquoi ai-je frémi de te sentir éclairer ma pensée, comme le rayon éclaire l'arbre solitaire auquel tu m'avais si bien comparée ? C'était... c'était parce que, comme l'arbre, j'ai combattu pour la lumière et que la lumière est venue. Ils me parlent d'amour, et ma vie tout entière au théâtre inspire à mes lèvres le souffle et la langue de l'amour… Non, mille fois non. Je sais bien que ce n'est pas de l'amour que je sens pour toi... ce n'est pas une passion, c'est une pensée. Je ne demande pas à être aimée… Je ne me plains pas si tes paroles sont sévères, si ton regard est froid. Je ne demande pas si j'ai des rivales; je ne cherche ni n'aspire à être belle à tes yeux…C'est mon âme qui voudrait s'unir à la tienne. Je donnerais des mondes, y eût-il entre nous des océans, pour savoir l'heure où ton doux regard s'élève vers les étoiles, où ton cœur s'épanche dans la prière. Ils me disent que tu es plus beau que le marbre d'Apollon, plus beau que toute forme humaine ; mais je n'ai jamais osé te regarder en face pour te comparer, par la pensée, avec le reste du monde. Seulement, ton regard et ton sourire calme et doux me poursuivent sans cesse : ainsi, quand je contemple la lune, tout ce qui en pénètre dans mon âme, c'est sa molle et silencieuse clarté.

« Souvent, quand l'air est calme, j'ai cru entendre les accents de la musique de mon

père; souvent, quoique depuis longtemps endormis à jamais dans la tombe, ils m'ont arrachée aux rêves de la nuit solennelle. Il me semble, avant que tu viennes à moi, qu'ils m'annoncent ta venue. Il me semble les entendre se plaindre et gémir quand, après ton départ, je retombe sur moi-même. Tu fais partie de cette harmonie; tu en es l'esprit, le génie. Mon père a dû entrevoir et toi et ta terre natale, lorsque les vents se taisaient pour écouter ses accords, et que le monde le croyait fou. J'entends dans ma retraite le murmure lointain de la mer. Murmurez, flots bénis ! Les vagues sont le sang du rivage : elles battent sous le souffle joyeux du matin…Ainsi bat mon cœur dans la fraîcheur et dans la lumière qui émanent de ton souvenir.

« Souvent dans mon enfance, je me suis demandé rêveuse pourquoi j'étais née, et mon âme répondait à mon cœur et disait : « Tu es née pour adorer. » Oui, je sais pourquoi le monde réel m'a toujours paru si faux et si froid ; je sais pourquoi le monde de la scène m'a ravie et éblouie. Je sais pourquoi il est si doux de me réfugier dans la solitude et de laisser avec mon regard mon être tout entier monter vers les cieux lointains. Ma nature n'est pas faite pour cette vie, si heureuse qu'elle puisse paraître aux autres. C'est pour elle un besoin, son seul besoin, d'avoir toujours devant elle une image plus élevée qu'elle-même. Etranger ! dans quelles régions célestes, au-delà du tombeau, mon âme répandra-t-elle, heure après heure, son culte à la même source que la tienne ?

« Dans le jardin de mon voisin il y a une petite fontaine. Ce matin, après le lever du soleil, j'étais debout sur le bord. Comme elle jaillissait avec ses perles frémissantes au-devant des rayons du matin ! Alors, je pensais que je te verrais aujourd'hui; car ainsi s'élançait mon âme au-devant du matin nouveau que tu m'apportes des cieux....

« Oui, je t’ai revu, je t'ai écouté encore une fois. Comme je me suis enhardie ! Je me suis laissée aller à te redire les récits de mes pensées d'enfant, comme si je t'avais connu depuis mon enfance. Tout à coup le sentiment de ma hardiesse me frappa. Je m'arrêtai, et j'interrogeai timidement ton regard.

— Eh bien ! et quand vous avez vu que le rossignol ne voulait pas chanter ?

— Ah ! répondis-je, qu'importe cette histoire du cœur d'un enfant ?

— Viola, m'as-tu répondu, avec cette voix d'une douceur, d'une gravité expressives, les ténèbres d'un cœur d'enfant ne sont souvent que l'ombre d'une étoile. Poursuivez ! Ainsi donc le rossignol une fois pris et enfermé ne voulait plus chanter ?

— Non ! et je plaçai la cage là-bas dans la vigne; et je pris mon luth, et je lui parlai avec les cordes de l'instrument ; car je pensais que toute harmonie était sa langue naturelle, et qu'il comprenait que je cherchais à le consoler.

— Oui, me dis-tu alors. Et à la fin il vous répondit, mais non pas par ce chant ; ce fut par un cri aigu, bref, si triste que vos mains laissèrent tomber le luth et que les larmes jaillirent de vos yeux. Puis doucement vous ouvrîtes la cage, l'oiseau s'envola vers ce bosquet, le feuillage frissonna, et, aux rayons de la lune, vous vîtes qu'il avait retrouvé sa compagne…

Alors, des épais rameaux il envoya vers vous un chant long, sonore, joyeux, un hymne de bonheur et d'harmonie. Et rêveuse, vous comprîtes enfin que ce n'était ni la vigne ni la lune qui, cette nuit-là, donnait à l'oiseau ces ravissants accords, et que le secret de sa mélodie était la présence de ce qu'il aimait… »

« Comment connaissais-tu alors mes pensées d'enfant mieux que je ne les connaissais moi-même ? Les années obscures de mon passé et leurs événements les plus insignifiants, comment te sont-ils si familiers, brillant étranger ? Je m'étonne, j'admire, mais je n'ai plus maintenant le courage de te craindre !

« II y a eu un temps où son souvenir m'oppressait, m'accablait. Comme un enfant qui veut qu'on lui donne la lune, toute mon existence n'était qu'un vague désir de quelque chose que je ne devais jamais atteindre. Maintenant il me semble, au contraire, qu'il me suffit de penser à toi pour lever toutes les entraves qui pèsent sur mon âme. Je flotte dans un océan de lumière sereine; rien ne me semble trop haut pour mes ailes, ni trop glorieux pour mes yeux. C'était mon ignorance qui te rendait pour moi un objet d'effroi. Une science qui n'est pas dans les livres semble t'environner comme une atmosphère. Comme j'ai peu lu ! comme j'ai peu appris ! Et pourtant, quand tu es auprès de moi, il semble que pour moi se lève le voile de toute sagesse et de la nature entière. Je tressaille en regardant ces paroles mêmes que j'écris; il me semble qu'elles ne viennent pas de moi, mais qu'elles sont les signes d'une autre langue que tu as apprise à mon cœur, et que ma main trace rapidement comme sous ta dictée. Quelquefois, pendant que j'écris ou que je songe, je suis tentée de croire que j'entends des ailes légères s'agiter autour de moi, que je vois d'insaisissables formes de beauté flotter devant mes yeux et s'évanouir en souriant. Jamais un rêve inquiet ou terrible ne vient maintenant troubler mon sommeil ; et pourtant le sommeil et la veille me semblent ne former qu'un même rêve. Dans mon sommeil je parcours avec toi, non pas les sentiers de la terre, mais les régions impalpables de l'air, d'un air qui semble une musique; nous montons, nous montons, comme s'élève l'âme aux accords divins d'une lyre. Avant de te connaître; j'étais comme asservie à la terre. Tu m'as donné la liberté de l'univers : Avant, c'était la vie : maintenant, il me semble que je suis entrée dans l'éternité !...

« Autrefois, quand je devais paraître sur la scène, mon cœur battait avec plus de violence. Je tremblais de me trouver en face de la foule dont le souffle donne la gloire ou la honte. Maintenant je ne la crains pas. Je ne la vois pas, je ne l'entends pas, je n'y songe pas. Je sais bien que l'harmonie ne manquera pas à ma voix, car c'est un hymne que j'exhale à toi. Tu ne viens jamais au théâtre, et je ne m'en afflige plus. Tu es devenu trop sacré pour que je croie que tu appartiennes à ce monde vulgaire ; et je me sens heureuse que tu ne sois pas là quand la foule a le droit de me juger.

« Il m'a parlé d'un autre... d'un autre à qui il voudrait me donner. Non, Zanoni, ce n'est pas de l'amour que je sens pour toi; autrement, comment t'aurais-je écouté sans colère ? et pourquoi ton ordre ne m'a-t-il pas paru impossible ? Comme la main du maître fait plier et frémir les cordes du docile instrument... ainsi ton regard harmonise avec ta volonté les fibres les plus rebelles de mon cœur. Si tu le veux, eh bien ! qu'il en soit ainsi. Tu es le maître souverain de mes destinées ; elles ne peuvent se révolter contre toi. Je sens presque que, quel qu'il fût, je pourrais aimer celui sur qui tu épancherais les rayons qui t'inondent. Tout ce que tu as touché, je l'aime ; tout ce que tu as nommé, je l'aime. Ta main a effleuré ces feuilles de vigne, je les porte dans mon sein. Tu me sembles la source de tout amour : trop élevé, trop brillant pour être aimé toi-même, mais versant sur d'autres objets que l'œil peut contempler sans éblouissements des torrents de lumière. Non, non ! ce n'est pas de l'amour que je sens pour toi : et voilà pourquoi je ne rougis pas de l'entretenir et de l'avouer. Honte à moi si je t'aimais, me sachant si indigne de toi !

« Un autre ! Mon souvenir répète ce mot comme un écho. Un autre ! Est-ce à dire que je ne te reverrai plus ? Ce n'est pas de la tristesse, ce n'est pas du désespoir que je sens. Je ne puis pleurer. C'est un sentiment de complète désolation. Je suis replongée dans la vie commune, et cette solitude me glace et me fait frissonner. Mais je t'obéirai, si tu le veux. Ne te reverrai-je pas au-delà du tombeau ? Oh ! quel bonheur alors ce serait de mourir ! . .

« D'où vient que je ne me débats pas pour dégager ma volonté captive ? As-tu le droit de disposer ainsi de moi ? Rends-moi, rends-moi cette vie que je connaissais avant de t'avoir donné toute ma vie. Rends-moi les rêves insoucieux de ma jeunesse, cette liberté de mon cœur qui chantait joyeusement en parcourant la terre. Tu m'as désenchantée de tout ce qui n'est pas toi. Quel crime y avait-il à penser du moins à toi, à te voir ? Ton baiser brûle encore ma main. Cette main est-elle à moi, pour que je la puisse donner ? Ton baiser l'a prise et l'a consacrée à jamais à toi. Étranger, je ne veux pas t'obéir.

« Encore un jour d'écoulé, une des trois fatales journées. C'est étrange : depuis le sommeil de la nuit dernière, un calme profond s'est répandu dans mon cœur. Je me sens si assurée que mon être lui-même est devenu une partie de toi, que je ne puis croire que ma vie se puisse séparer de la tienne : et dans cette conviction je me repose, et je souris même de tes paroles et de mes craintes. Il y a une maxime que tu aimes, et que tu répètes sous mille formes : que la beauté de l'âme, c'est la Foi; que ce qu'est pour le sculpteur la beauté idéale, la Foi l'est pour le cœur ; que la Foi bien comprise s'étend sur toutes les œuvres dû Créateur que nous ne connaissons que parce que nous croyons en lui ; que la Foi implique une confiance tranquille en nous-mêmes et une espérance sereine dans notre avenir; qu'elle est l'astre sous l'influence duquel montent et s'abaissent les flots de la mer humaine. Cette Foi, je la comprends maintenant. Je repousse tout doute, toute crainte. Je sais que j'ai uni à toi, par un lien indissoluble, toute ma vie intime, et que tu ne peux m'arracher à toi quand même tu le voudrais. Et ce changement de la lutte au calme s est opéré en moi pendant le sommeil ; un sommeil sans rêve : mais quand je m'éveillai, ce fut un sentiment indéfinissable de bonheur ; un souvenir indécis comme d'une bénédiction ; comme si de loin tu eusses jeté ton sourire sur mon repos. Le soir, j'étais si triste! pas une fleur qui ne fût refermée comme pour ne se rouvrir jamais au soleil ! Et c'est la nuit même qui, dans mon cœur, comme sur la terre, a fait épanouir de nouveau ces fleurs flétries. Le monde est beau encore une fois ; beau dans son repos ; pas un souffle n'agite ton arbre, pas un doute mon âme ! »

CHAPITRE VI

Tu vegga oper violenzia o per inganno
Patire o disonore o mortal danno. (Orl., Far., XLII, i.)

(Tu es sur le point, par violence ou par trahison, de souffrir le déshonneur ou une perte mortelle.)

C'était un petit cabinet : les murs en étaient ornés de tableaux dont un seul avait plus de valeur que toute la famille du maître du palais. Oui, Zanoni avait raison, le peintre est en effet un magicien, et l'or qu'il extrait de son creuset n'est pas du moins une illusion. Tel

noble Vénitien a pu être un libertin ou un assassin, un misérable ou un idiot, méprisable et pis encore; mais il a posé devant le Titien, et son portrait est inestimable. Penser que quelques pouces de toile sont mille fois plus précieux qu'un homme avec ses veines et ses muscles, sa tête et sa volonté, son cœur et son intelligence !

Dans ce cabinet était assis un homme d'environ quarante-trois ans ; œil sombre et morne, traits courts et saillants, pommettes massives, lèvres épaisses et sensuelles, mais pleines de résolution : c'était le prince de…Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, avec une légère menace d'obésité, et portait une ample robe de chambre de riche brocart. Sur une table devant lui étaient posés une épée et un chapeau à l'ancienne mode, un masque, des dés avec leurs cornets, un portefeuille et une écritoire d'argent artistement ciselée.

« Eh bien, Mascari, dit le prince en levant les yeux sur son parasite qui se tenait dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, eh bien ! le cardinal repose avec ses ancêtres. J'ai besoin de distractions pour me consoler d'une perte si cruelle, et quelle voix plus douce que celle de Viola Pisani ?

— Votre Excellence parle-t-elle sérieusement ? sitôt après la mort de Son Eminence ?

— On en jasera moins, et on me soupçonnera moins. As-tu su le nom de cet insolent qui déjoua notre entreprise l'autre soir, et qui avertit le cardinal le lendemain ?

— Pas encore.

— Habile homme que tu es ! Je te le dirai moi. C'est le mystérieux inconnu.

— Le signor Zanoni ! En êtes-vous sûr, mon prince ?

Mascari. Il y a dans la voix de cet homme un ton qui ne me trompe jamais : quelque chose de clair, d'impérieux; quand je l'entends, je crois vraiment qu'il n'y a telle chose qu'une conscience. Quoi qu'il en soit, il faut nous débarrasser de cet impertinent. Mascari ! le signor Zanoni n'a pas encore honoré de sa présence notre pauvre logis. C'est un étranger de distinction : il faut que nous donnions un banquet en son honneur.

— Bien dit; et du vin de Chypre.

— Nous en reparlerons. Je suis superstitieux : des bruits étranges circulent sur le pouvoir et le talent prophétique de Zanoni. Rappelle-toi la mort d'Hughelli. Qu'importe ? eût-il le démon pour allié, il ne me déroberait pas ma proie, non, ni ma vengeance.

— Votre Excellence s'égare : la diva vous a ensorcelé.

— Mascari ! dit le prince avec un sourire hautain, dans ces veines coule le sang des Visconti qui disaient avec orgueil que jamais femme n'a échappé à leur amour ni homme à leur haine. La couronne de mes ancêtres n'est plus qu'un hochet d'enfant ; mais leur ambition et leur courage n'ont point dégénéré. Mon honneur est maintenant engagé dans cette entreprise. Il faut que Viola soit à moi.

— Encore une embuscade ? demanda Mascari.

— Non. Pourquoi ne pas envahir la maison ? Elle est située à l'écart, et la porte n'est pas de fer.

— Mais si, à son retour, elle dénonce votre violence ? Une maison forcée, une fille violée ! Réfléchissez; les privilèges féodaux ne sont pas, il est vrai, abolis ; mais un

Visconti même n'est pas au-dessus de la loi.

— Vraiment, Mascari ? Imbécile ! dans quel siècle, même si les novateurs insensés de la France font réussir leurs chimères, le fer de la loi ne pliera-t-il pas comme un roseau sous le poids de la puissance et de l'or ? Mais ne sois pas si pâle, mes plans sont tout préparés. Le jour où elle quittera ce palais, elle le quittera pour la France, avec Jean Nicot. »

Mascari n'eut pas le temps de répondre; un huissier annonça le signor Zanoni.

Le prince porta involontairement la main à l'épée placée sur la table; puis, souriant de ce mouvement instinctif, il se leva, alla au-devant de l'étranger et l'accueillit avec toute la courtoisie obséquieuse et démonstrative de la dissimulation italienne.

« C'est un honneur que j'estime hautement, dit le prince; depuis longtemps je désire serrer la main d'un personnage aussi distingué.

— Et je me rends à vos désirs avec le même sentiment qui vous les inspire, » répliqua Zanoni.

Le Napolitain s'inclina en pressant la main du nouveau venu; mais, au moment où il la toucha, un frisson passa sur lui, et son cœur cessa un instant de battre. Zanoni fixa sur lui ses yeux noirs et souriants, puis s assit avec une aisance familière.

« Ainsi, la voilà signée et scellée ! je parle de notre amitié noble prince. Et maintenant, je vais vous expliquer le but de ma visite. J'ai découvert, Excellence, que, sans le savoir peut-être, nous sommes rivaux. Y aurait-il moyen de concilier nos prétentions ?

— Ah ! dit le prince négligemment, c'est donc vous le cavalier qui m'avez enlevé le fruit de mes exploits ? En amour, comme à la guerre, tous les moyens sont bons. Concilier nos prétentions ! Tenez ! voici des dés; jouons-la ! Celui qui amènera le plus bas point y renoncera.

— Promettez-vous de vous soumettre à cette convention ?

— Oui, foi de Visconti.

— Et pour celui qui viole sa parole ainsi engagée, quelle sera la pénalité ?

— L'épée est auprès du cornet, signor Zanoni. Que celui qui forfait à son honneur meure par l'épée.

— Vous invoquez cette sentence si l'un de nous manque à sa parole ? J'y souscris. Que le signor Mascari tienne les dés pour nous.

— Bien dit ! Mascari, les dés ? »

Le prince se rejeta dans son fauteuil, et, tout endurci qu'il était, il ne put dissimuler l'expression de triomphe et de joie qui anima ses traits. Mascari rassembla les trois dés, et les fît sonner dans le cornet. Zanoni, la tête appuyée sur sa main, s'inclina sur la table et regarda fixement le parasite. Mascari chercha en vain à se dérober à ce regard inquisiteur ; il pâlit, trembla, et posa le cornet.

« Je donne le premier coup à Votre Excellence. Signor Mascari, nous sommes en suspens; veuillez nous tirer d'inquiétude. »

Mascari reprit le cornet, sa main trembla de nouveau, au point que les dés s'agitèrent

avec bruit. Il jeta, et amena seize points.

« C'est un beau coup ! dit Zanoni avec calme ; cependant, signor Mascari, je ne désespère pas. »

Mascari rassembla les dés, agita le cornet et le vida de nouveau sur la table : c'était le coup le plus élevé que pussent donner les dés, dix-huit.

Le prince lança à son complaisant un regard flamboyant; Mascari, debout, regardait les dés bouche béante, et tremblait des pieds à la tête.

« J'ai gagné, vous voyez, dit Zanoni; pouvons-nous encore être amis ?

— Signor, dit le prince, luttant manifestement contre la rage et la confusion, la victoire est à vous. Mais, pardonnez-moi, vous avez parlé avec indifférence de cette jeune fille; y a-t-il quelque chose qui puisse vous décider à abandonner votre droit ?

— Ayez meilleure opinion de ma galanterie et (ici sa voix prit un accent sévère) n'oubliez pas la sentence que vos lèvres ont prononcée. »

Le prince fronça le sourcil, mais réprima la réponse hautaine qu'il était sur le point de faire.

« Assez, dit-il avec un sourire forcé; je me rends, et, pour vous prouver que je me rends de bonne grâce, veuillez honorer de votre présence une petite fête que je veux donner en l'honneur… » II ajouta avec un sourire sardonique : « De l'élévation de mon regretté parent, le cardinal, de pieuse mémoire, au véritable siège de saint Pierre.

— Je suis vraiment heureux de recevoir de vous un ordre auquel je puisse obéir. »

Zanoni changea de conversation, parla légèrement et gaiement, et bientôt après disparut.

« Drôle ! s'écria alors le prince, saisissant Mascari au collet, tu m'as trahi !

— J'affirme à Votre Excellence que les dés étaient convenablement préparés; il devait amener douze; mais il est le diable en personne !

— Il n'y a pas de temps à perdre, » dit le prince en lâchant prise. Le parasite rajusta tranquillement sa dentelle. « Mon sang bout. Cette fille, je la veux, dussé-je y périr. Quel est ce bruit ?

— Ce n'est que l'épée de votre illustre ancêtre qui vient de tomber de la table. »

CHAPITRE VII

II ne faut appeler aucun ordre, si ce n'est en temps clair et serein. (Les Clavicules du rabbi Salomon.)

LETTRE DE ZANONI A MEJNOUR

Mon art s'est déjà obscurci et troublé; j'ai perdu la sérénité qui tait la puissance. Je ne puis influencer la volonté de ceux que je désirerais le plus vivement conduire au rivage; je

les vois s'égarer plus loin et plus profondément dans l'abîme de cet océan infini où nous voguons à jamais vers l'horizon qui fuit devant nous. Étonné et effrayé de voir que je ne puis qu'avertir là où je voudrais commander, j'ai interrogé mon âme. Oui, les désirs de la terre m'enchaînent au présent et m'excluent des secrets solennels que l'Intelligence, purifiée de tout élément matériel, peut seule pénétrer et contempler. La condition austère en retour de laquelle nous tenons nos dons les plus nobles et les plus divins, jette pour nous un voile sur l'avenir de ceux pour qui nous éprouvons les faiblesses humaines de la jalousie, de la haine ou de l'amour, Mejnour, autour de moi tout est brume et ténèbres; j'ai reculé dans notre existence sublime; et du sein de cette impérissable jeunesse, qui n'a de fraîcheur que dans l'esprit, est née la fleur sombre et empoisonnée de l'amour humain. Cet homme n'est pas digne d'elle. Cette vérité, je la sais.

Et certes cependant il y a, dans sa nature, le germe de la vertu et de la grandeur, si les ronces et l'ivraie de la vanité et de la peur les laissaient se développer. Si elle était à lui, et que j'eusse ainsi transplanté dans un autre sol la passion qui obscurcit mes yeux et désarme ma puissance, alors, sans être vu, sans être entendu, sans être reconnu, je pourrais veiller sur la destinée de l'un, inspirer secrètement ses actions, et ainsi assurer le bonheur de l'autre par le sien. Mais le temps vole. A travers l'ombre qui m'environne, je vois s'accumuler sur elle les plus formidables dangers, dont elle ne peut se préserver que par la fuite. Elle ne peut échapper qu'avec lui ou moi. Avec moi ! pensée enivrante ! arrêt terrible ! avec moi, Mejnour ! Peux-tu t'étonner que je veuille la sauver de moi-même ? Un moment dans la vie des siècles, une goutte d'eau dans l'Océan sans rivages; pour moi, l'amour humain peut-il être autre chose ? Et dans sa nature délicate et pure, plus pure, plus spiritualisée, même dans ses jeunes affections, que tout ce que les pages innombrables du cœur ont, de siècle en siècle et de génération en génération, révélé à ma vue, il existe un sentiment profond et intime qui me présage un malheur inévitable. Hiérophante austère et impitoyable, toi qui as cherché à convertir à notre société toute âme qui t'a paru noble et courageuse, tu sais toi-même par expérience combien est vaine l'espérance de bannir d'un cœur de femme la peur. Ma vie serait pour elle un étonnement continuel. Lors même que, d'ailleurs, je chercherais à guider ses pas à travers les régions de la terreur jusqu'à la lumière, songe à celui qui veille sur le seuil, et frémis avec moi du terrible danger ! J'ai essayé d'embraser l'âme tout entière de l'Anglais, de l'ambition de la vraie gloire dans son art ; mais l'esprit inquiet de son ancêtre semble l'appeler toujours et l'attirer vers ces sphères où s'est perdue la course égarée de l'autre.

Il y a un mystère dans l'héritage qu'un homme reçoit de ses aïeux. Des particularités d'esprit, comme les maladies du corps, demeurent assoupies pendant des générations pour se réveiller dans quelque descendant éloigné, déjouer tout traitement et résister à toute science. Viens à moi de ta solitude au milieu des débris de Rome. J'aspire après un confident vivant; j'appelle à moi celui qui jadis a connu, lui aussi, la jalousie et l'amour. J'ai recherché la communion d'Adon-Aï; mais sa présence, qui autrefois m'inspirait la joie céleste de la science et la foi sereine dans la destinée, ne fait plus que me troubler et me confondre. Des hauteurs d'où je cherche à pénétrer l'ombre des choses futures, je découvre des spectres menaçants et irrités. Il me semble apercevoir comme une limite fatale à l'existence merveilleuse qui m'a été donnée ; il me semble qu'après des siècles de la vie idéale, je vois ma route aboutir au gouffre des tempêtes de la Réalité. Là où les astres ouvraient devant moi leurs portes, je distingue confusément un échafaud, d'épaisses vapeurs de sang s'élèvent comme d'un charnier. Chose plus étrange encore, il y a ici un

être, un type achevé du faux idéal des hommes vulgaires; dérision hideuse en corps et en âme de tout ce que l'art rêve comme beauté, de tout ce que le cœur désire comme perfection ; et, dans toutes mes visions, je retrouve, au milieu de ces nuages sombres et menaçants de l'avenir, son image sinistre toujours présente. Auprès de cet échafaud dont j'aperçois l'ombre, il est là debout qui me raille dans une langue infernale et avec des lèvres qui distillent le sang et la fange. Viens, ami des anciens jours ! Pour moi du moins ta sagesse n'a pas renoncé à toute affection humaine. Selon les règles de notre ordre solennel, réduit maintenant à nous deux, derniers survivants de tant de nobles et généreux adeptes, tu es tenu aussi de diriger les descendants de ceux que tes conseils ont cherché, dans des temps plus reculés, à initier au grand secret. Le dernier rejeton de ce hardi Visconti, qui fut autrefois ton disciple, persécute impitoyablement cette belle et douce Viola. Par ses projets criminels et sanguinaires, il creuse lui-même son tombeau; tu peux encore le détourner de son destin fatal. Moi aussi, par la même loi mystérieuse, je suis engagé à obéir, s'il l'exige, à un descendant moins coupable d'un de nos frères. S'il repousse mes conseils et persiste à demander l'initiation, Mejnour ! tu auras un nouveau néophyte. Crains d'avoir une nouvelle victime. Viens à moi; ces lignes t'arriveront rapidement. Réponds en me procurant la joie de serrer la seule main que j'ose presser encore !…

CHAPITRE VIII

.... il lupo

Ferilo, credo, mi connobe e'neontro
Mi vernie cou la bocca sanguinosa . (Aminta, a. IV, se. i)

(En se sentant frappé, le loup me reconnut, je crois, et vint sur moi avec sa gueule sanglante.)

A Naples, le tombeau de Virgile, qui surplombe la grotte du Pausilippe, est vénéré, moins avec les sentiments qui devraient honorer la mémoire d'un poète, qu'avec la terreur mystérieuse qui enveloppe le souvenir d'un magicien. C'est à ses enchantements qu'on attribue l'excavation de la montagne, et la tradition donne encore pour gardiens à son tombeau les esprits qu'il évoqua pour creuser la grotte. Ce lieu, dans le voisinage immédiat de la maison de Viola, avait souvent attiré ses pas. Elle aimait les images vagues et solennelles qui peuplaient sa pensée quand elle plongeait son regard dans la longue obscurité de la grotte, ou quand, debout près de la tombe, elle contemplait du sommet du rocher les personnages microscopiques de la foule affairée qui semblait fourmiller dans les sinuosités au-dessous d'elle ; et c'est là que, vers le milieu du jour, elle dirige maintenant sa course solitaire. Elle longea le sentier étroit, elle traversa le sombre vignoble qui gravit le rocher, elle gagna le point élevé, tapissé de mousse et de verdure luxuriante, où repose la cendre de celui qui encore aujourd'hui apaise et élève l'âme des hommes. Au loin s'élevait la vaste forteresse de Saint-Elme, sombre et sourcilleuse, au milieu des dômes et des clochers qui étincelaient au soleil. Assoupie dans sa splendeur azurée, la mer des Sirènes dormait immobile; et la fumée bleuâtre du Vésuve, à l'horizon lumineux, s'élevait comme une colonne mouvante dans le ciel transparent. Sans mouvement sur le bord du précipice, Viola contempla le monde vivant et poétique qui se déroulait à ses pieds, et la

morne vapeur du Vésuve fascinait plus encore son regard que les jardins épars, ou l'éblouissante Caprée, souriant au milieu du sourire de la mer. Elle n'entendit pas un pas qui avait suivi le sien, et tressaillit en entendant une voix tout près d'elle. Le personnage qui se trouvait à ses côtés avait surgi si subitement du milieu des arbustes qui tapissaient les rochers, et son aspect, à la fois rude et difforme, présentait une harmonie si singulière avec le caractère sauvage de la nature qui l'environnait et les traditions mystérieuses qui se rattachaient à ce lieu, qu'elle pâlit et laissa échapper un cri de frayeur.

« Allons, belle effarée, n'ayez pas peur de mon visage, dit l'homme avec un sourire amer. Après trois mois de mariage, il n'y a plus ni laideur ni beauté. L'habitude nivelle tout. Je me rendais chez vous quand je vous ai vue sortir; et comme j'ai à vous entretenir sur un sujet important, j'ai pris la liberté de vous suivre. Je m'appelle Jean Nicot, un nom déjà avantageusement connu dans les arts. La peinture et la musique sont sœurs, et la scène est un temple où toutes deux sont unies. » - Il y avait dans le ton du nouveau venu quelque chose de franc et de dégagé qui tendait à dissiper la crainte que sa brusque apparition avait d'abord fait naître. Tout en parlant, il s'assit sur une pierre auprès d'elle, la regarda fixement et continua :

« Vous êtes bien belle, Viola, et je ne m'étonne pas du nombre de vos admirateurs. Si j'ose me compter moi-même dans leurs rangs, c'est que je suis le seul qui vous aime honnêtement, et qui cherche loyalement votre main. De grâce ne vous indignez pas ainsi. Écoutez-moi. Le prince de*** vous a-t-il jamais parlé de mariage ; ou le beau charlatan Zanoni ? ou ce jeune Anglais aux yeux bleus, Clarence Glyndon ? C'est le mariage, c'est un asile, une protection, c'est l'honneur que je vous offre. Et ces biens durent quand les épaules les plus droites se sont voûtées, quand les yeux les plus brillants se sont obscurcis. Qu'en dites-vous ? »

II essaya de lui prendre la main. Viola se recula indignée et se disposa à partir. Le peintre se leva brusquement et lui barra le passage.

« Belle artiste, il faut m'écouter. Savez-vous ce que cette vie du théâtre est aux yeux du préjugé, c'est-à-dire dans l'opinion générale de l'humanité ? C'est être reine devant la rampe et paria devant le soleil. Personne ne croit à votre vertu, personne n'a foi dans vos serments; vous êtes la marionnette qu'ils veulent bien parer d'oripeaux et de clinquant pour leur amusement, vous n'êtes pas l'idole de leur culte. Etes-vous à ce point éprise de cette carrière, que vous dédaigniez même de songer au calme et à l'honneur ? Peut-être êtes-vous différente de ce que vous paraissez. Peut-être souriez-vous au préjugé qui voudrait vous dégrader, et êtes-vous assez sage pour en vouloir tirer avantage. Parlez-moi sans crainte, je n'ai pas non plus de préjugés, belle Viola ; je suis sûr que nous nous entendrions. Or, le prince de *** m'a chargé d'un message pour vous; faut-il que je m'en acquitte ? »

Jamais Viola n'avait senti ce qu'elle éprouvait alors, jamais elle n'avait vu si clairement tous les périls de son isolement et de sa célébrité dangereuse. Nicot poursuivit :

« Zanoni ne veut que s'amuser de votre vanité; Glyndon se mépriserait s'il vous offrait son nom, et vous mépriserait si vous l'acceptiez; mais le prince de *** est sérieux, lui, et il est riche. Écoutez ! »

Nicot approcha sa bouche de l'oreille de Viola, et sa langue de vipère commença une phrase qu'elle ne lui laissa pas achever. Elle bondit loin de lui, avec un éclair

d'inexprimable dédain dans les yeux. Il chercha à lui ressaisir le bras, son pied lui manqua, il tomba, fut précipité du haut du rocher, et roula meurtri et lacéré, jusqu'à ce qu'une branche de pin l'arrêta suspendu au-dessus de l'abîme béant. Elle entendit son cri de rage et de douleur, descendit d'un seul élan le sentier sans jeter un regard derrière elle, et regagna sa maison. A l'entrée se trouvait Glyndon, s'entretenant avec Gionetta. Elle passa rapidement auprès de lui, pénétra dans la maison, et s'affaissa sur le sol, en pleurant et sanglotant.

Glyndon, qui l'avait suivie, chercha en vain à la calmer. Elle ne voulut point répondre à ses questions, elle ne semblait pas entendre ses protestations d'amour... mais tout à coup la peinture que Nicot lui avait faite du jugement du monde sur cette carrière, qui, à son âme jeune et enthousiaste, avait paru comme le sacerdoce de l'harmonie et du beau, cette peinture terrible se représenta avec plus de force à sa pensée ; elle leva son visage enseveli dans ses mains, et regardant fixement l'Anglais, dit :

« Perfide ! oses-tu me parler d'amour !

— Sur mon honneur, les mots me manquent pour vous dire comme je vous aime.

— Me donneras-tu ton foyer, ton nom ? Me prendras-tu pour femme ? »

Si, en ce moment, Glyndon eût répondu comme le lui conseillait son bon ange, peut-être que, dans cette révolution que les paroles de Nicot avaient opérée dans son âme, qui la faisaient se mépriser elle-même, désespérer de l'avenir et douter de tout l'idéal de ses rêves, peut-être, dis-je, en lui rendant l'estime d'elle-même, eût-il gagné sa confiance et conquis son amour. Mais, à cette brusque question, contre toutes les inspirations de ses instincts les plus élevés se dressèrent tout à coup ces soupçons, ces hésitations qui, comme l'avait si bien dit Zanoni, étaient les ennemis de son âme. Se laisserait-il ainsi prendre dans un piège dressé à sa crédulité par l'intrigue ? N'avait-elle pas ordre de saisir le moment propice pour lui arracher un aveu dont il ne pouvait que se repentir à l'heure prudente mais tardive de la réflexion ? N'était-ce pas un rôle étudié d'avance que jouait la grande actrice ? Il se retourna pendant que s'agitaient en lui ces pensées, filles du monde, car il crut littéralement entendre au dehors le rire moqueur de Mervale. Et il ne se trompait pas. Mervale passait devant la porte, et Gionetta lui avait dit que son ami était là. Qui ne connaît l'effet du rire desséchant du monde ? Mervale était le monde incarné. Le monde entier semblait le railler, lui lancer toute sa dérision dans le ton clair et sec de ce rire sonore. Il recula d'un pas. Viola le suivit avec un regard impatient, presque suppliant. Enfin, il balbutia :

« Est-ce la règle, belle Viola, pour toutes vos compagnes de théâtre d'exiger le mariage comme la condition nécessaire de l'amour ? »

Question lâche et cruelle ! parole empoisonnée ! L'instant d'après il s'en repentit. Il fut saisi du triple remords de la raison, du cœur et de la conscience. Il la vit s'affaisser pour ainsi dire sous ses paroles fatales. Il vit son teint s'animer, puis pâlir, ses lèvres marbrées se crisper ; puis avec un regard triste et résigné, plutôt de pitié pour elle-même que de reproches pour lui, elle pressa convulsivement ses mains sur sa poitrine et dit :

« Il avait raison. Pardonnez-moi, étranger ! Je vois maintenant que je suis en effet une paria.

— Écoutez-moi, Viola. Viola, je me rétracte; c'est à vous de pardonner ! »

D'un signe elle le repoussa, puis avec un sourire plein de désespoir elle passa auprès de lui et sortit de la chambre. Glyndon n'osa essayer de la retenir.

CHAPITRE IX

Dafne. Ma, chi lungè d'Amor?
Tirsi. Chi teme et fugge.
Dafne. E che giova fuggir da lui ch' ha l'ali?
Tirsi. Amor nascente ha corte l'ali !

(Aninb, a. II, se. n.)

(Daphné. Mais qui est loin de l'Amour ?
Tircis. Celui qui craint et qui fuit.
Daphné. A quoi sert de fuir un dieu qui a des ailes ?
Tircis. Quand l'Amour vient de naître, ses ailes sont courtes encore.)

En sortant de la maison de Viola, Glyndon se sentit saisir le bras par Mervale, qui était demeuré devant la porte. Glyndon se dégagea brusquement.

« Tous vos conseils, dit-il amèrement, ont fait de moi un lâche et un misérable. Mais je veux rentrer: je veux lui écrire et épancher devant elle toute mon âme. Elle me pardonnera encore. »

Mervale, qui était un homme d'un caractère impénétrable, rajusta ses manchettes et son jabot un peu chiffonnés par le geste de colère de son ami, laissa Glyndon s'épuiser en exclamations et en reproches, puis, comme un pêcheur expérimenté, commença à ramener sa ligne. Il tira de Glyndon l'explication de ce qui s'était passé, et chercha habilement à l'apaiser au lieu de l'irriter. Il faut lui rendre cette justice ; il n'était pas vicieux; il avait même en morale des principes plus fermes que n'en ont ordinairement les jeunes gens. Il blâma sincèrement son ami des intentions peu honorables que celui-ci avait à l'égard de la jeune actrice.

« De ce que je ne veux pas qu'elle soit votre femme, il ne s'ensuit pas que je veuille que vous en fassiez votre maîtresse. Entre les deux, un sot mariage vaut mieux qu'une liaison coupable. Mais attendez encore : n'agissez pas sous l'impression du premier moment.

— Il n'y a pas de temps à perdre. J'ai promis à Zanoni une réponse avant demain soir. Après ce délai, il ne me reste plus de choix.

— Oh ! oh ! s'écria Mervale, voilà qui me paraît suspect. Expliquez-vous. »

Glyndon, dans l'ardeur de sa passion, raconta à son ami ce qui s'était passé entre lui et Zanoni, en supprimant seulement, sans trop savoir pourquoi, toute allusion à son ancêtre et à la Société mystérieuse.

Ces détails rendirent à Mervale tout l'avantage qu'il désirait reconquérir. Juste ciel ! avec quel bon sens solide et fin il parla !

Il était clair qu'il existait une coalition entre l'actrice et, qui sait ? son protecteur secret, rassasié et blasé sans doute. La position de l'un était équivoque, celle de l'autre ne l'était

pas moins. Comme la question de l'actrice était adroite ! Avec quelle perspicacité Glyndon avait, sous la première inspiration de sa raison, pénétré le complot et découvert le piège ! Quoi ? se laisserait-il ainsi pousser à un sot mariage par des cajoleries mystérieuses, parce que Zanoni, un simple étranger, lui disait, avec un visage grave, qu'il eût à se décider avant une certaine heure ?

« Voici au moins ce que vous pouvez faire, dit Mervale avec assez de raison. Attendez que le délai expire; il ne manque plus qu'un jour. Déjouez Zanoni. Il vous dit qu'il vous rencontrera demain avant minuit, et vous défie de l'éviter. Bah ! quittons Naples pour quelque endroit des environs, où à moins d'être vraiment le diable, il ne puisse nous découvrir. Montrez-lui que vous ne voulez pas vous laisser mener les yeux fermés, même à un parti que vous avez le projet de prendre. Attendez jusqu'à demain avant de lui écrire ou de la voir; c'est tout ce que je vous demande. Alors, allez la voir, et décidez par vous-même. »

Glyndon fut ébranlé : il ne pouvait combattre les raisonnements de son ami; il n'était pas convaincu, mais il hésitait. A ce moment même Nicot passa auprès d'eux. Il se retourna et s'arrêta quand il vit Glyndon.

« Eh bien ! pensez-vous toujours à la Pisani ?

— Oui, et vous ?

— Je l'ai vue et je lui ai parlé. Elle s'appellera Mme Nicot avant la fin de la semaine. Je vais au café dans la rue de Tolède, et, la première fois que vous rencontrerez votre ami le signor Zanoni, dites-lui qu'il s'est trouvé deux fois sur mon chemin. Jean Nicot, tout peintre qu'il est, est un honnête homme, et paie toujours ses dettes.

— En matière d'argent, c'est une bonne doctrine, dit Mervale ; mais, en fait de vengeance, c'est moins moral et pas aussi sage. Mais, est-ce dans votre amour pour Viola qu'il vous a desservi ? Cela ne peut être, puisque vos affaires vont si bien de ce côté.

— Demandez à Viola Pisani. Pauvre Glyndon ! elle garde pour vous seul toute sa pruderie. Mais je n'ai pas de préjugés. Encore une fois adieu.

— Allons, réveillez-vous, dit Mervale en frappant sur l'épaule de Glyndon; que pensez-vous de votre belle ?

— Cet homme ment.

— Voulez-vous lui écrire ?

— Non; si tout ceci n'est réellement de sa part qu'un jeu indigne, je renoncerai à elle sans un soupir. Je la surveillerai de près, et, quoi qu'il arrive, Zanoni ne disposera pas de mon sort.

Vous avez raison Mervale : quittons Naples demain matin au point du jour. »

CHAPITRE X

O chimique tu sia, che fuor d'ogni uso
Pieghi natura ad opre altère e strane
E'spiando i segreti, entri al piu chiu so

Spazi' a tua voglia délie menti umane,
Deh! DimmiM {Gerus., lib. X, 18.)

(O qui que tu sois, qui forces la nature à se plier à tes œuvres étranges, et qui, maître de ses secrets, pénètres à volonté les profondeurs cachées de l'âme humaine, dis-moi !...)

Le lendemain, de grand matin, les deux amis prirent à cheval la route de Baïa. Glyndon avait fait dire à son hôtel que, si Zanoni le demandait, il le trouverait dans le voisinage de ce lieu de plaisance cher aux baigneurs de l'antiquité.

Ils passèrent devant la maison de Viola ; Glyndon résista à la tentation de s'y arrêter, et, après avoir traversé la grotte du Pausilippe, ils regagnèrent par un détour les faubourgs de la ville, et prirent la route opposée qui mène à Portici et à Pompéï. Le jour était déjà avancé, quand ils arrivèrent au premier de ces deux endroits. Ils s'y arrêtèrent pour dîner : Mervale avait ouï vanter le macaroni de Portici, et Mervale était un bon vivant.

Ils descendirent à une auberge d assez modeste apparence et dînèrent sous une tente. Mervale était plus gai que de coutume; il força son ami à faire honneur au lacryma, et conversa avec entrain.

« Eh bien, mon cher, nous avons déjoué au moins une des prédictions de Zanoni : dorénavant vous n'aurez plus foi en lui.

— Les ides sont venues, mais ne sont pas encore passées.

— Bast ! s'il est l'astrologue, vous n'êtes pas César. C'est votre vanité qui vous rend crédule. Dieu merci ! je ne me crois pas un personnage assez important pour que l'ordre de la nature se bouleverse pour m'effrayer.

— Mais pourquoi l'ordre de la nature serait-il bouleversé. Il peut exister une philosophie plus profonde que nous ne pensons, une philosophie qui découvre les secrets de la nature, mais qui n'en change pas le cours en les pénétrant.

— Vous voilà retombé dans votre crédulité : vous supposez sérieusement que Zanoni est un prophète, qu'il lit dans l'avenir ; peut-être même qu'il vit familièrement avec les génies et les esprits. »

Ici le maître de l'auberge, petit homme gras et huileux, entra avec une nouvelle bouteille de lacryma.

Il espérait que Leurs Excellences étaient contentes ; il était touché, pénétré jusqu'au fond du cœur, qu'elles voulussent bien trouver le macaroni à leur goût. Leurs Excellences allaient-elles au Vésuve ? Il y avait une petite éruption, invisible de l'endroit où ils étaient ; mais c’était un joli spectacle, et qui serait plus joli encore après le coucher du soleil.

« Excellente idée ! s'écria Mervale. Qu'en pensez-vous, Glyndon ?

— Je n’ai jamais vu d'éruption, j'aimerais assez à en voir une.

— Mais n'y a-t-il aucun danger ? demanda le prudent Mervale.

— Aucun : la montagne est fort bien élevée maintenant. Elle joue un peu pour amuser Leurs Excellences les Anglais : voilà tout.

— C'est bien : demandez nos chevaux; nous voulons partir avant que la nuit arrive.

Nunc est bihendum ; mais prenez garde au pede libero, qui ne serait pas précisément de mise sur la lave. »

Us achevèrent la bouteille, payèrent et montèrent en selle : l'aubergiste s'inclina; et les cavaliers, par une délicieuse et fraîche soirée, se dirigèrent vers Résina. Le vin, et sans doute aussi son imagination surexcitée, donnaient une certaine animation à Glyndon, dont l'humeur mobile était parfois légère et radieuse comme celle d'un écolier en liberté : et les éclats de rire des cavaliers retentirent fréquents et joyeux dans ce lugubre domaine des cités ensevelies,

L'étoile du couchant brillait déjà dans les cieux aux teintes rosées, quand ils arrivèrent à Résina. Ils y laissèrent leurs chevaux et prirent des mules et un guide. A mesure que le ciel s'assombrissait, le feu du volcan brûlait d'un éclat de plus en plus intense. Par mille sillons, par mille ruisseaux, la source de flamme débordait du sombre sommet ; et, à mesure qu'ils montaient, les jeunes Anglais commençaient à sentir se développer en eux et croître peu à peu, cette impression de solennelle et mystérieuse terreur qui est comme l'atmosphère même qui enveloppe le géant des plaines de l’antique Hadès.

La nuit était venue quand ils quittèrent leurs mules pour continuer leur ascension à pied, en compagnie de leur guide et d'un paysan porteur d'une torche. Le guide, comme la plupart de ses confrères, était sociable et bavard, et Mervale en profita pour tirer de chaque incident de leur excursion de l'amusement ou quelque enseignement.

« Ah ! Excellence, dit le guide, vos compatriotes aiment le volcan à la passion. Dieu les conserve ! Ils nous apportent tant d'argent ! Si notre fortune dépendait des Napolitains, nous mourrions de faim.

— Le fait est qu'ils ne sont pas curieux, dit Mervale. Vous souvenez-vous, Glyndon, de l'air dédaigneux dont le vieux comte nous dit : « Vous irez voir le Vésuve, sans doute ? Je n'y suis jamais allé. Qu'irais-je y faire ? On a froid, on a faim, on a la fatigue, on a le danger ; et le tout, pour voir du feu, qui a tout aussi bonne apparence dans un brasier que sur une montagne ! » Et, ajouta-t-il en riant, le vieux comte n'avait pas si grand tort.

— Mais, Excellence, dit le guide, ce n'est pas tout : il y a des cavaliers qui osent faire l'ascension sans nous. Ils méritent assurément de tomber dans le cratère.

— Il faut qu'ils soient bien hardis pour s'aventurer seuls. Vous n'en trouvez pas souvent qui aient cette audace ?

— Quelquefois, signor, des Français. Mais l'autre nuit, jamais je n'eus une si grande peur, j'avais accompagné une société anglaise; une dame oublia sur la montagne son album : elle m'offrit une grosse somme pour retourner le chercher et le lui rapporter à Naples. J'y allai le soir même. Je le trouvai, en effet, et me disposais à redescendre, quand j'aperçus un homme qui semblait s'élever du milieu même du cratère. L'air était si empoisonné en cet endroit, que je ne pouvais concevoir qu'une créature humaine y pût respirer et vivre. Je fus tellement stupéfait, que je demeurai immobile comme une pierre. L'apparition traversa les cendres brûlantes et s'arrêta devant moi face à face. Santa Maria ! quelle tête !

— Comment! Hideuse ?

— Magnifique, signor, mais terrible. Son aspect n'avait rien d'humain.

— Et que dit cette salamandre ?

— Rien. Elle ne parut même pas me voir, quoique j'en fusse aussi près que je suis de votre Excellence; mais ses j'eux semblaient pénétrer et sonder l'espace. Le fantôme passa rapidement auprès de moi, traversa un torrent de lave brûlante, et disparut au revers de la montagne. Curieux et enhardi, je résolus de m'assurer si je pourrais supporter l'atmosphère que venait de quitter le personnage mystérieux; mais, à trente pas de l'endroit où je l'avais aperçu pour la première fois, je fus refoulé par une vapeur empestée qui faillit m'asphyxier. Cospetto! Je n'ai cessé, depuis, de cracher le sang.

— Je parie, Glyndon, que vous vous figurez que ce roi des flammes doit être Zanoni, » dit Mervale en riant.

Le petit groupe était parvenu presque au sommet de la montagne, et le spectacle qui se présentait à eux était d'une inexprimable grandeur. Du cratère, une vapeur noire et épaisse surgissait et envahissait tout l'arrière-plan du ciel. Du milieu de cette vapeur jaillissait une flamme d'une forme singulière et belle : on eût dit un cimier de plumes gigantesques, le diadème de la montagne décrivant à une hauteur prodigieuse sa courbe immense, puis retombant avec des teintes admirablement nuancées; le tout mobile et tremblant comme la plume qui ombrage le casque d'un guerrier. Lumineuse et écarlate, la flamme jetait sa clarté sur le sol sombre et rugueux autour d'eux, et de chaque rocher, de chaque ondulation, tirait des ombres d'une variété infinie. Des exhalaisons sulfureuses et oppressives augmentaient encore la sombre et sublime horreur de la scène. Au détour de la montagne et dans la direction de la mer invisible et lointaine, le contraste était d'un grandiose merveilleux; le ciel serein et azuré, les étoiles calmes et immobiles, comme les yeux de l'amour céleste ; on eût dit que les deux empires rivaux du bien et du mal étaient à la fois révélés à découvert au regard de l'homme. Glyndon, rendu encore une fois à tout l'enthousiasme de l'artiste, demeurait là enchaîné et absorbé par des émotions vagues et indéfinissables, tout à la fois de ravissement et de souffrance. Appuyé sur l'épaule de son ami, il regardait autour de lui et écoutait avec une terreur muette et recueillie le grondement de l'orage souterrain, les bruits et les échos du travail mystérieux de la nature dans ses sombres et redoutables profondeurs. Tout à coup, comme une bombe échappée du mortier, une pierre énorme fut lancée à des centaines de toises de la gueule du cratère, puis, tombant avec un fracas formidable sur le roc, se brisa en mille fragments qui roulèrent, en bondissant et en gémissant, à travers un sillon d'étincelles, jusqu'au pied de la montagne. Un de ces débris, le plus volumineux, frappa le sol à l'étroit intervalle qui séparait les Anglais de leur guide, à trois pas au plus des touristes ; Mervale poussa un cri d'effroi, Glyndon retint son souffle et frissonna. « Diavolo ! s'écria le guide: descendez; Excellences, descendez, nous n'avons pas un moment à perdre. Suivez-moi. »

Et le guide et le paysan s'enfuirent avec toute la rapidité dont ils pouvaient disposer. Mervale plus alerte que son ami, suivit leur exemple; et Glyndon, plus confus qu'alarmé, ne resta pas longtemps en arrière. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'un tourbillon énorme de fumée jaillit du cratère, subit et impétueux. La clarté du ciel disparut; des ténèbres brusques et complètes enveloppèrent la scène, et à travers l'obscurité on entendait la voix déjà lointaine du guide, à demi étouffée par la trombe de fumée et les gémissements de la terre frémissante. Glyndon s'arrêta. Il était séparé de son ami et du guide; il était seul avec les ténèbres et la terreur. La sombre vapeur se replia lentement et comme à regret; le panache de feu se dessina de nouveau, et son reflet, mobile et flamboyant, éclaira encore une fois les horreurs du périlleux sentier. Glyndon, remis de

son émotion, avança. Au-dessous de lui il reconnut la voix de Mervale qui l'appelait, mais il ne pouvait déjà plus l'apercevoir : le son servit à le guider. Etourdi et hors d'haleine, il s'élança en avant; mais écoutez ! un mugissement morne, lent, et à chaque instant grossi, vient frapper son oreille. Il s'arrêta et se retourna. Le feu avait débordé de son lit, il s'était frayé un passage à travers les sillons de la montagne. Rapidement, rapidement le torrent le poursuivait ; et de plus en plus rapproché, le souffle de l'ennemi, implacable et surnaturel, haletait brûlant, sur sa joue ! Il fit un détour désespéré : des mains et des pieds il gravit un rocher qui, vers la droite, rompait l'égalité du sol flétri et calciné. Le torrent roula autour de lui et sous ses pieds ; puis, enveloppant la pierre même sur laquelle il était arrêté, interposa entre ce lieu de refuge et la fuite une large et infranchissable barrière de feu liquide. Il était là isolé, dans l'impossibilité de descendre et réduit à retourner sur ses pas vers le cratère, pour de là chercher sans guide, sans indications, quelque autre sentier. Un instant son courage faiblit. Dans son désespoir, il cria de cette voix forcée qui ne s'entend jamais au loin, au guide, à Mervale, de revenir à son secours.

Point de réponse. L'Anglais ainsi abandonné à ses seules ressources sentit son courage et son énergie lui revenir et grandir avec le danger. Il s'avança aussi près du cratère que le lui permirent les vapeurs méphitiques, puis plongeant un regard au-dessous de lui, avec un soin minutieux et raisonné, il se traça un chemin par lequel il espérait éviter la direction qu'avait prise le fleuve de feu; enfin, d'un pas ferme et rapide, il s'avança sur la couche de cendres brûlantes qui se pulvérisait sous ses pieds.

Il avait fait environ cinquante pas, quand il s'arrêta brusquement; une terreur indicible, inexplicable, que jusqu'alors, au milieu de tous ces périls, il n'avait point éprouvée, l'envahit tout à coup. Il trembla de la tête aux pieds, ses muscles refusèrent d'obéir à sa volonté, il se sentit comme paralysé et frappé de mort. Terreur inexplicable, comme je l'ai dit, car la route semblait facile et sûre. La flamme, au-dessus de lui et derrière lui, brûlait claire et lointaine, et au delà les étoiles lui prêtaient leur clarté encourageante. Nul obstacle n'était visible, nul danger ne semblait le menacer. Et pendant que, frappé de cette panique soudaine, rivé sur place dans l'impossibilité de bouger, de parler, la poitrine violemment agitée, le front baigné de larges gouttes de sueur, il demeurait immobile, éperdu, les yeux hagards, il aperçut devant lui à quelque distance, et de plus en plus distinctement visible, une ombre colossale, une ombre qui paraissait appartenir à une forme humaine, mais incomparablement au-dessus de la taille humaine ; vague, sombre, à peine définie, et différente, il ne savait pourquoi ni en quoi, non seulement des proportions, mais encore des membres et des traits généraux de la forme de l'homme. La clarté éclatante du volcan, qui semblait reculer et pâlir devant cette gigantesque et mystérieuse apparition jetait cependant son reflet rouge et régulier sur une autre forme qui accompagnait la première, calme et immobile : et c'était peut-être le contraste de ces deux êtres, l'être et l'ombre, qui frappa le spectateur par la différence qui existait entre eux, l'humain et le surhumain. Un moment seulement, que dis-je ? la dixième partie d'une seconde, l'Anglais put voir ce spectacle. Un second débordement de vapeurs sulfureuses, plus rapide encore et plus dense que le premier, s'épancha sur la montagne, et telle fut la nature des exhalaisons ou l'intensité de son effroi, que Glyndon, après un effort désespéré et impuissant pour respirer, tomba à terre sans mouvement et sans connaissance.

CHAPITRE XI

« Was hab'ich

Wenn ich nichl Ailes habe ? » sprach der Ji'mgling. (Des verschleirte Bild zu Sais.)

(Qu'ai-je donc, si je n’ai pas tout ? » dit le jeune homme.)

Mervale et l'Italien arrivèrent sains et saufs à l'endroit où ils avaient laissé leurs montures, et ce ne fut qu'après avoir repris courage et haleine qu'ils songèrent à Glyndon. Mais alors, à mesure que les minutes s'écoulèrent sans qu'il reparût, Mervale, dont le cœur valait au moins, en somme, autant que la majorité des cœurs humains, commença de s'inquiéter sérieusement. Il insista pour retourner à la recherche de son ami, et à la fin, grâce aux promesses les plus libérales, il décida le guide à l'accompagner. La base de la montagne se déroulait calme et blanche sous le ciel étoile, et l'œil expérimenté du cicérone pouvait, à une distance considérable, distinguer tous les objets qui s'y trouvaient. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, quand ils avisèrent deux formes qui se dirigeaient lentement de leur côté.

Ils avancèrent : Mervale reconnut son ami.

— Sauvé, Dieu merci ! dit-il en se tournant vers le guide.

— Anges du ciel, protégez-nous ! dit l'Italien en tremblant. Voici le fantôme qui m'a rencontré vendredi dernier. C'est lui ! mais il a maintenant un visage humain.

— Signor Inglese, dit la voix de Zanoni pendant que Glyndon pâle, épuisé et silencieux, répondait machinalement à la bienvenue de Mervale ; signor Inglese, j'avais dit à votre ami que nous nous verrions cette nuit; vous voyez que vous n'avez pas échappé à ma prédiction.

— Mais comment ? mais où ? balbutia Mervale surpris et confus.

— J'ai trouvé votre ami étendu sur le sol, accablé par les émanations du cratère. Je l'ai porté dans un air plus pur, et, comme je suis familier avec la montagne, je vous l'ai ramené sain et sauf. Voilà toute l'histoire. Vous voyez, Monsieur, que, si cette prophétie que vous vouliez éluder ne s'était pas réalisée, votre ami serait à l'heure qu'il est, un cadavre; encore une minute, et les vapeurs auraient fait leur œuvre. Adieu, je vous souhaite le bonsoir et des rêves agréables.

— Mais, mon sauveur, vous ne nous abandonnerez pas ! dit Glyndon qui prit alors la parole pour la première fois. Ne voulez-vous pas revenir avec nous ? »

Zanoni réfléchit et prit Glyndon à part.

« Jeune homme, dit-il gravement, il est nécessaire que nous nous rencontrions encore une fois cette nuit. Il importe qu'avant la première heure du matin vous décidiez vous-même de votre sort. Je sais que vous avez outragé celle que vous prétendez aimer. Il n'est pas trop tard pour vous repentir. Ne consultez pas votre ami : il a du sens et de la prudence ; mais à cette heure ce n'est pas de sa prudence que vous avez besoin. Il y a dans la vie des moments où c'est de l'imagination et non de la raison que doit naître la sagesse, et vous touchez à un de ces moments. Je ne vous demande pas votre réponse maintenant. Recueillez vos pensées, rassemblez votre énergie épuisée. Il y a deux heures d'ici à minuit.

Avant minuit je serai avec vous.

— Être incompréhensible ! répliqua l'Anglais. Je voudrais déposer en vos mains la vie que vous venez de me conserver; mais ce que j'ai vu cette nuit efface de ma pensée jusqu'à l'image de Viola elle-même. Un désir plus ardent que celui de l'amour brûle dans mes veines : le désir de ne pas ressembler à mon espèce, de m'élever au-dessus d'elle, le désir de pénétrer et de partager le secret de votre propre existence, le désir d'une science surnaturelle et d'une puissance qui n'est pas de ce monde. Je fais mon choix. Au nom de mon ancêtre, je t'adjure et te rappelle ton engagement; instruis-moi, guide-moi, fais de moi ton élève, ton esclave, et aussitôt et sans murmure je t'abandonne la femme que j'aurais, avant de t'avoir vu, disputée au monde tout entier.

— Je t'ordonne de bien réfléchir : d'un côté, la main de Viola, un séjour tranquille, une vie heureuse et sereine; de l'autre, des ténèbres partout, des ténèbres que mes yeux même ne sauraient pénétrer.

— Mais tu m'as dit que, si j'épouse Viola, je dois me contenter de l'existence commune ; que, si je refuse, je peux prétendre à ta science et à ta puissance.

— Homme vain ! la science et la puissance ne sont pas le bonheur.

— Mais elles sont plus que le bonheur. Dis-moi, si j'épouse Viola, veux-tu encore être mon maître et mon guide ? Réponds-moi et mon parti est pris.

— Ce serait impossible.

— Alors je renonce à elle, je renonce à l'amour, je renonce au bonheur. Bienvenue soit la solitude, et bienvenu le désespoir, si c'est par lui qu'il faut passer pour parvenir à ton sombre et sublime secret.

— Je n'accepte pas maintenant ta réponse. Avant la dernière heure de la nuit tu me la donneras en une seule parole, oui ou non. Jusqu'alors adieu. »

Zanoni le salua de la main, descendit rapidement et disparut. Glyndon rejoignit son ami impatient et émerveillé; Mervale, en revoyant son visage, y constata un grand changement. L'expression flexible et indécise de la jeunesse n'y était plus. Les traits étaient fixes, arrêtés, sévères, et la fraîcheur naturelle de ce visage était tellement flétrie, qu'on eût dit qu'il avait, en une heure, subi les ravages d'une longue suite d'années.

CHAPITRE XII

Was ist's

Das tinter deisem Schleier sich verbirgh (Das verschleierte Bild zu Sais.)

(Qui est-ce qui se cache derrière ce voile?)

Quand on revient du Vésuve ou de Pompéï, on entre dans Naples par le quartier le plus animé, le plus napolitain; par le quartier où la vie moderne ressemble le plus à la vie ancienne; et là, par un jour de fête, lorsque la ville est encombrée à la fois par l'oisiveté et par le commerce, on se sent pénétré du souvenir de cette race gaie, mobile, animée, dont la

population de Naples tire son origine, si bien qu'on peut dans un même jour voir à Pompéï les demeures d'une époque disparue, et, sur le môle de Naples, se figurer qu'on retrouve vivants les habitants mêmes qui peuplaient ces demeures.

Mais à l'heure où les Anglais passaient silencieusement dans ces rues désertes et éclairées seulement par les étoiles, toute l'animation de la journée était assoupie et éteinte. Çà et là, étendus sous un portique ou sous quelque sombre auvent, dormaient des groupes de lazzaroni vagabonds ; tribu bizarre et nonchalante, dont l'indolente individualité se fond aujourd'hui et s'efface au milieu d'une population énergique et active.

Les cavaliers poursuivirent leur route en silence, car Glyndon ne paraissait pas même entendre et moins encore écouter les questions et les commentaires de Mervale, et Mervale lui-même n'était guère moins fatigué que la bête qui le portait.

Tout à coup le silence de la terre et des flots fut interrompu par le son d'une horloge lointaine qui annonçait l'avant-quart de minuit. Glyndon tressaillit et regarda autour de lui avec inquiétude. Au dernier coup de l'horloge, le pas d'un cheval retentit sur les larges dalles, et d'une rue étroite, vers la droite, sortit un cavalier solitaire. Il s'approcha des Anglais ; Glyndon reconnut les traits et le maintien de Zanoni.

« Comment ! dit Mervale d'un ton de voix où la contrariété se mêlait à la somnolence, nous nous rencontrons encore, signor !

— Votre ami et moi nous avons affaire ensemble, répliqua Zanoni en approchant sa monture de celle de Glyndon. Mais il sera bientôt libre; peut-être, Monsieur, voudrez-vous le devancer à l'hôtel ?

— Seul ?

— Il n'y a pas le moindre danger ! répliqua Zanoni avec une légère inflexion de dédain.

— Pour moi, non, mais pour Glyndon.

— Danger de ma part ! Au fait, vous avez peut-être raison.

— Allez, mon cher Mervale, dit Glyndon, je vous rejoindrai avant que vous soyez à l'hôtel. »

Mervale salua, siffla, et fit prendre à son cheval le petit galop.

« Votre réponse, vite !

— Je suis décidé. L'amour de Viola s'est évanoui de mon cœur : j'y renonce.

— Vous y êtes résolu ?

— Résolu. Maintenant ma récompense.

— Ta récompense ! Eh bien! demain, avant cette heure, elle t'attendra. »

Zanoni rendit les rênes à son cheval, qui s'élança en bondissant ; les étincelles jaillirent sous ses pieds, et cavalier et cheval disparurent au milieu des ombres d''où ils étaient sortis.

Mervale vit avec étonnement son ami le rejoindre une minute après leur séparation.

« Que s'est-il passé entre vous et Zanoni ?

— Mervale! ne me le demandez pas ce soir; il me semble que je rêve.

— Je le crois sans peine : moi-même je suis tout endormi. Avançons. »

Rentré dans sa chambre, Glyndon chercha à recueillir ses pensées. Il s'assit au pied de son lit, et pressa fortement ses mains contre ses tempes palpitantes. Les événements des dernières heures de la journée, l'apparition de cette figure gigantesque, qui accompagnait le mystérieux Zanoni au milieu des flammes et des tourbillons du Vésuve, son étrange rencontre avec Zanoni lui-même, dans un lieu où nulle prévision humaine n'aurait pu lui annoncer la présence de Glyndon ; tous ces événements remplirent son âme d'émotions, dont la terreur et l'effroi mystérieux étaient les moins puissantes. Un feu, dont les premières étincelles dormaient depuis longtemps, venait d'éclater dans son cœur, le feu de l'asbeste qui s'allume, pour ne s'éteindre jamais ! Toutes ses aspirations antérieures, sa jeune ambition, ses rêves de gloire, disparaissaient engloutis dans une soif ardente de dépasser les limites de la science humaine, et d'atteindre ce point solennel entre deux mondes, où le mystérieux étranger semblait avoir fixé sa demeure.

Loin de se rappeler avec une nouvelle frayeur le souvenir de l'apparition qui l'avait d'abord terrifié, ce souvenir ne servait qu'à embraser sa curiosité et à la concentrer dans un foyer brûlant. Il avait dit vrai : l'amour avait disparu de son cœur ; il n'y avait plus, au milieu de ses éléments désordonnés, un coin calme et serein, où l'affection humaine pût vivre et respirer. L'enthousiaste était ravi loin de cette terre, et il eût abandonné tout ce que promit jamais la beauté mortelle, tout ce que rêva jamais la plus ardente espérance, pour une heure passée avec Zanoni au-delà des barrières du monde visible.

Il se leva oppressé, surexcité par les nouvelles pensées qui le brûlaient de leur fiévreuse impétuosité; il ouvrit sa fenêtre pour respirer. La mer dormait, éclairée de la molle clarté des étoiles, et jamais avec plus d'éloquence la calme immobilité du ciel ne prêcha à la folie des passions humaines la morale du repos. Mais telle était la disposition de Glyndon, que ce silence même et ce recueillement ne faisaient qu'enflammer les désirs insatiables qui dévoraient son âme : les étoiles solennelles, mystères elles-mêmes, semblaient par une affinité sympathique agiter les ailes de l'âme déjà impatiente de sa prison. Il regardait encore, quand une étoile se détacha du groupe de ses sœurs lumineuses, et disparut dans les profondeurs de l'espace.

CHAPITRE XIII

Va-t'en, au nom du ciel : je t'aime mieux que moi-même, car je suis venu ici armé contre moi seul. (Roméo et Juliette.)

La jeune actrice et Gionetta étaient revenues du théâtre, et Viola fatiguée et épuisée s'était jetée sur un sofa, tandis que Gionetta s'occupait des longues boucles de cette opulente chevelure, qui, libres de tout lien, cachaient à demi la forme de l'artiste, comme un voile de fil d'or. Tout en lissant les tresses luxuriantes, la vieille nourrice commentait les petits événements de la soirée, les cancans et les intrigues de la scène et des coulisses. Gionetta était une bonne et digne âme; Almanzor, dans la tragédie de Dryden, Almaïde, ne mit pas plus d'indifférence intrépide à changer de camp, que n'en mettait la duègne exemplaire. D'abord elle était peinée et scandalisée que Viola n'eut pas fait choix d'un

cavalier préféré; seulement ce choix, elle le laissait entièrement à sa belle maîtresse ; Zegri ou Abencerage, Glyndon ou Zanoni, c'eût été tout un pour elle, sauf pourtant que les bruits qu'elle avait recueillis sur le dernier, combinés avec l'éloge qu'il faisait lui-même de son rival, lui donnaient une certaine préférence pour l'Anglais. Elle interprétait à faux le soupir lourd et impatient dont Viola accueillait l'éloge de Glyndon, et elle épuisa toute sa puissance de panégyrique sur l'objet supposé de ce soupir.

« Et puis, dit-elle, n'y eût-il aucun autre grief contre l'autre signor, n'est-ce pas assez qu’il soit sur le point de quitter Naples ?

— Quitter Naples, Zanoni ?

— Oui, ma chère maîtresse : en passant aujourd'hui par le môle, j'ai vu une foule rassemblée autour de quelques matelots étrangers. Son navire est arrivé ce matin, et il est mouillé dans le golfe. Les matelots disent qu'ils ont l'ordre de se tenir prêts à appareiller au premier vent ; ils étaient occupés à embarquer des vivres frais.

— Laisse-moi, Gionetta, laisse-moi ! »

Le temps n'était plus où elle pouvait faire de Gionetta sa confidente. Ses pensées en étaient arrivées à ce point, où le cœur se refuse à tout épanchement, et sent qu’il ne peut plus être compris. Seule, maintenant, dans la pièce principale de la maison, elle en mesurait l'étroit espace à pas tremblants et agités : elle se souvint des prétentions odieuses de Nicot, de l'injurieuse réponse de Glyndon ; et son cœur se souleva au souvenir des vains applaudissements qui, prodigués à l'actrice et non à la femme, ne servaient qu'à l'exposer a l’insulte et à la honte. Dans cette chambre, le souvenir de la mort de son père, le laurier flétri, les cordes brisées, toute cette scène de deuil ressuscita en elle et la glaça. Sa destinée à elle, elle le sentait, était plus sombre encore; les cordes pouvaient se briser tandis que le laurier était encore vert. La lampe épuisée et défaillante pâlit et s'obscurcit, et ses yeux se détournèrent instinctivement de l'angle le plus sombre de la chambre. Orpheline ! au foyer de tes parents crains-tu la présence des morts ? Etait-il donc vrai que Zanoni fut sur le point de quitter Naples ? Ne le reverrait-elle plus ? Oh folle ! de penser qu’il y eût de la douleur dans une autre pensée que celle-là ! Le passé ! il était évanoui ! L'avenir ! sans Zanoni quel avenir y avait-il pour elle ? Mais cette nuit était celle du troisième jour, et Zanoni lui avait dit que, quoi qu’il arrivât, elle le reverrait avant la fin de cette nuit. C'était donc, si elle devait le croire, une heure de crise dans sa destinée; et comment pouvait-elle lui redire les paroles odieuses de Glyndon ? L'âme pure et fière peut confier à autrui ses triomphes et son bonheur; ses déceptions et ses souffrances, jamais. Mais si tard, Zanoni pouvait-il venir ? pouvait-elle le recevoir ? Minuit était proche. Agitée par une inquiétude cruelle, un doute indéfinissable, elle restait cependant dans cette même chambre. L avant-quart sonna, morne et lointain : tout était silencieux, elle allait passer dans sa chambre à coucher, quand elle entendit le pas d'un cheval lancé à toute vitesse : le bruit cessa, on frappa à la porte. Son cœur battit avec violence; mais la crainte céda à un tout autre sentiment, quand elle s'entendit nommer par une voix trop bien connue. Elle hésita; puis, avec la tranquillité calme et confiante de l'innocence, elle descendit et ouvrit la porte. Zanoni entra d'un pas léger et rapide. Son manteau de cavalier dessinait élégamment sa noble taille, et les larges bords de son chapeau jetaient une ombre sévère sur ses traits imposants.

Elle le suivit rouge et tremblante dans la chambre qu'elle venait de quitter ; elle demeura

debout devant lui; la lampe qu'elle tenait à la main éclairait son visage, et sa longue chevelure, comme une pluie de lumière, inondait ses épaules à demi vêtues et son sein palpitant.

« Viola ! dit Zanoni d'une voix qui trahissait une émotion profonde. Je suis encore auprès de vous pour vous sauver. Il n'y a pas un moment à perdre. Il faut fuir avec moi, ou devenir en restant la victime du prince de ***. J'aurais désiré qu'un autre accomplît la mission que j'entreprends ; vous le savez, vous le savez ! mais il n'est pas digne de vous, le froid insulaire ! Je me jette à vos pieds: ayez confiance en moi, et fuyez ! »

II lui prit la main avec passion, tomba à genoux, et leva vers elle son regard brillant et suppliant. « Fuir avec vous! dit Viola, qui pouvait à peine en croire ses sens.

— Avec moi ! Nom, réputation, honneur, tout est perdu si vous ne le voulez pas.

— Alors, alors, dit Viola tremblante d'égarement et en détournant son visage, je ne te suis donc pas indifférente ? tu ne veux donc pas me laisser à un autre ? »

Zanoni ne répondit pas; mais son cœur battit, sa joue s'embrasa, ses yeux lancèrent des éclairs sombres et passionnés.

« Parle, dit Viola, jalouse de son silence.

— Indifférente ! Oh ! non ! Mais je n'ose dire encore que je vous aime.

— Qu'importe alors ma destinée ? dit Viola pâle et s'écartant d'auprès de lui. Laissez-moi, je ne crains aucun danger. Ma vie, et, partant, mon honneur, sont dans mes propres mains.

— Ne soyez pas à ce point insensée, dit Zanoni. Ecoutez ! mon cheval hennit ! c'est un signe qui nous avertit de rapproche du danger. Vite! ou vous êtes perdue !

— Que t'importe, à toi ? dit amèrement Viola; tu as lu dans mon cœur; tu sais que tu es devenu le maître de ma destinée. Mais être liée sous le poids accablant et glacial d'une obligation, être une mendiante aux yeux de l'indifférence, me donner à quelqu'un qui ne m'aime pas, ah ! ce serait là le crime le plus odieux pour une femme. Tenez, Zanoni, laissez-moi mourir plutôt ! »

Elle avait rejeté en arrière, tout en parlant, les boucles qui ombrageaient son front; et, telle qu'elle était là, debout, les bras tombants, les mains jointes dans toute la fierté et toute l'amertume de son âme exaltée, qui prêtaient un nouveau charme et un nouveau relief à sa beauté étrange, il était impossible d'imaginer un spectacle plus irrésistible pour les yeux et pour le cœur.

« Ne bravez pas ainsi votre péril, votre mort peut-être! s'écria Zanoni d'une voix tremblante. Vous ne pouvez soupçonner ce que vous demandez; venez. »

II se leva et entoura de son bras la taille de Viola. « Venez, Viola; croyez au moins à mon amitié, à mon honneur, à ma protection.

— Et non à ton amour ! » dit l'Italienne avec un regard plein de reproche. Ce regard rencontra celui de Zanoni, qui ne put se soustraire à sa fascination. Il sentit le cœur de Viola battre sous le sien ; son haleine brûlante effleura sa joue. Il trembla. Lui ! le hautain, le mystérieux Zanoni, qui semblait un être à part de son espèce. Avec un soupir profond et brûlant, il murmura: « Viola, je t'aime ! »

Son bras se détacha, il tomba brusquement à ses pieds, et poursuivit avec passion:

« Maintenant, je ne commande plus : comme on doit supplier une femme, ainsi je te supplie. Dès le premier regard de tes yeux, dès le premier son de ta voix, tu m'es devenue trop fatalement chère ! La fascination dont tu parles, elle vit, elle respire en toi. J'ai fui Naples pour fuir ta présence : elle m'a poursuivi. Des mois, des années s'écoulèrent, et toujours ton doux regard éclairait mon cœur. Je revins, parce que je te voyais seule et triste en ce monde, parce que je savais que des périls, dont je pouvais te sauver, s'amoncelaient près de toi, autour de toi. Ame d'une beauté si pure, dont je lis les pages avec vénération, c'est pour toi, pour toi seule que j'aurais voulu te donner à quelqu'un qui, sur cette terre, eût pu te rendre plus heureuse que je ne le puis. Viola ! Viola... tu ne sais pas, tu ne sauras jamais à quel point tu m'es chère ! »

On chercherait en vain des paroles pour décrire le ravissement triomphant, plein, complet, qui remplissait le cœur de la Napolitaine. Lui qu'elle avait regardé comme au-dessus même de l'amour, il était là auprès d'elle, plus humble que ceux mêmes qu'elle méprisait. Elle était muette, mais ses yeux lui parlaient, et puis lentement, et comme s'apercevant enfin que l'amour humain envahissait l'idéal, elle retomba dans les alarmes d'une nature pure et vertueuse. Elle n'osa pas, elle ne songea pas à lui faire la question qu'elle avait, sans embarras, adressée à Glyndon; mais elle sentit une froideur soudaine... l'impression qu'une barrière s'élevait encore entre l'amour et l'amour.

« Zanoni, murmura-t-elle les yeux baissés, ne me demande pas de fuir avec toi, ne me tente pas ; tu voulais me protéger contre les autres, oh ! protége-moi contre toi-même.

— Pauvre orpheline ! dit-il tendrement ; peux-tu croire que je te demande le moindre sacrifice, et moins encore le plus grand qu'une femme puisse faire à l'amour ? Tu es ma femme, unie à jamais à moi par tous les liens, par tous les vœux qui puissent fortifier et purifier l'affection. Hélas ! on a calomnié l'amour à tes yeux, si tu ne sais pas encore que la religion en est un élément. Ceux qui aiment réellement cherchent, pour le trésor qu'ils possèdent, tous les liens qui en peuvent assurer la durée. Viola, ne pleure pas ! à moins que tu ne me donnes le droit sacré d'essuyer ces larmes de mes baisers ! »

Ce beau visage n'était plus détourné ; il se laissa tomber sur le sein de Zanoni, il se pencha, leurs lèvres se rencontrèrent... un long, un brûlant baiser... péril, vie, monde, tout était oublié. Tout à coup Zanoni s'arracha d'elle violemment.

« Entends-tu le vent qui soupire et qui meurt ? Comme ce vent, le pouvoir que j'avais de te sauver, de te défendre, de prévoir l'orage dans ton ciel... je ne l'ai plus ! Qu'importe ? Vite ! vite !... et que l'amour supplée à tout ce qu'il a osé sacrifier ! Viens ! »

Viola n'hésita plus. Elle jeta son manteau, sur ses épaules, rassembla sa chevelure éparse; encore un moment, et elle était prête, quand un fracas se fit entendre au pied de l'escalier.

« Trop tard ! insensé que j'étais! trop tard ! » s'écria Zanoni avec un cri déchirant d'angoisse, en courant à la porte. Il l'ouvrit et fut repoussé par une troupe d'envahisseurs. La chambre fourmilla des créatures du ravisseur, masquées, armées jusqu'aux dents.

Deux de ces misérables s'étaient déjà emparés de Viola. Ses cris arrivèrent jusqu'à Zanoni. Il s'élança. Viola entendit son cri dans une langue étrangère ; elle vit le fer des bandits dirigé contre sa poitrine ; elle perdit connaissance, et, quand elle revint à elle, elle

se trouva garrottée, dans un carrosse roulant rapidement, seule avec un personnage masqué et immobile. La voiture s'arrêta au portique d'une sombre demeure. Les portes s'ouvrirent sans bruit; un large escalier brillamment éclairé était devant elle. Elle était dans le palais du prince de ***.

CHAPITRE XIV

Ma lasciamo, per Dio, signore, ormai
Di parlar di ira e di cantar di morte. (Orl. FnrL, XVII, 17.)

(Au nom du ciel, signore, cessons de parler de colère, et de chanter la mort.)

La jeune actrice fut conduite et laissée seule dans une chambre ornée dans le goût luxueux et demi-oriental qui caractérisait, à une certaine époque, les palais des grands seigneurs italiens. Sa première pensée fut pour Zanoni. Vivait-il encore ? Avait-il échappé sain et sauf aux poignards des bandits ? Lui, son nouveau trésor, la lumière nouvelle de sa vie, son guide et son maître, et enfin son amant !

Elle n'eût pas longtemps le loisir de réfléchir; elle entendit des pas s'approcher de sa chambre ; elle se recula, mais ne trembla point. Un courage qui ne lui appartenait pas, qu'elle n'avait jamais jusqu'alors connu, étincela dans ses yeux, et grandit tout son être. Vivante ou morte, elle serait fidèle à Zanoni ! Elle avait un motif de plus pour défendre son honneur. La porte s'ouvrit, et le prince entra, vêtu du riche et éclatant costume qu'on portait encore à Naples à cette époque.

« Belle inhumaine ! dit-il en s'avançant avec un demi-sourire sur les lèvres, tu ne condamneras pas trop sévèrement la violence de mon amour ? »

Et tout en parlant, il essaya de lui prendre la main. Elle le repoussa.

« Songe, reprit-il, que tu es maintenant au pouvoir d'un homme qui n'a jamais hésité, quand il a voulu atteindre un but, fût-il moins précieux pour lui que tu ne l'es. Celui qui t'aime, malgré toute son audace, ne peut pas te sauver. Tu es à moi ; mais, au lieu d'être ton maître, souffre que je sois ton esclave.

— Prince, dit Viola d'une voix grave et digne, vous vous vantez à tort. Votre pouvoir ! Je ne suis pas en votre pouvoir. Ma vie ou ma mort dépendent de moi. Je ne veux pas vous défier, mais je ne vous crains pas. Je sens, et, ajouta Viola avec une solennité, imposante, il y a dans certains sentiments toute la force, toute la divinité de la science : je sens que je n'ai rien à craindre, même ici; mais vous, prince de***, vous avez fait entrer le danger sous votre toit; il est assis à votre foyer. »

Le Napolitain fut frappé d'une hardiesse et d'une gravité qu'il ne s'attendait pas à rencontrer. Il n'était pas cependant homme à se laisser aisément intimider ni détourner d'un dessein qu'il avait formé : il s'approcha de Viola, et allait lui répondre avec une passion réelle ou affectée, quand on frappa à la porte de la chambre. Le bruit fut répété, et le prince irrité de cette interruption, alla ouvrir demandant avec impatience qui avait osé enfreindre ses ordres et empiéter sur ses loisirs. Mascari se présenta pâle et agité.

« Monseigneur, dit-il à voix basse, pardonnez-moi, mais il y a en bas un étranger qui demande instamment à vous voir; et, d'après quelques paroles qui lui sont échappées, j'ai jugé prudent même de désobéir à vos ordres.

— Un étranger à cette heure ! Que peut-il demander ? Pourquoi l'a-t-on laissé entrer !

— Il déclare qu'il y va de votre vie. Le danger qui la menace, il le veut révéler à Votre Excellence seule. »

Le front du prince s'assombrit, mais il pâlit en même temps. Il réfléchit un instant, puis rentra dans la chambre où était Viola et lui dit :

« Croyez-moi, belle créature, je n'ai nulle envie d'abuser de mon pouvoir : je préférerais mille fois tout attendre des inspirations plus douces de l'affection… Dans ces murs vous êtes reine, plus absolument, plus complètement que jamais vous ne lavez été sur le théâtre. Pour cette nuit, adieu !... Que votre sommeil soit calme, et vos rêves favorables à mes espérances. »

A ces mots il se retira, et Viola fut bientôt entourée de femmes empressées qu'elle congédia enfin, non sans peine : elle ne voulut prendre aucun repos ; elle passa la nuit à examiner la chambre, qu'elle trouva inaccessible du dehors, et à penser à Zanoni, dont la puissance lui inspirait une confiance presque surnaturelle.

Cependant le prince descendit l'escalier, et gagna la pièce où on avait fait attendre l'étranger. Il le trouva enveloppé de la tête aux pieds d'une longue robe, moitié toge, moitié manteau, comme en portaient quelquefois les prêtres. Les traits de l'étranger étaient remarquables; son teint était si bistré et si sombre qu'il semblait tirer son origine des races de l'Extrême-Orient. Il avait le front haut, et dans ses veux un regard si pénétrant et si calme à la fois, que le prince l'évita, comme nous cherchons à nous dérober à un juge qui sonde les pensées les plus coupables de notre cœur.

« Que me voulez-vous ? demanda le prince en indiquant un siège à l'étranger.

— Prince di..., répondit celui-ci d'une voix grave et douce, et avec un accent légèrement étranger; dernier rejeton de la race la plus mâle et la plus énergique qui ait jamais mis au service de la volonté humaine un génie héroïque, avec sa méchanceté tortueuse, et son indomptable grandeur ; descendant du grand Visconti, dont l'histoire est celle de l'Italie elle-même dans ses jours les plus glorieux, et dont la grandeur fut l'œuvre de l'intelligence la plus puissante mûrie par la plus insatiable ambition, je viens voir la dernière étoile de ce ciel qui va s'obscurcir à jamais. Demain, à pareille heure, elle n'aura plus sa place dans l'espace. Vos jours sont comptés, à moins que votre nature ne change tout entière !

- Que signifie ce jargon ? demanda le prince avec un étonnement visible et une secrète terreur. Viens-tu me menacer dans mon propre palais, ou veux-tu m'avertir d'un danger ? Es-tu quelque charlatan nomade, ou quelque ami inconnu ? Parle, et clairement; quel est ce péril qui me menace ?

— Zanoni et l'épée de ton ancêtre, répliqua l'étranger.

—- Ah ! ah ! dit le prince avec un sourire dédaigneux : je m'en étais douté dès le commencement. Tu es donc le complice ou l'instrument de cet imposteur habile, mais maintenant déjoué ? Et tu viens sans doute me dire que, si je délivre certaine captive que j'ai, le danger disparaîtra, et que la main du temps s'arrêtera ?

— Juge-moi comme tu voudras, prince de***. J'avoue que je connais Zanoni. Toi aussi tu connaîtras sa puissance, mais seulement quand elle te dévorera. Je voudrais te sauver, et voilà pourquoi je t'avertis. Tu me demandes pourquoi ? Je vais te le dire…Te souviens-tu d'avoir entendu d'étranges traditions sur ton aïeul ? sur sa soif d'une science qui dépasse celle des écoles et des cloîtres ? d'avoir entendu parler d'un étranger de l'Orient qui était son compagnon et son maître dans une étude contre laquelle de siècle en siècle le Vatican a lancé ses foudres impuissantes ? Te souviens-tu de la destinée de ton ancêtre ? Sais-tu qu'héritier d'un nom, sans autre patrimoine, après une vie frivole et dissipée comme la tienne, il disparut de Milan, pauvre et exilé volontaire ? Sais-tu comment, après de longues années passées, nul ne sait comment, ni dans quel climat, il visita de nouveau la cité où avaient régné ses aïeux ? comment avec lui vint le sage d'Orient, le mystérieux Mejnour ? comment ceux qui le rencontrèrent, virent avec étonnement et crainte que le temps n'avait point creusé de sillons sur son front, que la jeunesse semblait fixée à jamais par une puissance mystérieuse dans ses traits et dans toute sa personne ? Ne sais-tu pas qu'à partir de cette heure son sort grandit ? Des parents éloignés moururent, les héritages les uns après les autres tombèrent entre les mains du gentilhomme ruiné. Il devint le guide des princes, le premier seigneur de l'Italie. Il fonda de nouveau la maison dont tu es le dernier descendant direct, et transféra sa splendeur de Milan à Naples. Des visions de haute, d'insatiable ambition, le poursuivirent alors nuit et jour. S il eût vécu, l'Italie eût connu une nouvelle dynastie, et les Visconti eussent régné sur la Grande-Grèce régénérée. C'était un homme comme le monde en voit rarement ; mais ses projets, trop terrestres, étaient disproportionnés aux moyens qu'il cherchait pour les réaliser. Avec plus ou moins d'ambition, il eût été digne d'un empire plus grand que celui des Césars, digne de notre ordre vénérable, digne de l'amitié de Mejnour que tu vois maintenant devant toi. »

Le prince qui avait prêté une attention profonde et recueillie aux paroles de son hôte singulier, tressaillit à ces dernières paroles, et s'élançant de sa place :

« Imposteur ! s'écria-t-il, osez-vous bien vous jouer ainsi de ma crédulité ? Soixante ans se sont écoulés depuis la mort de mon aïeul : s’il vivait, il dépasserait aujourd'hui sa cent-vingtième année; et vous, dont la vieillesse est encore verte et vigoureuse, vous prétendez avoir été son contemporain ! Mais vous avez mal appris votre récit fabuleux. Vous ignorez encore que mon aïeul, sage et illustre sans doute en tout, sauf dans la confiance qu'il eut dans un charlatan, fut trouvé mort dans son lit, à l'heure même où ses plans gigantesques étaient mûrs pour l'exécution, et que le meurtrier fut ce même Mejnour.

— Hélas ! répondit l'étranger d'une voix profondément triste, s'il avait écouté Mejnour, s'il avait seulement ajourné la dernière, la plus périlleuse épreuve de la science téméraire, jusqu'à ce qu'il eût complété le terme requis pour une parfaite initiation, votre aïeul se trouverait aujourd'hui avec moi debout sur un sommet que les eaux de la mer baignent éternellement sans pouvoir jamais le submerger. Votre aïeul résista à ma prière, désobéit à mes ordres les plus péremptoires, et, dans la hardiesse sublime d'une âme altérée des secrets que ne peut connaître celui qui désire des sceptres et des couronnes, il périt victime de sa propre folie.

— Il fut empoisonné, et Mejnour s'enfuit.

— Mejnour ne s'enfuit pas, répondit fièrement l'étranger : Mejnour ne pouvait fuir le danger, car pour lui le danger est une chose qui depuis longtemps ne saurait l'atteindre. C'est la veille du jour où le duc prit le breuvage fatal par lequel il espérait assurer à un

mortel les bienfaits de l'immortalité, que, trouvant mon pouvoir sur lui brisé, je l'abandonnai à sa destinée. Mais trêve à tout ceci. J'aimais votre aïeul ; je

voudrais sauver le dernier de sa race… Ne vous opposez pas à Zanoni; ne laissez pas aller votre âme à vos passions mauvaises, et retirez-vous du précipice pendant qu'il en est temps encore. Dans ce front, dans ces yeux, je retrouve quelque chose de la gloire divine qui appartenait à ta race. Tu as en toi, ô Visconti, quelques germes du génie héréditaire ; mais ils sont étouffés par des vices plus honteux encore que ceux de ta maison. Souviens-toi que c'est par le génie qu'elle a grandi, et que c'est le vice qui l'a toujours empêchée de perpétuer sa puissance. Dans les lois qui règlent l'univers, il est écrit que rien de vicieux ne saurait durer. Sois sage, et écoute les avertissements de l'Histoire. Tu es debout sur la limite de deux mondes, le passé et l'avenir, et de l'un et de l'autre s'élèvent des voix qui font retentir à ton oreille leurs présages. J'ai dit… Adieu.

— Non pas, tu ne quitteras pas ces murs. Je veux mettre à l'épreuve ton pouvoir si vanté. Holà ! quelqu'un !... »

Le prince appela à haute voix; la chambre se remplit de ses créatures.

« Saisissez cet homme ! » cria-t-il en montrant l'endroit où était Mejnour.

A son étonnement, à son effroi inexprimable, la place était vide. Le mystérieux étranger avait disparu comme une fumée. Seulement une légère et odorante vapeur ondulait en pâles spirales autour de la chambre.

« Au secours de monseigneur ! » s'écria Mascari.

Le prince était tombé à terre sans connaissance. Pendant plusieurs heures il sembla comme en extase. Quand il revint à lui, il congédia tout le monde, et longtemps on l'entendit arpenter sa chambre à pas lents et irréguliers. Une heure seulement avant son banquet du lendemain, il parut rendu à lui-même.

CHAPITRE XV

Oime ! comme poss' io
Altri trovar, se me trovar non posso (Amint., a. I, se. II).

(Hélas, comment puis-je trouver les autres, quand je ne puis me trouver moi-même ?)

La nuit qui suivit sa dernière entrevue avec Zanoni, le sommeil de Glyndon fut lourd et profond, et le soleil inondait largement ses regards quand il les rouvrit à la lumière. Il se leva rafraîchi, et avec un sentiment étrange de calme, qui paraissait plutôt le résultat de la résolution que l'effet de l'épuisement. Les incidents et les émotions de la nuit précédente s'étaient fixés en impressions claires et distinctes. Il n'y pensa qu'en passant. L'avenir surtout le préoccupait. Il était comme un initié des antiques mystères égyptiens, qui n'a traversé le seuil que pour désirer plus ardemment de pénétrer dans le Saint des saints.

Il s'habilla, et découvrit avec joie que Mervale avait accompagné quelques compatriotes dans une excursion à Ischia. Il passa les heures les plus chaudes de la journée dans une solitude pleine de pensées, et peu à peu l'image de Viola revint à son cœur. Image sainte,

car elle était humaine. Il avait renoncé à elle, il ne s'en repentait pas, et cependant il se sentait troublé en pensant que tout repentir serait venu trop tard.

Il se leva brusquement, et d'un pas rapide gagna l'humble demeure de l'artiste. La distance était considérable, l'air accablant. Glyndon arriva à la porte, échauffé et hors d'haleine. Il frappa, point de réponse. Il souleva le loquet, et entra. Il monta l'escalier; nul bruit, nul signe de vie ne frappa ses yeux ni son oreille. Dans la première pièce, sur une table, étaient la guitare de l'actrice et des partitions manuscrites d'opéras. Il s'arrêta, rassembla son courage, frappa à la porte qui semblait communiquer avec la pièce du fond. La porte était entr'ouverte; il n'entendit, aucun bruit à l'intérieur; il y pénétra. C'était la chambre à coucher de Viola: terre sacrée pour un amant, et le temple était digne de la divinité : rien ne s'y montrait qui rappelât sa profession banale, mais rien non plus de tout ce qui caractérise l'incurie des races méridionales. Tout était pur et simple, les ornements eux-mêmes d'un goût chaste et élégant ; quelques livres rangés soigneusement sur des rayons, quelques fleurs à demi fanées dans un vase de terre modelé et peint à la manière étrusque. Le soleil épanchait ses rayons à flots sur les tentures éblouissantes de blancheur, et près du lit quelques objets de toilette étaient jetés sur une chaise. Viola n'était pas là; mais la nourrice était-elle aussi partie ? Il fit retentir dans toute la maison le nom de Gionetta ; mais pas même un écho ne lui répondit. A la fin, au moment où il quittait à regret la maison déserte, il aperçut Gionetta, qui de la rue venait vers lui. La pauvre vieille poussa un cri de joie en le voyant; mais, à leur désappointement mutuel, aucun des deux ne pouvait donner à l'autre des nouvelles rassurantes ni une explication satisfaisante. Gionetta avait été réveillée la nuit précédente par un grand bruit au bas de l'escalier ; mais avant qu'elle pût trouver le courage de descendre, Viola était partie ; elle avait trouvé sur la porte des traces d'effraction, et tout ce qu'elle avait pu depuis apprendre dans le voisinage fut qu'un lazzarone, de sa retraite nocturne sur la Chiaja, avait vu, à la clarté de la lune, un carrosse, qu'il avait reconnu pour celui du prince de***, passer et repasser sur la route vers la première heure du matin. Glyndon, muni de ces renseignements recueillis à la hâte à travers les paroles confuses et les sanglots brisés de la vieille nourrice, la quitta brusquement et courut au palais de Zanoni. Là il apprit que le signor était allé au banquet du prince de*** et ne rentrerait que tard. Glyndon demeura immobile d'incertitude et d'effroi, ne sachant que croire, ni que faire. Mervale même n'était pas là pour le conseiller. Sa conscience lui fit d'amers reproches. Il avait eu le pouvoir de sauver cette femme qu'il aimait, et ce pouvoir il y avait renoncé; mais Zanoni, comment avait-il échoué ? Comment s'était-il rendu au banquet même du ravisseur ? Zanoni ne savait donc pas ce qui s'était passé ? Sinon, devait-il perdre un moment à l'en instruire ? Moralement irrésolu, nul n'était physiquement plus brave que Glyndon : il irait directement au palais du prince; et, si Zanoni échouait dans la mission qu'il avait semblé s'arroger, lui, l'humble étranger, réclamerait la captive, victime de la perfidie et de la force ; il la reprendrait dans la salle même du prince, au milieu de ses convives.

CHAPITRE XVI

Ardua vallatur duris sapientiascrupis. (Hard., Jun. emb. xxxvii.).

(La sagesse s'élève derrière un rempart d'âpres rochers.)

Il nous faut reprendre ce récit à quelques heures en arrière.

C'était à l'aube naissante, à peine encore dessinée d'une matinée d'été; deux hommes se tenaient debout sur un balcon jusqu'où montaient les premiers et vagues parfums des fleurs à leur réveil. Les étoiles n'avaient point quitté le ciel, les oiseaux se taisaient encore sous les rameaux; tout était silencieux et tranquille, mais quelle différence entre la tranquillité du jour qui renaît et le repos solennel de la nuit ! l'harmonie du silence a mille variations. Ces hommes qui, seuls dans Naples, semblaient veiller, étaient Zanoni et le mystérieux étranger qui, une heure ou deux auparavant, avait fait tressaillir le prince de*** dans son voluptueux palais.

« Non ! dit ce dernier, si tu avais attendu pour recevoir le don suprême jusqu'à ce que tu eusses atteint les années et éprouvé les pertes désespérantes qui m'ont moi-même glacé et flétri avant que j'en devinsse possesseur, tu aurais alors échappé à la malédiction dont tu te plains aujourd'hui; tu n'aurais pas déploré la brièveté de l'affection humaine comparée à la durée de ton existence, car tu aurais survécu à tout désir, à tout rêve d'un amour de femme. Toi le plus brillant, et, sans cette fatale erreur, le plus sublime peut-être de cette race mystérieuse et solennelle qui remplit dans la création l'intervalle entre l'humanité et les fils de l'Empyrée, siècle après siècle tu pleureras la folie splendide qui te fait vouloir emporter la beauté et les passions de la jeunesse dans le domaine austère et grandiose de l'immortalité terrestre.

— Je ne me repens pas, je ne me repentirai pas, répondit Zanoni. L'extase et la douleur dont l'étrange union a jeté sur mon sort une telle diversité, je les aime mieux que le cours calme et glacé de ta route solitaire; toi qui n'aimes rien, qui ne hais rien, qui ne sens rien et qui parcours le monde avec le pas silencieux et impassible d'un rêve.

— Tu te trompes, reprit celui que nous avons nommé Mejnour : je suis indifférent à l'amour, mort à toute passion qui puisse agiter un cœur d'argile ; mais je ne suis pas mort aux jouissances plus sereines. J'emporte, en descendant le cours des années sans nombre, non pas les désirs turbulents de la jeunesse, mais les joies calmes et spirituelles de l'âge. Par une résolution sagement raisonnée, j'ai renoncé à jamais à la jeunesse, en isolant ma destinée de celle des hommes. Ne soyons pas l'un pour l'autre un sujet d'envie et de reproches. J'aurais voulu sauver ce Napolitain, Zanoni (puisque c'est ainsi que tu veux maintenant qu'on t'appelle), d'abord, parce que son aïeul n'était séparé de notre ordre que par une dernière et invisible barrière, et ensuite parce que je sais qu'il a en lui les éléments du courage et de la puissance de ses ancêtres, éléments qui, plus tôt, l'eussent rendu digne d'être des nôtres. Ils sont rares sur la terre, ceux à qui la nature a donné des qualités capables de soutenir cette épreuve. Mais le temps, et les excès qui ont épaissi ses sens grossiers, ont émoussé aussi son imagination : je l'abandonne à sa destinée,

— Ainsi donc, Mejnour, vous entretenez encore l'espérance de régénérer par des adeptes et des alliés nouveaux un ordre qui est aujourd'hui réduit à vous seul ! Assurément, assurément, ton expérience eût dû t apprendre qu'à peine en mille ans naît-il un seul être qui puisse franchir les formidables portes qui conduisent aux mondes au-delà ! Ton sentier n'est-il pas déjà jonché de tes victimes ? Leurs aspects hideux d'agonie et de terreur, le suicidé sanglant, le fou furieux, ne se dressent-ils pas devant toi, et ne détournent-ils pas de ton rêve insensé et ambitieux ce qui reste en toi de sympathie humaine ?

— Eh quoi! répondit Mejnour, n'ai-je pas eu des succès qui compensent tous mes échecs ? Et puis-je renoncer à cette sublime espérance, seule digne de notre conviction élevée, à l'espérance de former une race puissante et nombreuse avec le pouvoir et la force de faire reconnaître par les hommes les conquêtes de leur empire majestueux, pour devenir les vrais maîtres de cette planète, les conquérants peut-être d'un autre monde lumineux, les dominateurs des races hostiles et malfaisantes qui nous entourent aujourd'hui, une race qui, dans ses immortelles destinées, puisse monter degré à degré vers la gloire céleste, et se ranger enfin parmi les agents et les essences qui environnent de plus près le Trône des Trônes ? Qu importent mille victimes pour un adepte ? Et vous, Zanoni, poursuivit Mejnour après un silence, vous-même, si cette affection que vous avez osé, malgré vous, entretenir pour une beauté mortelle, est autre chose qu'une fantaisie passagère; si, une fois admise dans votre nature intime, elle participe à votre essence brillante et immortelle, vous-même, dis-je, vous pouvez tout braver pour élever à votre niveau celle que vous aimez. Ne m'interrompez pas ! Pouvez-vous supporter de voir la maladie la menacer, le danger l'envelopper, les années l'accabler insensiblement de leur poids, ses yeux s'obscurcir, sa beauté se faner, tandis que son cœur jeune encore s'attache et s'enlace au vôtre ? pouvez-vous voir tout cela, et savoir qu'il dépend de vous de…

— Assez ! dit Zanoni avec emportement. Quel destin peut-on comparer à celui de la mort des terreurs ? Quoi ! le sage le plus glacé, l'enthousiaste le plus ardent, le plus rude guerrier avec ses muscles de fer, on les a trouvés, dès leur premier pas dans la voie terrible, morts dans leurs lits, les yeux fixes et hagards, les cheveux hérissés; et crois-tu que cette faible femme, dont la joue pâlit pour un bruit entendu à la fenêtre, pour le cri de l'oiseau des nuits, pour une goutte de sang sur l'épée d'un homme, crois-tu qu'elle pourrait soutenir un seul regard de...? Va! je sens moi-même, en prévoyant de tels spectacles pour elle... je sens que j'ai peur.

— Quand vous lui avez dit que vous l'aimiez, quand vous l'avez pressée sur votre cœur, vous avez renoncé à tout pouvoir de prévoir sa destinée ou de la protéger du péril. Désormais, pour elle vous êtes homme, et homme seulement. Que savez-vous donc des tentations qui vous attendent ? Que savez-vous de ce que sa curiosité aura l'audace d'apprendre, son amour le courage de braver ? Mais assez sur ce sujet. Vous persistez dans votre projet ?

— Le mot fatal est prononcé. — Et demain ?

— Demain à cette heure notre navire bondira sur cette mer, et le fardeau des siècles sera tombé de mon cœur. Sage insensé ! je te plains ! tu as renoncé à la jeunesse ! »

CHAPITRE XVII

Alch. Tu parles toujours par énigmes. Dis-moi si tu es cette source dont a écrit Bernard de Trévise ?

Merc. Je ne suis pas la source, je suis l'eau ; la source m'environne. (Sandivogius, Nouv. lumière de l'Alchimie.)

Le prince de*** n'était pas un homme que Naples pouvait soupçonner de superstition. Cependant, dans le Midi de l'Italie, il existait encore alors, et il existe même aujourd'hui un certain esprit de crédulité visible, par intervalles, parmi les doctrines les plus hardies de ses philosophes et de ses sceptiques. Dans son enfance, le prince avait entendu d'étranges récits sur l'ambition, le génie et la destinée de son aïeul, et, sous l'influence secrète peut-être de cet exemple, il avait dans sa jeunesse, recherché la science non seulement par les voies légitimes, mais encore dans les arcanes antiques et mystérieux des études magiques. J'ai vu moi-même à Naples un petit volume, aux armes des Visconti, qui traite de l'alchimie d'un ton demi railleur, demi respectueux, et qu'on attribue au prince lui-même.

Le plaisir le détourna bientôt de ces travaux, et ses capacités, incontestables d'ailleurs, se consacrèrent exclusivement à de folles intrigues, ou à l'étalage d'une magnificence luxueuse unie à une certaine grâce classique. Son immense fortune, son orgueil impérieux, son caractère audacieux et sans scrupules, en faisaient, pour une cour faible et timide, un sujet de crainte assez grave; et les ministres d'un gouvernement indolent fermaient volontiers les yeux sur des excès qui avaient du moins l'avantage de le détourner de l'ambition. L'étrange visite et le départ plus étrange encore de Mejnour remplit d'étonnement le cœur du Napolitain ; et contre cette impression mystérieuse, toute l'arrogance hautaine, tout le scepticisme raffiné de ses plus mûres années, luttèrent en vain. L'apparition de Mejnour eut pour résultat de revêtir Zanoni d'un caractère sous lequel le prince ne l'avait point encore considéré. Il sentit je ne sais quelles alarmes étranges en songeant quel rival il avait bravé, quel ennemi il avait irrité. Lorsque, quelques heures à peine avant son banquet, il fut redevenu maître de lui-même, c'est avec une résolution morne et sombre qu'il mûrit les plans perfides déjà formés par lui depuis longtemps. Il lui sembla que la mort de Zanoni était nécessaire à sa propre sûreté; et si déjà, à une époque plus reculée de leur rivalité, il avait condamné d'avance Zanoni, les avertissements de Mejnour ne faisaient que confirmer sa décision.

« Nous verrons si sa magie va jusqu'à la connaissance des contre-poisons, » dit-il à mi-voix et avec un sourire sinistre en faisant demander Mascari.

Le poison que le prince mêla de ses propres mains au vin destiné à son hôte, était une composition dont le secret avait été une tradition de famille dans cette race coupable et habile, qui donna à l'Italie ses plus criminels tyrans. Son effet était rapide sans être brusque; il ne produisait aucune douleur, ne laissant sur les traits aucune altération, aucune trace sur la peau qui pût éveiller un soupçon ; on aurait pu couper, disséquer, scruter la moindre membrane et jusqu'à la dernière fibre du cadavre, sans que l'œil de l'anatomiste le plus perspicace pût découvrir la présence de cet agent invisible de la mort. Pendant deux heures la victime ne sentait rien, si ce n'est une légère et exhilarante surexcitation du sang ; puis survenait une langueur délicieuse, prodrome infaillible de l'apoplexie. Dès lors, la lancette ne pouvait plus sauver. L'apoplexie était devenue une maladie endémique et héréditaire dans les familles ennemies des Visconti.

L'heure de la fête arriva; les convives se réunirent. C'était la fleur de la noblesse napolitaine : les descendants du Normand, du Teuton, du Goth; car Naples avait alors une noblesse, mais elle la tirait du Nord, cette terre nourricière des cœurs de lion de la chevalerie : Nutrïx leonum. Zanoni arriva enfin à son tour, et la foule s'écarta pour permettre au brillant étranger d'aborder le maître du palais. Le prince l'accueillit avec un

sourire significatif auquel Zanoni répondit à voix basse :

« On peut quelquefois perdre, même avec des dés plombés. »

Le prince se mordit la lèvre; Zanoni passa et engagea la conversation avec l'obséquieux Mascari.

« Qui doit hériter du prince ? demanda-t-il.

— Un parent éloigné du côté maternel : la ligne masculine s'éteint avec Son Excellence.

— L'héritier est-il du nombre des convives aujourd'hui ?

— Non ! le prince ne le voit jamais.

— N'importe; il sera ici demain. »

Mascari le regarda avec surprise ; mais le signal du banquet fut donné, et les convives passèrent dans la salle du festin. Comme c'était l'usage alors, il avait lieu peu de temps après midi. La salle était longue et ovale : un côté tout entier donnait, par sa colonnade de marbre, sur un jardin où l'œil se reposait agréablement sur de fraîches fontaines et des statues du marbre le plus blanc, à demi cachées dans les bosquets d'orangers. On avait mis à contribution tous les arts que le luxe peut inventer pour répandre la fraîcheur dans l'atmosphère énervante et immobile d'une journée de sirocco. Des courants d'air artificiels circulaient à travers des tubes invisibles ; des rideaux de soie agités comme pour simuler aux sens trompés une brise d'avril, et des jets d'eau en miniature disposés dans tous les coins de la salle, donnaient aux Italiens la sensation de bien-être et de confort (si je puis employer ce terme) que dans les climats du Nord on doit à des rideaux bien tirés, et à un foyer où brille un large feu.

La conversation avait quelque chose de plus animé et de plus intellectuel que celle qui règne ordinairement dans le Midi parmi les gens avides de jouissances grossières : car le prince, accompli lui-même, recherchait la société non seulement des beaux esprits de son pays, mais encore des personnes dont la vie élégante et frivole mêlait à la monotonie assez vulgaire du monde napolitain un élément de variété et de distinction. Il y avait là deux ou trois Français brillants de l'ancien régime, qui avaient pris les devants de l'émigration, et le tour d'esprit et de conversation de ces convives ne pouvait que plaire à une société dont la foi et la philosophie se résumaient tout entières dans le dolce far niente.

Le prince, cependant, était moins communicatif qu'à l'ordinaire, et, dans les moments où il cherchait à se secouer, il y avait dans sa manière quelque chose de forcé et d'emprunté. Il était toujours au-dessous ou au-dessus du ton d'un enjouement naturel. Zanoni, au contraire, montra constamment une aisance calme et polie qu'on attribuait à son long usage du monde. On ne pouvait l'appeler précisément gai : et cependant personne n'était mieux fait pour entretenir l'animation générale d'une réunion de ce genre. Par une sorte d'intuition, il semblait faire ressortir les qualités d'esprit particulières à chaque convive; et si parfois un ton de fine ironie se mêlait imperceptiblement à ses paroles, cela passait, parmi des hommes qui ne prenaient rien au sérieux, pour le langage de l'esprit et de la sagesse tout ensemble. Les Français surtout ne pouvaient que s'émerveiller de sa parfaite connaissance des événements les plus minutieux qui s'étaient passés dans leur pays, et la pénétration qu'il trahissait par des épigrammes sur les principaux personnages de la grande intrigue continentale d'alors, était pour eux un sujet de profond étonnement.

C'est au moment où la fête, et avec elle la conversation, avaient atteint leur plus grand éclat, que Glyndon arriva au palais. Le gardien vit à sa tenue qu'il n'était pas du nombre des conviés. Il lui dit que Son Excellence était invisible ; et c'est alors seulement que Glyndon comprit tout ce qu'il y avait d'étrange et d'embarrassant dans la mission qu'il avait entreprise. Entrer de force dans la salle d'un grand et puissant seigneur environné de toute la noblesse de Naples, et l'accuser de ce que ses convives ne regarderaient que comme une prouesse galante, c'était là un exploit qui ne pouvait manquer d'être tout à la fois impuissant et ridicule. Il hésita un moment; puis, glissant une pièce d'or dans la main du gardien, il lui dit qu'il était chargé de trouver Zanoni pour une question où il y allait de sa vie. Grâce à ce moyen, il réussit aisément à pénétrer dans la cour et dans le palais. Il monta l'escalier spacieux; les voix joyeuses des convives lui arrivèrent de loin. A l'entrée des appartements, il avisa un page qu'il envoya avec un message pour Zanoni. Le page s'en acquitta et Zanoni, en entendant nommer Glyndon, se tourna vers son hôte :

« Pardonnez-moi, monseigneur; un de mes amis, un Anglais, le signor Glyndon, que Votre Excellence connaît sans doute de nom, m'attend; et, pour m'être venu chercher à pareille heure, ce ne peut être que pour une affaire urgente. Veuillez me pardonner une absence momentanée.

— Ne serait-il pas mieux, répondit le prince avec courtoisie, mais avec un sourire sinistre, que votre ami se joignît à nous ? Un Anglais est partout le bienvenu; et, fût-il Flamand, votre amitié serait une recommandation plus que suffisante. Priez-le de vouloir bien entrer; nous ne pouvons nous passer de vous, même pour un moment. »

Zanoni s'inclina : le page revint trouver Glyndon avec les compliments les plus flatteurs et les plus pressants; on lui fit place à côté de Zanoni, et le jeune Anglais entra.

« Vous êtes le bienvenu, Monsieur. Laissez-moi croire que vous apportez à notre illustre invité des nouvelles de bon présage. Si vous avez quelque chose de triste à lui apprendre, différez, je vous prie, la communication. »

Le front de Glyndon était sombre ; il allait répondre de façon à étonner les convives, quand Zanoni lui toucha le bras d'une manière significative, et lui dit en anglais :

« Je sais pourquoi vous me cherchez. Taisez-vous, et attendez la fin. »

— Vous savez donc que Viola, que vous prétendez sauver de tout danger, est…

— Dans ce palais ; oui. Je sais encore que le meurtre est assis à la droite de notre hôte ! mais sa destinée et celle de Viola sont à jamais séparées, et le miroir mystérieux dans lequel je la lis demeure clair et distinct malgré des ruisseaux de sang. Soyez calme, et apprenez le, sort qui attend les méchants. »

Puis s'adressant au prince :

« Monseigneur, le signor Glyndon m'a en effet apporté des nouvelles auxquelles je m'attendais jusqu'à un certain point. Je vais être contraint de quitter Naples, ce qui est un motif de plus pour moi de tirer le meilleur parti de l'heure présente.

— Et peut-on savoir la cause d'un départ qui ne manquera pas d'affliger nos belles Napolitaines ?

— C'est la mort prochaine d'un homme qui m'a honoré de la plus loyale amitié, répondit Zanoni gravement. N'en parlons pas : la douleur ne saurait reculer l'heure marquée. Nous

remplaçons par de nouvelles fleurs celles qui se flétrissent sur la table du festin : ainsi le secret de la sagesse est de remplacer par des amitiés nouvelles celles qui se fanent sous nos pas.

— Saine philosophie ! s'écria le prince. Ne s'étonner de rien était la maxime du poète romain ; ne s'affliger de rien est la mienne. La seule chose dans cette vie qui vaille un soupir, signor Zanoni, c'est lorsque la beauté à laquelle nous aspirons nous échappe. Il nous faut alors toute notre sagesse pour ne pas succomber au désespoir et accueillir la mort avec joie. Qu'en dites-vous, signor ? Vous souriez. Vous ne redoutez pas un tel malheur ? Faites-moi raison dans ce vœu que je forme : longue vie à l'amant heureux, et prompte délivrance à celui dont l'espérance est trompée ! »

Les coupes furent remplies du vin fatal; Zanoni fixa son regard sur celui du prince, et dit lentement et avec calme.

« Je vous fais raison, avec ce vin même ! » Il porta la coupe à ses lèvres. Le prince devint d'une pâleur livide. Le regard de Zanoni, ferme, sévère, brillant s'attacha sur lui et le fit trembler et frissonner sous le poids de son crime. Quand Zanoni eut vidé la coupe, il détourna les regards, et dit avec insouciance :

« Vous avez gardé trop longtemps ce vin : il a perdu ses qualités; il pourrait faire mal à certaines constitutions, mais ne craignez rien : je n'en serai pas incommodé, prince. Signor Mascari, vous êtes connaisseur, donnez-nous votre opinion.

— Je n'aime pas le chypre, s'écria Mascari avec une tranquillité bien jouée, il m'entête. Le seigneur Glyndon n'a peut-être pas la même antipathie : les Anglais aiment, dit-on, un vin chaud et capiteux.

— Désirez-vous que mon ami goûte à ce vin ? Rappelez-vous que tout le monde ne peut pas, comme moi, en boire impunément.

— Non, dit le prince vivement ; si vous ne recommandez pas le vin, à Dieu ne plaise que nous contraignions nos convives ! Monsieur le duc, dit-il en se tournant vers un Français, la France est la patrie de la vigne : que pensez-vous de ce bourgogne ? a-t-il bien supporté le voyage ?

— De grâce, dit Zanoni, changeons de vin et de conversation. »

Et il devint encore plus animé et plus brillant. Jamais esprit plus étincelant, plus léger, plus enjoué, ne jaillit des lèvres d'un convive. Tout le monde était ébloui: le prince lui-même, et jusqu'à Glyndon, subirent la contagion de je ne sais quelle étrange exaltation.

Le premier, que les paroles et le regard de Zanoni au moment de prendre le poison avaient rempli de funestes pressentiments, trouva maintenant dans l'éclat même de son esprit un signe infaillible de la fatale efficacité du breuvage. Les uns après les autres le reste des convives tombèrent dans le silence de l'admiration, tandis que Zanoni les fascinait des charmes irrésistibles de ses saillies et de ses anecdotes inépuisables. Et pourtant quelle amertume dans cette animation ! quel mépris pour ses frivoles compagnons et leur existence vide et légère !

La nuit arriva : la salle s'obscurcit ; le festin s'était prolongé de plusieurs heures au-delà des limites ordinaires d'une pareille réunion. Cependant nul ne songeait à bouger, et Zanoni, l'œil étincelant, la lèvre moqueuse, versait à flots les trésors de son esprit, quand

tout à coup la lune se leva et inonda de ses rayons les fleurs et les bassins du jardin, laissant la salle elle-même dans une pénombre mystérieuse.

Zanoni se leva :

« Messieurs, dit-il, nous n'avons pas encore ennuyé notre hôte, j'espère, et ses jardins nous offrent une nouvelle tentation de prolonger notre réunion. N'avez-vous pas, prince, à votre disposition, quelques musiciens qui puissent charmer nos oreilles pendant que nous respirerons les parfums de vos orangers ?

— Excellente idée ! dit le prince. Mascari, faites demander la musique. »

Tous se levèrent pour se diriger vers le jardin, et c'est alors que pour la première fois l'effet du vin qu'ils avaient pris commença à se faire sentir.

Le teint animé, le pas chancelant, ils allèrent respirer le grand air, qui ne servit qu'à stimuler encore leur fiévreuse exaltation. Comme pour compenser le silence avec lequel ils avaient jusque-là écouté Zanoni, toutes les langues se délièrent; tous parlèrent, personne n'écouta. Et il y avait quelque chose d'effrayant dans le contraste de la beauté sereine de la nuit et du lieu, avec les clameurs désordonnées de cette assemblée turbulente. Un des Français surtout, le jeune duc de R..., gentilhomme du plus haut rang, vif, pétulant, irascible, comme sa nation, se montra particulièrement bruyant. Et comme des circonstances, dont le souvenir se conserve encore dans certains cercles napolitains, rendirent plus tard nécessaire le témoignage du duc sur ce qui se passa alors, je vais ici transcrire un récit abrégé des faits tel qu'il le rédigea, et qui me fut obligeamment communiqué il y a quelques années par mon ami si gai et si accompli, il cavalière di B…

« Je ne me souviens pas, écrit le duc, d'avoir jamais senti une surexcitation pareille à celle de cette soirée : nous ressemblions à des écoliers échappés du collège; nous nous coudoyions les uns les autres en descendant à la course les sept ou huit degrés qui menaient de la colonnade au jardin, tous riant, vociférant, grognant, bavardant. Le vin faisait ressortir pour ainsi dire le caractère particulier de chacun. Les uns étaient bruyants et querelleurs, d autres mélancoliques et larmoyants; plusieurs, que nous avions toujours regardés comme réservés et taciturnes, devinrent expansifs et tapageurs. Je me souviens qu'au milieu de notre gaieté et de nos clameurs mon regard tomba sur le signor Zanoni, dont la conversation nous avait tous tellement charmés; et je sentis je ne sais quel frisson glacial à voir sur son visage ce même sourire calme et froid qui l'avait éclairé pendant qu'il nous racontait les anecdotes curieuses et étranges de la cour de Louis XIV. A dire vrai, je me sentis disposé à chercher querelle à un homme dont la tranquillité paraissait comme une critique injurieuse de notre turbulence. Et je ne fus pas seul à éprouver l'effet irritant de son calme railleur. Plusieurs de mes compagnons m'ont dit depuis qu'en voyant Zanoni ils avaient senti bouillir leur sang, et leur gaieté se changer en ressentiment. Il semblait que son sourire glacé eût la vertu particulière de blesser la vanité et de provoquer la colère. C'est à ce moment que le prince m'aborda, passa son bras sous le mien, et m'entraîna loin de ses autres convives. Il n'avait certainement pas, plus que nous, ménagé les libations ; cependant le vin n'avait pas produit sur lui la même surexcitation bruyante. Il y avait au contraire dans son air et dans son langage je ne sais quelle arrogance, quel mépris hautain, qui, lors même qu'il affectait de nous prodiguer les attentions les plus raffinées de la courtoisie, provoquaient et irritaient mon amour-propre.

La contagion de Zanoni semblait l'avoir gagné ; il imita, il exagéra la manière de

l'étranger. Il me railla à propos de quelques bruits de cour où mon nom avait l'honneur d'être associé à celui d'une certaine dame sicilienne d'une grande distinction et d'une rare beauté ; il affecta du mépris pour ce que j'aurais regardé comme un honneur, si les faits eussent été vrais. Il parla enfin comme si lui seul eût cueilli toutes les fleurs de Naples, et n'eût laissé dédaigneusement à nous autres étrangers que la facilité de glaner après lui. Ma galanterie d'homme et de Français fut piquée. Je répliquai par quelques railleries que j'aurais certes réprimées, si j'eusse été de sang-froid. Il rit de bon cœur, et me laissa dans un accès de ressentiment et de colère. Peut-être, à dire vrai, le vin avait-il produit en moi une disposition particulière à m'irriter et à chercher querelle. Au moment où il me quitta je me retournai et vis Zanoni auprès de moi.

« Le prince est un fanfaron, me dit-il, avec ce même sourire qui m'avait tant déplu. Il voudrait monopoliser la fortune et l'amour. Vengeons-nous !

— Mais comment ?

— Il y a en ce moment, dans sa maison, la plus charmante cantatrice de Naples, la célèbre Viola Pisani. Elle est ici, non pas, il est vrai de son choix, car il l'a enlevée de force ; mais il prétend qu'elle l'adore. Insistons pour qu'il nous montre ce trésor caché, et, quand elle entrera, le duc de R… ne peut douter que ses compliments et ses attentions ne flattent la belle Viola, et n'excitent tous les soupçons jaloux de son ravisseur. Ce serait une juste punition de son outrecuidance présomptueuse. »

« La proposition me charma. Je courus rejoindre le prince. La musique venait de commencer; d'un signe de la main je l'interrompis et, m'adressant au prince qui se tenait au centre d'un des groupes les plus animés, je l'accusai de manquer à tous les devoirs de l'hospitalité en nous donnant de si médiocres exécutants, tandis qu'il réservait pour son délassement particulier la voix et le talent de la première artiste de Naples. Je demandai d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, qu'on nous fît voir et entendre la Pisani. Ma demande fut accueillie par un cri unanime d'approbation. Notre hôte voulut s'excuser ; nous étouffâmes ses paroles par nos rumeurs.

« Messieurs, dit le prince, quand il put enfin se faire entendre, quand même je consentirais à votre proposition, je ne pourrais jamais décider la signora à se présenter devant un auditoire non moins turbulent que noble. Vous êtes trop bons chevaliers pour vouloir user de violence envers elle, quoique le duc de R… s'oublie au point d'y avoir recours envers moi. »

« Piqué au vif de ce reproche que je méritais bien jusqu'à un certain point, je répliquai : « Prince, j'ai devant les yeux un si noble exemple de violence indélicate, que je ne puis hésiter à marcher dans un chemin où vous me faites l'honneur de me devancer. Tout Naples sait que la Pisani méprise tout ensemble votre or et votre amour, que la force seule a pu l'entraîner sous votre toit, et que vous refusez de nous la présenter parce que vous craignez ses plaintes, parce que vous connaissez assez cette chevalerie que votre vanité cherche à persifler, pour savoir qu'un gentilhomme français est toujours prêt à donner à la beauté l'hommage de son cœur, et aussi la protection de son bras.

— Vous avez raison, Monsieur, dit gravement Zanoni; le prince n'ose pas nous présenter sa conquête. »

« Le prince demeura quelques instants silencieux : il paraissait indigné. A la fin il éclata en expressions injurieuses au plus haut point pour Zanoni et pour moi. Zanoni ne répliqua

point. Je fus plus irritable et plus emporté. Les convives paraissaient prendre plaisir à notre querelle ; un seul chercha à rétablir la paix : ce fut Mascari. Nous l'écartâmes sans le vouloir écouter; tout le reste prit parti pour l'un ou l'autre. Il est aisé de deviner la suite. Nous demandâmes des épées; un des assistants m'en apporta deux. J'allais en choisir une ; Zanoni m'en mit dans la main une autre dont la poignée, ciselée avec art, attestait l'ancienneté. Au même moment il dit, en regardant le prince avec un sourire : « Prince, monsieur le duc choisit l'épée de votre ancêtre. Vous êtes trop brave pour être superstitieux : vous avez oublié votre engagement. »

« A ces mots, notre hôte me sembla tressaillir et pâlit ; il répondit cependant au sourire de Zanoni par un regard de défi. Le moment d'après tout était désordre et confusion. Six ou huit personnes, plus ou moins, étaient engagées dans une mêlée inextricable ; mais nous nous cherchions exclusivement l'un l'autre, le prince et moi. Le bruit qui nous environnait, la confusion des convives, les cris des musiciens, le choc de nos épées, tout stimulait notre maudite fureur. Nous craignions qu'on ne nous séparât ; nous combattions avec rage, sans règle, sans méthode, je parais machinalement les coups, aveuglé, transporté, comme si quelque démon m'eût possédé, jusqu'à ce qu'enfin je vis le prince étendu à mes pieds, baigné dans son sang, et Zanoni penché sur lui et lui parlant à l'oreille. Ce spectacle nous calma tous. La lutte cessa. Pleins de honte, de remords, d'horreur, nous nous pressâmes autour de notre hôte infortuné ; mais il était trop tard, il roulait les yeux d'une manière effrayante. J'ai vu mourir bien des hommes, mais jamais je n'ai vu mourant dont le visage trahît tant d'effroi et d'horreur. A la fin, tout fut terminé. Zanoni se leva d'auprès du cadavre, et, reprenant avec un grand sang-froid l'épée que je tenais à la main, dit tranquillement :

« Vous êtes témoins, Messieurs, que le Prince s'est attiré lui-même son sort. Le dernier rejeton de cette illustre race a péri dans une rixe nocturne. »

« Je ne vis plus Zanoni : je me rendis auprès de notre ministre, pour lui raconter les événements et en attendre les conséquences. Toute ma reconnaissance est acquise au gouvernement napolitain et à l'illustre héritier de cet infortuné gentilhomme, pour avoir interprété d'une manière bienveillante et généreuse, mais juste en même temps, un malheur dont le souvenir m'affligera jusqu'à ma dernière heure. « Signé: Louis-Victor, duc de R... »

Le document que nous venons de transcrire contient les détails les plus minutieux et les plus authentiques que l'on connaisse encore d'un événement qui, à cette époque, fit une vive sensation à Naples.

Glyndon n'avait pris aucune part à la querelle, et n'avait participé que très légèrement aux excès du festin. Il dut sans doute cette double immunité aux avis secrets de Zanoni. Quand ce dernier se releva d'auprès du corps et se retira de la scène de confusion qui l'environnait, Glyndon remarqua qu'en traversant la foule, il toucha légèrement Mascari à l'épaule, et lui dit quelques paroles que l'Anglais n'entendit pas. Glyndon suivit Zanoni dans la salle du festin, qui, sauf les taches de lumière que la lune projetait sur les dalles de marbre, était enveloppée des ombres mornes et lugubres de la nuit.

« Comment avez-vous pu prédire ce terrible événement ? Ce n'est pas par votre bras qu'il est tombé ? dit Glyndon d'une voix creuse et tremblante.

— Le général qui combine les éléments de la victoire ne combat pas personnellement, répondit Zanoni.... Laissons dormir le passé et les morts. Trouvez-vous à minuit sur la

plage, à un demi-mille à droite de votre hôtel. Vous reconnaîtrez l'endroit à une colonne grossière et isolée, à laquelle est attachée une chaîne brisée. En ce lieu et à cette heure, si tu veux être initié à notre science, tu trouveras le maître. Va ! J'ai encore affaire ici. Souviens-toi que Viola est toujours dans ce palais. »

A ce moment survint Mascari, et Zanoni, se tournant vers l'Italien, fit un signe d'adieu à Glyndon, qui se retira lentement.

« Mascari, dit Zanoni, votre protecteur n'est plus ; vos services seront sans valeur pour son héritier, homme rangé que la pauvreté a sauvé du vice. Quant à vous, soyez reconnaissant que je ne vous livre pas au bourreau ! Souvenez-vous du vin de Chypre. Allons ! ne tremblez pas ! Le breuvage était sans puissance contre moi, quoiqu'il pût agir sur d'autres; et, en cela, c'était l'emblème ordinaire du crime. Je vous pardonne, et, si je succombe aux effets du vin, je vous promets que mon ombre ne viendra pas troubler un si digne pénitent. Assez sur ce sujet. Conduisez-moi à la chambre de Viola Pisani. Vous n'avez plus que faire d'elle ; la mort du geôlier ouvre la cellule de la captive. Vite ; je désire partir. »

Mascari balbutia quelques paroles confuses, s'inclina, et conduisit Zanoni vers l'appartement où était séquestrée Viola.

CHAPITRE XVIII

Merc. Dis-moi donc ce que tu cherches et ce que tu veux obtenir. Que désires-tu faire ! — Alch. La pierre philosophale. (Saxdivogius.)

Quelques minutes avant minuit, Glyndon se dirigea vers le lieu du rendez-vous. L'empire mystérieux que Zanoni avait pris sur lui s'était encore raffermi par les derniers événements de la soirée : la soudaine catastrophe du prince si nettement prédite, et cependant si accidentelle en apparence, le frappa d'un sentiment profond d'étonnement et de terreur étrange. Il lui sembla presque que cet homme sombre et merveilleux avait le pouvoir de faire des événements les plus ordinaires et des instruments les plus communs les agents de son impénétrable volonté. Et cependant, s il en était ainsi, pourquoi avait-il permis l'enlèvement de Viola ? Pourquoi n'avoir pas prévenu le crime, au lieu de punir le criminel ? Zanoni aimait-il réellement Viola ? L'aimer, et pourtant proposer de renoncer à elle en faveur de lui, Glyndon; d un rival qu'il eût pu si aisément déjouer par son art mystérieux ! Il ne pouvait plus croire désormais que Zanoni ou Viola eussent cherché à faire de lui leur dupe et à le marier malgré lui. La crainte, le respect qu'il éprouvait pour le premier, lui défendaient le soupçon d'une si misérable imposture. Lui-même aimait-il encore Viola ? Non. Lorsque le matin même il avait connu son danger, il avait, il est vrai, retrouvé les sympathies et les alarmes de la tendresse ; mais avec la mort du prince, son image s'était évanouie de son cœur, et il n'éprouvait aucun mouvement de jalousie en songeant qu'elle avait été sauvée par Zanoni, qu'à cette heure même elle était peut-être sous son toit.

Plus intense mille et mille fois que la tyrannique passion du joueur était ce désir exalté, mais sublime, qui régnait dans le cœur de Glyndon. Il voulait être le rival de Zanoni, non plus dans une affection humaine et périssable, mais dans une science surnaturelle,

éternelle. Il était prêt à donner avec joie, avec enthousiasme, sa vie, à condition d'apprendre ces secrets solennels qui séparaient de l'humanité le mystérieux étranger.

La nuit était d'une délicieuse sérénité, les vagues mouraient à ses pieds avec une ride à peine visible, pendant qu'il suivait la plage fraîche et étoilée. Il arriva enfin au lieu indiqué, et là il vit, appuyé contre la colonne brisée, un homme enveloppé d'un long manteau, dans l'attitude d'un profond repos. Il s'approcha, et prononça le nom de Zanoni. Le personnage se retourna; Glyndon aperçut un inconnu, un visage qui, sans porter l'empreinte de la glorieuse beauté de Zanoni, avait une expression tout aussi majestueuse, et plus imposante peut-être, à cause de la maturité de l'âge et de la calme et impassible profondeur de pensée qui caractérisait son large front, ses yeux caves et pénétrants tout ensemble.

« Vous cherchez Zanoni, dit l'étranger, il va venir; mais celui que vous voyez devant vous est peut-être plus familier avec votre destinée, et plus disposé à réaliser vos rêves.

— La terre contient-elle donc un autre Zanoni ?

— Sinon, répliqua l'étranger, pourquoi nourrissez-vous l'espérance, l'ambition d'être vous-même un Zanoni ? Pensez-vous que personne avant vous n'ait brûlé du même rêve ardent et divin ? Qui donc dans sa jeunesse, dans la jeunesse, où l'âme est plus voisine du ciel d'où elle est née, où ses premières et divines aspirations ne sont pas encore éteintes par les passions sordides et les mesquines préoccupations que l'âge fait naître; qui donc, dans sa jeunesse, n'a entretenu cette croyance que l'univers a des secrets inconnus du vulgaire, et n'a soupiré, comme le daim altéré, après la source de ces eaux qui dorment loin, bien loin, au fond du désert de l'inaccessible science ? Le murmure harmonieux de cette source se fait entendre dans l'âme, jusqu'à ce que les pas errants et égarés s'éloignent à leur insu des eaux sacrées, et que le voyageur meure dans le vaste désert. Penses-tu que, de tous ceux qui ont nourri cette espérance, nul n'ait trouvé la vérité, ou que cette soif de la science ineffable nous ait été donnée en vain ? Non ! Il n'y a pas dans le cœur de l'homme un seul désir qui ne soit un pressentiment de choses qui existent dans un monde éloigné et divin. Non ! Il s'est trouvé dans ce monde d'ici-bas, de siècle en siècle, des esprits plus brillants et plus fortunés, qui ont atteint les régions où se meuvent et respirent des êtres supérieurs à l'homme : Zanoni, tout grand qu'il est, n'est pas le seul grand. Il a eu ses devanciers, il aura peut-être une longue suite de successeurs.

— Voulez-vous donc insinuer, dit Glyndon, que vous êtes un de ces esprits rares et puissants que Zanoni ne surpasse ni en pouvoir ni en sagesse ?

— En moi, répondit l'étranger, vous voyez celui de qui Zanoni lui-même tient ses secrets les plus sublimes. Sur ce rivage, à cette place, j'ai demeuré dans des siècles qu'atteignent à peine vos incomplètes annales. Le Phénicien, le Grec, l'Osque, le Romain, le Lombard, je les ai tous vus ! feuilles brillantes et légères du tronc de l'arbre universel, dispersées à leur jour, renouvelées en leur saison, jusqu'à ce qu'enfin la même race qui donna sa gloire au monde ancien revêtît d'une seconde jeunesse le monde nouveau. Car les Grecs purs, les Hellènes, dont l'origine a été un problème insoluble pour vos savants, étaient de la même grande famille que la tribu normande, nés pour être les maîtres du monde, et destinés à ne devenir en aucun pays de la terre des abatteurs de bois. Les obscures traditions des antiquaires font sortir les fils d'Hellas des vastes et indécises régions de la Thrace septentrionale, pour devenir les vainqueurs des pasteurs pélasges et les fondateurs d'une race de demi-dieux. Ils attribuent à une population bronzée sous le

soleil de l'Orient la Minerve aux yeux bleus et Achille aux cheveux blonds (types caractéristiques du Nord) ; ils introduisent au milieu de la vie pastorale des aristocraties guerrières, des monarchies limitées, et la féodalité des époques classiques. Ces indices suffiraient à eux seuls pour ramener les premiers établissements des Hellènes à ces mêmes régions d'où, dans des temps moins reculés, les guerriers normands s'élancèrent pour envahir les hordes féroces et guerrières des Celtes, et pour devenir les Grecs du monde chrétien… Mais ces questions ne vous intéressent pas, et votre indifférence a bien sa sagesse. Ce n'est pas dans la connaissance des choses du dehors, c'est dans la perfection intérieure de l'âme que repose l'empire de l'homme qui aspire à être plus qu'un homme.

— Et quels livres contiennent cette science ? dans quel laboratoire se fait cette analyse ?

— La nature elle-même en fournit les matériaux : ils sont autour de vous, sous vos pas, dans chacune de vos promenades ; dans les herbes, que la bête dévore et que le botaniste dédaigne de cueillir ; dans les éléments, sources de toute matière ; dans le large sein de l'air; dans les sombres abîmes de la terre : partout s'ouvrent aux mortels les trésors et les ressources de la science immortelle. Mais les problèmes les plus simples, dans la plus simple des études, sont obscurs pour celui qui ne concentre pas sur eux les forces de son esprit, et le pêcheur qui chante là-bas sur la vague assoupie ne peut vous dire pourquoi deux cercles ne se peuvent toucher qu'en un seul point; ainsi, quand la terre entière porterait gravées sur toute sa surface les lettres de la science divine, ce seraient des signes sans valeur pour celui qui ne s'arrête pas à interroger cette langue et à méditer la vérité. Jeune homme ! si ton imagination est ardente, si ton cœur est audacieux, si ta curiosité est insatiable, je t'accepte pour élève. Mais les premières leçons sont austères, terribles.

— Si tu les as apprises, pourquoi ne les apprendrais-je pas ? demanda hardiment Glyndon. J'ai senti dès mon enfance qu'un mystère étrange planait sur ma vie, et des aspirations les plus hautes de l'ambition ordinaire j'ai plongé mon regard dans les nuages et dans les ténèbres qui s'étendent au-delà. Du jour où j'ai vu Zanoni, Jai senti que j'avais découvert le guide et le maître qu'avait demandé ma jeunesse dans ses stériles désirs, dans ses ardeurs infructueuses.

— Et c'est à moi que sa mission est dévolue, répliqua l'étranger. Là-bas, mouillé dans la baie, se balance le navire qui doit emporter Zanoni vers un séjour plus radieux : encore quelques heures et la brise se lèvera, et la voile se gonflera, et l'étranger aura passé comme le vent qui l'emporte. Mais, comme le vent, il laisse dans ton cœur des semences qui peuvent donner leurs fleurs et leurs fruits. Zanoni a accompli sa tâche, il n'a plus rien à faire; celui qui doit achever son œuvre est auprès de toi. Voici Zanoni, j'entends le bruit de son aviron. Tu vas choisir, et décider si nous devons nous revoir. »

A ces mots, l'étranger s'éloigna lentement dans l'ombre. Une barque glissa sur l'eau ; elle toucha le sable ; un homme sauta sur le rivage : Glyndon reconnut Zanoni.

« Glyndon! je ne te donne plus le choix d'un amour heureux, d'une félicité sereine. L'heure est passée; et cette main, qui aurait pu t'appartenir, la destinée l'a unie à jamais à la mienne. Mais j'ai d'inépuisables dons à te conférer si tu veux abandonner l'espérance qui dévore ton cœur, et dont je ne puis moi-même prévoir la réalisation. Que ton ambition soit humaine, et je la puis satisfaire. Il y a quatre choses que les hommes désirent dans la vie : l'amour, la fortune, la gloire, la puissance. La première je ne puis te la donner, les trois autres sont à ma disposition : choisis en une, et séparons-nous amis.

— Ce ne sont pas là les dons que je désire. Je choisis la science, cette science que tu dois posséder. C'est pour elle, et pour elle seule, que j'ai renoncé à l'amour de Viola; c'est elle, et elle seule, que je veux pour récompense.

— Je ne puis te refuser, mais je puis t'avertir. Le désir d'apprendre n'implique pas toujours la faculté d'acquérir la science. Je puis te donner, il est vrai, le maître : le reste dépend de toi. Sois sage; il en est temps encore, et prends ce que je puis t'assurer.

— Répondez seulement à ces questions, et selon votre réponse je déciderai. Est-il au pouvoir de l'homme de communier avec les êtres des mondes supérieurs ? Est-il au pouvoir de l'homme de commander aux éléments et d'assurer la vie contre le fer et contre la maladie ?

— Tout ceci, répondit vaguement Zanoni, peut être possible à un petit nombre ; mais, pour un seul qui atteint à cette puissance, des millions d'autres peuvent périr en la cherchant.

— Encore une question. Toi…

— Prends garde ! De moi-même, ainsi que je te l'ai déjà dit, je ne rends pas compte.

— Eh bien ! l'étranger que j'ai vu ce soir, dois-je croire à ses prétentions ? Est-il en vérité un de ces voyants d'élection qui ont, selon vous, conquis les mystères que je brûle de sonder ?

— Téméraire, s'écria Zanoni d'une voix de compassion, ta crise est passée, ton choix est fait. Il ne me reste plus qu'à te dire: « Sois courageux, et réussis ! » Oui, je le livre à un maître qui a le pouvoir et la volonté de t'ouvrir les portes d'un monde terrible. Je voudrais le prier de t'épargner : mais il ne m'écoutera pas. Mejnour ! reçois ton élève ! »

Glyndon se retourna, et son cœur battit en voyant l'étranger, dont il n avait point entendu les pas sur les pierres de la plage, dont il n'avait pas aperçu le retour sous les rayons de la lune. « Adieu, reprit Zanoni, ton épreuve commence. Quand nous nous reverrons, tu seras victime ou vainqueur. »

Le regard de Glyndon le suivit pendant qu'il s'éloignait. Il le vit remonter dans la barque, et alors pour la première fois il remarqua qu'il y avait avec lui, outre les rameurs, une femme qui se leva à son arrivée. Elle fit de la main à Glyndon un signe d'adieu, et à travers l'air immobile et lumineux sa voix arriva jusqu'à lui, tristement et doucement, dans la langue de sa mère : « Adieu, Glarence; je te pardonne ! Adieu !... » II essaya de répondre ; mais la voix toucha une fibre de son cœur, et la parole lui manqua. Viola était donc à jamais perdue ! partie avec ce terrible étranger; les ténèbres se fermaient sur sa destinée ! A ce moment, la barque bondit, la vague docile étincela sous la rame, et un sillon radieux et doré, le reflet de la lune dans les flots tremblants, marqua la route que suivaient les deux amants. Plus loin, plus loin encore de sa vue glissait le bateau fugitif, jusqu'à ce qu'enfin, comme un point visible à peine, il vint accoster le flanc immobile du navire mouillé au milieu du golfe incomparable. A l'instant même, et comme par enchantement, se leva la brise fraîche et folâtre; Glyndon se tournant vers Mejnour, dit; « Dis-moi, si tu peux lire dans l'avenir, dis-moi que son sort à elle sera heureux, et qu'elle au moins a sagement choisi.

— Mon enfant, reprit Mejnour d'une voix dont l'impassibilité répondait à ses paroles glaciales, ton premier devoir est de réprimer toute pensée, tout sentiment, toute sympathie

qui te rattache à autrui. Le degré élémentaire de la science est de faire de toi-même, de toi seul, ton étude et ton monde. Tu as choisi ta carrière; tu as renoncé à l'amour; tu as rejeté les richesses, la gloire et les pompes vulgaires de la puissance. Que t'importe alors l'humanité ?

Perfectionner tes facultés, concentrer tes émotions, voilà désormais ton but unique !

— Et le résultat sera-t-il le bonheur. ?

— Si le bonheur existe, répondit Mejnour, il faut qu'il réside dans un monde intérieur dont toute passion soit exclue. Mais le bonheur est le degré suprême de l'être; tu es encore à la première marche. »

Mejnour parlait, et déjà le navire lointain ouvrait ses voiles au vent et s'avançait lentement sur l'abîme. Glyndon soupira, et tous deux se dirigèrent vers la ville.

LIVRE IV

LE GARDIEN DU SEUIL

CHAPITRE PREMIER

Comme vittima io vengo all'ara (Metast.)

(Comme une victime, je viens à. l'autel.)

Un mois environ après le départ de Zanoni et la présentation de Glyndon à Mejnour, deux Anglais, bras à bras, se promenaient dans la rue de Tolède.

« Je vous répète, dit l'un avec chaleur, que, s'il vous reste un peu de sens commun, vous retournerez avec moi en Angleterre. Ce Mejnour est un imposteur, plus dangereux encore que Zanoni, parce qu'il prend son rôle plus au sérieux. Après tout, à quoi se montent toutes ses promesses ? Vous avouez que rien n'est plus équivoque, Vous dites qu'il a quitté Naples, qu'il a choisi une retraite plus favorable que ne le sont les cités populeuses aux études auxquelles il veut vous initier ; et cette retraite est située parmi les repaires des bandits les plus sauvages de l'Italie, où la police elle-même n'ose pénétrer. Solitude digne d'un sage ! Je tremble pour vous. Si cet étranger, sur qui on ne sait rien, était ligué avec les brigands ; si ces pièges tendus à votre crédulité n'en voulaient qu'à votre fortune, ou peut-être à votre vie ! Vous en pourrez bien être quitte à bon marché avec la moitié de votre bien. Vous souriez avec indignation ! Eh bien ! écartons la question du sens commun ; envisageons la chose à votre point de vue. Vous allez subir une épreuve que Mejnour lui-même ne dépeint pas comme fort tentante. Vous réussirez ou vous ne réussirez pas ; dans le dernier cas vous êtes menacé des plus grands malheurs, et dans le premier, vous ne vous en trouverez pas mieux que ce mystique sombre et morose que vous avez pris pour maître. Chassez cette folie, jouissez de la jeunesse qui vous reste. Revenez avec moi en Angleterre, oubliez ces rêves, entrez dans la carrière qui est faite pour vous : choisissez des affections plus respectables que celles qui vous ont longtemps attaché à une aventurière italienne. Prenez soin de votre fortune, gagnez de l'argent, devenez un homme

heureux et distingué. Voilà l'avis de l'amitié calme et pratique ; et pourtant cette perspective que je vous ouvre vaut bien les promesses de Mejnour.

— Mervale, répliqua Glyndon du ton d'un homme qui ne veut pas se laisser persuader, je ne pourrais, quand même je le voudrais, me rendre à vos conseils. Une puissance supérieure à la mienne me pousse : je ne puis résister à cette influence. J'irai jusqu'au bout dans la voie étrange où je suis entré. Ne pensez plus à moi. Suivez vous-même le parti que vous me proposez, et soyez heureux.

— C'est insensé, dit Mervale; déjà votre santé est ébranlée, vous êtes changé au point que je vous reconnais à peine. Allons ! J’ai fait inscrire votre nom sur mon passe port, dans une heure je serai parti, et vous, enfant que vous êtes, vous serez abandonné sans un ami aux illusions de votre imagination et aux pratiques artificieuses de cet impitoyable charlatan.

— Assez, repartit froidement Glyndon ; vos conseils perdent de leur autorité quand vous ne dissimulez pas mieux vos préventions. J'ai déjà eu des preuves abondantes, ajouta l'Anglais (et son visage pâlit encore), de la puissance de cet homme, s'il est un homme, ce dont je doute quelquefois; et, vienne la vie ou la mort, je ne reculerai pas dans le chemin qui s'ouvre devant moi. Adieu, Mervale ! si nous ne devons jamais nous revoir, si vous apprenez, dans quelqu'un de ces lieux fréquentés par notre insouciante jeunesse, que Clarence Glyndon dort de son dernier sommeil sur la plage de Naples ou parmi ces collines lointaines, vous direz à nos anciens amis : « II mourut dignement, comme bien d'autres martyrs avant lui, à la recherche du vrai ! »

II serra la main de Mervale, le quitta brusquement et disparut dans la foule.

Au coin de la rue de Tolède, il fut arrêté par Nicot.

« Ah ! Glyndon ! voici un mois que je ne vous ai vu. Où vous êtes-vous caché ? Avez-vous été absorbé dans vos études ?

— Oui.

— Je quitte Naples pour Paris. Voulez-vous m'accompagner ? Le talent à tous les degrés y est recherché avec ardeur et ne peut manquer d'y réussir.

— Merci; j'ai d'autres projets pour le moment.

— Quel laconisme ! Qu'avez-vous donc ? Est-ce la perte de la Pisani qui vous attriste ? Faites comme moi : je m'en suis déjà consolé avec Biancha Sacchim, femme magnifique, éclairée, sans préjugés. Elle sera inappréciable pour moi, je pense. Quant à ce Zanoni…

— Eh bien ?

- Si jamais je peins une allégorie, je le représenterai comme Satan. Une vraie vengeance de peintre, hein ? et conforme aux traditions du monde en même temps. Quand vous ne pouvez faire autre chose contre l'homme que vous haïssez, vous avez toujours la ressource d'en faire le Diable. Sans plaisanterie, je le déteste !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? N'a-t-il pas enlevé la femme et la dot que je me destinais ? Et pourtant, après tout, dit Nicot d'un ton rêveur, s'il m'eût servi au lieu de m'offenser, je l'aurais haï de même. Son aspect, son visage, faisaient de lui un objet d'envie et de haine pour moi. Je

sens qu'il y a dans nos natures quelque chose d'antipathique. Je sens aussi que nous nous retrouverons, et alors peut-être la haine de Jean Nicot sera moins impuissante. Et nous aussi, cher confrère, nous nous retrouverons peut-être. Vive la République ! Je pars pour mon nouveau monde !

— Et moi pour le mien. Adieu ! »

Mervale quitta Naples le jour même; le lendemain matin, Glyndon, seul et à cheval, s'éloignait de la Cité des délices. Il se dirigea vers ces parties pittoresques mais dangereuses du pays, qui à cette époque étaient infestées de bandits, et que peu de voyageurs osaient traverser sans une escorte imposante, même en plein jour. Il serait difficile d'imaginer une route plus solitaire que celle sur laquelle le pied de son cheval, heurtant les fragments de rochers qui l'obstruaient, éveillait un morne et triste écho. Devant lui s'étendaient de vastes espaces incultes, abandonnés à tous les caprices de la végétation sauvage et féconde du Midi ; de loin en loin un chevreau le regardait du sommet d'un rocher, ou le cri discordant de l'oiseau de proie, troublé dans l'isolement de son aire, se faisait entendre au-dessus des montagnes. C'étaient là les seuls indices de vie : pas un être humain, pas une cabane en vue. Plongé dans ses pensées ardentes et solennelles, le jeune homme poursuivit son chemin jusqu'à ce que le soleil eût perdu l'intensité de sa chaleur, et qu'une brise, annonçant l'approche du soir, s'élevât de la mer invisible et déjà lointaine qu'il laissait à sa droite. Un détour du chemin présenta en ce moment même à ses yeux un de ces villages, longs, désolés, mornes, qu'on rencontre au cœur des Etats de Naples : il arriva à une petite chapelle sur le bord de la route, ornée d'une niche et d'une statuette de la Madone. Autour de ce lieu qui, au centre même du christianisme, conservait les vestiges de l'antique idolâtrie (car telles étaient exactement les chapelles que le paganisme dédiait aux divinités secondaires de la mythologie), étaient groupés une demi-douzaine d'êtres sales, misérables et repoussants, que le fléau de la lèpre avait retranchés de la société des hommes. Ils poussèrent un cri discordant en tournant leurs yeux et leurs visages blêmes vers le cavalier: et, sans quitter la place, ils étendirent leurs bras amaigris pour implorer sa charité au nom de la Mère des miséricordes. Glyndon leur jeta à la hâte quelques pièces de monnaie, se détourna, piqua les flancs de sa monture, et ne ralentit sa course que quand il eut pénétré dans le village. De chaque côté de la rue étroite et fangeuse, se montraient des individus d'un aspect farouche et hagard : les uns appuyés contre les murs délabrés de leurs noires cabanes; d'autres assis sur leurs portes, d'autres couchés de toute leur longueur : groupes qui inspiraient la pitié et éveillaient la crainte ; la pitié à la vue de leur misère, la crainte à l'aspect de leur apparence féroce. Ils le regardèrent sombres et silencieux, et leur regard le suivit dans sa course à travers la rue escarpée : parfois ils échangèrent à voix basse quelques mots significatifs, mais sans chercher à l'entraver dans sa marche. Les enfants eux-mêmes cessèrent leur babil ; de petits sauvages déguenillés le dévoraient des yeux étincelants en murmurant à leurs mères : « Nous ferons bonne chère demain. » C'était en effet un de ces hameaux où la justice ne risque pas son pied prudent, où la violence et le meurtre règnent en sûreté, un de ces villages fort communs dans les parties les plus pittoresques de l'Italie, et où le mot paysan n'était que le synonyme poli de brigand.

Glyndon sentit quelque peu faillir son cœur en regardant autour de lui, et la question qu'il voulait faire mourut sur ses lèvres. A la fin, d'une des masures à demi ruinées, sortit un personnage qui paraissait supérieur aux autres habitants. Au lieu d'une couverture

rapiécée et trouée, seul vêtement de tous ceux qu'il avait jusqu'alors rencontrés, la mise de ce nouveau venu se distinguait par tous les ornements de l'élégance nationale. Sur sa chevelure noire, dont les boucles soyeuses contrastaient avec les têtes échevelées des sauvages qui l'environnaient, était posé un bonnet de drap avec un gland d'or qui retombait sur son épaule ; sa moustache était soigneusement cultivée ; une cravate de soie à couleurs vives entourait son cou nerveux, mais bien proportionné; sa courte jaquette d'étoffe grossière portait plusieurs rangées de boutons à filigranes ; ses hauts-de-chausses, brodés avec soin, dessinaient ses formes athlétiques; dans sa ceinture de couleurs diverses et bariolées étaient passés deux pistolets montés en argent, et une dague telle qu'en portent les Italiens de rang inférieur, dans un étui d'ivoire à riches ciselures. Son costume se complétait par une petite carabine d'un beau travail, qui était suspendue à son épaule. L'homme lui-même était de taille moyenne, vigoureux, mais mince, avec des traits réguliers, hâlés au soleil, et une physionomie où la hardiesse s'unissait à une expression de franchise plutôt que de férocité, qui portait un défi sans inspirer une impression défavorable.

Glyndon le considéra quelque temps attentivement, arrêta son cheval et demanda le chemin du château de la Montagne.

L'homme ôta son bonnet en entendant cette question, s'approcha de Glyndon, posa sa main sur le cou du cheval, et dit à voix basse :

« Vous êtes donc le cavalier qu'attend le signor Padrone ? Il m'a chargé de vous prendre ici pour vous conduire au château. Et franchement, signor, il eût pu vous arriver malheur si j'avais négligé la consigne. »

L'homme s'éloigna un peu, et dit à haute voix aux assistants :

« Holà ! les amis, dorénavant, et pour toujours, respect à ce digne cavalier. C'est l'hôte de notre bien-aimé patron du château de la Montagne. Le ciel le préserve ! Qu'il vive comme hôte en sûreté nuit et jour, sur le mont et sur la plaine, contre le poignard et contre la balle, dans sa personne et dans ses biens. Malheur à qui toucherait à un cheveu de sa tête ou à une baïoque de sa bourse ! Aujourd’hui et à jamais nous le protégerons et l'honorerons pour la loi et contre la loi, avec fidélité et jusqu'à la mort !

— Ainsi soit-il ! répondirent en chœur cent voix, et les groupes épars se grossirent autour du voyageur.

— Et, continua l'étrange protecteur, pour le faire reconnaître à l'œil et à l'oreille, je le ceins de l'écharpe blanche et lui donne le mot d'ordre sacré : Paix aux braves ! Signor, tant que vous porterez cette écharpe, le plus fier de nous découvrira sa tête et ploiera le genou. Signor, quand vous prononcerez ces mots, les cœurs les plus braves obéiront avec empressement à vos ordres. Cherchez-vous un asile, demandez-vous une vengeance, faut-il conquérir une beauté, ou perdre un ennemi ? prononcez le mot sacré, et nous sommes à vous, à vous à jamais ! N'est-ce pas, camarades ? »

Et les rudes voix crièrent encore : « Ainsi soit-il ! »

— Maintenant, signor, dit l'homme à voix basse, si vous avez quelque monnaie qui vous gêne, jetez-la à la foule, et partons. »

Glyndon, enchanté de la péroraison, vida sa bourse dans la rue, et tandis que, dans un concert de jurons, de bénédictions, de cris et de hurlements, hommes, femmes et enfants se

disputaient cette largesse, le bravo prit les rênes du cheval, lui fît traverser d'un trot rapide la rue du village, prit un détour à gauche, et, au bout de quelques minutes, maisons et habitants avaient disparu, et la montagne encaissait leur chemin des deux côtés. Le guide alors lâcha la bride, ralentit le pas, fixa sur Glyndon ses yeux noirs avec une expression demi-sérieuse, demi-plaisante, et dit : « Votre Excellence ne s'attendait peut-être pas à l'accueil cordial que nous venons de lui faire ?

— A vrai dire, j'aurais dû m'y attendre, puisque le signor vers qui je me rends ne m'a pas dissimulé le caractère de la population de son voisinage…Et votre nom, mon ami, si je puis vous appeler ainsi ?

— Oh! pas de cérémonie entre nous, Excellence…

Au village, on m'appelle ordinairement maestro Paolo. « J’avais autrefois un surnom, assez équivoque à vrai dire ; je l'ai oublié depuis que je me suis retiré du monde.

— Est-ce la pauvreté, le dégoût, ou quelque... effervescence de passion ayant pour conséquence une punition, qui vous porta à vous fixer dans les montagnes ?

— Franchement, signor, répondit le bravo avec un sourire enjoué, les ermites de mon espèce n'aiment généralement pas la confession. Quoi qu'il en soit, je n'ai plus de secrets tant que mon pas est dans ces défilés, mon sifflet dans ma poche et ma carabine à mon dos. »

Là-dessus le bandit, comme un homme qui aime qu'on le laisse parler à loisir, toussa trois fois et commença avec beaucoup d'entrain. A mesure qu'il avançait dans son récit, ses souvenirs semblaient le reporter plus loin en arrière qu'il n'avait d'abord le désir de remonter; son aisance légère et insouciante disparut peu à peu pour laisser la place à cette expression ardente et mobile de physionomie, à ces gestes qui caractérisent les émotions des gens de son pays.

« Je naquis à Terracine, pays charmant, n'est-ce pas ? Mon père était un savant moine de grande naissance. Ma mère, Dieu la bénisse ! la jolie fille d'un aubergiste. Il ne pouvait, bien entendu, y avoir de mariage entre eux; et, quand je naquis, le moine déclara gravement que ma venue au monde était miraculeuse. Dès le berceau je fus destiné à l'autel, et on convint universellement que ma tête avait la forme voulue pour le capuchon. A mesure que je grandis, le moine prit grand soin de mon éducation; et j'appris le latin et le plain-chant aussi rapidement que les enfants moins miraculeux apprennent à siffler. Mais les soins du saint homme ne se bornèrent pas à meubler mon esprit. Réduit par vœu à la pauvreté, il trouvait toujours moyen de tenir les poches de ma mère bien garnies. De ces poches-là aux miennes il s'établit bientôt une communication secrète, si bien qu'à quatorze ans je portais mon bonnet sur le coin de l'oreille et des pistolets à ma ceinture, et j'avais pris les airs et la démarche d'un galant cavalier. A cette époque, ma pauvre mère mourut; vers le même temps, mon père, ayant écrit une histoire des bulles pontificales, et étant d'ailleurs, comme je l'ai dit, de grande famille, obtint le chapeau de cardinal. Dès lors, il jugea à propos de désavouer votre humble serviteur. Il me mit chez un honnête notaire de Naples, et me donna deux cents écus pour commencer la vie. Eh bien ! signor, je connus bien vite assez le droit pour me convaincre que je n'étais pas assez coquin pour me distinguer dans cette carrière légale. Si bien qu'au lieu de salir du parchemin, je fis la cour à la fille du notaire. Mon maître découvrit notre innocent passe-temps et me mit dehors.

« C'était désagréable ; mais ma Ninetta m'aimait et veillait à ce que je ne couchasse pas

dans la rue avec les lazzaroni. Petite espiègle ! il me semble la voir encore pieds nus, le doigt sur la lèvre, ouvrant la porte pendant les nuits d'été, m introduisant doucement dans la cuisine, où, gloire soit rendue aux saints ! un flacon de vin et du pain attendaient toujours l'amoroso affamé. A la fin, cependant, Ninetta se refroidit : c'est leur histoire à toutes, signor ! son père lui trouva un excellent parti dans la personne d'un vieux marchand de tableaux fort endommagé. Elle prit l'époux, et, en femme décente, ferma la porte au nez de l'amant. Je ne m'en décourageai pas,

Excellence ! loin de là, les femmes ne manquent pas quand on est jeune. Si bien que, sans un ducat dans la poche ni une croûte sous la dent, j'allai chercher fortune à bord d'un navire espagnol. Le métier était moins gai que je n'avais espéré : heureusement nous fûmes attaqués par un pirate, la moitié de l'équipage massacrée, l'autre moitié prise. Je fus de la seconde moitié : toujours en veine, vous voyez, signor ! les fils de moines ont la chance pour eux ! Je plus au capitaine des pirates.

« Sois des nôtres, me dit-il.

— Trop heureux, » répondis-je.

« Me voila donc pirate ! vie charmante! comme je bénis dévotement le notaire de m'avoir mis à la porte ! Festins, batailles, amour, querelles ! Quelquefois nous abordions au rivage et vivions comme des princes ; quelquefois nous demeurions au calme pendant des journées entières sur la mer la plus belle que jamais homme ait sillonnée. Et alors, si la brise se levait et qu'une voile se montrât, quelle joie pareille à la nôtre ? Je passai trois ans dans cette charmante profession; et alors, signor, je devins ambitieux; je complotai contre le capitaine; je voulais son commandement. Par une belle nuit, nous fîmes le coup. Le navire était en panne ; pas de terre visible à la vigie; une mer d'huile; une lune magnifique. Nous nous levâmes trente et plus, nous nous levâmes en poussant un cri terrible : nous envahîmes la chambre du capitaine, moi en tête. Le vieux loup de mer avait flairé le danger; il était sur sa porte un pistolet à chaque main, et braquait sur nous son œil (il n'avait qu'un œil) plus terrible que ses pistolets.

« Rendez-vous, criai-je, vous aurez la vie sauve.

— Tiens, » répliqua-t-il.

« Et la balle siffla; mais les saints veillent sur leurs protégés : la balle m'effleura la joue, et tua roide le bosseman derrière moi. Je saisis le capitaine à bras-le-corps, et l'autre pistolet se déchargea sans faire de mal. Quel gaillard ! cinq pieds dix pouces sans ses souliers. Nous roulâmes l'un sur l'autre; santa Maria ! impossible de tirer mon couteau. Cependant tout l'équipage était debout, les uns pour le capitaine, les autres pour moi; combattant du sabre et du pistolet, criant, jurant, gémissant, mourant; et de temps en temps un bruit sourd dans l'eau. Les requins ont bien soupe cette nuit-là. A la fin, le vieux Bilboa eut le dessus ; son couteau étincela, s'abattit, mais ne m'atteignit pas le cœur. Non; je me fis de mon bras gauche un bouclier; la lame s'y enfonça jusqu'à la garde; le sang jaillit comme l'eau des naseaux d'une baleine. Le poids du coup fit chanceler mon vigoureux adversaire, si bien que son visage toucha le mien : de ma main droite je le saisis à la gorge, le retournai comme un agneau, signor ! et ma foi, son compte fut vite réglé : le frère du bosseman, un gros Hollandais, le cloua au faux-pont avec une pique.

« Mon vieux, lui dis-je pendant que son œil terrible était fixé sur moi, je ne t'en veux pas, mais il faut que chacun fasse son chemin dans ce monde, tu sais !... » Le capitaine fit

une grimace hideuse et rendit l'âme. Je montai sur le pont. Quel spectacle! vingt braves, froids et roides, et la lune se mirant dans des mares de sang avec autant de sérénité que sur l'eau ! Enfin, la victoire était à nous, le navire à moi. Je commandai fort gaiement pendant six mois. Nous attaquâmes alors un français deux fois plus gros que nous : quelle fête ! Il y avait longtemps que nous n'avions eu un bon combat ; nous commencions à nous rouiller. Nous nous en tirâmes bien ; navire et cargaison passèrent entre nos mains. Ils voulaient brûler la cervelle au capitaine, mais c'était contraire à nos règlements : nous lui mîmes les menottes, le laissâmes avec le reste de son équipage sur notre navire, qui avait été affreusement maltraité, arborâmes bravement notre pavillon noir sur le français, et repartîmes gaiement, vent arrière. Mais la chance nous abandonna du moment où nous quittâmes notre bon vieux navire. Un orage éclata, une voie d'eau se déclara ; beaucoup d'entre nous s'échappèrent dans une chaloupe. Nous avions quantité d'or, pas une goutte d'eau ! Pendant deux nuits et deux jours nous souffrîmes horriblement; à la fin nous prîmes terre près d'un port français. Notre triste condition provoqua la compassion et, comme nous avions de l'argent, on ne nous suspecta pas ; on ne suspecte que les pauvres. Nous oubliâmes bientôt nos fatigues, réparâmes nos avaries, et votre humble serviteur fut regardé comme le plus noble capitaine qui eût jamais arpenté une dunette. Mais, hélas ! le sort voulut que je devinsse amoureux d'une marchande de soieries. C omme je l'aimais, la belle Clara !... Oui, je l'aimais si bien, que je fus saisi d'horreur à la vue de ma vie passée. Je résolus de me repentir, de l'épouser, et de devenir honnête homme. Je convoquai mes compagnons; je leur fis part de ma décision, j'abdiquai mon commandement, et leur conseillai de partir. C'étaient de bons diables : ils s'engagèrent à un Hollandais, se mutinèrent contre lui, et depuis je n'en ouïs plus parler, il me restait deux mille écus: avec cette somme j'obtins le consentement du père ; il fut convenu que je serais associé à son commerce. Inutile de dire que personne ne soupçonnait ma gloire maritime. Je passai pour le fils d'un bijoutier de Naples, au lieu de celui d'un cardinal. J'étais heureux alors, signor ! bien heureux ! Je n'aurais pas voulu faire de mal a une mouche. Si j'avais épousé Clara, je serais devenu le marchand le plus pacifique qui jamais ait aune des rubans. »

Le bravo s'arrêta un instant : visiblement, il sentait plus que ne trahissaient son accent et ses paroles.

« Allons, allons ! il ne faut pas regarder le passé trop longtemps : le rayon de soleil qui l'éclairé fait larmoyer. Le jour fixé pour notre mariage approchait. La veille même de ce jour, Clara, sa mère, sa petite sœur et moi, nous nous promenions sur le port : nous regardions les vagues; et je leur racontais des histoires fabuleuses de sirènes et de serpents de mer, quand un individu au teint rouge, au nez bourgeonné, se planta droit devant moi, arma tranquillement sa trompe de ses lunettes, et s'écria:

« Mille sabords ! c est le damné pirate qui prit La Niobé.

— Pas de plaisanteries, lui dis-je avec calme.

— Oh! dit-il, je ne puis me tromper. Au secours ! » « Et il me saisit au collet. Je ripostai, comme bien vous pensez, en le couchant dans le ruisseau. Mais cela ne prouvait rien. Derrière le capitaine français était un lieutenant français, dont la mémoire était aussi bonne que celle de son supérieur. La foule se forma, d'autres matelots survinrent : la partie n'était pas égale. Cette nuit-là je couchai en prison, et quelques semaines plus tard on m'envoya aux galères. On me fit grâce de la vie, parce que le vieux capitaine eut la politesse de certifier que j'avais fait épargner la sienne par mon équipage. La rame et le

boulet n'étaient pas de mon goût, vous pensez. Je m'échappai, moi troisième : mes deux compagnons allèrent travailler sur la grand'route, et ont sans doute été roués depuis longtemps. En bonne âme que j'étais, je ne voulais plus commettre de crime pour vivre : car Clara avec son doux regard remplissait toujours mon cœur; si bien que je me bornai à voler la défroque d'un mendiant, que je remplaçai consciencieusement par mon costume de galérien, et je demandai le chemin de la ville où j'avais laissé Clara. Par une belle journée d'hiver, je parvins aux faubourgs de la ville. Je ne craignais pas d'être reconnu ; ma barbe et mes cheveux valaient un masque. Mère de miséricorde ! je rencontrai un enterrement. Maintenant, vous savez tout : je ne puis plus rien vous dire. Elle était morte ! peut-être d'amour, plus probablement de honte ! Savez-vous comment je passai la nuit ? Je volai la pioche d'un maçon, et seul et inaperçu, sous le ciel glacial, je creusai la terre encore fraîche, je soulevai le cercueil, j'arrachai le couvercle ; j e la revis encore !... La mort ne l'avait pas touchée ! De son vivant elle était toujours pâle. J'aurais juré qu'elle vivait. C'était une bénédiction que de la revoir, et seul. Mais ensuite, au point du jour, la rendre au sépulcre, refermer le cercueil, rejeter la terre, entendre les pierres retomber sur la bière ! C'était affreux, signor ! Je n'avais jamais su avant, et je ne désire plus savoir au même prix combien est précieuse la vie humaine, Au lever du soleil, je repris ma course errante ; mais maintenant que Clara n'était plus, mes scrupules s'évanouirent, et je me retrouvai de nouveau en guerre avec le monde. Je parvins enfin, dans la ville d'O..., à m'embarquer pour Livourne comme matelot. De Livourne j'allai à Rome, et pris position à la porte du palais du cardinal. Il sortit; son carrosse doré l'attendait à la porte. « Eh ! père ! lui dis-je, ne me reconnais-tu pas ?

— Qui êtes vous ?

— Votre fils, » lui dis-je tout bas.

« Le cardinal recula, me regarda attentivement, réfléchit un moment.

« Tous les hommes sont mes fils ! dit-il tranquillement ; voilà de l'or. A celui qui mendie une fois on doit l'aumône; à celui qui mendie deux fois, la prison. Profitez de mon avis, et ne m'importunez plus. Dieu vous bénisse ! »

« Sur quoi, il monta dans son carrosse, et se fit conduire au Vatican.

« La bourse qu'il me laissa était bien garnie. J'étais reconnaissant et satisfait, je pris le chemin de Terracine. J'avais à peine passé les marais que deux cavaliers me rejoignirent.

— Tu sembles pauvre, l'ami, me dit l'un d'eux, et pourtant tu es fort.

— Les hommes pauvres et forts, signor cavalier, sont à la fois utiles et dangereux.

— Bien dit; suis-nous. »

« J'obéis et devins bandit. Peu à peu je m'élevai en grade, et, comme j'avais toujours été doux dans l'exercice de ma profession, et que je prenais les bourses sans couper de gorges, j'ai une excellente réputation, et puis manger mon macaroni à Naples en toute sécurité. Depuis deux ans je me suis fixé ici, j'y suis le maître, j'y ai des terres. On m'appelle fermier, signor; et aujourd'hui je ne vole plus que par passe-temps et pour m'entretenir la main. J'espère que votre curiosité est satisfaite; nous sommes à cent pas du château.

— Et, dit l'Anglais, dont l'intérêt avait été éveillé par le récit de sou guide, comment avez-vous fait la connaissance de mon hôte ? par quel moyen s'est-il fait si bien venir de

vous et de vos amis ?

Maestro Paolo regarda fixement son interlocuteur de ses yeux noirs.

« Mais, signor, répondit-il, vous en savez assurément plus que moi sur ce cavalier étranger, au nom bizarre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'étais près d une boutique de la rue de Tolède, il y a environ quinze jours, quand un homme à mine discrète me toucha le bras et me dit :

« Maestro Paolo, je désire faire votre connaissance ; obligez-moi de m'accompagner à cette taverne et de boire un flacon de lacryma.

— Volontiers, » répondis-je.

« Nous entrâmes dans la taverne: nous nous assîmes, et ma nouvelle connaissance débuta ainsi :

« Le comte d'O… veut me louer son vieux château près de B…Vous le connaissez ?

— Parfaitement, il n'a pas été habité depuis cent ans; il est à moitié ruiné, signor ! C'est un singulier endroit à louer; les conditions sont, j'espère, modérées.

— Maestro Paolo, je suis philosophe, et ne tiens pas au luxée. J'ai besoin d'une retraite paisible pour faire certaines expériences scientifiques. Le château me conviendra à merveille, pourvu que vous vouliez de moi comme voisin, et que vous et vos amis me preniez sous votre protection spéciale. Je suis riche : mais je n'emporterai au château rien qui vaille la peine d'être volé. Je paierai double loyer, un au comte, l'autre à vous ! »

« Nous fûmes bientôt d'accord, et, comme l'étrange signor doubla la somme que je proposai, il est en grande faveur avec tous ses voisins; nous protégerions le château contre une armée. Et maintenant, signor, franchise pour franchise; qui est-ce ce singulier cavalier ?

— Lui ? il vous l'a dit, un philosophe.

— Hum ! il cherche la pierre philosophale, hein ! Un peu magicien ; il a peur des prêtres !

— Précisément, vous y êtes.

— Je m'en doutais ! et vous êtes son élève ?

— Son élève.

— Je vous souhaite du bonheur ! dit gravement le brigand en se signant. Je ne vaux pas mieux qu'un autre, mais on a une âme : je ne recule pas devant un peu de brigandage, je ne fais pas de difficulté, si le cas l'exige, d'assommer mon homme ; mais faire un pacte avec le démon ! Ah ! prenez garde, jeune homme, prenez garde !

— Ne craignez rien, répliqua Glyndon, mon maître est trop sage et trop bon pour faire un marché de ce genre. Mais nous voici arrivés, je pense. Quelle ruine imposante ! quelle vue magnifique ! »

Glyndon s'arrêta émerveillé, et examina avec son regard d'artiste la scène qui se déroulait devant lui et autour de lui. Insensiblement, pendant le récit du bandit, il avait gravi une hauteur considérable, et se trouvait en ce moment sur un large plateau de rochers couvert de mousse et d'arbustes. Entre cette éminence et une autre d'égale hauteur que

couronnait le château, s'ouvrait une large crevasse, tapissée de la végétation la plus luxuriante ; l'œil ne pouvait en sonder que superficiellement l'abîme, mais l'oreille en devinait aisément la profondeur par le murmure sourd, lointain et étouffé, des eaux qui roulaient invisibles sous le feuillage, et dont le cours se révélait plus loin en un ruisseau rapide et troublé qui sillonnait les vallées incultes et désolées, A gauche, la perspective semblait illimitée; la transparence pourprée de l'air laissait distinguer les accidents d'une région qu'un conquérant d'autrefois aurait regardée comme un royaume. Autant le chemin que Glyndon avait parcouru lui avait paru morne et désert, autant le pays était maintenant parsemé de châteaux, de clochers, de villages. A l'horizon, la blanche Naples étincelait aux derniers rayons du soleil, et les teintes rosées du ciel se fondaient avec l'azur de son golfe radieux. Plus loin encore, sur un autre point de la perspective, on pouvait voir, noires et indistinctes, se détachant à peine du feuillage le plus sombre, les colonnes et les ruines de l'antique Posidonia (Paestum). Là, au milieu de son empire stérile et calciné, s'élevait le sinistre volcan; tandis que de l'autre côté, à travers des plaines émaillées par la culture la plus variée et embellies encore par le charme magique du lointain, coulaient mille ruisseaux, sur les bords desquels le Toscan, le Sybarite, le Romain, le Sarrazin, le Normand, avaient tour à tour planté leur tente. Toutes les visions du passé, l'histoire orageuse et éblouissante de l'Italie méridionale, se pressèrent dans l'âme de l'artiste, pendant qu'il contemplait le spectacle qui se déroulait à ses pieds. Il se retourna lentement pour regarder derrière lui ; il vit les murs gris et croulants du château où il venait chercher des secrets qui devaient donner à l'espérance dans l'avenir, un empire plus puissant et plus vaste que celui que le souvenir doit au passé. C'était une de ces forteresses baroniales dont l'Italie était couverte au commencement du Moyen-âge ; dépourvue de la grâce et du grandiose gothiques qui caractérisent l'architecture religieuse de la même époque, mais abrupte, vaste et menaçante, quoique à moitié en ruines. Un pont de bois recouvrait l'abîme, assez large pour laisser passer deux cavaliers ; les planches tremblèrent et rendirent un bruit sourd sous le pas de la monture fatiguée de Glyndon.

Un chemin qui jadis avait été pavé de larges dalles, mais qui était alors obstrué et à demi effacé par de hautes herbes sauvages, conduisait à la cour extérieure du château ; les portes étaient ouvertes, et le bâtiment était presque démantelé de ce côté ; les ruines disparaissaient en partie sous un manteau séculaire de lierre. En pénétrant dans la cour intérieure, Glyndon se félicita de voir que la négligence et l'abandon avaient fait moins de ravages dans l'édifice ; quelques rosées sauvages jetaient comme un sourire sur les murailles grises, et, au centre de la cour, s'élevait une fontaine dont les eaux fraîches et murmurantes s'échappaient de la bouche d'un Triton gigantesque. Il fut accueilli en cet endroit, avec un sourire, par Mejnour.

« Soyez le bienvenu, mon ami et mon élève, dit-il; celui qui cherche la vérité peut trouver dans ces déserts une Académie immortelle. »

CHAPITRE II

Et Abaris, loin de considérer Pythagore, qui enseignait ces choses, comme un nécromancien ou un sorcier, le vénérait plutôt, et l'admirait comme presque divin. (Jamblique, Vie de Pythagore.)

La suite que Mejnour avait emmenée dans son séjour solitaire était de celles qui conviennent à un philosophe dont les besoins sont peu nombreux. Un vieil Arménien, que Glyndon reconnut pour l'avoir vu, à Naples, au service du Mystique; une femme grande et aux traits durs, prise dans le village, sur la recommandation de Paolo ; et deux jeunes gens, aux longs cheveux, au parler doux, au visage farouche, venus du même lieu, et honorés de la même protection, tel était le personnel de l'établissement. Les chambres occupées par le sage étaient commodes, et inaccessibles à la pluie et au vent ; elles conservaient quelques vestiges d'une splendeur évanouie, dans la tapisserie fanée qui couvrait les murs, et les tables massives de marbre richement ciselé qui les meublaient.

La chambre à coucher de Glyndon communiquait avec un belvédère, une terrasse qui ouvrait sur des perspectives d'une beauté et d'une étendue incomparables; de l'autre côté, elle était séparée de son appartement particulier par une longue galerie, et une descente d'une douzaine de marches. L'ensemble du lieu était enveloppé d une atmosphère de recueillement sévère, mais nullement désagréable. Il était en harmonie parfaite avec les études dont il était alors le théâtre.

Pendant plusieurs jours, Mejnour se refusa à tout entretien avec Glyndon sur les sujets qui le préoccupaient le plus vivement.

« Au dehors, dit-il, tout est préparé : mais tout ne l'est pas à l'intérieur : il faut que votre âme s'habitue à ce séjour et se remplisse de la nature qui l'environne ; car la nature est la source de toute inspiration. »

Et Mejnour entamait quelque sujet moins important. Il se faisait accompagner par l'Anglais dans ses longues promenades à travers le pays romantique qui les entourait; il souriait en signe d'approbation quand l'artiste se laissait entraîner à l'enthousiasme que cette beauté grandiose de la nature eût inspiré à une âme moins raffinée. Et alors Mejnour ouvrait à son élève émerveillé les trésors d'une science qui semblait inépuisable et infinie. Il décrivait de la manière la plus minutieuse, la plus exacte et la plus saisissante, les caractères, les habitudes, les croyances, les mœurs des différentes races qui avaient tour à tour passé sur ce beau pays. Ses descriptions, il est vrai, ne se trouvaient nulle part dans les livres, et ne s'appuyaient sur aucune autorité savante ; mais il possédait le véritable charme du narrateur, et parlait de tout avec la certitude vivante d'un témoin oculaire. Quelquefois aussi il parlait des mystères plus durables et plus sublimes de la nature, avec une éloquence et une grandeur qui les revêtaient plus encore des couleurs de la poésie que de celles de la science. Insensiblement le jeune artiste se trouva élevé et calmé tout à la fois par la conversation de son compagnon ; la fièvre ardente de ses désirs devint moins dévorante. Son âme se reposa de plus en plus dans la divine tranquillité de la contemplation ; il se sentit ennobli, et, dans le silence de ses sens, il crut entendre la voix de son âme.

C'était évidemment à cet état que Mejnour voulait amener son élève, et son initiation préliminaire était, en cela, semblable à toutes les initiations : car celui qui veut découvrir doit commencer par se réduire à une sorte d'idéalisme abstrait, et s'abandonner, dans un esclavage doux et solennel, aux facultés qui contemplent et qui imaginent.

Glyndon remarqua que, dans leurs excursions, Mejnour s'arrêtait volontiers là où la végétation était la plus riche, pour cueillir une plante ou une fleur, et il se rappela qu'il

avait souvent vu Zanoni se livrer aux même recherches.

« Ces humbles filles de la nature, dit-il un jour à Mejnour, qui éclosent et se flétrissent si vite, peuvent-elles servir à la science des secrets sublimes ? Y a-t-il une pharmacopée pour l'âme comme pour le corps ? et les plantes que sème l'été sont-elles utiles non seulement à la santé humaine, mais encore à l'immortalité spirituelle ?

— Si, répondit Mejnour, un étranger eût visité quelque tribu errante qui n'eût encore aucune notion de la science des simples ; s'il avait dit aux barbares que les plantes qu'ils foulaient tous les jours aux pieds étaient douées des vertus les plus puissantes ; que l'une rendrait la santé à un frère mourant ; qu'une autre frapperait d'idiotisme et paralyserait le cerveau du sage le plus profond ; qu'une troisième étendrait sans vie dans la poussière l'ennemi le plus vigoureux ; que les larmes et le rire, la force et la maladie, la folie et la raison, l'insomnie, la léthargie, la vie, la mort, étaient enveloppés dans ces feuilles dédaignées, ne l''aurait-on pas regardé comme un sorcier ou comme un imposteur ? La moitié des vertus du monde végétal est encore aussi inconnue à l'humanité tout entière qu'aux sauvages que je viens de supposer. Il y a en nous des facultés avec lesquelles certaines plantes ont des affinités, sur lesquelles elles ont une influence. Le Moly des anciens n'est pas entièrement fabuleux. » L'ensemble de Mejnour différait beaucoup de celui de Zanoni : Glyndon en était moins fasciné, mais plus dominé et plus ému. La conversation de Zanoni trahissait un intérêt profond et général pour l'humanité, un sentiment voisin de l'enthousiasme pour l'Art et pour la Beauté. Les rumeurs qui s'étaient répandues sur sa vie en rehaussaient encore le caractère mystérieux par des traits de charité et de bienfaisance; et il y avait dans tout ceci quelque chose d'humain et de sympathique qui adoucissait la vénération qu'il inspirait, et tendait peut-être à faire douter des secrets sublimes qu'il prétendait posséder. Mejnour, au contraire, semblait complètement indifférent au monde actuel. S'il ne faisait aucun mal, il semblait également indifférent au bien. Ses actions ne soulageaient aucune misère: ses paroles ne plaignaient aucune infortune. Il pensait, vivait, agissait comme une abstraction calme et régulière, plutôt que comme un homme qui conservât encore, sous la forme humaine, quelques sentiments sympathiques à l'humanité.

Glyndon, observant le ton de suprême indifférence avec lequel il parlait des changements dont il disait avoir été témoin sur la surface du globe, osa un jour lui faire part de la différence qu'il avait remarquée.

« Cela est vrai, répondit froidement Mejnour. Ma vie est la vie qui contemple ; celle de Zanoni est la vie qui jouit. Quand je cueille la plante, je ne pense qu'à son utilité; Zanoni s'arrête pour en admirer les beautés.

— Et vous croyez que, des deux existences, la vôtre est plus parfaite et plus sublime ?

— Non : son existence est celle de la jeunesse; la mienne, celle de l'âge mûr. Nous avons cultivé des facultés différentes : chacun de nous a un pouvoir auquel l'autre ne saurait aspirer. Ceux qu'il attache à lui vivent mieux; ceux qui s'attachent à moi savent davantage.

— J'ai appris, en effet, que ses compagnons à Naples menaient une vie plus pure et plus noble après la fréquentation de Zanoni; mais n'en étaient-ce pas moins d'étranges compagnons pour un sage. Et puis, cette puissance terrible qu'il exerce à volonté, comme à la mort du prince de *** et du comte Ughelli, sied à peine à celui qui cherche le bien avec

sérénité.

— Oui, dit Mejnour, avec un sourire glacial, et c'est là l'erreur de ces philosophes qui veulent se mêler à la vie active de l'humanité. On ne peut servir les uns sans blesser les autres; on ne peut protéger les bons sans faire la guerre aux méchants. Si l'on veut corriger les vicieux, eh bien ! il faut vivre avec les vicieux pour connaître leurs vices. Tel est l'avis de Paracelse, grand homme, quoique souvent dans l'erreur. Cette folie n'est pas la mienne : je ne vis que dans la science, je n'ai pas de vie dans l'humanité ! »

Une autre fois, Glyndon interrogea Mejnour sur la nature de cette société fraternelle et mystique à laquelle Zanoni avait fait allusion.

« Je ne me trompe pas, je suppose, dit-il, en croyant que vous faites tous deux profession d'être frères de la Rose-Croix ?

— Vous imaginez-vous, répondit Mejnour, qu'il n'y avait aucune association mystique et solennelle d'hommes cherchant un même but par les mêmes moyens, avant que les Arabes de Damas, en 1378, eussent enseigné à un voyageur allemand les secrets qui servirent de fondement à l'institution des Rose-Croix ? J'admets cependant que les Rose-Croix formaient une secte dérivée de la première, de la plus grande école. Ils étaient plus sages que les alchimistes; mais leurs maîtres sont plus sages qu'eux.

— Et de cet ordre primitif, combien existe-t-il encore de membres ?

— Zanoni et moi.

— Deux seulement ! et vous prétendez enseigner à tous la puissance qui défie la mort ?

— Votre ancêtre acquit ce secret ; il mourut plutôt que de survivre à la seule créature qu'il aimât. Nous ne possédons, ô mon élève, aucun art par lequel nous puissions soustraire la mort à notre propre volonté, ou à la volonté du ciel. Ces murs peuvent m'écraser sur place. Tout ce que nous prétendons faire est ceci : trouver les secrets de la nature physique, savoir pourquoi les parties solides s'ossifient, pourquoi le sang se coagule, et appliquer aux ravages du temps dés moyens préventifs et incessants. Ce n'est pas là de la magie : c'est la médecine bien comprise. Dans notre ordre, ce que nous considérons comme le don le plus noble, c'est d'abord la science qui élève l'intelligence, et ensuite celle qui conserve le corps. Mais l'art (emprunté aux simples et à leurs extraits) qui ranime la force vitale et arrête les progrès de la décadence physique, ou ce secret plus sublime que je me borne à indiquer ici, et par lequel le calorique, comme vous l'appelez, étant, selon la sage doctrine d'Heraclite, la source primordiale de la vie, peut en devenir aussi le perpétuel régénérateur; ces arts-là, dis-je, ne suffisent pas. Notre but, aussi, est de désarmer, de déjouer la haine des hommes, de tourner le glaive de nos ennemis contre nos ennemis, et de passer, sinon incorporels, du moins invisibles aux yeux sur lesquels nous pouvons jeter un voile de ténèbres. Voilà ce que certains voyants ont fait profession d'accomplir par la vertu d'une agate. Abaris la faisait résider dans sa flèche. Je vous trouverai une herbe, dans cette vallée, qui donnera un charme plus sûr que l'agate et la flèche. En un mot, sache que les produits les plus humbles et les plus vils de la nature sont ceux dont on peut tirer les propriétés les plus sublimes.

— Mais, dit Glyndon, si vous possédez ces grands secrets, pourquoi êtes-vous si avares pour les répandre ? La différence entre la science fausse et trompeuse et la science vraie et incontestable n'est-elle pas en ceci, que la dernière communique au monde le procédé de

ses découvertes, tandis que la première annonce des résultats merveilleux dont elle refuse d'expliquer les causes ?

— Bien dit, logicien des écoles ; mais réfléchis encore. Suppose que nous communiquions notre science indifféremment à l'humanité tout entière, aux vicieux et aux vertueux, serions-nous des bienfaiteurs ou des fléaux ? Imaginez le tyran, le débauché, le méchant, le corrompu, doués de cette puissance terrible; ne serait-ce pas un démon déchaîné ? Admettons que le même privilège soit accordé aux bons ; dans quel état serait la société ? Engagés dans une guerre de Titans, les bons seraient toujours sur la défensive, avec les méchants pour assaillants à tout jamais. Dans la condition actuelle de la terre, le mal est un agent plus puissant que le bien, et le mal prévaudrait. C'est pour ces raisons que non seulement nous nous sommes solennellement engagés à ne communiquer notre science qu'à ceux qui ne peuvent la pervertir ni en mésuser, mais encore nous faisons consister notre épreuve dans des luttes qui purifient les passions et élèvent les désirs. Et la nature en cela nous guide et nous aide, car elle place des gardiens terribles et d'insurmontables barrières entre l'ambition du vice et le ciel de la science sublime. »

Tel était le caractère des fréquents entretiens que Mejnour avait avec son disciple, entretiens qui, s'adressant en apparence à sa raison, ne faisaient qu'exalter son imagination. C'est le désaveu de toute puissance que la nature convenablement étudiée ne suffisait pas à créer, qui donnait un air de probabilité à celle que Mejnour définissait comme l'apanage légitime et le don de la nature.

Ainsi se passèrent les jours et les semaines, et l'âme de Glyndon, graduellement préparée à cette vie d'isolement et de contemplation, oublia à la fois les vanités et les chimères du monde extérieur.

Un jour il était demeuré seul et tard sur les remparts, observant les étoiles et les regardant éclore une à une dans le crépuscule. Jamais il n'avait si profondément senti la puissance immense que les cieux et la terre ont sur l'homme, et combien les ressorts de notre intelligence sont soumis aux influences solennelles de la nature. Comme un sujet sur lequel on concentre graduellement les effluves magnétiques, il reconnut dans son cœur la force croissante de ce magnétisme vaste et infini qui est la vie de la création, et qui rattache l'atonie à l'univers. Un sentiment étrange et ineffable de puissance, de l'élément de grandeur caché dans l'argile périssable, éveillait en lui des aspirations à la fois indistinctes et glorieuses, comme le soupçon vague encore d'une existence plus sainte et plus ancienne. Une impulsion irrésistible le porta à aller trouver le Mystique. A l'heure même, il voulait demander son initiation à ces mondes au-delà de notre monde, il se sentait prêt à respirer un air plus divin. Il entra dans le château, et parcourut la galerie sombre et étoilée qui conduisait à l'appartement de Mejnour.

CHAPITRE III

L'homme est l'œil des choses. — (Euryph, De la Vie humaine.)

Il existe donc une certaine puissance extatique qui, une fois éveillée et excitée par un désir ardent et une imagination forte, est capable de conduire l'esprit le moins recueilli vers un objet absent ou éloigné. (Van Helmont.)

L'appartement du maître consistait en deux chambres qui communiquaient, et une troisième où il couchait. Il était tout entier situé dans une tour carrée et massive, qui dominait le précipice sombre et couvert de buissons. La première chambre où pénétra Glyndon était vide. D'un pas silencieux il s'avança et ouvrit la porte qui conduisait à la seconde. Il recula sur le seuil, accablé d'une odeur pénétrante qui remplissait la pièce; une espèce de brouillard épaississait l'air sans l'obscurcir, car cette vapeur n'était pas sombre, elle ressemblait à un nuage de neige qui s'avance lentement, par lourdes et régulières ondulations, à travers l'espace. Un froid mortel transit le cœur de l'Anglais, et son sang se glaça. Il demeura immobile; ses yeux cherchèrent involontairement à percer la vapeur, et il s'imagina (car il n'était pas sûr que ce ne fût une illusion) voir des formes vagues, fantastiques mais colossales, flotter à travers le brouillard ; ou n'était-ce pas plutôt le, brouillard lui-même, dont les vapeurs prenaient ainsi la forme d'apparitions mobiles, impalpables, incorporelles ? On dit qu'un grand peintre de l'antiquité, dans un tableau du Tartare, représenta les monstres qui peuplent le fleuve infernal d'une manière si habile, que l'œil voyait tout d'abord que le fleuve était un spectre et que les êtres qui l'habitaient étaient sans vie, leurs formes se confondant avec les eaux dormantes et mortes, jusqu'à ce que l'œil, à force de regarder, finît par ne plus les distinguer de l'élément qu'elles étaient supposées habiter. Telles étaient les lignes flottantes qui roulaient et se mouvaient à travers cette brume mystérieuse; mais, avant que Glyndon eût eu le temps de respirer dans cette atmosphère, car sa vie même semblait suspendue ou changée en une léthargie horrible, il se sentit saisir par la main et entraîner hors de la chambre. Il entendit fermer la porte, son sang circula de nouveau dans ses veines, il vit Mejnour auprès de lui. Des spasmes violents agitèrent alors tout son être ; il tomba à terre sans connaissance. Quand il revint à lui, il se trouva en plein air sur un balcon grossier de pierre qui faisait saillie : les étoiles versaient leur lumière sereine sur l'abîme et sur le visage du Mystique, qui se tenait debout auprès de lui, les bras croisés.

« Jeune homme, dit Mejnour jugez par ce que vous Amenez d'éprouver combien il est dangereux de chercher la science avant d'être préparé à la recevoir. Un moment de plus dans l'air de cette chambre, et vous n'étiez qu'un cadavre.

— De quelle nature était donc la science que vous-même, autrefois mortel comme moi, pouviez en toute sécurité chercher dans cette atmosphère glacée, et que je ne puis respirer sans mourir ? Mejnour, poursuivit Glyndon (et son désir ardent, stimulé par le péril qu'il venait de courir, l'animait et l'enhardissait encore), Mejnour je suis préparé au moins à faire les premiers pas. Je viens à vous comme venait jadis le disciple à l'hiérophante, et je vous demande l'initiation. »

Mejnour posa la main sur le cœur du jeune homme ; il battait violemment, régulièrement, hardiment. Il le regarda avec une expression presque d'admiration dans ses traits impassibles et froids, et murmura à mi-voix :

« A coup sûr, sous tant de courage je dois trouver enfin le vrai disciple. »

Puis parlant à voix basse, il ajouta :

« Soit ! la première initiation de l'homme est l'extase. C'est dans les rêves que commence toute sagesse humaine; c'est dans les rêves que se construit à travers des espaces incommensurables le premier pont mystérieux qui unit l'esprit à l'esprit, ce monde

avec les mondes au-delà. Regardez attentivement cette étoile ! »

Glyndon obéit : Mejnour disparut dans la chambre; il s'en échappa lentement une vapeur odorante plus pâle et plus faible que celle qu'il avait pensé lui être si fatale. Celle-ci, au contraire, à mesure qu'elle l'enveloppait et se dissipait ensuite en spirales légères, exhalait un parfum sain et rafraîchissant. Il regarda fixement l'étoile, et l'étoile sembla graduellement dominer et attirer son regard. Une sorte de langueur envahit bientôt son être, mais sans se communiquer à son esprit, et à mesure qu'elle s'empara plus entièrement de ses sens, il sentit une essence volatile et ignée arroser ses tempes. Au même moment, un léger tremblement agita ses membres et passa à travers ses veines. La langueur augmenta, il continua à regarder l'étoile, et maintenant son globe lumineux sembla grandir et se dilater. Elle prit graduellement un aspect plus doux et plus clair, s'élargit, s'étendit, remplit l'espace, et sembla l'absorber. A la fin, au milieu d'une atmosphère brillante et argentée, il sentit comme si quelque chose se rompait dans son cerveau, comme si une forte chaîne venait de se briser; et au même instant un sentiment de liberté céleste d'une ineffable douceur, de dégagement du corps, de légèreté ailée, semblait l'entraîner lui-même comme à la dérive dans l'espace.

« Qui maintenant, de tous les habitants de la terre, désires-tu voir ? demanda la voix de Mejnour.

— Viola et Zanoni ! » répondit Glyndon dans son cœur, mais il sentit que ses lèvres ne remuaient point.

Tout à coup, et avec cette pensée, à travers cet espace où il n'avait rien distingué sauf cette douce et translucide clarté, une succession rapide de tableaux fantastiques parut rouler : arbres, montagnes, villes, mers passaient tour à tour comme une fantasmagorie mobile ; et à la fin il aperçut, fixe et stationnaire, une grotte sur la pente insensible d'une plage au bord des flots, avec des bosquets de myrtes et d'orangers. Sur une hauteur, à quelque distance étincelaient les débris blancs mais mutilés de quelque ruine païenne, et la lune, éclairait de sa sereine splendeur la scène tout entière, baignait littéralement de sa lumière deux images placées près de la grotte ; à leurs pieds venaient mourir les flots bleus, et Glyndon crut en entendre le murmure. Il les reconnut toutes deux Zanoni était assis sur un fragment de rocher; Viola, à demi couchée auprès de lui regardait son visage qui se penchait sur elle ; et dans les traits de la jeune femme était l'expression de ce bonheur parfait qui appartient à l'amour parfait.

« Voudrais-tu les entendre parler ? » demanda Mejnour.

Et Glyndon, sans faire entendre un son, répondit encore intérieurement : « Oui. »

Leurs voix arrivèrent alors à son oreille, mais en accents qui lui paraissaient étrangers, tant ils étaient adoucis, voilés, et si lointains qu'on eût dit ces voix qui, d'une sphère supérieure, parlent dans les visions des saints ermites.

« Et comment se fait-il, demandait Viola, que tu puisses trouver plaisir à écouter une ignorante ?

— Parce que le cœur n'est jamais ignorant; parce que les mystères du sentiment sont aussi merveilleux que ceux de l'intelligence. Si parfois tu ne comprends pas le langage de mes pensées, parfois aussi je découvre des énigmes pleines de douceur dans le langage de tes émotions.

— Oh! ne dis pas cela, s'écria Viola en passant tendrement son bras au cou de Zanoni, et sous cette lumière céleste son visage emprunta une beauté nouvelle à sa confusion: car les énigmes sont le langage de l'amour, c'est à l'amour de les résoudre. Avant de te connaître, avant de vivre avec toi, avant d'apprendre à chercher la trace de tes pas absents, oui ! et, dans ton absence, à te retrouver partout, je ne soupçonnais pas combien est forte et envahissante l'affinité entre l'âme humaine et la nature. Et pourtant continua-t-elle, je suis maintenant certaine de ce que je croyais d'abord, que les sentiments qui me rapprochaient de toi n'étaient pas ceux de l'amour. Je le sais par la comparaison du passé au présent ; c'était alors un sentiment qui venait exclusivement de l'esprit ! Aujourd'hui je ne pourrais supporter de t'entendre dire : « Viola, soyez heureuse avec un autre. »

— Et je ne pourrais pas te le dire ! Ah ! Viola ! ne te lasses jamais de me dire que tu es heureuse.

— Heureuse, puisque tu es heureux. Et pourtant, tu es parfois triste, Zanoni.

— Parce que la vie humaine est si courte ; parce que le jour viendra où il faudra nous quitter; parce que cette lune continue à briller quand le rossignol a cessé de chanter. Encore quelque temps et tes yeux se voileront, et ta beauté se flétrira, et ces boucles où mes doigts se jouent seront grises et sans attraits.

— Et toi, cruel ! dit affectueusement Viola, je ne verrai jamais en toi les signes de la vieillesse ! Mais ne vieillirons-nous pas ensemble, et nos yeux ne s'habitueront-ils pas à un changement que le cœur ne peut partager ? »

Zanoni se détourna en soupirant et sembla entrer en communion avec lui-même. L’attention de Glyndon redoubla.

« Quand il en serait ainsi ! » murmura Zanoni. Puis, regardant fixement Viola, il lui dit avec un demi-sourire : « N'es-tu point curieuse d'en apprendre davantage sur l'amant que tu regardais autrefois comme un agent de l'Esprit du mal ?

— Non, tout ce qu'on veut savoir de celui qu on aime, je le sais : tu m'aimes.

— Je t'ai dit que ma vie ne ressemblait pas à celle des autres. Ne voudrais-tu pas la partager ?

— Je la partage.

— Mais s'il était possible d'être ainsi jeune et belle à jamais, jusqu'au jour où le monde autour de nous s'enflammera comme un vaste bûcher funèbre ?

— Nous le serons quand nous quitterons le monde ! »

Zanoni demeura un instant silencieux, et dit enfin : « Peux-tu évoquer ces songes brillants et aériens qui te visitaient autrefois, quand tu te croyais réservée à quelque destinée particulière, différente de celle des enfants de la terre ?

— Zanoni, cette destinée est assurée !

— Et l'avenir, ne t'inspire-t-il aucun effroi ?

— L'avenir ! je l'oublie. Le passé, le présent, l'avenir, pour moi, c'est ton sourire. Oh ! Zanoni, ne te joue pas de la folle crédulité de ma jeunesse. J'ai été meilleure et plus humble depuis que ta présence a purifié l'air que je respire. L'avenir ! eh bien, quand nous aurons lieu de le redouter, je regarderai le ciel, et je songerai à celui qui guide notre destin.

»

Elle leva son regard : un sombre nuage passa subitement sur la scène tout entière; il enveloppa les orangers, l'océan d'azur, les sables de la plage; mais les dernières images qui s'effacèrent aux yeux de Glyndon furent celles de Viola et de Zanoni : le visage de l'une animé d'une extase radieuse; celui de l'autre, grave, pensif, et empreint d'une austérité plus grande qu'à l'ordinaire dans sa beauté mélancolique et son calme profond.

« Eveille-toi, dit Mejnour, ton épreuve a commencé. Il y a des maîtres de la science solennelle qui auraient pu te montrer les absents, et te parler, dans le jargon de leur charlatanisme, des électricités secrètes et du fluide magnétique, dont les propriétés élémentaires sont seules vaguement connues par eux. Je te prêterai les livres de ces dupes illustres, et tu verras combien d'entre eux, aux siècles d'ignorance, sont venus heurter leurs pas errants au seuil de la science toute-puissante, et se sont imaginé avoir pénétré dans le temple. Hermès, Albert le Grand, Paracelse, je vous connais tous; mais, malgré toute votre gloire, votre destinée était de vous tromper. Vous n'aviez pas des âmes de foi, ni le courage nécessaire au but auquel vous aspiriez. Paracelse pourtant, le modeste Paracelse, avait une âme fière qui s'éleva plus haut que toute notre science. Oui : il crut pouvoir faire une race d'hommes au moyen de la chimie ; il s'arrogea le don divin, le souffle vital. Il aurait fait des hommes, mais il avoua après tout que ces hommes ne seraient que des pygmées ! Mon art, à moi, cherche à faire des hommes supérieurs à l'humanité. Mais mes digressions excitent votre impatience. Pardonnez-moi : tous ces hommes (c'étaient de grands rêveurs comme vous voulez l'être) étaient mes amis intimes. Ils sont morts, ils ne sont plus que poussière. Ils parlaient d'esprits, et ils redoutaient toute autre société que celle des hommes. Ils ressemblaient à ces orateurs que j'ai entendus à Athènes, comètes flamboyantes d'éloquence dans l'assemblée, froids et éteints comme les feux de joie d'une fête d'hier quand ils étaient sur le champ de bataille. Je pourrais vous révéler encore sur le passé bien des secrets qui feraient de vous un oracle dans les écoles. Mais ce que vous désirez, votre seule passion, ce sont les ombres de l'avenir. Elle sera satisfaite. Mais il faut d'abord que l'esprit soit exercé et préparé. Allez à votre chambre, dormez : jeûnez sévèrement ; ne lisez pas : méditez, imaginez, rêvez ; égarez-vous, même. La pensée débrouille toujours à la fin son propre chaos. Avant minuit, revenez me trouver. »

CHAPITRE IV

II importe que nous, qui cherchons à atteindre ces hauteurs sublimes, nous nous étudiions d'abord à laisser derrière nous les affections charnelles, la fragilité des sens, les passions qui appartiennent à la matière; ensuite que nous apprenions par quels moyens nous pouvons nous élever graduellement à la cime de l'intelligence pure, unis aux puissances supérieures sans lesquelles nous ne saurions atteindre à la connaissance des choses secrètes et de la magie qui opère de vraies merveilles. (Tritemius.)

Il était près de minuit, et Glyndon était revenu auprès du Mystique. Il avait observé un jeûne rigide : dans les rêveries intenses et extatiques où l'avait plongé son imagination exaltée, il n'était pas seulement insensible aux besoins de la chair, il était élevé au-dessus de ces besoins.

Mejnour, assis auprès de son disciple, lui parla ainsi :

« L'arrogance de l'homme est en proportion de son ignorance.

La tendance la plus naturelle de l'homme est l'égoïsme.

L'homme, qui est encore dans l'enfance de la science, pense que la création tout entière est faite pour lui. Pendant une longue suite de siècles, dans les étoiles sans nombre qui scintillent dans l'espace, comme les flots éblouissants et diamantés d'un Océan sans rivage, il n'a vu que de mesquins flambeaux, des torches banales que la Providence a bien voulu allumer pour lui rendre la nuit plus agréable. L'astronomie a corrigé cette illusion de la vanité humaine : l'homme, aujourd'hui, avoue à regret que les étoiles sont des mondes plus grands et plus glorieux que le sien, que la terre où il rampe est un point à peine visible sur la vaste carte de l'Univers; mais dans l'infiniment petit, comme dans l'infiniment grand, Dieu est également prodigue de vie.

Le voyageur voit l'arbre, et il pense que ses rameaux qui l'ombragent ont été créés pour lui fournir un abri contre le soleil d'été, ou du combustible pour lutter contre les froids de l'hiver. Mais de chacune de ces feuilles le Créateur a fait un monde où fourmillent des races sans nombre. Chaque goutte de l'eau de ce fossé est un globe plus peuplé qu'un royaume humain. Partout donc, dans ce plan immense, la science découvre de nouveaux trésors de vie. La vie est le principe qui absorbe et remplit tout : la chose qui semble mourir et se corrompre ne fait qu'engendrer une vie nouvelle, qui anime la matière sous d'autres formes. Raisonnant donc par analogie, si la moindre feuille, la plus imperceptible goutte d'eau, est au même degré que cette étoile un monde vivant et habité; plus encore, si l'homme lui-même est un monde pour d'autres vies, si des êtres vivants par myriades et par millions peuplent les canaux où roule son sang, et habitent le corps humain comme l'homme lui-même habite la terre, le sens commun (si vos savants de l'école en avaient été doués) aurait dû suffire pour apprendre que l'infini ambiant que vous appelez l'espace, l'impalpable sans bornes qui sépare la terre de la lune et des étoiles, déborde aussi et fourmille de sa vitalité propre et particulière. N'y a-t-il point une absurdité visible à supposer que l'être est condensé sur la moindre feuille, et absent de l'immensité de l'espace ? La loi du grand système défend qu'un atome se perde ; elle ne connaît aucun point où ne respire quelque être vivant. La tombe elle-même est le berceau de la production et de la vie. Est-ce vrai ? eh bien, pouvez-vous dès lors concevoir que l'espace, qui est l'infini lui-même, soit seul désert, seul vide, seul inanimé et moins utile au plan de la vie universelle que ne sont les restes décomposés d'un animal, la feuille avec sa population sans nombre, la goutte d'eau avec ses essaims vivants ? Le microscope nous montre les habitants de la feuille ; on n'a pas encore découvert de télescope qui soit capable d'atteindre les êtres plus purs et plus nobles qui peuplent les libres espaces de l'air ; et pourtant, entre ces êtres et l'homme il existe une mystérieuse et terrible affinité ; et voilà pourquoi des traditions et des légendes, en partie fausses, mais avérées aussi en partie, ont engendré la croyance aux apparitions et aux spectres. Ces visions étaient plus familières aux races primitives et simples qu'elles ne le sont aux hommes de votre siècle grossier, simplement parce que les sens alors étaient plus délicats et plus subtils. Le sauvage distingue et flaire à des distances prodigieuses les traces d'un ennemi, insaisissables aux organes obtus de l'homme civilisé; et déjà entre lui et les créatures du monde aérien le voile est moins épais et moins obscur…

M'écoutez-vous ?

— De toute mon âme.

— Mais d'abord, pour soulever ce voile, cette âme avec laquelle vous écoutez a besoin d'être retrempée dans l'enthousiasme et purifiée de tout désir terrestre. Ce n'est pas sans raison que ceux qu'on a appelés magiciens, en tout temps, en tout pays, ont prescrit la chasteté, la contemplation et le jeûne, comme les sources de toute inspiration. Quand l'âme est ainsi préparée, la science peut venir l'aider, la vue peut être rendue plus pénétrante, les nerfs plus sensibles, l'esprit plus prompt et plus ouvert; l'élément lui-même, l'air, l'espace, peut devenir, par certains procédés de haute science, plus palpable et plus distinct. Ce n'est pas là de la magie, comme le pense le vulgaire crédule. Je l'ai déjà dit, la magie (ou la science qui fait violence à la nature) n'existe pas ; ce n'est que la science, qui maîtrise la nature. Or, il y a dans l'espace des millions d'êtres, non pas précisément spirituels, car tous ont, comme les animalcules invisibles à l'œil nu, certaines formes de la matière, mais d une matière si ténue, si subtile, si délicate, qu'elle n'est pour ainsi dire qu'une enveloppe impalpable de l'esprit, plus déliée et plus légère mille fois que ces fils aériens qui flottent et rayonnent au soleil d'été. De là, les créations charmantes des Rose-Croix, les sylphes et les gnomes. Et pourtant, il y a, entre ces races et ces tribus diverses, des différences plus marquées qu'entre le Grec et le Kalmouck : leurs attributs différant, leur puissance diffère. Voyez dans la goutte d’eau quelle variété d'animalcules ! combien sont de formidables colosses ! quelques-uns pourtant sont des atomes en comparaison des autres. Il en est de même des habitants de l’atmosphère : les uns ont une science suprême, les autres une malice horrible; les uns sont hostiles à l'homme, comme des démons, les autres doux et bienveillants comme des messagers et des médiateurs entre le ciel et la terre. Celui qui veut entrer en rapport avec ces espèces diverses, ressemble au voyageur qui veut pénétrer dans des terres inconnues. Il est exposé à d'étranges dangers, à des terreurs qu il ne peut soupçonner. La communication une fois établie, je ne peux te protéger contre les chances auxquelles ton voyage est exposé. Je ne puis te diriger vers des sentiers libres des incursions des ennemis les plus acharnés. Seul et par toi-même, il te faudra tout braver, tout hasarder; mais si tu aimes à ce point la vie, que ton unique souci soit de continuer de vivre, n'importe dans quel but, en ranimant tes nerfs et ton sang par l'élixir vivifiant de l'alchimiste, alors pourquoi t'exposer aux dangers des espèces intermédiaires ? Parce que l'élixir qui infuse dans le corps une vie plus sublime, rend les sens tellement subtils, que les fantômes de l'air deviennent pour toi perceptibles à la vue et à l'ouïe : si bien que, sans une préparation qui te rende graduellement capable de résister à ces fantômes et de défier leur malice, une vie douée de cette faculté serait la plus épouvantable calamité que l'homme pût s'attirer. Voilà pourquoi l'élixir, quoique composé des plantes les plus simples, ne peut sans danger être pris que par celui qui a passé par les épreuves les plus sévères. Plus encore, il en est qui, effrayés et épouvantés par les visions qui se sont révélées à eux dès la première goutte, ont trouvé que la potion avait moins de puissance pour les sauver que n'en avaient la lutte et les déchirements de la nature pour les détruire. Ainsi, pour qui n'est pas préparé, l'élixir est purement un poison mortel. Parmi les gardiens du seuil, il en est un aussi qui surpasse en malice haineuse toute sa race, dont les yeux ont paralysé les plus intrépides et dont la puissance sur l'esprit augmente en proportion exacte de la peur. Ton courage est-il ébranlé ?

— Tes paroles ne servent qu'à l'enflammer.

— Suis-moi donc, et soumets-toi aux travaux préparatoires. »

Mejnour le conduisit dans la chambre intérieure, et se mit en devoir de lui expliquer certaines opérations chimiques, simples en elles-mêmes, mais, ainsi que Glyndon s'en aperçut bientôt, fécondes en résultats merveilleux.

« Dans les siècles les plus reculés, dit Mejnour en souriant, notre ordre était souvent réduit à avoir recours aux illusions pour protéger et sauver des réalités; et notre adresse comme mécaniciens, notre science comme chimistes, nous valurent le nom de sorciers. Vois comme il est facile de construire ce lion fantastique qui accompagnait partout le célèbre Léonard de Vinci ! »

Et Glyndon vit avec surprise et ravissement par quels simples moyens s'accomplissent toutes les fantasmagories qui trompent l'imagination. Les paysages magiques de Baptista Porta, le changement apparent de saison par lequel Albert le Grand étonna le comte de Flandre; que dis-je, même ces visions formidables du fantôme et de l'image par lesquelles les nécromanciens d'Héraclée réveillèrent la conscience du vainqueur de Platée; Mejnour montra tout, expliqua tout à Glyndon, comme l'homme qui, la veille de Noël, enchante et étonne les enfants avec sa lanterne magique.

« Et maintenant, appelle dérision la magie, puisque ces tours, ces jeux frivoles de la science, sont les actes mêmes que les hommes voyaient avec terreur et abomination, que les rois et l'inquisition punissaient de la torture et du bûcher. »

— Mais la transmutation des métaux…

— La nature est un laboratoire où les métaux et tous les éléments se métamorphosent sans cesse. Faire de l’or, chose facile ; chose plus facile encore de faire la perle, le rubis, le diamant. Oui, les sages ont encore trouvé là de la sorcellerie ; mais ils n'ont point trouvé qu'il y eût de la sorcellerie dans cette découverte, par laquelle, au moyen de la plus simple combinaison des choses les plus usuelles, ils peuvent évoquer un démon capable, d'un souffle de son haleine embrasée, de faire périr leurs frères par milliers. Découvrez ce qui peut détruire la vie, vous êtes un grand homme ; ce qui peut la prolonger, vous êtes un imposteur. Imaginez une invention de mécanique qui rende le riche plus riche et le pauvre plus pauvre, et on vous dressera une statue. Découvrez dans l’art quelque mystère qui nivelle les inégalités physiques, on démolira votre maison, et on en prendra les pierres pour vous lapider. Voilà, mon élève, voilà le monde auquel Zanoni s'intéresse encore ; vous et moi nous abandonnerons ce monde à lui-même. Et maintenant que vous avez vu quelques-uns des effets de la science, commencez à en épeler la langue. »

Mejnour donna à Glyndon certaines tâches qui occupèrent le reste de la nuit.

CHAPITBE V

Moult travail eust le gentil Calydore, et mainte peine endura…

Là, un jour, avisa de fortune une sorte de berger, sonnant sur pipeaux et menant grand ramage.... Et tout emprès vit-il gente damoiselle. (Spenser.)

L'élève de Mejnour fut pendant un temps considérable absorbé par des travaux qui réclamaient l'attention la plus minutieuse, et les calculs les plus rigoureux et les plus

subtils. Des résultats étonnants et variés récompensaient ses efforts et stimulaient son ardeur. Ces études ne se bornaient pas à des découvertes de chimie, grâce auxquelles (je prends la liberté de le dire en passant) les plus grandes merveilles de la physiologie semblent pouvoir se reproduire par des expériences sur l'influence vivifiante de la chaleur. Mejnour prétendait avoir trouvé un lien entre tous les êtres intellectuels dans l'existence d'un fluide expansif et invisible semblable à l'électricité, mais distinct cependant de ce que nous savons sur cette force mystérieuse; un fluide qui unissait la pensée à la pensée avec la rapidité et la précision du télégraphe de nos jours; et l'effet de cette influence s'étendait, selon Mejnour, au passé le plus reculé, c'est-à-dire à tous les lieux, à tous les temps où l'homme a jamais pensé. Ainsi, à supposer cette doctrine véritable, toute science humaine pouvait être atteinte à travers un intermédiaire établi entre le cerveau de celui qui étudie et les régions les plus éloignées et les plus obscures de l'univers des idées. Glyndon découvrit avec surprise que Mejnour était un adepte de ces mystères abstraits que les Pythagoriciens rattachaient à la science des nombres. Sur ce point, de nouvelles clartés commencèrent à poindre à ses yeux, et il commença à comprendre que le pouvoir même de prédire, ou plutôt de calculer les événements peut, au moyen de........ ……… Le manuscrit est mutilé en cet endroit

Mais il remarqua que Mejnour faisait toujours un secret qu'il refusait de communiquer, du dernier procédé, de l'opération finale, souvent fort brève, qui assurait le succès de l'expérience. Il en fit l'observation à son maître, et reçut une réponse plus sévère que satisfaisante.

« Penses-tu que je donne à un simple élève, dont les facultés n'ont encore subi aucune épreuve, une puissance capable de changer la face du monde social ? Les derniers secrets ne se révèlent qu'à celui dont le maître connaît la vertu. Patience ! C'est le travail qui purifie l'esprit; et graduellement les secrets se dévoileront à toi spontanément, à mesure que ton âme deviendra plus mûre pour les recevoir. »

A la fin, Mejnour se déclara satisfait des progrès de son disciple.

« L'heure approche, dit-il, où tu pourras franchir la grande et invincible barrière, où tu pourras graduellement te préparer à affronter le terrible gardien du seuil. Poursuis tes travaux : continue à maîtriser ton impatience de connaître les effets avant de pouvoir sonder les causes. Je te quitte pour un mois : si à la fin de ce délai, à mon retour, les tâches que je te laisserai sont achevées; si ton âme est préparée, par la contemplation et la pensée austère, à subir l'épreuve, je te promets que l'épreuve commencera. Je ne te donne qu'un avertissement ; considère-le comme un ordre péremptoire : n'entre pas dans cette chambre. »

Ils étaient alors dans la chambre où s'étaient faites la plupart des expériences, et où Glyndon, la nuit qu'il avait cherché le Mystique, avait failli devenir victime de sa curiosité.

« N'entre pas dans cette chambre avant mon retour: ou du moins, si, pour chercher quelque instrument nécessaire à tes travaux, tu t'y introduis, évite d'allumer la naphte contenue dans ces vases, et d'ouvrir les vases placés sur ces rayons. Je te confie la clef de la chambre, afin de mettre à l'épreuve ta docilité et ton empire sur toi-même. Jeune homme, cette tentation même fait partie de ton épreuve. »

Mejnour lui remit la clef, et au coucher du soleil, quitta le château.

Pendant plusieurs jours, Glyndon demeura plongé dans des travaux qui tendirent tous

les ressorts de son intelligence. Le succès, même le plus partiel, dépendait si complètement de l'abstraction de l'esprit et de la précision des calculs, que la pensée de son occupation laissait à peine place aune autre pensée. Cette tension continue des facultés sur des sujets qui ne semblaient pas se rattacher directement au but qu'il voulait atteindre, était sans doute une partie de la discipline jugée nécessaire par le maître. C'est ainsi que, dans l'étude des mathématiques, il y a bien des théorèmes qui ne trouvent leur application ni dans la solution des problèmes, ni dans la pratique, mais qui servent à assouplir et à étendre l'intelligence, pour la préparer à la compréhension et à l'analyse des vérités générales : gymnastique de l'esprit qui, par des exercices qu'il n'aura peut-être jamais à accomplir plus tard, lui apprend à marcher d'un pas sûr et régulier.

Le temps fixé pour l'absence de Mejnour n'était pas encore à moitié écoulé et déjà Glyndon avait achevé toutes les tâches imposées par le Mystique : son esprit soulagé enfin de son occupation routinière et mécanique, chercha alors un aliment dans la spéculation et les rêveries inquiètes. Sa nature, curieuse et téméraire, se sentit excitée par l'injonction de Mejnour, et il trouva qu'il regardait trop souvent avec un désir troublé et téméraire la clef de la chambre interdite.

Il commença à s'indigner de cette épreuve puérile et frivole de sa constance. Quels étaient ces contes renouvelés de Barbe-Bleue qu'on évoquait pour L'intimider et l'effrayer ? Les murs d'une chambre où il avait si souvent travaillé en sûreté peuvent-ils tout à coup se transformer en danger vivant ? Si elle était hantée, ce ne pouvait être que par des apparitions que Mejnour lui avait appris à mépriser.

L'ombre d'un lion ; un fantôme créé par la chimie ! Pitié ! Il sentait diminuer de moitié sa vénération pour Mejnour, en pensant que ce sage n'hésitait pas à se jouer, par de si misérables ruses, de l'intelligence qu'il avait lui-même éveillée et formée ! Il résista pourtant aux tentations de sa curiosité et de son orgueil, et pour y faire diversion, pour échapper à leur influence croissante, il fit de longues excursions dans les montagnes ou parmi les vallées qui environnaient le château, cherchant par la fatigue physique à maîtriser l'incessante activité de son esprit…

Un jour qu'il débouchait brusquement d'un sombre ravin, il tomba au milieu d'une de ces scènes de fête et de réjouissance où les traditions de l'âge classique semblent revivre. C'était une solennité champêtre et religieuse à la fois, célébrée tous les ans par les paysans de la contrée.

Réunies sur la lisière d'un village, des bandes joyeuses, au retour d'une procession à la chapelle voisine, venaient de se former en groupes, les vieillards pour goûter à la vendange, les jeunes gens pour danser, tous pour être gais et heureux. Ce tableau improvisé de joie naïve et facile, d'ignorance insoucieuse, contrastait vivement avec les études profondes et le désir ardent de la sagesse qui, depuis si longtemps faisaient toute la vie de Glyndon et consumaient son cœur. Il en fut péniblement affecté. Debout et solitaire, spectateur isolé de toute cette gaieté épanouie, le jeune homme sentit qu'il était encore jeune. Le souvenir de tout ce qu'il avait sacrifié sans hésitation lui parla avec la voix poignante du remords. Les femmes qui passaient légèrement devant lui dans leur costume pittoresque, leur rire joyeux, vibrant à travers l'air calme et frais d'une journée d'automne, toutes ces impressions ramenèrent dans son cœur, ou peut-être dans ses sens, les images de son passé, ces heures dorées du berger, où vivre était jouir.

Il se rapprocha de la scène, et tout à coup un groupe bruyant tourbillonna autour de lui ; maestro Paolo le frappa familièrement sur l'épaule, et s'écria d'une voix cordiale :

« Soyez le bienvenu, Excellence ; nous sommes charmés de vous voir au milieu de nous. »

Glyndon allait répondre à cet accueil quand son regard s'arrêta sur une jeune fille, appuyée au bras de Paolo, d'une beauté si frappante, qu'il rougit et se sentit battre le cœur en rencontrant ses yeux. Son regard étincelait d'un enjouement pétulant et espiègle ; ses lèvres entr'ouvertes montraient des perles rieuses, et son pied, comme impatient du repos forcé auquel la condamnait son danseur, battait la mesure d'un air qu'elle chantait à mi-voix.|

Paolo sourit de voir l'effet que sa partenaire avait produit sur Glyndon.

« Ne voulez-vous pas danser, Excellence ? Allons, déposez votre imposante gravité, et amusez-vous comme nous autres, pauvres diables. Voyez comme la jolie Fillide brûle d'avoir un danseur. Ayez pitié d'elle. »

Fillide prit un air boudeur, se dégagea du bras de Paolo, et s'éloigna en lançant par-dessus ses épaules un regard de défi et d'encouragement tout ensemble. Presque involontairement, Glyndon l'accosta et lui adressa la parole…

Oui, il lui parle : elle baisse les yeux, elle sourit. Paolo les quitte, et s'éloigne avec un air de complète insouciance. Fillide parle maintenant, et lève sur le visage du studieux étranger un regard plein de coquette supplication. Il secoue la tête : Fillide rit, et d'un rire argentin ! Elle montre un beau montagnard qui se trémousse gaiement. Pourquoi Glyndon se sent-il jaloux ? Pourquoi, quand on lui parle, ne secoue-t-il plus la tête ? Il lui offre la main: Fillide rougit, et la prend avec une grave coquetterie. Eh quoi ! se peut-il ? Ils se mêlent au tourbillon bruyant…Ha ! ha ! cela ne vaut-il pas mieux que de distiller des plantes, et de dessécher son cerveau sur les nombres pythagoriques ? Comme Fillide bondit légèrement ! Comme sa taille souple s'enlace avec aisance dans le bras qui l'entoure ! Tara ra, tara, ta tara, rara ra— Quelle est donc cette mesure qui fait bondir le sang comme du vif-argent dans les veines ? Y eut-il jamais yeux pareils à ceux de Fillide ? Ils n'ont rien du regard serein et glacial des étoiles ; mais comme ils pétillent et comme ils rient ! Et ces lèvres rosés et plissées, si avares de réponses à tes compliments, comme si les paroles fussent du temps perdu et qu'elles n'eussent de langage que les baisers !... Oh ! disciple de Mejnour ! Oh ! futur Rose-Croix, platonicien, mage ! que sais-je ? j'ai honte pour toi. Au nom d'Averroès, de Burri, d'Agrippa, d'Hermès, que sont devenues tes contemplations austères ? Est-ce pour cela que tu as renoncé à Viola ? Je parie que tu n'as plus aucun souvenir de l'élixir ni de la cabale. Prenez garde, Monsieur ! que faites-vous donc ? pourquoi serrez-vous cette petite main unie à la vôtre ? Pourquoi ?... Tara, rara, tarara, tara rara ra… rara ra…tara ara ! Détournez les yeux de cette fine cheville, de ce corsage écarlate. Tara rara ra ! »

Les voilà repartis ! Et maintenant ils se reposent sous les arbres au large feuillage. La danse tournoyante s'est éloignée d'eux : ils entendent, ou ils n'entendent pas, les rires déjà lointains ; ils voient, ou du moins, s'ils ont des yeux, ils doivent voir couple après couple passer devant eux, l'amour sur les lèvres, l'amour dans les yeux ! Mais je gage que, pendant qu'ils sont assis, là sous cet arbre, et que le large soleil disparaît derrière les montagnes, ils ne voient, ils n'entendent guère autre chose qu'eux-mêmes !...

« Eh bien ! Signor Excellence; et votre danseuse, vous plaît-elle ? Venez donc au festin, retardataires : on danse mieux après le vin. »

II disparaît, le large soleil ; et là-bas se lève la lune d'automne. Tara, tara, rara, rara, tarararara ! Encore la danse ! est-ce une danse, ou quelque mouvement plus vif, plus étourdissant, plus fol encore ! Comme elles brillent et rayonnent à travers les ombres de la nuit, ces formes légères et gracieuses ! Quelle mêlée et quel ordre ! Ha ! c'est la tarentelle ; et maestro Paolo s'en acquitte bien. Diavolo ! ils sont tous piqués. Danser ou mourir ! c'est une frénésie. Les Corybantes, les Ménades, les... holà ! du vin ! les sabbats des sorcières de Bénévent ne sont rien auprès. De nuage en nuage passe la lune, tantôt brillante, tantôt voilée. Quand la jeune fille rougit, ce sont les ombres: quand la jeune fille sourit, ce sont les rayons !

« Fillide ! tu es une enchanteresse !

— Buona, notte, Excellence, vous me reverrez ?

— Ah ! jeune homme, dit un octogénaire décrépit appuyé sur un bâton, profitez de la jeunesse. Moi aussi javais une Fillide ! j'étais plus beau que vous alors. Hélas! si nous pouvions être toujours jeunes ! » Toujours jeunes ! Glyndon tressaillit en comparant le visage frais et rosé de la jeune fille avec ces yeux flétris, cette peau jaune et ridée, ce corps chancelant et ruiné.

« Ha ! ha ! dit la créature décrépite en se traînant auprès de lui, et avec un sourire sardonique ; et pourtant j'ai été jeune. Donnez-moi une baïoque pour acheter un verre d'eau-de-vie ! »

Tara rara ra rara, tara rara ra ! Voilà la jeunesse qui danse ! Rassemble tes guenilles, vieillesse, et disparais !

CHAPITRE VI

Et Calydore suit cette gente dame, oublieux de son vœu, et de l'ordre que lui donna la reine des fées. (Sbehser).

C'est à l'heure indécise et obscure où la nuit lutte dans un dernier effort contre l'aurore, que Glyndon se retrouva dans sa chambre. Les calculs épars sur sa table arrêtèrent son regard ; il l'en détacha aussitôt avec ennui et dégoût. « Mais hélas ! si on pouvait toujours être jeune ! Quel horrible fantôme que ce vieillard aux yeux éteints et larmoyants ! La chambre mystique peut-elle montrer spectre plus odieux et plus repoussant ? Oh ! oui, si nous pouvions toujours être jeunes ! Pour pâlir sur ces chiffres, sur ces froides combinaisons de plantes et de drogues ! Oh ! non (pensa le néophyte), non pas ! mais pour jouir, pour aimer, pour être heureux ! Quel compagnon sied à la jeunesse, si ce n'est le plaisir ? Et le don de l'éternelle jeunesse, à cette heure même, je puis le posséder ! Que signifie cette défense de Mejnour ? N'est-ce pas toujours la suite de la réserve égoïste avec laquelle il me cache le secret des dernières opérations dans ses expériences ? Sans doute, à son retour, il me montrera encore qu il est possible d'atteindre au grand mystère, mais il me défendra encore de chercher à y atteindre. Ne semble-t-il pas qu'il veuille faire de ma

jeunesse l'esclave de sa vieillesse ? me rendre complètement et uniquement dépendant de lui!... m'enchaîner à une routine journalière en surexcitant perpétuellement ma curiosité, et en me montrant sans cesse les fruits qu'il tient hors de la portée de mes lèvres !…» Ces réflexions et d'autres plus amères encore le troublèrent et l'irritèrent. Echauffé par le vin, surexcité par les fols excès de la nuit, il ne put dormir. L'image révoltante de cette vieillesse hideuse que le Temps (s'il n'était vaincu) amènerait pour lui, enflamma l'ardeur de son désir d'acquérir cette éblouissante et impérissable jeunesse qu'il avait admirée dans Zanoni. La défense ne servait qu'à pousser son esprit à la révolte. Le jour parut radieux et souriant à travers sa fenêtre, et dissipa toutes les terreurs et toutes les superstitions qui appartiennent à la nuit. La chambre mystérieuse ne présentait à son imagination aucune différence avec les autres chambres du château. Quelle apparition fatale et lugubre pourrait lui être dangereuse à la clarté de ce glorieux soleil ? Il y avait dans la nature de Glyndon une contradiction bizarre et en somme très malheureuse : sa raison le portait à douter, et le doute le rendait moralement irrésolu et flottant ; et cependant physiquement il était brave jusqu'à la témérité. Ce n'est pas là une rare anomalie : le scepticisme et la présomption sont jumeaux. Quand un homme de ce caractère a une fois pris un parti, nulle crainte personnelle ne peut le retenir; et quant à la crainte morale, le plus pauvre sophisme suffit à une volonté arrêtée. Sans se rendre compte du procédé psychologique sous l'influence duquel ses muscles se roidirent et son corps se déplaça, il traversa le corridor, gagna l'appartement de Mejnour, ouvrit la porte interdite... Tout était à sa place : seulement, sur une table, au milieu de la chambre, était un livre ouvert. Il s'approcha, et regarda les caractères du livre : ils étaient en chiffres, mais ses études lui en fournissaient la clef. Sans grande peine, il crut comprendre le sens des premières phrases, et les expliqua ainsi :

« Boire à longs traits la vie intérieure, c'est voir la vie supérieure : vivre en dépit du Temps, c'est vivre de la vie universelle. Celui qui découvre l'élixir découvre ce qui est dans l'espace, car l'esprit qui vivifie le corps fortifie les sens. Il y a de l'attraction dans le principe élémentaire de la lumière. Dans les lampes du Rose-Croix le feu est le principe pur et élémentaire. Allume les lampes pendant que tu ouvres le vase qui contient l'élixir, et la lumière attire à toi ces êtres dont cette lumière est la vie. Méfie-toi de la Peur. La Peur est l'ennemi mortel de la science. » Ici, les chiffres changeaient de caractère et devenaient incompréhensibles. Mais n'en avait-il pas lu assez ?

Cette dernière phrase ne suffisait-elle pas ? Méfie-toi de la peur !... Il semblait que Mejnour eût laissé à dessein la page ouverte, comme si l'épreuve fût précisément le contraire de ce qu'il avait annoncé, comme si le Mystique, en feignant d'éprouver sa patience, eût voulu en réalité éprouver son courage. Ce n'était pas la hardiesse, c'était la peur qui était mortelle à la science. Il s'approcha des rayons où étaient placés les vases de cristal ; d'une main ferme il en déboucha un, et une odeur suave se répandit aussitôt dans toute la chambre. L'air étincela, comme s'il fût composé de poudre de diamant. Un sentiment de bien-être délicieux, d'une existence toute spirituelle, s'empara de toute sa personne ; et une harmonie faible, voilée, mais exquise, passa dans les airs. Au même instant, il entendit une voix dans le corridor; on l'appelait par son nom, et le moment d'après on frappa à la porte : « Êtes-vous là, signor? » dit la Voix claire de maestro Paolo.

Glyndon referma et replaça à la hâte le vase, dit à Paolo de l'aller attendre dans son appartement à l'autre extrémité du corridor, resta un peu pour s'assurer de son départ, et puis, à regret, quitta la chambre. En refermant la porte, il entendit encore l'harmonie vague

et mourante ; et d'un pas léger, d'un cœur joyeux, il alla rejoindre Paolo, bien décidé à renouveler ses explorations à une heure où il les pourrait achever sans craindre d'interruption.

Comme il passait le seuil de sa porte, Paolo recula étonné et s'écria :

« Eh mais ! Excellence ! Je vous reconnais à peine. Le plaisir, je le vois, embellit la jeunesse. Hier vous aviez l'air pâle et défait ; mais les beaux yeux de Fillide ont produit sur vous plus d'effet que la pierre philosophale (me pardonnent les saints de l'avoir nommée !) n'en a jamais produit entre les mains des sorciers ! »

Glyndon jeta un coup d'œil dans le vieux miroir de Venise, et ne fut guère moins étonné que Paolo du changement produit dans son apparence. Son corps, ordinairement voûté par le travail et la pensée, lui paraissait grandi de la moitié de la tête, tant s élevait droite et élancée sa stature élégante; ses yeux brillaient, son teint portait l'éclat de la santé et du bien-être général. Si telle était la puissance d'une simple inhalation de l'élixir, les alchimistes avaient-ils tort de lui attribuer comme breuvage le don de la jeunesse ?

« Pardonnez-moi, Excellence, de vous avoir dérangé, dit Paolo, tirant une lettre de sa poche; mais notre patron vient d'écrire qu'il sera ici demain, et m’a chargé de ne pas tarder un moment à vous remettre le billet ci-joint.

— Qui a apporté cette lettre ?

— Un cavalier qui n'a pas attendu la réponse. »

Glyndon ouvrit la lettre, et lut :

« Je reviens une semaine plus tôt que je n'en avais l'intention : vous m'attendrez demain. Vous commencerez alors l'épreuve que vous désirez; mais rappelez-vous qu'en l'abordant il faut réduire autant que possible l'être à l'intelligence. Les sens devront être mortifiés et domptés ; pas une passion ne doit faire entendre son murmure. Il se peut que tu sois maître de la Cabale et de la chimie ; mais il faut aussi être maître de la chair et du sang, de l'amour et de la vanité, de l'ambition et de la haine. C'est ainsi que j'espère te trouver. Jeûne et méditation jusqu'à mon arrivée. »

Glyndon froissa la lettre avec un sourire de dédain. Quoi ! toujours l'étude routinière ! toujours les austérités ! La jeunesse sans plaisirs et sans amour ! Mejnour ! tu es déjoué ! ton élève saura bien sans toi atteindre à tes secrets.

« Et Fillide ! Je passai devant sa chaumière en venant : elle a rougi et a soupiré quand je l'ai plaisantée sur vous, Excellence.

— J'ai à te remercier, Paolo, de m'avoir fait faire une connaissance aussi charmante. Ta vie doit être pleine d'attraits ?

— Ah ! Excellence tant qu'on est jeune, rien ne vaut notre existence aventureuse; vivent le vin, l'amour et la joie !

— C'est vrai. Adieu maestro Paolo; nous nous entretiendrons plus au long dans quelques jours. »

Pendant toute la matinée, Glyndon fut comme accablé du nouveau sentiment de bonheur qui l'avait pénétré. Il se perdit dans les bois et éprouva une jouissance pareille à celles de sa vie d'artiste d'autrefois, mais plus vive et plus subtile, à contempler les teintes variées du

feuillage d'automne. Certainement, il lui semblait toucher de plus près la nature ; il comprenait mieux tout ce que Mejnour lui avait si souvent redit du mystère des sympathies et des attractions. Il était sur le point d'entrer sous la même loi que ces enfants muets des forêts ! Il allait connaître la rénovation de la vie; les saisons, qui amenaient l'hiver glacial, ramenaient la fraîcheur et l'éclat du printemps. L'existence ordinaire de l'homme est, en durée, comme une année pour le monde végétal : il a son printemps, son été, son automne, son hiver, mais une fois seulement. Les chênes gigantesques qui l'environnent parcourent un cycle de verdure et de jeunesse, et la verdure du centenaire est aussi fraîche sous les rayons de mai que celle du rejeton qui croît à ses pieds. « J'aurai votre printemps, s'écria l'aspirant, mais non pas votre hiver. »

Absorbé dans ces rêveries joyeuses et enthousiastes, il quitta les bois, traversa des plaines cultivées et des vignobles que son pas n'avait jamais parcourus auparavant, et aperçut, au bord d'un chemin herbeux qui lui rappelait sa verdoyante Angleterre, une maison modeste, moitié chaumière, moitié ferme. La porte était ouverte, il vit une jeune fille travaillant au fuseau. Elle leva les yeux, poussa un petit cri, et s'avança gaîment et légèrement vers lui.

Il reconnut Filhde et ses yeux noirs.

« Chut ! dit-elle, posant mystérieusement le doigt sur ses lèvres, ne parlez pas haut, ma mère dort ; je savais que vous viendriez me voir : comme vous êtes bon ! »

Glyndon, quelque peu confus, accepta comme légitime le tribut payé à sa bonté, quoiqu'il ne le méritât pas tout à fait.

» Vous avez donc pensé à moi, belle Fillide ?

— Oui, répondit la jeune fille en rougissant, mais avec cette naïveté franche et hardie qui dans le midi de l'Italie caractérise les femmes, surtout de la classe inférieure. Je n'ai guère pensé à autre chose. Paolo m'a dit qu'il savait que vous viendriez me voir.

— Paolo est votre parent ?

— Non, il est pour nous tous un bon et excellent ami. Mon frère est de sa bande.

— De sa bande ! un voleur !

— Dans nos montagnes, signor, nous n'appelons pas un montagnard un voleur !

— Je vous demande pardon, mais ne tremblez-vous pas quelquefois pour la vie de votre frère ? La justice…

— La justice ne se hasarde pas dans ces défilés. Trembler pour lui ! Oh non ! mon père et mon aïeul étaient de la même profession. Souvent je regrette de n'être pas un homme.

— Je te jure sur ta jolie bouche que je suis enchanté que ton regret soit stérile !

— Fi, signor ! Vous m'aimez donc réellement ?

— De tout mon cœur.

— Et moi aussi, je t'aime ! dit la jeune fille avec une candeur en toute apparence innocente, et elle lui permit de prendre sa main. Mais ajouta-t-elle, tu nous quitteras bientôt, et moi… »

Elle s'arrêta; des larmes tremblèrent dans ses yeux.

Il y avait, il faut l'avouer, quelque danger à tout ceci. Fillide n'avait certainement pas tout le charme pur et angélique de Viola, mais sa beauté était au moins aussi puissante sur les sens. Glyndon peut-être n'avait jamais aimé Viola; peut-être que les sentiments qu'elle lui avait inspirés n étaient pas du ce caractère aident qui mérite le nom d'amour. Quoi qu'il en soit, en regardant ces deux yeux noirs, il lui semblait qu'il n'avait pas aimé jusque-là.

« Et ne pourrais-tu quitter tes montagnes ? dit-il tout bas en s'approchant d'elle.

— Tu me le demandes ? dit-elle en reculant et le regardant fixement. Sais-tu bien ce que nous sommes, nous autres filles des montagnes ? Vous, habitants brillants et légers des cités, vous ne parlez pas souvent sérieusement. Avec vous, l'amour est un passe-temps; avec nous, c'est la vie. Quitter ces montagnes ? Pourrais-je quitter avec elles ma nature ?

— Garde toujours ta nature ; je l'aime.

— Tu l'aimes, tant que tu es fidèle ; mais si tu es inconstant ! Veux-tu savoir ce que je suis, ce que sont les filles de notre pays ? Filles de ceux que vous appelez des voleurs, nous aspirons à devenir les compagnes de nos amants ou de nos maris. Nous aimons ardemment, nous l'avouons hardiment. Nous combattons avec vous dans le danger; nous vous servons comme des esclaves quand le danger est passé ; nous ne changeons jamais, et quand vous changez, nous nous vengeons. Vous pouvez nous accabler de reproches, de coups, nous fouler aux pieds comme un chien ; nous supportons tout sans murmures : trahissez-nous, la tigresse est moins impitoyable. Soyez fidèles, nos cœurs vous récompensent ; soyez faux, et nos mains vous punissent. Et maintenant m'aimes-tu ? »

Pendant qu'elle parlait, la physionomie de l'Italienne avait prêté à ses paroles un éloquent secours : tour à tour douce, ouverte, fière; à cette dernière question elle pencha humblement la tête, et demeura debout devant lui, attendant, et comme craignant sa réponse. Ce courage altier, intrépide, exalté, et qui, dépouillé de tout caractère féminin, conservait encore, si je puis ainsi parler, quelque chose de la femme, captiva Glyndon au lieu de l'alarmer. Promptement, brièvement, franchement, il répondit :

« Fillide ! oui ! »

Oui sans doute Clarence Glyndon ! Et le cœur le plus violent répond oui à une telle question posée par des lèvres aussi fraîches. Prenez garde, prenez garde ! A quoi pensez-vous donc, Mejnour, de laisser votre élève pendant vingt-quatre heures à la merci de ces chattes sauvages des montagnes ? Prêcher le jeûne, l'abstinence et le renoncement sublime aux tentations des sens ! A la bonne heure pour vous, mon vénérable maître, qui comptez Dieu sait combien de siècles; mais quand vous aviez vos vingt-quatre ans, votre hiérophante vous eût tenu à distance de Fillide, sans quoi vous auriez eu peu de goût pour la cabale.

Ils étaient donc là, seuls, parlant, échangeant à voix basse leurs serments, jusqu'à ce que la mère de Fillide fit quelque bruit dans la maison. La jeune fille, d'un bond, ressaisit son fuseau, et son doigt se posa de nouveau sur ses lèvres.

« II y a plus de magie dans Fillide que dans Mejnour, dit Glyndon en lui-même en regagnant gaîment le château; et pourtant, en y réfléchissant, je ne sais trop si j'aime cette prompte disposition à la vengeance. Mais, quand on a le grand secret, on peut défier même la vengeance d'une femme et désarmer tous les dangers. »

Eh quoi ! malheureux ! envisages-tu déjà la possibilité d'une trahison ! Zanoni avait

raison : « Versez l'eau pure dans un puits vaseux, et vous ne faites que soulever la vase. »

CHAPITRE VII

......Cernis custodia qualis

Veslibulo sedeat ? faciès quœ limina servet (Enéide, VI, 574.)

(Vois-tu quel gardien est assis à l'entrée ? quelle apparition terrible veille sur le seuil ?)

La nuit est profonde. Tout repose dans le vieux château. Tout est immobile sous la clarté mélancolique des étoiles. Voici l'heure; Mejnour avec son austère sagesse, Mejnour l'ennemi de l'amour, Mejnour dont l'œil lira dans ton cœur et qui te refusera les secrets promis, parce que le sourire radieux de Fillide trouble et dissipe cette ombre sans vie qu'il appelle le repos, Mejnour arrive demain : profite de cette nuit. Méfie-toi de la peur. Voici l'heure, ou jamais. Brave jeune homme, brave, malgré toutes tes fautes, d'une main calme et ferme tu ouvres encore une fois la porte interdite.

Il plaça sa lampe sur la table près du livre, qui était demeuré ouvert; il tourna les feuillets, mais n'en put déchiffrer le sens qu'au passage suivant :

« Lors donc que le disciple est ainsi initié et préparé, qu'il ouvre la fenêtre, qu'il allume les lampes, qu'il baigne ses tempes de l'élixir. Qu'il prenne garde, avant d'oser boire l'esprit volatil et igné. En goûter avant que les inhalations répétées aient graduellement accoutumé le corps au liquide extatique, c'est connaître non la vie, mais la mort. »

II ne put pénétrer plus avant dans les instructions ; le chiffre changeait encore. Il promena autour de la chambre un regard ferme et attentif. La clarté de la lune pénétrait tranquillement à travers la fenêtre qu'il venait d'ouvrir, et semblait, en dormant sur les dalles et en éclairant les murailles, figurer par sa présence quelque puissance lugubre et surnaturelle. Il rangea les lampes mystiques, au nombre de neuf, autour du centre de la chambre, et les alluma une à une. Une flamme aux teintes azurées et argentines jaillit de chacune et éclaira la chambre d'une splendeur calme et pourtant éblouissante ; bientôt cette clarté devint plus molle et plus voilée; un léger nuage gris, comme une brume, remplit graduellement la pièce ; un frisson glacial perça le cœur de l'Anglais, et l'envahit tout entier d'un froid mortel. Avec le pressentiment instinctif de son danger, il se traîna à grande peine (car ses membres étaient rigides et pétrifiés) jusqu'au rayon où reposaient les vases de cristal : il aspira à la hâte l'élixir et se baigna les tempes du fluide étincelant. La même sensation de force, de jeunesse, de joie aérienne et légère qu'il avait éprouvée le matin, remplaça instantanément la torpeur mortelle qui venait de saisir le foyer même de la vie. Il se leva, et, les bras croisés sur sa poitrine, droit et intrépide, il attendit. La vapeur avait déjà pris la densité et la consistance d'un nuage de neige ; les lampes scintillaient au travers comme des étoiles. Maintenant, il voyait distinctement des formes, ressemblant par leurs contours à la forme humaine, passer lentement et par évolutions régulières à travers la nuée. Elles paraissaient exsangues, leurs corps étaient transparents, et s'allongeaient ou se repliaient comme les anneaux d'un serpent. Pendant leur procession majestueuse, il entendit un son à peine perceptible, comme le fantôme d'une voix que chacune recueillait

et renvoyait à la suivante; un son voilé, mais harmonieux, qui semblait l'expression dé quelque joie d'une ineffable sérénité. Aucune de ces apparitions ne parut faire attention à lui. Son désir intense de les aborder, d'être de leur nombre, de prendre part à ce mouvement de béatitude aérienne, car il la jugeait telle, le poussa à étendre les bras, à crier à haute voix : mais un murmure inarticulé passa seul sur ses lèvres ; et le mouvement et l'harmonie continuèrent comme si aucun mortel ne fût présent. Lentement elles firent le tour de la chambre, et remontèrent jusqu'à ce que, dans le même ordre solennel, l'une après l'autre, elles disparurent par la fenêtre ouverte et s'évanouirent dans le clair de lune. Alors, ses yeux qui les suivaient virent tout à coup la fenêtre obscurcie par un objet d'abord indistinct, mais qui suffisait, par sa mystérieuse présence, pour changer en terreur le sentiment de délicieux bien-être qu'il avait jusqu'alors éprouvé. Peu à peu l'objet se dessina à sa vue. On eût dit une tête humaine couverte d'un voile noir, à travers lequel brillaient d'un éclat livide et infernal des yeux qui le glacèrent jusqu'à la moelle. C'est là tout ce qu'il put distinguer de ce visage : deux yeux dont le regard était insoutenable. Mais sa terreur qui tout d'abord parut au-dessus des forces humaines, augmenta au centuple quand, après un moment de repos, le fantôme entra lentement dans la chambre. La nuée se retira devant lui; les lampes brillantes pâlirent, et leur lueur vacillante trembla au vent de son passage. La forme générale du monstre était voilée comme son visage. Mais cette forme était celle d'une femme ; il ne se mouvait pas comme le font les fantômes qui sont à l'image des vivants. Il semblait plutôt ramper comme quelque reptile immense et difforme ; à la fin il s'arrêta, s'accroupit près de la table où reposait le volume mystique, et fixa de nouveau, à travers son voile demi-transparent, ses yeux sur le téméraire qui l'avait à son insu évoqué. L'imagination la plus féconde et la plus folle du moine ou du peintre des premiers siècles de l'art fantastique des peuples du Nord eût été insuffisante à prêter au visage d'un démon l'expression de malice fatale qui, par ces yeux seuls, parlait à l'âme épouvantée. Tout le reste était sombre, enveloppé d'un voile, ou plutôt d'un linceul flottant et vague, comme les larves aux contours indécis. Mais ce regard brûlant, si intense, si livide et pourtant si vivant, avait quelque chose de presque humain dans sa haine et son ironie passionnées, quelque chose qui prouvait que cette ombre horrible n'était pas tout esprit, et qu'elle participait au moins assez à la matière pour que les formes matérielles trouvassent en elle un ennemi mortel.

Avec l'étreinte crispée de la terreur, Glyndon saisit de sa main le mur; les cheveux dressés, les yeux prêts à jaillir de leurs orbites, il ne put détacher son regard de ce regard effroyable. Et, pendant qu'il était ainsi cloué sur place, l'image lui parla ! Son âme plutôt que son oreille comprit les paroles qu'elle prononça :

« Tu es entré dans la région sans limites. Je suis le gardien du Seuil. Que veux-tu de mo ? Tu ne réponds pas ? As-tu peur de moi ? Ne suis-je pas ton amour ? N'est-ce pas pour moi que tu as renoncé aux joies de ton espèce ? Voudrais-tu la sagesse ? Je possède la sagesse des siècles sans nombre ! Baise-moi, mon amant mortel. »

Et l'horrible apparition se traîna de plus en plus près de lui; elle rampa jusqu'à ses côtés, son souffle effleura sa joue ! Avec un cri perçant il tomba à terre sans connaissance, et ne sut rien de plus, jusqu'à ce que le lendemain, bien avant dans le jour, il rouvrit les yeux et se trouva dans son lit. Le soleil radieux inondait la chambre; le bandit Paolo était à son chevet, polissant sa carabine et sifflant une chanson d'amour calabraise.

CHAPITRE VIII

Ainsi l'homme poursuit sa carrière fatigante, tandis qu'un bonheur invisible tombe silencieusement du sein de Dieu.

(Schiller.)

Dans une de ces îles dont l'histoire emprunte encore à la gloire impérissable d'Athènes un mélancolique intérêt, et dont le climat et l'aspect doivent à la nature, qui n'a rien de mélancolique, un ciel et des horizons également radieux pour l'homme libre et pour l'esclave, pour l'Ionien, le Vénitien, le Gaulois, le Turc ou l'infatigable Anglo-Saxon, Zanoni avait caché son bonheur. Dans cet heureux séjour, la vague bleue et transparente conserve encore longtemps les parfums du rivage lointain. Vue du sommet d'une de ses collines verdoyantes, l'île qu'il avait choisie semblait tout entière un délicieux jardin. Les tours et les minarets de la capitale étincelaient au milieu de bosquets d'orangers et de citronniers; des vignobles et des oliviers tapissaient les vallées, et les coteaux, les villas, les fermes, les chaumières, s'épanouissaient au soleil sous des rideaux de sombre feuillage et de fruits vermeils. La nature prodigue de beautés y semble presque justifier les superstitions gracieuses d'une religion qui, trop éprise de la terre, tendait plutôt à ramener les dieux vers l'homme qu'à élever les hommes vers un Olympe moins séduisant et moins doux.

Aujourd’hui encore, pour les pêcheurs qui renouent sur la plage les chœurs de la danse antique ; pour la vierge qui, à l'ombre de l'arbre qui abrite sa cabane, orne comme autrefois de la fibule d'argent sa riche chevelure, la même grande déesse qui inspirait le sage de Samos, qui protégeait la démocratique Corcyre, qui enseignait à Milet le secret de la grâce savante et invincible, sourit, toujours aussi jeune et aussi belle qu'aux jours anciens. Pour le Nord, la philosophie et la liberté sont les éléments essentiels du bonheur. Sous le ciel radieux où Aphrodite sortit des flots pour régner, entourée du cortège des Saisons qui l'accueillait sur le rivage à sa naissance, la nature suffit à tout.

L'île que Zanoni avait choisie était une des plus gracieuses du groupe qui émaille cette mer divine. Sa demeure, un peu éloignée de la ville et placée sur le bord d'une anse du rivage, appartenait à un Vénitien. Elle était petite, mais d'une élégance qui n'appartenait pas à la plupart des habitations de l'île. Sur la mer, et en vue, était mouillé son navire. Ses Indiens, comme toujours, le servaient avec leur gravité silencieuse. Nulle part on n'eût trouvé jour plus beau, solitude plus respectée. A la science mystérieuse de Zanoni, à l'ignorance innocente et ingénue de Viola, le monde bruyant et agité de la civilisation était également indifférent. Le ciel plein d'amour, la terre pleine d'amour, suffisent comme société à la sagesse et à l'ignorance pendant qu'elles aiment.

Il n'y avait rien, comme je l'ai déjà dit, qui, dans les occupations de Zanoni, trahît un adepte des sciences occultes; cependant ses habitudes étaient celles d'un homme qui se souvient ou qui réfléchit. Il aimait à s'égarer seul à des distances considérables, surtout à l'aube ou au crépuscule, surtout la nuit quand la lune était brillante et principalement à son lever et à son déclin ; à parcourir l'intérieur de son île féconde, à cueillir des plantes et des fleurs qu'il amassait et conservait précieusement. Quelquefois, au milieu de la nuit, Viola s'éveillait tout à coup sous l'impulsion d'un instinct secret qui l'avertissait que Zanoni

n'était plus auprès d'elle ; elle étendait les bras et trouvait que son instinct ne l'avait point trompée. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne parlait de ses habitudes particulières qu'avec une grande réserve; et si parfois elle se sentait saisir d'un frisson, d'un pressentiment, d'un soupçon, elle s'abstenait de l'interroger. Ses courses n'étaient pas toujours solitaires ; souvent, quand la mer s'étendait devant leurs yeux comme un lac paisible, encadré entre les côtes stériles et sévères de Céphalonie et le rivage souriant qu'ils habitaient, ils passaient, lui et Viola, des journées entières à faire par eau le tour de l'île et à visiter les îles voisines. Tous les points du sol de la Grèce, cette terre radieuse de la Fable, paraissaient lui être familiers, et ses entretiens sur le passé et sur ses traditions exquises apprenaient à Viola à aimer cette race à laquelle le monde doit la poésie et la science. A mesure qu'elle connaissait davantage Zanoni, elle découvrait en lui mille détails qui rendaient plus puissante la fascination qu'il avait tout d'abord exercée sur elle. Son amour était si tendre et si prévenant ; il avait cette qualité si précieuse et propre à en assurer la durée, à savoir qu'il semblait plutôt encore reconnaissant du bonheur qu'il éprouvait à aimer, que fier du bonheur qu'il pouvait donner. Zanoni était habituellement doux, froid, réservé presque jusqu'à l'apathie envers tous ceux qui l'abordaient. Jamais un mot de colère ne passait ses lèvres ; jamais un éclair de colère ne jaillissait de ses yeux. Un jour, ils avaient couru un danger qui n'est pas rare dans ces régions à demi sauvages. Des pirates, qui infestaient le voisinage, avaient appris l'arrivée des deux étrangers, et les indiscrétions des matelots de Zanoni avaient laissé deviner l'opulence de leur maître. Une nuit, Viola, à peine endormie, fut éveillée par un léger bruit. Zanoni était absent; elle écouta, non sans effroi. Était-ce un gémissement qui venait de frapper son oreille ? Elle se leva en sursaut, courut à la porte : tout était tranquille. Un bruit de pas lents et réguliers se lit entendre, approcha... et Zanoni entra calme et sans paraître soupçonner ses alarmes.

Le lendemain matin, on trouva sur le seuil de l'entrée principale, dont la porte avait été forcée, trois hommes sans vie; ils furent reconnus dans le voisinage pour les forbans les plus sanguinaires et les plus redoutables de l'Archipel, des hommes souillés de cent meurtres, et qui jusque-là n'avaient échoué dans aucun des attentats que leur avait inspirés la soif du pillage. On suivit jusqu'à la plage des traces d'une bande plus nombreuse ; comme si, à la mort de leurs chefs, les complices eussent pris la fuite. Mais quand le provéditore vénitien examina l'affaire, la mort des trois brigands parut enveloppée du mystère le plus inexplicable. Zanoni n'avait pas bougé de l'appartement où il se livrait d'ordinaire à ses expériences. Aucun des serviteurs n'avait été troublé dans son repos. Nulle trace de violence ne paraissait sur les cadavres. Ils étaient morts sans que rien indiquât par quel moyen. A partir de cette nuit, la maison de Zanoni et tout le voisinage devinrent comme sacrés. Les villages environnants, heureux d'être délivrés d'un tel fléau, regardèrent l'étranger comme étant sous la protection spéciale de la Panagia (Sainte Vierge). Pour tout dire, les Grecs impressionnables, frappés de la singulière et imposante beauté d'un homme qui parlait leur langue aussi bien qu'eux-mêmes, dont la voix avait souvent consolé leurs chagrins, dont la main n'avait jamais été fermée à leurs besoins, conservèrent par tradition le souvenir reconnaissant de Zanoni longtemps après son départ de l'île, et montrent encore aujourd'hui le platane sous lequel ils l'ont souvent vu s'asseoir seul et pensif, au milieu des ardeurs de leurs journées brûlantes. Mais Zanoni fréquentait des lieux moins exposés aux regards que l'ombre du platane. Il existe dans cette île des sources bitumineuses mentionnées déjà par Hérodote. Souvent au milieu de la nuit, la lune le vit sortir des bosquets de myrtes et de cytises qui tapissent les collines, entre lesquelles

jaillissent et bouillonnent ces sources inflammables, dont l'efficacité sur la vie organique n'a peut-être pas encore été soupçonnée par la science moderne. Plus souvent encore, il passait ses heures dans une grotte située sur le point le plus isolé de la côte, au milieu de stalactites qui semblent avoir été suspendues par une main humaine, et que les superstitions des habitants rattachent, dans leurs légendes, aux nombreux et presque continuels tremblements de terre qui ébranlent cette île d'une façon si mystérieuse.

Les recherches qui poussaient Zanoni à explorer ces points divers, quelles qu'elles fussent d'ailleurs, se rapportaient toutes à un seul et puissant désir : et chaque jour qu'il passait dans la société de Viola, confirmait et fortifiait ce désir dans Zanoni.

La scène que Glyndon avait vue dans sa vision extatique était vraie de tout point. Quelque temps après la nuit de cette scène, Viola comprit vaguement qu'une influence dont elle ne pouvait analyser la nature cherchait à s'emparer de sa vie si heureuse.

Des visions radieuses et indistinctes, comme celles qu'elle avait connues dans sa jeunesse, mais plus fréquentes et plus frappantes, la poursuivaient nuit et jour pendant l'absence de Zanoni; quand il revenait, elles disparaissaient et semblaient moins belles que sa présence bien-aimée. Zanoni l'interrogea minutieusement et avidement sur ces visions, et parut plus d'une fois mécontent et troublé de ses réponses.

« Ne me parle pas, dit-il un jour, de ces images incohérentes, de ces évolutions d'étoiles, de leurs mouvements harmonieux, ni de ces délicieuses mélodies qui te semblent être la musique et le langage des sphères célestes. N'as-tu pas vu une image plus distincte et plus belle que les autres ? N'as-tu pas entendu une voix te parlant ou semblant te parler dans ta langue, et te murmurant les secrets étranges d'une science mystérieuse ?

— Non ! tout est confus dans ces rêves, la nuit comme le jour; et quand, au bruit de tes pas, je rentre en moi-même, ma mémoire ne conserve qu'une vague impression de bonheur. Comme elle diffère dans sa froideur du bonheur de suspendre mon âme à ton sourire et d'écouter ta voix quand elle me dit : « Je t'aime ! »

— Pourquoi alors des visions moins belles te paraissaient-elles autrefois si pleines de charme ? Comment ont-elles embrasé ta pensée et rempli ton cœur ? Autrefois tu désirais je ne sais quel monde féerique, et aujourd'hui tu semblés si heureuse de la vie commune !

— Ne te l'ai-je pas déjà expliqué ? Est-ce donc la vie commune que d'aimer et de vivre avec celui qu'on aime ? Mon monde féerique, je l'ai; ne me parle pas d'un autre monde. »

Et la nuit les surprit sur la plage solitaire; et Zanoni, arraché à ses préoccupations plus élevées, et penché sur ce doux visage, oublia qu'il est dans l'harmonieux Infini qui les environnait d'autres mondes que celui du cœur humain.

CHAPITRE IX

Il y a un principe de l'âme, supérieur à toute la nature, et par lequel nous pouvons nous élever au-dessus de l'ordre et des systèmes du monde. Quand l'âme s'élève jusqu'à des natures plus excellentes qu'elle-même, elle se sépare alors de toutes les natures subordonnées, échange cette vie pour une autre vie, et abandonne l'ordre des choses auquel elle est unie, pour s'attacher et se mêler à un autre. (Jamblique.)

« Adon-Aï!... Adon-Aï!... parais, parais ! » Et, dans la grotte solitaire où retentissaient autrefois les oracles d'un dieu du paganisme, surgit, au milieu des ombres fantastiques des rochers, une colonne gigantesque et lumineuse, toute rayonnante d'un éclat mobile. Elle ressemblait à cette écume étincelante et vaporeuse qu'une fontaine, vue de loin, semble exhaler la nuit sous un ciel étoile. Le rayonnement éclaira les stalactites, les anfractuosités, les voûtes de la caverne, et répandit une lueur pâle et tremblante sur les traits de Zanoni.

« Fils de la Lumière Éternelle, dit le Mage, toi dont, degré par degré et génération par génération, j'ai acquis enfin la connaissance dans les vastes plaines de la Chaldée; toi auprès de qui j'ai si largement puisé cette sagesse ineffable que l'éternité seule peut épuiser tout entière; toi qui, identique à moi, autant que le permettent nos natures différentes, as été pendant des siècles mon génie familier et mon ami, réponds-moi et guide-moi. »

De la colonne lumineuse sortit une apparition d'une gloire ineffable. Son visage était celui d'un homme dans toute la fraîcheur de la première jeunesse, mais avec une expression solennelle d'éternité et de sagesse immuable ; une lumière pareille au rayonnement des étoiles circulait dans ses veines transparentes; tout son corps était lumière, et la lumière ondulait en étincelles mobiles à travers les flots de son éblouissante chevelure. Les bras croisés sur sa poitrine, l'image se tenait à quelques pieds de Zanoni, et murmurait d'une voix douce et voilée :

« Mes conseils étaient autrefois doux pour toi; autrefois, nuit après nuit, ton âme pouvait suivre l'essor de mes ailes à travers les paisibles splendeurs de l'Infini. Maintenant, tu t'es de nouveau enchaîné à la terre par les liens les plus forts; et l'attraction de l'argile est plus puissante que les sympathies qui rendaient docile à tes charmes le Fils des espaces étoilés. La dernière fois que ton âme écouta ma voix, les sens troublaient déjà ton intelligence et obscurcissaient tes visions. Une dernière fois je viens à toi : mais le pouvoir que tu possèdes de m'évoquer s'évanouit déjà dans ton âme, comme le rayon du soleil s'efface de la vague quand le vent pousse le nuage entre le ciel et l'Océan.

— Hélas! Adon-Aï, répondit tristement le Voyant, je ne connais que trop bien les conditions de l'existence dans laquelle ta présence autrefois répandait la joie. Je sais que la source de notre sagesse est dans notre indifférence pour les choses d'un monde que cette sagesse domine. Le miroir de l'âme ne peut refléter à la fois le ciel et la terre : l'un s'efface de sa surface du moment où l'autre se peint dans ses profondeurs. Mais si, une fois encore, avec le pénible effort d'un pouvoir affaibli, je t'appelle et t'invoque, ce n'est pas pour que tu me rendes à cette abstraction sublime par laquelle l'intelligence affranchie du corps matériel s'élève de région en région jusqu'aux sphères célestes. J'aime, et par l'amour je commence à vivre en autrui de la douce vie humaine. Si j'ai encore quelque science, elle ne me sert plus qu'à paralyser tout danger qui me menace personnellement, ou ceux que je puis regarder avec indifférence des calmes régions de l'étude; je suis aussi aveugle que le plus humble mortel sur les destinées de celle qui fait battre mon cœur sous cette passion qui obscurcit mes regards.

— Qu'importe ? répondit Adon-Aï. Ton amour ne saurait être qu'une dérision ; tu ne peux aimer comme ceux qui sont voués à la mort et à la tombe. Un moment encore ! un jour au plus de ta vie incalculable, et celle que tu aimes n'est plus que poussière. Les autres habitants du monde inférieur vont la main dans la main jusqu'au tombeau; la main dans la

main ils s'élèvent de la corruption à de nouveaux cycles d'existence. Pour toi, il y a ici-bas des siècles; pour elle, des heures. Et pour elle et pour toi, homme puissant et pitoyable, y aura-t-il jamais un avenir commun ? Par quels degrés, par quels cieux d'existence spiritualisée, son âme aura-t-elle passé, quand tu viendras, solitaire attardé, des vapeurs de la terre aux portes de la lumière ?

— Fils des étoiles ! crois-tu que cette pensée ne me poursuive pas sans cesse ? et ne vois-tu pas que je t'ai invoqué pour m'écouter, pour servir mon dessein ? Ne lis-tu pas mon désir et mon rêve ? ne sais-tu pas que j'aspire à élever sa condition au niveau de la mienne ? Toi, Adon-Aï, dont la joie céleste qui fait ta vie se retrempe sans cesse dans les océans de l'éternelle splendeur, tu ne peux que par les sympathies de la science soupçonner ce que j'éprouve, moi, fils d'une race mortelle. Exclu encore de ces objets de la terrible et sublime ambition qui éleva de bonne heure mon essor au-dessus de ce monde d'argile, condamné à demeurer dans ce monde, seul et isolé, j'ai cherché parmi ceux de mon espèce des compagnons, et j'ai cherché en vain. A la fin, j'ai trouvé une compagne. L'oiseau de proie et la bête sauvage ont les leurs ; et j'ai sur les essences malfaisantes assez de puissance pour les écarter du sentier qui doit la conduire vers les régions supérieures, jusqu'à ce que l'air de l'éternité prépare son être à recevoir l'élixir qui défie la mort.

— Et tu as commencé l'initiation, et tu es impuissant à la poursuivie. Je le sais. Tu as pu peupler son sommeil des visions les plus radieuses, tu as évoqué les fils les plus harmonieux de l'air, tu leur as ordonné de bercer son extase de leurs ineffables concerts, et son âme ne les écoute pas : elle retourne à la terre et se dérobe à leur influence. Pourquoi ? Aveugle que tu es, ne le vois-tu pas ? Parce que dans son âme tout est amour. Il n'y a point de passion intermédiaire qui l'unisse et l'attache aux choses que tu voudrais lui communiquer par tes charmes mystérieux. Ces choses n'ont d'attraction que pour les désirs et les aspirations de l'intelligence. Qu'ont-elles de commun avec la passion qui appartient à la terre, avec l'espérance qui va d'elle-même au ciel ?

— Mais ne peut-il exister aucun lien commun qui unisse nos âmes et nos cœurs, et établisse sur la sienne l'influence de la mienne ?

— Ne me le demande pas : tu ne me comprendrais pas.

— Je t'adjure de parler.

— Ne sais-tu pas que, lorsque deux âmes sont séparées, le lien qui les peut unir est une troisième âme dans laquelle toutes deux se rencontrent et vivent ?

— Je te comprends, Adon-A'i, dit Zanoni, et son visage s'éclaira de plus de joie humaine qu'il n'en avait jamais jusqu'alors exprimé, et si une destinée obscure pour moi sur ce point me donne le bonheur du plus humble mortel, si jamais il existe un enfant que je puisse presser contre mon cœur et appeler mien…

— Est-ce donc pour être un homme, après tout, que tu as aspiré à devenir plus qu'un homme ?

— Mais un enfant, une seconde Viola, murmura Zanoni, sans écouter le Fils de la Lumière, une jeune âme fraîchement descendue des cieux, que je puisse élever dès le premier moment où elle touche à la terre, dont je puisse accoutumer les ailes à suivre les miennes à travers les gloires de la création; et par laquelle la mère elle-même puisse s'élever en franchissant impunément le royaume de la mort !

— Prends garde ; réfléchis. Ne sais-tu pas que ton ennemi le plus implacable habite la Réalité ? Tes désirs t'approchent de plus en plus de l'humanité.

— L'humanité ! elle est bien douce, » répondit Zanoni.

Et à ces paroles du voyant le visage glorieux d'Adon-Aï s'éclaira d'un sourire.

CHAPITRE X

AEterna œternus tribuit, mortalia oonfert Mortalis; divina Deus, peritura eaducus. (Prudence.)

EXTRAIT DES LETTRES DE ZANONI A MEJNOUR

Lettre I

Tu ne m'as point parlé des progrès de ton élève ; et je crains que les circonstances n'aient creusé un tel abîme entre la génération à laquelle nous sommes parvenus, et les enfants d'un monde plus jeune, que tous tes soins et ta direction la plus attentive n'échouent, même avec des natures plus pures et plus élevées que celle du néophyte que tu as accueilli sous ton toit. Ce troisième état de l'existence que le sage de l'Inde définit si justement l'intermédiaire entre le sommeil et la veille, et nomme improprement extase, est inconnu aux habitants du Nord; et il en est peu qui voulussent s'y abandonner, considérant, comme ils le font, que cet état de repos, peuplé d'apparitions animées, est la maya, ou une illusion de l'âme hallucinée. Au lieu de fertiliser et de cultiver ces régions aériennes où la nature, convenablement étudiée, peut faire naître des fruits si riches et de si belles fleurs, ils ne cherchent qu'à y fermer les yeux ; ils regardent cet effort de l'intelligence pour s'élever du monde étroit des hommes jusqu'au séjour infini de l'esprit, comme une maladie que le médecin doit guérir par des remèdes et des potions; et ils ignorent que c'est à cet état de leur existence, dans sa forme encore imparfaite et naissante à peine, que doivent leur immortelle origine la poésie, la musique, l'art, tout ce qui appartient à cet idéal du beau, dont la veille ni le sommeil ne peuvent fournir un type ni une image. Mejnour, dans les siècles reculés où toi et moi étions des néophytes et des aspirants, nous faisions partie d'une classe à laquelle le monde réel était fermé et interdit. Nos ancêtres n'avaient dans la vie qu'un seul but, la science. Dès le berceau nous étions voués et préparés à la sagesse comme à un sacerdoce. Nos recherches commençaient là où la spéculation moderne replie ses ailes impuissantes et sans foi. Et ce qui pour nous était une science commune et élémentaire, les sages d'aujourd'hui le dédaignent comme un ensemble de chimères fantastiques, ou s'en détournent désespérés comme d'un mystère impénétrable. Les principes fondamentaux eux-mêmes, ces larges et pourtant simples théories de l'électricité et du magnétisme, demeurent obscures et indécises, au milieu des discussions stériles et étroites de leurs écoles ; et cependant, même dans notre jeunesse, combien étaient peu nombreux ceux qui atteignaient au premier degré de notre association fraternelle ! et de ceux-là combien encore, après s'être lassés de jouir des privilèges qu'ils avaient recherchés, ont abandonné la lumière du soleil, et se sont laissé engloutir sans efforts, dans

la tombe, comme des pèlerins dans un désert, épouvantés du calme de leur solitude et de l'absence de tout but visible ! Toi en qui rien ne semble vivre hors le désir de savoir, toi qui, sans demander si elle doit conduire au bonheur ou au malheur, te donnes pour guide à tous ceux qui veulent marcher dans la voie de la science mystérieuse, Homme-Livre, insensible aux préceptes que tu annonces, tu as toujours cherché à accroître, tu as souvent accru le nombre de nos adeptes ; mais ils n'ont été initiés que partiellement à tes secrets. La vanité, les passions, les rendaient indignes du reste; et maintenant, sans autre intérêt que celui d'une expérience scientifique, sans amour, sans pitié, tu exposes cette âme nouvelle aux hasards de la formidable épreuve ! Tu penses qu'il suffit d'une ardeur curieuse et zélée, d'un courage indomptable et intrépide pour triompher, là où l'austère intelligence et la plus pure vertu ont souvent échoué. Tu crois aussi que ce germe de l'art qui dort dans l'âme du peintre, renfermant en lui l'embryon tout entier de la puissance et de la beauté, peut, par son épanouissement, devenir la fleur noble et imposante de la science ineffable. C est pour toi une expérience nouvelle. Ménage ton néophyte, et, si sa nature trompe tes espérances dès les premiers essais, renvoie-le à la réalité, pendant qu'il est temps encore pour lui de jouir de la vie extérieure et passagère des sens qui aboutit à la tombe. Et, pendant que je t'avertis ainsi, ô Mejnour, comme tu vas sourire de mes espérances inconstantes ! Moi qui ai si souvent refusé d'en initier d'autres à nos mystères, je commence enfin à comprendre pourquoi la grande loi qui rattache l'homme à ses semblables, alors même qu'il cherche le plus à s'isoler d'eux, a fait de ta science froide et inanimée le lien entre toi et ton espèce; pourquoi, toi aussi, tu as cherché des disciples et des prosélytes ; pourquoi, voyant les unes après les autres des vies s'éteindre dans notre ordre étoilé, tu aspires toujours à remplir les lacunes, à réparer les pertes ; pourquoi, au milieu de tes calculs incessants et sans repos comme les rouages de la nature elle-même, tu recules d'effroi devant la pensée de demeurer seul ! Il en est ainsi de moi aussi, je cherche enfin un prosélyte, un égal; moi aussi, je frémis d'être seul ! Ce dont tu m'as prévenu est arrivé. L'amour ramène toute chose à soi. Il faut ou que je m'abaisse à la nature de celle que j'aime, ou que je l'élève à la mienne. Tout ce qui appartient à l'art véritable a toujours exercé une attraction sur nous, dont l'existence même est dans l'idéal d'où l'art descend; ainsi, dans celle que j'aime, j'ai découvert enfin le lien secret qui à première vue m'attacha à elle, fille de l'harmonie. L'harmonie en passant dans son être devint poésie. Ce qui l'attirait, ce n'était pas la scène et ses vaines illusions, c'était ce monde de sa fantaisie que la scène semblait résumer et représenter. C'est là que la poésie trouva une langue, c'est là qu'elle s'incarna péniblement dans une forme incomplète; et puis, ce monde ne lui suffisant plus, elle retomba sur elle-même, elle colora ses pensées, elle envahit l'âme de mon élève, elle ne demanda pas des paroles, elle ne créa pas des œuvres, elle ne donna naissance qu'à des émotions, elle se prodigua dans des rêves. Enfin l'amour vint, et c'est là que, comme un fleuve dans la mer, elle déversa ses flots inquiets, jusqu'à ce qu'elle devint muette, profonde, immobile... le miroir éternel des cieux.

Mais, par cette poésie qu'elle a en elle, Viola ne peut-elle pas s'élever à la large poésie de l'univers ? Souvent j'écoute son langage ingénu et abandonné; je trouve des oracles dans ses paroles dont elle ignore la beauté, comme nous découvrons des vertus étranges dans une fleur. Je vois mûrir son âme sous mes yeux ; et dans sa riche fertilité, quels trésors de pensées inépuisables et toujours nouveaux ! Mejnour, combien de nos pareils ont surpris les lois secrètes de l'univers, ont résolu les énigmes de la nature extérieure, ont fait jaillir la lumière du sein des ténèbres ! Et le poète qui n'étudie que la nature humaine

n'est-il pas le plus grand des philosophes ?... La science et l'athéisme sont incompatibles; connaître la nature, c'est savoir qu'il y a un Dieu. Mais faut-il connaître la nature pour examiner l'ordre et l'édifice de la création ? Je crois, quand je contemple une âme pure, si ignorante et si enfantine qu'elle soit, je crois voir l'Etre auguste et immatériel plus clairement que dans tous les globes de matière qui sillonnent, pour lui obéir, les espaces infinis.

C'est avec raison que le statut fondamental de notre ordre nous ordonne de ne communiquer nos secrets qu'aux âmes pures. La partie la plus terrible de l'épreuve est dans les tentations que notre puissance inspire aux méchants. S'il était possible qu'un homme pervers atteignît à nos attributs, quel désordre dans le monde ! Heureusement, cela n'est point possible; sa perversité paralyserait même sa puissance. C'est dans la pureté de Viola que j'espère, avec une confiance mieux fondée que celle qui t'a fait espérer dans le courage et dans le génie de tes disciples. Je te prends à témoin, Mejnour : tu sais que, depuis ce jour éloigné où je pénétrai les secrets de notre science, jamais je n'ai cherché à faire servir ses mystères à un but indigne d'eux !... Notre existence, qui s'étend et se perpétue, ne nous laisse, hélas ! ni patrie ni famille ; la loi qui place toute science et tout art dans des régions isolées des passions bruyantes et de l'ambition turbulente de la vie actuelle, nous défend toute influence sur les destinées des nations, que le ciel gouverne par des instruments plus grossiers et plus aveugles : et pourtant, partout où se sont portés mes pas errants, j'ai cherché à soulager les misères, à détruire le mal. Ma puissance n'a été hostile qu'aux méchants ; et cependant, malgré toute notre science, comme à chaque pas nous nous trouvons réduits à n'être que les instruments privilégiés de ce Pouvoir qui nous donne le nôtre, mais seulement pour le diriger ! Comme toute notre sagesse s'anéantit devant celle qui donne à la moindre plante ses vertus, au moindre atome les myriades d'habitants qui l'animent ! Et, doués comme nous le sommes parfois du pouvoir d'influer sur le bonheur des autres, quel sombre et mystérieux nuage plane sur notre propre destinée !... Nous ne pouvons être des prophètes pour nous-mêmes. Avec quelle espérance tremblante je me berce de la pensée qu'il me sera permis de conserver à ma solitude le rayon d'un sourire vivant !

Lettre II

Ne me croyant pas assez pur pour initier une âme aussi pure que la sienne, je cherche à peupler son extase de ces fils radieux et tendres de l'espace qui ont fourni à la poésie (cette intuition de la nature) les idées des Sylphes et des Glendoveer. Et ces êtres eux-mêmes sont moins purs que ses pensées, moins tendres que son amour. Ils n'ont pu l'élever au-dessus de son cœur humain, car ce cœur a en lui-même son ciel.

Je viens de la contempler dans son sommeil. Je l'ai entendue soupirer mon nom. Hélas ! ce qui pour d'autres est si doux a pour moi de l'amertume; je songe que bientôt arrivera l'heure où ce sommeil sera sans rêve ; que ce cœur où retentit mon nom sera glacé ; que ces lèvres qui le murmurent seront muettes. L'amour a deux aspects bien différents. Si nous l'envisageons dans sa forme grossière, si nous ne considérons que ses attaches matérielles, ses jouissances d'un moment, sa fièvre turbulente et sa morne réaction, nous nous étonnons que cette passion soit le mobile suprême du monde ; que ce soit elle qui ait inspiré les plus grands sacrifices, influencé toutes les sociétés et tous les siècles ; que ce soit à elle que le génie, dans toute sa grandeur et toute sa beauté sublime, ait toujours

consacré son culte; que, sans l'amour, il n'y eût ni civilisation, ni musique, ni poésie, ni beauté, ni vie, hors la vie de la brute.

Mais examinons-le sous sa forme céleste, dans l'abnégation désintéressée de ses élans, dans son affinité intime avec tout ce qu'il y a dans l'âme de plus délicat et de plus subtil ; avec sa puissance supérieure à tout ce qui, dans la vie, est petit et misérable ; dans son triomphe sur les idoles d'un culte plus grossier ; dans la vertu magique par laquelle il fait d'une chaumière un palais, d'un désert une oasis, et des glaces du pôle un radieux printemps, du jour où y pénètre son souffle fécond et vivifiant; alors ce qui nous étonne, c'est qu'on le considère si rarement sous son aspect le plus sacré. Ce que l'homme sensuel appelle les jouissances de l'amour, ce sont là les moindres de ses joies. L'amour véritable est moins une passion qu'un symbole. Se peut-il, ô Mejnourj ! que le temps vienne où je parlerai de Viola comme d'une créature qui a été.

Lettre III

Sais-tu que, depuis quelque temps, je me demande souvent si tout est innocent dans cette science qui nous sépare de notre espèce. Il est vrai que, plus nous nous élevons, et plus nous semblent haïssables les vices des créatures qui rampent pendant un jour sur la terre; plus le sentiment de la Bonté infinie nous pénètre, et plus notre bonheur semble émaner immédiatement d'Elle. Mais aussi, que de vertus frappées de mort dans ceux qui vivent dans le monde de la mort et qui ne veulent pas mourir ! Cet égoïsme sublime, cet état d'abstraction et de rêverie, cette existence qui s'enveloppe de sa majesté et ne dépend que d'elle-même, n'est-elle pas l'abdication de cette noblesse qui identifie notre bonheur, nos joies, nos craintes, nos espérances, avec les espérances et les craintes, avec les joies et le bonheur des autres ? Vivre sans redouter d'ennemis, à l'abri de toute infirmité qui humilie, assurés contre toute inquiétude, libres des misères de toutes choses, c'est là une perspective qui séduit notre orgueil. Et pourtant, n'admires-tu pas davantage celui qui meurt pour un autre ? Depuis que je l'aime, Mejnour, il me semble qu'il y a quelque chose de lâche à m'affranchir de la tombe qui dévore les cœurs dont les fibres nous embrassent. Je le sens, la terre envahit et maîtrise mon âme. Tu avais raison, l'éternelle vieillesse, sereine et impassible, est un don plus précieux que l'éternelle jeunesse avec ses aspirations et ses désirs. Jusqu'à ce qu'il nous soit donné de n'être qu'esprit, la solitude ne peut trouver de repos que dans l'indifférence.

Lettre IV

J'ai reçu ta lettre… Se peut-il ? ton disciple a trompé ton attente ! Hélas ! pauvre disciple !…

Mais............... (Suivent ici des commentaires sur les détails de la vie de Glyndon, que le lecteur connaît déjà ou qu'il connaîtra bientôt ; et une prière pressante adressée à Mejnour de veiller encore sur la destinée de son élève.)

Moi aussi, je nourris la même espérance avec un cœur plus ardent. Mon élève ! ah ! comme les serments qui doivent accompagner ton épreuve m'effraient sur ma tâche ! Je veux encore une fois consulter le fils de la Lumière.

Oui ! Adon-Aï, longtemps sourd à mon appel, s'est enfin montré dans ma vision, et il a

laissé après lui la gloire de sa présence sous la forme de l'Espérance. Il n'est pas impossible, Viola ! pas impossible que nous soyons enfin unis âme à âme !

Lettre V

Lettre postérieure de plusieurs mois.

Mejnour ! éveille-toi de ton apathie; réjouis-toi ! une nouvelle âme naîtra dans le monde. Une nouvelle âme m'appellera Père. Ah ! ceux qui ont pour ressources toutes les occupations de la vie humaine, s'ils tressaillent d'une émotion exquise à la pensée de retrouver leur enfance souriant au front de leurs enfants ; et, dans cette naissance, s'ils renaissaient eux-mêmes à la sainte Innocence, qui est le premier degré de l'existence ; et s'ils sentent que l'homme est investi de la mission d'un ange en recevant une vie à guider depuis le berceau, et une âme à nourrir pour le ciel, quel doit donc être mon bonheur, à moi, en accueillant un Héritier de tous ces dons, qui se doublent à être partagés ? Quelle joie dans le pouvoir de défendre, de protéger, de faire pénétrer goutte à goutte la science, de détourner le péril, et de ramener le fleuve de la vie par un cours plus riche, plus large et plus profond, au paradis où il a pris sa source ! Et sur le bord de ce fleuve, nos âmes s'uniront, mère bien-aimée. Notre enfant nous apportera la mystérieuse sympathie qui nous manque encore. Et quel fantôme pourrait te poursuivre, quelle terreur l'alarmer, quand ton initiation se fera auprès du berceau de ton enfant ?

CHAPITRE XI

Ils trompent ainsi les ennuis de la route jusqu'à ce que la fureur de l'orage soit passée : voulant alors retourner au point dont ils s'étaient éloignés, ils ne trouvent plus le chemin qu'on leur avait indiqué, et errent à l'aventure par des sentiers inconnus. (Spenser.)

Oui, Viola ! tu n'es plus le même être qui, sur le seuil de ta maison de Naples, suivais les images flottantes de ta fantaisie à travers le monde de la Rêverie ; tu n'es plus celle qui cherchait à donner une voix à l'idéal du Beau, sur les planches où l'Illusion contrefait pour une heure le Ciel et la Terre, jusqu'à ce que la raison blasée et ennuyée se recueille pour ne plus retrouver que le clinquant et le machiniste. Ton âme repose dans son bonheur : ses aspirations errantes ont trouvé un but. Un seul moment contient parfois le sentiment de l'éternité : car, lorsque nous sommes parfaitement heureux, nous savons qu'il est impossible de mourir. Toutes les fois que l'âme se sent elle-même, elle sent la vie éternelle. « L'initiation est ajournée. Les jours et les nuits ne sont remplis d'autres visions que de celles dont un cœur heureux berce une imagination étrangère au mal. Pardonnez-moi, sylphes et glendoveers, de me demander si de telles visions ne sont pas plus douces et plus belles que vous. »

Ils sont arrêtés sur la plage, ils regardent le soleil qui disparaît dans les flots. Depuis combien de temps habitent-ils leur île ?Qu importe ? des mois, des années, peut-être; qu'importe ? Compter ce temps de bonheur, à quoi bon ? Dans le rêve d'un moment, des

siècles se peuvent condenser; et c'est ainsi que nous mesurerons la joie ou la douleur, non par la durée du rêve, mais par le nombre des émotions que le rêve contient.

Le soleil s'enfonce lentement, l'air est accablant; sur la mer, le navire majestueux repose immobile; sur le rivage, pas une feuille ne tremble aux arbres.

Viola se rapprocha de Zanoni ; un pressentiment qu'elle ne pouvait définir fît battre son cœur plus vite : elle le regarda, et fut frappée de l'expression de son visage; il trahissait le trouble et l'anxiété.

« Ce calme profond a quelque chose qui me fait peur, » dit-elle à voix basse.

Zanoni ne parut pas l'entendre. Il se parlait tout bas, et ses yeux inquiets parcouraient tous les points de l'horizon. Elle ne savait pourquoi : mais ce regard qui semblait sonder l'espace, ses paroles murmurées dans un idiome inconnu, ranimèrent confusément ses appréhensions superstitieuses. Elle était devenue plus craintive, du jour où elle avait su qu elle devait être mère. Etrange crise dans la vie d'une femme et dans son amour ! Quelque chose qui n'est pas encore né dispute déjà son cœur à celui qui jusque là y a régné sans partage.

« Zanoni ! regarde-moi, » dit-elle en lui prenant la main. Il se tourna vers elle : « Tu es pâle, Viola ! ta main tremble ». — C'est vrai; je sens comme si quelque ennemi s'approchait de nous.

— Et ton instinct ne te trompe pas. Un ennemi approche en effet. Je le vois à travers cette atmosphère pesante, je l'entends à travers le silence, le fantôme, le destructeur, la peste. Vois comme, par un effort visible à l'œil seul, les feuilles fourmillent d'insectes ! »

II parlait encore, quand, des rameaux qui les abritaient, un oiseau tomba aux pieds de Viola; il agita les ailes un instant, se débattit une dernière fois, et mourut.

« Oh ! Viola, dit Zanoni avec une émotion profonde, voilà la mort ! Ne crains-tu pas de mourir ?

— De te quitter ? oh ! oui.

— Et si je pouvais t'enseigner le secret de défier la mort; si je pouvais suspendre pour ta jeunesse la marche du temps; si je pouvais... »

II s'arrêta brusquement ; le regard de Viola annonçait l'effroi, son visage et ses lèvres étaient pâles.

« Ne parlez pas ainsi, ne me regardez pas ainsi dit-elle en s'éloignant involontairement. Vous m'effrayez.... Oh ! ne parle pas ainsi, je tremblerais, non pour moi, mais pour ton enfant !

— Ton enfan t! Mais refuserais-tu, pour ton enfant, ce même don sublime ?

— Zanoni !

— Eh bien ?

— Le soleil a disparu à nos yeux, mais pour se lever à d'autres yeux. Disparaître de ce monde, c'est vivre dans le monde là-haut. Oh ! mon amant ! oh ! mon époux, dit-elle avec une étrange et soudaine vivacité, dis-moi que tu plaisantais, que tu voulais te jouer de ma folie ! Il y a moins de terreur dans la peste que dans tes paroles. »

Le front de Zanoni s'assombrit, il la regarda en silence pendant quelques instants; enfin il lui dit presque sévèrement :

« Que sais-tu qui t'autorise à douter de moi ?

— Oh ! pardonne, pardonne ! rien, s'écria Viola en se jetant sur son cœur et en sanglotant. Je ne veux pas croire même à tes propres paroles, si elles t'accusent. » Sans répondre, il essuya d'un baiser les larmes de Viola.

« Ah ! ah ! dit-elle avec un charmant sourire enfantin, tu voulais me donner un charme contre la peste ; vois, je te le prends moi-même. »

Et elle mit la main sur une petite amulette antique qu'il portait sur sa poitrine.

« Tu ne peux savoir à quel point ce petit objet m'a rendue jalouse du passé, Zanoni ! C'est quelque gage d'amour, sans doute ? mais non, tu n'aimais pas celle qui te l'a donné, comme tu m'aimes. Veux-tu que je te vole ton amulette ?

— Enfant ! dit Zanoni avec tendresse : celle qui passa ce souvenir à mon cou le regardait sans doute comme un talisman, car elle avait comme toi des superstitions ; pour moi il a plus de prix qu'un charme magique : c'est la relique d'un temps bien doux et maintenant évanoui, où l'on m'aimait sans douter. »

II dit ces paroles d'un ton de triste reproche qui pénétra jusqu'au cœur de Viola ; mais son accent reprit une solennité qui refoula les sentiments de Viola prêts à éclater, et il ajouta : « Le jour viendra peut-être, Viola, où ce souvenir passera de mon cœur dans le tien : quand tu comprendras mieux, quand les lois de notre existence seront les mêmes. »

Il reprit doucement sa marche, ils rentrèrent à pas lents; mais, malgré tous ses efforts pour la chasser, la crainte demeura au cœur de Viola. Elle était Italienne et catholique, elle avait toutes les superstitions de son pays natal. Elle se réfugia dans sa chambre, et se mit à prier devant une relique de saint Janvier, qui l'avait accompagnée partout; elle n'avait jamais cru possible de s'en séparer. S'il existait un talisman capable d'écarter la peste, était-ce pour elle qu'elle redoutait le fléau ? Le lendemain matin, Zanoni, à son réveil, trouva la relique du saint suspendue à son cou, à côté de l'amulette mystique.

« Tu n as rien à craindre de la peste, maintenant, dit Viola avec un mélange de larmes et de sourires, et, quand tu seras tenté à l'avenir de me parler comme hier, le saint sera là pour te faire des reproches. Eh bien, Zanoni, crois-tu qu'il puisse exister une communion de pensée et d'âme, si ce n'est entre égaux ? » La peste éclata en effet; il fallut abandonner leur île, leur séjour bien-aimé. Puissant magicien, tu n'as aucun pouvoir pour sauver ceux que tu aimes. Adieu, abri de l'amour et du bonheur, doux lieux de repos et de sécurité, adieu! D'autres climats aussi beaux vous pourront accueillir, amants fugitifs; des cieux aussi sereins, des flots aussi calmes, aussi azurés. Mais ce temps, ces heures écoulées, peuvent-ils jamais revenir ? Qui donc peut dire que le cœur ne change pas avec la scène de son bonheur ; qu il ne perd rien en quittant le lieu qui pour la première fois abrite cette vie à deux ? Le plus petit coin y conserve tant de souvenirs que le lieu seul peut rappeler ! Le passé qui le peuple et le remplit semble si bien assurer l'avenir ! Qu'une pensée moins tendre, moins confiante, nous envahisse, aussitôt l'abri sous lequel un serment a été échangé, une larme essuyée, nous rend aux heures de la première et céleste illusion. Mais sous un toit où rien ne parle de ces premiers moments de félicité, où manque la voix éloquente des souvenirs, où ne dort ensevelie aucune de ces émotions qui se raniment et

nous apparaissent comme des habitants des cieux ! Ah ! oui, qui donc, ayant passé par la triste histoire de l'affection, viendra nous dire que le cœur ne change pas avec la scène ? Soufflez, vents propices ! enflez-vous, voiles rapides ! fuyons, fuyons loin de cette terre où la mort vient saisir le sceptre de l'amour. Le rivage s’efface, de nouvelles terres succèdent aux vertes collines, aux bosquets d'orangers de l'île des Epoux. Déjà dans un lointain indécis brillent les colonnes debout encore d'un temple que l'Athénien dédia à la Sagesse ; et, emporté par la nef qui bondissait sous la brise, l'adorateur qui avait survécu à la Divinité murmura :

« La sagesse des siècles n'a donc pu me donner des heures plus heureuses que celles du pâtre qui ne connaît d'autre monde que son village, ni d'aspiration qui s'élève au-dessus du baiser et du sourire du foyer domestique ! »

Et la clarté de la lune dormait également sur les débris du temple d'une foi effacée, sur la cabane du pâtre, sur le sommet de la montagne éternelle, sur l'herbe périssable qui en tapissait les flancs; et ses rayons semblaient répondre par un sourire de froid dédain à l'Etre qui avait peut-être vu bâtir le temple, et qui dans son impénétrable existence devait peut-être voir la montagne pulvérisée s'écrouler sur sa base.

LIVRE V

LES EFFETS DE L'ÉLIXIR

LA SUPERSTITION ABANDONNE LA FOI

CHAPITRE PREMIER

Zwei Seelen wolnen, ach! in meiner Brust.

Was stehst du so, und blicks- erstaunt hinaus ?

(Faust.)

(Deux âmes, hélas ! habitent dans mon sein.

Pourquoi t'arrêtes-tu ainsi, l'air étonné ?)

On se souvient que nous avons laissé maître Paolo au chevet de Glyndon. Eveillé d'un profond sommeil, l'Anglais, au souvenir de l'horrible nuit qu'il avait passée dans la chambre mystérieuse, poussa un cri et couvrit son visage de ses mains.

« Bonjour, Excellence, dit gaiement Paolo. Corpo di Bacco, vous avez bien dormi ! »

Le timbre de cette voix pleine, forte et saine, dissipa les images qui peuplaient encore la mémoire de Glyndon.

Il se dressa dans son lit.

« Où donc m'avez-vous trouvé ? pourquoi êtes-vous ici ?

— Où je vous ai trouvé ! répéta Paolo surpris. Dans votre lit, apparemment. Pourquoi je suis ici ? parce que le Padrone m'a dit d'attendre votre réveil et de demander vos ordres.

— Le Padrone ! Mejnour ! il est donc arrivé ?

— Et reparti, signor. Il a laissé cette lettre pour vous.

— Donnez et allez attendre que je sois levé.

— A votre service. J'ai commandé un excellent déjeuner; vous devez avoir faim. Je suis un cuisinier passable, comme il convient à un fils de moine. Vous serez émerveillé de mon talent à accommoder le poisson. Mon chant ne vous paraîtra pas importun, j'espère ; je chante toujours en préparant une salade : les ingrédients se mêlent alors plus harmonieusement. »

Et Paolo rejeta sa carabine sur son épaule, quitta la chambre et ferma la porte.

Glyndon était déjà plongé dans le contenu de la lettre suivante :

« Le jour où je t'acceptai pour disciple, je promis à Zanoni que, si je demeurais convaincu par les premières épreuves que tu dusses grossir le nombre, non de nos adeptes, mais des victimes qui ont en vain aspiré à ce titre, je ne te pousserais pas à ton malheur et à ta perte, et que je te rendrais au monde. Ton épreuve a été la plus facile que jamais néophyte ait eue à subir; je ne t'ai demandé que de contenir tes instincts sensuels, et de te soumettre à une courte expérience pour prouver ta patience et ta foi. Retourne à ton monde ; ta nature n'est pas de celles qui puissent aspirer au nôtre.

« C'est moi qui ai chargé Paolo de te recevoir à la fête, c'est moi qui ai poussé le vieux mendiant à te demander l'aumône ; c'est moi qui ai laissé ouvert le livre que tu ne pouvais lire qu'en transgressant mes ordres. Eh bien, tu as vu ce qui t'attend au seuil de la science ; tu t'es trouvé face à face avec le premier ennemi qui menace celui qui gémit encore sous l'étreinte despotique des sens. Es-tu surpris que je ferme à jamais les portes sur toi ? Ne comprends-tu pas enfin qu'il faut une âme trempée, purifiée, préparée non pas par des philtres, mais par son propre mérite et sa valeur sublime, pour franchir le seuil et braver l'ennemi ? Malheureux ! Toute ma science est sans pouvoir pour l'homme téméraire et sensuel, pour celui qui n'aspire à connaître nos secrets que pour les profaner, pour les prostituer aux jouissances grossières et au vice égoïste. Pourquoi les imposteurs et les sorciers des siècles passés ont-ils péri en tentant d'approfondir des mystères qui doivent purifier et non pervertir ? Ils ont prétendu posséder la pierre philosophale, et ils sont morts sous les haillons; l'élixir de l'immortalité, et ils sont descendus dans la tombe, blanchis avant le temps. Les légendes attestent que le démon les a mis en pièces. Oui, c'était le démon de leurs désirs impies et de leurs rêves criminels. Ce qu'ils ont convoité, tu le convoites, et, eusses-tu les ailes du séraphin, tu ne pourrais t'envoler des eaux corrompues et stagnantes de la mortalité. Ta soif de science n'est que présomption pétulante ! tes désirs de bonheur, un appétit morbide des plaisirs impurs et matériels ! Ton amour lui-même, qui ennoblit d'ordinaire les âmes les plus viles, c'est une passion lâche et monstrueuse qui mêle aux effervescences brutales de la chair les odieux calculs d'une froide trahison ! Toi, un des nôtres ! Toi, un frère de l'ordre auguste ! Toi, un aspirant aux étoiles qui brillent dans la Shemaia de la science chaldéenne ! L'aigle ne peut guider vers le soleil que le vol de l'aiglon. Je t'abandonne à ton atmosphère crépusculaire.

« Mais pour ton malheur, désobéissant et profane, tu as aspiré l'élixir, tu as attiré à toi un ennemi hideux et impitoyable. Toi seul peux exorciser le fantôme que tu as suscité. Il faut que tu rentres dans le monde; mais ce n'est que par un violent effort que tu pourras reconquérir le calme et la joie de la vie que tu as quittée. Voici ce que je puis te dire pour te soutenir : celui qui s'est assimilé même la faible part que tu as prise de l'énergie vitale et volatile contenue dans ce breuvage mystérieux, a éveillé en lui des facultés qui ne sauraient dormir ; des facultés qui peuvent encore, par une humilité patiente, par une foi inébranlable, par un courage qui n'est pas du corps, comme le tien, mais de l'âme intrépide et vertueuse, atteindre, sinon à la science qui règne dans les régions éthérées, du moins à de nobles résultats dans la vie humaine. Cette influence, incessamment active, tu la retrouveras dans tout ce que tu entreprendras. Ton cœur, au milieu des joies vulgaires, aspirera à quelque chose de plus saint; ton ambition, au milieu des mobiles grossiers, cherchera un but au-delà de ta portée. Mais ne pense pas que cette disposition seule suffise à la gloire : elle peut tout aussi bien te conduire à la honte et au crime. Ce n'est qu'une force imparfaite et nouvelle qui ne te laissera aucun repos. C'est la direction que tu lui donneras qui montrera si elle émane de ton bon ou de ton mauvais génie. « Malheur à toi ! pauvre insecte pris dans l'inextricable réseau dont tu as enlacé tes membres et tes ailes. Non seulement tu as aspiré l'élixir, mais encore tu as évoqué le spectre : de toutes les légions qui peuplent l'espace, il n'est pas pour l'homme d'ennemi aussi implacable ; tu as soulevé le voile, et il n'est plus en mon pouvoir d abriter ton regard derrière un bienfaisant nuage. Sache au moins que tous ceux d'entre nous, les plus grands et les plus sages, qui ont réellement franchi le seuil, ont eu pour première tâche de dompter et de soumettre l'Ombre hideuse et formidable qui le garde. Sache qu'il t'est possible de te dérober à ces yeux livides; sache que, s'ils te poursuivent, ils ne sauraient te nuire tant que tu résisteras aux pensées qu'ils inspirent et à la terreur qu'ils produisent. C'est surtout quand tu ne les vois pas que tu dois les redouter le plus.

« Va, maintenant, enfant de la matière corrompue ! Tout ce que je puis te dire pour t'encourager, pour t'avertir et pour te guider, je te l'ai dit dans ces lignes. Ce n'est pas moi, c'est toi-même qui as fait naître la sombre épreuve dont tu sortiras, je l'espère, en paix. Symbole moi-même de cette science que je cultive et que je sers, je ne cache aucun enseignement à l'aspirant pur et sincère; pour le curieux vulgaire je suis une énigme impénétrable. Le seul bien impérissable de l'homme étant sa pensée, il n'est pas en mon pouvoir de matérialiser et d'anéantir les idées et les aspirations qui sont nées dans ton cœur. Le moindre novice pourrait pulvériser ce château et faire rouler cette montagne jusqu'au fond de la vallée. Le maître lui-même n'a pas le pouvoir de dire à la Pensée que sa science a inspirée : Cesse d'exister. Tu peux déguiser la pensée sous mille formes nouvelles, tu peux la faire passer, purifiée et raffinée, dans une âme plus sublime; mais tu ne peux anéantir ce qui réside dans l'esprit seul, ce qui n'a d'autre substance que l'idée. Toute pensée est une âme. Ce serait donc en vain que nous chercherions, toi ou moi, à défaire le passé et à te rendre l'aveugle insouciance de ta jeunesse. Tu dois subir l'influence de l'élixir que tu as inhalé; tu dois lutter contre le spectre que tu as invoqué. »

La lettre tomba des mains de Glyndon. Les diverses émotions qui s'étaient succédé en lui pendant qu'il la lisait, firent place à une sorte de stupeur pareille à celle qui suit l'anéantissement subit, dans le cœur humain, de quelque espérance longtemps entretenue, d'amour, d'avarice ou d'ambition. Ce monde sublime, le but de toutes ses aspirations ardentes, de ses sacrifices, de ses efforts, lui était interdit à jamais, et interdit par sa faute,

par sa témérité et sa présomption. Mais Glyndon n'était pas homme à se condamner longtemps lui-même. Son indignation ne tarda pas à s'allumer contre Mejnour, qui avouait l'avoir tenté, et qui l'abandonnait maintenant... à la société implacable d'un spectre. Les reproches du Mystique l'irritèrent plutôt qu'ils ne le confondirent. Quel crime avait-il commis pour mériter un langage aussi sévère et aussi dédaigneux ? Etait-ce donc une chose si dégradante que de trouver du plaisir au sourire et aux regards de Fillide ? Zanoni lui-même n'avait-il pas avoué son amour pour Viola ? ne l'avait-il pas emmenée pour en faire sa compagne ? Glyndon ne songea pas un instant à se demander s'il y a des différences entre un amour et un autre amour. Où était d'ailleurs le crime de céder à une tentation réservée aux braves seuls ? Le volume mystérieux que Mejnour avait laissé ouvert à dessein ne lui disait-il pas : Méfie-toi de la peur. On avait donc volontairement stimulé toutes les impulsions les plus violentes de l'âme humaine, en lui interdisant d'entrer dans la chambre, en lui confiant la clef qui tenta sa curiosité, et en laissant à sa portée le volume qui semblait lui révéler le moyen de la satisfaire. A mesure que ces pensées se succédèrent rapidement, il commença à considérer Mejnour comme l'auteur d'un piège perfide destiné à le tromper pour son malheur, ou comme un imposteur qui savait qu'il ne pouvait réaliser les grandes espérances qu'il lui avait données. En examinant plus attentivement les menaces et les avertissements mystérieux de Mejnour, il leur trouva un sens purement allégorique et figuré, comme celui du jargon platonicien. Peu à peu il se persuada que le spectre même qu'il avait vu, ce fantôme d'un aspect si hideux, n'était qu'une illusion créée par l'art de Mejnour. Le radieux soleil qui baignait les angles les plus reculés de sa chambre semblait dissiper avec un sourire les terreurs de la nuit précédente. L'orgueil et le ressentiment exaltèrent son courage naturel, il s'habilla à la hâte, et, quand il rejoignit Paolo, ce fut avec un visage animé et un pas assuré.

« Alors, Paolo, dit-il, le Padrone, comme vous l'appelez, vous a dit de m'attendre et de m'accueillir à la fête ?

— Oui, par l'intermédiaire d'un vieux mendiant estropié. J'en fus d'abord surpris, parce que je le croyais loin. Mais, pour ces grands philosophes, deux ou trois cents lieues sont une misère.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez reçu de nouvelles de Mejnour ?

— Parce que le vieux mendiant me l'avait défendu.

— Ne revîtes-vous pas cet homme après pendant la danse ?

— Non, Excellence !

— Hum !

— Laissez-moi vous servir, dit Paolo, en remplissant l'assiette de Glyndon et en remplissant son verre. Je voudrais, signor, maintenant que le Padrone est parti (non pas, ajouta-t-il en promenant autour de la chambre un regard peu rassuré, que je veuille rien dire d'irrespectueux pour lui), je voudrais donc, maintenant qu'il est parti, vous voir prendre pitié de vous-même, et vous demander pourquoi vous avez la jeunesse. Pas apparemment pour vous enterrer vivant dans ces vieilles ruines, et pour compromettre votre corps et votre âme par des études qu'un saint n'approuverait assurément pas.

— Les saints sont-ils donc les protecteurs de vos occupations à vous, maître Paolo ?

— Sans doute, répondit Paolo quelque peu confus; un gentilhomme dont la poche est

pleine de pistoles n'est pas nécessairement tenu à pratiquer l'art d'enlever les pistoles des autres. Mais avec nous, pauvres diables, le cas est différent. Après tout, je ne manque jamais de consacrer à la Vierge la dîme de mes profits, et le reste, je le partage charitablement avec les pauvres. Mais jouissez de la vie; faites-vous absoudre par votre confesseur de vos petites peccadilles, et ne laissez pas trop grossir votre mémoire avec lui : voilà mon avis. A votre santé, Excellence ! Tenez, le jeûne, hors des jours prescrits atout bon catholique, ne fait qu'engendrer des fantômes.

— Des fantômes ?

— Oui. Le diable s'attaque toujours aux estomacs vides. Convoiter, haïr, voler, piller, tuer : voilà les désirs naturels de l'homme affamé. Quand on a bien dîné, signor, on est en paix avec le genre humain. A la bonne heure ! vous aimez ce perdreau. Cospelto ! moi-même, quand j'ai passé deux ou trois jours seulement dans la montagne, sans autre régal, de l'aurore au couchant, qu'une croûte de pain noir et un oignon, je deviens féroce comme un loup. Et ce n'est pas là le plus grave. Parfois, je vois de petits lutins devant moi. Le jeûne ! il est aussi plein de spectres qu'un champ de bataille. »

Glyndon trouva que le raisonnement de son compagnon était plein d'une saine philosophie, et il faut avouer que, plus il se mit à manger et à boire, et plus le souvenir de la nuit précédente et de l'abandon de Mejnour s'effaça de son âme. La fenêtre était ouverte, la brise soufflait doucement, le soleil brillait, la nature entière était heureuse et gaie ; et maestro Paolo devint bientôt non moins gai que la nature. Il parla d'aventures, de voyages, de femmes, avec un entrain contagieux. Mais Glyndon l'écouta avec plus de plaisir encore quand, avec un sourire significatif, le brigand entama l'éloge des yeux, des dents, des pieds et de la taille de la belle Fillide.

Cet homme semblait le type incarné de la vie animale et sensuelle. Il eût été pour Faust un tentateur bien autrement dangereux que Méphistophélès. Son sourire franc et ouvert n'avait point ce pli ironique qui semblait railler les plaisirs qu'il préconisait. Pour un homme qui venait d'ouvrir les yeux sur la vanité de la science, sa joyeuse et insouciante humeur avait, pour corrompre, une puissance supérieure à toute la raillerie glaciale d'un démon savant. Mais quand Paolo se retira en promettant de revenir le lendemain, l'âme de l'Anglais rentra dans une disposition plus grave et plus recueillie. L'élixir semblait réellement avoir laissé après lui l'effet que Mejnour lui avait attribué. Glyndon parcourait lentement le corridor solitaire; il s'arrêtait pour contempler le vaste et magnifique panorama qui se déroulait à ses pieds ; de nobles inspirations, les rêves d'une ambition hardie et entreprenante, les visions éblouissantes de la gloire traversaient son âme dans une succession rapide.

« Mejnour me refuse sa science, dit le peintre, c'est bien ! Il ne m'a pas dépouillé de mon art. »

Eh quoi ! Clarence Glyndon, retournes-tu au début de ta carrière ? Zanoni avait donc raison.

Il se trouva dans la chambre du Mystique : pas un vase, pas une plante. Le volume solennel a disparu; pour lui l'élixir n'exhalera plus son essence lumineuse. Et pourtant, il semble flotter encore dans la chambre comme l'atmosphère d'un enchantement. Plus rapide et plus ardent, il brûle en toi, le désir de produire, de créer… Tu soupires après une vie au-delà de la vie sensuelle; la vie qui est ouverte au génie, celle qui respire dans l'œuvre

immortelle, qui dure à jamais dans un nom impérissable.

Où sont les instruments de ton art ? Jamais ouvrier véritable manqua-t-il d'outils ? Tu es rentré dans ta chambre... le mur blanc est ta toile, un morceau de charbon ton pinceau; il n'en faut pas davantage pour fixer au moins ta pensée, qui demain, peut-être, s'évanouirait.

L'idée qui remplissait ainsi l'imagination de l'artiste était noble et sublime à coup sûr. Elle était dérivée d'une cérémonie égyptienne racontée par l'historien Diodore : le Jugement des morts par les vivants. Le cadavre, dûment embaumé, est placé sur le bord du lac Achérusien : avant d'être confié à la barque qui doit le transporter à son lit de repos au-delà des eaux fatales, des juges particuliers recueillent toutes les accusations dirigées contre la vie du défunt, et, si ces accusations sont prouvées, le corps est privé des honneurs funèbres.

Mejnour avait raconté cette cérémonie et avait ajouté à son récit des détails qu'on ne trouve dans aucun livre ; l'artiste empruntait à son insu à la description de son maître l'idée de son dessin et la réalité et la force de sa composition. Il supposa un roi puissant et coupable, contre qui, de son vivant, pas un murmure n'avait osé s'élever, mais qui, maintenant qu'il n'était plus, était assailli des plaintes de l'esclave chargé de fers, de la victime mutilée au fond de son cachot, tous livides et hideux comme s'ils étaient morts eux-mêmes, tous invoquant avec leurs lèvres blêmes et flétries cette justice qui survit à la tombe.

Elle est étrange, ô artiste! cette ardeur enthousiaste qui surgit tout à coup et perce de son rayonnement les vapeurs et les ténèbres que la science occulte avait depuis si longtemps répandues sur ta fantaisie ! Il est étrange que la réaction de cette nuit de terreur, de ce jour de déception, te ramène à l'Art sacré ! Avec quelle liberté hardie ta main trace la large esquisse ! Comme, malgré ces instruments imparfaits, se révèle, non plus le disciple, mais le maître ! Encore fraîchement inspiré par le mystérieux élixir, comme tu donnes à tes créations cette vie plus sublime qui t'est refusée à toi-même ! Une main qui n'est pas la tienne trace sur les murailles les grands symboles. Derrière, se dresse le gigantesque sépulcre, le lieu de repos des morts, élevé au prix de mille vies épuisées. Les juges, solennels, siègent en demi-cercle. Le lac roule ses eaux lentes et noires. Il est là, le mort royal, embaumé pour la tombe. Pourquoi trembler devant ce front qui semble encore vivre et menacer ? Bien réussi, noble artiste ! elles se dressent, ces apparitions livides ! elles parlent, ces bouches pâles et muettes ! L'humanité opprimée ne se vengera-t-elle pas après la mort de la tyrannie ? Ta conception, Clarence, est une vérité sublime : ton ébauche promet la gloire au génie. Cette magie vaut mieux que le livre et les vases enchantés. Les heures ont succédé aux heures : tu as allumé ta lampe; la nuit te surprend encore à ton travail. Ciel ! comme l'air est glacé ! Pourquoi pâlit ta lampe ? Pourquoi se dressent tes cheveux ? Là... là... là... à la fenêtre. Elle te regarde ! la chose noire, voilée, hideuse ! Là... avec leur moquerie infernale, avec leur malice haineuse, sont braqués sur toi ses yeux horribles !

Il regarda immobile... ce n'était point une illusion ; le spectre ne parla point, ne bougea point. Incapable de supporter plus longtemps ce regard brûlant et implacable, Glyndon voila son visage de ses mains. Il les retira aussitôt avec un frisson d'horreur ; il sentit que l’être sans nom s'approchait de lui. Là, il venait de s'accroupir au pied du mur, près du dessin, et les personnages de l'esquisse semblaient s'élancer de leurs places. Ces figures pâles et accusatrices le regardaient, le menaçaient, ricanaient. Par un effort violent qui

agita tout son être et couvrit son corps d'une sueur d'agonie, le jeune homme maîtrisa sa terreur. Il marcha vers le fantôme ; il le regarda en face ; il l'interpella d'une voix ferme, il lui demanda la cause de sa venue, et défia son pouvoir.

Alors, comme le vent du sépulcre, s'éleva sa voix. Ce qu'il dit, ce qu'il révéla, la bouche ne doit point le répéter, ni la main le retracer. Pour survivre à cette heure fatale, il fallut toute la vie subtile qui circulait dans les veines de Glyndon, et à laquelle l'élixir récemment aspiré avait donné une vigueur et une énergie supérieures à la force du plus fort. Mieux vaudrait s'éveiller dans les catacombes, voir les morts se lever dans leurs linceuls, entendre les goules dans leurs orgies horribles remplir l'atmosphère de la corruption des cadavres, que de regarder cette image dévoilée, et d'entendre le murmure de cette voix !

Le lendemain, Glyndon s'enfuit loin du château en ruines. Avec quelles espérances de lumière constellée il en avait franchi le seuil pour la première fois ! avec quels souvenirs de ces ténèbres qui devaient à jamais le faire frissonner, lança-t-il son dernier regard sur ces tours dégradées !

CHAPITRE II

Faust. Où aller maintenant ?

Méphist. Où il te plaira.

Voyons d'abord le petit monde, et puis le grand. (Faust.)

Approchez votre fauteuil du foyer : ranimez le feu, ravivez les lumières. 0 séjour bienheureux de la netteté, de l'ordre, de l'aisance, du confort ! Oh ! que tu es une bonne et excellente chose, vie positive et pratique !

Quelque temps s'est écoulé depuis la date du dernier chapitre. Nous voici, non plus dans les îles éclairées par la lune, ni dans des châteaux à demi écroulés, mais dans un bon salon de vingt-cinq pieds sur vingt, bien tapissé, bien meublé ; des fauteuils solides et moelleux; et sur les murs huit tableaux détestables dans des cadres splendides. Thomas Mervale, esquire, négociant à Londres, vous êtes un heureux scélérat, et je vous envie.

Rien ne fut facile à Mervale, de retour de sa vie continentale, comme de s'installer devant son bureau; son cœur ne l'avait pas quitté. La mort de son père lui donna, comme par droit de naissance, une haute position dans une maison respectable, mais de second ordre, dans la Cité. Elever cet établissement au premier rang était une honorable ambition ; ce fut la sienne ! Il s'était récemment marié; pas exclusivement pour de l'argent : non; il était pratique plutôt qu'intéressé. Il n'avait pas sur l'amour des idées romanesques ; mais il avait trop de sens pour ne pas savoir qu'une femme doit être une compagne, et non simplement un objet de spéculation. Il se souciait peu de la beauté ou de l'esprit; il leur préférait la santé, un bon caractère et une certaine proportion d'intelligence utile. Il choisit sa femme avec sa raison et non avec son cœur, et sa raison ne pouvait mieux choisir. Mme Mervale était une jeune femme parfaite, active, entendue, économe, mais bonne et affectueuse. Elle avait sa volonté à elle, mais n'était point revêche. Elle avait des idées très

arrêtées sur les droits d'une femme, et un instinct merveilleux des qualités qui assurent un intérieur calme et paisible. Elle n'eût jamais pardonné à son mari si elle lui avait surpris la plus légère fantaisie pour une autre; mais, en revanche, elle possédait un admirable sentiment des convenances. Elle avait en abomination toute légèreté, toute inconséquence, toute coquetterie, petits vices qui ruinent souvent le bonheur domestique, et auxquels une nature étourdie s'expose inconsidérément. D'un autre côté, elle estimait qu'il ne fallait pas aimer trop son mari. Elle se ménagea une réserve d'affection pour tous ses parents, pour tous ses amis, pour quelques connaissances, et pour un second mari dans le cas où quelque fâcheux accident arriverait à M. Mervale. Elle tenait bonne table, comme il convenait à sa position. Son caractère passait pour égal et ferme à la fois ; elle savait au besoin dire un mot piquant, si M. Mervale n'était pas d'une exactitude ponctuelle. Elle tenait essentiellement à ce qu'il changeât de chaussures en rentrant, car les tapis étaient neufs et chers. Elle n'était ni boudeuse ni colère (le ciel l'en bénisse) ; mais, quand elle était mécontente, elle le laissait paraître par une remontrance pleine de dignité, faisait allusion à ses vertus, à son oncle l'amiral et aux trente mille livres sterling qu'elle avait apportées à l'objet de son choix. Mais comme M. Mervale avait le caractère bien fait, et reconnaissait avec une égale justice ses torts et l'excellence de sa femme, le mécontentement de celle-ci était de courte durée.

Il n'est pas d'intérieur qui n'ait ses petits nuages. Il en est peu qui en eussent moins que celui de M. et Mme Mervale. Mme Mervale, sans être extravagante en fait de toilette, y donnait un soin convenable. Jamais elle ne mit le pied hors de sa chambre en papillotes, ni (cause de fatales désillusions), en robe de chambre. Tous les matins, à huit heures et demie, Mme Mervale était habillée pour toute la journée, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle s'habillât pour dîner, bien lacée, son bonnet irréprochable; ses robes, hiver comme été, d'une soie riche et belle. Les femmes à cette époque, portaient des corsages fort courts par en haut ; Mme Mervale suivait la mode de son époque. Le matin, elle se parait d'une lourde chaîne d'or, à laquelle était suspendue une montre d'or, non pas une de ces merveilles fragiles et microscopiques qui sont si jolies et qui vont si mal, mais une belle montre à répétition, qui mesurait à la seconde la marche du vieux Saturne ; elle y ajoutait une broche en mosaïque et une miniature de son oncle l'amiral, montée en bracelet. Pour le soir, elle avait deux parures : collier, boucles d'oreilles, bracelet, au grand complet. L'une en améthystes, l'autre en topazes. Son costume se composait le plus communément d'une robe de satin couleur d'or et d'un turban.

C'est avec ces attributs qu'elle s'était fait peindre pour la dernière fois. Mme Mervale avait le nez aquilin, de belles dents, de jolis cheveux, des cils blonds, le teint un peu animé, ce qu'on appelle ordinairement de belles épaules : les joues pleines, de grands pieds utiles, faits pour marcher; de grandes mains blanches, et des ongles en amande, où jamais, même dès son enfance, ne s'était glissé un grain de poussière. Elle avait l'air un peu plus âgé qu'elle n'était en réalité ; peut-être faut-il l'attribuer à sa dignité et aussi au susdit nez aquilin. Elle portait volontiers des mitaines. En fait de poésie, elle ne lisait que Goldsmith ou Cowper. Les romans ne l'amusaient pas, quoiqu'elle n'eût aucune prévention contre eux. Elle aimait un vaudeville ou une pantomime suivie d'un léger souper. Elle n'aimait ni les opéras ni les concerts. Au commencement de l'hiver, elle se donnait un livre à lire et un ouvrage à faire. Livre et ouvrage la menaient jusqu'au printemps ; alors elle continuait à travailler et cessait de lire. Son étude de prédilection était l'Histoire, et son guide dans cette étude le docteur Goldsmith. En littérature, son auteur favori était, bien entendu, le docteur

Johnson. Trouver femme plus méritante et plus respectable était impossible, excepté dans une épitaphe.

C'était par une soirée d'automne, M. et Mme Mervale récemment de retour d'une excursion à Weymouth, sont au salon, assis, la dame par ici, le mari par-là.

« Oui; je vous assure, ma chère, que Glyndon, avec toutes ses excentricités, était un homme aimable et charmant. Vous l'auriez certainement aimé; toutes les femmes l'aimaient.

— Mon cher Thomas, pardonnez-moi cette observation, mais cette expression : « Toutes les femmes.... »

— Mille pardons; vous avez raison. Je voulais dire qu'il avait un succès général auprès de votre sexe charmant.

— J'entends; un peu frivole.

— Frivole! non pas précisément : un peu mobile, très bizarre, mais pas frivole, à coup sûr : hardi et persévérant de caractère, mais modeste et timide de manières, un peu trop même ; précisément ce que vous aimez. Pour en revenir à ce que je vous disais, je suis préoccupé de ce que j'ai appris aujourd'hui. Il a mené, à ce qu'il paraît, une vie étrange et irrégulière, errant de pays en pays ; il doit avoir dépensé beaucoup d'argent.

— À propos d'argent, dit Mme Mervale je crains qu'il ne faille changer notre boucher; il s'entend certainement avec la cuisinière.

— C'est dommage : son bœuf est si beau ! Ces domestiques de Londres sont pires que des carbonari…Je vous disais donc que ce pauvre Glyndon…»

On frappa à la porte de la rue.

« Miséricorde ! s'écria Mme Mervale : il est dix heures passées : qui peut venir si tard ?

— Sans doute votre oncle l'amiral, dit le mari avec quelque chose de mordant dans son accent. C'est ordinairement vers cette heure qu'il nous honore de sa visite.

— J'espère, mon ami, qu'il n'est aucun de mes parents qui ne soit le bienvenu chez vous. L'amiral est un homme fort intéressant, et il est absolument maître de sa fortune.

— Il n'est personne que je respecte plus profondément, dit Mervale avec un grand sérieux.

Un domestique ouvrit la porte et annonça M. Glyndon.

« M. Glyndon ! Quelle singulière... » s'écria Mme Mervale.

Mais, avant qu'elle pût terminer, Glyndon était entré.

Les deux amis se saluèrent avec toute la cordialité qui résulte d'une connaissance familière et d'une longue séparation. Vint ensuite une présentation à Mme Mervale, digne et dans toutes les formes : Mme Mervale octroya un sourire, lança furtivement un regard d'inspection sur les bottes du nouveau venu, et félicita l'ami de son mari de son heureux retour en Angleterre.

Glyndon était bien changé depuis que Mervale ne l'avait vu. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis leur séparation, et dans cet intervalle son visage bronzé avait pris une expression plus virile. Les sillons profonds de la pensée, de l'anxiété, de la dissipation,

avaient remplacé les contours harmonieux de l'heureuse et insouciante jeunesse. A des manières autrefois douces et polies avait succédé une certaine hardiesse de ton, d'aspect et de maintien, qui trahissait les habitudes d'une société peu soucieuse des calmes convenances d'un bien-être régulier. En même temps, cependant, une sorte de noblesse étrange, inconnue en lui jusque-là, caractérisait son apparence, et donnait une certaine dignité à la liberté de son langage et de ses mouvements.

« Si bien que vous êtes établi, Mervale ? je ne vous demande pas si vous êtes heureux. Le mérite, la raison, la fortune, une bonne réputation, et une si gracieuse compagne, ce sont là des éléments infaillibles de bonheur.

— Voulez-vous prendre une tasse de thé, monsieur Glyndon ? demanda Mme Mervale avec un aimable sourire.

— Merci, Madame. Je propose à mon vieil ami un stimulant plus cordial. Du vin, Mervale ! du vin ! ou bien un bol de vieux punch anglais ! J'en demande pardon à votre femme, mais je vous réclame pour cette nuit. »

Mme Mervale éloigna sa chaise, et essaya de ne pas paraître épouvantée.

Glyndon ne donna pas à son ami le temps de répondre.

« Me voici donc enfin en Angleterre ! dit-il ; et il promena son regard autour du salon avec une imperceptible ironie dans son sourire. Assurément cet air sobre ne peut manquer d'avoir son influence sur moi : je dois trouver le repos ici ou nulle part.

— Avez-vous été malade, Glyndon ?

— Malade ! oui. Hum ! vous avez là une maison charmante. Renferme-t-elle une chambre vacante pour un voyageur solitaire ? »

M. Mervale regarda sa femme, sa femme regarda obstinément le tapis. « Modeste et timide de manières... un peu trop même !... » Mme Mervale était au septième ciel de l'indignation et de la stupéfaction.

— Mon amie ! dit enfin Mervale d'un ton humble et interrogateur.

— Mon ami ! répliqua Mme Mervale d'un ton innocent et aigre.

— Nous pouvons, je crois, arranger une chambre pour mon vieil ami : n'est-ce pas, Sarah ? »

Le vieil ami s'était rejeté dans son fauteuil, les pieds étendus à l'aise sur le garde-cendres; il regardait brûler le feu, et paraissait avoir oublié sa question.

Mme Mervale se mordit les lèvres, prit l'air grave, et répondit enfin froidement :

« Certainement, monsieur Mervale, vos amis font bien de se croire ici chez eux. »

Et là-dessus, elle alluma une bougie, et quitta majestueusement le salon. A son retour, les deux amis avaient disparu dans le cabinet de Mervale. Minuit sonna, une heure, deux heures. A trois reprises Mme Mervale avait envoyé demander, d'abord, s'ils n'avaient besoin de rien; en second lieu, si M. Glyndon avait l'habitude de coucher sur un lit de plumes; et troisièmement, s'il fallait ouvrir la malle de M. Glyndon qu'il avait apportée avec lui. A chaque réponse à ces questions le vieil ami ajouta d'une voix sonore qui pénétra de la cuisine aux combles : « Un autre bol, s'il vous plaît, plus fort; et vivement. »

Enfin, M. Mervale parut dans la chambre nuptiale... contrit et pénitent ? Pas le moins du monde. Ses yeux pétillaient, sa joue était allumée, ses jambes chancelaient, il chanta : oui, M. Thomas Mervale chanta. « Monsieur Mervale ! est-il possible ! Monsieur ?...

— Le vieux roi Cole était un joyeux compagnon....

— Monsieur Mervale! laissez-moi, Monsieur.

— Un prince jovial et débonnaire…

— Quel exemple pour les domestiques !

— Il demanda sa pipe, il demanda son verre…

— Si vous ne cessez pas, Monsieur, j'appelle…

— Il fit monter ses trois joueurs de violon ! »

CHAPITRE III

Dans le vaste monde hors de la solitude, ces choses te séduiront.

(Faust).

Le lendemain matin, à déjeuner, tous les griefs d'une femme outragée semblaient empreints sur le front de Mme Mervale. M. Mervale paraissait le type du remords voué à la vengeance bilieuse. Il ne parla que pour se plaindre de sa migraine et pour demander qu'on enlevât les œufs. Glarence Glyndon, inaccessible au repentir, sans honte, sans malaise, endurci, était d'une gaieté bruyante.

Il parlait pour trois.

« Pauvre Mervale ! il a perdu ses traditions de sociabilité, Madame. Encore une nuit ou deux, et il se retrouvera.

— Monsieur, dit Mme Mervale, lançant avec une dignité plus que johnsonienne une phrase toute préparée; permettez-moi de vous rappeler que M. Mervale est aujourd'hui marié, qu'il peut devenir père de famille, qu'il est dès à présent maître de maison.

— Et c'est justement de quoi je lui porte envie. Moi-même j'ai le projet de me marier. Le bonheur est contagieux.

— Vous occupez-vous toujours de peinture ? demanda languissamment Mervale, dans le but de dérouter son hôte.

— Oh ! non. J'ai suivi vos conseils. Plus d'art pour moi maintenant; plus d'idéal, rien qui dépasse la vie banale et positive. Si je peignais maintenant, je crois en vérité que vous achèteriez volontiers mes tableaux. Dépêchez-vous de finir votre déjeuner, j'ai besoin de vous consulter. Je suis revenu en Angleterre pour m'occuper de mes affaires. Mon ambition est de faire de l'argent ; vos conseils et votre expérience ne peuvent que m'être d'un grand secours.

— Ah ! ah ! vous n'avez pas tardé à être désenchanté de la pierre philosophale. Il faut vous dire, Sarah, que, lorsque je quittai Glyndon, il était résolu à se faire alchimiste et

magicien.

— Vous avez de l'esprit aujourd'hui, monsieur Mervale.

— C'est la pure vérité. Je vous l'ai déjà dit. » Glyndon se leva brusquement.

« Pourquoi éveiller ces souvenirs de folie et de présomption ? N'ai-je pas dit que j'étais revenu à mon pays natal pour suivre les salutaires errements de mes semblables ? Qu'y a-t-il de plus sain, de plus noble, de plus conforme à la nature que, ce que vous appelez la vie pratique ? Si nous avons des facultés, à quoi servent-elles, si ce n'est à les vendre à bénéfice ? Achetons la science comme on achète une denrée, au taux le plus bas pour la revendre au plus élevé. Vous n'avez pas encore fini de déjeuner ? »

Les deux amis sortirent, et Mervale se sentit mal à l'aise sous l'ironie avec laquelle Glyndon le félicita de sa respectabilité, de sa position, de ses occupations, de son heureux mariage, et de ses huit tableaux aux cadres splendides. Autrefois, c'était le pratique Mervale qui exerçait sa verve sur son ami; c'était lui qui raillait alors, et Glyndon, timide et interdit., rougissait des ridicules que son ami était si habile à découvrir dans sa vie. Aujourd'hui, les rôles étaient renversés. Il y avait dans ce caractère changé de Glyndon une décision inflexible et impitoyable, qui réduisait au silence et au respect la nature banale et calme de Mervale. Il semblait prendre un malin plaisir à lui persuader que la vie ordinaire du monde était vile et méprisable.

« Ah ! s'écria-t-il, comme vous aviez raison de me dire de faire un mariage convenable, de m'assurer une position solide ; de vivre dans une, crainte salutaire du monde et de ma femme, de jouir de l'envie des pauvres et de l'estime des riches ! Vous avez mis en pratique vos préceptes. Existence délicieuse ! Le bureau du négociant, et la mercuriale de l'alcôve ? Ha ! ha ! que pensez-vous d'une seconde nuit comme la dernière ? »

Mervale, embarrassé et irrité ramena la conversation sur les affaires de Glyndon. Il fut surpris de cette connaissance du monde que l'artiste avait subitement acquise; plus surpris encore de la pénétration et de l'ardeur avec lesquelles il parlait des spéculations financières du jour. Oui, Glyndon était sérieusement désireux de devenir riche et respectable.. et de tirer de son argent au moins dix pour cent.

Après avoir passé chez le banquier quelques jours qu'il utilisa consciencieusement à désorganiser tout le mécanisme de la maison, à faire de la nuit le jour, de l'harmonie la discorde, à rendre la pauvre Mme Mervale à moitié folle, et à persuader à son mari qu'elle le plumait impitoyablement, l'hôte de mauvais augure les quitta aussi subitement qu'il était venu. Il loua une maison, rechercha la société des gens d'argent, se consacra aux occupations financières, sembla être devenu un spéculateur : ses plans étaient hardis et gigantesques, ses calculs rapides et profonds. Il étonna Mervale par sa résolution; il l'éblouit par son succès. Mervale commença à être jaloux de lui, à être mécontent de ses propres gains lents et réguliers. Que Glyndon vendît ou qu'il achetât, l'opulence affluait vers lui comme par une attraction magnétique : ce que des années de travail n'auraient pas fait pour lui dans l'art, quelques mois le firent dans la spéculation, par une série de chances heureuses. Tout à coup, cependant, son zèle se refroidit; de nouveaux objets semblèrent attirer son ambition. S'il entendait un tambour dans la rue, quelle gloire pareille à celle du soldat ? Un nouveau poème paraissait-il ? quelle renommée égale à celle du poète ? Il commençait des ouvrages littéraires qui annonçaient un grand mérite, pour les rejeter ensuite avec dégoût. Tout à coup il abandonna la société de grand ton qu'il avait

recherchée; il fréquenta des compagnons jeunes et frivoles ; il se plongea dans les excès les plus effrénés de la grande cité, où l'or règne également sur le travail et le plaisir. Partout et en tout il emportait avec lui une certaine puissance chaleureuse et comme inspirée. Dans toute société il cherchait à commander; dans toute carrière à exceller. Mais, quelle que fût la passion du moment, la réaction était sombre et terrible. Il s'abîmait parfois dans des rêveries mornes et profondes. Sa fièvre était celle d'une âme qui cherche à échapper au souvenir; son repos, celui d'une âme que le souvenir ressaisit et dévore comme une proie. Mervale ne le voyait plus que rarement ; ils s'évitaient mutuellement. Glyndon n'avait pas un confident, pas un ami.

CHAPITRE IV

Ich fùhle Dich mir nahe ; Die Einsam keit belebt; Wie ûber seinen welten Der Unsichtbare schwebt. (UHland.)

Glyndon fut arraché à cet état d'agitation inquiète, plutôt que d'activité continuelle, par la visite d'une personne qui paraissait exercer sur lui la plus salutaire influence. Sa sœur, orpheline comme lui, avait vécu à la campagne, chez sa tante. Glyndon, dans ses jeunes années d'espérance écoulées sous le toit de famille, avait aimé de toute la tendresse d'un frère cette jeune fille, beaucoup moins âgée que lui. A son retour en Angleterre, il sembla avoir oublié son existence. A la mort de leur tante, elle se rappela à lui par une lettre triste et respectueuse : elle n'avait plus d'autre toit que le sien, d'autre appui que son affection; il pleura en lisant ces lignes, et attendit impatiemment l'arrivée d'Adela.

Agée d'environ dix-huit ans, elle cachait sous des dehors calmes et doux beaucoup de cet enthousiasme romanesque qui avait, au même âge, caractérisé son frère. Mais cet enthousiasme, d'un ordre plus pur et plus noble, était contenu dans de justes limites, en partie par la douce sérénité d'une nature excessivement féminine, en partie par une éducation sévère et méthodique. Elle différait de lui surtout par une timidité de caractère peu commune pour son âge, mais que, par l'empire qu'elle avait sur elle-même, elle dissimulait non moins soigneusement que cette timidité elle-même dissimulait ses tendances romanesques.

Adela n'était pas belle ; son visage et son apparence annonçaient une santé délicate; une organisation nerveuse très développée la rendait impressionnable à toutes les influences qui pouvaient exercer à travers son âme un contre-coup dangereux sur sa nature physique. Mais elle ne se plaignait jamais, et l'étrange sérénité de ses manières semblait annoncer une égalité d'âme que le vulgaire prenait volontiers pour de l'indifférence : aussi supporta-t-elle longtemps ses souffrances sans les trahir, et elle finit par les dissimuler sans effort. Sans être belle, comme je l'ai déjà dit, elle avait une physionomie qui plaisait et qui intéressait; il y avait une bonté caressante, un charme attrayant dans son sourire, dans ses manières, dans son désir de plaire, de consoler, de rendre service, qui allaient au cœur, et qui la faisaient aimer parce qu'elle aimait.

Telle était la sœur que Glyndon avait si longtemps négligée, et qu'il accueillit si cordialement. Adela avait été, depuis de longues années, la victime des caprices et la

consolatrice des souffrances d'une parente égoïste et exigeante. L'affection délicate, généreuse et respectueuse de son frère, était pour elle une délicieuse nouveauté. Il prit plaisir au bonheur qu'il donnait ; peu à peu il s'isola de toute autre société; il sentit le charme de la vie intérieure. Il n'est donc pas étonnant que ce cœur virginal de jeune fille, libre de tout attachement plus ardent, ait concentré toute sa tendresse reconnaissante sur ce frère, sur ce protecteur bien-aimé. Son étude de chaque jour, son rêve de toutes les nuits, était de lui rendre ce qu'il lui donnait d'affection. Elle était fière de ses qualités, dévouée à son bien-être ; la chose la plus insignifiante, du moment que Clarence s'y intéressait, prenait à ses yeux les proportions de l'affaire la plus importante de la vie. En un mot, tout cet enthousiasme amassé depuis si longtemps, son seul, son périlleux héritage, elle le concentra sur cet unique objet de sa sainte tendresse, de sa pure ambition.

Mais plus Glyndon évitait avec soin les émotions par lesquelles il avait jusque-là cherché à remplir ses heures ou à distraire ses pensées, et plus devint profonde et continuelle la sombre préoccupation de sa vie plus paisible. Il redoutait toujours et surtout la solitude: il ne pouvait souffrir de perdre de vue sa nouvelle compagne ; il sortait avec elle à pied, à cheval; et c'est avec une répugnance visible, qui touchait presque à l'effroi, qu'il se retirait pour se reposer à l'heure où la fatigue se fait sentir aux réunions les plus animées.

Cette morne tristesse n'était pas ce qu'on peut appeler du doux nom de mélancolie : c'était quelque chose de bien plus intense, presque du désespoir. Souvent, après un silence qui paraissait mortel, tant il était pesant, vague, immobile, il se levait brusquement, jetant autour de lui des regards effarés. Ses membres tremblaient, ses lèvres étaient livides, son front inondé de sueur. Convaincue que quelque douleur secrète rongeait son âme et ébranlait sa santé, Adela n'avait pas de désir plus cher et plus naturel que de devenir sa confidente et sa consolatrice. Avec le tact exquis d'une nature délicate, elle comprit qu'il n'aimait pas qu'elle parût s'apercevoir et moins encore s'attrister de ces accès de sombre tristesse. Elle prit à tâche d'étouffer ses impressions et ses craintes. Elle ne voulait pas demander sa confiance; elle chercha à la gagner à la dérobée. Peu à peu, elle sentit qu'elle réussissait. Trop absorbé par sa propre existence pour être un observateur perspicace du caractère des autres, Glyndon prenait le contentement d'une affection humble et généreuse pour du courage naturel, et cette qualité lui plaisait et le fortifiait. C'est le courage que l'âme malade exige comme qualité indispensable dans le confident qu'elle prend pour la guérir. Et comme il est irrésistible, ce désir d'épanchement ! Que de fois l'homme solitaire pensa en lui-même : « Mon cœur, s'il pouvait s'ouvrir et confesser sa misère, serait soulagé. »

Il sentait aussi que dans la jeunesse, dans l'inexpérience, dans la nature poétique d'Adela, il rencontrerait quelqu'un qui le comprendrait mieux, qui aurait pour lui plus d'indulgence patiente et sympathique qu'il n'en trouverait dans une nature plus austère et plus pratique.

Mervale aurait considéré ses révélations comme les divagations d'un fou, et la plupart des hommes les auraient prises tout au moins pour les chimères morbides, les hallucinations fantastiques d'un malade. Se préparant de la sorte à ce soulagement qu il appelait de tous ses vœux, il trouva l'occasion de s'ouvrir à sa sœur dans les circonstances suivantes :

Un soir, ils étaient seuls; Adela, qui participait, jusqu'à un certain point, au talent

artistique de son frère, s'occupait à dessiner, et Glyndon, secouant des pensées moins sombres que d'habitude, se leva, passa affectueusement son bras autour de sa taille et la regarda travailler. Un cri d'effroi s échappa de ses lèvres; il lui arracha le dessin des mains :

« Que faites-vous là ? quel est ce portrait ?

— Mon bon Clarence! avez-vous oublié l'original ? C'est une copie du portrait de notre sage ancêtre, qui, au dire de notre pauvre mère, vous ressemblait tant. J'avais cru vous faire une agréable surprise en le copiant de mémoire.

— Maudite fut la ressemblance ! dit Glyndon d'une voix sombre. Ne devinez-vous pas pourquoi j'ai évité de retourner à la demeure de nos aïeux ?... Parce que je redoutais de retrouver ce portrait, parce que... parce que.... Mais, pardonnez-moi, je vous fais peur !

— Oh! non, Glarence, non ! vous ne me faites jamais peur quand vous parlez; c'est seulement quand vous êtes silencieux. Ah ! si vous me croyiez digne de votre confiance ! Ah ! si vous m'aviez donné le droit de raisonner avec vous ces tristesses que je désire tant partager ! »

Glyndon ne répondit pas ; il arpenta quelque temps la chambre à pas irréguliers. Enfin il s'arrêta et la regarda longuement :

« Oui, vous aussi, vous descendez de lui; vous savez que de tels hommes ont vécu et souffert. Vous ne vous raillerez pas de moi ; vous ne serez pas incrédule. Ecoutez ! écoutez !... Quel est ce bruit ?

— Mon pauvre Clarence ! ce n'est que le vent qui fouette l'angle du toit.

— Donnez-moi votre main, laissez-moi en sentir la vivante étreinte; et, quand j'aurai tout dit, ne faites jamais allusion à mon récit. Cachez-le à tous; jurez que le secret en mourra avec nous... avec nous, les derniers de notre race prédestinée !

— Jamais je ne trahirai votre confiance, jamais! Je le jure ! » dit Adela d'une voix ferme.

Elle se rapprocha de lui, et Glyndon commença son récit. Ce qui dans un livre, et pour des esprits disposés au doute et à l'incrédulité, peut sembler froid et sans terreur, prit un tout autre caractère, raconté par ces lèvres pâlies avec toute la vérité d'une souffrance qui convainc et qui effraye. Il passa beaucoup de détails, il en atténua d'autres, mais il en révéla assez pour rendre son histoire claire et intelligible à celle qui l'écoutait pâle et tremblante.

« Au point du jour, dit-il, je quittai ce séjour maudit et abhorré. Il me restait une espérance ; je voulais chercher Mejnour par toute la terre, le forcer à apaiser le démon qui possédait mon âme. Dans ce but, je voyageai de ville en ville ; je fis faire par la police italienne les recherches les plus actives. Je réclamai même le concours de l'Inquisition, qui avait récemment revendiqué ses pouvoirs dans le procès de Cagliostro, moins dangereux que Mejnour. Tout fut inutile, je n'en pus découvrir vestige. Je n'étais pas seul, Adela !... »

Ici Glyndon s'arrêta comme embarrassé; car il est inutile de dire que, dans son récit, il n'avait que vaguement fait allusion à Fillide qui, le lecteur l'a deviné, l'accompagnait.

« Je n'étais pas seul; mais celle qui m'accompagnait n'était pas telle que mon âme pût se confier à elle. Fidèle et affectueuse, mais sans éducation, dépourvue de facultés pour me

comprendre, douée d'instincts naturels plutôt que d'une raison cultivée, une femme en qui le cœur pouvait se reposer dans ses heures d'abandon, mais avec qui l'âme ne pouvait avoir de communion, en qui l'esprit égaré ne pouvait trouver un guide. Pourtant, dans la société de cette femme, le démon ne me tourmentait pas. Laissez-moi vous expliquer plus complètement les conditions effrayantes de sa présence. Au milieu des émotions grossières, dans la vie commune et triviale, dans la folle dissipation, dans les excès enivrants et coupables dans la torpeur léthargique de cette existence animale qui nous est commune avec la brute, ses yeux étaient invisibles, sa voix muette. Mais quand l'âme cherchait à aspirer plus haut, quand l'imagination exaltée s'enflammait dans un noble rêve, quand la conscience de notre destinée protestait et luttait contre la vie dégradante que je menais, alors, Adela... alors je le trouvais accroupi à mes côtés en plein jour, ou assis à mon chevet, ombre visible dans l'ombre. Si, dans les galeries de l'art, les rêves de ma jeunesse éveillaient mon enthousiasme depuis longtemps assoupi, si je méditais sur les pensées des sages, si l'exemple des héros, si la conversation des savants stimulaient l'intelligence engourdie, le démon alors était avec moi comme par enchantement.

« Enfin un soir, à Gênes, où j'étais arrivé à la recherche du Mystique, Mejnour lui-même parut tout à coup devant moi, au moment le plus inattendu. C'était pendant le carnaval, c'était au milieu d'une de ces scènes de folie bruyante et désordonnée, plutôt que de gaieté, qui mêlent les saturnales du paganisme à une fête chrétienne. Fatigué de danser, j'entrai dans une pièce où plusieurs personnes étaient assises à boire, à chanter, à crier, et, sous leur costumes fantastiques et leurs masques hideux, leur orgie semblait avoir perdu tout caractère humain. Je pris place au milieu d'eux, et, dans cette surexcitation effrayante des sens (heureux ceux qui ne la connaissent jamais !), je devins bientôt le plus bruyant de tous. La conversation tomba sur la Révolution française, qui avait toujours exercé sur moi une fascination puissante. Les masques saluaient l'ère qu'elle devait ouvrir, non comme des philosophes qui se réjouissent de voir poindre la lumière, mais comme des bandits qui triomphent de l'anéantissement des lois. Je ne sais comment, mais leur odieux langage me gagna comme une contagion. Désireux d'être le premier dans toutes les réunions, et d'éclipser tous mes rivaux, je surpassai bientôt ces turbulents déclamateurs dans mon enthousiasme pour la liberté qui allait embrasser toutes les familles de la terre, une liberté qui s'étendrait non seulement à la législation publique, mais à la vie domestique, une large et universelle émancipation qui devait briser toutes les entraves que les hommes s'étaient forgées. Au milieu de cette tirade, un des masques me dit tout bas :

« Prenez garde ! quelqu'un vous écoute qui paraît être un espion.

« Mes yeux suivirent ceux du masque, et je remarquai un homme qui ne semblait prendre aucune part à la conversation, mais dont le regard était fixé sur moi. Il était déguisé comme nous tous ; mais un chuchotement général m'apprit que personne ne l'avait vu entrer. Son silence, son attention, avaient jeté l'alarme au milieu de cette réunion tumultueuse; pour moi, je n'en fus que plus animé. Emporté par mon sujet, je le poursuivis, indifférent aux signes de mes voisins, et m'adressant au masque silencieux et solitaire, je ne m'aperçus pas que l'un après l'autre tous mes autres auditeurs s'étaient esquivés, si bien que je demeurai seul avec lui, et m'arrêtant enfin au milieu de ma déclamation chaleureuse et passionnée : « Et vous, signor, lui dis-je, quel est votre avis sur cette ère féconde ? La pensée sans persécution, la fraternité sans jalousie, l'amour sans esclavage…

— Et la vie sans Dieu ! » ajouta le masque, comme j'hésitais, à bout d'images oratoires.

Le son de cette voix bien connue changea le cours de mes pensées. Je m'élançai en criant :

« Imposteur ou démon ! je te retrouve enfin ! » Le personnage se leva à mon approche, ôta son masque, et me montra les traits de Mejnour. Son regard fixe, son aspect majestueux m'arrêtèrent, interdit. Je demeurai immobile à la place où j'étais.

« Oui, dit-il d'une voix solennelle, tu me retrouves, et c'est cette rencontre que je cherchais. Comment as-tu suivi mes avertissements ? Sont-ce là les scènes au milieu desquelles l'aspirant à la science sereine pense fuir l'ennemi implacable et hideux. Ces pensées que tu as articulées, et qui supprimeraient l'ordre dans l'univers, expriment-elles les espérances du sage qui cherche à s'élever jusqu'à l'harmonie des sphères éternelles ?

— C'est ta faute, c'est ta faute, m'écriai-je; exorcise le fantôme, délivre mon âme de sa présence terrible ! »

Mejnour me lança un regard de froid dédain qui m'inspira à la fois la crainte et la colère, et répliqua : « Non ! esclave et jouet de tes sens; non, il faut que tu fasses jusqu'au bout l'expérience des illusions que trouve sur sa route la science qui, sans la foi, veut escalader les cieux. Tu désires cette ère de bonheur et de liberté, tu la verras; tu seras acteur dans ce drame de la Raison et des Lumières. Pendant que je te parle, je vois auprès de toi le fantôme; c'est lui qui te guide, il a encore sur toi une puissance qui défie la mienne. Aux derniers jours de cette Révolution que tu salues de tes espérances, au milieu du naufrage de cet ordre que tu maudis comme une tyrannie, tu trouveras l'accomplissement de ta destinée, et un remède à tes souffrances. »

A cet instant une troupe de masques bruyants, ivres, chancelants, se ruèrent à flots dans la salle et me séparèrent du Mystique. Je me frayai un passage à travers la cohue; je le cherchai partout; mais vainement. Des semaines se passèrent en vaines poursuites ; il me fut impossible de découvrir aucune trace de Mejnour. Fatigué de faux plaisirs, stimulé par les reproches que j'avais mérités, effrayé de ce qu'il m avait prédit de la scène où je devais trouver un soulagement à ma misère, je songeai enfin que dans l'atmosphère d'activité pratique de mon pays natal, et au milieu de sa vie réglée et fortifiante, je pourrais par mes propres efforts me délivrer du spectre. Je quittai tout ce qui m'avait séduit et enchaîné jusque-là. Je vins ici. Au milieu des spéculations intéressées et égoïstes, je trouvai la même diversion que dans les excès les plus dissolus. Le fantôme devint invisible, mais cette vie ne tarda pas à me dégoûter comme le reste. Sans cesse je sentais que j'étais né pour quelque chose de plus noble que la soif du lucre, que la vie peut être également stérile, et l'âme également dégradée par la passion glaciale de l'avarice et par des vices plus violents et plus turbulents. Une ambition plus haute ne cessa jamais de me tourmenter. Mais... mais, continua Glyndon en frémissant et en pâlissant, à chaque effort pour m'élever à une plus noble existence, revenait le spectre hideux; je le retrouvais sombre et menaçant auprès de mon chevalet. Devant les pages du poète et du philosophe, il veillait avec ses yeux brûlants au milieu delà nuit, et je croyais entendre sa voix horrible et voilée me murmurer des tentations que je ne dois jamais révéler. »

Il s'arrêta, le front baigné de sueur.

« Mais moi, dit Adela, maîtrisant ses craintes, et lui jetant les bras autour du cou, désormais je n'aurai d'autre vie que la tienne. Et dans cet amour si pur et si saint ta terreur s'évanouira.

— Non ! non ! s'écria Glyndon ; et il s'arracha à ses embrassements. Tu ignores encore

l'aveu le plus terrible. Depuis que tu es ici, depuis que j'ai pris la résolution austère et inébranlable de fuir tous les lieux, toutes les scènes où je trouvais un refuge contre mon ennemi surnaturel, j'ai... je... Oh ! ciel, pitié ! pitié !... Le voilà là, près de toi, là, là ! »

Et il tomba à terre sans mouvement.

CHAPITRE V

II m'a saisi cette nuit avec une force étrange; mon corps semblait déjà au pouvoir de la mort.

(Uhland.)

Une fièvre accompagnée de délire priva pendant plusieurs jours Glyndon de l'usage de ses sens, et lorsque, grâce aux soins d'Adela plus encore qu'à l'art du médecin, il retrouva la vie et la raison, il fut effrayé du changement qu'il remarqua dans l'apparence de sa sœur. Il crut d'abord que sa santé, altérée par les fatigues et par les veilles, se rétablirait avec la sienne; mais il vit bientôt avec une douleur mêlée de remords que la maladie avait de profondes, bien profondes racines, que la science ne pouvait atteindre. Son imagination, presque aussi ardente que celle de Glyndon, avait été frappée d'une manière fatale des étranges aveux qu'elle avait entendus, pendant les divagations du délire. Maintes et maintes fois il s'était écrié : « II est là, là, ma sœur, auprès de toi ! » II avait fait passer dans son âme le spectre de la terreur qui faisait sa malédiction à lui. Il le comprit non à ses paroles, mais à son silence, a ses yeux perdus dans l'espace, à ce frisson qui la saisissait, à ce tressaillement d'effroi, à ce regard qui n'osait se retourner. Il se repentit amèrement de sa confession, il comprit avec douleur qu'entre ses souffrances et la sympathie humaine il ne pouvait y avoir de sainte et douce communion : vainement il chercha à se rétracter, à défaire ce qu'il avait fait, à déclarer que tout n'était que la création chimérique d'un cerveau échauffé.

Il y avait du courage et de la générosité dans cette dénégation de lui-même : car bien des fois en parlant ainsi, il vit la chose horrible passer à côté d'elle, et le regarder pendant qu'il en niait l'existence. Mais ce qui le fit frémir plus encore que le corps épuisé et les nerfs ébranlés de sa sœur, ce fut le changement qui survint dans son amour pour lui : une terreur naturelle et irrésistible l'avait remplacé. Elle pâlissait à son approche, elle frissonnait s'il lui prenait la main. Séparé déjà du reste de la terre, il vit maintenant ouvert entre Adela et lui un abîme, l'abîme des hideux souvenirs. Il ne put supporter plus longtemps la présence d'une femme dont sa vie avait empoisonné la vie.

Il prétexta des motifs d'absence, et son cœur se brisa en voyant qu'ils étaient accueillis avec empressement. Depuis cette nuit fatale, le premier rayon de joie qu'il découvrit sur les traits d'Adela fut quand il murmura : « Adieu ! » Pendant quelques semaines il parcourut les sites les plus romantiques de l'Ecosse ; des scènes qui émeuvent un artiste furent sans attraits à ses yeux effarés. Une lettre le rappela à Londres. Il y vola sur les ailes de l'anxiété et du désespoir; il y trouva, en arrivant, sa sœur dans un état d'esprit et de santé qui dépassait ses plus sombres pressentiments. Son regard vide, sa posture inanimée, le frappèrent de terreur; c'était comme s'il eût regardé la tête de Méduse, et senti se pétrifier

graduellement tout ce qu'il avait en lui d'humain. Ce n'était pas le délire, ce n'était pas l'idiotisme; c'était un anéantissement, une apathie, un sommeil éveillé. Seulement quand, la nuit, approchait la onzième heure, l'heure où Glyndon avait achevé son récit, elle devenait visiblement inquiète, agitée, troublée. Ses lèvres remuaient alors, et ses mains se tordaient : elle promenait autour d'elle ses yeux avec un inexprimable regard qui demandait du secours, et tout à coup, quand sonnait la pendule, elle poussait un cri, et tombait à terre, froide et sans vie. Difficilement, et seulement après des prières réitérées avec instance, elle répondit aux questions désespérées de Glyndon ; à la fin elle avoua qu'à cette heure et à cette, heure seulement quelque part qu'elle se trouvât, quelle que fût son occupation, elle voyait distinctement apparaître une vieille sorcière qui frappait trois fois à la porte, entrait, se traînait jusqu'à elle avec un visage défiguré par une rage hideuse et menaçante, et posait sur le front d'Adela ses doigts glacés; que dès ce moment elle perdait le sentiment et ne se réveillait que pour attendre dans une appréhension qui glaçait tout son sang le retour de cette épouvantable apparition.

Le médecin qui avait été mandé avant le retour de Glyndon, et dont la lettre l'avait rappelé lui-même à Londres, était un esprit borné et vulgaire, impuissant contre un tel désordre ; il avait exprimé le désir honnête qu'on en fît venir un plus expérimenté. Clarence demanda un des oracles de la Faculté, et lui détailla les hallucinations de sa sœur.

L'homme de l'art écouta attentivement et parut assuré de la guérison. Il vint voir la malade deux heures avant l'heure si redoutée. Il avait tranquillement pris ses mesures pour faire avancer les pendules d'une demi-heure à l'insu d'Adela, et même de son frère. Il administra d'abord à la patiente une potion anodine qui devait, disait-il, dissiper l'illusion. C'était un homme doué d'un merveilleux talent de conversation, d'un esprit prodigieux, de tout ce qui peut intéresser et amuser. Son air de confiance éveilla les espérances de la malade elle-même; il continua d'exciter son attention, de secouer sa léthargie : il rit, il plaisanta, et le temps marcha. L'heure sonna. « Bonheur ! mon frère s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, l'heure est passée ! » Puis, comme délivrée enfin d'un enchantement, elle retrouva une gaieté plus grande que celle de ses jours les plus heureux. « Ah ! Clarence, s'écria-t-elle, pardonnez-moi de vous avoir délaissé, d'avoir eu peur de vous. Je vivrai ! je vivrai ! A mon tour je bannirai le spectre qui poursuit mon frère. »

Clarence sourit et sécha ses larmes brûlantes. Le docteur reprit ses anecdotes et ses plaisanteries. Au milieu d'un torrent éblouissant d'esprit qui entraînait et la sœur et le frère, Glyndon vit tout à coup passer sur le visage d'Adela le même changement terrible, le même regard anxieux, tendu, inquiet, qu'il avait vu la veille. Il se leva, il s'approcha d'elle. Adelase leva effarée. « Regarde ! regarde ! regarde ! s'écria-t-elle. Elle vient, sauve-moi ! sauve-moi ! » Et elle tomba à ses pieds, en proie à de violentes convulsions.

Au même instant la pendule, faussement et inutilement retardée, sonna la demie.

Le médecin la releva.

« Mes plus sombres pressentiments sont confirmés, dit-il gravement : c'est l'épilepsie ! »

La nuit suivante, à la même heure. Adela mourut.

CHAPITRE VI

La loi, dont le règne vous épouvante, a son glaive levé sur vous : elle vous frappera tous; le genre humain a besoin de cet exemple. (Couthon.)

« Oh, bonheur, bonheur ! tu es revenu, c'est ta main, ce sont tes lèvres ! Dis que tu ne m'as pas abandonnée pour en aimer une autre ; dis-le encore, dis-le toujours : et je te pardonnerai tout !...

— Tu m'as donc pleuré ?

— Pleuré ! et tu as été assez cruel pour me laisser de l'or : le voilà intact !

— Pauvre enfant de la nature ! Comment donc, dans cette ville de Marseille, as-tu trouvé du pain et un abri ?

— Honnêtement, âme de mon âme ; honnêtement, et cependant par le moyen de ces traits que jadis tu trouvais beaux : les trouves-tu toujours de même ?

— Plus beaux que jamais, ma Fillide : mais que veux-tu dire ?

Il y a ici un peintre, un grand homme, un de leurs grands hommes de Paris, je ne sais comment on les appelle, mais il dispose de tout ici, de la vie et de la mort, et il m'a généreusement payée pour faire mon portrait. Il doit le donner à la nation; il ne travaille que pour la gloire. Songe à la célébrité de ta Fillide. »

Et les yeux de la jeune fille étincelaient : sa vanité était excitée.

« II m'aurait épousée si j'avais voulu : il aurait divorcé pour m'épouser. Mais je t'attendais, ingrat ! »

On frappa à la porte, un homme entra.

« Nicot !

— Ah Glyndon ! hum ! salut ! Encore mon rival ! Mais Jean Nicot n'a pas de rancune. La vertu est mon rêve, ma patrie, ma maîtresse. Sers ma patrie, citoyen et je te pardonne tes succès auprès des belles. Ah! ça ira ! ça ira ! »

Le peintre parlait encore, et dans les rues roulait en grondant l'hymne de sang et de fer, la Marseillaise. Une foule, tout un peuple, était debout, avec des drapeaux, des armes, de l'enthousiasme, des chants. Comment deviner que ce mouvement belliqueux était un mouvement non de guerre, mais de massacre ? des Français contre des Français. Car il y a deux partis à Marseille et l'occupation ne manque pas à Jourdan-Coupe-Tête. L'Anglais, qui venait d'arriver, et qui était étranger à toute faction, ne soupçonnait rien de tout ceci. Il ne comprit que les chants, les armes, les drapeaux qui déroulaient au soleil ce glorieux mensonge : Peuple Français, debout contre les tyrans !...

Le front sombre du malheureux voyageur s'anima : il regarda de la fenêtre la foule qui défilait dans la rue sous son drapeau ondoyant. Elle poussa un cri en reconnaissant le patriote Nicot, l’ami de la liberté, debout à la fenêtre, en compagnie de l'étranger et de l'impitoyable Hébert.

« Encore un cri, s'écria le peintre, en l’honneur du brave Anglais qui abjure ses Pitt et ses Cobourg pour devenir citoyen de la France et de la liberté ! »

Mille voix s'élevèrent à la fois; et l'hymne de la Marseillaise recommença avec une

sombre majesté.

« C'est peut-être au milieu de ces hautes espérances et de ce brave peuple que le fantôme doit s'évanouir à jamais, et le remède se révéler, murmura Glyndon; et il crut sentir l'élixir étincelant circuler dans ses veines.

— Tu seras de la Convention avec Paine et Clootz. J'arrangerai tout ! s'écria Nicot en lui frappant sur l'épaule. Et Paris....

— Ah ! si je pouvais seulement voir Paris ! » s'écria Fillide d'une voix joyeuse. Joyeuse ! je crois bien. La ville, l'air, la vue, tout, sauf de temps en temps le cri étouffé de l'agonie et le râle du meurtre, tout était joie. Dors tranquillement dans ta tombe, Adela ! et ne te relève pas ! Joie ! joie ! Dans le jubilé de l'humanité toutes les douleurs particulières doivent cesser. Vois! nautonier téméraire ! le vaste tourbillon t'attire dans son cercle fatal! Là, l'individu n'existe plus. Tout appartient à la masse. Ouvre tes portes, brillant Paris, devant l'étranger citoyen ! Recevez dans vos rangs, doux républicains, le nouveau champion de la liberté, de la raison, de l'humanité !

« Mejnour a raison ! c'était pendant la lutte glorieuse de la vertu, du courage, pour l'espèce humaine, que le spectre devait à jamais rentrer dans les ténèbres d'où il était sorti. »

Et la voix de Nicot le loua, et le maigre Robespierre, flambeau, colonne, pierre angulaire de l'édifice de la République, lui sourit avec ses yeux injectés de sang; et Fillide le pressa contre son cœur avec une étreinte passionnée. Et à son lever, et à son coucher, à table, au lit, partout, quoiqu'il ne le vît point, le Fantôme sans nom le guidait, de son regard infernal, vers cette mer dont les flots étaient du sang.

CHAPITRE VII

Zanoni et Viola avaient quitté, quelque temps après l'arrivée de Glyndon à Marseille, l'île grecque où ils paraissent avoir passé deux années de bonheur. Ce devait être dans le courant de 1791 que Viola s'enfuit de Naples avec son mystérieux amant, et que Glyndon se rendit auprès de Mejnour, dans le château fatal. Nous sommes maintenant vers la fin de 1793, et nous revenons à Zanoni. Les étoiles de l'hiver éclairent les lagunes de Venise. Le murmure du Rialto a cessé ; les derniers promeneurs ont déserté la place Saint-Marc, et on n'entend plus qu'à des intervalles éloignés les rames des légères gondoles ramenant au logis l'amant ou le convive nocturne. Mais les lumières vont et viennent encore derrière les rideaux d'un des palais dont l'ombre dort sur le Grand canal; et dans ce palais veillent deux Euménides qui, pour l'homme, ne dorment jamais : la crainte et la douleur.

« Sauve-la, et je fais de toi l'homme le plus riche de Venise.

— Signor, répondit le médecin, votre or ne peut commander à la mort ni à la volonté du ciel ; signor, si dans une heure il ne se produit quelque heureux changement, préparez tout votre courage. »

Eh quoi, Zanoni ! homme de mystère et de puissance, toi qui as traversé les passions du monde sans un changement sur ton front, es-tu donc enfin ballotté par les flots orageux de la crainte ? Ton courage commence-t-il à chanceler ? connais-tu enfin la force et la majesté

de la mort ? »

II se déroba tremblant à la présence de l'homme de l'art tout pâle lui-même. Il s'enfuit à travers les salles spacieuses et les longs corridors, et gagna une chambre retirée du palais, que nul pas, hors le sien, n'avait jamais profanée.

« Sortez plantes et vases. Dégage-toi des éléments enchantés, flamme argentine et azurée. Pourquoi ne vient-il pas, le fils des Étoiles ? Pourquoi Adon-Aï est-il sourd à ton appel mystérieux ? Elle ne vient pas, l'Apparition lumineuse et consolatrice. Gabaliste, tes charmes sont-ils impuissants ? Ton trône a-t-il disparu des régions de l'espace ? Te voilà pâle et tremblant ! Pâle trembleur, tu ne tremblais pas, tu ne pâlissais pas ainsi, quand les essences glorieuses accouraient à ton appel. Jamais au pâle trembleur ne se soumettent les essences glorieuses : c'est l'âme et non les herbes, ni la flamme argentine et azurée, ni les enchantements de la Cabale, qui commandent aux fils de l'air; et ton âme, par l'amour et par la mort, a perdu son sceptre et sa couronne. »

Enfin la flamme vacille, l'air devient froid comme le vent du sépulcre. Une chose qui n'est pas de ce monde paraît ; une chose nébuleuse et sans forme. Elle se montre à demi accroupie dans l'éloignement. Horreur silencieuse, elle se lève, elle rampe, elle approche, sombre sous son enveloppe lumineuse ; et sur toi elle jette, à travers un voile, ses yeux livides, malveillants : c'est la Chose aux yeux malveillants !

— « Ah ! jeune Chaldéen ! Jeune, après tes siècles sans nombre, jeune comme à l'heure où, froid devant le plaisir et la beauté, tu entendis, debout sur l'antique Tour de feu, le silence étoile murmurer à ton oreille le dernier mystère qui triomphe de la mort ; crains-tu donc la mort aujourd'hui ? Ta science n'est-elle qu'un cercle qui te ramène au point de départ de tes tâtonnements ? Générations sur générations se sont flétries depuis notre dernière entrevue. Me voici maintenant devant toi !

— Je te regarde sans crainte. Tes yeux ont compté leurs victimes par milliers ; leur éclat fait jaillir la force impure des poisons qui infectent le cœur humain; et, pour ceux que tu peux soumettre à ta volonté, ta présence allume les flammes brûlantes de la frénésie; elle obscurcit le cachot du crime et du désespoir, et pourtant tu n'es point mon maître, tu es mon esclave.

— Et comme ton esclave, je te servirai. Commande à ton esclave, beau Chaldéen ! Écoute le gémissement des femmes ! le cri perçant de ta bien-aimée ! La mort est dans ton palais ! Adon-Aï ne vient point à ton appel. Ce n'est que lorsque aucune image de passion et de chair ne voile l'œil de la sereine intelligence, ce n'est qu'alors que les fils des Étoiles visitent l'homme. Mais, je puis t'aider, moi, écoute ! »

Zanoni entendit distinctement dans son cœur, même à cette distance, la voix de Viola qui, dans son délire, appelait son bien-aimé.

« Oh ! Viola je ne puis te sauver, s'écria le voyant avec une explosion de désespoir; mon amour pour toi m'a ôté ma puissance.

— Ta puissance ! non. Je puis te donner le moyen de la sauver : je puis placer sa guérison dans ta main.

— Pour tous deux, mère et enfant ?

— Pour tous deux ! »

Une convulsion passa à travers l'être tout entier du voyant; une lutte terrible l'agita comme un enfant : l'Humanité et l'Heure triomphèrent de l'esprit qui se débattait.

J'y consens ! Mère et enfant ! sauve l'un et l'autre ! »

Dans la chambre ténébreuse, Viola était en proie aux plus terribles douleurs qui puissent déchirer le corps d'une femme ; la vie semblait s'arracher violemment de chaque fibre, au milieu de gémissements et de cris qui annonçaient la douleur et le délire; et pourtant, à travers les cris et les gémissements, elle invoquait Zanoni, son bien-aimé. Le médecin regarda l'horloge : elle marchait de son pas régulier, impitoyable… Il battait d'un rythme calme et normal, ce cœur du Temps ; ce cœur qui ne palpite jamais pour la vie, qui ne se ralentit jamais pour la mort.

« Les cris s'affaiblissent, dit l'homme de l'art; encore dix minutes, et tout sera fini. »

Insensé ! les minutes se rient de toi. A cette heure même, la nature, comme un ciel bleu à travers un temple en ruines, sourit radieuse à travers ce corps brisé. La respiration devient plus calme et plus paisible ; la voix du délire est muette… Un doux rêve berce Viola. Est-ce un rêve ? est-ce l'âme qui voit ? Il lui semble tout à coup être avec Zanoni; il lui semble que sa tête repose sur son sein ; qu'en la contemplant il dissipe de son regard les tortures qui la déchirent; que sa main calme la fièvre de son front ; elle entend le murmure de sa voix : c'est une musique qui fait fuir les démons. Où est la montagne qui semblait peser sur ses tempes ? ce n'est plus qu'une vapeur qui s'évanouit. Dans les premiers froids d'une nuit d'hiver, elle voit le soleil sourire sur un ciel radieux ; elle entend le murmure du vert feuillage; la terre si belle, la vallée, le ruisseau, les bois, se déroulent devant elle et lui disent d'une seule et même voix : « Nous ne sommes pas encore perdus pour toi ! » Dispensateur ignorant de drogues et de formules, regarde le cadran : l'aiguille a marché, les minutes sont tombées dans l'éternité; l'âme que ta sentence avait congédiée habite encore sur le rivage du Temps. Elle dort, la fièvre diminue, les convulsions ont cessé; la rosé vivante s'épanouit sur sa joue; la crise est passée. Epoux ! ta femme vit. Amant ! l'univers n'est point une solitude. Cœur du Temps! continue de battre.

Un moment... un moment encore…Joie ! joie ! joie !... Père ! embrasse ton enfant ! »

CHAPITRE VIII

Tristis Erinnys.

Prœtulil infaustas sanguinolenta faces. (Ovide.)

On mit l'enfant dans les bras du père. Le père se pencha silencieux sur ce doux trésor, et des larmes, des larmes humaines, débordèrent comme un torrent de ses yeux. Et le petit être sourit à travers les pleurs qui baignaient son visage. Ah ! avec quelles larmes de bonheur nous accueillons l'étranger qui fait son entrée dans notre triste monde ! Avec quelles larmes de désespoir nous le suivons quand il s'en retourne vers les anges ! Joie désintéressée, douleur égoïste !

Maintenant, à travers la chambre silencieuse, une voix se fait entendre faible et douce, la voix de la jeune mère.

« Me voici ! je suis près de toi !» murmura Zanoni.

La mère sourit, lui serra la main : elle n'en demandait pas davantage; elle était satisfaite.

Viola se rétablit avec une rapidité qui étonna le médecin. Le nouveau venu prospéra comme s'il aimait déjà ce monde dans lequel il était descendu. A partir de cette heure, Zanoni sembla vivre de la vie de l'enfant; et dans cette vie, les âmes de la mère et du père s'unirent comme d'un lien nouveau. Jamais l'œil n'avait rien contemplé de plus beau que cet enfant. Les nourrices s'étonnèrent qu'il n'eût pas fait son entrée sur cette terre avec un gémissement, et qu'il eût souri à la lumière comme à une chose qui lui était familière. Jamais il ne laissa échapper un cri de douleur enfantine. Même dans son repos, il paraissait écouter quelque voix bienheureuse qui parlait dans son cœur; lui-même il semblait heureux. Dans ses yeux vous eussiez dit que l'intelligence était déjà allumée, quoiqu'elle n'eût pas encore de langage pour se refléter au dehors. Déjà il semblait reconnaître ses parents ; déjà il tendait les bras quand Zanoni se penchait sur le berceau où respirait, où s'épanouissait cette fleur entr'éclose. Car de ce berceau il s'éloignait rarement; il le regardait de ses yeux sereins, de ses yeux pleins de bonheur. Il semblait de son âme nourrir cette petite âme. La nuit, au milieu des ténèbres, il était encore là, dans un demi-sommeil, et Viola l'entendait souvent murmurer au-dessus de l'enfant des paroles indistinctes d'un langage inconnu pour elle; quelquefois, en l'entendant, elle craignait, et des superstitions vagues, indéfinies, les superstitions de sa jeunesse, revenaient l'assiéger. Une mère craint tout pour son nouveau-né, même les dieux. Les mortels poussèrent des cris d'alarme quand ils virent, dans des siècles reculés, la grande Déméter cherchant à rendre leur enfant immortel.

Mais Zanoni, absorbé dans les desseins sublimes qui animaient son amour humain, oublia tout, même tout ce qu'il avait perdu dans son amour aveugle.

Mais la Chose sombre et sans forme, quoiqu'il ne l'invoquât point, qu'il ne la vît point, venait souvent se glisser auprès de lui et autour de lui ; souvent il la sentait accroupie près du berceau, avec ses yeux haineux.

CHAPITRE IX

Fuscis tellurem amplectitur alis. (Virgile.)

ZANONI A MEJNOUR

« Mejnour ! l'humanité avec toutes ses tristesses et toutes ses joies est redevenue mon partage. Jour à jour je me forge de nouvelles chaînes. Je vis dans d'autres vies que la mienne, et dans elles j'ai perdu plus que la moitié de ma puissance. Ne pouvant les élever, je sens qu'elles m'entraînent vers leur terre, par les fortes attaches des tendresses humaines. Exilé du commerce des êtres visibles seulement à l'intelligence pure, je suis enveloppé des filets de l'Ennemi qui garde le Seuil. Me croiras-tu quand je te dirai que j'ai accepté ses dons et encouru les conséquences de ce pacte ? Des siècles passeront avant que les essences glorieuses obéissent de nouveau à celui qui s'est soumis au Fantôme, et…

Dans cette espérance donc, Mejnour, je triomphe encore : j'ai encore sur cette jeune vie un pouvoir suprême ! Insensiblement et en silence mon âme parle à la sienne, et dès à

présent la prépare. Tu sais que, pour l’esprit pur et sans tache de l’enfant, l’épreuve n'a ni terreur ni péril. Ainsi, incessamment je le nourris d'une lumière sacrée, et, avant même d'avoir connaissance du don, il acquerra les privilèges que j'ai obtenus moi-même: l'enfant, par des degrés lents et imperceptibles, communiquera ses attributs à la mère; et, heureux de voir la science rayonner à jamais sur le front des deux êtres qui maintenant suffisent à remplir ma pensée infinie, puis-je regretter la royauté aérienne qui à chaque heure échappe davantage à mon étreinte ? Mais toi, dont la vision est toujours claire et sereine, plonge ton regard dans les abîmes fermés désormais à mes yeux; conseille-moi, avertis-moi. Je sais que les dons du Fantôme dont la race est ennemie de la nôtre, sont, pour celui qui les implore, funestes et perfides comme le Fantôme lui-même. Voilà pourquoi lorsque, sur le seuil de la science que les hommes d'alors appelaient magie, ils rencontrèrent les créatures des tribus hostiles, ils crurent que ces apparitions étaient des démons, et ils crurent que, par des pactes imaginaires, ils avaient vendu leurs âmes; comme si l'homme pouvait donner pour l'éternité ce dont il n'est maître que pendant qu'il vit. Les démons, dérobés éternellement à la vue de l'homme, habitent leurs régions sombres et impénétrables : en eux n'est point le souffle de l'Etre divin. C'est dans toute créature humaine que respire l'Etre divin ; lui seul peut après cette vie juger l'âme qui lui appartient, et lui assigner sa nouvelle carrière et son séjour nouveau. Si l'homme pouvait se vendre au démon, l'homme pourrait se juger d'avance et s'arroger la disposition de l'éternité.

Mais ces créatures inférieures, qui ne sont que des modifications de la matière, douées d'une malice plus qu'humaine, peuvent bien, aux âmes craintives, aveugles et superstitieuses, paraître des démons. Et, de la plus sombre et la plus puissante de ces créatures, j'ai accepté un don : le secret qui a éloigné la mort de ceux qui me sont chers. Puis-je espérer qu'il me reste assez de puissance pour déjouer ou pour intimider le Fantôme, s'il cherche à pervertir son don ? Réponds-moi, Mejnour : car, dans les ténèbres qui m'environnent, je ne vois que les yeux du nouveau-né, je n'entends que les battements étouffés de mon cœur. Réponds-moi, toi dont la sagesse est sans amour ! »

MEJNOUR A ZANONI

« Rome.

« Esprit déchu ! je vois devant toi le malheur, la mort, le deuil ! Avoir abandonné Adon-Aï pour la Terreur sans nom, les étoiles célestes pour ces yeux formidables ! Toi ! devenir à la fin victime du spectre de ce Seuil sinistre, de ce fantôme que, dans ton premier noviciat, tu as fait fuir vaincu et foudroyé par un éclair de ton front royal. Lorsque, aux premiers degrés de l'initiation, l'élève que je reçus de toi aux bords de Parthénope tomba sans connaissance et anéanti devant le spectre ténébreux, je compris que son âme n'était point faite pour affronter les mondes d'au-delà : car la peur est ce qui rattache l'homme à la terre la plus terrestre ; tant qu'il craint, il ne peut élever son essor. Mais toi ! ne vois-tu pas qu'aimer c'est craindre ? que le pouvoir que tu avais sur le Fantôme est déjà paralysé ? Il t'effraye, il te domine, il se jouera de toi, il te trahira. Ne perds pas un moment, viens à moi. S'il peut exister encore entre nous assez de sympathie, c'est par mes yeux que tu verras, que tu connaîtras peut-être les périls qui, insaisissables encore et à peine visibles dans l'ombre, t'enveloppent et s'accumulent autour de toi et de ceux qu'a perdus ton amour

insensé. Viens, arrache-toi à tous les liens qui enchaînent ta faiblesse ; ils ne peuvent qu'obscurcir ta vue. Dégage-toi de tes craintes, de tes espérances, de tes désirs, de tes passions. Viens. L'esprit seul peut être roi et prophète : brillant à travers sa demeure d'argile; intelligence pure, impassible, sublime ! »

CHAPITRE X

Plus que vous ne pensez, ce moment est terrible. (La Harpe, Le comte de Warwick.)

Pour la première fois depuis leur union, Zanoni et Viola étaient séparés. Zanoni allait à Rome pour des affaires importantes. « Je ne serai absent, dit-il, que quelques jours, » et si brusque fut son départ, que Viola n'eut le temps de témoigner ni surprise ni tristesse. Mais la première séparation est toujours plus pénible que de raison : elle semble une interruption à cette existence que l'amour partage avec l'amour; c'est elle qui fait sentir au cœur combien la vie sera vide quand sera venue à son tour la dernière, l'inévitable séparation ! Mais Viola avait un nouveau compagnon, elle goûtait cette délicieuse et nouvelle joie qui renouvelle la jeunesse et éblouit les yeux de la femme. Comme amante, comme femme, elle s’appuyait sur un autre ; c'est d'un autre que lui arrive son bonheur, sa vie, comme la lumière arrive du soleil à l'étoile. Mais maintenant, à son tour, comme mère elle passe de la dépendance au pouvoir; c'est un autre qui s'appuie sur elle, une étoile s'est levée dans l'espace, pour laquelle elle-même est devenue le soleil !

Quelques jours seulement d'absence; mais que de bonheur au milieu de leur tristesse ! Quelques jours dont chaque heure semble une ère pour l'enfant sur lequel se penchent vigilants les yeux et le cœur. De l'heure de son réveil à celle de son sommeil, il se fait une révolution dans le temps. Le moindre geste à observer, le moindre sourire à recueillir, est comme un nouveau progrès dans ce monde qu'il est venu remplir de bonheur. Zanoni est parti ! l'écho de sa rame se perd sur les flots. La gondole, comme un point imperceptible, a disparu des rues de Venise. L'enfant dort dans le berceau aux pieds de sa mère; et à travers ses larmes elle pense aux histoires qu'elle aura à redire à son père, de cette terre féerique aux mille merveilles qui s'étend sans limites dans ce frêle petit lit. Souris, pleure, jeune mère ! Déjà la page la plus belle du volume étrange et fantastique est fermée pour toi; déjà un doigt invisible tourne le feuillet.

Debout, près du Rialto, se tenaient deux Vénitiens, républicains, démocrates ardents, qui regardaient la Révolution française comme le cataclysme qui devait faire crouler leur gouvernement vicieux et expirant, et instaurer à Venise l'égalité des rangs et des droits.

« Oui, Cottalto, dit l'un : mon correspondant de Paris m'a promis de franchir tous les obstacles, de braver tous les dangers. Il combinera avec nous l'heure de la révolte, lorsque les légions de la France seront à portée d'entendre nos canons. Un jour de cette semaine, à cette heure, il me doit rejoindre ici : nous ne sommes qu'au quatrième jour. »

II avait à peine achevé ces mots qu'un homme enveloppé de sa roquelaure sortit d'une étroite rue à gauche, s'arrêta devant le groupe, examina attentivement pendant quelques instants les deux interlocuteurs, puis dit à voix basse :

« Salut ?

— Et fraternité, répondit celui qui venait de parler.

— Vous êtes donc le brave Dandolo, avec qui le comité me charge de correspondre ? Et ce citoyen…

— Est Cottalto, dont je vous ai souvent parlé dans mes lettres.

— Salut et fraternité à Cottalto ! J'ai de grandes communications à vous faire à tous deux. Je vous verrai ce soir, Dandolo. Dans la rue on pourrait nous observer.

— Et je n'ose vous donner rendez-vous chez moi : la tyrannie change en espions jusqu'à nos murs. Mais le lieu désigné ici est sûr. »

Et il glissa une adresse dans la main de son correspondant.

« Ce soir donc, à neuf heures. En attendant, j'ai d'autres affaires. »

L'homme s'arrêta, changea de couleur, et ce fut d'une voix inquiète et passionnée qu'il reprit :

« Votre dernière lettre parlait de ce riche et mystérieux étranger... de Zanoni ! Est-il toujours à Venise ?

— On me dit qu'il est parti ce matin; mais sa femme est encore ici.

— Sa femme, c'est bien !

— Est-ce que vous croyez qu'il voulût être des nôtres ? Ses richesses seraient…

— Sa maison, son adresse, vite... interrompit l'homme.

— Au Palazzo di... sur le Grand-Canal.

— Merci; au revoir, à neuf heures. »

L'homme disparut dans la rue par laquelle il était venu, et passa devant la maison où il s'était logé la veille, à son arrivée à Venise.

Une femme qui se tenait sur la porte l'arrêta par le bras.

« Monsieur, dit-elle en français, j'attendais votre retour. Comprenez-vous ? je braverai tout, je risquerai tout pour retourner en France avec vous, pour partager dans la vie ou dans la mort le sort de mon mari !

— Citoyenne ! j'ai promis à votre mari que, si telle était votre décision, je risquerais ma vie pour réaliser ce désir. Mais songez-y, votre mari appartient à une faction sur laquelle Robespierre a déjà les yeux : il ne peut fuir. La France entière est devenue une prison pour les suspects. En y retournant vous ne faites que vous compromettre. Franchement, citoyenne, le sort que vous voulez partager pourrait bien être la guillotine. Vous avez la lettre de votre mari, et vous savez que je parle d'après ses instructions.

— Monsieur, je veux vous suivre, dit la femme avec un sourire sur son pâle visage.

— Eh quoi ! vous avez abandonné votre mari aux jours radieux de la Révolution, et vous voulez l'aller retrouver au milieu de la foudre et des orages ? dit l'homme avec surprise et presque avec reproche.

— Parce que les jours de mon père étaient comptés; parce qu'il n'avait de salut que par

la fuite; parce qu'il était vieux et pauvre, et n'avait que moi pour travailler pour lui ; parce que mon mari n'était pas alors compromis, et que mon père était en danger ! Il est mort, lui; mort ! Mon mari est en danger maintenant. Les devoirs de la fille ont cessé; ceux de la femme recommencent.

— Soit, citoyenne ! La troisième nuit à compter d'aujourd'hui, je pars. D'ici là vous pourrez vous rétracter.

— Jamais. »

Un sombre sourire passa sur le visage de l'étranger.

« 0 guillotine ! s'écria-t-il, que de vertus tu as mises au jour ! C'est avec raison qu'on t'appelle Sainte Mère, ô sanglante guillotine ! »

II poursuivit son chemin en se parlant à lui-même, héla une gondole, et se perdit bientôt sur les eaux animées du Grand-Canal.

CHAPITRE XI

Ce que j'ignore

Est plus triste peut-être et plus affreux encore. (La Harpe, Le comte de Warwick.)

Viola était assise auprès de la fenêtre ouverte. Au-dessous étincelaient les eaux sous un soleil froid mais sans nuage, et vers ce visage à demi détourné se levaient les yeux de plus d'un galant cavalier quand leurs gondoles passaient devant le palais.

A la fin, au milieu du canal, un de ces noirs bateaux s'arrêta immobile, et un homme fixa ses regards sur le noble édifice. Il fit un signe aux rameurs, ils approchèrent du bord. L'étranger quitta la gondole, il monta les larges degrés, il entra dans le palais. Pleure, pleure toujours, jeune mère, et ne souris plus ; la dernière page est tournée !

Un domestique entra, et remit à Viola une carte avec ces mots en anglais : « Viola, il faut que je vous voie ! Clarence Glyndon. »

Oh ! oui, quelle joie pour Viola de le revoir ! de lui parler de son bonheur, de Zanoni, de lui montrer son enfant ! Pauvre Clarence ! elle l'avait oublié jusqu'alors, comme elle avait oublié toute la fièvre de sa vie passée, ses rêves, ses vanités, ses émotions factices, la rampe trompeuse, la foule bruyante et les applaudissements de la scène.

Il entra. Elle tressaillit de le voir, tant étaient changés son front sombre, ses traits résolus, mais labourés par les soucis : ce n'était plus l'apparence élégante et la physionomie insouciante de l'artiste amant. Sa mise, sans être commune, était rude, négligée, en désordre. Un air effaré, désespéré, farouche, avait remplacé cet ensemble d'une grâce ingénue et timide, mais sérieuse dans sa timidité, qui caractérisait jadis le jeune adepte de l'art, le rêveur qui aspirait à je ne sais quelle science des mondes étoiles.

« C'est vous ! dit-elle enfin. Pauvre Clarence, quel changement !

— Changement ! dit-il brusquement en prenant place auprès d'elle. Et qui dois-je en remercier, si ce n'est les sorciers, les démons qui se sont emparés de votre existence

comme de la mienne ? Viola, écoutez-moi ! Il y a quelques semaines, j'appris que vous étiez à Venise. Sous d'autres prétextes, et à travers des dangers sans nombre, je suis venu ici au péril de ma liberté, de ma vie peut-être, si mon nom et mon existence sont connus dans Venise, pour vous avertir et pour vous sauver. Changé, dites-vous ! changé au dehors : mais qu'est-ce que cela auprès des ravages intérieurs ? Prenez conseil, pendant qu'il en est temps encore. »

La voix de Glyndon, profonde et sépulcrale, effraya Viola plus encore que ses paroles. Pâle, défait, amaigri, il semblait presque sortir du tombeau pour venir la frapper d'effroi et de terreur.

« Quoi ! dit-elle enfin, d'une voix faible; quelles sont ces étranges paroles ? Pouvez-vous…

— Ecoutez ! interrompit Glyndon en posant sur son bras une main froide comme la mort ; écoutez ! vous avez entendu de vieux récits d'hommes qui se sont ligués avec les démons pour acquérir des connaissances surhumaines. Ces récits n'ont rien de fabuleux ; de tels hommes vivent. Leur joie est d'augmenter le nombre maudit des malheureux comme eux. Si leurs prosélytes succombent à l'épreuve, les démons s'en emparent, même dans cette vie, comme ils se sont emparés de moi ; s'ils réussissent, malheur ! malheur éternel à eux ! Il y a une autre vie où nuls charmes ne peuvent conjurer l'esprit du mal, ni adoucir la torture. J'arrive d'un pays où le sang coule à flots ; où la mort veille à côté du plus beau et du plus noble, où règne la guillotine ; mais tous les périls mortels qui peuvent assiéger les hommes ne sont rien auprès de cette chambre morne où vit et s'agite l'horreur qui surpasse la mort. »

Glyndon alors, avec une précision froide et nette, raconta, comme il avait fait à Adela, tous les détails de l'initiation qu'il avait subie. Il décrivit, en paroles qui glaçaient le sang de celle qui l'écoutait, l'apparition du Fantôme sans forme, avec ses yeux qui desséchaient le cerveau et congelaient la moelle de qui le voyait. Une fois qu'on l'avait vu, on ne pouvait plus chasser son image. Il venait à son gré, inspirant de sombres pensées, suggérant d'étranges tentations. Il ne disparaissait que dans des scènes de folle et étourdissante surexcitation; la solitude, la sérénité, les luttes d'une âme qui désire et cherche la paix et la vertu, tels étaient les éléments qu'il remplissait de sa présence. Viola était éperdue, épouvantée : cet étrange récit se confirmait pour elle par des impressions indéfinies que, dans la profondeur et la confiance de sa tendresse, elle avait mieux aimé bannir qu'examiner de près, impressions qui tendaient à lui faire croire que la vie et les attributs de Zanoni n'étaient pas ceux des hommes ; impressions que son amour avait jusque-là condamnées comme des soupçons injurieux, et qui, ainsi combattues, avaient servi peut-être à resserrer la chaîne dont Zanoni avait lié son cœur et ses sens; mais qui, aujourd'hui que le récit de Glyndon la remplissait d'une terreur contagieuse, brisaient à demi le charme qu'elles avaient accompli auparavant.

Elle se leva effrayée, non pour elle, et pressa l'enfant sur son cœur !

« Malheureuse ! s'écria Glyndon en frémissant; il est donc vrai que tu as donné naissance à une victime que tu ne peux sauver ! Refuse-lui les aliments; qu'elle te demande en vain sa nourriture ! Dans la tombe au moins il y a le repos et la paix. »

L'âme de Viola se rappela alors les veillées nocturnes de Zanoni près du berceau, et la crainte qui l'avait envahie en entendant ces paroles murmurées avec une étrange et

mystérieuse cadence. L'enfant la regarda avec son œil clair et ferme, et dans ce regard il y avait une intelligence surhumaine qui confirma son effroi. Et là, la mère et son conseiller se tenaient debout en silence, pendant que le soleil les inondait de ses rayons; et sombre, auprès du berceau, mais invisible pour eux, était assise la Chose, immobile, voilée.

Mais graduellement des souvenirs du passé, meilleurs, plus justes et plus doux, revinrent à la jeune mère. Les traits de l'enfant prirent sous son regard l'aspect du père absent. Une voix sembla s'échapper de ces lèvres roses, et dire tristement : « Je te parle par ton enfant ; en retour de tout mon amour pour toi et pour lui, te méfies-tu de moi aux premières paroles d'un maniaque qui m'accuse ? »

Son cœur palpita, elle parut grandir, ses yeux brillèrent d'une sereine et sainte lumière.

« Va ! pauvre victime de tes illusions ! dit-elle à Glyndon. Je ne croirais pas mes propres sens s'ils accusaient le père de cette petite créature ! Et que sais-tu de Zanoni ? quel rapport y a-t-il entre Mejnour et les spectres qu'il invoque et l'image radieuse que tu cherches à leur associer ?

— Tu le sauras trop tôt, dit Glyndon d'une voix sombre, et le fantôme même qui me poursuit me dit de ses lèvres livides que ses terreurs attendent et toi, et les tiens. Je ne te demande pas encore ta décision : avant que je quitte Venise, nous nous reverrons. »

Il dit, et disparut.

CHAPITRE XII

Quel est l'égarement où ton âme se livre? (La Harpe, Le comte de Warwick.)

Hélas ! Zanoni, aspirant radieux dont l'éclat est obscurci, as-tu pensé que le lien pouvait durer entre celui qui a survécu à des siècles, et la fille d'un jour ? N'as-tu point prévu que, jusqu'à ce que l'épreuve fût subie, il ne pouvait y avoir égalité entre ta science et son amour ? Tu es absent : tu demandes à des secrets solennels et mystérieux, une mystérieuse protection pour l'enfant et pour la mère ; et tu oublies que le Fantôme qui t'a servi a le contrôle de ses dons, qu'il est maître des vies qu'il t'a appris à disputer au tombeau. Ne sais-tu pas, radieux et aveugle aspirant, que la crainte et le doute, une fois semés dans un cœur qui aime, s'élèvent et grandissent en formant une sombre forêt impénétrable aux étoiles ? Les Yeux haineux couvent la mère et l'enfant !

Pendant tout le jour Viola fut agitée de mille pensées, de mille terreurs qui se dissipaient devant son examen, pour revenir plus sombres et plus menaçantes. Elle se rappela, ainsi qu'elle l'avait dit autrefois à Glyndon, que son enfance à elle avait été remplie d'étranges pressentiments, qui l'avertissaient qu'elle était réservée à une destinée mystérieuse. Elle se rappela que, lorsqu'elle lui eut fait cet aveu, assise auprès de lui sur le bord des flots assoupis de la mer napolitaine, lui aussi avait reconnu les mêmes pressentiments, et qu'une sympathie mystérieuse avait semblé unir leurs destinées. Elle se rappela surtout qu'en comparant leurs pensées confuses, ils étaient tous deux tombés d'accord que c'était dès leur première rencontre avec Zanoni que cet instinct prophétique avait parlé plus clairement à leurs cœurs, et leur avait fait comprendre qu'à Zanoni se rattachait le secret impénétrable

de leur vie.

Et maintenant que Viola et Glyndon se trouvaient réunis, les craintes de l'enfance ainsi évoquées s'éveillèrent de leur sommeil enchanté. Elle sentit une sympathie pour les terreurs de Glyndon, sympathie contre laquelle luttaient en vain sa raison et son amour. Et pourtant, quand ses yeux se reportaient sur son enfant, ils rencontraient toujours ce regard ferme et sérieux; elle voyait s'agiter ses lèvres qui semblaient vouloir parler, quoique la voix leur fît défaut. L'enfant ne voulait point dormir. Chaque fois qu'elle contemplait son visage, toujours ce même regard, ces mêmes yeux éveillés et vigilants, dont la gravité était empreinte de tristesse, de reproche, d'accusation. Elle se sentait glacée par ce regard. Incapable de supporter seule cette rupture violente de tous les sentiments qui avaient jusqu'alors composé sa vie, elle prit le parti naturel à ceux de son pays et de sa foi : elle envoya chercher le prêtre qui la dirigeait ordinairement à Venise, et lui confessa avec des sanglots passionnés et avec une terreur profonde les doutes qui l'avaient envahie. Le bon père, homme digne et pieux, mais d'une éducation bornée et d'un jugement plus étroit encore, qui étendait (comme le font volontiers encore les moins instruits des Italiens d'aujourd'hui) la dénomination de sorciers jusqu'aux simples poètes, le bon père, parut fermer sur le cœur de sa pénitente les portes de l'espérance. Ses remontrances furent vives parce que sa terreur était réelle. Il s'unit à Glyndon pour lui enjoindre de fuir, si elle sentait le moindre soupçon que la vie de son mari fût semblable à celle des savants que l'Eglise romaine avait fait brûler avec un zèle si bienveillant aux beaux jours de l'Inquisition. Le peu même que Viola pouvait dévoiler parut à l'ascétisme ignorant du Padre une preuve irréfragable de magie et de sorcellerie : il avait d ailleurs entendu quelques-unes des rumeurs qui accompagnaient partout Zanoni, et il était par conséquent disposé à tout interpréter dans le sens le plus défavorable; le digne Bartolomeo n'eût pas hésité à envoyer Watt au bûcher, s'il l'eût entendu parler de la machine à vapeur. Viola, aussi peu instruite que son directeur, fut épouvantée de son éloquence rude et véhémente : épouvantée parce que Bartolomeo, avec cette pénétration que donne infailliblement aux prêtres catholiques, quelque bornés qu'ils soient d'ailleurs, l'étude journalière des cœurs qui s'ouvrent à eux, lui parla de dangers moins grands pour elle que pour son enfant. « Les sorciers, dit-il, ont de tout temps cherché à entraîner et à séduire les jeunes âmes, les âmes des enfants. » Et là-dessus il entama une longue série de fables et de légendes dont il garantit l'autorité historique. Tout ce qui eût fait sourire une Anglaise effraya la tendre mais superstitieuse Napolitaine ; et quand le prêtre la quitta, après lui avoir solennellement reproché l'abandon de ses devoirs de mère, si elle hésitait encore à fuir un séjour souillé par les puissances occultes et les pratiques diaboliques, Viola, toujours attachée à l'image de Zanoni, tomba dans une léthargie passive qui suspendit en elle l'usage de la raison. Les heures passèrent; la nuit vint; la maison fut plongée dans le silence : Viola, graduellement éveillée de l'engourdissement et de la torpeur qui avaient envahi ses facultés, se retournait sur sa couche, en proie au trouble et à l'agitation de l'insomnie. La tranquillité lui devint insupportable, plus insupportable encore le son monotone qui seul troublait cette tranquillité, la voix de l'horloge comptant moments par moments le glas funèbre des heures. Les moments eux-mêmes parurent à la fin trouver une voix, prendre une forme. Il lui sembla les voir s'élancer sous des traits fantastiques du sein des ténèbres, et avant de retomber dans le sein de l'Eternité qui devenait leur tombe, elle crut entendre leurs voix faibles et voilées lui murmurer : « Femme, nous annonçons à l'Éternité tout ce qui se fait dans le temps ! que dirons-nous de toi, gardienne d'une âme à peine éclose ? » Elle sentit

que son imagination était en proie à un délire partiel, qu'elle était entre la veille et le sommeil, quand tout à coup une pensée unique domina toutes les autres. La chambre que dans cette maison, dans toutes les maisons qu'ils avaient occupées, même aux îles grecques, Zanoni avait réservée comme une solitude où nul ne devait pénétrer, dont le seuil était interdit aux pas de Viola elle-même, où jamais, dans la douce sécurité de l'amour heureux et confiant, elle n'avait jusque-là songé à pénétrer malgré ses ordres, cette chambre l'attirait maintenant. Là peut-être pourrait-elle trouver de quoi résoudre l'énigme, dissiper ou confirmer ses soupçons ; cette pensée grandit et s'enracina profondément dans son âme; elle étreignit Viola avec une force palpable et irrésistible ; elle sembla mettre ses membres en mouvement, sans sa volonté.

Et maintenant tu quittes ta chambre, tu longes les corridors, tu passes, forme charmante et silencieuse, demi éveillée, demi assoupie. La lune t'éclaire à mesure que tu glisses devant les fenêtres, esprit errant sous ta robe blanche ; les bras croisés sur ton sein, les yeux fixes et ouverts, avec un pas calme, ferme et mystérieux. Mère ! c'est ton enfant qui te guide ! Les moments fantastiques te précèdent. Tu entends toujours le battement régulier du temps qui marque l'instant de leur mort. Tu avances : tu avances : tu touches à la porte, nul verrou ne t'arrête, nul charme magique ne te repousse. Fille de la poussière, te voilà seule avec la nuit dans la chambre où, pâles et innombrables, les habitants de l'espace ont environné le Voyant !

CHAPITRE XIII

Des Erdenlebens

Schweres Traumbild sinkt und sinkt und sinkt (Das Iedal und das Leben.)

(La vision de la lourde vie terrestre disparaît, disparaît, disparaît.)

Elle était dans la chambre : elle regarda autour d'elle: nuls indices ne se montraient qui pussent révéler à un Inquisiteur l'adepte de l'art magique. Ni creuset, ni chaudières, ni volumes reliés en airain, ni ceintures aux chiffres cabalistiques, ni crânes, ni ossements. Calme et sereine, la clarté de la lune inondait la chambre vide et ses blanches murailles. Quelques paquets de plantes flétries, quelques vases de bronze à formes antiques, placés négligemment sur des escabeaux, voilà tout ce qui, à l'œil du curieux, pouvait révéler les occupations du maître absent. La magie, si elle existait, était tout entière dans le magicien, et les matériaux pour tout autre n'étaient que des plantes et du bronze. Ainsi en est-il toujours de tes œuvres et de tes merveilles, ô Génie, divin enchanteur ! La parole est la commune propriété de tous, et pourtant avec la parole, architecte de monuments immortels, tu élèves des temples qui survivront aux pyramides; et la feuille périssable du papyrus devient un Shinar aux tours imposantes, que le déluge des siècles battra en vain de ses flots !

Mais dans cette solitude ne reste-t-il aucun vestige, aucune influence des merveilles qui y ont été opérées ? Il semblerait qu'il en demeurât quelque chose, car Viola ne fut pas longtemps dans la chambre avant de sentir que je ne sais quel mystérieux changement s’opérait en elle. Son sang circula rapidement et avec une sensation délicieuse dans tous

ses membres ; il lui sembla que des chaînes tombaient de son corps, et que des nuages se dissipaient les uns après les autres et ouvraient à ses yeux une perspective sans bornes. Toutes les pensées confuses qui avaient passé dans son délire se concentrèrent en un désir intense de voir l'absent, d'être auprès de lui. Les monades qui composent l'espace et l'air semblèrent chargées d'une attraction spirituelle et devenir un milieu par lequel son âme pouvait se détacher de son argile et entrer en communication avec l'esprit vers lequel la poussait un inexprimable désir. Une défaillance la saisit; elle gagna en trébuchant le banc sur lequel étaient placés les vases et les plantes, et en se penchant elle aperçut dans un des vases un petit flacon de cristal. Par une impulsion mécanique et involontaire, sa main saisit le flacon, elle l'ouvrit ; l'essence volatile qu'il contenait se dégagea et répandit dans la chambre un parfum puissant et délicieux. Elle aspira l'arôme, elle baigna ses tempes de la liqueur, et tout à coup, de cette défaillance qu'elle venait d'éprouver, la vie sembla jaillir, s'élancer, s'envoler, planer, se dilater, comme sur les ailes d'un oiseau.

La chambre disparut à ses yeux. Loin, bien loin à travers la terre, par delà les mers, par delà l'espace, l'âme affranchie s'envole sur l'aile impétueuse du désir !

Sur un sol qui n'était pas le sol de ce monde, se tenaient les formes des fils de la science ; ils étaient là sur un monde embryonnaire, sur une masse de matière inerte, informe, indécise, une de ces nébuleuses que les soleils des systèmes infinis projettent loin d'eux dans leurs révolutions autour du trône du Créateur, pour devenir à leur tour des mondes nouveaux de symétrie et de gloire, des planètes, des soleils qui, pendant des séries infinies de siècles, multiplieront leurs races brillantes, et seront les ancêtres des soleils et des planètes encore à venir.

Là, dans cette solitude énorme d'un monde enfant que des milliers et des milliers d'années peuvent seuls fixer dans sa forme définitive, l'esprit de Viola aperçut la forme de Zanoni ou plutôt la ressemblance, le simulacre lémurien de sa forme, et non pas sa substance humaine et corporelle: comme si l'intelligence de Zanoni s'était, avec la sienne, séparée de son argile, et, semblable au soleil, dans sa révolution brillante, avait relégué aux limites extrêmes de l'espace l'image nébuleuse de lui-même ; ainsi, la créature terrestre, dans l'action de son élément le plus lumineux et le plus durable, avait déposé sa forme et l'avait donnée à ce fils du ciel nouvellement né. Auprès de lui se tenait debout un autre fantôme, le fantôme de Mejnour. Dans le chaos gigantesque qui les environnait, luttaient, déchaînés, les éléments vivifiants, l'eau, le feu, les ténèbres, l'obscurité, tous en guerre entre eux; les vapeurs, les nuages se condensant en montagnes, et le souffle de la vie passant sur tout comme une immuable splendeur.

La visionnaire regarda en frémissant et s'aperçut que, même là, les deux fantômes n'étaient pas seuls. Des formes indécises que le chaos désordonné pouvait seul engendrer, la première race des reptiles immenses qui se tordent et rampent à travers la première couche d'un monde qui cherche à éclore à la vie, se blottissaient dans la matière limoneuse ou traversaient d'un vol lourd et silencieux les épaisses vapeurs de cette atmosphère ; mais ce n'est pas là ce que semblaient chercher les deux personnages : leur regard était fixé sur un objet qui occupait le point le plus reculé de l'espace. Avec les yeux de l'âme, Viola suivit les leurs sous l'impression d'une terreur plus grande que celle que lui causait le chaos et ses habitants hideux : elle vit, comme l'ombre de la chambre même dans laquelle elle était, ses murailles blanches, le rayon de la lune dormant sur le sol, la fenêtre ouverte avec les toits et les dômes silencieux de Venise, dominant la mer qui soupirait au-dessous; et

dans cette chambre magique, l'image spectrale d'elle-même. Ce double fantôme ; ici, fantôme elle-même, regardant là-bas son fantôme véritable ; cette présence mystérieuse éveillait en elle une horreur que nulles paroles ne peuvent rendre, que nulle vie, si longue qu'elle soit, ne peut oublier.

Mais bientôt elle vit sa propre image se lever lentement, quitter la chambre d'un pas silencieux; traverser le corridor et s'agenouiller près d'un berceau. Ciel ! l'Image regarde son enfant ; son enfant avec sa beauté merveilleuse et naïve, avec ses yeux silencieux et veillants ; mais auprès de ce berceau est assise une apparition enveloppée d'un voile, d'autant plus effrayante et sinistre, que sa forme est plus vague et plus indistincte ; les murs de la chambre lui semblent s'ouvrir comme la scène d'un théâtre... une sombre prison ; des rues qu'inonde une foule fantastique; la colère, la haine, l'aspect démoniaque de leurs visages sinistres; un lieu de mort; un instrument de meurtre; un charnier de chair humaine. Elle-même, son enfant, tout, toute cette fantasmagorie rapide, s'effaçait et se succédait en scènes mobiles et effrayantes. Soudain le fantôme Zanoni se retourna; il parut l'apercevoir, ou du moins son image. Il s'élança vers elle ; son âme ne put en supporter davantage ! elle poussa un cri, elle s'éveilla. Elle trouva qu'elle avait en effet quitté cette chambre effrayante ; elle revit le berceau devant elle ; l'enfant... tout ce qu elle avait vu dans cette vision ; et même, disparaissant dans les airs, cette créature sombre et sans forme !

« Mon enfant! mon enfant! ta mère te sauvera encore ! »

CHAPITRE XIV

Quoi ? toi m'abandonner; où vas-tu ? non, demeure, ..demeure. (La Harpe, Le comte de Warwich.)

LETTRE DE VIOLA A ZANONI

« Les choses en sont donc venues à ce point ! Je suis la première à parler de séparation ! moi, l'infidèle ; je te dis adieu à jamais ! Quand tes yeux s'arrêteront sur ces lignes, tu ne me connaîtras plus que comme une morte. Pour toi, qui étais et qui es toujours ma vie, pour toi je suis à jamais perdue. 0 toi que j'aime ! ô mon époux ! ô toi, mon culte et mon adoration ! Si tu m'as jamais aimée, si tu peux encore me plaindre, ne cherche pas à découvrir les traces de ma fuite; si ta puissance peut me trouver et m'atteindre, épargne-moi, épargne notre enfant ! Zanoni, je veux l'élever pour t'aimer, pour t'appeler père ! Zanoni, ses jeunes lèvres prieront pour toi !... Ah ! épargne mon enfant, car les enfants sont les saints de la terre, et leur intervention peut se faire entendre au ciel ! Te dirai-je pourquoi je pars ? Non. Toi, d'une sagesse si terrible, tu peux deviner ce que la main tremble à retracer; et, tandis que je frémis de ta puissance, quand c'est ta puissance que je fuis (notre enfant sur mon sein), c'est encore pour moi une consolation de penser que ta puissance peut lire dans mon cœur ! tu sais que c'est la mère dévouée qui t'écrit, que ce n'est pas la femme infidèle. Ta science, Zanoni, est-elle criminelle ? Le mal doit avoir de la tristesse, et il serait doux, trop doux, d'être ta consolation ; mais l'enfant ! l'enfant ! cette âme qui s'abrite dans la mienne ! Magicien, c'est cette âme que je t'arrache ; pardonne,

pardonne si mes paroles sont injustes. Vois, je tombe à genoux pour t'écrire le reste. Pourquoi n'ai-je pas été effrayée de ta science mystérieuse ? pourquoi tout ce qu'avait d'étrange ta vie, qui n'est pas de ce monde, n'a-t-il servi qu'à me fasciner par une terreur pleine de charmes ? Parce que, si tu étais sorcier ou ange-démon, il n'y avait de péril que pour moi : péril que j'aurais dédaigné car mon amour était mon plus céleste élément, et mon ignorance de toutes choses, hors de l'art de t'aimer, repoussait toute pensée qui ne fût pas à mes yeux brillante et glorieuse comme ton image. Mais aujourd'hui, il y a un autre danger. Vois ! pourquoi me regarde-t-il ainsi ? pourquoi ces yeux qui ne dorment jamais, toujours graves et pleins de reproches ? Tes charmes l'ont-ils déjà enveloppé ? En veux-tu déjà faire, enchanteur cruel, la victime de ton art terrible et que je n'ose nommer ? Ne me rends pas folle ! ne me rends pas folle !... Romps le charme !... « Ecoute le bruit des rames !... ils viennent, ils viennent, pour m'emporter loin de toi ! Je regarde autour de moi, et il me semble te voir partout ; dans chaque ombre, dans chaque étoile, tu me parles. Là, près de cette fenêtre, tes lèvres pour la dernière fois ont pressé les miennes; là, sur ce seuil, pour la dernière fois tu te retournas, et ton sourire sembla se confier en moi avec tant d'abandon ! Zanoni !... époux !... je veux rester; je ne puis me séparer de toi. Non ! non ! j'irai à cette chambre où ta voix aimée, de sa douce harmonie, calme les souffrances de ta Viola ; où, à travers les ténèbres d'une vie presque éteinte, elle murmura pour la première fois à mon oreille : « Viola, tu es mère !... » Mère ! oui, je le suis... je me lève... je suis mère.... Ils viennent... je suis décidée... adieu ! »

Oui !... aussi subitement, aussi cruellement, par le délire d'une superstition aveugle et égarée, ou par l'impulsion d'une conviction née du devoir, celle pour qui Zanoni avait abdiqué tant de puissance et de gloire, l'abandonna. Abandon imprévu, inexplicable, mais destinée fatale de tous ceux qui cherchent à élever l'esprit au-dessus de la terre, tout en gardant comme leur trésor un cœur terrestre et humain. L'ignorance fuira toujours la science. Mais jamais amour humain ne s'unit à un autre amour avec un désintéressement plus noble et par un sacrifice plus pur que le sacrifice que faisait en ce moment Viola en abandonnant Zanoni absent. Elle l'avait dit avec raison, ce n'était pas la femme, c'était la mère fidèle qui s'arrachait à tout ce qui renfermait son bonheur.

Tant que dura la fièvre trompeuse qui avait inspiré cet acte téméraire, elle serra l'enfant contre son cœur et se sentit consolée, résignée. Mais quels doutes amers sur sa conduite, quel remords glacé traversèrent son cœur, lorsque, pendant quelques heures de repos sur la route de Livourne, elle entendit la femme qui accompagnait Glyndon et elle-même demander au ciel sa protection pour rejoindre son mari, et la force de partager ses périls. Contraste terrible avec sa propre fuite ! Elle retomba dans les ténèbres de son cœur, et alors nulle voix intérieure ne la consola plus.

CHAPITRE XV

Zukunft hast du mir gegeben. Doch du nelimst den Augenblick. (Kassandra.)

(L'avenir, tu me l'as donné, et pourtant tu m'enlèves le présent.)

« Mejnour, contemple ton ouvrage ! Arrière ! arrière ! nos petites vanités de sagesse !...

Arrière nos siècles de vie et de science !... Pour la sauver du péril j'ai quitté sa présence, et le péril s'est saisi d'elle !

— Ne blâme pas ta science, mais tes passions !

Renonce à ta folle espérance de l'amour d'une femme. Vois quelle est, pour ceux qui veulent unir le sublime au terrestre, l'inévitable malédiction : ta nature incomprise, tes sacrifices méconnu… L'âme terrestre ne voit dans l'âme sublime qu'un nécromancien ou un démon.... Eh quoi ! Titan ! tu peux pleurer !

— Je vois, je sais tout maintenant… L'esprit qui se tenait auprès du nôtre, et qui échappa à mon étreinte... c'était le sien ! Oh ! désir invincible de la maternité et de la nature ! tu perces tous nos secrets, tu pénètres l'espace, tu traverses des mondes !... Mejnour ! quelle terrible science se cache dans l'ignorance d'un cœur qui aime !

— Le cœur ! répondit froidement Mejnour. Oui, pendant cinq mille ans j'ai fouillé les mystères de la création; mais je n'ai pas encore découvert toutes les merveilles du cœur du plus simple paysan !

— Et pourtant nos rites solennels ne nous trompent pas ; les ombres prophétiques, noires de terreur et rouges de sang, nous ont prédit que, même dans le cachot et devant le bourreau, j'aurais le pouvoir de les sauver tous deux.

— Mais à la condition de quelque sacrifice inconnu et fatal à toi-même.

— A moi-même ! sage glacé ! Il n'y a pas de moi quand on aime. Je pars... seul.... Je n'ai pas besoin de toi…Je ne veux pour guide que les instincts de la tendresse humaine…II n'est caverne si profonde, ni désert si vaste, qui puisse la cacher…Bien que mon art me fasse défaut, bien que les astres soient inexorables…Bien que l'espace avec ses régions glorieuses ne soit plus pour moi qu'un azur vide…il me reste l'amour, la jeunesse et l'espérance ; mais quand donc l'espérance, la jeunesse et l'amour, ont-ils été impuissants à triompher et à sauver ?

LIVRE VI

LE RÈGNE DE LA TERREUR

CHAPITRE PREMIER

Qui suis-je, moi qu'on accuse ?..; Un esclave de la liberté, un martyr vivant de la république ! (Discours de Robespierre, 8 thermidor.)

Il rugit, le torrent infernal dont le premier débordement fut salué comme une source nouvelle qui devait aboutir au bonheur de l'humanité. Comme elles s'épanouirent, les fraîches espérances de ces cœurs qui s'étaient nourris de la rosée étincelante de l'aube d'un monde nouveau, quand la liberté, comme l'Aurore surgissant de la couche de Tithon, sortit du sombre océan et des bras décrépits de la tyrannie. Espérances ! vous avez donné vos

fruits, et vos fruits sont le sang et la cendre. Belle Roland, éloquent Vergniaud, aveugle Condorcet, généreux Malesherbes…

Esprits brillants, penseurs, hommes d'État, patriotes, rêveurs, voyez le millenium qu'ont réalisé vos efforts et votre audace.

J'invoque les ombres ! Saturne a dévoré ses enfants; il vit seul sous son nom véritable de Moloch !

C'est le règne de la Terreur avec Robespierre pour roi. Les luttes entre le serpent et le lion ont cessé : le serpent a dévoré le lion et s'est gorgé de son sang. Danton est tombé avec Camille Desmoulins… Danton avait dit avant de mourir : « Ce lâche de Robespierre, moi seul aurais pu le sauver. » A partir de cette heure, en effet, le sang du géant mort avait obscurci l'habileté clairvoyante de Maximilien l'Incorruptible, et ce même sang devait enfin, au milieu du tumulte de la Convention soulevée, étouffer sa voix…

Si après ce dernier sacrifice, essentiel peut-être à son salut, Robespierre eût proclamé la fin du règne de la Terreur, et agi d'après les idées de pitié que Danton avait commencé à proclamer, il eût pu vivre et mourir en souverain. Mais les prisons regorgèrent de victimes plus nombreuses que jamais ; le couperet fatal ne tombait que pour se relever et tomber encore; et Robespierre ne s'aperçut pas que la populace était rassasiée de meurtres, et que la seule émotion que le chef eût maintenant à donner à sa horde sanglante, c'était de revenir sur ses pas et de changer en hommes ces démons.

Nous nous transportons dans une chambre de la maison du citoyen Dupleix, le menuisier, au mois de juillet 1794, ou, d'après le calendrier de la Révolution, au commencement de thermidor de l'an II de la République une et indivisible. La chambre est petite, mais meublée et décorée avec des intentions minutieuses et étudiées de recherche et d'élégance. Le maître semble avoir visé à éviter avec un soin égal tout ce qui est grossier et banal et tout ce qui est sensuel et voluptueux. Les sièges, d'une forme classique, sont d'un style gracieux, sévère et précis; le même goût de simplicité méthodique a arrangé les amples draperies, placé dans les murs les glaces sans cadres, posé les bustes et les groupes artistiques sur les socles, rempli çà et là les encoignures de livres bien reliés et rangés symétriquement à leurs places respectives. Un observateur aurait dit : « Voici ce que cet homme veut nous donner à entendre : Je ne suis pas riche, je n'ai pas de vanité, je ne suis pas sensuel ; je ne suis pas un de ces sybarites indolents qui ont des lits de duvet et des peintures lascives; je ne suis point un noble arrogant, avec de vastes salles et de longues galeries où se perdent les échos: mais je n'en ai que plus de mérite à mépriser les excès du luxe et de l'orgueil, puisque j'aime l'élégance et que j'ai du goût. D'autres, peut-être, sont simples et honnêtes par rudesse inculte et grossière; mais moi, si, avec tant de raffinement et de délicatesse, je suis simple et honnête, réfléchissez et admirez-moi ! »

Aux murailles de cette chambre étaient suspendus de nombreux portraits, représentant pour la plupart les mêmes traits ; sur les socles reposaient de nombreux bustes reproduisant pour la plupart la même tête. Dans cette petite chambre, l'égoïsme trônait et se reflétait dans tous les arts. Sur un fauteuil, devant une table encombrée de lettres, était assis l'original de toutes les toiles et de toutes les sculptures, le maître de l'appartement. Il était seul, et pourtant il y avait dans son attitude quelque chose de roide, de contraint, de guindé, comme si, même chez lui, il ne fut pas à son aise. Sa mise était en harmonie avec son attitude et avec sa chambre ; elle affectait une netteté particulière, également éloignée

de la somptuosité de la noblesse détruite, et de la négligence débraillée des sans-culottes. Frisé et coiffé, pas un cheveu qui ne fut à sa place, pas un grain de poussière sur la surface veloutée de cet habit bleu, pas une ride sur ce gilet d'un blanc de neige que relèvent ses revers rosés. Au premier coup d'œil vous n'eussiez démêlé sur ce visage que des traits communs et une expression maladive. Au second, vous eussiez compris qu'il avait une puissance, un caractère qui lui étaient propres. Le front, quoique bas et déprimé, n'était pas dépourvu de cette apparence de pensée et d'intelligence que donne toujours la largeur de l'intervalle qui sépare les sourcils ; les lèvres étaient fermes et hermétiquement closes ; elles tremblaient de temps en temps, et se crispaient convulsivement. Les yeux sombres et creux étaient perçants et pleins d'une vigueur concentrée à laquelle semblaient mal répondre l'extérieur frêle, le teint livide et tous les symptômes de l'anxiété et de la maladie.

Tel était Maximilien Robespierre; telle était la chambre au-dessus de la boutique du menuisier, d'où sortaient les édits qui lançaient des armées dans leur carrière glorieuse, et qui ordonnaient la construction d'un égout artificiel pour écouler le sang qui inondait la capitale du peuple le plus belliqueux du globe. Tel était l'homme qui avait renoncé à un poste dans la magistrature (le premier but de sa jeune ambition), pour ne pas manquer à ses principes de philanthropie en consentant à la mort d'un seul de ses pareils ! Tel était l'adversaire récent de la peine de mort, et tel aujourd'hui le bourreau dictateur, dont les mœurs pures et rigides, dont l'incorruptible probité, dont la haine pour toutes les ivresses, celle de l'amour et celle du vin, eussent fait, s'il était mort cinq ans plus tôt, un modèle à citer à leurs fils par les pères prudents et les citoyens vertueux. Tel était l'homme qui semblait libre de tout vice, jusqu'à ce que les circonstances, cette serre chaude, féconde et fatale, fissent germer les deux vices qui, dans les temps ordinaires, dorment le plus profondément ensevelis dans le cœur de l'homme : la lâcheté et l'envie. C'est à l'une ou à l'autre de ces deux sources que remontent tous les crimes de ce démon du crime. Sa lâcheté avait un caractère étrange et particulier ; elle était accompagnée de la volonté la plus inflexible et la moins scrupuleuse, une volonté que Napoléon admirait; une volonté de fer dans l'âme la plus molle et la plus pusillanime. Par l'esprit, c'était un héros; physiquement, c'était un lâche. A la moindre ombre du danger qui menaçait sa personne, la bête se blottissait effarée ; mais la volonté, d'un signe, envoyait le danger à l'abattoir. Il était donc assis là, droit et ferme, les doigts amaigris convulsivement crispés, les yeux vaguement perdus dans l'espace, jaunes et injectés de sang corrompu, les oreilles littéralement mobiles et agitées, se tournant, comme celles de l'animal ignoble et poltron, vers chaque bruit qui se faisait entendre ; un second Denis dans sa caverne, mais dans une posture contenue et digne, avec chacun de ses cheveux à sa place.

« Oui, oui, dit-il en se murmurant à lui-même, je les entends; mes bons jacobins sont à leur poste, en bas sur l'escalier. C'est dommage qu'ils jurent si fort. J'ai un projet de loi contre les blasphèmes; il faut réformer les mœurs du peuple pauvre et vertueux. Quand tout sera bien affermi, un exemple ou deux, parmi mes bons jacobins, produiront un excellent effet. Braves amis, comme ils m'aiment !... Hein! quel abominable juron ! Il ne faut pas qu'ils jurent si haut; et sur mon escalier encore ! Cela me compromet… Ah ! on vient !... »

II se regarda dans la glace en face de lui, et prit un livre sur la table. Il paraissait absorbé dans sa lecture, quand un grand drôle, un bâton à la main et la ceinture armée de deux pistolets, ouvrit la porte et annonça deux visiteurs.

Le premier des nouveaux venus était jeune, et ressemblait, disait-on, à Robespierre ; mais il avait dans la physionomie plus de décision et de fermeté. Il jeta un coup d'œil sur le livre que Robespierre tenait à la main et qui semblait occuper encore toute son attention, et s'écria :

« Quoi ! la Nouvelle Héloïse de Rousseau ! une histoire d'amour !

— Mon cher Payan, ce n'est pas l'amour, c'est la philosophie qui me charme. Quels nobles sentiments, quelle ardeur pour la vertu ! Ah ! si Jean-Jacques avait pu vivre aujourd'hui ! »

Pendant que le dictateur commentait ainsi son auteur de prédilection, celui qu'il s'étudiait à imiter dans ses discours, on fit entrer le second visiteur. Ce nouveau personnage était en chaise roulante ; il était aussi de cet âge qui, pour la plupart, est celui de la force virile et complète, trente-huit ans environ; mais il était littéralement mort par les membres inférieurs, perclus, paralysé, impotent, et, malgré cela, ainsi que le temps le révéla bientôt, un Hercule pour le crime. Le plus doux des sourires humains régnait sur ses lèvres, une beauté presque angélique ornait ses traits; (Figure d'ange, dit un contemporain en parlant de Couthon. L'adresse rédigée probablement par Payan (9 thermidor), après l'arrestation de Robespierre, caractérise ainsi son collègue paralytique : « Couthon ! ce citoyen vertueux, qui n'a que le cœur et la tète de vivants, mais qui les a brûlants de patriotisme. » un air inexprimable de bonté, et la résignation d'une bienveillance souffrante, mais enjouée, telle était l'impression que recevaient de lui ceux qui le voyaient pour la première fois. De sa voix la plus caressante, la plus argentine, la plus mélodieuse, le citoyen Couthon salua l'admirateur de Jean-Jacques.

« Ne dis pas que ce n'est pas l'amour qui t'attire ; c'est bien l'amour : non pas l'instinct grossier et brutal qui pousse l'homme vers la femme ; non ! mais cette affection sublime pour toute la race humaine et pour tout ce qui vit. »

Et le citoyen Couthon se pencha et caressa le petit épagneul qu'il portait constamment dans son giron, jusqu'au sein de la Convention, pour donner cours à cette exubérance de sensibilité qui débordait de son cœur tendre et aimant.

«Oui, pour tout ce qui vit, répéta Robespierre ému. Bon Couthon ! pauvre Couthon ! les hommes sont bien méchants ! Comme on nous calomnie ! On nous appelle les bourreaux de nos collègues ; cela me perce le cœur ! Etre un objet de terreur pour les ennemis de la patrie, voilà qui est noble; mais être un objet de terreur pour les bons, pour les patriotes, pour ceux qu'on aime et qu'on révère, c'est la plus cruelle des tortures humaines, du moins pour un cœur honnête et sensible. (Presque toutes les pensées attribuées à Robespierre se retrouvent dans le recueil de ses discours. (Note de l’auteur.))

— Comme j'aime à l'entendre ! s'écria Couthon.

— Allons, dit Payan, impatienté, parlons affaires.

— Oui, parlons affaires, dit Robespierre ; et ses yeux sanguinolents lancèrent un éclair sinistre.

— Le temps est venu, dit Payan, où le salut de la République demande une concentration complète du pouvoir. Ces braillards du Comité de salut public ne savent que démolir ; ils ne peuvent construire. Ils vous ont détesté, Maximilien, du moment où vous avez tenté de remplacer l'anarchie par des institutions. Comme ils se raillent de la fête qui

proclama la reconnaissance d'un Être suprême ! Ils ne veulent pas de maître, même au ciel. Ta haute et vigoureuse intelligence comprit qu'après le naufrage du monde ancien, il devenait nécessaire d'en créer un nouveau. Le premier pas vers la construction doit être la destruction des démolisseurs. Pendant que nous délibérons, nos ennemis agissent. Mieux vaut cette nuit attaquer la poignée de gendarmes qui les garde, que de nous trouver demain en face des bataillons qu'ils pourraient lever.

— Non, dit Robespierre, effrayé de la décision de Payan; j'ai un plan meilleur et plus sûr. Nous sommes au 6 thermidor, et le 10 la Convention se rend en corps à la fête décadaire. Il y aura un rassemblement : les canonniers, les troupes de Henriot, les jeunes élèves de l'Ecole de Mars, se mêleront à la foule. Il sera facile alors de frapper les conspirateurs que nous aurons désignés à nos agents. Ce jour-là, aussi, Fouquier et Dumas ne seront pas oisifs ; et il périra sous le glaive de la loi un nombre suffisant de suspects pour entretenir une terreur salutaire et pour nourrir l'enthousiasme révolutionnaire. Le 10 sera le grand jour de l'action. Payan, as-tu préparé la liste de ces derniers accusés ?

— La voici, » dit laconiquement Payan en présentant un papier.

Robespierre le parcourut rapidement des yeux.

« Collot d'Herbois ! bon. Barrère... oui, c'est Barrère qui a dit : « Frappons! il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Vadier, le bouffon féroce ! Bon ! bon ! Vadier de la Montagne. Il m'a appelé Mahomet ! le scélérat, le blasphémateur !

— Mahomet vient à la Montagne, dit Couthon d'un ton de voix argentine en caressant son épagneul.

— Mais qu'est-ce ceci ? Je ne vois pas le nom de Tallien ! Tallien ! je hais cet homme, c'est-à-dire (et il se reprit lui-même avec cette hypocrisie ou cet aveuglement ordinaires, même entre eux, à ceux qui faisaient partie du conseil de ce phraseur), c'est-à-dire que la patrie et la vertu le haïssent. Il n'est pas dans toute la Convention d'homme qui m'inspire la même horreur que ce Tallien. Couthon ! je vois mille Dantons dans ce Tallien !

— Tallien est la seule tête de ce corps décrépit et difforme, dit Payan, dont la férocité et le crime, comme ceux de Saint-Just, étaient accompagnés d'un talent peu ordinaire. Ne vaudrait-il pas mieux attirer à soi ce chef, le gagner, Tacheter pour le moment, et disposer de lui plus aisément quand il sera seul ? Il se peut qu'il vous haïsse, vous ; mais il est une chose qu'il aime, c'est l'argent.

— Non, dit Robespierre en écrivant le nom de Jean-Lambert Tallien d'une main lente, qui formait chaque lettre avec une netteté austère ; cette tête-là m'est nécessaire.

— J'ai ici une petite liste, dit Couthon doucereusement, une toute petite liste. Vous épurez la Montagne, il faut faire quelques exemples dans la Plaine. Ces modérés sont comme la paille qui suit le vent. Hier, ils se tournèrent contre nous à la Convention. Un peu de terreur corrigera ces girouettes. Pauvres malheureux ! je ne leur veux pas de mal; je serais plutôt disposé à les pleurer. Mais la chère patrie avant tout. »

Le regard terrible de Robespierre parcourut avidement la liste que lui soumettait l'homme sentimental.

« Ah ! le choix est bon ! Des hommes assez peu marquants pour ne pas être regrettés ; quelques étrangers aussi; oui... ceux-là n'ont pas de parents à Paris. Car les femmes et les

parents commencent à crier contre nous. Leurs plaintes démoralisent la guillotine !

— Couthon a raison, dit Payan; ma liste contient ceux qu'il sera plus sûr d'expédier en masse dans la foule assemblée à Paris pour la fête. La liste de Couthon choisit ceux que nous pouvons sans crainte livrer à la loi. Ne serait-il pas bon de la signer dès à présent ?

— Elle est signée, dit Robespierre en replaçant solennellement sa plume dans l'écritoire. Maintenant, aux affaires importantes. Ces morts ne causeront aucune émotion; mais Collot d'Herbois, Bourdon (de l'Oise), Tallien…Et Robespierre prononça ce dernier mot en haletant.... Ceux-là sont les chefs des partis. C'est pour nous, comme pour eux, une question de vie ou de mort.

— Leurs têtes seront les marchepieds par lesquels vous monterez à votre chaise curule, dit Payan à mi-voix. Avec de la hardiesse, nous n'avons rien à craindre. Juges, jurés, tout a été choisi par vous. D'une main vous tenez l'armée, de l'autre la loi. Votre voix est encore toute puissante sur le peuple.

— Ce pauvre et vertueux peuple ! murmura Robespierre.

— Et même, continua Payan, si notre plan pour la fête échouait, il ne faudrait pas renoncer aux ressources dont nous disposons encore. Réfléchissez-y. Henriot, général de l'armée républicaine, vous fournit des troupes pour les arrestations le club des Jacobins un public pour vous applaudir, l'inexorable Dumas des juges qui n'acquittent jamais. Il faut oser !

— Et nous osons ! s'écria Robespierre avec une explosion subite ; et, frappant la table de son poing, il se leva; les cheveux dressés, semblable à un serpent qui va mordre. En voyant la multitude de vices que le torrent révolutionnaire mêle aux vertus civiques, je tremble d'être souillé aux yeux de la postérité par le voisinage impur de ces hommes pervers qui se glissent parmi les défenseurs sincères de l'humanité. Quoi ! ils espèrent se partager le pays comme un butin ! Je les remercie de leur haine pour tout ce qui et recommandable ! Ces hommes !…Et il serra convulsivement la liste de Payan… Ce sont eux, et non pas nous, qui ont tracé la ligne de démarcation entre eux et les bons Français.

— Oui, il faut que nous régnions seuls, balbutia Payan; en d'autres termes, l'Etat a besoin d'une volonté unique. »

C'est ainsi que son esprit vigoureux dégageait le corollaire de la logique de son collègue.

« J'irai à la Convention, continua Robespierre. Je me suis trop longtemps absenté, de crainte d'avoir l'air de peser d'un poids trop lourd sur la république que j'ai créée. Je dois écarter de tels scrupules. Il faut préparer le peuple ! Je veux d'un regard écraser les traîtres ! »

« II parla avec cette terrible fermeté de l'orateur qui n'a jamais failli, du philosophe résolu qui marche comme un soldat contre le canon. A ce moment il fut interrompu; on lui apporta une lettre, il l'ouvrit; son visage se rembrunit, il trembla de tous ses membres. C était un de ces avertissements anonymes par lesquels la haine et la vengeance de ceux qu'on laissait vivre encore torturait et menaçait le bourreau. Voici quel était le contenu de la lettre : « Tu t'es souillé du sang le plus pur de la France. Lis ta sentence ! J'attends l'heure où les applaudissements du peuple te poursuivront sur ta route vers l’échafaud. Si mon espérance me trompe, si elle se fait trop longtemps attendre... lis. Cette main, que tes

yeux chercheront en vain à découvrir, percera ton cœur. Je te vois chaque jour, et chaque jour je suis auprès de toi. A chaque heure, mon bras se lève contre ton sein. Misérable ! vis encore quelque temps, quelques jours encore courts et empoisonnés ; vis pour songer à moi, dors pour rêver de moi. Ta terreur et ta pensée, concentrées sur moi, t'annoncent le destin qui t'attend. Adieu ! Aujourd'hui même, je sors pour jouir de tes alarmes. »

« Tes listes ne sont pas assez pleines, dit le tyran d'une voix creuse, en laissant échapper le papier de sa main tremblante. Donne-les-moi ! donne-les-moi. Cherche, cherche encore. Barrère a raison, oui, il a raison. Frappons; il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. »

CHAPITRE II

La haine dans ces lieux n'a qu'un glaive assassin, Elle marche dans l'ombre !

(La Harpe, Jeanne de Naples.)

Pendant que ces desseins et ces alarmes occupaient l'esprit de Maximilien Robespierre, la communauté du danger et de la haine, tout ce qui restait encore de pitié ou de vertu dans les acteurs du grand drame révolutionnaire, unissaient dans une alliance étrange contre le bourreau général, les éléments les plus hostiles. Il se tramait une véritable conspiration contre lui par des hommes aussi souillés de sang innocent qu'il l'était lui-même. Mais, laissée à ses propres forces, cette conspiration eût été stérile et inefficace, malgré les talents de Barras et Tallien, les seuls à qui leur énergie et leur prudence pussent faire donner le titre de chefs. Les éléments qui menaçaient avec le plus de sûreté le tyran de sa perte, étaient le temps et la nature : le temps auquel il ne convenait plus, la nature qu'il avait outragée et révoltée dans le cœur humain. Le parti le plus atroce de la Révolution, les adhérents d'Hébert, condamné et exécuté par Robespierre, ces bourreaux athées qui, tout en profanant le ciel et la terre, revendiquaient pour eux-mêmes une sainteté inviolable, cette hideuse et sanguinaire faction était également indignée du supplice de son chef odieux et de la proclamation d'un Etre suprême. La populace, toute brutale qu'elle était, se réveilla comme d'un rêve de sang, le jour où la scène de la Terreur ne fut plus remplie par leur idole colossale, Danton, qui savait rendre le crime populaire par cette combinaison de franchise rude et insouciante et d'éloquence énergique qui font aimer à la multitude ceux dont elle fait ses héros. Le couteau de la guillotine s'était retourné contre la populace elle-même. Elle avait hurlé, applaudi, chanté, dansé, quand la vieillesse vénérable, la noble et vaillante jeunesse de l'aristocratie ou des lettres, avaient passé dans les rues, emportées dans les tombereaux de la guillotine ; mais elle ferma ses boutiques, murmura à voix basse et s'interrogea avec inquiétude, quand sa classe aussi commença à être entamée, et que des tailleurs, des cordonniers, des ouvriers, des laboureurs, furent entraînés aux embrassements de la « sainte mère guillotine » avec aussi peu de cérémonie que s'ils eussent été des Montmorency, des La Trémouille, des Malesherbes ou des Lavoisier. Couthon disait avec raison : « Les ombres de Danton, d'Hébert et de Chaumette, errent parmi nous. »

Parmi ceux qui avaient suivi les doctrines de l'athée Hébert, et qui redoutaient maintenant le même sort que lui, était le peintre Jean Nicot. Mécontent et mortifié de ce

que la mort de son protecteur avait entravé sa carrière, et de ce qu'à l'apogée même de cette Révolution à laquelle il avait travaillé, il était réduit encore à se cacher dans des caves, plus pauvre, plus obscur, plus méprisable qu'il n'avait été au début : n'osant même exercer son art, et craignant à toute heure que son nom ne vînt grossir la liste des condamnés, il était naturellement un des ennemis les plus implacables de Robespierre et de son gouvernement. Il avait des entrevues secrètes avec Collot d'Herbois, qui était animé du même esprit, et, grâce à cette ruse rampante et furtive qui constituait son caractère et faisait sa ressource principale, il réussit à semer, sans être découvert, des pamphlets et des invectives contre le dictateur, et à préparer, au milieu du pauvre peuple vertueux, la traînée qui devait déterminer un jour ou l'autre la grande explosion. Cependant, tant paraissait solide encore, aux yeux de politiques plus profonds que Nicot, la morne puissance de l'incorruptible Maximilien ; tant était timide la réaction contre lui, que Nicot, comme beaucoup d'autres, attendait plus du poignard d'un assassin que d'une émeute. Mais Nicot, sans être précisément un lâche, ne se sentait pas disposé à braver le sort d'un martyr ; il avait assez de bon sens pour comprendre que, si tous étaient prêts à se réjouir de l'assassinat, tous aussi concourraient probablement à faire décapiter l'assassin. Il n'avait pas assez de vertu pour devenir un Brutus : son but était d'inspirer et d'armer un Brutus par procuration; et, au milieu d'une population aussi inflammable, cette espérance n'était pas tout à fait insensée.

Parmi les hommes les plus ouvertement, les plus mortellement hostiles à ce règne de sang ; parmi les enthousiastes les plus désenchantés de la Révolution était, comme on devait s'y attendre, l'Anglais Clarence Glyndon. L'esprit, les talents, les vertus douteuses qui avaient jeté des lueurs indécises et momentanées dans l'âme de Camille Desmoulins, avaient fasciné Glyndon plus que les qualités de tous les autres instruments de Robespierre. Et lorsque (Camille Desmoulins avait un cœur, cet organe qui semblait mort dans la plupart des politiques contemporains) ce fils ardent du génie et de l'erreur, révolté de la mort des Girondins, et se repentant de son opposition trop efficace contre eux, commença à exciter l'inimitié vipérine de Robespierre par de nouvelles doctrines de miséricorde et de tolérance, Glyndon embrassa ses théories de toute la force de son âme. Camille Desmoulins succomba, et Glyndon, inquiet pour ses propres, jours désespérant de la cause de l'humanité, ne chercha dès lors qu'à fuir ce Golgotha dévorant. Il avait deux vies à sauver, outre la sienne ; c'est pour elles qu'il tremblait, c'est pour elles qu'il chercha et combina des moyens de fuite. Tout en détestant le parti, les principes et les vices de Nicot, il procura à l'indigence du peintre des moyens d'existence, et Jean Nicot, par reconnaissance, se proposa d'élever Glyndon à cette immortalité d'un Brutus, qu'il se croyait modestement indigne de mériter lui-même. Il basa ses desseins sur le courage physique, l'imagination mobile et ardente du jeune Anglais, et surtout sur la haine profonde, la répulsion et l'indignation qu'il professait ouvertement pour le gouvernement de Maximilien. A la même heure de ce même jour de juillet où nous venons de voir Robespierre en conférence avec ses alliés, deux personnes étaient assises dans une petite chambre d'une des rues qui débouchent dans la rue Saint-Honoré : l'une, un homme, écoutant avec une impatience visible et un visage morne son interlocutrice; celle-ci, femme d'une beauté singulière, mais avec une expression de hardiesse et de décision ; pendant qu'elle parlait, ses traits s'animaient par des passions d'une nature violente et à demi sauvage.

« Anglais ! dit la femme, prenez garde ! vous savez que, dans la fuite ou sur l'échafaud,

je braverais tout pour être à vos côtés; vous le savez, prenez garde, et parlez.

— Eh bien, Fillide, ai-je jamais soupçonné votre fidélité ?

— Soupçonné, non ; mais vous pouvez la trahir. Vous me dites que dans votre fuite, vous devez vous faire accompagner par une femme. Cela ne sera pas.

— Ne sera pas ?

— Ne sera pas ! « répéta résolument Fillide, les bras croisés sur sa poitrine ; et avant que Glyndon eût le temps de répondre, on frappa discrètement à la porte, et Nicot entra.

Fillide se laissa tomber dans son fauteuil, appuya sa tête sur ses mains, et parut indifférente à la fois au nouveau venu et à la conversation qui suivit son entrée.

« Je ne puis te dire bonjour, Glyndon, dit Nicot, qui s'avança vers l'artiste avec l'attitude et la mise d'un sans-culotte, son chapeau en lambeaux rabattu sur ses yeux, ses mains dans ses poches et sa barbe de huit jours au menton. Je ne puis te dire bonjour : car, tant que vit le tyran, chaque soleil qui verse ses rayons sur la France ramène un jour de malédiction.

— C'est vrai. Eh bien, ensuite ? nous avons semé le vent, il nous faut récolter la tempête.

— Et pourtant, reprit Nicot sans paraître entendre la réponse et semblant méditer en lui-même, c'est étrange de songer que le bourreau est mortel comme ses victimes, que sa vie dépend d'un fil aussi léger, qu'entre l'épiderme et le cœur la distance est aussi petite, qu'en un mot, il suffirait d'un coup pour délivrer la France et racheter l'humanité. »

Glyndon le regarda avec un dédain indifférent et hautain, et ne répondit rien.

« Et, continua Nicot, j'ai cherché quelquefois autour de moi l'homme né pour porter ce coup, et, chaque fois que j'ai cherché, mes pas m'ont conduit ici.

— N'auraient-ils pas dû plutôt te conduire vers Maximilien Robespierre ? dit Glyndon d'un ton et avec un sourire ironiques.

— Non, répliqua froidement Nicot; non, parce que je suis un suspect. Je ne pourrais me mêler à son entourage, je ne pourrais m'approcher de cent pas de lui sans être arrêté; mais toi, jusqu'ici, tu n'as rien à craindre. Ecoute-moi (et son ton devint pressant et animé), écoute-moi ! L'action paraît dangereuse : elle ne l'est pas. Je quitte Collot d'Herbois et Billaud-Varennes ; ils acquitteront celui qui frappera le coup; le peuple accourrait à ton aide, la Convention te saluerait comme son libérateur, le…

— Arrête ! Comment oses-tu associer mon nom à l'acte d'un assassin ? Que le tocsin donne, du haut de cette tour, le signal d'une guerre entre l'humanité et le tyran, et je ne serai pas le dernier sur le champ de bataille ; mais jamais la liberté n'a reconnu un défenseur dans un meurtrier. »

II y avait dans la voix, l'air et le geste dont Glyndon accompagna ses paroles, quelque chose de si brave et de si noble, que Nicot fut réduit au silence; il comprit qu'il avait mal jugé son homme.

« Non ! dit Fillide levant la tête.... non ! votre ami prépare un plan plus sage : il veut laisser vos loups se dévorer entre eux. Il a raison, mais…

— Fuir ! s'écria Nicot, est-ce possible ? Fuir! Comment ? quand ? par quels moyens ? La France entière est cernée par des espions et des soldats. Fuir ! plût au Ciel que nous le

pussions !

— Tu désires donc aussi, toi, échapper à la bienheureuse révolution ?

— Désirer! Oh ! s'écria subitement Nicot, tombant à genoux et embrassant de ses mains celles de Glyndon, oh ! sauve-moi avec toi. Ma vie est une torture ; à chaque instant la guillotine me menace. Je sais que mes heures sont comptées, je sais que le tyran n'attend que le moment pour ajouter mon nom à la liste inexorable. Je sais que René Dumas, ce juge qui ne pardonne jamais, a dès longtemps résolu ma mort. Oh ! Glyndon ! au nom de notre vieille amitié, de la fraternité sainte de l'art, de la loyauté anglaise, de l'humanité anglaise, laisse-moi t'accompagner dans ta fuite !

— Si tu le veux, j'y consens.

— Merci ! ma vie entière te remerciera. Mais comment as-tu préparé les moyens... les passe-ports... les déguisements, le... ?

— Je vais te le dire. Tu connais C..., de la Convention : il est puissant et il est avide. Qu'on me méprise pourvu que je dîne, voilà la maxime de cet avare.

— Eh bien ?

— Avec le secours de ce vieillard républicain, qui ne manque pas d'amis dans le comité, j'ai obtenu les moyens nécessaires, je les ai achetés. Pour une bagatelle, je puis aussi te procurer un passe-port.

— Ta fortune n'est donc pas en assignats ?

— J'ai assez d'or pour nous tous. »

Glyndon fit passer Nicot dans l'autre pièce, lui expliqua rapidement et en peu de mots les détails de son plan, et les déguisements à prendre en conformité avec les passe-ports, puis il ajouta :

« En retour de ce service, accorde-moi une faveur, qui est, je pense, en ton pouvoir. Tu te souviens de Viola Pisani ?

— D'elle ? oui ! et de l'amant avec qui elle a disparu.

— Et à qui elle vient d'échapper.

— Vraiment !... quoi !... Je comprends, sacrebleu ! tu es un heureux coquin, confrère !

— Tais-toi, malheureux ! avec tes discours éternels sur la fraternité et la vertu, il semble que tu ne puisses croire à un acte de bonté ni à une pensée vertueuse. »

Nicot se mordit les lèvres, et répliqua en grommelant :

« L'expérience détrompe souvent. Hum ! Quel service puis-je te rendre à propos de cette Italienne ?

— C'est moi qui l'ai décidée à venir dans cette ville de pièges et de précipices. Je ne puis la laisser seule exposée à des dangers dont ni l'innocence ni l'obscurité ne peuvent garantir. Dans votre bienheureuse république, un citoyen vertueux et que personne ne soupçonne, qui jette son dévolu sur une femme ou sur une jeune fille, n'a qu'à dire : Soyez à moi, ou je vous dénonce. » En un mot, il faut que Viola nous accompagne.

— Rien de plus facile ! Je vois que vous vous êtes procuré un passe-port pour elle ?

— Rien de plus facile !... Rien de plus difficile. Cette Fillide ! plût au ciel que je ne l'eusse jamais vue, que je n'eusse jamais asservi mon âme à mes sens ! L'amour d'une femme violente, sans éducation, sans principes, commence par le ciel pour finir par l'enfer. Elle est jalouse comme les trois Furies, et ne veut pas entendre parler d'une femme pour nous accompagner. Et quand elle verra la beauté de Viola ! je tremble en y songeant; il n'est pas d'excès dont elle ne soit capable dans l'emportement de ses passions.

— Ah ! je sais ce que c'est que ces femmes-là. Ma femme à moi, Béatrice Sacchini, que je pris à Naples, après avoir échoué auprès de cette même Viola, divorça quand l'argent vint à me manquer, et maintenant, maîtresse d'un juge, elle m'éclabousse de sa voiture quand je me traîne dans les rues. La peste soit d'elle ! Mais patience ! patience ! c'est là le sort de la vertu. Je demanderais seulement à être Robespierre pour vingt-quatre heures !

— Fais-nous grâce de tes tirades ! s'écria Glyndon impatienté. Allons au fait ; que conseilles-tu ?

— Laisse ta Fillide derrière toi.

— La laisser à son ignorance, sans protection même du côté de son intelligence ! la laisser au milieu des saturnales de la débauche et du meurtre ! Non ! J'ai eu des torts envers elle; mais, quoi qu'il arrive, je n'abandonnerai pas lâchement une femme qui, avec toutes ses erreurs, a confié son sort à mon amour.

—- Tu l'as bien abandonnée à Marseille.

— Oui; mais je la laissais en sûreté, et je ne croyais pas alors son amour aussi profond et aussi fidèle. Je lui laissai de l'or, et je crus qu'elle se consolerait aisément; mais depuis lors, nous avons connu ensemble le danger. Et l'abandonner seule maintenant à ce danger auquel, sans son dévouement pour moi, elle n'aurait jamais été exposée ! cela m'est impossible ! Il me vient une idée. Ne pourrais-tu dire que tu as une sœur, une parente, une amie que tu voudrais sauver ? Ne pouvons-nous pas jusqu'à notre sortie de France, faire croire à Fillide que Viola est une femme à qui tu t'intéresses, et à qui je permets, à cause de toi, de partager notre fuite ?

— Une bonne idée, certainement !...

— Je paraîtrai alors céder aux désirs de Fillide, et renoncer à ce projet qui l'exaspère de sauver l'objet innocent de sa jalousie insensée. Et toi, pendant ce temps, tu supplieras Fillide d'intercéder auprès de moi, pour me décider à comprendre dans nos combinaisons la…

— La dame (elle sait que je n'ai pas de sœur), qui m'a secouru généreusement dans ma détresse. Oui j'arrangerai cela, ne crains rien. Un mot encore : qu'est devenu ce Zanoni ?

— Ne me parle pas de lui; je l'ignore.

— Aime-t-il toujours cette Viola ?

— II semblerait; elle est sa femme; la mère de son enfant; elle l'a avec elle.

— Femme ! mère ! il l'aime, ah ! ah !... et pourquoi ?...

— Pas de questions maintenant. Je vais préparer Viola au départ; toi, en attendant, va rejoindre Fillide.

— Mais l'adresse de la Napolitaine ? il faut que je la sache si Fillide la demande.

— 28, rue M.-T.... Adieu. »

Glyndon prit son chapeau et quitta la maison à la hâte.

Demeuré seul, Nicot resta plongé quelque temps dans ses pensées.

« Oh ! oh ! se dit-il à lui-même, n'y aurait-il pas moyen de profiter de tout ceci ? Ne puis-je me venger de toi, Zanoni, sur ta femme et sur ton enfant, comme je l'ai tant de fois juré ? Ne puis-je m'emparer, bouillant Anglais, de ton or, de tes passeports, de ta Fillide ? Tu cherches à m'humilier par tes bienfaits odieux, tu m'as jeté ton aumône comme à un mendiant. Fillide, je l'aime ; et ton or, je l'aime plus encore. Marionnettes, je tiens vos fils ! »

Il repassa lentement dans la chambre où était encore Fillide, assise avec une sombre pensée sur son front, et des larmes dans ses yeux sombres comme sa pensée. Elle porta vivement son regard vers la porte au moment où elle s'ouvrit ; le visage repoussant de Nicot se montra ; elle se détourna avec désappointement et impatience.

« Glyndon m'a chargé, belle Italienne, dit le peintre en approchant un siège de celui de Fillide, de charmer votre solitude. Il n'est pas jaloux du vilain Nicot, ha ! ha ! et pourtant Nicot t'aimait bien dans des jours plus heureux… Mais assez sur ces folies évanouies.

— Votre ami a donc quitté la maison ? Où est-il allé ? Vous regardez, vous hésitez, vous n'osez lever vos yeux sur les miens. Parlez, je vous conjure; je le veux, parlez !

— Enfant ! que crains-tu donc ?

— Craindre ! oui, je crains, hélas ! » Et son être tout entier parut s'affaisser en retombant dans le fauteuil.

Puis, après un silence, elle écarta sa longue chevelure qui voilait ses yeux, et se dressant brusquement, parcourut la chambre à pas irréguliers. A la fin, elle s'arrêta en face de Nicot, posa la main sur son bras, l'entraîna vers une écritoire qu'elle ouvrit, y découvrit une case secrète, montra l'or qu'elle contenait, et dit :

« Tu es pauvre, tu aimes l'argent : prends ce que tu voudras, mais dis-moi la vérité. Qui est cette femme que va voir ton ami, l'aime-t-il ? »

Les yeux de Nicot étincelèrent : il ouvrit et referma, referma et rouvrit convulsivement les mains en contemplant le trésor. Il résista à regret à la tentation, et dit avec une amertume affectée :

« Espères-tu me corrompre ? Si tu le peux , ce n'est pas avec de l'or. Qu'importe qu'il en aime une autre ? qu'importe qu'il te trahisse ? qu'importe que, fatigué par tes jalousies, il médite, dans sa fuite, de te laisser ici ? serais-tu plus heureuse de savoir tout cela ?

— Oui, s'écria l'Italienne avec rage, oui, car ce serait du bonheur de haïr et de se venger. Oh ! tu ne sais pas combien la haine est douce à ceux qui ont réellement aimé !

— Mais jureras-tu, si je te révèle ce secret, que tu ne me trahiras pas, que tu ne t'abandonneras pas, comme font les femmes, aux larmes et aux reproches quand viendra celui qui te trompe ?

— Des larmes ! des reproches ! la vengeance se cache sous un sourire.

— Tu es une brave créature ! s'écria Nicot, presque avec admiration. Encore une condition. Ton amant a le projet de s'enfuir avec sa nouvelle maîtresse, et de t'abandonner

à ton sort : si je te procure les moyens de te venger de ta rivale, voudras-tu fuir avec moi ? Je t'aime, je t'épouserai. »

Les yeux de Fillide lancèrent des éclairs ; elle le regarda avec un dédain inexprimable et demeura muette.

Nicot comprit qu'il s'était trop avancé, et, avec cette connaissance des éléments mauvais de la nature humaine, qu'il avait puisée dans son propre cœur et dans l'habitude du crime, il résolut de s'en l'apporter, pour le reste, aux passions de Fillide, une fois qu'il les aurait amenées au point d'exaltation où il voulait la faire monter.

« Pardonne-moi, dit-il : mon amour m'a rendu trop présomptueux; et cependant c'est cet amour seul, c'est ma sympathie pour toi, belle enfant trahie, qui peut me décider à desservir par mes révélations un homme que j'ai considéré comme un frère. Je puis compter sur ton serment de tout cacher à Glyndon ?

— Sur mon serment, sur mes griefs, sur mon sang de calabraise !

— Assez ! apprête-toi à sortir avec moi ! » Fillide quitta la chambre. Les yeux de Nicot s'arrêtèrent de nouveau sur l'or : il y en avait beaucoup, beaucoup plus qu'il n'en avait osé espérer; et, tout en sondant la profondeur de la case et en ouvrant les tiroirs, il aperçut un paquet de lettres de l'écriture bien connue de Camille Desmoulins. Il s'empara du paquet et le décacheta : ses yeux brillèrent lorsqu'il parcourut le contenu. « II y a là de quoi envoyer cinquante Glyndon à la guillotine ! » gommela-t-il, et il cacha le paquet dans ses vêtements.

0 artiste ! victime du Fantôme ! génie égaré, vois les deux ennemis les plus mortels, le faux idéal qui ne connaît pas Dieu, et le faux amour qui s'embrase et s'alimente de la corruption des sens, et qui n'emprunte à l'âme aucune clarté rayonnante !

CHAPITRE III

LETTRE DE ZANONI À MEJNOUR

« Paris

« Te souviens-tu, dans l'antiquité, lorsque le Beau régnait encore en Grèce, comment toi et moi, dans le vaste théâtre d'Athènes, nous avons vu naître des poèmes aussi immortels que nous-mêmes ? Te souviens-tu du frisson d'horreur qui parcourut cet immense et imposant auditoire, quand Cassandre, effarée, rompit son silence terrible pour jeter un cri vers son Dieu impitoyable ? Avec quel accent lugubre, à l'entrée de la maison d'Atrée, qui devait devenir son tombeau, retentirent les pressentiments de son malheur !

« Demeure abhorrée des cieux ! charnier humain, sol souillé de sang ! »

Te souviens-tu comment, au milieu de la terreur muette des milliers de spectateurs, je m'approchai de toi, et te dis tout bas : « En vérité, il n'est point de prophète égal au poète ! Cette scène d'horreur imaginaire m'apparaît comme un songe qui dessine vaguement dans l'ombre de l'avenir une destinée semblable pour moi. »

En entrant dans ce lieu de carnage, cette scène revient à ma mémoire, et j'écoute la voix

de Cassandre qui retentit à mes oreilles. Un effroi solennel et prophétique m'enveloppe, comme si moi aussi j'y devais trouver mon tombeau, comme si le filet des enfers m'eût déjà enlacé de son réseau. Quels sombres amas de vicissitudes et de malheurs sont devenues nos mémoires ! Que sont nos vies, si ce n'est l'histoire de l'impitoyable mort ? Il me semble que c'était hier que je me trouvais dans les rues de cette même cité des Gaules, tout étincelantes des armures des chevaliers, de bannières flottantes, de soie et de plumes. Le jeune Louis, le roi et l'amant, venait de vaincre au carrousel, et la France tout entière se sentait glorieuse de la gloire de son chef ! Maintenant il n'y a plus ni trône ni autel : et par quoi sont-ils remplacés ? Je le vois d'ici. La guillotine ! » II est triste de demeurer debout au milieu des ruines croulantes des cités, et de voir sortir le serpent et le lézard effarés des débris de Thèbes et de Persépolis; mais plus triste encore, de se trouver comme moi, l'étranger originaire d'empires disparus, debout au milieu des ruines plus hideuses de la justice et de l'ordre, au milieu de l'écroulement de l'humanité elle-même. Et pourtant ici, même ici, l'amour, qui embellit tout et qui conduit mes pas, peut marcher avec une inébranlable espérance à travers cette solitude de mort ! C'est une passion étrange que celle qui se crée un monde pour elle-même, qui individualise l'unité au milieu de la foule; qui, à travers tous les changements de ma vie mystérieuse, survit toujours, tandis que l'ambition, la haine, la colère, sont mortes, comme un ange unique et solitaire, planant sur ses ailes tremblantes et humaines, l'Espérance et la Crainte, au-dessus de tout un monde de tombeaux !

Comment se fait-il, Mejnour, que, lorsque ma science divine m'eût abandonné, lorsque, pour retrouver Viola, je ne pouvais plus compter que sur les instincts ordinaires du plus humble des mortels, comment se fait-il que je ne me sois jamais découragé; que, dans toutes les difficultés, j'aie senti je ne sais quelle invincible conviction que nous nous retrouverions ? Toute trace de sa fuite me fut si cruellement dérobée ; si subit, si secret avait été son départ, que les espions, les autorités de Venise, ne purent me donner aucun renseignement. Je parcourus en vain toute l'Italie, l'asile de sa jeunesse à Naples, et là, dans son humble appartement, semblait flotter encore le parfum de sa présence ! Tous les secrets les plus sublimes de notre science me firent défaut, furent impuissants à rendre son âme visible à la mienne ; et pourtant, matin et soir, ô sage solitaire et sans enfant ! matin et soir, détaché de moi-même, je puis entrer en communion, moi avec mon enfant. Dans ce lien le plus doux, le plus symbolique, le plus mystérieux, la nature elle-même semble suppléer à l'imperfection de la science. L'espace, la distance, ne sauraient séparer l'âme vigilante du père du berceau de son premier-né ! J'ignore le lieu qui abrite son repos. Mes visions ne me dessinent pas le pays où il est; je ne vois que cette frêle petite vie, dont l'héritage est encore l'espace tout entier ! Car, pour l'enfant, avant l'aurore de la raison, avant que les passions de l'homme puissent corrompre cette essence de vie qu'il a puisée à l'élément qu'il vient de quitter, il n'y a ni patrie, ni cité natale, ni langage mortel. Son âme est encore l’habitante de tous les milieux et de tous les mondes ; et, dans l'espace, son âme se rencontre avec la mienne : l'enfant entre en communion avec le père ! Amie cruelle qui m'as abandonné ! toi pour qui j'ai renoncé à la sagesse des sphères, toi qui m'as apporté pour dot fatale la faiblesse et les terreurs humaines ; as-tu pu penser que cette jeune âme serait moins en sûreté sur la terre, parce que je la ferais monter graduellement vers les cieux ? As-tu pu penser que j'aurais perdu ce qui m'est si cher, ce qui m'appartient ?

Ne savais-tu pas que, dans son regard le plus serein, la vie que j'ai donnée à cet être parlait pour avertir, pour réprimander la mère qui cherchait à l'enfermer dans les ténèbres

et les angoisses de sa prison d'argile ? Ne sentais-tu pas que c'était moi qui, avec la permission des cieux, le protégeais contre la souffrance et la maladie, et que, dans sa beauté merveilleuse, je bénissais le saint intermédiaire par lequel mon âme pouvait enfin s'entretenir avec la tienne ? Et comment les ai-je suivis jusqu'ici ? J'ai appris que ton élève avait été à Venise; je ne pouvais retrouver le jeune et doux néophyte de Parthénope dans le signalement d'un personnage farouche qui était venu trouver Viola avant sa fuite; mais, quand je cherchai à évoquer devant moi son idée, elle refusa de m'obéir, et c'est alors que je sus que sa destinée était indissolublement unie à celle de Viola. Je l'ai donc suivi jusqu'à ce lieu de malheur ; je suis arrivé hier ; je ne l'ai pas encore découvert.

Je reviens de leurs cours de justice : ce sont des antres où ces tigres font comparaître leur proie. Je ne trouve pas ceux que je cherche. Jusqu'à présent ils sont sauvés, mais dans les crimes des mortels je reconnais la sombre et mystérieuse sagesse de l'Éternel. Mejnour ! je vois ici, pour la première fois, combien la mort est majestueuse et belle. De quelles vertus sublimes nous nous sommes privés le jour, où dans notre soif de la vertu, nous avons découvert l'art par lequel nous pouvons défier la mort. Lorsque, dans un de ces climats fortunés où vivre c'est jouir, la tombe engloutit la jeunesse et la beauté, lorsque la mort atteint l'homme de science dans ses nobles recherches, et lui dérobe à jamais la terre enchantée qui se révélait à ses regards ; alors il était naturel que la perpétuité de la vie devînt le premier objet de nos études. Mais ici, dominant des hauteurs du présent le passé ténébreux, et pénétrant l'avenir radieux et étoile, j'apprends tout ce que les grands cœurs éprouvent de douceur et de gloire à mourir pour ceux qu'ils aiment. J'ai vu un père se sacrifier pour son fils : il était sous le coup d'accusations que d'un mot il aurait pu dissiper : on l'avait confondu avec son fils. Avec quelle joie il s'empara de cette erreur, avoua les nobles crimes de valeur et de loyauté que son fils avait en effet commis, et marcha à la mort, heureux de sauver ainsi une vie qu'il n'avait pas donnée en vain ! J'ai vu des femmes jeunes, délicates, dans tout l'éclat de la beauté: elles s'étaient vouées au cloître. Des mains souillées du sang le plus saint avaient ouvert la grille qui les séparait du monde ; on leur avait dit de sortir, d'oublier leurs vœux, de renier le Dieu que voudraient détrôner ces démons, de trouver des amants, des compagnons, et d'être libres; et quelques-uns de ces jeunes cœurs avaient aimé, et même, à travers leurs combats intérieurs, aimaient encore. Renièrent-elles leurs vœux ? Abandonnèrent-elles leur foi ? L'amour même put-il les faire faiblir ?

Mejnour, d'une voix unanime elles préférèrent mourir ! Et d'où leur vient ce courage ? parce que de tels cœurs vivent d'une vie plus abstraite et plus sainte que la vie commune. Mais vivre à jamais sur cette tertre, c'est vivre dans un milieu qui n'est en rien plus divin que nous-mêmes. Oui, même au milieu de cette boucherie sanglante, Dieu, l'Immortel, proclame à l'homme et lui manifeste la sainteté de sa servante, la Mort.

Une fois encore je t'ai revu en esprit; je t'ai vu, je t'ai béni, mon doux enfant ! Et toi, me connais-tu aussi dans tes rêves ? Ne sens-tu pas les battements de mon cœur à travers les voiles de ton radieux sommeil ? N'entends-tu pas les ailes des êtres brillants dont je puis encore t'environner pour te protéger, te nourrir, te sauver ? Et lorsque, à ton réveil, le charme s'évanouit, quand tes yeux s'ouvrent au jour, ne me cherchent-ils pas autour de toi, et ne demandent-ils pas à ta mère, avec leur éloquence, pourquoi elle t'a dérobé ton père ?

Femme ! ne te repens-tu pas ? Pour te soustraire à des terreurs imaginaires, n'es-tu pas venue au repaire même de la terreur, où siège le Danger visible et incarné ? Si seulement

nous pouvions nous rencontrer, ne tomberais-tu pas sur ce cœur que tu as fait souffrir, et ne sentirais-tu pas, pauvre créature errante, comme si au milieu des tempêtes tu retrouvais un abri ? Mejnour ! mes recherches sont toujours vaines. Je me mêle à tous, aux juges, aux espions : le fil m'échappe toujours. Je sais qu'elle est ici, je le sais d'instinct : le souffle de mon enfant me semble plus tiède et plus prochain.

Quand je passe dans leurs rues, ils me dardent des regards venimeux. D'un coup d'œil je désarme leur malice et je fascine ces basilics. Partout je découvre la trace, je sens la présence du Fantôme qui veille sur le Seuil, et qui prend pour victimes, les âmes qui cherchent à aspirer et ne peuvent que craindre. Je vois son ombre indécise précéder les hommes de sang et les guider dans leur chemin. Robespierre a passé près de moi avec son pas furtif. Ces yeux hideux du spectre lui rongeaient le cœur. J'abaissai mon regard sur leur assemblée, et là je vis accroupi, le sombre fantôme. Il a fixé sa demeure dans la cité de la terreur. Que sont donc, en vérité, ces fondateurs prétendus d'un monde nouveau ? Comme ceux qui ont lutté en vain pour atteindre notre science sublime, ils ont tenté ce qui est au delà de leur pouvoir ; ils ont passé, de cette terre solide d'usages et de formes, dans la terre de l'ombre : et son hideux gardien les a saisis pour sa proie. J'ai sondé l'âme frémissante du tyran, qui passait en tremblant près de moi. Là, au milieu des ruines de mille systèmes qui visaient à la vertu, le crime trônait, épouvanté de sa désolation. Et pourtant parmi eux tous, cet homme est le seul penseur, le seul Aspirant. Il prévoit toujours un avenir de paix et de miséricorde qui doit commencer... quand ? quand il aura fait disparaître tous ses ennemis ! Insensé ! de chaque goutte de sang naissent des ennemis nouveaux. Entraîné par le regard de l'Ineffable, il marche à sa perte.

Viola ! ton innocence te protège ! Toi que les douces, les humaines faiblesses de l'amour, excluent même des rêves de la beauté idéale et spirituelle, en faisant de ton cœur un monde de visions plus belles que n'en peut contempler le voyageur qui traverse l'occident empourpré : cette même affection ne t'enveloppera-t-elle pas ici d'une atmosphère enchantée, et la terreur n'expirera-t-elle pas impuissante, devant une vie trop innocente même pour la science ?... »

CHAPITRE IV

Ombra più che di notte, in cui di luce Raggio misto non è;

Ne più il palagio appar, ne più le sue Vcstigia; ne dir puossi, egli que fue. (Gerus., lib. XVI, 69.)

(Ombre plus épaisse que celle de la nuit, où pas un rayon de lumière ne se mêle.

Le palais ne paraît plus; pas même un vestige; et on ne peut même dire où il a été.)

Les clubs sont bruyants et la violence s'y déchaîne en clameurs joyeuses; le noir Henriot vole çà et là, murmurant à ses bandes armées : « Robespierre, votre bien-aimé, est en danger. » Robespierre dissimule à peine son inquiétude sous sa démarche théâtrale ; chaque heure grossit la liste de ses victimes. Tallien, le Macduff de ce Macbeth horrible, inspire secrètement le courage à ses pâles conspirateurs. Dans les rues, les tombereaux

roulent lourdement. Les boutiques sont fermées ; le peuple est gorgé de sang pour aujourd'hui; il n'en veut plus. Et, nuit après nuit, aux quatre-vingts théâtres se pressent les enfants de la Révolution, pour rire aux quolibets de la comédie et pleurer de douces larmes sur des maux imaginaires.

Dans une petite chambre, au cœur même de l'immense cité, est assise la mère veillant sur son enfant. C'est une journée calme et sereine. Les rayons du soleil, brisés par les toits élevés de la rue étroite, viennent encore jusqu'à la fenêtre ouverte; le soleil, compagnon impartial de l'air, également joyeux dans le temple et dans la prison, dans le salon et dans la mansarde, doré et enjoué, soit qu'il sourie à la première heure de la vie naissante, soit qu'il tremble sur l'agonie et la terreur de l'heure suprême ! L'enfant, couché aux -pieds de Viola, étendit ses petites mains potelées comme pour saisir les atomes brillants qui tourbillonnaient au rayon du soleil. La mère se détourna de ce foyer d éblouissements : tant de lumière joyeuse ne faisait que l'attrister davantage. Elle poussa un profond soupir.

Est-ce bien là la même Viola qui s'épanouissait, plus belle que l'Italie elle-même, sous le ciel de la Grèce ? Comme elle est changée ! Comme elle est pâle et usée ! Elle était assise là, distraite, les bras retombant sur ses genoux; le sourire, naguère familier à ses lèvres, s'était effacé. Un abattement morne et lourd, comme si la vie de la vie n'existait pas, semblait peser sur sa jeunesse, et lui rendre à charge cet heureux soleil. A vrai dire, son existence s'était lentement tarie, du jour où, comme un triste ruisseau, elle s'était séparée de la source qui l'alimentait. L'enthousiasme soudain et la crainte de la superstition qui l'avaient, comme dans un rêve dont elle avait à peine conscience, décidée à fuir loin de Zanoni, cette exaltation soudaine s'était évanouie du moment où elle s'était trouvée sur une terre étrangère. C'est alors… c'est là qu'elle sentit que sa vie entière vivait dans ce sourire qu'elle avait à jamais abandonné. Elle ne se repentait pas : elle n'aurait pas voulu rappeler et rétracter l'inspiration qui l'avait poussée à fuir. L'enthousiasme s'était éteint, la superstition restait encore ; elle croyait encore avoir sauvé son enfant de cette magie sombre et coupable sur laquelle les traditions de tout pays sont prodigues, mais qui nulle part ne trouve autant de crédit et n'excite autant d'effroi que dans l'Italie méridionale. Cette impression fut confirmée par la conversation mystérieuse de Glyndon, et par ce qu elle savait elle-même du changement terrible qui était survenu à un homme qui se donnait comme victime des enchantements. Elle ne se repentait donc pas, mais sa volonté même semblait anéantie.

A leur arrivée à Paris, Viola ne vit plus sa compagne, la fidèle épouse. Avant que trois semaines se fussent écoulées, mari et femme avaient cessé de vivre. Et maintenant, pour la première fois, les pénibles détails de la vie banale et journalière de cette rude terre s'imposèrent à la belle Napolitaine. Sa profession, qui donne une voix et une forme à la poésie, et à l'harmonie, le milieu artistique et idéal dans lequel s'étaient passées ses premières années, nourrit, tant que cela dure, une surexcitation qui élève une telle vie au-dessus du niveau d'un métier mercenaire. Sur la limite des deux existences, du réel et de l'idéal, se trouve la vie de la musique et du théâtre. Mais cette vie était perdue à jamais pour celle qui avait été l'idole des yeux et des oreilles de tout Naples. Elevé jusqu'aux régions sublimes de l'amour passionné, le génie de la fiction qui représente et traduit la pensée d'autrui semblait uni au génie qui est lui-même la source de toute pensée. La plus grande infidélité qu'elle eût pu commettre envers celui qu'elle avait perdu, eût été de s'abaisser de nouveau à vivre des applaudissements des autres ; et c'est ainsi que, ne

voulant pas accepter l'aumône de Glyndon, recourant aux arts les plus vulgaires, à la plus humble industrie que connaisse son sexe, seule et invisible, elle qui avait reposé sur le cœur de Zanoni, elle trouva un abri pour leur enfant. Comme le dit le noble vers qui figure en tête de ce chapitre, « Armide elle-même avait détruit son palais enchanté ; pas une trace de cette demeure, élevée autrefois par la poésie et l'amour, ne restait pour dire : « C'était là. »

Et l'enfant vengea le père : il prospéra, il grandit, il se fortifia au grand jour de la vie. Il paraissait protégé et préservé par une autre influence que celle de sa mère. Dans son sommeil, il y avait quelque chose de si profond, de si calme, qu'un coup de tonnerre n'aurait pu le rompre : et souvent, dans ce sommeil, il agitait ses petits bras comme pour embrasser l'espace ; souvent ses lèvres murmuraient des sons inarticulés d'affection indistincte, non pour elle, et pendant tout ce temps il y avait sur ses joues une teinte d'une fraîcheur si céleste ! sur ses lèvres un sourire d'une joie si mystérieuse ! Puis, à son réveil, ce n'était pas vers elle que ses yeux se tournaient d'abord, attentifs, fixes, perçants; ils parcouraient l'espace, pour arrêter à la fin sur son pâle visage un regard de triste et silencieux reproche.

Jamais jusqu'alors Viola n'avait senti toute la puissance de son amour pour Zanoni ; jamais elle n'avait si bien compris combien la pensée, le sentiment, le cœur, l'âme, la vie, tout était éteint et anéanti par l'absence de celui à qui elle s était donnée. Elle n'entendait pas les rugissements de la tempête qui l'environnait ; elle ne se sentait pas confondue parmi ces millions d'existences orageuses qui dans chaque heure concentraient des années d'émotions. Ce n'était que lorsque, jour après jour, pâle, épuisé, et semblable à un fantôme, Glyndon se glissait auprès d'elle à la dérobée; ce n'était qu'en ces moments que la belle enfant de l'insouciante Italie comprenait combien était lourd et épidémique l'air de mort qui l'enveloppait. Sublime dans son impassibilité, dans sa vie machinale, elle demeurait sans crainte, assise dans la fosse des bêtes de proie.

La porte s'ouvrit brusquement : Glyndon entra. Il paraissait plus agité que de coutume.

« Vous, Clarence ! dit-elle de son ton de voix doux et faible; je ne vous espérais pas sitôt.

— Qui peut compter sur les heures à Paris ? demanda Glyndon avec un sourire effrayant. N'est-ce pas assez que je sois ici ? Votre impassibilité au milieu de ces douleurs m'épouvante. Vous me dites avec calme : Adieu ! vous me dites tranquillement : Bonjour, comme si chaque coin ne cachait pas un espion, comme si chaque jour ne comptait pas un massacre.

— Pardonnez-moi ; mais mon monde à moi est tout entier dans ces murs. Je puis à peine croire tous les récits que vous me faites. Tout ici, excepté ce petit être (et elle désigna son enfant), semble déjà si mort, que, même dans la tombe, on ne saurait guère être plus indifférent aux crimes du dehors. »

Glyndon demeura quelques instants silencieux ; il contempla avec des sentiments divers ce visage, toute cette personne si jeune encore, et déjà si ensevelie dans le plus triste de tous les repos, celui d'un cœur qui se sent vieillir.

« Viola ! dit-il enfin d'une voix qui trahissait une émotion mal contenue, est-ce ainsi que j'espérais vous voir ? Est-ce là ce que j'espérais sentir auprès de vous et pour vous, quand pour la première fois, nous nous rencontrâmes au milieu des scènes riantes de Naples ?

Pourquoi avoir alors repoussé mon amour ? ou pourquoi n'était-il pas digne de vous ? N'ayez pas peur, laissez ma main toucher la vôtre ! Jamais plus pour moi ne peut revenir émotion aussi délicieuse que celle de cet amour de ma jeunesse. Je ne sens pour vous que ce que sentirait un frère pour une sœur jeune et isolée. Avec vous, en votre présence, si triste qu'elle soit, il me semble respirer encore l'air le plus pur de ma vie passée. Ce n'est qu'ici que le hideux fantôme cesse de me poursuivre, excepté quand je le retrouve au milieu des scènes orageuses de la tempête de sang. J'oublie jusqu'à la mort qui marche sur mes pas et me suit comme mon ombre. Mais des jours meilleurs nous sont peut-être encore réservés. Viola, je commence enfin à démêler, mais vaguement encore, le secret de déjouer, de vaincre le Fantôme qui a maudit ma vie. C'est de le braver, de le défier. Je vous l'ai dit, dans les excès, dans la dissipation, il ne me poursuit pas; je puis comprendre maintenant cette sombre menace de Mejnour, que le spectre est redoutable, surtout quand il est invisible. A l'heure des résolutions calmes et vertueuses il apparaît. Oui, je le vois à présent, là, là, avec son regard livide ! » Et la sueur perla sur son front.

« Mais je ne veux plus qu’il me détourne de cette résolution : je le regarde en face, et graduellement il s'efface dans l'ombre. »

II s'arrêta : ses yeux se fixèrent avec une joie effrayante sur l'espace lumineux; puis, avec un lourd et profond soupir, il ajouta :

« Viola ! j'ai trouvé le moyen de fuir. Nous quitterons cette ville; nous essaierons dans quelque autre pays de nous consoler mutuellement et d'oublier le passé.

— Non, dit Viola avec calme, je ne désire plus bouger que pour être emportée au lieu de mon dernier repos. J'ai rêvé de lui, Clarence, la nuit dernière, rêvé de lui pour la première fois depuis notre séparation; et... ne souriez pas ! il m'a semblé qu'il pardonnait à la fugitive, et m'appelait : Ma femme ! Ce rêve sanctifie cette chambre : Peut-être viendra-t-il encore me visiter avant que je meure.

— Ne parlez pas de lui, de ce démon, s'écria Glyndon en frappant du pied avec emportement. Le ciel soit béni de toutes les circonstances qui vous ont arrachée à lui !

— Silence! » dit gravement Viola.

Elle allait continuer : ses yeux s'arrêtèrent sur l'enfant. Il était debout au centre même de cette colonne oblique de lumière dont le soleil inondait la chambre; les rayons semblaient l'environner comme une auréole, et poser une couronne sur l'or éclatant de ses cheveux. Il y avait, dans cette petite créature si exquise de formes, dans ses yeux, grands, calmes et sereins, quelque chose qui inspirait le respect, tout en faisant battre le cœur de Viola d'un mouvement d'orgueil maternel. Aux dernières paroles de Glyndon, l'enfant leva sur lui un regard qui semblait presque du dédain ; Viola le comprit au moins comme une défense de l'absent, plus efficace que celle qu'elle aurait pu formuler elle-même de ses lèvres.

Glyndon rompit le silence.

« Vous voudriez rester ! Pourquoi ? Pour trahir le devoir d'une mère ? S'il vous arrive malheur ici, que devient votre enfant ? Pauvre orphelin ! Voulez-vous qu'il soit élevé dans un pays qui a profané et renié votre religion, et où la charité humaine n'existe plus ? Oui ! pleurez, pressez-le contre votre cœur; mais les larmes sont impuissantes à protéger et à sauver.

— Vous l'emportez ! Mon ami, je fuirai avec vous !

— Soyez prête demain soir : je vous apporterai les déguisements nécessaires. »

Glyndon esquissa ensuite rapidement le chemin qu'ils devaient prendre et la fable qu’il faudrait inventer pour s'échapper. Viola écouta presque sans comprendre; il pressa sa main contre son cœur et disparut.

CHAPITRE V

Van seco pur anco

Solegno ed amor, quasi due Veltri al fianco. (Gerus., lib. XX, 117.)

(Avec lui allaient l'Amour et le Dédain, comme deux lévriers accouplés l'un contre l'autre.)

Glyndon, en s'éloignant de la maison, n'aperçut pas deux formes humaines blotties derrière l'angle du mur : il vit toujours le spectre marchant auprès de lui; mais il ne distingua pas le regard plus fatal de l'envie humaine et de la jalousie féminine qui le suivaient dans sa retraite.

Nicot s'avança vers la maison. Fillide le suivit en silence. Le peintre, sans-culotte expérimenté, savait quelle langue parler au portier. Il lui fit signe du bord de sa loge :

« Qu'est-ce à dire, citoyen ? il y a un suspect chez toi ?

— Citoyen, vous m'effrayez ! qui est-il ?

— Il ne s'agit pas d'un homme : une femme, une réfugiée italienne loge ici.

— Oui, au troisième, porte à gauche. Mais que savez-vous contre elle ? elle ne peut être dangereuse, pauvre fille !

— Prends garde, citoyen ! Oses-tu la plaindre ?

— Moi, citoyen non ! non sans doute; mais....

— Dis la vérité. Qui vient la voir ?

— Personne, sauf un Anglais.

— Justement ! un Anglais, un espion de Pitt et Cobourg !

— Juste ciel ! Est-ce possible ?

— Tu as dit ciel ! Tu es un aristocrate.

— Oh mon Dieu !... c'est-à-dire... c'est une vieille habitude ; cela m'a échappé par mégarde !

— Cet Anglais vient-il souvent ?

— Tous les jours. » Fillide poussa un cri.

« Elle ne sort jamais, reprit le portier. Elle ne s'occupe que de son travail et de son enfant.

— Son enfant ! »

Fillide s'élança d'un bond que Nicot essaya en vain de contenir. Elle vola au haut de l'escalier, et ne s'arrêta qu'après avoir atteint la porte indiquée par le concierge : elle était entr'ouverte ; Fillide entra et debout sur le seuil elle vit ces traits si beaux encore. A cette vue, sa dernière espérance s'évanouit. Et cet enfant sur lequel se penchait la mère ! elle n'avait jamais été mère, elle ! Elle ne laissa pas échapper un cri : les Furies travaillaient son cœur en silence. Viola se retourna et l'aperçut : effrayée de cette étrange apparition, de ces traits qui respiraient le mépris et une haine mortelle, elle poussa un cri et pressa l'enfant contre son sein. L'Italienne éclata d'un rire hideux, se retourna, descendit, rejoignit Nicot qui parlait encore au portier effrayé, et l'entraîna loin de la maison. Arrivée au milieu de la rue, elle s'arrêta brusquement, et dit :

« Venge-moi, et fais ton prix.

— Mon prix, belle Italienne ? c'est la permission de t'aimer. Tu fuiras avec moi demain soir ; tu te procureras les passe-ports et les plans.

— Et eux ?...

— D'ici là ils auront un abri à la Conciergerie. La guillotine te vengera.

— Fais cela, dit Fillide avec résolution, et je me rends. »

Ils ne parlèrent plus jusqu'à ce qu'ils eurent regagné la maison; mais alors, quand Fillide, levant les yeux vers le morne édifice, aperçut les fenêtres de cette chambre que sa foi dans l'amour de Glyndon avait rendue un paradis, alors le cœur de la tigresse s'amollit; quelque chose de la femme revint envahir sa nature, toute sombre et sauvage qu'elle était. Elle pressa convulsivement le bras sur lequel elle s'appuyait, et s'écria :

« Non, non ! pas lui : dénonce-la, qu'elle périsse; mais lui, j'ai dormi sur son cœur : pas lui !

— Ce sera comme tu voudras, dit Nicot avec un ricanement satanique, mais il faut provisoirement qu'il soit arrêté. Aucun mal ne lui arrivera, car aucun accusateur ne paraîtra. Mais elle, ne veux-tu pas avoir pitié d'elle ? » Fillide leva les yeux vers lui. Leur sombre regard répondit assez clairement.

CHAPITRE VI

In popa quella

Ghe guidar gli dovea, fatal Donsella. (Gerus., lib. XV, 3.)

(A la poupe se tenait celle qui devait les guider, la vierge fatale.)

L'Italienne n'avait pas exagéré ce talent de dissimulation qui est l'apanage proverbial de sa nation et de son sexe. Pas une parole, pas un regard ne révéla ce jour-là à Glyndon le changement fatal qui avait converti son dévouement en haine. Lui-même, il est vrai, absorbé dans ses projets et dans ses réflexions sur son étrange destinée, ne pouvait être un observateur bien perspicace. Mais la manière de Fillide, plus douce et plus contenue que d'ordinaire, produisit vers le soir, sur les méditations de l'Anglais, un effet tranquillisant, et il commença alors à lui parler de l'espérance certaine de fuir et de l'avenir qui les attendrait dans une terre moins maudite.

« Et ta belle amie, dit Fillide en détournant les yeux, avec un sourire perfide... celle qui devait nous accompagner ? Tu renonces à elle, me dit Nicot, en faveur de quelqu'un à qui il s'intéresse. Serait-ce vrai ?

— Ah ! il t'a dit cela, dit Glyndon évasivement. Eh bien ! ce changement te plaît-il ?

— Traître ! » murmura avec indignation Fillide....

Elle se leva brusquement, s'approcha de lui, releva sur son front ses longs cheveux d'une main caressante, et y colla convulsivement ses lèvres.

« Cette tête est trop belle pour le bourreau, » dit-elle avec un léger sourire ; puis elle s'éloigna et parut occupée des préparatifs du départ.

Le lendemain, à son lever, Glyndon ne vit pas l'Italienne ; elle était encore absente quand il quitta la maison. Il était nécessaire qu'il revît encore une fois C... avant son départ, non seulement pour tout régler afin que Nicot les accompagnât dans leur fuite, mais aussi de crainte qu'il ne s'élevât quelque soupçon qui pût déjouer ou compromettre ses combinaisons. C... n'était pas de la coterie de Robespierre; il lui était même secrètement hostile ; mais il avait su se ménager les bonnes grâces de chaque faction qui tour à tour arrivait au pouvoir. Sorti de la lie de la populace, il possédait cependant cette affabilité enjouée qu'on trouve indifféremment dans toutes les classes en France; il était parvenu à s'enrichir, nul ne savait par quels moyens, dans le cours de sa rapide carrière. Il était enfin devenu un des propriétaires les plus riches de Paris, et à cette époque tenait une maison splendide et hospitalière. Il était un de ceux que, pour diverses raisons, Robespierre daignait protéger; et souvent il avait sauvé des proscrits et des suspects en leur procurant des passe-ports sous des noms supposés, et en facilitant leur fuite : mais C.... était un homme qui ne se donnait tant de peine que pour les riches. L'incorruptible Maximilien, à qui ne manquait pas la pénétration nécessaire à tout tyran, voyait sans doute au fond de toutes ces manœuvres, et démêlait la cupidité sous le manteau de charité dont elle se couvrait. Mais il faut se rappeler que souvent Robespierre fermait volontiers les yeux sur certains vices, les encourageait même dans les hommes qu'il voulait perdre, surtout quand ces vices pouvaient les déconsidérer aux yeux du public, et contraster avec sa propre et irréprochable intégrité. Aussi, plus d'une fois sans doute il sourit intérieurement de l'hôtel somptueux et de la rapacité cupide du digne citoyen C…

C'est donc vers ce personnage que Glyndon se dirigea d'un pas rêveur. Il avait dit vrai quand il avait appris à Viola qu'en résistant au spectre il avait affaibli ce que son influence avait de terrible. Le temps était à la fin venu où, voyant face à face le vice et le crime sous leur aspect le plus hideux, et sur un si vaste théâtre, il avait trouvé que le vice et le crime ont des horreurs plus mortelles que les yeux d'un fantôme créé par la peur. Sa noblesse naturelle commençait à lui revenir; tout en longeant les rues, il roulait dans son esprit des projets de repentir et de réforme. Il alla jusqu'à méditer, comme un juste retour du dévouement de Fillide, le sacrifice de toutes les objections de naissance et d'éducation. Il réparerait les torts qu'il avait eus envers elle, en s'immolant lui-même par son mariage avec une femme qui était si peu faite pour lui. Lui qui autrefois s'était révolté à l'idée d'un mariage avec la noble et douce Viola, il avait appris, dans ce monde criminel, que le juste est le juste, et que le ciel n'avait pas destiné un sexe à être la victime de l'autre. Ses jeunes visions du beau et du bon surgissaient de nouveau devant lui, et sur les eaux amères et troublées de son âme, le sourire de la vertu renaissante jetait un doux et pur rayon. Jamais

peut-être son cœur ne s'était senti si élevé, ni moins égoïste.

Cependant Jean Nicot, absorbé, lui aussi, dans ses rêves d'avenir, et disposant déjà par la pensée, selon les combinaisons les plus avantageuses, de l'or de cet ami qu'il allait trahir, se dirigea vers la maison que Robespierre honorait de sa présence. Il ne songeait nullement à se rendre à la prière de Fillide en épargnant la vie de Glyndon. Il pensait avec Barrère qu'il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. Chez tous les hommes qui se sont dévoués à quelque étude ou à quelque art avec assez de persévérance pour atteindre à un certain degré de talent, il faut nécessairement un fonds d'énergie infiniment supérieur à celle du vulgaire. Cette énergie se concentre d'ordinaire sur l'objet de leurs études habituelles, et les laisse, par conséquent, indifférents à ce qui préoccupe les autres. Mais lorsque toute carrière est fermée à leur aptitude spéciale, lorsque le courant ne trouve pas sa pente légitime, cette énergie stimulée et irritée s'empare de l'être tout entier, et, si elle ne se dépense pas en projets variés, si elle n'est point purifiée par la conscience et par de solides principes moraux, elle devient pour le système social un élément dangereux et destructif, par son développement irrégulier et désordonné. Voilà ce qui, dans toutes les monarchies, et même dans tous les gouvernements bien organisés, explique le soin particulier avec lequel on ouvre des débouchés à tous les arts et à toutes les sciences; voilà la raison de la considération dont jouissent les artistes et les savants, et des honneurs que leur rendent les hommes d'Etat prudents et avisés qui, personnellement peut-être, ne voient dans un tableau qu'une toile couverte de couleurs, dans un problème qu'un casse-tête ingénieux. Jamais un État n'est plus en danger que lorsque le talent qui devrait être consacré à la paix n'a d'autre occupation que les critiques politiques ou l'avancement personnel. Le talent sans considération, c'est le talent en guerre avec la société ; et on peut remarquer en passant que la catégorie des comédiens, qui avait été de toutes la plus méprisée par l'opinion publique dans l'ancien régime, dont les morts même avaient été privés de la sépulture chrétienne, se montrait plus que toutes les autres (sauf quelques exceptions prises dans la troupe de la Cour) impitoyable et vindicative au milieu des énergumènes révolutionnaires. Le féroce Collot d Herbois, mauvais comédien, incarnait en lui les griefs et la vengeance d'une classe tout entière.

Or, l'énergie de Jean Nicot n'avait pas été suffisamment dirigée vers l'art qui constituait sa profession. Même dans sa première jeunesse, les discussions politiques de son maître David l'avaient distrait des travaux plus paisibles et aussi plus ennuyeux du chevalet. La difformité de sa personne avait aigri son âme : l'athéisme de son bienfaiteur avait amorti sa conscience. Car, c'est un des bienfaits de la religion et, plus que de toutes les autres, de la religion de la Croix, que d'élever la patience au rang d'une vertu, la vertu à celui de l'espérance. Enlevez le dogme d'une vie à venir, de peines et de récompenses dans un autre monde, du sourire que laisse tomber un père sur nos souffrances et nos épreuves ici-bas, et que devient la patience ? Mais sans patience, qu'est-ce que l'homme ? et qu'est-ce qu'un peuple ? Sans patience il n'y a pas d'élévation possible dans l'art ; sans patience, il n'y a pas de perfection possible dans la liberté ! Par des convulsions désordonnées, par des luttes impétueuses et sans but, l'intelligence cherche à s'élever au-dessus du besoin, et une nation cherche à prendre d'assaut la liberté. Malheur, malheur à toutes deux, quand elles se débattent ainsi sans défense, sans guide, sans patience !

Nicot, tout enfant, avait une nature perverse. Chez la plupart des criminels, si désespérés qu'ils soient, on trouve des vestiges d'humanité, quelques actes de vertu; et le peintre

véridique de l'âme humaine s'expose souvent aux railleries des mauvais cœurs, aux critiques stupides des intelligences bornées, en montrant que le métal le plus vil contient quelques parcelles d'or, et que l'alliage le plus précieux qui porte le coin de la nature, renferme des éléments moins purs; mais il est des exceptions, peu nombreuses il est vrai, à cette règle générale, quand la conscience est irrévocablement morte, et quand le bien et le mal sont indifférents, si ce n'est comme moyens d'atteindre quelque but égoïste.

Il en était ainsi du protégé de l'athée. L'envie et la haine remplissaient son être tout entier, et la conscience de son talent réel ne le portait qu'à maudire plus amèrement tous ceux qui passaient au grand soleil auprès de lui avec un extérieur plus favorisé et un sort plus heureux. Mais tout monstre qu'il était déjà quand, de ses doigts meurtriers, il étreignait la gorge de son bienfaiteur, le temps et la fermentation de toutes les mauvaises passions, le règne du sang, avaient creusé dans l'enfer de son cœur un enfer plus profond encore. Incapable de cultiver sa profession (car lors même qu'il eût osé attirer l'éclat sur son nom, les révolutions ne sont pas un temps favorable aux peintres, et personne, pas même le plus riche et le plus fier gentilhomme du pays, n'est aussi intéressé à l'ordre et à la paix, nul n'a plus besoin que la société soit calme et heureuse que le poète et l'artiste), toute son intelligence inquiète, sans appui et sans guide, était livrée au spectacle et à l'étude des scènes criminelles, avec lesquelles elle sympathisait le plus volontiers. D'avenir, il n'en n'avait que dans cette vie ; et comment dans cette vie les hommes puissants qui l'environnaient, les grands athlètes qui se disputaient le pouvoir, avaient-ils grandi et prospéré ? Tout ce qui était bon, pur, désintéressé, parmi les royalistes comme parmi les républicains, était emporté à l'échafaud, et les bourreaux demeurés seuls dans la pompe et la pourpre de leurs victimes !... Des indigents plus nobles que Jean Nicot auraient désespéré, et la pauvreté se serait levée en bandes hâves et livides pour couper la gorge à la richesse, et ensuite se déchirer elle-même lambeaux par lambeaux, si la patience, cet ange de la pauvreté, ne s'était point assise à ses côtés, montrant d'un doigt solennel la vie à venir. Et maintenant, tout en approchant de la maison du dictateur, Nicot commença à projeter un amendement aux plans de la veille; non pas qu'il hésitât dans sa résolution de dénoncer Glyndon et de perdre Viola avec lui comme sa complice, non ! de ce côté, il était résolu, car il les haïssait tous deux, sans parler de son grief ancien, mais toujours vivace, contre Zanoni. Viola l’avait dédaigné; Glyndon lui avait rendu service, et la pensée de la reconnaissance lui pesait autant que le souvenir de l'insulte.

Mais pourquoi maintenant s'éloigner de la France ? Il pouvait s'emparer de l'or de Glyndon, et il ne doutait pas qu il ne pût, par la colère et par la jalousie, dominer Fillide au point de la faire consentir à tout ce qu'il proposerait. Les papiers qu'il avait dérobés (la correspondance de Desmoulins avec Glyndon), tout en assurant la perte de ce dernier, pouvaient être inappréciables pour Robespierre ; ils pouvaient décider le tyran à oublier sa vieille liaison avec Hébert, et l'enrôler parmi les alliés et les instruments du roi de la terreur. Des perspectives d'avancement, d'opulence, d'avenir, s'ouvrent de nouveau devant lui. Cette correspondance, datée de peu de jours avant la mort de Camille Desmoulins, était écrite avec cette imprudence insouciante et hardie qui caractérisait l'enfant gâté de Danton. Elle parlait ouvertement de desseins hostiles à Robespierre ; elle désignait des conjurés contre lesquels le tyran ne demandait qu'un prétexte pour les écraser. C'était un nouvel instrument de mort entre les mains de ce pourvoyeur de la mort. Quel don plus précieux pouvait-il offrir à Maximilien l'incorruptible ?

Bercé de ces pensées, il arriva enfin à la porte du citoyen Dupleix. Autour du seuil étaient groupés dans une admirable confusion huit ou dix vigoureux jacobins, gardes volontaires de Robespierre ; grands gaillards, bien armés, avec cette insolence du pouvoir qui reflète le pouvoir, et mêlés à des femmes jeunes, belles, vêtues avec recherche, qui étaient venues s'informer tendrement des nouvelles de Robespierre, au bruit qui avait couru qu'il avait eu un débordement de bile : car Robespierre, chose étrange, était l'idole des femmes.

Ce cortège stationnait en dehors et occupait tout l'escalier jusqu'au palier, car l'appartement de Robespierre n'était pas assez spacieux pour fournir des antichambres à des levers aussi nombreux et aussi mélangés. Nicot se fraya un chemin à travers cette foule, et les expressions qui venaient bercer ses oreilles n'étaient ni amicales ni flatteuses.

« Ah ! le joli polichinelle! dit une citoyenne assez proprette, dont la robe avait été singulièrement froissée par les coudes anguleux et indiscrets du nouveau venu. Mais peut-on s'attendre à de la politesse de la part d'un tel épouvantail ?

— Citoyen, je demande la permission de t'avertir que tu me marches sur les pieds; mais maintenant que je regarde les tiens, je vois que la salle n'est pas assez grande pour les contenir.

— Oh ! citoyen Nicot, s'écria un jacobin en prenant avec son formidable bâton la position du port d'armes; et qu'est-ce qui t'amène ici ? Penses-tu que les crimes d'Hébert soient déjà oubliés ? Disparais, plaisanterie de la nature, et rends grâce à l'Être suprême de ce qu'il t'a fait assez insignifiant pour être oublié.

— Voilà une figure qui ferait bien à la fenêtre nationale, dit la femme dont la robe avait été froissée par le peintre.

— Citoyens, dit Nicot blanc de colère, mais se contenant de telle façon que ses paroles semblaient s'amortir à travers ses dents serrées ; j'ai l'honneur de vous dire que je viens parler au représentant d'affaires qui sont de la plus grande importance pour le peuple et pour lui-même ; et (ajouta-t-il lentement en promenant un regard méchant autour de lui) j'invoquerai le témoignage de tous les bons citoyens, quand je me plaindrai à Robespierre de l'accueil que j'ai reçu de quelques-uns d'entre vous. »

II y avait dans le regard et dans la voix de Nicot une méchanceté si profonde et si concentrée, que les oisifs cédèrent le terrain, et, en se rappelant les vicissitudes soudaines de la vie révolutionnaire, plusieurs voix s'élevèrent pour assurer au peintre sale et déguenillé que rien n'était plus loin de leur pensée que de vouloir offenser un citoyen dont l'apparence extérieure attestait un sans-culottisme exemplaire. Nicot reçut ces excuses dans un morne silence ; et, se croisant les bras, il s'appuya contre le mur, attendant avec une sombre patience qu'on le fit entrer.

Les oisifs conversaient entre eux par groupes de deux ou trois interlocuteurs, et, à travers le murmure confus des voix, retentit le sifflet clair, sonore et insouciant, du grand jacobin qui montait la garde à la porte. Près de Nicot, une vieille femme et une jeune fille parlaient à voix basse et le peintre athée ne put se défendre de sourire en entendant leur conversation.

« Je t'assure, ma chère, dit la matrone en branlant mystérieusement la tête, que la divine Catherine Théot, que les impies persécutent aujourd'hui, est réellement inspirée. Il ne peut

y avoir aucun doute que les élus, dont le révérend Gerle et le vertueux Robespierre sont destinés à être les deux grands prophètes, ne jouissent ici de la vie éternelle et n'exterminent tous leurs ennemis. Il n'y a aucun doute à cela, pas le moindre.

— Quel bonheur ! dit la jeune fille; ce cher Robespierre ! il ne paraît pourtant pas vouloir vivre longtemps.

— Le miracle n'en sera que plus grand, dit la vieille. J'ai maintenant quatre-vingt-un ans, et je ne me sens pas vieille d'un jour depuis que Catherine Théot m'a promis que je serais au nombre des élus. »

A ce moment, les deux femmes furent coudoyées par quelques nouveaux venus qui parlaient à voix haute et animée.

« Oui, s'écria un colosse dont le costume annonçait un boucher, les bras nus et la tète coiffée d'un bonnet de la liberté, je suis venu avertir Robespierre. On lui tend un piège ; on lui offre le Palais-National. On ne peut être ami du peuple et habiter un palais.

— Non, vraiment, dit un cordonnier: je l’aime bien mieux dans son petit logement, chez le menuisier ; il a l'air d'être un de nous. »

Encore un mouvement dans la foule, et un groupe nouveau gravit l'escalier jusqu'à Nicot. Ces derniers bavardaient plus rapidement et avec plus d'ardeur que les autres.

« Mais mon plan est…

— Au diable ton plan ! Je te dis que mon projet...

— Bast ! s'écria un troisième, quand Robespierre comprendra ma nouvelle méthode de fabriquer de la poudre, les ennemis de la France…

— Bah ! qui a peur des ennemis étrangers ? interrompit un quatrième. Les ennemis les plus à craindre sont ici. Ma nouvelle guillotine enlève cinquante têtes d'un coup.

— En vertu de ma constitution... s'écria un cinquième.

— Ma nouvelle religion, citoyen !... murmura un sixième avec complaisance.

— Silence donc !... » hurla le jacobin, et il appuya son injonction du juron le plus formidable de son répertoire guerrier et patriotique.

Et la foule se sépara tout à coup pour laisser passer un nouveau venu. Il était boutonné jusqu'au menton; il traînait un sabre sur ses talons ; ses bottes étaient ornées d'éperons, ses joues bouffies et pourpres d'intempérance, ses yeux morts et féroces à la fois comme ceux d'un vautour. Il descendit l'escalier. Il se fit un silence général, et tous pâlirent en faisant place à l'impitoyable Henriot. Ce favori sombre et inflexible du tyran avait à peine traversé d'un pas théâtral la cohue, qu'un mouvement nouveau de respect, d'agitation, de crainte, passa sur la foule grossie, au moment où se faufila, silencieux comme une ombre, un citoyen souriant, sobre, vêtu simplement, mais proprement, portant les yeux humblement baissés. Le poète pastoral le plus gracieux n'eût pas prêté à Thyrsis ou à Corydon un visage plus doux, plus placide. Pourquoi donc la foule recule-t-elle effrayée ? Comme un furet se glisse dans la garenne, ainsi s'insinua ce personnage effilé à travers les individus plus massifs et plus grossiers qui se serrèrent les uns contre les autres à son passage. Il fit signe de son œil furtif : le jacobin laissa le chemin libre, sans question, sans observation. Il s'avança jusqu'à l'appartement du tyran, et nous y pénétrerons avec lui.

CHAPITRE VII

« Gonstitulum est ut si quis eum hominem dixisset fuisse, capitalem penderet pœnam. » (S. Aug., Sur le Dieu Sérapis.)

(Il fut décrété que quiconque dirait que c'était un homme, serait condamné à mort.)

Robespierre était languissamment étendu dans un fauteuil, son visage cadavéreux plus fatigué que d'ordinaire. Lui, à qui Catherine Théot avait promis une vie immortelle semblait sur le bord de la tombe. Sur la table devant lui était une corbeille d'oranges, seul remède, dit-on, par lequel il pût neutraliser la violence de la bile qui débordait dans son tempérament; et une vieille femme, d'une mise riche, mais affectée (c'était une vieille marquise de l'ancien régime) pelait, de ses doigts surchargés de bagues, les fruits de l'Hespérie pour ce dragon valétudinaire. Je l'ai déjà dit, Robespierre était l'idole des femmes : chose étrange, sans doute ; mais il ne faut pas oublier ce qu'était alors l'esprit même des femmes en France. La vieille marquise qui, comme Catherine Théot, l'appelait son fils, semblait réellement l'aimer de tout le pieux désintéressement d'une mère, et, pendant qu'elle préparait les oranges et qu'elle le comblait des démonstrations les plus tendres et les plus caressantes, le fantôme livide d'un sourire venait se jouer sur les lèvres amaigries du grand citoyen. A quelque distance, Payan et Couthon, assis à une autre table, écrivaient rapidement et s'arrêtaient de temps en temps pour se consulter à voix basse.

Tout à coup un des jacobins ouvrit la porte et, s’approchant de Robespierre, lui dit tout bas le nom de Guérin. A ce mot le malade se redressa comme s'il y avait eu une vie nouvelle dans ce nom magique.

« Ma bonne amie, dit-il à la marquise, pardonne-moi ; il faut que je renonce pour le moment à tes bons soins. La France me réclame. Je ne suis plus malade quand il s'agit de servir la patrie !

— Quel ange ! murmura la vieille coquette en levant les yeux au ciel. »

Robespierre fit un geste d'impatience. La vieille avec un soupir, caressa sa joue pâle, lui baisa le front et se retira avec soumission. L'instant d'après, l'homme svelte, souriant et souple, dont nous avons parlé naguère, s'inclinait humblement devant le tyran. Robespierre devait bien un bon accueil à un des agents les plus précieux et les plus subtils de sa puissance ; à un de ceux sur qui il comptait plus que sur les clubs des jacobins, les langues de ses orateurs ou les baïonnettes de ses armées : à Guérin, le plus illustre de ses écouteurs, l'espion actif, pénétrant, universel, omniprésent, qui glissait comme un rayon de lumière par les moindres interstices, et lui apportait des renseignements non seulement sur les actes, mais aussi sur les cœurs des hommes. « Eh bien ! citoyen, et Tallien ?

— Il est sorti ce matin, à huit heures dix minutes.

— Ah ! de si bonne heure !

— Il a pris la rue des Quatre-Fils, la rue du Temple, la rue de la Réunion au Marais, la rue Martin ; rien de remarquable, si ce n'est que…

— Que, quoi ?

— Il s'est amusé à marchander des livres à un étalage de bouquiniste.

— Des livres ! Ah ! le charlatan ! Il voudrait couvrir ses intrigues du manteau de la science. C'est bien.

— Enfin, rue des Fossés-Montmartre, il fut accosté par un particulier en redingote bleue, inconnu. Ils se promenèrent quelque temps ensemble dans la rue, et furent rejoints par Legendre.

— Legendre ?... Approche, Payan. Tu entends bien ? Legendre !

— J'entrai chez une fruitière et je payai des petites filles pour qu'elles allassent jouer au volant, à portée d'entendre. Elles entendirent Legendre dire : « Je crois que son pouvoir s'use. » Et Tallien ajouta : « Oui, et lui aussi s'use. Je ne lui donne pas trois mois à vivre. » Je ne sais pas, citoyen, si c'est de toi qu'ils parlaient.

— Ni moi, citoyen, répondit Robespierre avec un sourire sinistre, auquel succéda une expression de sombre préoccupation. Mais, reprit-il tout bas, je suis jeune encore, dans la force de l'âge; je ne fais pas d'excès. Non, ma constitution est saine et vigoureuse. Que sais-tu encore de Tallien ?

— La femme qu'il aime, Thérèse de Fontenai, qui est en prison, continue à correspondre avec lui; elle le pousse à la sauver par ta destruction; voilà ce que mes agents ont pu entendre. C'est son domestique qui le fait correspondre avec la prisonnière.

— Fort bien ! Ce serviteur-là sera arrêté en pleine rue. Le règne de la terreur n'est pas encore fini. Avec les lettres qu'on saisira sur lui j'arracherai Tallien de son banc à la Convention. »

Robespierre se leva, parcourut pendant quelques instants la chambre en long et en large, ouvrit la porte, et appela un des jacobins, il le chargea de surveiller, d'arrêter le domestique de Tallien, puis se laissa retomber dans un fauteuil. Quand le jacobin fut parti, Guérin dit à voix basse :

« N'est-ce pas là le citoyen Aristide ?

— Oui ; un brave patriote ! Je voudrais seulement qu'il se lavât un peu plus et jurât un peu moins.

— N'as-tu pas fait guillotiner son frère ?

— Oui, sur la dénonciation d'Aristide.

— Pourtant, n'y a-t-il rien à craindre pour toi, avec un tel entourage ?

— Hum ! Tu as peut-être raison. »

Et Robespierre tira de sa poche des tablettes sur lesquelles il écrivit quelques mots : puis il reprit : « Quoi encore sur Tallien ?

— Rien. Lui, Legendre et l'inconnu allèrent ensemble au jardin Egalité, et là se séparèrent. J'ai vu Tallien rentrer chez lui : mais j'ai d'autres nouvelles. Tu m'as chargé de rechercher les auteurs des lettres anonymes qui te menacent ?

— Les as-tu découverts, Guérin ? Dis ! dis ! »

Et tout en parlant, le tyran ouvrait et refermait les deux mains, comme s'il tenait déjà entre ses serres la vie des auteurs; et ses traits étaient contractés par une de ces contorsions spasmodiques auxquelles il était sujet, et qui paraissaient épileptiques.

« Citoyen ! je crois en tenir un. Tu dois savoir que parmi les mécontents est le peintre Nicot ?

— Attends, attends ! » dit Robespierre en ouvrant un livre manuscrit relié en maroquin rouge (car Robespierre était précis et méthodique, même dans ses listes fatales).

Il consulta une table alphabétique.

« Nicot ! Le voici. Athée, sans-culotte (je hais la mauvaise tenue), ami de Hébert. Ah ! ah ! N. B. René Dumas connaît tous les détails de sa jeunesse et de ses crimes… Continue.

— Ce Nicot a été soupçonné d'avoir fait circuler des pamphlets et des écrits contre toi et contre le Comité. Hier soir, pendant qu'il était sorti, son portier me fît entrer dans son appartement, rue Beaurepaire. Avec mon passe-partout j'ouvris son pupitre. J'y trouvai un portrait de toi à la guillotine, avec cette inscription : Bourreau de ton pays, lis l'arrêt de ton châtiment ! Je comparai l'écriture avec celle de divers fragments de lettres que tu m'as donnés : elle est identique. Vois ! j'ai arraché l'inscription. »

Robespierre regarda, sourit, et, comme si sa vengeance était déjà satisfaite, se jeta dans son fauteuil.

« C'est bien; je craignais que ce ne fût quelque ennemi plus dangereux : qu'on l'arrête sur-le-champ.

— Il attend en bas : je l'ai coudoyé en montant. — Vraiment ? Fais-le monter. Attends, attends !

Guérin, retire-toi dans l'autre pièce jusqu'à ce que je t'appelle. Mon cher Payan, assure-toi que ce Nicot ne cache point d'armes sur lui. »

Payan, qui était aussi brave que Robespierre était lâche, réprima le sourire de dédain qui faisait trembler sa lèvre, et quitta la chambre.

Cependant Robespierre, la tête penchée sur sa poitrine, semblait plongé dans une méditation profonde.

« La vie est bien triste, Couthon, dit-il tout à coup.

— Ne t'en déplaise, citoyen, la mort me paraît plus triste encore, » reprit doucement le philanthrope.

Sans répondre, Robespierre tira de son portefeuille la singulière lettre qu'on retrouva plus tard dans ses papiers, et qui, dans la collection imprimée, porte le n° LXI.

Elle commençait ainsi :

« Vous êtes sans doute inquiet de n'avoir pas plus tôt reçu de mes nouvelles. Ne vous tourmentez pas : vous savez que je ne dois répondre que par notre courrier ordinaire ; il a été interrompu dans sa dernière course, et c'est là la cause de ce retard. Quand vous recevrez ces lignes, hâtez-vous de fuir du théâtre où vous allez pour la dernière fois paraître et disparaître. Il serait inutile de vous rappeler toutes les raisons qui vous exposent au péril. Le dernier pas qui devrait vous placer sur le fauteuil de la présidence vous conduira à l'échafaud, et la foule vous crachera au visage, comme elle l'a fait au visage de

ceux que vous avez jugés. Puisque vous avez donc accumulé ici des trésors suffisants pour vivre, je vous attends avec grande impatience pour rire avec vous du rôle que vous avez joué dans les agitations d'un peuple aussi crédule qu'avide de nouveauté. Prenez le parti convenu entre nous : tout est préparé. Je ferme ; notre courrier part. J'attends votre réponse. »

Lentement et d'un air rêveur le dictateur lut le contenu de cette lettre.

« Non ! se dit-il à lui-même, non ! celui qui a une fois goûté du pouvoir ne peut plus jouir du repos. Danton ! Danton ! tu avais pourtant raison ; il vaudrait mieux être un pauvre pêcheur que de gouverner les hommes. »

La porte s'ouvrit, Payan reparut, et dit tout bas à Robespierre :

« Nul danger ! Tu peux voir l'homme. »

Le dictateur, rassuré, donna ordre à son jacobin d'introduire Nicot. Le peintre entra avec une expression de calme sur ses traits difformes, et se tint droit devant Robespierre, qui l'examina d'un regard oblique.

Il est remarquable que les principaux personnages de la Révolution étaient d'une laideur prodigieuse, depuis ces rudes colosses : Mirabeau et Danton, depuis la férocité hideuse de David et de Simon, jusqu'à l'apparence repoussante et dégoûtante de Marat et la bilieuse platitude des traits de Robespierre. Seulement ce dernier, qui ressemblait, dit-on, à un chat, avait aussi du chat la propreté : sa mise irréprochable, son visage soigneusement rasé, la blancheur féminine de ses mains effilées, faisaient encore mieux ressortir la férocité désordonnée que trahissaient la tenue et l'aspect du peintre sans-culotte.

« Ainsi donc, citoyen, dit Robespierre, tu veux me parler. Je sais que ton mérite et ton patriotisme ont été trop longtemps méconnus. Tu viens solliciter quelque emploi convenable : ne crains rien, parle.

— Vertueux Robespierre, toi qui éclaires le monde, je ne viens pas demander une faveur, mais rendre un service à la patrie. J'ai découvert une correspondance qui indique un complot dont plusieurs complices sont encore à l'abri du soupçon. »

Il plaça les papiers sur la table. Robespierre s'en empara et les parcourut rapidement d'un œil avide.

« Bon, bon ! se dit-il à lui-même, voilà tout ce que je voulais. Barrère, Legendre ! Je les tiens, Camille Desmoulins n'était que leur dupe. Je l'aimais ; mais eux, je ne les ai jamais aimés. Merci, citoyen Nicot. Je vois que ces lettres sont adressées à un Anglais. Quel est le Français qui ne doive se méfier de ces loups anglais déguisés en agneaux ? La France n'a plus que faire de citoyens du monde : cette farce-là a fini avec Anacharsis Clootz. Je te demande pardon, citoyen Nicot ; mais Clootz et Hébert étaient tes amis ?

— Hélas ! dit Nicot comme pour s'excuser, nous pouvons tous nous tromper. J'ai cessé de les estimer quand tu t'es déclaré contre eux; car je désavoue plus volontiers mon jugement que ta justice.

— Oui, la justice ; je me pique de justice : c'est la seule vertu à laquelle je prétende, » dit doucereusement Robespierre ; et, même à cette heure critique de vastes projets, de dangers imminents, de vengeances préméditées, sa nature féline ne put résister à la jouissance qu'il éprouvait à jouer avec une seule et obscure victime. « Enfin, mon bon

Nicot, reprit-il, ma justice ne fermera plus les yeux sur tes services. Tu connais ce Glyndon ?

— Intimement. Il était mon ami, mais je livrerais mon frère lui-même pour le salut de la patrie. Je ne rougis pas de convenir que j'ai quelques obligations à cet homme.

— Oui-da ! et tu professes bravement et honnêtement cette doctrine, que du moment qu'un homme menace ma vie, toutes les considérations personnelles doivent être oubliées.

— Toutes.

— C'est d'un bon citoyen, honnête Nicot; fais-moi le plaisir d'écrire l'adresse de ce Glyndon. »

Nicot se pencha sur la table. Tout à coup, quand il tenait déjà la plume entre ses doigts, une pensée le traversa, il s'arrêta embarrassé et confus.

« Ecris donc, bon Nicot. »

Le peintre obéit lentement.

« Quels sont les compagnons ordinaires de Glyndon ?

— C'est sur ce sujet que je voulais te parler, représentant, dit Nicot. Tous les jours il va chez une femme, une étrangère qui connaît tous ses secrets ; elle feint d'être pauvre et de faire subsister son enfant par son travail. Mais c'est la femme d'un Italien immensément riche, et il est hors de doute qu'elle a des sommes énormes qu'elle dépense à corrompre les citoyens. Elle devrait être arrêtée.

— Écris aussi son nom.

— Mais il n’y a pas de temps à perdre, car je sais que tous deux ont le projet de quitter Paris cette nuit même.

— Notre gouvernement est prompt ; bon Nicot, ne crains rien. Hum ! Hum ! »

Robespierre prit le papier sur lequel Nicot venait d'écrire, l'approcha de ses yeux, car il avait la vue courte, et dit avec un sourire :

« As-tu toujours la même écriture, citoyen ? Celle-ci me paraît déguisée.

— Je ne voudrais pas qu'ils sussent que c'est moi qui les ai dénoncés, citoyen représentant !

— Très bien ! très bien ! ta vertu aura sa récompense; compte sur moi. Salut et fraternité. »

II se leva à demi, Nicot se retira.

« Holà ! quelqu'un ! » s'écria le dictateur en agitant sa sonnette.

Le fidèle jacobin parut.

« Suis cet homme, le citoyen Jean Nicot. Dès qu'il aura dépassé la porte, arrête-le. A la Conciergerie. Attends ! Pas d'illégalité. Voici le mandat. L'accusateur public aura mes instructions. Va vite ! »

Le jacobin disparut. Toutes traces de maladie, d'infirmité, de faiblesse, s'étaient effacées chez Robespierre. Il se releva droit sur ses pieds avec une contraction convulsive de ses traits, et les bras croisés :

« Holà ! Guérin ! »

L'espion se présenta.

« Prends ces adresses. Il faut qu'avant une heure cet Anglais et cette femme soient en prison; leurs révélations me donneront des armes contre des ennemis plus importants. Il faut qu'ils meurent. Ils périront avec les autres, le 10... dans trois jours d'ici. Tiens (et il écrivit quelques mots à la hâte) voilà aussi ton mandat ! Pars !

« Et maintenant, Couthon, Payan, nous ne temporiserons plus avec Tallien et sa bande. Je sais que 1 Convention ne veut pas assister à la fête du 10. Il faut nous en rapporter au glaive de la loi. Je vais recueillir mes pensées, préparer ma harangue. Demain, je reparaîtrai à la Convention : demain, le brave Saint-Just, de retour de nos armées victorieuses, s'unit à nous; demain, du haut de la tribune, je lancerai la foudre sur les ennemis secrets de la France ; demain, je demanderai, à la face du pays, les têtes des conspirateurs. »

CHAPITRE VIII

Le glaive est contre toi tourné de toutes parts. (La Harpe, Jeanne de Naples.)

Cependant Glyndon, après une entrevue de quelque durée avec C..., pendant laquelle on fit les derniers arrangements pour le départ, plein d'espérance dans ses plans, et ne voyant aucun obstacle qui pût les entraver., se dirigea de nouveau vers la maison de Fillide. Tout à coup, au milieu de ses pensées, il crut entendre une voix qui ne lui était que trop terriblement familière, qui lui murmurait à l'oreille : « Eh quoi ! tu voudrais me défier et m'échapper ; tu voudrais retourner à la vertu et au bonheur ? C'est en vain ; il est trop tard. Non ! ce n'est plus moi qui te poursuivrai; des pas humains, non moins inexorables, s'acharnent maintenant après toi. Pour moi, tu ne me reverras que dans la prison, à minuit, au dernier jour de ta vie. »

Et Glyndon tourna machinalement la tête, et vit derrière lui se glisser à la dérobée un homme qu'il avait déjà vu, sans le remarquer d'une manière particulière, en quittant la maison de C… Aussitôt et instinctivement, il comprit qu'il était suivi et surveillé. La rue dans laquelle il passait était obscure et déserte, car la chaleur du jour était intense, et c'était une heure où peu de personnes étaient dehors, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir. Malgré tout son courage, un frisson glacial lui traversa le cœur. Il connaissait trop bien le terrible système qui régnait alors à Paris pour ne pas comprendre tout son danger. Ce qu'est pour la victime de la peste la vue de la première pustule fatale, telle fut pour la victime de la Révolution la vue de l'espion mystérieux. La surveillance, l'arrestation, le jugement, la guillotine; tels étaient les pas rapides et certains de ce monstre que les anarchistes appelaient la Loi ! Sa respiration s'accéléra, il entendit distinctement battre son cœur. Il s'arrêta, immobile, à regarder l'ombre, qui s'arrêta aussi derrière lui.

Bientôt la certitude que l'espion était seul, et la tranquillité de la rue ranimèrent son courage; il s'avança vers celui qui le suivait, et qui recula de son côté à mesure qu'il s'avançait.

« Citoyen, tu m'as suivi, dit-il ; que me veux-tu ?

— Assurément, répondit l'homme avec un sourire affable, les rues sont assez larges pour tous deux ; tu n'es pas assez mauvais républicain pour vouloir accaparer à toi seul tout Paris ?

— Va devant, alors; je te cède le pas. » L'homme s'inclina, retira poliment son chapeau, et passa en avant. Le moment d'après, Glyndon s'enfonça dans une ruelle sinueuse, et marcha rapidement à travers un labyrinthe de rues, de passages, de venelles. Peu à peu il se recueillit, se calma, et regardant derrière lui, il s'imagina avoir dérouté son espion ; alors, par une voie détournée; il reprit le chemin de la maison. En débouchant dans une des rues les plus spacieuses, un passant, enveloppé d'un manteau, glissa si rapidement auprès de lui qu'il ne put distinguer ses traits. Le passant lui dit à voix basse : « Clarence Glyndon! on vous guette ; suivez-moi. » Puis il marcha devant lui. Clarence se retourna, et vit encore sur ses talons, avec le même sourire servile sur le visage, le personnage auquel il croyait avoir échappé. Il oublia l'injonction que lui avait faite l'étranger de le suivre, et, apercevant tout près une foule arrêtée devant un étalage de caricatures, il plongea au milieu du groupe, gagna une rue voisine, changea de direction, et, après une course longue et rapide, arriva, sans avoir revu l'espion, dans un quartier retiré de la ville. Là, tout semblait si serein et si calme, que son œil d'artiste, même au milieu du danger, se reposa avec plaisir sur la scène qui s'ouvrait devant lui. C'était un espace assez vaste formé par l'élargissement des quais; le fleuve poursuivait son cours paisible. Le soleil dorait les dômes et les clochers innombrables de la ville, et faisait étinceler les blanches demeures d'une noblesse qui n'était plus. C'est là que, fatigué et hors d'haleine, il s'arrêta un instant, et sentit son front rafraîchi par la brise qui venait de la rivière. « Pour un moment du moins, se dit-il en lui-même, je suis en sûreté ici. »

II n'avait pas achevé ce court monologue qu'il aperçut, à trente pas de lui, l'espion. Il demeura immobile sur place : fatigué, épuisé comme il l'était, toute fuite était impossible. D'un côté, la rivière et pas de pont dans le voisinage; de l'autre, une longue rangée continue de maisons basses. Au moment où il s'arrêtait, il entendit des éclats de rire et des couplets obscènes sortir d'une des maisons situées entre lui et l'espion. C'était un café de sinistre renom dans le quartier, le rendez-vous ordinaire de la bande noire de Henriot, des créatures et des huissiers de Robespierre. L'espion avait donc poursuivi sa victime jusque dans la gueule de la meute. L'homme s'avança lentement, s'arrêta devant la fenêtre ouverte du café, passa sa tête par l'ouverture, comme pour en faire sortir les habitués en armes.

Au même instant, et pendant que la tête de l'espion était ainsi engagée, à la porte à demi ouverte d'une maison en face de lui, Glyndon aperçut l'étranger qui l'avait averti. Le personnage, soigneusement enveloppé d'un manteau qui le rendait méconnaissable, lui fit signe d'entrer. Il s'élança sans bruit par l'accès hospitalier; respirant à peine, il monta, à la suite de l'étranger, un large escalier, passa à travers un appartement vide et, enfin, quand tous deux eurent gagné un petit cabinet, son guide rejeta le large chapeau et l'ample manteau qui jusqu'alors avaient dissimulé sa forme et ses traits, et Glyndon reconnut Zanoni.

CHAPITRE IX

Ne pense pas que les merveilles de ma magie s'accomplissent par des anges infernaux évoqués des bords du Styx : honte et malédiction à ceux qui ont tenté de commander aux esprits et aux divinités de ce séjour ténébreux.... Mais c'est par l'étude des puissances secrètes des sources minérales, dans l'asile le plus mystérieux de la nature, des plantes qui tapissent ses berceaux les plus verdoyants, et des étoiles ..

(Traduit du Tasse, XIV, 43.)

« Vous êtes en sûreté ici, jeune Anglais, dit Zanoni en offrant un siège à Glyndon. C'est heureux pour vous que je vous aie enfin découvert.

— Plus heureux serait-il que nous ne nous fussions jamais rencontrés ! Cependant, dans ces dernières heures de ma vie, j'aime à contempler encore une fois le visage de cet être mystérieux à qui je puis attribuer toutes les souffrances que j'aie jamais connues. Ici, du moins, tu ne peux ni me jouer ni m'échapper. Ici, avant que nous nous séparions, tu m'expliqueras la sombre énigme, sinon de ta vie, du moins de la mienne.

— As-tu souffert, pauvre néophyte ? dit Zanoni avec compassion. Oui, je le vois sur ton front; mais pourquoi m'en accuser ? Ne t'ai-je pas averti de te méfier des inspirations de ton esprit ? Ne t'ai-je pas conseillé de t'arrêter ? Ne t'ai-je pas dit tout ce qu'il y avait dans l'épreuve de terrible et de hasardeux ? Ne t'ai-je pas même offert de te laisser ce cœur assez puissant pour me satisfaire, Glyndon, quand il m'appartenait ? N'est-ce pas toi qui as choisi, courageusement, témérairement, le danger de braver l'initiation ?

N'est-ce pas librement que tu as pris Mejnour pour maître et sa science pour étude ?

— Mais d'où me sont venus les désirs insatiables de cette étrange et terrible science ? Je ne les connaissais pas avant que ton mauvais œil tombât sur moi et m'attirât dans l'atmosphère magique de ton être indéfinissable et mystérieux.

— Tu te trompes.

Tes désirs, Clarence Glyndon étaient en toi, et, de manière ou d'autre, se seraient fait jour. Tu me demandes l'énigme de ta destinée et de la mienne ! Regarde tous les êtres : le mystère n'est-il pas partout ? Ton œil peut-il suivre le travail qui mûrit la semence sous la terre ? Dans le monde moral comme dans le monde physique, sont ensevelis de sombres et mystérieux secrets mille fois plus merveilleux que le pouvoir que tu m'attribues !

— Ce pouvoir, le désavoues-tu ? Confesses-tu que tu es un imposteur, ou oses-tu me dire que tu es en effet vendu à l'Esprit du mal ?... un magicien dont le démon familier m'a nuit et jour poursuivi?

— Qu'importe ce que je suis? répliqua Zanoni; ce qui importe, c'est que je puisse t'aider à exorciser ton hideux fantôme, et à revenir encore une fois à l'atmosphère salutaire de la vie commune. Il y a pourtant une chose que je veux bien te dire pour justifier non pas moi-même, mais le ciel et la nature, que tes doutes calomnient. »

Zanoni s'interrompit un instant, puis reprit avec un léger sourire :

« Aux jours de ta jeunesse tu as sans doute lu avec délices ce grand poète chrétien dont la Muse, comme l'aurore qu'elle chantait, venait sur la terre couronnée de fleurs cueillies au Paradis. Jamais esprit ne fut plus que le sien imbu des superstitions chevaleresques du temps, et assurément le poète de la Jérusalem a anathématisé, à la satisfaction même de

l'Inquisiteur qu'il consultait, tous ceux qui pratiquaient des enchantements damnables, invoqués

Per isforzarCocito o Flegetonte.

Mais, dans ses douleurs et dans ses souffrances, dans la prison de sa folie, ne sais-tu pas que le Tasse lui-même trouva sa consolation et son salut dans la reconnaissance d'une sainte et spirituelle théurgie, d'une magie qui savait évoquer l'ange ou le bon génie, et non le démon ? Et ne te souviens-tu pas comment, profondément versé pour son temps dans les mystères du platonisme le plus pur, qui embrasse tous les ordres lumineux, depuis les Chaldéens jusqu'aux Rose-Croix les plus récents; comment, dis-je, dans sa strophe délicieuse, il distingue l'art sombre d'Ismène de la science glorieuse de l'enchanteur qui guide et qui conseille dans leur mission les champions de la Terre-Sainte ? A lui, non pas les charmes opérés à l'aide des rebelles de l’Enfer, mais la connaissance des vertus secrètes de la source et de la plante, des arcanes de la nature inconnue et des mouvements variés des astres. A lui les saintes solitudes du Liban et du Carmel.... Sous ses pieds il voyait les nuages, les neiges, les nuances d'Iris, la génération des pluies et des rosées. L'ermite chrétien qui convertit l'enchanteur, non pas un être fabuleux, mais le type de tout esprit qui veut aspirer à Dieu à travers la Nature, lui ordonnait-il de renoncer à ces sublimes études, le solite arti e Vuso moi ?. Non... mais de les entretenir et de les diriger vers un but digne d'elles. Et c'est dans cette grande conception du poète que gît le secret de la vraie théurgie qui, dans un siècle plus éclairé, effraie votre ignorance par des appréhensions puériles et par les cauchemars fiévreux d'un malade. »

Zanoni s'arrêta et reprit :

« Dans des siècles reculés, dans une civilisation bien différente de celle qui aujourd'hui absorbe l'individu dans l'État, vivaient des hommes doués d'une âme ardente, d'un désir insatiable d'apprendre. Dans les vastes et solennels empires qu'ils habitaient, il n'y avait nul courant terrestre et turbulent qui fournît une dérivation à la fièvre de leur âme. Jetés dans le moule antique de castes qu'aucune intelligence ne pouvait franchir, qu'aucun courage ne pouvait dépasser, la soif de la sagesse régnait seule dans ces cœurs qui en recueillaient l'étude comme un héritage transmis de père en fils. Voilà pourquoi, même dans les données imparfaites que vous avez sur les progrès des connaissances humaines, vous voyez que, dans les premiers âges, la philosophie ne descendait pas jusqu'aux affaires et jusqu'aux demeures des hommes. Elle habitait au milieu des merveilles d'une création plus élevée; elle cherchait à analyser la formation de la matière, l'essence de l'âme qui la domine; à lire les mystères des mondes de lumière ; à plonger dans ces profondeurs de la nature où, d'après les savants, Zoroastre découvrit le premier les arts que votre ignorance comprend sous le nom de magie. Dans un pareil siècle donc s'élevèrent des hommes qui, au milieu des fantaisies et des illusions de leur classe, s'imaginèrent avoir découvert des rayons d'une science plus brillante et plus solide. Ils crurent à une affinité entre tous les ouvrages de la nature ; ils crurent que le plus humble de ces ouvrages contenait une secrète attraction capable de l'élever jusqu'au plus sublime. Des siècles s'écoulèrent, des vies s'usèrent à ces recherches; mais chaque pas fut noté, mesuré, marqué, et devint un jalon pour le petit nombre de privilégiés qui héritèrent du droit de suivre le même sentier. Enfin de cette obscurité jaillit la lumière pour certains yeux; mais ne pense pas, jeune visionnaire, que c'est pour ceux qui entretenaient des pensées profanes, sur qui l'origine du mal conservait quelque empire, que cette aurore brilla enfin. Alors comme aujourd'hui, ce

bienfait ne pouvait être conféré qu'aux extases les plus pures de l'imagination et de l'intelligence, que ne troublaient ni les soins vulgaires de la vie, ni les appétits dégradants d'une argile grossière. Loin de recourir à l'aide d'un démon, leur ambition était de s'approcher de la source de tout bien ; plus ils s'affranchissaient des limbes du monde planétaire, plus ils étaient pénétrés de la splendeur et de la bonté de Dieu ; et s'ils ont cherché et enfin découvert comment, aux yeux de l'Esprit, toutes les modifications de l'être et de la matière peuvent se révéler; s'ils ont découvert comment, pour les ailes de l'Esprit, l'espace entier peut être anéanti; comment, tandis que le corps pesant et massif restait ici-bas comme un tombeau vide, l'idée libre et sans entraves pouvait voler d'astre en astre; s il est vrai qu'ils firent de telles découvertes, la jouissance la plus sublime de leur science fut d'admirer, de vénérer, d'adorer ! Car, ainsi que l'a dit un sage versé dans ces hautes questions, « il existe dans l'âme un principe supérieur à la nature extérieure; par ce principe nous pouvons dépasser l'ordre et les systèmes de ce monde et participer à la vie immortelle et à l'énergie des essences célestes. Quand l'âme s'élève jusqu'à des matières supérieures à elle, elle abandonne l'ordre auquel elle est temporairement unie, et, par un magnétisme religieux, elle est attirée à un ordre supérieur avec lequel elle se mêle et s'identifie (Jamblique, Des mystères, VII, 7.) ». Admettez alors que de tels êtres aient fini par trouver le secret d'arrêter la mort... de fasciner le danger et l'ennemi... de passer sans péril à travers les révolutions de la terre, pensez-vous que cette vie eût pu leur inspirer d'autre désir que celui de rechercher avec plus d'ardeur l'Immortel, et de mieux préparer leur intelligence pour cette existence plus élevée, dans laquelle ils pouvaient, une fois le Temps et la Mort détruits, se voir transporter ? Bannissez vos sombres soupçons sur les magiciens et les démons... l'âme ne peut aspirer qu'à la lumière, et, si, notre sublime science a erré, ce n'est que quand elle a oublié qu'il y a des faiblesses, des passions, des chaînes qui ne peuvent disparaître que par la mort que nous avions si vainement vaincue. »

Glyndon était loin de s'attendre à ce discours; il demeura quelque temps silencieux et balbutia enfin :

« Mais pourquoi alors, pour moi…

— Pourquoi, poursuivit Zanoni, pour toi le repentir seul et la terreur ? Le Seuil mystérieux et le formidable Fantôme ? Insensé! regarde les éléments ordinaires de la plus vulgaire science. Le novice peut-il, du moment qu'il le veut et le désire, devenir le maître ? Suffit-il d'acheter un Euclide pour devenir un Newton Le jeune homme que favorisent les Muses peut-il dire : « J'égalerai Homère ? » Et ce blême tyran, avec les utopies périssables de cent rêveurs, avec les piques de sa multitude sans conscience et sans peur, peut-il à sa volonté tailler dans des liasses de parchemin, à coups de hache et par la main du bourreau, une constitution moins vicieuse que celle qu'a pu renverser une populace en délire ? Lorsque, dans les siècles lointains dont j'ai parlé, le penseur aspirait aux hauteurs que d'un bond tu aurais voulu atteindre, il était, dès le berceau, préparé à la carrière qu'il devait fournir. Sa nature intérieure et extérieure étaient révélées à ses yeux, année par année, à mesure qu'ils s'ouvraient à la lumière. Il n'était admis à l'initiation pratique que lorsqu'il ne lui restait plus un désir terrestre pour enchaîner cette sublime faculté que vous appelez imagination, pas un désir charnel pour obscurcir cette essence pénétrante que vous nommez intelligence. Et, même alors, qu'il était petit, le nombre de ceux qui parvenaient jusqu'au dernier mystère ! Heureux cependant ceux qui échouèrent, puisqu'ils atteignirent plus tôt les gloires saintes dont la Mort est la céleste entrée ! »

Zanoni s'arrêta : Une ombre de pensée douloureuse couvrit son beau front.

« Existe-t-il donc d'autres mortels, outre toi et Mejnour, qui possèdent ta puissance et connaissent tes secrets ?

— Il en a existé d'autres avant nous, mais aujourd'hui nous sommes les seuls qui restions sur la terre.

— Imposteur ! tu te trahis ! S'ils ont pu vaincre la Mort, pourquoi ne vivent-ils pas ?

— Enfant d'un jour ! répliqua tristement Zanoni Ne t'ai-je pas dit que l'erreur de notre science était l'oubli des désirs et des passions que l'esprit ne peut vaincre et dompter d'une manière permanente tant qu'il porte cette enveloppe d'argile ? Crois-tu qu'il n'y ait pas de douleur à rejeter tous les liens humains, toute amitié, tout amour ? ou bien à voir, jour après jour, l'amitié et l'amour se flétrir dans notre vie, comme des fleurs périssables sur une tige perpétuelle ? Peux-tu t'étonner que, doués du pouvoir de vivre jusqu'à la fin du monde, nous préférions cependant mourir même avant l'heure commune ? Etonne-toi plutôt qu'il s'en trouve deux qui se soient si fidèlement attachés à la terre. Pour moi, je l'avoue, la terre a encore des charmes. Je parvins au dernier secret mystérieux quand ma jeunesse était encore dans tout son éclat, et la jeunesse prête à tout ce qui m'environne sa riche et radieuse beauté ; pour moi, vivre c'est encore jouir. Le front de la Nature n'a point perdu sa fraîcheur ; il n'est pas un brin d'herbe où je ne puisse découvrir un charme nouveau... une merveille inaperçue. Ce qu'est pour moi ma jeunesse, sa vieillesse l'est pour Mejnour. Il te dira que la vie pour lui n'est que le pouvoir d'examiner, et ce n'est que lorsqu'il aura épuisé les merveilles que le Créateur a semées sur la terre, qu'il demandera pour son esprit renouvelé de nouvelles régions à explorer. Nous sommes les types des deux essences de ce qui est impérissable : de l'art qui jouit et de la science qui contemple ! Et maintenant, pour que tu te consoles d'avoir été exclu de la participation de ces secrets, sache que l'idée doit si complètement se détacher de tout ce qui occupe et émeut les hommes, qu'elle doit être si libre de tout ce qui désire, qui aime, qui hait, que pour l'ambitieux, pour l'amant, pour l'envieux, ce pouvoir est inefficace. Moi enfin, lié, aveuglé par le plus commun des liens de famille; moi, sans lumière, sans secours, je te conjure, toi, l'aspirant repoussé et vaincu, je te conjure de me diriger, de me guider…

Où sont-ils ? Oh ! dis-moi… Parle ! Ma femme ! mon enfant ! tu es muet ! Oh ! tu sais maintenant que je ne suis pas un ennemi ni un magicien. Je ne puis te donner ce qui est incompatible avec tes facultés; je ne puis réussir là où l'impassible Mejnour a échoué; mais le premier don après celui-là, je puis te le donner: je puis te réconcilier avec le monde de chaque jour et mettre la paix entre ta conscience et toi.

— Le promets-tu ?

— Au nom de leurs douces vies, je le promets ! » Glyndon regarda et crut. Il murmura à voix basse l'adresse de la maison où sa fatale présence avait déjà introduit le désespoir et la mort.

« Sois béni ! s'écria Zanoni avec une explosion de passion. Oui, tu seras béni. Eh quoi ! ne pouvais-tu t'apercevoir qu'à l'entrée de tous les mondes surnaturels veille la race qui intimide et qui épouvante ? Et même, dans ce monde d'ici-bas, qui donc a jamais quitté les régions de l'habitude et des préjugés acquis, sans se sentir tout d'abord saisir par une terreur sans forme et sans nom ? Partout autour de toi, partout où l'homme aspire et travaille; dans la retraite du penseur, dans le conciliabule du démagogue, dans le camp du

guerrier, partout, quoiqu'il ne l'aperçoive pas, sombre et menaçante veille l'ineffable Terreur. Mais là seulement où tu t'es aventuré, le Fantôme est visible, et jamais il ne cessera de te poursuivre jusqu'à ce que tu puisses passer à l'infini comme le séraphin, ou comme un enfant revenir à la vie habituelle et familière ! Mais réponds à ceci : Lorsque tu as cherché à demeurer fidèle à quelque résolution vertueuse prise avec calme, et que le Fantôme s'est tout à coup dressé devant toi ; quand sa voix t'a dit tout bas :

« Désespère » ; quand son regard livide a cherché à te rejeter par la terreur dans ces scènes d'intrigue mondaine ou de désordre, pendant lesquelles il disparaît pour te laisser à des ennemis plus implacables que lui, as-tu jamais bravement résisté au spectre et à ton effroi ? As-tu jamais dit : « Quoi qu'il arrive, je veux m'attacher à la vertu ? »

— Hélas ! dit Glyndon, il y a bien peu de temps que j'ai osé le faire.

— Et tu as senti que le Fantôme devenait moins distinct, et sa puissance plus faible ?

— Cela est vrai.

— Réjouis-toi, alors ! tu as surmonté la véritable terreur de la mystérieuse épreuve. La résolution est la première victoire. Réjouis-toi, car l'exorcisme est infaillible. Tu n'es pas de ceux qui, niant une vie future, deviennent victimes de l'inexorable terreur. Quand donc les hommes finiront-ils par apprendre que, si la grande religion insiste si rigoureusement sur la nécessité de la foi, ce n'est pas seulement parce que la foi conduit à la vie future, mais parce que sans la foi il n'y a rien d'excellent dans cette vie. La foi, c'est quelque chose de plus sage, de plus heureux, de plus divin que ce que nous voyons sur la terre. L'artiste l'appelle idéal; les prêtres, foi. L'idéal et la foi sont identiques. Reviens, voyageur égaré, reviens; comprends tout ce qui réside de beau, de saint, dans la vie ordinaire de tous les jours. Arrière, spectre horrible ! arrière, à ton sombre portique ! et toi, ciel d'azur, laisse tomber sur ce cœur d'enfant ton calme sourire, le rayon de ton étoile du soir et de celle du matin, une seule et même étoile sous le double nom de souvenir et d'espérance. »

Tout en parlant, Zanoni posa sa main sur le front brûlant de son interlocuteur étonné et exalté : tout à coup une sorte d'extase s'empara de Glyndon; il crut être retourné à la patrie de son enfance ; il se retrouva dans la petite chambre où, près de son berceau, sa mère veillait et priait, Elle était là, cette chambre de l'enfant, visible, palpable, et rien n'y était changé. Dans un angle le lit modeste; sur les murs, les rayons remplis de saints livres ; le premier chevalet même sur lequel il avait pour la première fois cherché à fixer l'idéal sur la toile, il était là couvert de poussière, brisé, dans un coin. Sous la fenêtre s'étendait le vieux cimetière, il le vit vert dans le lointain, et les ifs inondés de soleil ; il vit la tombe où père et mère reposaient côte à côte, et le clocher montrant du doigt le ciel, symbole des espérances de ceux qui ont confié à la terre des cendres chéries ; à son oreille retentit le son des cloches avec leur carillon de fête ; loin de lui s'envolèrent les visions d'effroi et de terreur qui l'avaient poursuivi et bouleversé; la jeunesse, l'enfance, et jusqu'aux premières années de l’existence, lui revinrent avec leurs joies et leurs espérances innocentes; il lui sembla qu'il tombait à genoux pour prier. Il s'éveilla... il s'éveilla avec des larmes délicieuses : il sentit que le Fantôme avait à jamais disparu. Il regarda autour de lui : Zanoni était parti; sur la table étaient ces lignes, dont l'encre était encore humide :

« Je trouverai des moyens pour te faire échapper. Ce soir, au moment où l'horloge sonnera neuf heures, un bateau t'attendra sur la rivière devant cette maison; le batelier te conduira à un asile où tu peux attendre en sûreté la fin de ce règne de la terreur, qui expire.

Ne pense plus à l'amour sensuel qui t'a séduit et presque perdu. Il t'a trahi; il t'aurait anéanti. Tu regagneras ta patrie en sûreté; de longues années te restent encore pour méditer sur le passé, pour le réparer. Quant à l'avenir, que ta vision soit ton guide, et tes larmes ton baptême ! »

L'Anglais suivit à la lettre ces prescriptions, et l'avenir devait lui en montrer l'exactitude.

CHAPITRE X

Quid mirare meas tôt in uno corpore formas ?

(Propert.)

(Pourquoi t'étonner que j'aie avec un seul corps tant de formes diverses ?)

ZANONI A MEJNOUR

« Elle est dans une de leurs prisons, de leurs inexorables prisons. C'est l'ordre de Robespierre. J'ai découvert que Glyndon en est la cause. Voilà donc quel était, dans leurs deux destinées, ce rapport terrible que je ne pouvais démêler, mais qui, jusqu'à ce qu'il fût brisé comme il l'est maintenant, enveloppait Glyndon lui-même dans un nuage obscur ! En prison ! en prison ! c'est la porte du tombeau. Son jugement, et l'exécution inévitable, ont lieu dans trois jours. Le tyran a fixé au 10 thermidor l'exécution de tous ses plans sanguinaires. La mort des innocents jettera le terreur dans la cité, et pendant ce temps ses satellites massacreront ses ennemis. Il ne reste qu'une seule espérance : c'est que la puissance qui maintenant juge ce juge sanglant fasse de moi un instrument pour précipiter sa chute. Deux jours seulement me restent : deux jours ! Le trésor du temps qui me reste se réduit à deux jours; au-delà, la nuit, la solitude. Je puis encore la sauver. Le tyran tombera la veille du jour qu'il a désigné pour le massacre. Pour la première fois je me mêle aux luttes et aux intrigues des hommes; mon âme, de l'abîme du désespoir, s'élance debout, ardente, et armée pour le combat. »

Un rassemblement s'était formé dans les environs de la rue Saint-Honoré; on venait d'arrêter un jeune homme par ordre de Robespierre. On le savait au service de Tallien, le chef de l'opposition à la Convention, l'ennemi que le tyran n'a osé attaquer jusqu'ici. Cet incident avait donc produit une plus grande sensation que ne le fait ordinairement une circonstance aussi commune qu'une arrestation sous le règne de la Terreur. Dans la foule étaient des amis de Tallien, des ennemis du tyran, beaucoup d'hommes las enfin de voir le tigre entraîner à son repaire victimes sur victimes. Des rumeurs sourdes et de mauvais augure se faisaient entendre : des gens irrités suivaient les agents qui saisissaient le prisonnier; et, quoiqu'ils n'osassent résister ouvertement, les derniers rangs de la foule pressaient ceux qui étaient devant eux et obstruaient la marche du captif et de ses gardiens. Le jeune homme tenta de s'échapper, et, par un violent effort, parvint à se dégager de leur étreinte. La foule s'ouvrit et se referma pour le protéger, il plongea et disparut dans leurs rangs; mais tout à coup des pas de chevaux retentirent sur le pavé ; le sauvage Henriot et sa troupe chargeaient la foule. Le rassemblement se dissipa eftravé, le prisonnier fut de nouveau saisi par un des partisans du dictateur. A ce moment, une voix dit tout bas au

captif :

« Tu as sur toi une lettre; si on la trouve, ta dernière espérance est détruite. Donne-la-moi! je la porterai à Tallien. »

Le prisonnier, étonné, se retourna, vit dans les yeux de l'étranger une expression qui l'encouragea; la cavalerie arrivait rapidement; le jacobin qui avait ressaisi le prisonnier s'écarta pour éviter les pieds des chevaux; l'occasion était favorable; le moment d'après, l'étranger avait disparu.

Les principaux ennemis du tyran étaient réunis à la maison de Tallien. Le péril commun établit une communauté d'amitié. Toutes les factions renoncèrent pour une heure à leurs dissensions, afin de s'unir contre l'homme formidable qui, sur les têtes de toutes les factions, marchait vers un trône sanglant. Là se trouvait le hardi Lecointre, l'ennemi déclaré; là le cauteleux et rampant Barrère, qui cherchait à accorder tous les extrêmes, le héros des lâches; Barras, calme et contenu; Collot d'Herbois, respirant la colère et la vengeance, et ne s'apercevant pas que les crimes de Robespierre couvraient mal les siens.

La réunion fut agitée et indécise; la terreur, éveillée par le succès uniforme et par la prodigieuse énergie de Robespierre, dominait encore la majorité des esprits. Tallien, que le tyran redoutait plus que tous, et qui seul pouvait donner à tant de passions rivales une tête, une direction et une force, était trop souillé par le souvenir de ses propres cruautés, pour ne pas se sentir embarrassé dans son rôle de champion de la pitié.

« II est vrai, dit-il, après un discours exalté de Lecointre, il est vrai que l'usurpateur nous menace tous. Mais il est encore si aimé de la populace, si bien soutenu par ses jacobins, qu'il vaut mieux ajourner des hostilités ouvertes jusqu'à ce que l'heure soit plus mûre. Une tentative sans succès nous livrerait, pieds et poings liés, à la guillotine. Chaque jour ne peut qu'affaiblir sa puissance; l'attente est notre auxiliaire le plus précieux ! »

II parlait encore, et jetait de l'eau sur le feu, quand on vint lui dire qu'un inconnu demandait à le voir pour une affaire qui ne pouvait souffrir de retard.

« Je n'ai pas le temps, » s'écria l'orateur impatienté.

Le messager déposa un billet sur la table. Tallien l'ouvrit et lut ces mots au crayon :

De la prison de Teresa de Fontenai.

Il pâlit, se leva, courut à l'antichambre, et y trouva un visage qui lui était complètement inconnu.

« Espoir de la France, dit l'étranger d'une voix qui fit vibrer le cœur de Tallien, votre serviteur a été arrêté dans la rue. J'ai sauvé votre vie et celle de la femme qui vous appartiendra un jour ; je vous apporte cette lettre de Teresa de Fontenai »

Tallien, d'une main tremblante, ouvrit la lettre et lut :

« Dois-je toujours vous implorer en vain ? Encore une fois, je vous le répète, ne perdez pas une heure, si vous tenez à votre vie et à la mienne. Mon jugement et ma mort sont fixés au troisième jour après celui-ci, au 10 thermidor. Frappez pendant qu'il en est temps encore; frappez le monstre, il vous reste deux jours. Si vous hésitez, si vous ajournez…vous me verrez pour la dernière fois, quand je passerai sous vos fenêtres pour me rendre à l'échafaud. » « Son jugement vous compromettra, dit l'étranger, sa mort ne fera que devancer la vôtre. Ne craignez rien de la populace ; la populace a cherché à

délivrer votre domestique. Ne craignez rien de Robespierre ; il se livre lui-même à vous. Demain il vient à la Convention, demain il vous faudra jouer, sur un dernier coup de dés, votre tête contre le sienne.

— Il vient demain à la Convention ? Et qui êtes-vous pour savoir si bien ce que j'ignore ?

— Un homme qui voudrait, comme vous, sauver une femme, une femme qu'il aime. »

Avant que Tallien fût revenu de sa surprise, l'inconnu avait disparu.

Le vengeur retourna à ses associés, mais il n'était plus le même.

« J'ai appris des nouvelles, peu importe lesquelles qui ont changé mon plan. Le 10 nous sommes destinés à l'échafaud. Je rétracte mon avis. Plus de retard ; Robespierre vient demain à la Convention, c'est là qu'il faut le braver et l'écraser. De la Montagne, il verra l'ombre de Danton : de la Plaine se lèveront dans leurs suaires sanglants les spectres de Vergniaud et de Condorcet,

— Frappons ! frappons ! s'écria Barrère lui-même, rendu énergique par l'audace de son collègue…frappons ! il n'y a que les morts qui ne reviennent pas ! »

II est remarquable (et c'est un fait attesté par les mémoires du temps) que, pendant cette journée et cette nuit du 7 thermidor : un homme étranger à tous les événements antérieurs de cette époque orageuse se montra sur différents points de la ville; dans les cafés, dans les clubs, dans les lieux de réunion des différentes factions; qu'à l'étonnement et à la terreur des auditeurs, il parla tout haut des crimes de Robespierre, et prédit sa chute imminente; et tout en parlant il remuait les cœurs, dissipant les terreurs qui les entravaient, les enflammant d'une indignation et d'une audace extraordinaires. Mais ce qui les étonna le plus c'est qu'aucune voix ne répliqua, aucune main ne se leva contre lui, aucune créature du tyran ne cria : « Arrêtez le traître ! » Dans cette impunité, comme dans un livre, on pouvait lire que la populace avait délaissé l'homme de sang. Une fois seulement, un jacobin farouche et bronzé s'élança de la table où il buvait, et s'approchant de l'étranger lui dit : « Au nom de la République, je t'arrête ! — Citoyen Aristide, dit l'étranger à voix basse, va chez Robespierre; il est sorti, et, dans la poche gauche du vêtement qu'il a quitté il n'y a pas une heure, tu trouveras un papier, quand tu l'auras lu, reviens. Je t'attendrai, et, si alors tu veux m'arrêter, je me rendrai sans résister. Regarde autour de toi ces visages menaçants : touche-moi maintenant et tu seras mis en pièces. » Le jacobin se sentit contraint d'obéir comme malgré lui. Il sortit en grommelant; il revint, l'étranger était encore là.

« Merci ! citoyen, dit-il, et il accompagna ce remercîment d'une énergique imprécation jacobine; merci ! le lâche avait mon nom sur sa liste ! »

Là-dessus le jacobin Aristide sauta sur la table, et s'écria :

« Mort au tyran ! »

CHAPITRE XI

Le lendemain, 8 thermidor, Robespierre se décida à prononcer son fameux discours.

(Thiers, Hist. de la Révol.)

Le matin du 8 thermidor (29 juillet) est arrivé. Robespierre est allé à la Convention ; il y est allé avec sa harangue laborieusement préparée, il y est allé avec ses phrases philanthropiques et vertueuses, il y est allé pour choisir ses victimes. Tous ses agents sont préparés à le recevoir : le féroce Saint-Just est arrivé de l'armée pour seconder son courage et enflammer sa colère. Son apparition de mauvais augure prépare l'assemblée à une crise.

« Citoyens ! s'écrie la voix grêle de Robespierre, d'autres vous ont retracé des peintures flatteuses ; moi, je viens vous annoncer d'utiles vérités.

« Et ils attribuent à moi et à moi seul tout ce qui se commet de sévérités, de crimes : c'est Robespierre qui le veut, c'est Robespierre qui l'ordonne. Ils m'appellent tyran ; pourquoi ? Parce que j'ai acquis quelque influence. Comment l'ai-je acquise ? en disant la vérité ; et qui ose prétendre que la vérité doive être sans force dans la bouche, des représentants du peuple français ? Sans doute la vérité a sa puissance, son entraînement, son despotisme, ses accents touchants ou terribles qui retentissent dans le cœur vertueux comme dans la conscience coupable, et que le mensonge ne peut pas plus contrefaire que Salmonée ne put forger les foudres de l'Olympe. Que suis-je, moi qu'on accuse ? Un esclave de la liberté, un martyr vivant de la République, la victime, mais aussi l'ennemi du crime. Tous les scélérats m'insultent, et des actions légitimes chez d'autres sont des crimes chez moi. Il suffit de me connaître pour être calomnié. C'est dans mon zèle même qu'on trouve des preuves de ma culpabilité. Otez-moi ma conscience et je serai le plus misérable des hommes »

II s'arrêta; Couthon essuya ses yeux, Saint-Just murmura une approbation, et lança des regards sévères sur la Montagne agitée. Un silence morne, lugubre, glacial, plana sur l'assemblée. L'effet de la dernière phrase de l'orateur était manqué. Il jeta les yeux autour de lui. Oh ! cette apathie, il va bientôt l'éveiller. Il continue; il ne se loue plus, il ne se plaint plus, il dénonce, il accuse. Les flots de son venin débordent; il le lance sur tous à la fois, sur Paris, l'armée, les finances, la guerre, tout enfin. Plus aiguë, plus perçante retentit sa voix :

« Une conspiration existe contre la liberté. Elle tire toute sa force d'une coalition criminelle formée au sein de la Convention, et qui a ses complices au sein même du Comité de salut public…Quel remède à ce mal ? Punir les traîtres, épurer le Comité, écraser toutes les factions sous le poids de l'autorité nationale, élever sur leurs ruines le pouvoir de la liberté et de la justice. Tels sont les principes de cette réforme. Est-ce être ambitieux que de les proclamer ? Alors ces principes sont proscrits et la tyrannie règne sur nous ! Car, que pouvez-vous objecter contre un homme qui est dans son droit, et qui sait du moins une chose, mourir pour sa patrie ? Je suis fait pour combattre le crime, et non pour le gouverner. Le temps, hélas ! n'est point encore venu où les hommes de mérite peuvent servir impunément leur pays. Tant que les scélérats seront au pouvoir, les défenseurs de la liberté seront les seuls proscrits. »

Pendant deux heures, à travers l'auditoire sombre et glacé, retentit d'une voix glapissante ce discours de mort. Il commença dans le silence, il se termina dans le silence. Les ennemis de l'orateur avaient peur d'exprimer leur ressentiment; ils ne connaissaient pas encore la force relative des partis. Ses partisans avaient peur d'applaudir; ils ne savaient

pas qui, parmi leurs amis ou leurs parents, allait être dénoncé. « Prends garde, se disaient-ils l'un à l'autre : c'est toi qu’il menace. » Mais malgré son silence, l’assemblée pensa un moment être subjuguée. Il y avait toujours autour de cet homme terrible le charme d'une impérieuse et inflexible volonté. Il n'était pas ce qu'on appelle un grand orateur, mais il ne manquait pas d'audace, il était maître souverain de ses paroles : car ses paroles semblaient des faits quand elles tombaient de la bouche d'un homme qui d'un signe de tête faisait manœuvrer les troupes de Henriot, et influençait le jugement de René Dumas, le sinistre président du tribunal révolutionnaire. Lecointre de Versailles se leva, et il y eut un mouvement marqué d'attention : Lecointre était un des ennemis les plus mortels du tyran. Quelle fut la terreur de la faction de Tallien, combien fut triomphant le sourire de Couthon, quand Lecointre se contenta de demander que le discours fût imprimé ! Tout sembla paralysé. A la fin Bourdon de l'Oise, dont le nom était doublement inscrit dans la liste fatale du dictateur, s'avança à la tribune, et proposa une contre-résolution hardie, à savoir que le discours lut soumis aux deux comités que ce discours même accusait; nulle approbation ne fut encore témoignée par les conspirateurs : ils demeurèrent immobiles et comme glacés. Le timide Barrère, toujours ami de la prudence, regarde autour de lui avant de se lever ; il se lève : il vote avec Lecointre ! Couthon profita de l'occasion, et de sa place (M. Thiers, dans son histoire, commet ici une erreur singulière, il dit : « Couthon s'élance à la tribune, » Pauvre Couthon ! dont la moitié du corps était mort, qui se faisait rouler en chaise à la Convention, et qui parlait assis. (Note de l'auteur.) (privilège toléré exclusivement chez ce philanthrope paralysé), sa voix mélodieuse chercha à convertir la crise en triomphe. Il demanda, non seulement que la harangue fût imprimée, mais envoyée à toutes les communes et à toutes les armées: il était nécessaire, selon lui, de soulager, de consoler un cœur froissé par l'injustice. Les députés les plus patriotes avaient été accusés de verser le sang. « Ah ! s'il croyait, lui Couthon, avoir provoqué la mort d'un seul innocent, il s'immolerait lui-même de désespoir. Admirable et touchante tendresse ! et, tout en parlant il caressait un petit épagneul sur ses genoux. Bravo, Couthon, Robespierre triomphe ! Le règne de la Terreur durera ! La docilité habituelle vient planer comme une colombe sur l'assemblée apaisée ! Elle vote l'impression du discours, et sa distribution dans toutes les municipalités. Des bancs de la Montagne, Tallien alarmé, atterré, impatient et indigné, lève ses regards vers la tribune réservée au public. Tout à coup, il rencontra le regard de l'inconnu qui lui avait apporté la lettre de Teresa de Fontenai. Ce regard le fascina. Plus d'une fois depuis il a raconté que l'expression de ces yeux, fixe, sérieuse, pleine à la fois de reproches, d'encouragements et de triomphe, l'avait rempli d'une vie, d'une ardeur nouvelles. Elle parla à son cœur comme le clairon au cheval de guerre. Il se leva de sa place : il parla bas à ses confédérés; l'esprit qu'il avait aspiré était contagieux; les hommes que Robespierre avait spécialement dénoncés, et qui voyaient le glaive suspendu sur leurs têtes, sortirent enfin de leur torpeur léthargique. Vadier, Cambon, Billaud-Varennes, Panis, Amar, se levèrent à la fois; tous à la fois demandèrent la parole. Vadier parle le premier, les autres lui succèdent tour à tour. Elle fit éruption, la formidable Montagne, avec ses flammes, avec sa lave dissolvante; flot sur flot, il se rue toute une légion de Cicérons sur Catilina éperdu. Robespierre faiblit, hésite, cherche à expliquer, à se rétracter ! Ils puisent un nouveau courage dans ses nouvelles craintes ; ils l'interrompent, ils étouffent sa voix, ils demandent l'annulation du vote. Amar propose de nouveau que le discours soit renvoyé aux comités; aux comités, à ses ennemis ! Confusion, bruit, tumulte ! Robespierre se drape dans un dédain silencieux et superbe. Pâle, défait,

mais non encore anéanti, il se dresse debout, orage lui-même au milieu de cet orage.

La proposition passe. Tous prévoient la défaite et la chute du dictateur. Un cri isolé s'échappe des tribunes, il est répété, il passe dans la salle entière, il devient le cri unanime de l'auditoire. « A bas le tyran ! Vive la République ! »

CHAPITRE XII

Auprès d'un corps aussi avili que la Convention, il restait des chances pour que Robespierre sortit vainqueur de cette lutte.

(Lacretelle.)

Quand Robespierre quitta la salle, il se fit au dehors un morne et sinistre silence. Dans tout pays le troupeau populaire prend parti pour le succès ; les rats désertent la tour qui va crouler. Mais Robespierre, qui manquait de courage véritable ne manquait pas d'orgueil ; et ce vice supplée parfois à cette vertu; pensif, et avec un front impénétrable, il fendit la foule appuyé sur Saint-Just et suivi de Payan et de son frère.

Arrivé sur la place, Robespierre rompit brusquement le silence :

« Combien de têtes devaient tomber le 10 ?

— Quatre-vingts, répondit Payan.

— Ah ! il ne faut pas attendre jusque-là ; un jour peut perdre un empire : il faut que le terrorisme nous serve encore. »

II demeura quelques instants silencieux, et ses yeux errèrent avec inquiétude sur la rue.

« Saint-Just, dit-il brusquement, on n'a pas trouvé cet Anglais dont les révélations ou dont le jugement auraient écrasé les Tallien et les Amar. Non ! non ! mes jacobins eux-mêmes deviennent aveugles et stupides.

— Mais ils ont arrêté une femme.

— Une femme seulement !

— C'est la main d'une femme qui a tué Marat, » dit Saint-Just.

Robespierre s'arrêta court, et respira péniblement.

« Saint-Just, dit-il, une fois ce péril passé, nous fonderons le règne de la paix. Il y aura des maisons et des jardins destinés aux vieillards. Déjà David fait le plan des portiques. On nommera des hommes vertueux pour instruire la jeunesse. Le vice et le désordre ne seront plus exterminés; non ! mais seulement bannis. Il ne faut pas que nous mourions encore. La postérité ne peut nous juger que lorsque notre œuvre sera terminée. Nous avons rétabli l'Etre suprême : mais il nous faut réformer ce monde corrompu. Tout sera amour et fraternité, et… Simon ! Simon ! attends... ton crayon, Saint-Just. »

Et Robespierre écrivit à la hâte.

« Porte ceci au citoyen président Dumas. Va vite, Simon. Ces quatre-vingts têtes doivent tomber demain; demain, Simon. Dumas avancera d'un jour leur jugement. J'écrirai à Fouquier-Tinville. Ce soir, Simon, rendez-vous aux Jacobins; là nous dénoncerons la Convention tout entière; là, nous rallierons autour de nous les derniers amis de la France et de la liberté. »

Un cri se fit entendre derrière eux, à quelque distance. « Vive la République ! »

L'œil du tyran lança un éclair de vengeance.

« La République ! bah ! ce n'est pas pour une telle canaille que nous avons démoli une monarchie de mille ans. »

Le jugement, l'exécution, sont avancés d'un jour. Aidé des renseignements mystérieux qui l'avaient jusqu'alors animé et soutenu, Zanoni comprit que ses efforts avaient été stériles. Il savait que Viola était sauvée si elle survivait d'une heure au tyran. Il savait que les heures de Robespierre étaient comptées; que le 10 thermidor, qu'il avait désigné pour l'exécution de ses dernières victimes, le verrait monter lui-même à l'échafaud. Tous les efforts, toutes les combinaisons de Zanoni avaient tendu à la ruine du bourreau et de son règne sanglant. Avec quel succès ? Un seul mot du tyran en avait déjoué le résultat. L'exécution de Viola était avancée d'un jour. Vain prophète, qui voudrais t'ériger en instrument de l'Eternel, les dangers qui environnent maintenant le tyran ne font que précipiter la perte de ses victimes : demain quatre-vingts têtes, et parmi elles celle qui s'est reposée sur ton cœur. Demain ! et cette nuit Maximilien est sauvé !

CHAPITRE XIII

Erde mag zurück in Krde stäuben
Fliegt der Geist doch aus dem morschen Haus
Seine Asche mag der Sturmwind treibeu,
Sein Leben dauert ewig aus. (Elégie.)

(La terre peut s'écrouler sur la terre, l'esprit échappera de sa prison fragile; le vent de l'orage peut disperser ses cendres, mais son être dure éternellement.)

Demain ! et déjà le crépuscule voile les cieux. L'une après l'autre les douces étoiles éclosent au firmament. La Seine dans son cours paisible, tremble encore sous le dernier baiser du couchant enflammé ; et là-bas, dans l'espace azuré, un dernier reflet du soleil fait rayonner les tours de Notre-Dame; et là-bas à la barrière du Trône, dans l'espace azuré, un dernier reflet du soleil fait étinceler le triangle sanglant de la guillotine. Dirigeons nos pas vers cet édifice rongé par le temps, autrefois l'église et le couvent des Frères prêcheurs, connus sous le nom vénérable alors de Jacobins : c'est là que s'assemblent les jacobins d'aujourd'hui. Là dans une salle oblongue, autrefois la bibliothèque des paisibles religieux, se réunissent les idolâtres de saint Robespierre. Deux tribunes immenses, érigées à chaque extrémité, contiennent la lie la plus abjecte d'une hideuse populace, dont la majorité se compose des furies de la guillotine. Au milieu de la salle sont le bureau et le fauteuil du président, la chaire, longtemps conservée par les moines pieux, comme une relique du

docteur angélique saint Thomas d'Aquin ! Au-dessus de ce siège est dressé le buste menaçant de Brutus. Une lampe de fer à deux branches répand sur la vaste salle une lueur indécise, épaisse et fuligineuse, qui prête aux visages farouches de ce Pandémonium une nouvelle expression de sinistre laideur. Là, du trône de l'orateur, se fait entendre encore la voix glapissante et irritée de Robespierre.

Cependant, tout est chaos, désordre, audace et hésitation confuse dans le conciliabule de ses ennemis. Les bruits circulent de rue en rue, de maison en maison, sur tous les points de réunion. Avant l'orage, les hirondelles abaissent leur vol, le bétail se groupe et se rassemble. Et au-dessus de cette rumeur de tant de vies, de tant de choses éphémères, seul, dans sa chambre, veillait celui dont la jeunesse radieuse (symbole de la fraîcheur impérissable du calme idéal au milieu de la réalité mobile et passagère) avait traversé intacte des siècles amoncelés.

Tous les efforts que pouvaient suggérer la prudence humaine et le courage humain avaient été tentés en vain. De tels efforts étaient inefficaces en effet, lorsque dans ces saturnales de la mort il s'agissait de sauver une vie. La chute de Robespierre eût pu seule sauver ses victimes ; maintenant trop tardive, cette chute ne pouvait plus que les venger.

Une fois encore, dans cette suprême agonie de la surexcitation et du désespoir, le Voyant s'était replongé dans la solitude pour y invoquer l'aide et le secours de ces mystérieux médiateurs entre la terre et le ciel, qui avaient renoncé à toute communication avec l'esprit soumis aux entraves de l'existence mortelle. Dans l'angoisse amère, dans le désir intense de son cœur, dormait peut-être encore à son insu une puissance qu'il n'avait pas encore évoquée : car, quel est l'homme qui n'a senti combien le glaive acéré de l'extrême douleur tranche et use ces liens de doute et de faiblesse qui attachent l'âme humaine dans sa sombre et transitoire cellule ? n'est-ce pas du sein de la foudre et du nuage embrasé que s'élance l'aigle olympien qui seul peut nous ravir aux cieux ?

L'invocation fut entendue ; les liens des sens furent brisés devant l'esprit lucide. Il regarda : il vit... non ! non pas l'être qu'il avait appelé avec sa forme lumineuse, avec l'ineffable sérénité de son sourire, non pas son familier, son Adon-Aï, le fils de la Gloire et de l'Étoile, mais le mauvais Présage, la sombre chimère, l'implacable ennemi avec ce regard infernal, brûlant d'une joie haineuse et triomphante. Le spectre ne se retirait plus, il ne rentrait plus dans l'ombre; il se dressait devant lui, droit, gigantesque; le visage, que nulle main mortelle n'avait jamais dévoilé, était encore caché, mais la forme était plus distincte, plus corporelle, et il en émanait une atmosphère d'horreur, de rage, de terreur. Comme une montagne de glace, le souffle de ce fantôme congela l'air; comme un nuage, il remplit la chambre et déroba sous un rideau de ténèbres les étoiles du ciel.

« Voici, dit la voix, voici que je reviens. Tu m'as dérobé une plus humble proie : maintenant, exorcise-toi toi-même. Ta vie t'a quitté pour vivre dans le cœur d'une fille de la tombe et du ver sépulcral. C'est dans cette vie que je viens te visiter de mon pas implacable. Tu es revenu au Seuil, toi dont le pied avait touché le bord de l'Infini. Et, comme le spectre qu'il redoute et qu'il voit s'empare d'un enfant dans les ténèbres, ainsi, mortel puissant qui veux vaincre la mort, je m'empare de toi.

— Retourne, esclave ! retourne à la servitude. Si tu as répondu à ma voix qui ne t'appelait pas, si tu es venu, ce n'est pas pour commander, mais pour obéir. Toi, à qui je dois le don de vies plus précieuses et plus chères que la mienne, je t'ordonne, non par un

charme magique, mais par la vertu d'une âme plus puissante que ton essence malfaisante, je t'ordonne de me servir encore, et redis une fois encore le secret qui peut sauver les vies que tu m'as permis, par la faveur plus puissante du Maître universel, de retenir quelque temps dans leur prison d'argile. »

Plus étincelant, plus dévorant, brûla l'éclair livide de ses yeux, plus visible et plus colossal se dressa le Fantôme grandi ; une haine plus dédaigneuse et plus implacable encore vibra dans cette voix qui répondit : « As-tu espéré que mon don pût être pour toi autre chose qu'une malédiction ? Heureux si tu avais eu à déplorer des morts produites par la main bienfaisante de la nature, si tu n'avais jamais su quelle consécration le nom de mère répand sur la beauté, si jamais penché sur ton premier-né, tu n'avais senti l'impérissable douceur de l'amour d'un père ! Ils sont sauvés, pour quoi ? la mère pour une mort de violence, de honte, de sang, pour que la main du bourreau écarte ces cheveux où se sont égarés tes baisers de fiancé. L'enfant, le premier et le dernier de ta postérité, par qui tu espérais fonder une race destinée à entendre avec toi l'harmonie des harpes célestes et glisser en compagnie de ton familier, d'Adon-Aï, sur les fleuves d'azur et de la béatitude ; l'enfant, sauvé pour vivre quelques jours encore comme un fungus dans un caveau funèbre ; végétation étiolée du donjon hideux, mourant victime de la cruauté, de l'oubli, de la faim. Ha ha ! toi qui défiais la mort ! apprends comment meurent les immortels quand ils aiment ce qui est mortel. Voilà, Chaldéen, quels sont mes dons. Maintenant je m'empare de toi, je t'enveloppe de ma présence pestilentielle; maintenant et à jamais jusqu'au bout de ta longue carrière, mes yeux, de leurs éclairs, perceront ton cerveau, mes bras t'enlaceront quand tu voudras, sur l'aile du matin, fuir les embrassements de la nuit.

— Non ! te dis-je; et, encore une fois je t'adjure, parle et réponds au maître qui peut commander à son esclave. Ma science me fait défaut, il est vrai; il est vrai que le roseau sur lequel je m'appuie me perce le flanc; mais je sais cependant qu'il est écrit que la vie sur laquelle je t'interroge peut encore être arrachée au bourreau. Son avenir, tu l'enveloppes, je le vois, dans les ténèbres de ton ombre, mais tu n'en peux modifier la forme. Tu peux montrer le remède, tu ne peux produire le poison. Je t'arrache le secret dont l'aveu est pour toi une torture. Je t'aborde sans crainte, je regarde tes yeux. L'âme qui aime ose tout. Fantôme hideux, je te défie; je te somme de m'obéir. » Le spectre devint moins apparent et recula comme une vapeur qui diminue à mesure que le soleil la perce et la pénètre : ainsi l'apparition amoindrie s'effaça dans une distance plus confuse; et à travers la fenêtre pénétra de nouveau la lumière des étoiles.

« Oui, dit la voix, d'un accent étouffé et caverneux, tu peux la sauver du bourreau, car il est écrit que le sacrifice sauve. Ha ! ha ! »

Et le fantôme se dilata de nouveau, reprit ses proportions gigantesques, et son rire sinistre retentit, comme si l'ennemi, un moment vaincu, eût retrouvé sa force.

« Ha ! ha ! tu peux sauver sa vie si tu veux sacrifier la tienne. Est-ce pour cela que tu as vécu à travers l'écroulement des empires et à travers des générations innombrables de ta race ? La mort te réclamera donc enfin ! Veux-tu la sauver ? Meurs pour elle ! Tombe, colonne imposante que peuvent éclairer de leur première lumière des astres non encore créés; tombe ! afin que l'herbe à ton pied boive pendant quelques heures de plus le soleil et la rosée. Tu ne réponds pas ! Es-tu prêt pour ce sacrifice ? Vois, la lune s'avance dans les cieux ! Etre aussi sage que beau ! iras-tu demain lui dire de donner un sourire à ton cadavre mutilé ?

— Arrière! car mon âme, en te répondant de ces régions où tu ne peux la suivre, a retrouvé sa gloire, et j'entends les ailes harmonieuses d'Adon-Aï passer dans l'air. »

Il dit, et, avec un cri perçant de rage et de haine confondues, le spectre avait disparu, et dans l'appartement, soudaine et radieuse, pénétra une lumière argentée

Au moment où le visiteur céleste apparut vêtu de sa lumineuse atmosphère, et abaissa sur le théurgiste un regard de tendresse et d'amour ineffables, l'espace tout entier parut éclairé de son sourire. Dans toute la profondeur du ciel, depuis la chambre où venaient se reposer ses ailes jusqu'à l'étoile la plus lointaine dans le firmament azuré, son vol semblait avoir laissé derrière lui une longue traînée de splendeur, comme la colonne de lumière argentée que la lune jette sur les flots. La fleur exhale son parfum comme son vrai souffle vital; ainsi de cette apparition émanait la joie. A travers les mondes, avec une rapidité un million de fois plus grande que celle de la lumière ou de l'électricité, le Fils de Gloire avait dirigé son vol vers celui qu'il aimait, et ses ailes avaient répandu le bonheur comme le matin sème la rosée. Pendant ce court moment, la pauvreté avait cessé de gémir, la maladie avait délaissé sa proie, et l'espérance avait glissé un rêve du ciel à travers les ténèbres de l'enfer.

« Tu as raison, dit la voix mélodieuse. Ton courage t'a rendu ta puissance. Une fois encore, parmi les demeures des hommes, ton âme m'attire auprès de toi. Plus sage, maintenant que tu comprends la mort, que lorsque ton esprit libre et sans entraves apprenait le mystère solennel de la vie : les affections humaines qui t'ont longtemps dominé et rabaissé t'apportent dans ces dernières heures de ton existence mortelle, l’héritage le plus sublime de ta race : cette éternité qui commence au tombeau.

— Oh ! Adon-Aï ! dit le Chaldéen (et, enveloppé de la splendeur de l'apparition céleste, son front brilla d'une auréole plus radieuse que la beauté humaine, et toute sa personne semblait déjà participer à cette éternité que lui annonçait son glorieux visiteur), l'homme, au moment de mourir, voit et comprend le sens d'énigmes jusqu'alors inexplicables pour lui : ainsi, à cette heure où le sacrifice de moi-même à une autre termine une longue série de siècles, je vois la petitesse de la vie comparée à la majesté de la mort : mais, divin consolateur, ici même, même en ta présence, les affections qui m'inspirent, m'attristent en même temps. Laisser derrière moi, dans ce monde corrompu, sans aide et sans protection, ceux pour qui je meurs ! la femme, l'enfant ! Oh ! console-moi, rassure-moi !

— Eh quoi ! reprit la créature céleste avec un ton de reproche et de pitié infinie, quoi ! avec toute ta sagesse et tes secrets dérobés aux astres, avec tout ton empire sur le passé, avec toutes tes visions de l'avenir, qu'es-tu devant Celui qui dirige tout, qui sait tout ? Penses-tu que ta présence sur la terre puisse donner au cœur que tu aimes l'abri que les plus humbles trouvent sous les ailes de Celui qui habite dans les cieux ? Ne crains rien pour leur avenir. Que tu vives ou que tu meures, leur avenir est entre les mains du Très-Haut. Dans la prison, sur l'échafaud, plane toujours le regard éternel d'un être plus tendre que toi pour aimer, plus sage que toi pour guider, plus puissant pour sauver !!! » Zanoni s'inclina : et, quand il releva la tête, la dernière ombre avait disparu de son front. Son interlocuteur était parti, mais la gloire de sa présence semblait encore tout éclairer; l'air tremblait et vibrait de bonheur. Et ainsi sera-t-il toujours de ceux qui, une fois détachés complètement de la vie, recevront la visite de l'Ange de la Foi. La solitude et l'espace conservent l'empreinte glorieuse de son passage : une auréole éternelle planera sur leurs tombes.

CHAPITRE XIV

Alors, vers le jardin de l'Etoile.
Lève ton regard tout rayonnant d'amour
Et, comme deux amis unis bras à bras
Monte avec lui dans l'immensité.

(Uhland, A la Mort.)

Il était debout sur le balcon élevé qui dominait la cité endormie. Dans le lointain, les passions les plus sauvages de l'homme filaient leur trame de luttes et de mort, mais tout ce qui s'offrait à sa vue était calme et paisible sous les pâles rayons de la lune ; car son âme était ravie loin de l'homme et de la sphère étroite de l'humanité ; les gloires sereines de la création se révélaient seules aux yeux du Voyant.

Traversant les vastes champs de l'espace, il vit les insaisissables formes dont son esprit avait si souvent partagé les chœurs mystiques. Là, groupe sur groupe, elles entouraient de leurs cercles harmonieux le silence étoile, dans toute la beauté multiple et mobile d'essences nourries de l'ambroisie, de la rosée et de la plus sereine lumière. Dans son extase, l'Univers entier lui devint visible : dans les verdoyantes vallées, il vit de loin les danses des fées : dans les entrailles des montagnes, il distingua la race qui respire l'air igné des volcans et se dérobe à la lumière du ciel : sur chaque feuille des forêts sans nombre, dans chaque goutte des insondables mers, il vit surgir des essaims de mondes vivants : loin, bien loin, dans les hauteurs de l'azur, il vit globe sur globe, mûrs déjà pour l'existence des planètes, jaillissant du feu central, pour fournir leur jour d'une myriade d'années. Car partout dans la création est le souffle du Créateur et partout où respire ce souffle est la vie. Et, seul, dans la distance, l'homme solitaire aperçut son frère en magie. Courbé sur ses chiffres et sur sa cabale, parmi les débris de Rome, calme et impassible, était assis dans sa cellule le mystique Mejnour : vivant, vivant toujours autant que le monde, indifférent au bien ou au mal que peut produire sa science, agent docile et fatal d'une volonté plus sage et plus bienfaisante qui dirige vers l'accomplissement de ses impénétrables desseins les ressorts les plus mystérieux; vivant, vivant toujours : comme la science qui, n'ayant souci que d'apprendre, ne s'arrêtant pas à examiner dans quelle mesure elle assure le bonheur, ni comment le progrès humain, en traversant la civilisation, écrase sur son passage tous ceux qui ne peuvent se suspendre aux roues de son char, vivant toujours avec sa cabale et ses chiffres, pour changer, dans ses paisibles révolutions, la face du monde habitable.

« Adieu donc à la vie ! murmura le glorieux rêveur.

« 0 vie ! tu as été douce pour moi : que tes joies ont été profondes ! avec quel enthousiasme mon âme s'est élancée dans les sentiers qui montent et l'élèvent ! Pour celui qui retrempe sans cesse sa jeunesse dans les eaux limpides de la nature, combien est exquis le bonheur d'être ! Adieu, flambeaux célestes; adieu, tribus sans nombre qui peuplez les airs. Il n'est pas un atome lumineux dans le rayon, pas un brin d'herbe sur la montagne, pas un caillou sur le rivage, pas un germe emporté au loin dans le désert, sur l'aile des vents, qui n'ait fourni sa part à cette étude qui cherchait en tout le vrai principe de

toute vie, le beau, le radieux, l'immortel. D'autres pour demeure ont eu une terre, une ville, un foyer : ma demeure à moi a été partout où pouvait pénétrer l'intelligence, partout où peut respirer l'esprit. »

II s'arrêta, et, à travers l'incommensurable espace, ses yeux et son cœur, pénétrant dans la sombre prison, se reposèrent sur son enfant. Il le vit assoupi dans les bras de sa pâle mère, et son âme parla à l'âme endormie.

« Pardonne-moi si mon désir fut criminel. Mon rêve était de t'élever et de te préparer aux visions les plus resplendissantes que peut entrevoir mon âme. A mesure que l'élément mortel se fortifiait contre la maladie, je voulais purifier de toute souillure l'élément spirituel ; te conduire de ciel en ciel à travers les saintes extases qui composent l'existence des ordres supérieurs ; former de ces sublimes aspirations la pure et immortelle communion entre ta mère et moi…Ce rêve était un rêve, il n est plus… Devant le tombeau, moi-même je comprends enfin qu'à travers les portes du tombeau est la véritable initiation de la sainteté et de la sagesse.... Au-delà de ces portes, pèlerins bien-aimés, je vous attends tous deux. »

Dans sa cellule, au milieu des débris de Rome, Mejnour tressaillit, leva les yeux et, à travers l'espace, sentit que l'esprit de son ami éloigné s'adressait à lui.

« Et à toi aussi, adieu à jamais sur cette terre ! Ton dernier compagnon te délaisse. Ta vieillesse survit à toute jeunesse; et le dernier jour te trouvera encore méditant sur nos tombeaux. Je descends librement dans la région des ténèbres. Mais, du fond de la tombe, de nouveaux soleils, de nouveaux systèmes, brillent autour de nous. Je vais vers une région où les âmes de ceux à qui je sacrifie mon enveloppe mortelle seront mes compagnes dans une éternelle jeunesse. Je reconnais enfin la véritable épreuve, la véritable victoire…Mejnour, jette ton élixir ; dépose le fardeau des années ! Partout où peut errer l'âme, l'âme éternelle de toutes choses est là pour la protéger ! »

CHAPITRE XV

Ils ne veulent plus perdre un moment d'une nuit si précieuse. (Lacretelle.)

La nuit était fort avancée quand René-François Dumas, président du tribunal révolutionnaire, de retour du club des jacobins, rentra dans son cabinet.

II était accompagné de deux hommes qui représentaient, à eux deux, la force morale et la force physique du règne de la Terreur : Fouquier-Tinville, l'accusateur public et François Henriot, le général de la garde nationale de Paris. Ce triumvirat formidable était réuni pour délibérer sur les mesures à prendre pour le lendemain ; et les trois sorcières fatidiques, penchées sur leur chaudière infernale, étaient animées d'un esprit moins sinistre, et occupées de desseins moins exécrables que ces trois héros de la Révolution dans leurs projets de massacres pour le lendemain.

Dumas avait peu changé depuis l'époque où, au début de ce récit, nous l'avons fait connaître au lecteur : il avait cependant dans son ton quelque chose de plus sec et de plus sévère; et son œil était plus égaré et plus mobile que jamais. Mais à côté de ses

compagnons il semblait presque un être d'un ordre supérieur. René Dumas, né de parents respectables, et bien élevé, ne manquait pas, malgré sa férocité, d'un certain raffinement de ton qui le faisait mieux encore agréer de son maître, précis et cérémonieux. Dumas était un merveilleux à sa manière ; son costume des beaux jours était un habit rouge-sang, avec des manchettes de la plus fine dentelle. Henriot avait été tour à tour laquais, voleur et espion de police. Il avait bu le sang de la princesse de Lamballe, et ne devait qu'à sa férocité brutale le rang qu'il avait acquis. Quant à Fouquier-Tinville, fils d'un cultivateur de la province, et plus tard commis au bureau de la police, il n'était guère moins grossier de manières, il était même plus révoltant encore dans son langage, grâce à une certaine bouffonnerie repoussante : une tête de taureau, des cheveux noirs et lisses, un front étroit et livide, de petits yeux pétillants d’une sinistre malignité; fortement et grossièrement bâti, il avait bien l'apparence de ce qu'il était, l'audacieux et burlesque bourreau d'un tribunal sans justice et sans pitié.

Dumas ranima sa lampe et jeta ses regards sur la liste des victimes du lendemain.

« C'est une longue liste, dit le président; quatre-vingts jugements en un jour ! Et les ordres de Robespierre sont péremptoires : il faut que toute la fournée soit expédiée.

— Bah ! s'écria Fouquier avec un rire bruyant et grossier, nous les jugerons en masse. Je sais l’art d'éclairer un jury : Je pense, citoyens, que vous êtes convaincus du crime des accusés ? Ha ! ha ! plus la liste est longue, plus est courte la besogne.

— Sans doute, grommela avec un juron Henriot à moitié ivre comme toujours, renversé dans un fauteuil, et labourant la table de ses éperons. Le petit Tinville est un homme expéditif.

— Citoyen Henriot, dit gravement Dumas, permets-moi de te prier de choisir un autre tabouret ; et quant au reste, laisse-moi te rappeler que demain est un jour critique et important, un jour qui décidera du sort de la France.

— Foin de la petite France ! Vive le vertueux Robespierre ! la colonne de la République ! Au diable ce bavardage ! cela me dessèche le gosier. N'as-tu plus d'eau-de-vie dans ce petit placard ? »

Dumas et Tinville échangèrent un regard de dégoût. Dumas leva les épaules et répliqua.

« C'est pour te dire de te méfier de l'eau-de-vie, citoyen général Henriot, que je t'ai donné rendez-vous ici. Ecoute-moi, si tu peux.

— Parle toujours; ton métier est de parler, le mien est de me battre et de boire.

— Je te disais donc que demain la populace sera dans la rue, toutes les factions seront soulevées. Il est assez probable qu'on cherchera à arrêter nos tombereaux dans leur marche vers la guillotine. Que tes hommes soient en armes et prêts à marcher, et sabre sans miséricorde quiconque encombrera les rues.

— Je comprends, dit Henriot en frappant son sabre avec une violence qui fit trembler Dumas. Le noir Henriot n'est pas tendre.

— Prends garde, citoyen, prends garde. Et écoute, ajouta-t-il avec une expression grave et sombre, si tu tiens à conserver ta tête sur tes épaules, méfie-toi de l'eau-de-vie.

— Ma tête ! oses-tu menacer le général de l'armée de Paris. »

Dumas, positif, atrabilaire et arrogant comme Robespierre, allait répondre; mais Tinville, plus habile, lui posa la main sur le bras et se tourna vers le général :

« Mon cher Henriot, dit-il, ton indomptable civisme, trop prompt à la provocation, doit apprendre à recevoir une observation du représentant de la loi républicaine. Sérieusement, mon cher, il faut que tu sois sobre pendant trois ou quatre jours; quand la crise sera passée, toi et moi nous viderons une bouteille ensemble. Allons, Dumas, relâche-toi un peu de ta rigueur et serre la main de notre ami. Pas de querelle entre nous. »

Dumas hésita, tendit la main : le soudard la saisit; des larmes d'attendrissement vineux succédèrent à son courroux, il sanglota et prodigua, entre plusieurs hoquets, des protestations de civisme et des promesses de tempérance.

« C'est bien; nous comptons sur toi, général, dit Dumas; et maintenant, comme il faudra être vigoureux demain, rentre chez toi, et dors bien.

— Oui, je te pardonne, Dumas, je te pardonne. Je ne suis pas rancunier, moi ! Mais quand un homme me menace, quand un homme m'insulte… » Et déjà, sous la mobile influence de l'ivresse, ses yeux lançaient des éclairs à travers leurs larmes bachiques.

Fouquier réussit non sans peine à calmer cette brute et à l'emmener. Mais lui, comme une bête féroce qui voit échapper sa proie, grogna et murmura en descendant lourdement l'escalier. Un cavalier promenait dans la rue le cheval de son général; celui-ci attendait à la porte que le soldat lui amenât sa monture, et à ce moment même un inconnu l'aborda.

« Général Henriot, j'ai voulu te parler. Après Robespierre, tu es ou tu dois être l'homme le plus puissant de France.

— Hum ! oui, je dois l'être. Et après ? Tout le monde n'a pas ce qu'il mérite !

— Chut ! fit l'étranger. Ta paye est à peine au niveau de ton rang et de tes besoins.

— C'est vrai.

— Même en temps de révolution, on songe à ses intérêts.

— Explique-toi, que diable !

— J'ai là mille pièces d'or. Elles sont à toi si tu veux m'accorder une petite faveur.

— Citoyen, je l'accorde, dit Henriot avec un geste majestueux. Est-ce de dénoncer quelque scélérat qui t'a offensé ?

— Non, simplement d'écrire ces mots au président Dumas :

« Laisse entrer le porteur de ces lignes, et, si tu peux lui accorder sa demande, tu obligeras infiniment François Henriot. »

Tout en parlant, l'étranger plaça un crayon et des tablettes entre les mains tremblantes du soldat.

« Et l'or, où est-il ?

— Le voici ! »

Henriot traça, non sans peine, les paroles qui lui étaient dictées, saisit l'or, monta à cheval et disparut.

Fouquier, quand il eut refermé la porte sur le général de l'armée de Paris, dit vivement :

« Comment peux-tu être assez insensé pour irriter ce brigand ? Ne sais-tu pas que nos lois ne sont rien, sans l'appui matériel de la garde nationale dont il est le chef ?

— Je sais une chose, c'est qu'il a fallu que Robespierre fût fou, de donner pour chef à cette garde un tel ivrogne; et rappelle-toi ma prédiction, Fouquier, c'est par l'incapacité et la lâcheté de cet homme que nous périrons.

— Il n'en faut pas moins le ménager jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion de l'arrêter et de le décapiter. Notre sûreté nous force à caresser ceux qui sont au pouvoir, et à caresser surtout ceux que nous voulons renverser. Ne crois pas que demain à son réveil Henriot oublie ta menace. Il est le plus vindicatif des hommes. Il faut envoyer de bonne heure un messager pour l'apaiser.

— J'ai été trop vif, j'en conviens, répondit Dumas. Maintenant, je crois qu'il ne nous reste plus rien à faire, puisque nous sommes convenus d'expédier en masse notre fournée de demain. Je vois sur la liste un drôle que j'ai depuis longtemps signalé, quoique je doive un héritage à un de ses crimes… Nicot, l'Hébertiste.

— Et ce jeune poète, André Chénier ?... Ah ! j'oubliais; il a été de la fournée d'aujourd'hui. La vertu républicaine est à son apogée. Son propre frère l'a abandonné. (Nous regrettons que l'auteur prête à Fouquier-Tinville un témoignage si accablant contre Marie-Joseph Chénier. Nous préférons lui appliquer les bénéfices du doute et de l'insuffisance des charges, dans un procès si terrible. Nous aimons mieux surtout nous laisser persuader par l'éloquente affirmation de M. Villemain, et par la protestation indignée du poète lui-même. (Note du traducteur.)

— Il y a une étrangère sur la liste, une femme italienne; mais je ne vois pas de quoi on l'accuse.

— Qu'importe ? il faut le nombre rond; quatre-vingts sonne mieux que soixante-dix-neuf. »

Un huissier apporta un papier sur lequel était écrite la demande d'Henriot.

« Voilà qui vient à point, dit Tinville à qui Dumas jeta le billet; accordez la demande à tout prix, pourvu qu'elle ne tende point à diminuer le nombre des accusés. Mais il faut rendre à Henriot cette justice, que son défaut n'est pas de demander une grâce, au contraire, il allongerait plutôt la liste. Bonsoir, je suis épuisé; mon escorte m'attend en bas. Il faut une occasion comme celle-ci pour que je m'aventure dans les rues la nuit. »

Fouquier bâilla et quitta la chambre.

« Fais entrer, » dit Dumas, homme flétri et desséché comme la plupart des gens de loi, et qui semblait n'avoir pas plus besoin de repos que ses parchemins.

L'étranger entra. « René-François Dumas, dit-il en s'asseyant vis-à-vis du président et en affectant le pluriel, comme en mépris du jargon révolutionnaire; au milieu des émotions et des occupations de vos dernières années, je ne sais si vous pouvez vous rappeler que nous nous sommes déjà vus. »

Le juge examina les traits du nouveau venu; son teint jauni se colora légèrement. « Oui, citoyen, je m'en souviens. — Et vous souvenez-vous aussi de mes paroles d'alors ? Vous parliez avec tendresse et philanthropie de votre horreur pour la peine de mort; vous saluiez l'approche de la Révolution comme la fin de tous les châtiments sanguinaires ; vous citiez

avec une admiration respectueuse le mot d'un jeune publiciste qui annonçait un grand homme d'Etat, de Maximilien Robespierre : Le bourreau est l'invention du tyran, et je vous répondis que, pendant que vous parliez ainsi, j'avais un pressentiment que nous nous reverrions à une époque où vos idées auraient changé sur la mort et sur la philosophie des révolutions. Avais-je raison, citoyen René-François Dumas, président du tribunal révolutionnaire ?

— Bah ! dit Dumas, non sans une trace d'embarras sur son front de bronze, je parlais alors comme on parle quand on n'a pas agi. Les révolutions ne se font pas avec de l'eau de rose ! Mais laissons ces vains souvenirs d'autrefois. Je me rappelle aussi que tu sauvas la vie à un de mes parents, et tu apprendras avec plaisir que son assassin sera guillotiné demain.

— Ce sont vos affaires. C'est votre justice ou votre vengeance. Permettez à mon égoïsme de vous rappeler que vous me promîtes alors que, si jamais le jour venait où vous pussiez me servir, votre vie (votre propre parole, fut le sang de votre cœur), était à ma disposition. Ne croyez pas, juge austère, que je vienne invoquer cette promesse dans une mesure qui puisse vous être pénible. Je viens seulement demander pour un autre un jour de répit.

— Impossible, citoyen ! Par ordre de Robespierre, on doit juger demain tous ceux qui sont sur la liste, et pas un de moins. Quant à la sentence, elle dépend du jury.

— Je ne veux pas en réduire le nombre. Ecoutez ! Dans cette liste est le nom d'une Italienne, dont la jeunesse, dont la beauté, dont l'innocence non seulement de tout crime, mais de tout ce qui pourrait fournir un prétexte à la plus minime accusation, exciteront la compassion et non la terreur. Vous-même, citoyen Dumas, ne pourriez, sans trembler, la condamner. Il serait dangereux, dans un jour où le peuple sera surexcité, où vos charrettes peuvent être arrêtées, il serait dangereux que tant de jeunesse, d'innocence et de beauté, pût émouvoir la pitié et exalter le courage d'une foule soulevée. »

Dumas leva les yeux et les baissa rapidement sous le regard de l'étranger.

« Je ne dis pas, citoyen qu'il n'y ait quelque raison dans ce que tu dis. Mais les ordres sont précis.

— Précis, quant au nombre de victimes seulement. Pour celle-ci, je vous offre un remplaçant. Je vous offre la tête d'un homme qui connaît dans tous ses détails le complot qui menace en ce moment Robespierre et vous-même; et vous seriez heureux d'acheter, au prix de vos quatre-vingts têtes, le secret de ce complot.

— Voilà qui change la question, dit vivement Dumas; si tu peux faire cela, de ma propre autorité, j'ajournerai le jugement de l'Italienne. Maintenant, ce remplaçant…

— Vous le voyez devant vous !

— Toi ! s'écria Dumas, et une crainte qu'il ne put dissimuler se trahit à travers sa surprise. Toi ! et tu viens à moi, seul, la nuit, te livrer à la justice ! C'est un piège. Tremble insensé ! tu es en mon pouvoir, et je puis vous avoir tous les deux.

— Vous le pouvez, dit l'étranger avec un calme sourire de dédain; mais ma vie vous est inutile sans mes révélations. Restez en place, je vous l'ordonne; écoutez-moi. » Et l'éclat de ses yeux intrépides jeta la terreur et le respect dans l'âme du juge. « Vous me ferez

conduire à la Conciergerie ; vous ferez comprendre mon jugement parmi ceux de la fournée de demain, sous le nom de Zanoni. Si mes paroles ne vous satisfont pas alors, vous avez toujours pour otage la femme que je veux sauver par ma mort. Je ne demande pour elle qu'un sursis de vingt-quatre heures. Le lendemain, je ne serai plus que poussière, et vous pourrez vous venger sur la vie qui restera en votre pouvoir. Allons ! vous qui avez jugé et condamné des accusés par milliers, n'hésitez pas. Vous imaginez-vous que celui qui vient volontairement s'offrir à la mort se laissera intimider devant votre tribunal, au point de laisser échapper une seule syllabe contre sa volonté ? Avec toute votre expérience, ne savez-vous pas combien sont inflexibles l'orgueil et le courage ? Président, voici l'encre et la plume ! Envoyez au geôlier un sursis d'un jour pour une femme dont la mort n'a aucune valeur pour vous, et moi-même je porterai l'ordre à ma prison, moi qui puis, dès à présent, comme gage de ce que j'aurais à révéler, vous dire qu'à l'heure où je vous parle, ô juge ! votre nom est sur une liste de mort. Je puis vous dire quelle est la main qui l'a écrite; je puis vous dire d'où vous devez attendre le danger; je puis vous dire dans quel nuage, dans quelle atmosphère orageuse est suspendue la foudre qui doit éclater sur Robespierre et sur son règne. »

Dumas pâlit ; ses yeux cherchaient en vain à échapper au regard magnétique qui le dominait et le subjuguait. Machinalement, et comme sous l'empire d'un pouvoir autre que le sien, il écrivit pendant que l'étranger dictait.

« Eh bien! dit-il avec un sourire forcé, je t'avais promis de te servir; tu vois, je tiens parole. Je présume que tu es un de ces cœurs niais, sensibles, de ces professeurs de vertu antirévolutionnaire., dont j'ai vu quelques-uns à mon tribunal. Bah ! c'est un spectacle nauséabond que de voir des gens se faire un mérite de l'incivisme, et périr pour sauver quelque mauvais patriote, parce que c'est un fils, ou un père, ou une femme, ou une fille que l'on sauve.

— Oui, je suis un de ces cœurs niais et sensibles, dit l'étranger en se levant. Vous avez deviné juste.

— Et ne veux-tu pas, en retour de ma pitié, faire ce soir les révélations que tu ferais demain ? Allons, et peut-être que toi aussi, que dis-je ? la femme elle-même, recevra, non plus un sursis, mais sa grâce.

— Devant votre tribunal, et là seulement. Du reste, je ne veux pas vous tromper, président. Mes renseignements ne vous serviront peut-être pas, et au moment même où je montrerai le nuage, la foudre tombera peut-être.

— Prophète de malheur, songe à toi. Va, pauvre fou, va ! Je connais trop l'opiniâtreté obstinée de la classe à laquelle tu appartiens pour perdre davantage mon temps et mes paroles. En vérité, nous devenons si habitués à regarder la mort, que nous oublions le respect que nous lui devons. Puisque tu m'as offert ta tête, je l'accepte. Demain tu te repentiras peut-être ; il sera trop tard.

— Oui, trop tard, président ! répéta son imperturbable interlocuteur,

— Mais souviens-toi que ce n'est pas une grâce; c'est un simple sursis d'un jour que j'ai promis pour cette femme. En conséquence, selon que tu me contenteras ou non, elle vivra ou elle mourra. Je suis franc, citoyen ; ton ombre ne me viendra pas reprocher ma mauvaise foi.

— Je n'ai demandé qu'un jour; je laisse le reste à la justice et au ciel. Vos huissiers m'attendent en bas. »

CHAPITRE XVI

Und den Mordstahl seh'ich blinken ;
Und das Morderauge glühn!

(Kassandra.)

(Et je vois le fer du monstre briller, et je vois l'œil du meurtre flamboyer.)

Viola était dans la prison; cette prison qui ne s'ouvrait que pour ceux qui étaient condamnés avant d'être jugés. Depuis sa séparation de Zanoni, son intelligence même semblait paralysée. Toute cette féconde exubérance d'imagination, qui semble sinon le fruit, du moins la fleur du génie ; tout ce débordement de délicate et exquise pensée qui, de l'aveu de Zanoni lui-même, lui révélait à lui, l'homme sage, des mystères et des profondeurs qu'il n'avait pas jusqu'alors soupçonnés ; tout cela était anéanti ; les fleurs flétries, la source tarie. Sa nature presque supérieure à celle de la femme, semblait graduellement s'affaisser presque au-dessous de celle de l'enfant.

L'inspiration avait cessé, et, en abandonnant son amour, elle avait aussi abandonné son génie.

Elle comprenait à peine pourquoi elle avait été ainsi arrachée à son foyer et à la tranquille régularité de sa vie de tous les jours. Elle savait à peine ce que lui voulaient ces groupes bienveillants, qui, frappés de sa rare beauté, s'étaient formés autour d'elle dans sa prison avec des regards de pitié et des paroles de consolation. Elle, qui jusqu'alors avait appris à sentir de l'horreur pour ceux qui sont condamnés par la justice, s'étonna de voir que des êtres si tendres et si compatissants, avec de larges fronts sans nuages, avec un maintien noble et hardi, fussent des criminels pour lesquels la loi n'avait pas de moindre châtiment que la mort. Mais eux, les barbares, sauvages, menaçants, qui l'avaient enlevée de force à son foyer, qui avaient tenté de lui arracher son enfant qu’elle serrait dans ses bras ; eux qui riaient d'un rire farouche à voir ses lèvres muettes et tremblantes, c'étaient eux qui étaient les citoyens d'élite, les purs, les vertueux, les favoris du pouvoir, les ministres de la loi. Tels sont tes sombres caprices, ô toi, jugement humain, toujours aveugle, mobile, fallacieux.

Les prisons de ce temps-là offraient un singulier mélange de misère et de gaieté. Là, comme dans la tombe dont elles étaient le vestibule, tous les rangs étaient confondus dans une égalité dédaigneuse. Et cependant, même là, le respect qui naît des grandes émotions rétablit la première et la plus impérissable, la plus charmante et la plus noble loi de la nature : l'inégalité entre un homme et un autre homme. Là, royalistes ou sans-culottes cédaient la place à l'âge, à la science, à la gloire et à la beauté; et la force avec son instinct chevaleresque élevait à la hauteur d'une dignité la faiblesse sans appui et sans protection. Les muscles de fer, les épaules herculéennes faisaient place à la femme et à l'enfant ; et les grâces polies de la société, proscrites ailleurs, étaient venues chercher refuge dans l'asile

de la terreur.

« Et pourquoi t'ont-ils conduite ici, mon enfant ? demanda un prêtre à cheveux blancs.

— Je n'en puis comprendre la raison !

— Âh ! si tu ne connais pas ton crime, crains leur fatal jugement.

— Et mon enfant (car on lui avait permis de garder son enfant sur son sein) ?

— Hélas ! jeune mère, ils lui laisseront la vie.

— Un orphelin de cachot ! voilà donc murmura Viola en s'accusant elle-même, voilà ce que j'ai fait de son fils ! Zanoni ! ne me demande pas, ne me demande pas même par la pensée, ce que j'ai fait de notre enfant ! »

La nuit vint ; la foule se précipita au guichet pour entendre l'appel, la Gazette du soir, comme l'appelait le jargon ironique de l'époque. Son nom n'était pas parmi ceux des condamnés. Le vieux prêtre, plus disposé à mourir, mais excepté aussi de la liste funèbre, posa ses mains sur la tête de Viola, et la bénit en pleurant. Elle écouta avec surprise, mais ne pleura pas. Les yeux baissés, les bras croisés sur son sein, elle s'inclina avec soumission. Mais voici qu'un autre nom est prononcé, et un homme, qui l'avait brutalement coudoyée pour regarder et pour écouter, poussa un hurlement de désespoir et de rage. Elle se retourna; leurs regards se rencontrèrent. A travers le passé lointain elle reconnut ce visage hideux.

Les traits de Nicot retrouvèrent aussitôt leur ricanement infernal.

« La guillotine, enfin, nous réunira, belle Napolitaine; nous dormirons bien la nuit de notre mariage.

Et, avec un rire affreux, il traversa la foule et regagna son bouge.

On enferma Viola jusqu'au lendemain dans son obscure cellule. On lui laissa encore son enfant, et il lui sembla que la pauvre petite créature avait le sentiment de ce qui se passait. Pendant que tous deux regagnaient leur cabanon, il n'avait ni gémi, ni pleuré ; son regard ferme et limpide s'était arrêté sans effroi sur les piques étincelantes et les visages farouches des huissiers. Et maintenant, seul dans le cachot avec sa mère, il entoura son cou de ses petits bras, et murmura des paroles indistinctes, voilées et douces comme quelque langage inconnu de céleste consolation. Oui, c'était bien du ciel que venait ce langage ; car ces doux sons murmurés dissipèrent toute terreur dans l'âme de la mère. Loin au-dessus du cachot et de la mort, loin, bien loin vers ces régions sereines où les chérubins bénis chantent les miséricordes de l'amour infini, s'élevait le murmure de cette voix chérie. Elle tomba à genoux et pria. Les spoliateurs de tout ce qui embellit et sanctifie la vie avaient profané l'autel et renié le Dieu. Ils avaient disputé à la dernière heure de leurs victimes, le prêtre, l'Ecriture et la Croix ! Mais c'est dans le cachot, c'est dans les lazarets pestilentiels que la foi élève ses temples les plus sublimes, et, à travers les voûtes de pierre qui dérobaient le ciel au regard, monte l'échelle mystérieuse des anges, la prière.

Et là même, dans la cellule qui touchait à la sienne, l'athée Nicot s'accroupit hébété dans les ténèbres et s'attache avec effort à cette pensée de Danton, que la mort c'est le néant. Devant lui ne se présente pas le spectacle effrayant d'une conscience alarmée et troublée. Le remords est l'écho de la vertu perdue ; et la vertu, il ne l'avait jamais connue. S'il devait recommencer à vivre, sa vie serait la même. Mais plus terrible mille fois que le lit d'un

pécheur qui croit et qui désespère, est ce morne vide de l'apathie, cette contemplation du sépulcre et du ver, ce hideux et repoussant anéantissement, qui, à ses yeux, enveloppe comme un suaire l'univers de la vie. Et, toujours les yeux fixes et perdus dans l'espace, rongeant sa lèvre livide, il regarda les ténèbres, convaincu que les ténèbres sont la vraie, la seule éternité.

« Place ! place ! place encore dans vos cellules encombrées ! Voici encore une tête destinée au bourreau. »

Le guichetier, une lampe à la main, introduisit le nouveau venu, qui lui toucha le bras, lui parla à voix basse, et tira de son doigt un bijou. Comme le diamant étincela aux rayons de la lampe ! « Estimez à mille francs chacune de vos quatre-vingts têtes; la pierre a plus de valeur que toute la fournée. » Le geôlier hésita : le diamant scintilla à ses yeux éblouis. 0 cerbère ! tu as maîtrisé, dans l'endurcissement graduel de tes impassibles fonctions, toute autre passion humaine : pitié, amour, remords, tu n'as plus rien de tout cela. Mais l'avarice survit au reste, et le serpent le plus puissant de ton cœur dévore tous les autres. Subtil étranger ! tu triomphes. Ils traversent le sombre corridor : ils arrivent à la porte où le geôlier a placé la marque fatale qu'il va maintenant effacer : car la prisonnière a un sursis d'un jour. La clef grince dans la serrure, la porte s'entr'ouvre ; l'étranger prend la lampe et entre.

CHAPITRE XVII

Gosi vince Goffredo (Gerus., lib. XX, 44.)

(Ainsi vainquit Godefroi.)

Viola priait. Elle n'entendit pas ouvrir la porte, elle ne vit pas l'ombre qui tombait sur les dalles. Son pouvoir à lui, son art, avaient disparu; mais le charme, mais le mystère, connus du cœur simple de la pieuse Italienne, ne l'abandonnèrent pas aux heures de l'épreuve et du désespoir. Quand la science s'est éclipsée et obscurcie dans le ciel qu'elle a voulu conquérir, tel un feu d'artifice, quand le génie s'est flétri comme une fleur périssable au souffle glacial du sépulcre: même alors, et surtout alors, il y a dans une âme pure et candide une espérance qui illumine l'espace; il y a dans la foi innocente, naïve et docile, une vertu qui, jusque sur la tombe, fait germer des fleurs plus belles et plus durables.

Elle était à genoux dans l'angle le plus éloigné de la cellule, et l'enfant, comme pour imiter ce qu'il ne pouvait comprendre, ploya ses petits membres, inclina son visage souriant et s'agenouilla aussi auprès d'elle.

Zanoni s'arrêta à regarder ce groupe éclairé par le calme reflet de la lampe. Ce reflet tombait sur une chevelure dorée, libre, relevée, écartée de ce front pur et inspiré ; il éclairait ces yeux noirs élevés vers les cieux, et infléchissant, à travers les larmes humaines, je ne sais quelle divine clarté ; les mains jointes, les lèvres entr'ouvertes, la personne tout entière animée et sanctifiée par la sereine tristesse de l'innocence et la touchante humilité de la femme. Il entendit sa voix, quoiqu'elle passât à peine ses lèvres; cette voix basse et voilée qui sort du cœur, assez forte pour monter au ciel et pour se faire

écouter de Dieu.

« Et, si je ne dois jamais plus le voir, ô Père céleste, ne pouvez-vous faire que cet amour, qui ne veut pas mourir, s'unisse, même au-delà du tombeau, à sa destinée mortelle ? Ne pouvez-vous pas permettre que cet amour plane sur lui comme un esprit vivant, un esprit plus beau que tous ceux que peut évoquer sa science ? Oh ! quel que soit le sort de tous deux, faites, Seigneur, dussent mille siècles rouler leurs abîmes entre nous, faites que, purifiés enfin, régénérés, et rendus dignes de l'ineffable bonheur d'une telle réunion, nous nous retrouvions encore pour ne nous quitter jamais ! Cet enfant, il s'incline devant vous, du sol de son cachot. Demain, sur quel sein s'endormira-t-il ? Quelle main le nourrira ? Qui donc priera pour son bien-être en ce monde, pour son âme dans l'autre ? »

Elle s'arrêta... Les sanglots étouffaient sa voix.

« Toi, Viola ! toi-même ! Celui que tu as fui est ici pour sauver la mère et l'enfant. »

Elle tressaillit à ces accents tremblants comme les siens ! Elle se leva d'un bond. Il était là, dans tout l'éclat de son impérissable jeunesse et de sa beauté surhumaine, là, dans ce séjour de la terreur, et à cette heure d'épreuve ; là, image et personnification de l'amour, qui peut traverser la vallée des Ombres, et, passer, messager invulnérable des cieux, à travers l'abîme grondant de l'enfer.

Avec un cri, tel que n'en entendirent jamais peut-être ces voûtes lugubres, un cri de bonheur et de ravissement, elle s'élança et tomba à ses pieds.

Il se pencha pour la relever : elle échappa de ses bras. Il l'appela par tous les noms familiers à leur longue et profonde tendresse : elle ne répondit que par des sanglots. Avec passion, avec égarement, elle lui baisa les mains, le bord de son vêtement, mais de voix... point.

« Regarde ! regarde! C'est moi, venu pour te sauver. Lève tes yeux : ne veux-tu pas me laisser voir ton doux visage ? Veux-tu encore, fugitive, te dérober à moi ?

— Te fuir ! dit-elle enfin d'une voix brisée ! oh ! si ma pensée a été injuste pour toi, si mon rêve, ce rêve horrible m'a trompée, agenouillons-nous là, l'un près de l'autre, et prions ensemble pour notre enfant. »

Puis d'un mouvement rapide, elle se redressa, saisit l'enfant, le plaça dans les bras du père, éclata en sanglots entrecoupés de paroles humbles, soumises :

« Ce n'est pas pour moi... pas pour moi que je t'ai fui ! mais pour...

— Silence dit Zanoni : je connais toutes les pensées que ton esprit troublé et agité par la lutte ne peut lui-même ni analyser ni exprimer. Vois comme d'un regard ton enfant y répond ! »

Et, en effet, le visage de cet étrange enfant semblait radieux de joie silencieuse et incompréhensible. Il parut reconnaître son père : il s'attacha de force à sa poitrine, s'y blottit comme dans un nid, leva de là sur Viola son beau regard limpide, et sourit.

« Prier pour mon enfant ! dit tristement Zanoni : la pensée d'une âme qui a les aspirations de la mienne n'est que prière ! »

Puis, s'asseyant auprès d'elle, il commença à lui révéler quelques-uns des secrets les plus saints de son existence surnaturelle. Il parla de cette foi sublime et profonde, source unique

de la science divine, de cette foi qui, voyant partout l'Immortel, purifie et exalte tout ce qu'elle contemple de mortel ; de cette ambition glorieuse qui a pour sphère non pas les intrigues et les crimes de la terre, mais les solennelles merveilles qui parlent, non de l'homme, mais de Dieu ! de cette puissance d'abstraction qui détache l'âme de son enveloppe d'argile, donne à son œil la vision pénétrante, à son aile l'essor illimité; de cette initiation pure, sévère, intrépide, que l'âme traverse, pour se retrouver, comme après la mort, pénétrée du sentiment de son affinité avec les principes générateurs de la vie et de la lumière : si bien que la vision éternelle du Beau fait son éternelle béatitude, et la sérénité de sa volonté, sa puissance; si bien que, dans son identité avec la jeunesse impérissable de la création infinie, dont elle est elle-même un élément et une force, elle perçoit les secrets qui éternisent l'argile humaine qu'ils sanctifient en renouvelant perpétuellement la vie par un sommeil mystérieux comme par un céleste aliment…

Pendant qu’il parlait, Viola écoutait sans respirer. Si elle ne comprenait pas encore tout, elle n'osait plus du moins douter, moins encore se défier; elle sentait qu'un tel enthousiasme, aveugle ou non, ne pouvait cacher aucun piège infernal; et, par intuition plutôt que par un effort de la raison, elle vit devant elle, comme un océan étoile, la profondeur et la beauté mystérieuses de l'âme qu'elle avait injurieusement soupçonnée. Et pourtant, quand il dit, à la fin de son étrange confession, que c'était à cette vie intérieure et supérieure qu'il avait rêvé d'élever sa vie à elle, alors elle fut envahie de la peur humaine ; et, dans son silence, Zanoni lut combien, malgré toute sa science, son rêve avait été vain.

Mais quand il eut terminé, quand, appuyée sur son cœur, elle sentit l'étreinte de son bras protecteur; quand, dans un saint baiser, le passé fut pardonné, le présent oublié, alors elle sentit renaître les douces espérances de la vie naturelle de la femme qui aime. Il était venu pour la sauver : elle ne lui demanda pas comment, elle le crut sans question. Ils allaient donc enfin être réunis ; ils fuiraient ces scènes de violence et de sang. Leur radieuse île de la mer Ionienne, leurs solitudes paisibles et protectrices, les abriteraient encore une fois. Elle rit avec une joie enfantine, à mesure que le tableau de leur bonheur retrouvé se dessinait plus distinctement au milieu des lugubres ténèbres de son cachot. Son âme, fidèle à ses instincts doux et simples, se refusait à recevoir les grandes images qui passaient confusément devant elle, et se rejetait sur des visions humaines, plus illusoires encore, du bonheur terrestre et du paisible foyer.

« Ne me parle plus, mon bien-aimé, ne me parle plus du passé : tu es ici; tu me sauveras, nous vivrons ensemble d'une vie commune et heureuse ; vivre avec toi, c'est assez de bonheur, assez de gloire pour moi. Franchis, si tu le veux, dans l'essor sublime de ton âme, l'étendue de l'univers entier; mon univers à moi, c'est ton cœur que je retrouve. Tout à l'heure encore, je me croyais prête à mourir : Je te vois, je te touche, et je sens de nouveau combien il est doux et beau de vivre. Regarde à travers ces barreaux : les étoiles pâlissent au ciel ; demain sera bientôt venu, ce demain qui ouvrira les portes de la prison ! Tu me dis que tu peux me sauver : ah ! je te crois à présent. Nous n'habiterons plus dans les villes. Je n'ai jamais douté de toi dans notre île fortunée; les rêves qui m'y berçaient, étaient tous des rêves de joie et d'amour, et à mon réveil ton regard me faisait une réalité plus belle, plus joyeuse et plus douce encore. Demain ! Pourquoi ne souris-tu pas ? Demain, mon doux ami ! Quel bienheureux mot que ce demain ! Cruel ! vous voulez encore me punir, puisque vous ne partagez pas ma joie. Ah ! vois notre petit ange, comme il sourit à mon regard ! Laisse-moi lui parler, à lui. Enfant ! tu ne sais pas : ton père est revenu ! »

Elle le prit dans ses bras, s'assit à quelque distance de Zanoni, le berça sur son sein, causa avec lui, entrecoupant chaque parole d'un baiser ; elle rit et pleura tour à tour, en reportant d'instants en instants son regard heureux et enjoué sur le père, à qui ces étoiles pâlissantes souriaient avec la mystérieuse tristesse d'un dernier adieu. Comme elle était belle ainsi, assise dans l'ignorance de l'avenir ! Elle-même, presque enfant encore, son enfant souriant de son sourire, tous deux jouant avec une douce et naïve sécurité sur le bord de la tombe. Elle pencha la tête; et, comme un nuage doré, ses cheveux inondèrent son cou; ils enveloppèrent son doux trésor comme un voile de lumière, et les petites mains de l'enfant les écartèrent de temps en temps pour sourire à travers les tresses, pour s y cacher encore, et pour en laisser échapper un nouveau regard et un nouveau sourire enjoués. Il eût été cruel de détruire tant de bonheur... plus cruel encore de le partager.

« Viola, dit enfin Zanoni, te souviens-tu qu'assise près de la grotte sur la plage, à la molle clarté de la lune, dans notre île nuptiale, tu me demandas une fois cette amulette, symbole d'une superstition disparue du monde depuis longtemps avec la loi dont elle dérivait ? C'est la dernière relique de ma terre natale, et ma mère, à son lit de mort, la passa à mon cou. Je te promis de te la donner le jour où les lois de nos deux existences deviendraient les mêmes.

— Je m'en souviens bien !

— Demain, elle sera à toi.

— Ah ! ! ce cher demain ! »

Elle posa doucement l'enfant qui s'était assoupi, elle se jeta sur le cœur de son époux et lui montra du doigt les premières lueurs grisâtres de l'aube qui commençaient à envahir le ciel.

Là, dans ces murs qui respiraient la terreur, l'étoile du matin pénétra à travers les barreaux sur ces trois êtres dans lesquels se concentrait toute la tendresse des liens humains les plus étroits et les plus intimes, tout ce qu'il y a de mystérieux dans l'âme humaine; l'innocence endormie, l'affection confiante qui, satisfaite d'un regard, d'un serrement de main, d'un souffle, ne peut prévoir la douleur; et enfin la science fatiguée qui, après avoir parcouru tous les secrets de la création, en vient demander enfin la solution à la mort, et s'attache, en approchant du seuil terrible, au sein même de l'amour.

Dehors, parmi les places, les palais et les temples, — la Vengeance et la Terreur poursuivant leurs noirs complots, — sur la mer des passions déchaînées, flottent les destinées des hommes et des nations. Et l'étoile du matin éclaire d'un même rayon impartial les tours de l'église et la guillotine.

Le gai matin se lève. Là-bas, dans les jardins, les oiseaux renouvellent leurs chants de tous les matins ; les poissons reprennent leurs ébats dans les eaux fraîches de la Seine; la joie sereine de la nature sacrée, le tumulte et le fracas de la vie mortelle, se réveillent à la fois : le commerçant ouvre sa boutique ; les bouquetières regagnent joyeusement leurs éventaires; mille pas affairés s'empressent de se rendre aux corvées journalières qui résistent et survivent aux révolutions qui abattent rois et empereurs ; les charrettes roulent lourdement vers le marché; la tyrannie, sur pied dès le matin, tient son pâle lever; la conspiration qui a veillé écoute le son de l'horloge, compte les coups, et dit dans son cœur : « L'heure approche ; » un groupe avide de curieux se forme dans le voisinage de la Convention; c'est aujourd'hui que se décide la souveraineté de la France; dans les cours du

tribunal règnent déjà l'agitation et les rumeurs journalières. Quelle que soit la chance du coup de dé, quel que soit le maître, aujourd'hui quatre-vingts têtes doivent tomber !

Elle dormit si doucement ! Accablée de bonheur, pleine de sécurité dans la présence de celui qu'elle avait retrouvé, elle avait tant ri et tant pleuré, que le sommeil l'avait prise; et même dans ce sommeil elle semblait conserver encore cette heureuse assurance que celui qu'elle aimait était là, que celui qu'elle avait perdu lui était rendu. Car, tout en dormant, elle se parlait à elle-même en souriant, elle murmurait souvent son nom, elle étendait les bras, et, quand ils ne le touchaient pas, elle soupirait. Debout et veillant auprès d'elle, il la contempla... avec quelle émotion ! il serait superflu de vouloir l'exprimer. Pour lui, elle ne devait plus s'éveiller; elle ne pouvait savoir à quel prix était achetée la douce sécurité de ce sommeil. Ce lendemain, qu'elle avait si ardemment espéré, était enfin venu. Quand ce lendemain sera devenu la veille, quelles pensées, quels déchirements il aura apportés à son âme !... L'espérance planait encore sur son rêve avec ses ailes d'azur. Elle s'éveillera pour vivre ! Demain, et le règne de la Terreur aura cessé; les portes des prisons s'ouvriront, elle rentrera avec son enfant dans le monde de la lumière et de la liberté !

Et lui... il tourna les yeux, son regard tomba sur l'enfant; il veillait, et ce regard limpide, sérieux, pensif, qui lui était habituel, était fixé sur son père avec une expression presque solennelle. Zanoni se pencha et baisa ses lèvres.

« Jamais plus, murmura-t-il, héritier d'amour et de douleur, jamais plus tu ne me verras dans tes visions ; jamais plus la lumière de tes yeux ne s'alimentera d'un rayon de la révélation céleste; jamais plus mon âme ne pourra écarter de ton chevet l'anxiété et la souffrance. Ton sort ne peut être tel que j'ai vainement espéré le faire. Comme tous ceux de ta race, il te faudra souffrir, lutter, faillir. Mais que tes épreuves soient adoucies, que ton âme soit forte pour aimer et pour croire ! Et ainsi, en te contemplant, puisse ma nature léguer à la tienne son dernier, son plus vif désir : puisse mon amour pour ta mère passer en toi avec ce baiser ! puisse-t-elle, dans tes regards, entendre mon esprit la consoler et la soutenir !... Ils viennent !... oui !... Je vous attends tous deux au-delà du tombeau. »

La porte s'ouvrit lentement : le geôlier parut, et à travers l'ouverture se glissa en même temps un rayon de soleil : il inonda le visage calme et serein de Viola endormie dans son bonheur; il joua comme un sourire sur les lèvres de l'enfant, qui, toujours muet et immobile, suivait des yeux les mouvements de son père. A ce moment, Viola murmura dans son sommeil :

« Le jour est venu, les portes sont ouvertes, donne-moi ta main, partons ! A la mer, à la mer !... Comme le soleil joue sur les vagues : Allons, mon bien-aimé ! allons retrouver notre doux foyer.

— Citoyen, l'heure est arrivée !

— Silence ! elle dort ! Un moment ! Là... c'est fait !…Grâce au ciel, elle dort toujours ! »

De peur de l'éveiller, il ne voulut point lui donner un baiser, mais passa doucement à son cou l'amulette qui devait lui redire son adieu et, dans cet adieu, lui promettre leur réunion. Il est sur le seuil, il se retourne une dernière fois... la porte se referme. Il est parti pour toujours.

Elle s'éveille enfin; elle regarde autour d'elle :

« Zanoni, voici le jour ! »

Pour toute réponse, le gémissement étouffé de l'enfant. Bonté céleste ! était-ce donc un rêve ? Elle rejeta les longues tresses qui, sans doute, voilaient sa vue; elle sentit l'amulette sur son sein. Non ! ce n'était point un rêve !

Dieu ! il est parti !

Elle s'élança vers la porte, elle poussa un cri perçant, le geôlier vient.

« II est allé devant, citoyenne !

— Où ? parle, parle !

— A la guillotine ! »

Et la sombre porte se referma.

Elle se referma sur un corps sans sentiment.

Comme un éclair, les paroles de Zanoni, sa tristesse, le vrai sens de son don mystérieux, le sacrifice même qu'il faisait pour elle, tout en ce moment se révéla à son âme, et alors les ténèbres l'enveloppèrent; des ténèbres qui avaient pourtant leur clarté. Et pendant qu'elle demeurait là assise, muette, sans voix, froide et pétrifiée, une vision passa comme un vent sur les profondeurs intérieures de son âme. Le lugubre tribunal, le juge, le jury, l'accusateur, et, parmi les victimes, une seule impassible et radieuse.

« Tu connais les dangers qui menacent la République, parle.

— Je les connais. Je tiens ma promesse. Juge, je te révèle ta destinée. Je sais que l'anarchie que tu appelles l'État expire au coucher du soleil ! Écoute ce bruit de pas, écoute ce tumulte de voix ! Place, ô morts ! place aux enfers pour Robespierre et sa bande ! Ils se précipitent dans la salle, les messagers pâles et interdits : tout est confusion, effroi, terreur !

— Qu'on entraîne le conspirateur !... et demain mourra celle que tu voulais sauver.

— Demain, président, le couteau tombe sur ta tête. »

En avant, à travers les rues obstruées et tumultueuses, en avant marche la procession de mort. Ah ! brave peuple ! tu es enfin éveillé. Ils ne mourront pas. La mort est détrônée. Robespierre est tombé, ils courent à la délivrance ! Hideux dans le tombereau, auprès de Zanoni, se débattait et gesticulait celui que, dans ses rêves prophétiques, il avait prévu devoir être son compagnon de mort.

« Sauvez-nous, sauvez-nous, hurlait l'athée, le lâche Nicot. En avant, brave peuple ! nous serons sauvés. »

A travers la foule, on vit, sa chevelure noire en désordre, ses yeux dardant des éclairs, passer une forme de femme.

« Mon Clarence, cria-t-elle dans le doux idiome qui était celui de la terre natale de Viola : bourreau qu'as-tu fait de mon Clarence ? »

Ses yeux examinèrent les visages agités des prisonniers ; elle ne vit pas celui qu'elle cherchait.

« Le ciel soit loué ! je ne t'ai pas tué ! »

Le peuple serre de plus en plus le convoi des victimes ; encore un moment et le bourreau sera frustré de sa proie. Zanoni ! pourquoi toujours sur ton front cette résignation qui n'annonce aucune espérance ?... Rapides et bruyants sur le pavé sonore retentissent les pieds des chevaux. Fidèle à ses ordres, le noir Henriot les commande. Rapides et bruyants ils passent sur la foule effrayée et dispersée ; les hommes fuient en désordre, ils roulent dans la boue, sous les pieds des chevaux, les libérateurs effarés. Et parmi eux, frappée des sabres de la troupe, les cheveux ruisselants de sang, tombe l'Italienne, et cependant sur ses lèvres crispées règne encore la joie pendant qu'elle murmure :

« Clarence ! je ne t'ai pas tué ! »

En avant, à la barrière du Trône… II se dresse menaçant, l'instrument gigantesque de mort ! Un à un sous le couperet... un autre... un autre... un autre... Pitié ! oh ! pitié ! L'abîme entre le soleil et les ténèbres est-il sitôt franchi ? Le temps d'un soupir !... Là... là… Voici son tour venu.

« Ne meurs pas encore ! Ne me laisse pas seule ; écoute-moi ! écoute-moi ! cria dans sa vision, du fond de son cachot, la rêveuse inspirée. Eh quoi ! tu souris encore ! »

Elles souriaient ces lèvres pâles, et dans ce sourire la place sanglante, le bourreau, l'horrible machine, tout disparut. Par ce sourire l'espace tout entier sembla rayonner d'une éternelle splendeur. Au-dessus de la terre il s'éleva... il plana au-dessus d'elle, non plus comme un être matériel... mais comme une essence idéale de bonheur et de lumière ! Plus haut, le ciel s'ouvrit jusqu'à ses dernières profondeurs, et des myriades d'esprits séraphiques apparurent en rangs pressés, et par des myriades de voix mélodieuses s'entonna le chœur de la bienvenue céleste :

« Salut ! salut à celui que le sacrifice a purifié ! à celui qui, par la tombe, a conquis l'immortalité !... Voilà ce que c'est que mourir ! »

Et, radieuse au milieu de ses sœurs radieuses, l'image étendit ses bras vers la captive endormie et murmura :

« Compagne de l'éternité, voilà ce que c'est que mourir ! »

« Pourquoi ces signaux sur les toits ? Pourquoi cette foule dans les rues ? Pourquoi ces cloches ? Pourquoi ce tocsin ? Ecoutez ! le canon !... le bruit des armes ! Compagnons de captivité, y a-t-il enfin de l'espoir pour nous ? »

Ainsi l'un à l'autre se parlent les prisonniers. Le jour passe et s'éteint ; le soir arrive, et leurs pâles visages restent collés aux barreaux... et des fenêtres et des toits ils voient des sourires amis... ils voient s'agiter les signaux… « Bravo ! » Enfin le cri éclate :

« Bravo ! Robespierre est tombé; le règne de la Terreur n'est plus !... Dieu nous permet de vivre ! »

Oui ! Jetez les yeux dans la salle où le tyran et son conciliabule écoutent le rugissement qui monte comme une marée. Vérifiant la prédiction de Dumas, Henriot, ivre de sang et d'alcool, entre en trébuchant et jette à terre son sabre ensanglanté.

« Tout est perdu !

— Malheureux ! c'est ta lâcheté qui nous a perdus ! » hurla le féroce Coffinale, et il jeta le lâche par la fenêtre.

Calme comme le désespoir se lève l'austère Saint-Just. Couthon se traîne et rampe, et se blottit sous la table. Une détonation ! Robespierre a voulu se détruire ! Sa main tremblante l'a mutilé, mais ne l'a pas tué ! L'horloge de l'hôtel de ville sonne la troisième heure. Par la porte enfoncée, à travers les sombres passages, la foule se rue dans la salle de mort. Défiguré, livide, sanglant, muet, mais avec toute sa connaissance et aussi avec tout son orgueil, trône encore sur son siège le roi du meurtre. On l'entoure, on le hue, on le maudit ! et tous ces visages, ricanant de haine, de triomphe et de vengeance, flamboient d'un éclat sinistre à la lueur mobile des torches. C'est lui, et non le mage de Chaldée, favori des astres, qui évoque les démons ; et c'est autour de lui qu'à sa dernière heure accourent les démons évoqués.

On l'entraîne ! Ouvre tes portes, inexorable prison ! La Conciergerie reçoit sa proie. Jamais depuis il n'échappa une parole à Maximilien Robespierre ! Par milliers, par centaines de milliers, vomis tes citoyens, ô Paris enfin délivré ! Venez tous à la place de la Révolution, pour voir arriver le tombereau du roi de la Terreur ! Saint-Just, Dumas, Couthon, l'accompagnent jusqu'au bout; ils ne seront plus séparés…

Une femme... sans son enfant... une femme, les cheveux blanchis, s'élance auprès de lui :

« Ta mort me rend ivre de joie ! »

II ouvre ses yeux injectés.

« Descends en enfer avec les malédictions des femmes et des mères ! »

Les bourreaux arrachent le bâillon à la mâchoire fracassée… Un cri perçant… La foule rit... et le couperet descend au milieu des cris de triomphe de tous ces milliers de spectateurs. Et les ténèbres envahissent ton âme, Maximilien Robespierre !... Ainsi finit le règne de la Terreur.

Le jour éclaire la prison. De cellule en cellule court la nouvelle; la foule grossit à flots pressés; les captifs joyeux se mêlent aux geôliers qui, par peur, témoignent aussi leur joie ; ils inondent les préaux et les corridors de la sombre demeure qu'ils vont quitter. Ils pénètrent dans un cachot oublié depuis la veille. Ils trouvent une jeune femme assise sur un grabat, les bras croisés sur son sein, le visage levé vers le ciel, les yeux ouverts et un sourire de sérénité, plus encore... de bonheur, sur les lèvres. Au milieu de l'excès de leur joie bruyante, ils reculent frappés d'étonnement et de vénération. Jamais créature vivante ne leur parut si belle; ils s'approchent sans bruit : ils s'aperçoivent que les lèvres ne remuent point, que le sein ne se soulève point... le repos est un repos de marbre ; sa beauté et son extase ne sont plus de ce monde. Ils s'assemblent autour d'elle dans un silencieux recueillement, et à leurs pieds, éveillé par leurs pas, un enfant est là qui les regarde fixement, et dont les doigts roses jouent avec la robe de sa mère morte…Un orphelin sous la voûte du cachot !

« Pauvre petit ! dit une femme, mère aussi; — on dit que le père a péri hier, et aujourd'hui c'est la mère ! Seul dans le monde ! Quelle; sera sa destinée ? »

L'enfant souriait sans effroi à la foule pendant que la femme parlait ainsi.

Et le vieux prêtre qui était là au milieu d'eux dit doucement :

« Femme, voyez ! l'enfant sourit ! Dieu prend soin DES ORPHELINS ! »

FIN

De l’interprétation de « ZANONI »

Ceux dont la lecture de « Zanoni » a éveillé la curiosité, et qui jugent à propos de pénétrer le sens caché qu'ils croient pouvoir découvrir dans ce livre, m'excuseront si j'ajoute quelques mots, non pas pour en expliquer les mystères, mais pour exposer les principes qui m'ont guidé.

« Zanoni » n'est pas, comme certains l'ont supposé, une allégorie, mais, sous le récit qu'il développe, se cache une pensée symbolique. Il faut considérer ce livre sous deux aspects, bien distincts, mais concordants : d'abord celui du roman ordinaire et objectif, dans lequel (une fois admis le droit pour l'auteur de choisir un sujet qui est, ou semble être, surnaturel) le lecteur juge l'auteur suivant les « canons » ordinaires — c'est-à-dire d'après la valeur de ses caractères dans certaines circonstances admises, l'intérêt de son récit et la cohésion de son intrigue —; de l'ouvrage, regardé à ce point de vue, je ne dirai rien, que ce soit pour en exposer le dessein ou pour en défendre l'exécution. Aucun symbole, aucune allégorie (et les symboles et les allégories ne sont, à proprement parler, que des suggestions morales plus ou moins nombreuses, plus ou moins subtiles), ne peut fournir une excuse valable à un romancier, pour des erreurs qu'il éviterait dans le roman le plus banal et le plus terre à terre. Nous n'avons aucun droit de supposer que le lecteur le plus curieux recherchera le sens caché d'un roman, si le récit est ennuyeux ou déplaisant. C'est au contraire, suivant que nous sommes plus ou moins satisfaits du sens objectif d’une œuvre d'imagination, que nous sommes plus ou moins enclins à rechercher, dans ses profondeurs, les intentions les plus secrètes de l'auteur. Si nous n'étions pas si divinement charmés par « Faust » « Hamlet » et « Prométhée », si ardemment emportés par l'intérêt du récit, nous nous soucierions peu de découvrir et d'éclaircir le caractère des « types » qui nous sont présentés, car l'essence du « type » est le mystère. Nous contemplons la forme, nous ne pouvons pas lever le voile. L'auteur lui-même n'est pas appelé à expliquer ce qu'il a voulu dire. Une allégorie est une représentation de choses distinctes et définies — vertus ou qualités — et la clef en peut être trouvée facilement. Mais un écrivain qui donne à ses personnages un caractère symbolique ne peut pas davantage les exprimer qu'il ne peut démêler toutes les couleurs qui se mêlent et se confondent dans la lumière qu'il essaie de projeter sur la vérité; et c'est pour cela que les grands maîtres de ce sol enchanté, de ce Pays des Féeries — la Poésie cachée sous la fiction — laissent sagement à chaque esprit le soin de deviner les vérités qui lui plaisent ou l'instruisent le mieux. Si on avait demandé à Gœthe d'expliquer son « Faust », on se serait attiré une réponse aussi complexe et aussi énigmatique que si on avait demandé à Méphistophélès d'expliquer ce qu'il y a sous la terre que nous foulons. Ce qu'il y a au-dessous, peut différer pour chaque individu qui passe; chaque pas peut demander une nouvelle explication ; et ce qui sera un trésor pour le géologue pourra être sans aucune valeur pour le mineur. Six mondes peuvent être là, superposés, sous le gazon que nous piétinons, mais, mais pour l'œil du vulgaire, ils ne seront jamais que six couches de terre.

L'art en lui-même, s'il n'est pas nécessairement symbolique, allégorique, a essentiellement cette propriété de suggérer quelque chose de plus subtil que ce qu'il incarne pour les sens. Ce qu'a dit Pline d'un grand peintre de l'Antiquité, est vrai de la plupart des grands peintres : « leurs œuvres expriment quelque chose qui dépasse l'œuvre elle-même, quelque chose qui est plutôt senti que compris. » Ceci relève de la concentration de l'intelligence que le grand art réclame, et que, de tous les Arts, la Sculpture provoque le mieux. Prenez la statue de Mercure, de Thorwaldsen ; il n'y a là qu'une seule figure, et cependant, elle raconte à ceux qui sont familiers avec la mythologie, toute une légende. Le dieu a retiré la flûte de ses lèvres, parce qu'il a déjà endormi l'Argus que vous ne voyez pas. Il presse son talon contre son épée, parce que le moment est venu où il peut tuer sa victime. Appliquez le principe de cette noble concentration de l'art à l'écrivain moral; lui aussi ne présente à votre œil qu'une seule figure ; et cependant, chaque attitude, chaque expression peut évoquer des événements, des vérités que votre esprit doit avoir assez de science pour vous rappeler, assez de finesse pour pénétrer, assez d'imagination pour supposer. Mais, pour un juge classique de la sculpture, l'exquis plaisir de découvrir tout ce qui n'est pas matériellement exprimé dans le chef-d'œuvre de Thorwaldsen, ne serait-il pas détruit si l'artiste avait gravé en détail toute sa pensée sur le socle de sa statue ? n'en est-il pas de même pour le sens allégorique, caché, que « l'artiste en mots » qu'est l'écrivain, introduit dans ses œuvres ? Le plaisir de deviner l'art dans une œuvre quelconque, est le noble exercice de tous ceux qui regardent l'Art avec la dignité qui convient.

Nous, qui sommes d'une race plus humble, nous nous abritons, non sans raison, sous l'Autorité des Maîtres sur qui le jugement du monde a été porté, et nous citons leurs grands noms, non avec l'arrogance d'égaux, mais avec l'humilité d'inférieurs.

L'auteur de « Zanoni » ne donne donc pas de clef aux mystères — insignifiants ou importants — qui pourront être découverts dans les chambres secrètes par ceux qui lèveront la tapisserie qui recouvre le mur; mais, parmi les nombreuses solutions des principales énigmes, si énigmes il y a en réalité, qui lui ont été envoyées, il se hasarde à choisir celle qu'il donne plus loin, à cause de la perspicacité et de l'habileté dont elle témoigne, et par respect pour l'écrivain distingué (un des plus éminents que notre époque ait produits) qui l'a jugé digne d'un honneur dont il est fier de faire étalage. Il laisse au lecteur le soin d'accepter cette explication ou de la rejeter. « Cent hommes », dit le vieux Platonicien, « peuvent lire un livre au moyen de la même lampe, et cependant, tous peuvent n'être pas d'accord sur le sens du texte ; car la lampe n'éclaire que des lettres, c'est l'esprit qui doit deviner le sens ». L'objet d'une Parabole n'est pas celui d'un Problème; elle ne cherche pas à convaincre, mais à suggérer. Elle prend la pensée au-dessous de la surface de l'entendement pour la conduire jusqu'à la plus profonde intelligence, que le monde emploie rarement. Ce n'est pas un rayon de soleil sur l'eau, c'est un hymne chanté à la Nymphe qui écoute et s'éveille au-dessous.

« CLEF » DE ZANONI

Mejnour. — Contemplation du Réel, du Présent, science. Toujours vieux, et doit durer aussi longtemps que le Présent. Moins faillible que l'Idéalisme, mais moins puissant pratiquement, à cause de son ignorance du cœur humain.

Zanoni. — Contemplation de l'Idéal. Idéalisme. Toujours nécessairement sympathique : vit par le plaisir, par la joie, et est, par conséquent, figuré par l'éternelle jeunesse. (« Je ne

comprends pas qu'on représente l'Idéalisme comme moins immortel (sur cette scène de l'existence) que la Science ». (LE COMMENTATEUR). Parce que, une fois admises les prémisses ci-dessus, l'Idéalisme est plus sujet que la Science aux Affections ou à l'Instinct ; parce que les Affections, tôt ou tard, font retomber l'Idéalisme dans le Réel, et que, dans le Réel, son immortalité l'abandonne. La seule partie de l'ouvrage qui soit absolument « réelle », est constituée par les chapitres de la fin qui dépeignent le Règne de la Terreur. Certains ont déploré que l'auteur ait introduit dans l'ouvrage cette partie qui ne leur paraît pas cadrer avec la partie romanesque qui précède. Mais, dans la pensée de l'auteur, la scène la plus véritablement et la plus violemment « réelle » de l'époque dans laquelle il a placé son « action », était le complément nécessaire et harmonieux du tout. Les excès et les crimes de l'Humanité, sont le tombeau de l'Idéal. (L'AUTEUR) L'Idéalisme est l'Interprète et le Prophète puissant du Réel; mais ses pouvoirs sont limités dans la mesure où ils sont accessibles aux passions humaines.

Viola. — Instinct humain (A peine digne d'être appelé amour, car l'amour n'abandonnerait pas son objet au commandement de la Superstition). Suit, en premier lieu, son aspiration vers l'Idéal, dans ce qu'il étale de clinquant, puis l'abandonne pour un amour plus élevé ; mais est toujours, de par les conditions de sa nature inadéquate, encline au soupçon et à la défiance. Sa plus grande force (l'instinct maternel) lui permet de pénétrer certains secrets, de suivre certains mouvements de l'Idéal, mais trop faible pour les diriger, elle cède à la Superstition — voit le mal où il n'y en a pas, et, mal conseillée, le commet elle-même — dans sa faiblesse, cherche un refuge parmi les tumultes mêmes des passions en lutte du Présent Réel, en désertant l'Idéal serein — languit néanmoins en l'absence de l'Idéal, et expire (ne périt pas précisément mais est transmuée) dans l'espérance de voir les lois des deux natures réconciliées.

(Il conviendrait peut-être mieux pour l'intelligence du vulgaire d'appeler ces trois personnages (symboles) : l'Entendement, l'Imagination et le Cœur).

Enfant. — Instinct nouveau-né; il est dirigé et éduqué par l'Idéalisme, promet un résultat surhumain par son intelligence précoce, mais est obligé, par son état d'orphelin et la moitié des lois de son existence, de retomber dans les conditions ordinaires.

Adon-Aï. — foi, qui manifeste sa splendeur, confie ses oracles et dispense ses merveilles seulement aux plus hautes dispositions de l'âme, et dont l'adversaire direct est la peur ; de sorte que ceux qui subissent la Peur doivent renoncer aux ressources de la Foi. Mais, l'aspiration peut appeler la Foi à son aide, même quand l'appel est lancé sous le joug de la Peur. Gardien du Seuil. — Crainte (ou horreur), de l'aspect effrayant duquel les hommes sont protégés par l'opacité de la région de l'Habitude. Du moment où cette protection manque, où l'esprit humain perce le nuage et entre dans les régions inexplorées de la nature, cette Horreur le hante, l'obsède, et ne peut être vaincue que par des aspirations vers le Créateur et Directeur de la nature et par la confiance absolue en lui dont le Messager et l'Instrument est la Foi.

MERVALE. ---- CONVENTIONNALISME.

Nicot. — Passion basse, vile, méchante.

Glyndon. — Aspiration non soutenue.

Suivait l'Instinct, mais en est détourné par le Conventionnalisme. L'Idéalisme lui inspire du respect, l'attire; il est, pour un moment, inspiré; mais n'a pas assez de constance pour

supporter la période d'initiation à la contemplation du Réel. Il allie le souvenir de ses privilèges perdus à une sensualité obsédante, souffre à la fois de l'horreur de l'un et du dégoût de l'autre, et entraîne l'innocence dans le fatal conflit de son esprit. Sur le point de périr, il est sauvé par l'Idéalisme; mais, incapable de s'élever jusqu'à cette forme de l'existence, il est heureux d'être replongé dans la région du terre à terre, et se repose désormais dans l'Habitude (miroir de la Jeune Humanité).

ARGUMENT

L'existence humaine est sujette aux conditions ordinaires : Maladie, Pauvreté, Ignorance, Mort. La Science s'efforce toujours d'élever les mieux doués au-dessus des conditions ordinaires — il en résulte autant de victimes que de tentatives, et celui qui a voulu s'élever est finalement laissé solitaire — car son aspiration est incompatible avec les natures auxquelles il a affaire.

La poursuite de l'Idéal comporte tant d'émotions qu'elle rend l'Idéaliste vulnérable à la passion humaine, et sujet, à la fin, à une union avec l'Instinct. La Passion obscurcit à la fois la connaissance du Présent et la prévoyance. Tout effort pour élever l'Instinct jusqu'à l'Idéalisme est infécond, car les lois de leur être ne concordent pas. Ou bien l'Instinct est alarmé, alors il cherche refuge dans la Superstition ou l'habitude; ou bien il est laissé impuissant à la charité humaine ou abandonné au soin de la Providence.

L'Idéalisme, privé de la connaissance du présent et de la prévoyance de l’avenir, redevient sujet à l'horreur à laquelle il a échappé, et, en acceptant son aide, perd l'aide plus puissante de la Foi. L'aspiration vers le mieux, reste cependant toujours possible, et par là, la lente restauration, et aussi quelque chose de MEILLEUR.

Appelée à l'aide par l'aspiration, la Foi arrache à la Peur elle-même, la vérité salvatrice, pour la recherche de laquelle la Science est aveugle, et que l'Idéalisme lui-même salue comme sa suprême acquisition, sa conquête, — la preuve inestimable dégagée par tous les efforts et tous les conflits.

Pendant l'élaboration de cette preuve :

Le Conventionnalisme avance péniblement, tranquille et satisfait.

La Passion égoïste périt, vile et désespérée.

L'Instinct dort, afin d'avoir un réveil plus brillant.

L'Idéalisme apprend, comme dernière leçon, que le sacrifice de soi-même constitue la vraie rédemption; que la région au-delà de la tombe est la seule où l'on soit exempt des conditions mortelles; et que la Mort est la porte (sortie) éternelle indiquée par le doigt de Dieu — la large avenue de laquelle l’instint ne débouche pas, solitaire et honteux, dans la région de la Libre Existence, mais par où il y entre triomphant salué par une hiérarchie de natures immortelles.

Le résultat est (en d'autres termes) que la loi UNIVERSEL DE L’HUMANITÉ EST, APRÈS TOUT, CELUI D’UN HAUT PRIVILÈGE.